

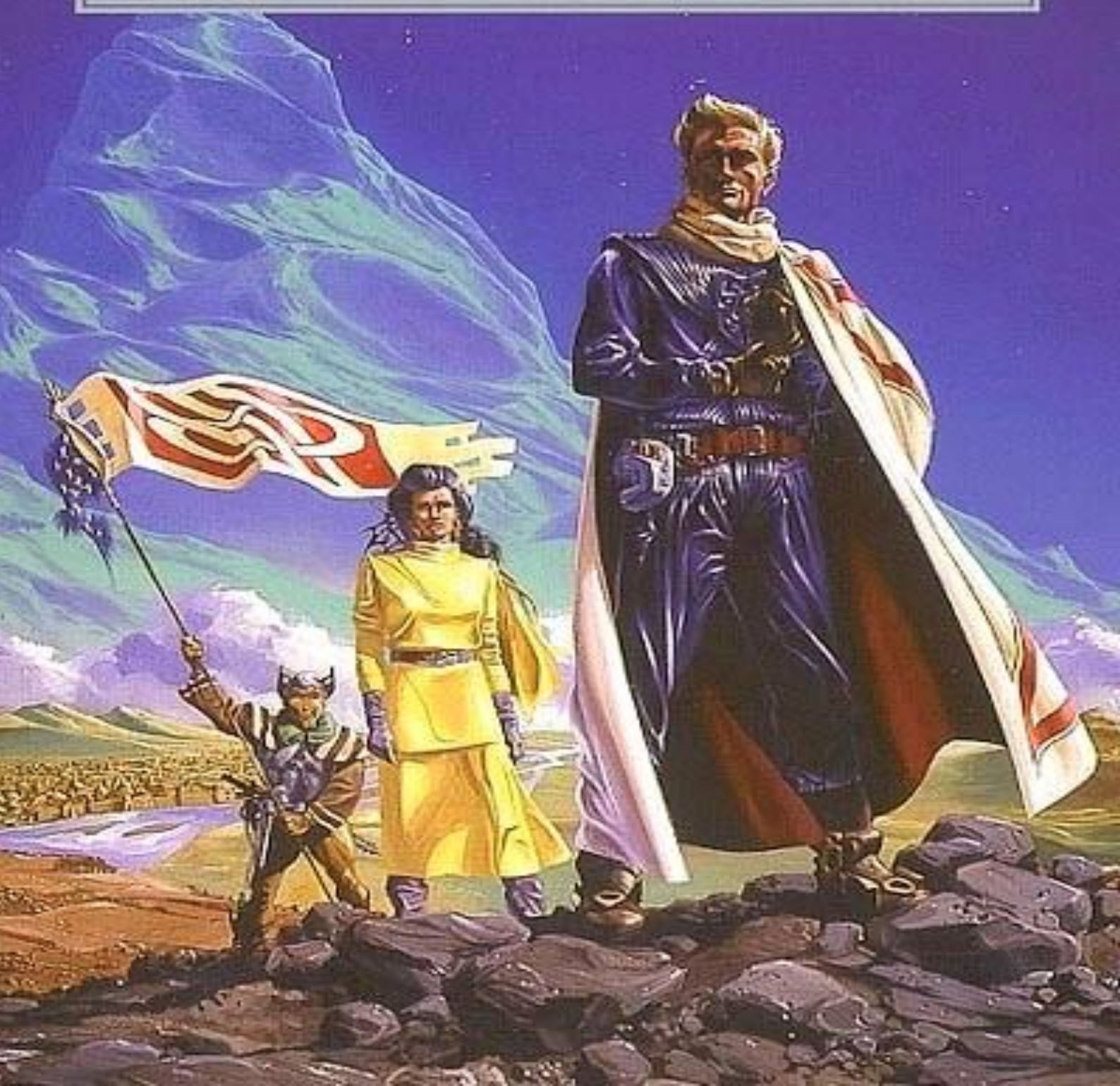
SCIENCE FICTION



ROBERT SILVERBERG

VALENTIN DE MAJIPOOR

LE CYCLE DE MAJIPOOR ***



Robert Silverberg

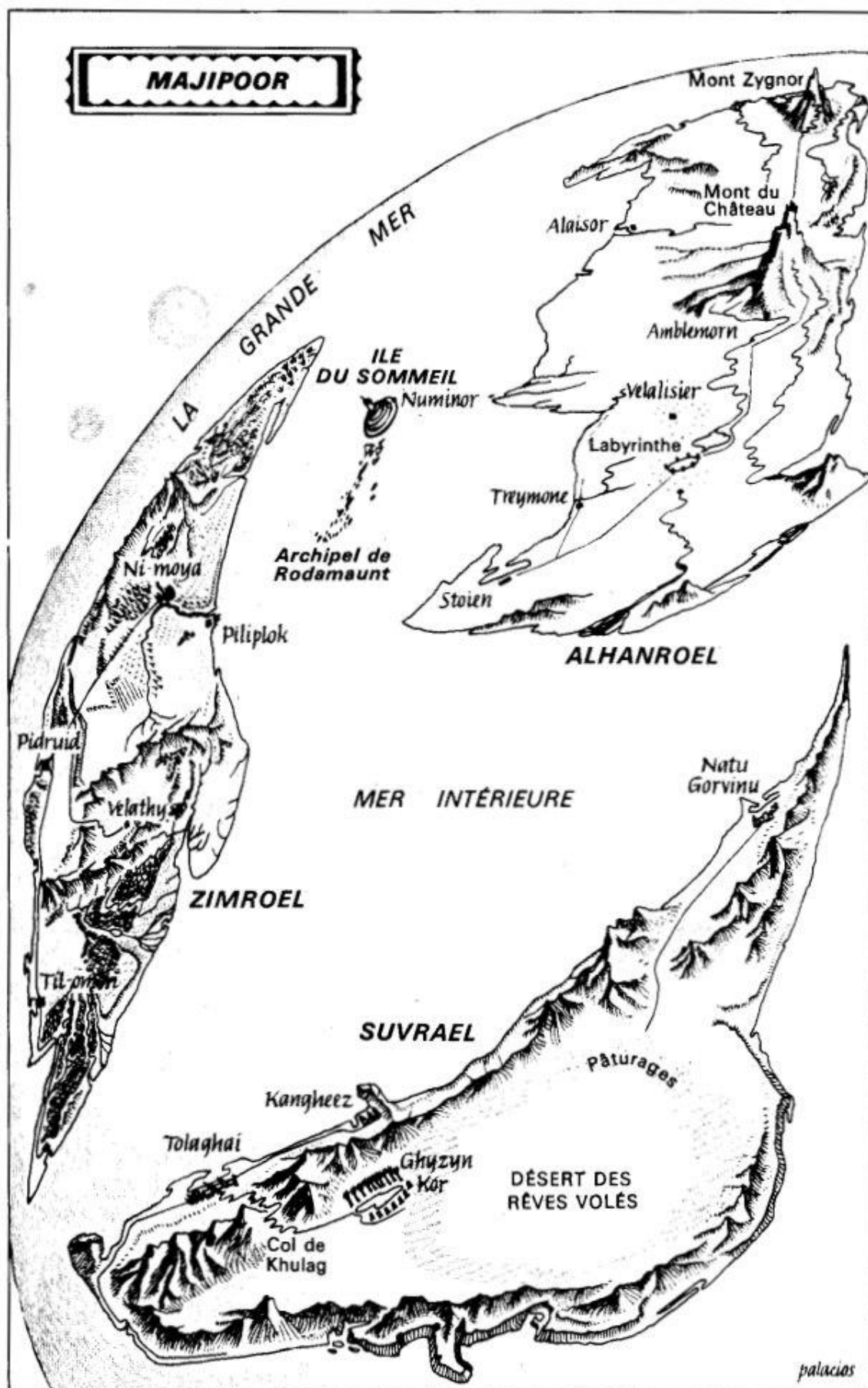
Valentin de Majipoor

Cycle de Majipoor-3

*Traduit de l'américain
par Patrick Berthon*



Le livre de poche



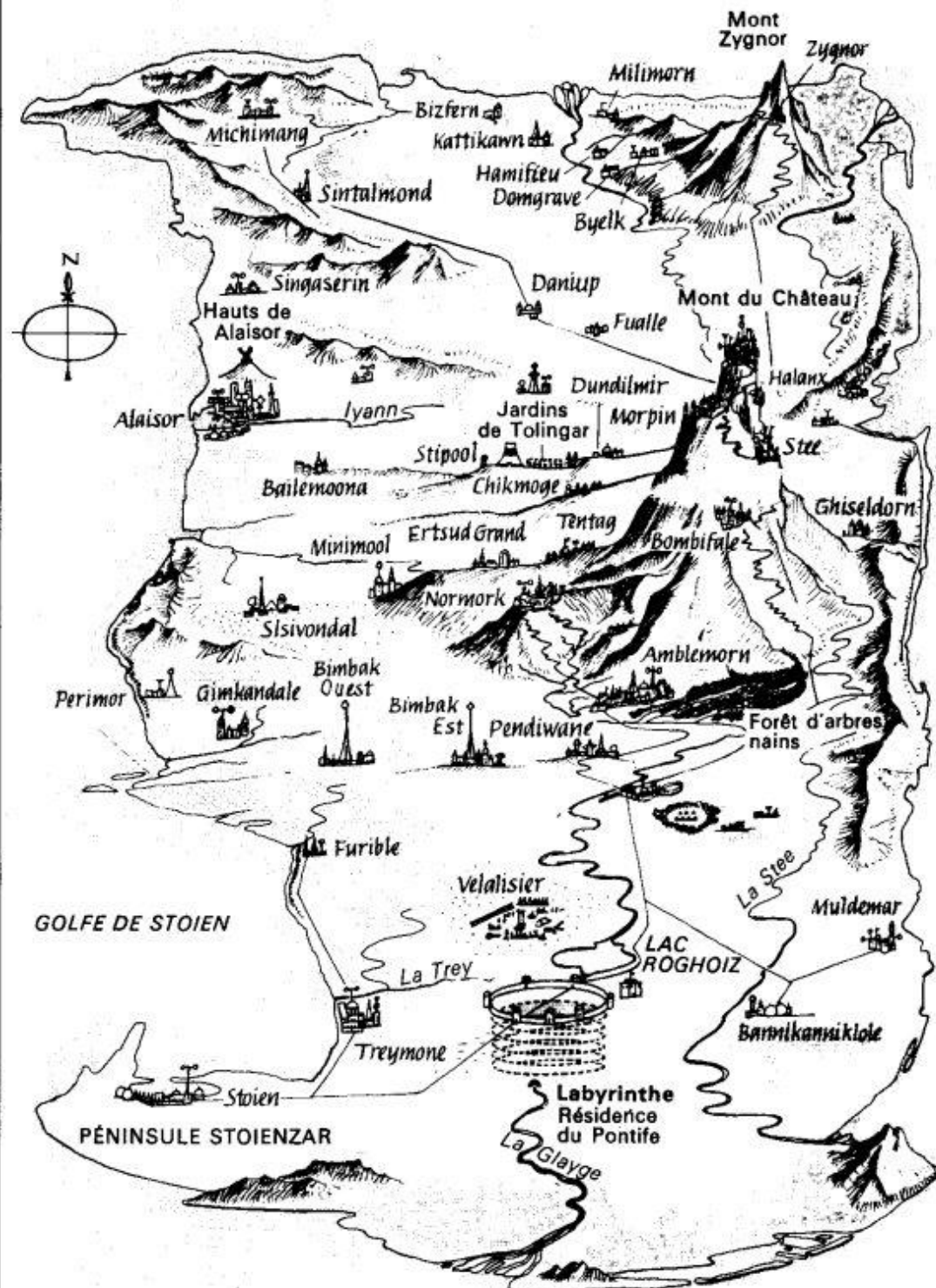
ZIMROEL

LA GRANDE MER



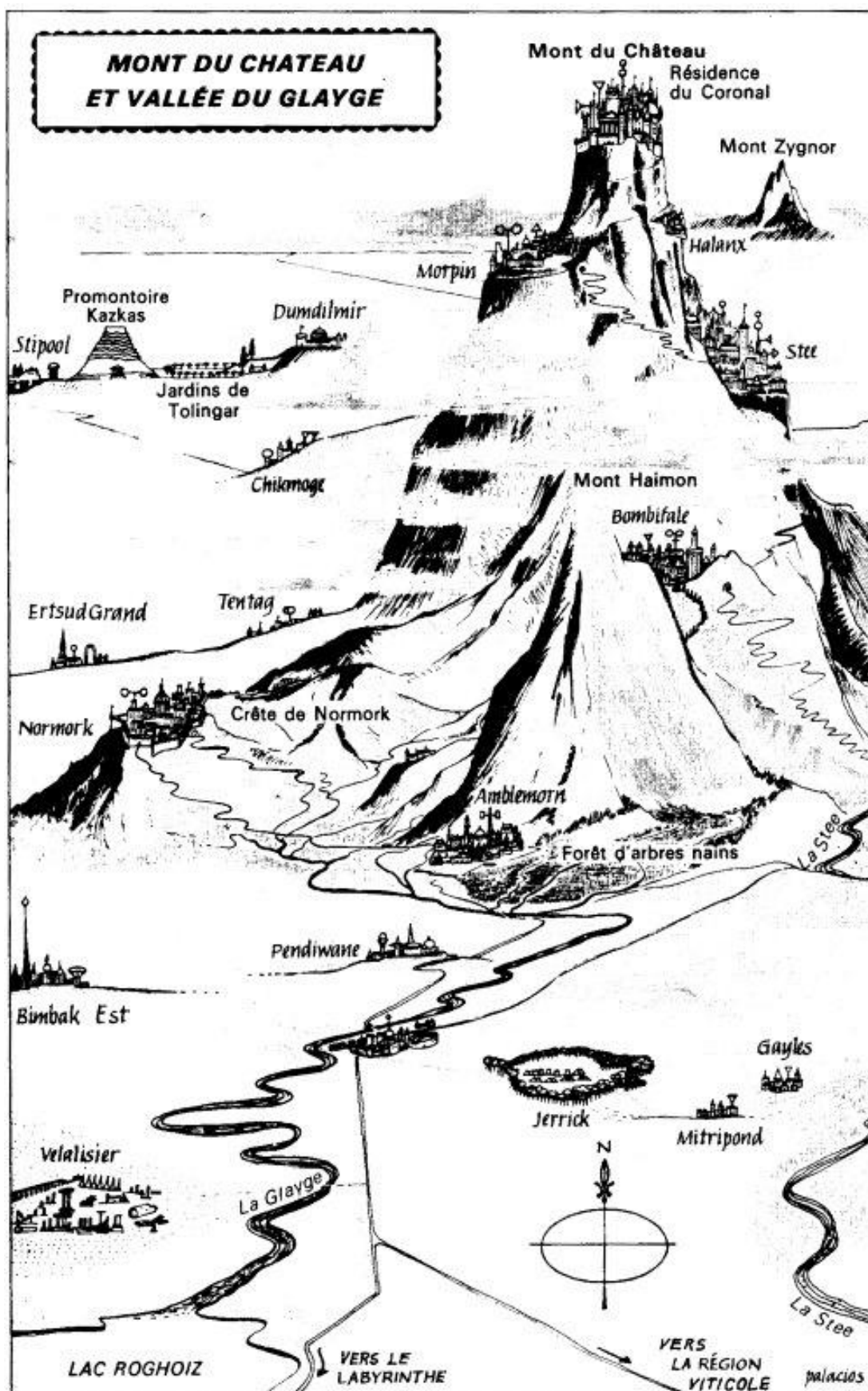
ALHANROEL

LA GRANDE MER

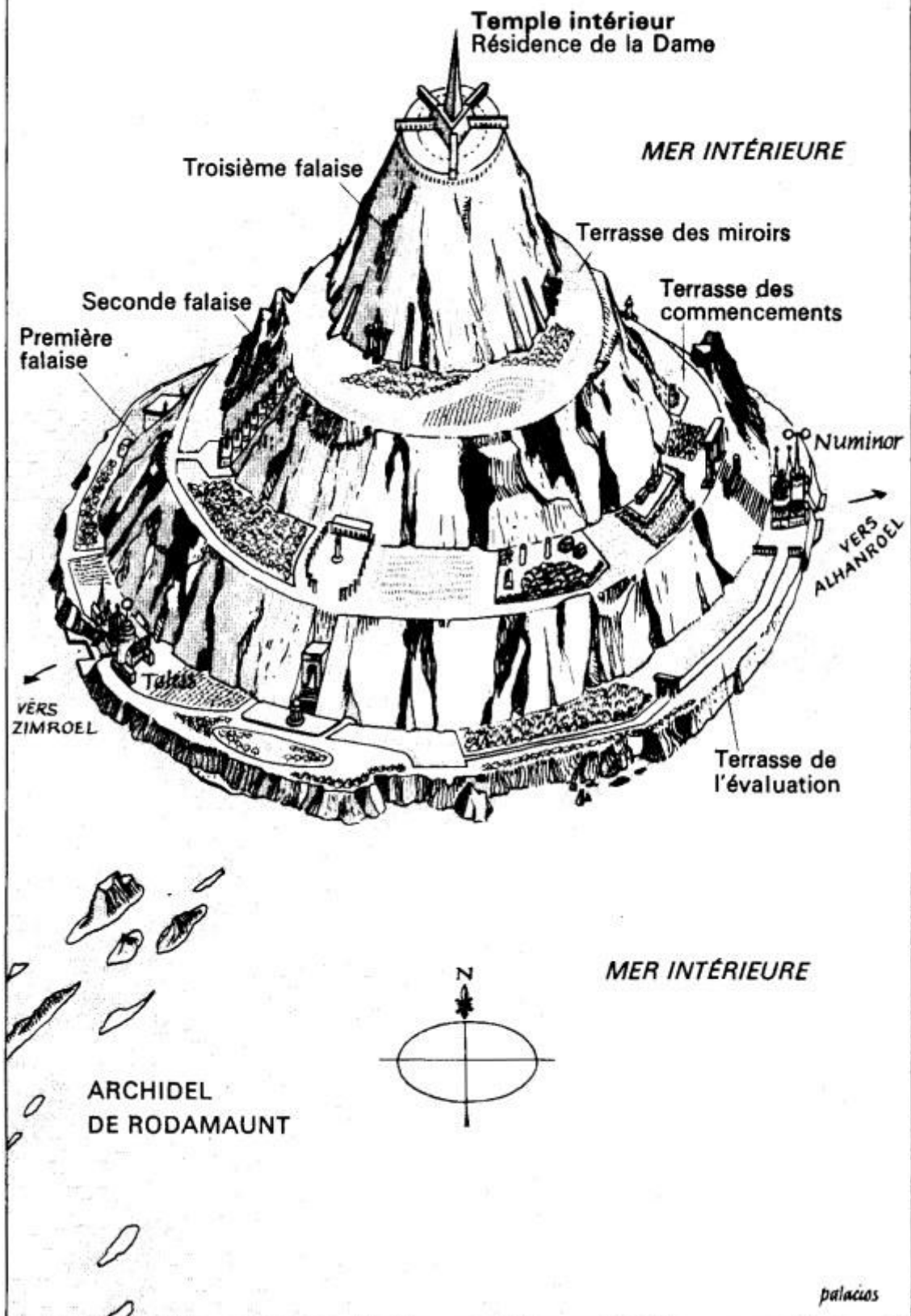


MER INTÉRIEURE

milacios



ILE DU SOMMEIL



« ... Je vis dans la crainte immense que l'univers entier se brise en milliers de fragments, ruine générale, que le chaos informe revienne et défasse les dieux et les hommes, que la terre et la mer soient englouties par les planètes vagabondes du firmament... Entre toutes les générations, la nôtre a été choisie pour supporter cet amer destin, pour être écrasée sous la chute des débris d'un ciel éclaté. »

Sénèque,
Thyeste

LE LIVRE DU CORONAL

Valentin vacilla, s'appuya d'une main à la table et s'efforça de ne pas renverser sa coupe de vin.

Comme c'est étrange, songea-t-il. Ce vertige, ce trouble. Trop de vin, l'air confiné, ou peut-être la pesanteur qui serait plus forte à cette profondeur...

— Portez le toast, monseigneur, murmura Deliamber. Au Pontife d'abord, puis à son entourage et enfin...

— Oui. Oui, je sais.

Valentin tourna lentement la tête d'un côté et de l'autre, comme un steetmoy cerné par les lances des chasseurs.

— Mes amis... commença-t-il.

— Au Pontife Tyeveras ! souffla Deliamber d'une voix pressante.

Des amis. Oui. Ceux qui lui étaient le plus cher l'entouraient à cette table. Il ne manquait que Carabella et Elidath ; elle était en route et le rejoindrait un peu plus à l'ouest et Elidath expédiait les affaires courantes du gouvernement sur le Mont du Château en l'absence de Valentin. Mais les autres étaient là, Sleet, Deliamber, Tunigorn et Shanamir, Lisamon, Ermanar et Tisana, Zalzan Kavol le Skandar et Asenhardt le Hjort, tous ses chers amis, les piliers de son règne et de son existence...

— Mes amis, dit-il, levez vos coupes et portons ensemble un nouveau toast. Vous savez que le Divin ne m'a pas accordé un règne facile. Vous connaissez tous les épreuves que j'ai eu à subir, les défis qu'il a fallu relever, les tâches qui m'ont incombé et les graves problèmes qui ne sont pas encore résolus.

Je ne pense pas que ce soit le bon discours, entendit-il quelqu'un dire derrière lui.

— Sa majesté le Pontife ! chuchota Deliamber. Vous devez porter un toast à sa majesté le Pontife !

Valentin n'écoutait pas. Les paroles qu'il prononçait semblaient sortir toutes seules de sa bouche.

— Si j'ai réussi à surmonter ces difficultés sans précédent, poursuivit-il, c'est grâce au soutien, aux conseils et à l'affection d'un groupe de compagnons et d'amis précieux. Rares sont les souverains qui peuvent prétendre avoir été aussi bien entourés. C'est avec votre aide indispensable, mes chers amis, que nous arriverons enfin à bout des maux qui accablent Majipoor et que nous vivrons dans la concorde à laquelle nous aspirons tous. À la veille de parcourir notre royaume et d'entreprendre, impatients et joyeux, le Grand Périple, c'est à vous, mes amis, que je porte ce dernier toast de la soirée, à ceux qui m'ont apporté leur soutien durant toutes ces années et qui...

— Comme il a l'air bizarre, murmura Ermanar. Serait-il souffrant ?

Un spasme de douleur terrifiante parcourut le corps de Valentin. Il percevait un affreux bourdonnement d'oreilles et il avait le souffle brûlant. Il se sentit s'enfoncer dans les ténèbres, des ténèbres si opaques qu'aucune lueur ne filtrait et qu'elles s'étendaient sur son âme comme un flot de sang noir. Il lâcha sa coupe de vin qui se brisa en tombant. Et ce fut comme si la planète tout entière volait en éclats, projetant des milliers de fragments dans tous les coins de l'univers. Valentin ne pouvait plus résister au vertige qui le gagnait. Et les ténèbres... cette nuit complète, absolue, cette éclipse totale...

— Monseigneur ! hurla quelqu'un. Était-ce la voix d'Hissune ?

— C'est un message qu'il reçoit ! cria une autre voix.

— Un message ? Comment est-ce possible, il est éveillé ?

— Monseigneur ! Monseigneur ! Monseigneur !

Valentin regarda par terre. Tout était noir. Une nappe obscure qui montait du sol. Les ténèbres semblaient l'attirer. Viens, disait calmement une voix. Viens, voici ta route, voici ta destinée : la nuit, l'obscurité, tel est ton sort. Cède, soumets-toi, lord Valentin, toi qui fus Coronal et ne seras jamais Pontife. Soumets-toi. Et Valentin se soumit, car, hébété, l'esprit paralysé, il ne pouvait faire autrement. Il regarda la nappe obscure qui s'élevait autour de lui et se laissa tomber vers elle. Aveuglément, sans chercher à comprendre, il sombra dans les ténèbres.

Je suis mort, se dit-il. Je flotte à la surface du fleuve noir qui me ramène à la Source. Bientôt, je me relèverai et je retrouverai la terre ferme pour chercher la route qui mène au Pont des Adieux ; je le franchirai et j'accéderai à ce lieu où toute vie a son commencement et sa fin.

Une étrange sorte de paix envahit son âme à cet instant, une sensation merveilleuse de bien-être et de contentement, le sentiment que tout l'univers était uni dans une heureuse harmonie. Il avait l'impression de reposer dans un berceau, chaudement emmaillotté, enfin libéré des tourments de sa charge. Ah, comme c'était bon ! Rester tranquillement allongé et à l'écart de toute agitation. Était-ce cela la mort ? Alors la mort était un plaisir !

— *On vous trompe, monseigneur. La mort est la fin du plaisir.*

— *Qui me parle ?*

— *Vous me connaissez, monseigneur.*

— *Deliamber ? Êtes-vous mort aussi ? Ah, comme on se sent bien et en sécurité dans la mort, mon vieil ami.*

— *Vous êtes en sécurité mais vous n'êtes pas mort.*

— *J'ai pourtant bien l'impression qu'il s'agit de la mort.*

— *Quelle expérience en avez-vous, monseigneur, pour en parler comme si vous la connaissiez bien ?*

— *Qu'est-ce donc si ce n'est la mort ?*

— *Ce n'est qu'un maléfice, dit Deliamber.*

— *Un de vos sortilèges, sorcier ?*

— *Non, pas un des miens. Mais je peux rompre l'enchantement si vous me laissez faire. Allez, réveillez-vous. Réveillez-vous !*

— *Non, Deliamber ! Laissez-moi.*

— *Il le faut, monseigneur.*

— *Il le faut, dit amèrement Valentin. Toujours il le faut ! Ne puis-je jamais me reposer ? Laissez-moi où je suis. C'est un lieu de paix. Je n'ai aucune envie de faire la guerre, Deliamber.*

— *Venez, monseigneur.*

— *Vous allez me dire maintenant qu'il est de mon devoir de me réveiller.*

— *Je n'ai pas besoin de vous dire ce que vous savez parfaitement. Venez.*

Valentin ouvrit les yeux et se retrouva en l'air, son corps flasque dans les bras de Lisamon Hultin. L'amazone le transportait comme une poupée de chiffons, blotti contre sa plantureuse poitrine. Pas étonnant qu'il se fût imaginé dans un berceau ou en train de flotter sur le fleuve noir ! Il vit à côté de lui Autifon Deliamber, juché sur l'épaule gauche de la géante. Il comprit comment le Vroon l'avait fait revenir à lui. L'extrémité de trois de ses tentacules était appliquée sur son corps : l'une au front, une autre sur la joue et la dernière sur la poitrine.

— Vous pouvez me lâcher maintenant, dit Valentin à Lisamon en se sentant profondément ridicule.

— Vous êtes encore très faible, monseigneur, grommela-t-elle.

— Pas si faible que cela. Posez-moi par terre.

Lisamon fit précautionneusement descendre Valentin, comme un centenaire sénile. Il sentit aussitôt le vertige le reprendre, par vagues qui le faisaient vaciller, et il tendit les bras pour s'appuyer contre la géante demeurée à proximité. Ses dents claquaient. Sa lourde robe collait comme un suaire à sa peau moite de sueur. Il craignait, s'il fermait les yeux ne fût-ce qu'un instant, d'être de nouveau aspiré par la nappe ténébreuse. Il se força à donner l'impression d'être solide sur ses jambes. Son éducation reprenait le dessus : quelles que fussent les terreurs irrationnelles qui lui emplissaient l'esprit, il ne pouvait se permettre d'être vu dans cet état de faiblesse.

Au bout d'un moment, il sentit son calme revenir et il regarda autour de lui. On l'avait emmené hors de la salle de banquet. Il se trouvait dans un corridor brillamment éclairé où s'entrelaçaient et se chevauchaient des milliers d'emblèmes pontificaux, le déroutant symbole du Labyrinthe répété à l'infini. Toute une foule se pressait autour de lui, l'air anxieux et consterné. Tunigorn, Sleet, Hissune et Shanamir ainsi que certains membres de l'entourage du Pontife, Hornkast et le vieux Dilifon, et derrière eux encore une demi-douzaine de têtes couvertes d'un masque jaune qui s'agitaient.

— Où suis-je ? demanda Valentin.

— Encore quelques instants et vous serez dans votre chambre, répondit Sleet.

— Combien de temps suis-je resté sans connaissance ?

— Deux ou trois minutes, pas plus. Vous êtes tombé en faisant votre discours. Mais Hissune vous a rattrapé et Lisamon vous a porté.

— C'est le vin, dit Valentin. Je suppose que j'ai trop bu. Une coupe de ceci, une coupe de cela...

— Vous êtes tout à fait dégrisé, fit remarquer Deliamber, et il ne s'est écoulé que quelques minutes.

— Laissez-moi croire encore un peu que c'était le vin, dit Valentin.

Le corridor faisait un coude vers la gauche et Valentin vit apparaître la grande porte sculptée de sa suite sur laquelle les incrustations d'or de l'emblème de la constellation étaient surmontées de son monogramme LVC.

— Où est Tisana ? demanda-t-il.

— Ici, monseigneur, répondit l'interprète des rêves.

— Bien. Vous entrez avec moi. Deliamber et Sleet vous accompagnent. Je ne veux personne d'autre. C'est bien clair ?

— Puis-je entrer également ?

La voix qui s'était élevée du groupe des fonctionnaires pontificaux appartenait à un homme émacié aux lèvres minces et au teint curieusement cendreuse. Au bout de quelques instants Valentin reconnut Sepulthrove, le médecin du Pontife.

— Je vous remercie, dit-il en secouant la tête, mais je pense que nous n'aurons pas besoin de vous.

— Une défaillance si brusque, monseigneur... Il faut un diagnostic.

— Ce serait plus sage, fit posément observer Tunigorn.

— Eh bien, nous verrons plus tard, fit Valentin en haussant les épaules. Laissez-moi d'abord m'entretenir avec mes conseillers, mon bon Sepulthrove. Vous pourrez ensuite me tapoter un peu les rotules, si vous l'estimez nécessaire. Tisana, Deliamber, venez...

Rassemblant ses dernières forces, il pénétra dans sa suite avec un port de roi et sentit un profond soulagement l'envahir quand la lourde porte se referma sur la foule agitée dans le

corridor. Il poussa un long soupir et se laissa tomber sur le canapé de brocart, tremblant sous l'effet du relâchement de la tension.

— Monseigneur ? demanda doucement Sleet.

— Attends, attends. Laisse-moi un peu.

Il frotta son front qui lui élançait et ses yeux douloureux. La tension à laquelle il avait été soumis pour feindre un rétablissement prompt et complet après ce qui lui était arrivé dans la salle de banquet lui avait coûté énormément d'énergie. Mais il sentait ses forces revenir peu à peu. Il regarda l'interprète des rêves. La vieille femme robuste lui semblait être à cet instant la source de tout réconfort.

— Venez, Tisana, asseyez-vous près de moi, dit Valentin.

Elle prit place à côté de lui et passa le bras autour de ses épaules.

— Oui, se dit-il. Oui, c'est bon ! Il sentit la chaleur affluer dans son âme glacée et les ténèbres se dissiper. Il eut un grand élan d'amour pour Tisana, cette femme solide, sage et digne de confiance, la première à l'époque de son exil à saluer en lui le Coronal, alors que lui-même se contentait d'être Valentin le jongleur. Combien de fois au cours des années de règne qui avaient suivi sa restauration avait-elle partagé avec lui *le vin* des rêves qui ouvrait l'esprit et l'avait-elle pris dans ses bras afin de lui révéler le secret des images tumultueuses qu'il voyait dans son sommeil ? Combien de fois l'avait-elle soulagé du fardeau du trône ?

— J'ai eu grand peur en vous voyant tomber, lord Valentin, dit-elle. Et vous savez que je ne suis pas femme à prendre facilement peur. Vous dites que c'est à cause du vin ?

— C'est ce que j'ai dit, pour les autres.

— Mais ce n'est pas le vin, je pense.

— Non. Deliamber croit que c'est un maléfice.

— Qui vous l'aurait jeté ? demanda Tisana.

— Alors ? dit Valentin en se tournant vers le Vroon. Deliamber avait l'air d'être sous l'empire d'une tension que Valentin n'avait vu la petite créature manifester qu'en de rares occasions. Il agitait et tortillait ses innombrables tentacules, une

lueur étrange brillait dans ses grands yeux jaunes et son bec d'oiseau ne cessait de grincer.

— Je suis incapable de vous donner une réponse, dit-il enfin. De même que tous les rêves ne sont pas des messages, de même tous les maléfices n'ont pas un auteur.

— Certains se jettent tout seuls, c'est bien cela ? demanda Valentin.

— Pas exactement. Mais il y a des maléfices qui surviennent spontanément. De l'intérieur, monseigneur, engendrés par les vides de l'âme.

— Qu'est-ce que vous racontez, Deliamber ? Voulez-vous dire que je me suis jeté un sort à moi-même ?

— Les rêves, les sorts, c'est la même chose, dit doucement Tisana. Certains présages se font jour à travers vous. Des tempêtes se préparent et ce sont les signes avant-coureurs.

— Vous voyez déjà tout cela ? J'ai fait un mauvais rêve juste avant le banquet, vous savez. Il était très certainement rempli de présages et de signes avant-coureurs, mais à moins d'en avoir parlé dans mon sommeil, je ne vous en ai encore rien dit.

— Je pense que vous avez rêvé du chaos, monseigneur.

— Comment pouvez-vous le savoir ? demanda Valentin en écarquillant les yeux.

— Parce que le chaos doit venir, répondit Tisana avec un haussement d'épaules. C'est une vérité qui n'échappe à personne. Il y a dans ce monde des affaires inachevées et qui demandent à être réglées.

— Vous voulez parler des Changeformes, murmura Valentin.

— Je ne me permettrais pas, dit la vieille femme, de vous donner des conseils en matière d'affaires d'État.

— Faites-moi grâce de ce tact. De mes conseillers, j'attends des conseils et non du tact.

— Mon royaume est celui des rêves, dit Tisana.

— J'ai rêvé de neige sur le Mont du Château et d'un grand séisme qui faisait voler le monde en éclats.

— Dois-je interpréter ce rêve pour vous, monseigneur ?

— Comment pouvez-vous l'interpréter ? Nous n'avons pas encore bu le vin des rêves.

— Une interprétation ne me paraît pas indiquée pour l’instant, dit Deliamber d’un ton ferme. Le Coronal a eu assez de visions pour ce soir. Il n’est pas souhaitable qu’il boive maintenant le vin des rêves. Je pense que cela peut facilement attendre jusqu’à...

— Il n’y a pas besoin de vin pour ce rêve, le coupa Tisana. Un enfant pourrait l’interpréter. Un séisme ? L’éclatement de la planète ? Il faut vous préparer à des moments difficiles, monseigneur.

— Comment cela ?

C’est Sleet qui répondit.

— Ce sont des présages de guerre, monseigneur.

Valentin se retourna vers le petit homme et le foudroya du regard.

— De guerre ? s’écria-t-il. *De guerre ?* Vais-je encore devoir livrer bataille ? J’ai été le premier Coronal en huit mille ans à mener une armée au combat. Vais-je recommencer ?

— Vous savez certainement, dit Sleet, que la guerre de restauration ne représentait que les premières escarmouches de la véritable guerre qui doit être livrée, une guerre qui couve depuis des siècles et qui, je crois que vous en êtes conscient, ne peut plus maintenant être évitée.

— Il n’y a pas de guerres inévitables, répliqua Valentin.

— Le croyez-vous vraiment, monseigneur ?

Le Coronal lança un regard noir à Sleet mais ne répondit pas. Ce qu’ils lui disaient était la conclusion à laquelle il était déjà arrivé sans leur aide mais qu’il se refusait à entendre. Et en l’entendant, il sentit une affreuse appréhension l’envahir. Au bout d’un moment, il se leva et commença à marcher en silence dans la pièce. À l’extrémité de la vaste chambre se dressait une énorme sculpture à faire frémir : de grands os incurvés de dragons de mer s’entrecroisaient et se réunissaient pour former les doigts d’une paire de mains retournées, à moins que ce ne fût les crocs imbriqués de quelque gigantesque bouche démoniaque. Valentin demeura longtemps devant la sculpture, caressant distraitement les os polis et luisants. Des affaires inachevées, avait dit Tisana. Oui. Les Changeformes.

Changeformes, Métamorphes, Piurivars, on pouvait leur donner le nom que l'on voulait. La véritable race autochtone de Majipoor, ceux qui avaient été dépossédés de cette planète merveilleuse par les colons venus des étoiles, il y avait de cela quatorze mille ans. Cela fait huit ans, se dit Valentin, que je m'efforce de comprendre les besoins de ce peuple. Et je ne sais toujours rien.

— Quand je me suis levé pour prendre la parole, dit-il en se retournant, je songeais encore à ce que Hornkast, le porte-parole, venait de dire : le Coronal est le monde et le monde est le Coronal. Et soudain, je suis *devenu* Majipoor. Tout ce qui se passait partout sur la planète pénétrait dans mon âme.

— Vous avez déjà connu cela, dit Tisana. Dans certains de vos rêves que j'ai interprétés ; celui où vous voyiez vingt milliards de fils dorés poussant dans la terre que vous teniez tous dans la main droite. Et celui où vous avez ouvert tout grand les bras et étreint la planète. Et puis...

— C'était différent, dit Valentin. Cette fois, le monde se désagrégeait.

— Comment cela ?

— Littéralement. Il se séparait en fragments. Il ne restait plus qu'un océan de ténèbres... dans lequel je suis tombé...

— Hornkast a dit vrai, fit calmement Tisana. Vous *êtes* le monde, monseigneur. C'est un message, monseigneur. Ni de la Dame ni du Roi des Rêves, mais du monde tout entier.

— Qu'en dites-vous, Deliamber ? demanda Valentin en regardant le Vroon.

— Cela doit faire cinquante ans que je connais Tisana et je ne l'ai jamais entendue dire la moindre sottise.

— Alors la guerre doit arriver ?

— Je crois que la guerre a déjà commencé, dit Deliamber.

Hissune n'était pas prêt de se pardonner son retard au banquet. La première manifestation officielle à laquelle il participait depuis qu'il faisait partie de la suite de lord Valentin, et il n'avait pas réussi à arriver à l'heure. C'était inexcusable.

C'était en partie la faute d'Ailimoor. Pendant tout le temps qu'il avait passé à revêtir sa tenue neuve de cérémonie, sa sœur n'avait pas arrêté de tourner autour de lui. Aux petits soins pour lui, elle ajustait sa chaîne, se préoccupait de la longueur et de la coupe de sa tunique, découvrait sur ses bottes luisantes des éraflures invisibles pour tout autre qu'elle. Elle avait quinze ans, un âge difficile pour les filles – Hissune se disait parfois que *tous* les âges semblaient difficiles pour les filles – et depuis quelque temps elle avait tendance à se montrer tyrannique, avec des opinions bien arrêtées et des préoccupations bassement domestiques.

Dans son désir de rendre Hissune parfait pour le banquet du Coronal, elle réussit à le mettre en retard. Il eut l'impression qu'elle passait une bonne vingtaine de minutes à s'occuper de l'emblème de sa fonction, la petite constellation dorée qu'il était censé porter sur l'épaule gauche, à l'intérieur de la boucle de sa chaîne. Elle ne cessait de la déplacer d'un centimètre d'un côté et de l'autre afin de la centrer avec plus de précision.

— Très bien, dit-elle enfin. Cela ira comme ça. Regarde, est-ce que cela te plaît ?

Elle prit son vieux miroir de poche, piqué et rouillé à l'endroit où le fond s'écaillait et le leva devant lui. Hissune aperçut une image déformée de lui-même, quelqu'un qu'il reconnaissait à peine dans un splendide costume d'apparat, comme s'il allait participer à quelque reconstitution historique. Son costume avait quelque chose de théâtral et d'irréel, mais il sentait que ces vêtements lui conféraient un maintien et une autorité nouveaux. Comme il est étrange, se dit-il, qu'un essayage hâtif chez un tailleur de luxe de la Place des Masques

produise une transformation aussi instantanée de la personnalité – Hissune, le gamin des rues débrouillard et dépenaillé, le jeune fonctionnaire inquiet et mal assuré avait laissé la place à un godelureau qui se rengorgeait comme un paon, Hissune, le fier compagnon du Coronal.

Un Hissune qui manquait de ponctualité. Mais s'il se dépêchait, il pouvait encore arriver à temps à la Salle de Réception du Pontife.

Mais c'est à ce moment-là qu'Elsinome, sa mère, revint du travail et cela le retarda un peu plus. Brune et menue, pâle et l'air las, elle entra dans sa chambre et regarda son fils avec un émerveillement teinté de respect, comme si quelqu'un avait capturé une comète et l'avait lâchée dans son appartement lugubre qu'elle éclairait de mille feux. Ses yeux brillaient et son visage avait un éclat que Hissune ne lui avait jamais vu.

— Tu es magnifique, Hissune ! Splendide !

Il pivota sur lui-même en souriant pour mieux faire étalage de sa parure impériale.

— C'est presque extravagant, tu ne trouves pas ? J'ai l'air d'un chevalier qui arrive tout droit du Mont du Château !

— Tu as l'air d'un prince ! Tu as l'air d'un Coronal !

— Ah, oui, lord Hissune. Mais je pense que pour cela il me faudrait une robe d'hermine, un beau pourpoint vert et peut-être un grand pendentif clinquant orné de la constellation. Mais ce n'est déjà pas mal pour l'instant, qu'en penses-tu, maman ?

Ils se mirent à rire et malgré sa lassitude, Elsinome prit son fils dans ses bras et l'entraîna dans un pas de danse échevelé. Puis elle le lâcha.

— Mais il se fait tard, dit-elle. Tu devrais déjà être parti au banquet !

— Oui, je devrais, dit-il en se dirigeant vers la porte. Comme tout cela est étrange, maman. Je vais dîner à la table du Coronal, m'asseoir à ses côtés, entreprendre avec lui le Grand Périple, résider sur le Mont du Château...

Oui, tellement étrange, dit posément Elsinome.

Elles se mirent toutes en rang – Elsinome, Ailimoor, Maraune, la sœur cadette – et Hissune les embrassa solennellement en leur serrant la main. Il s'écarta quand elles

voulurent le prendre dans leurs bras, de crainte qu'elles ne froissent sa robe, et il les vit le regarder, les yeux écarquillés, comme s'il était un être d'essence divine, ou au moins le Coronal en personne. Comme s'il ne faisait plus partie de leur famille, ou n'en avait jamais fait partie, un être descendu des cieux pour se pavaner, l'espace de quelques minutes, dans leur logement sinistre. Il avait parfois lui-même l'impression de ne pas avoir passé les dix-huit années de sa vie dans les quelques pièces minables au premier cercle du Labyrinthe mais d'avoir effectivement toujours été Hissune du Château, chevalier et initié, familier de la cour royale et connaisseur en tous ses plaisirs.

Folie, se dit-il. Tu dois toujours garder à l'esprit qui tu es et d'où tu es parti.

Mais il songea en descendant l'escalier en spirale qui menait à la rue qu'il était difficile de ne pas s'attarder sur les transformations qui s'étaient produites dans leur existence. Sa mère et lui travaillaient autrefois dans les rues du Labyrinthe. Elle mendiait aux passants de quoi nourrir ses enfants affamés et lui se précipitait vers les touristes et insistait pour les guider, pour la somme d'un demi-royal environ, au milieu des merveilles de la cité souterraine. Il était devenu le jeune protégé du Coronal et sa mère, grâce à ses nouvelles relations, s'occupait de l'intendance des vins au café de la Cour des Globes. Tout cela à la suite d'un coup de chance, une chance extraordinaire, inimaginable.

Mais s'agissait-il seulement de chance ? Un jour, il y avait si longtemps, Hissune, âgé de dix ans, avait proposé ses services à un grand homme blond pour le guider et le destin avait voulu que l'étranger fût le Coronal lord Valentin en personne, le monarque renversé et exilé, venu au Labyrinthe chercher le soutien du Pontife pour reconquérir son trône.

Mais cela seul ne l'eût peut-être mené nulle part. Hissune se demandait souvent ce qui en lui avait suffisamment plu au Coronal pour qu'il se souvienne de lui et le fasse rechercher après la restauration, pour qu'il l'arrache à la rue et lui trouve un emploi à la Chambre des Archives et pour qu'il le fasse maintenant accéder aux plus hautes sphères de son

administration. Son irrévérence, peut-être. Son esprit, ses manières détachées et décontractées, son absence de respect pour les Coronals et les Pontifes, sa capacité, même à dix ans, de se débrouiller tout seul. Cela avait dû impressionner lord Valentin. Les chevaliers du Mont du Château sont tellement polis et ont des manières si délicates, se dit Hissune ; j'ai dû paraître aux yeux de lord Valentin aussi différent d'eux qu'un Ghayrog. Pourtant le Labyrinthe est rempli de petits garçons aussi durs que moi. N'importe lequel d'entre eux aurait pu tirer le Coronal par la manche. Mais ce fut moi. La chance. La chance.

Il déboucha sur la petite place poussiéreuse qui s'étendait devant sa maison. Devant lui se trouvaient les rues étroites et sinueuses du quartier de la Cour Guadeloom qu'il avait empruntées tous les jours de sa vie ; au-dessus de lui s'élevaient les bâtiments délabrés, vieux de plusieurs millénaires et inclinés par l'âge, qui marquaient la frontière de son univers. Sous l'éclairage blanc et cru, beaucoup trop brillant, tellement intense que l'on percevait presque des crépitements électriques – tout cet anneau du Labyrinthe était baigné par une lumière vive qui ressemblait si peu à la douce lumière vert doré du soleil dont les rayons n'atteignaient jamais la ville souterraine – il émanait des façades grises et écaillées des vieux bâtiments une terrible lassitude, un épuisement minéral. Hissune se demanda s'il avait déjà remarqué à quel point ce lieu était sinistre et de piètre apparence.

La place était noire de monde. Rares étaient les habitants de la Cour Guadeloom qui aimaient passer la soirée enfermés dans leurs petits logements sombres et ils se rassemblaient sur la place où ils tournaient en rond, sans but. Quand Hissune dans son costume chatoyant commença à se frayer un chemin à travers ce carrousel, il eut l'impression que tous ceux qu'il avait connus étaient là, lui jetant des regards mauvais et ricanant sur son passage. Il vit Vanimoon qui avait exactement le même âge que lui, à une heure près, et qui autrefois était presque un frère pour lui, la petite sœur de Vanimoon aux yeux en amande, qui n'était plus si petite, Heulan et ses trois grands lourdauds de frères, Nikkilone et le minuscule Ghisnet, le Vroon aux yeux en

boutons de bottines qui vendait des racines de ghumba confites, Confalume le tire-laine et les vieilles Ghayrogs, deux sœurs que tout le monde croyait être des Métamorphes, ce que Hissune s'était toujours refusé à croire. Ils le regardaient tous avec de grands yeux et lui demandaient silencieusement : *Pourquoi prends-tu de grands airs, Hissune ? Pourquoi ce costume d'apparat, pourquoi cette magnificence ?*

Mal à l'aise, il traversait la place en songeant que le banquet devait être sur le point de commencer et qu'il lui restait une énorme distance à parcourir dans les entrailles du Labyrinthe. Et tous ces gens, qu'il connaissait depuis toujours, étaient sur son chemin et ne le quittaient pas des yeux.

C'est Vanimoon qui s'adressa le premier à lui.

— Où vas-tu, Hissune ? s'écria-t-il. À un bal costumé ?

— Il se rend sur l'Ile, pour jouer au jonchet avec la Dame !

— Mais non, il va chasser le dragon de mer avec le Pontife !

— Laissez-moi passer, dit calmement Hissune à la foule qui s'agglutinait autour de lui.

— Laissez-le passer ! Laissez-le passer ! entonnèrent-ils gaiement sans bouger d'un centimètre.

— Où as-tu déniché ces habits, Hissune ? demanda Ghisnet.

— Il les a loués, dit Heulan.

— Volés, tu veux dire, renchérit l'un de ses frères. Il a trouvé un chevalier ivre dans une ruelle et il l'a dépouillé !

— Écartez-vous, dit Hissune qui commençait à avoir de la peine à garder son calme. J'ai quelque chose d'important à faire.

— Quelque chose d'important ! Quelque chose d'important !

— Il a rendez-vous avec le Pontife !

— Le Pontife va faire de lui un duc !

— Le duc Hissune ! Le prince Hissune !

— Pourquoi pas lord Hissune ?

— Lord Hissune ! Lord Hissune !

L'irritation et l'agressivité perçaient dans leur voix. Ils étaient une douzaine à pousser Hissune, mus par la rancune et la jalousie. Sa tenue flamboyante, la chaîne, l'emblème royal, les bottes, la cape, c'en était trop pour eux, cette manière arrogante de souligner le gouffre qui s'était ouvert entre Hissune et eux. Encore quelques instants et ils allaient tirailler sa tunique et

tirer sur sa chaîne. Hissune sentit la panique monter en lui. C'était de la folie de tenter de raisonner avec une foule et encore pire d'essayer de se frayer un passage. Et il était bien entendu inutile d'espérer que des gardes impériaux patrouillent dans ce quartier. Il ne pouvait compter que sur lui-même.

Vanimoon qui était le plus proche tendit le bras vers l'épaule de Hissune comme s'il voulait le pousser. Hissune recula, mais Vanimoon eut le temps de laisser une trace noire sur l'étoffe vert pâle de sa cape. Hissune sentit une brusque flambée de rage monter en lui.

— Ne recommence pas ça ! hurla-t-il en faisant le signe du dragon de mer pour repousser Vanimoon. Que personne ne me touche !

Avec un rire moqueur, Vanimoon tendit derechef la main vers lui. Hissune le saisit vivement par le poignet et serra de toutes ses forces.

— Oh ! Lâche-moi ! grogna Vanimoon.

Mais Hissune lui releva le bras qu'il tordit en arrière et le fit pivoter avec violence. Hissune n'avait jamais bien su se battre – il était trop petit et trop souple et il préférait compter sur sa vivacité et sa présence d'esprit – mais sous l'emprise de la colère, il pouvait avoir de l'énergie. Une énergie farouche qu'il sentait vibrer en lui.

— S'il le faut, Vanimoon, je te casserai le bras, dit-il d'une voix basse et tendue. Je ne veux pas que l'on me touche, ni toi ni personne.

— Tu me fais mal !

— Tu ne porteras plus la main sur moi ?

— Si on ne peut plus taquiner les gens...

Hissune accentua sa pression sur le bras de Vanimoon.

— Je n'hésiterai pas à te déboîter l'épaule, dit-il.

— Lâche... moi...

— Si tu gardes tes distances.

— Bon, d'accord !

Hissune le lâcha et reprit son souffle. Le cœur battant, baigné de sueur, il n'osait se demander à quoi il devait ressembler. Après tout le temps qu'Ailimoor avait passé à s'occuper de sa toilette.

Vanimoon fit un pas en arrière en se massant le poignet d'un air maussade.

— Il a eu peur que je salisse ses beaux habits neufs. Il ne veut pas que les gens du peuple s'approchent de lui.

— C'est cela. Maintenant, écarte-toi. Je suis déjà très en retard.

— Pour le banquet du Coronal, je présume.

— Exactement. Je suis en retard pour le banquet du Coronal.

Vanimoon et les autres demeurèrent bouche bée, partagés entre le mépris et le respect. Hissune s'avança entre eux en jouant des coudes et traversa la place.

La soirée commençait on ne peut plus mal.

Un jour, au plus fort de l'été, tandis que le soleil demeurait presque immobile au-dessus du Mont du Château, le Coronal lord Valentin partit gaiement chevaucher à travers les prairies constellées de fleurs qui s'étendaient sous l'aile méridionale du Château.

Il partit seul, sans même emmener lady Carabella, son épouse. Les membres du conseil élevaient de vigoureuses objections contre ses promenades sans escorte, même dans l'enceinte du Château. Ils refusaient à plus forte raison de le laisser s'aventurer hors du périmètre du domaine royal. Chaque fois que la question se posait, Elidath tapait du poing, Tunigorn se redressait de toute sa taille comme s'il se disposait à bloquer le passage à Valentin et le petit Sleet prenait un air furibond et rappelait au Coronal que ses ennemis avaient déjà réussi une fois à le renverser et qu'ils pourraient recommencer.

— Mais enfin, je suis en sécurité partout sur le Mont du Château, protestait Valentin.

Mais jusqu'à ce jour, ils avaient toujours obtenu gain de cause. Ils affirmaient que la sûreté du Coronal de Majipoor était une priorité absolue. Et chaque fois que lord Valentin partait faire une promenade en monture, Elidath ou Stasilaine, à moins que ce fût Tunigorn, chevauchait à ses côtés, comme ils le faisaient depuis leur jeunesse, et une demi-douzaine de membres de la garde du Coronal suivaient à distance respectueuse.

Mais cette fois, Valentin avait réussi à leur échapper. Il ne savait pas très bien comment il avait pu faire, mais quand l'envie irrésistible de faire un tour en monture l'avait pris au milieu de la matinée, il était tout simplement entré dans les écuries de l'aile sud, avait sellé sa monture sans l'aide d'un palefrenier et traversé la place Dizzimaule pavée de porcelaine verte et étrangement vide. Il était rapidement passé sous la grande arche pour déboucher dans les champs verdoyants qui

bordaient la route du Grand Calintane. Nul ne l'avait arrêté, nul n'avait crié pour le retenir. C'était comme si quelque sorcellerie l'avait rendu invisible.

— Être libre, même pour une ou deux heures ! Le Coronal rejeta la tête en arrière et se mit à rire comme il n'avait pas ri depuis longtemps. Il frappa de la main le flanc de sa monture et s'enfonça dans les prairies, si vite que les sabots du grand animal pourpré semblaient effleurer les innombrables fleurs sans les toucher.

— C'était cela, la vie ! Il regarda par-dessus son épaule. L'amoncellement stupéfiant du Château diminuait rapidement derrière lui, bien qu'il parût encore immense à cette distance et remplît la moitié de l'horizon. L'édifice d'une taille invraisemblable comprenant quarante mille pièces s'étalait comme un gigantesque monstre au sommet du Mont. Valentin ne se souvenait pas d'être sorti une seule fois du Château depuis sa restauration sans ses gardes du corps. Pas une seule fois.

Valentin regarda à sa gauche où la saillie de cinquante kilomètres de haut qui constituait le Mont du Château descendait en pente vertigineuse et il vit High Morpin, la cité des plaisirs, dont les lumières brillaient loin en contrebas comme un réseau d'impalpables fils dorés. Allait-il descendre et passer la journée à s'amuser ? Pourquoi pas ? Il était libre ! Libre d'aller encore plus loin s'il le désirait, de flâner dans les jardins de la Barrière de Tolingar, au milieu des halatingas, des tanigales et des sithereels, et de revenir avec une fleur jaune d'alabandina sur son chapeau comme une cocarde. Pourquoi pas ? Il disposait de toute la journée. Il pouvait chevaucher jusqu'à Furible et arriver à l'heure pour le repas des oiseaux de pierre ou jusqu'à Stee pour boire du vin doré en haut de la Tour de Thimin ou encore jusqu'à Bombifale, Peritole, Banglecode...

Sa monture semblait de taille à le faire. Heure après heure, elle le portait sans manifester de fatigue. Quand il fut arrivé à High Morpin, il l'attacha à la Fontaine de Confalume où des flèches effilées d'eau colorée jaillissaient à une centaine de mètres en l'air tout en conservant leur forme rigide par quelque ancien procédé magique. Il parcourut à pied les rues de câble doré à la trame serrée et déboucha sur la place où se trouvaient

les glisse-glaces, ce jeu auquel Voriax et lui avaient si souvent joué dans leur jeunesse. Mais quand il s'aventura sur la surface glissante, nul ne le remarqua, comme s'il était inconvenant de regarder un Coronal en train de s'amuser ou bien comme s'il était encore enveloppé de cette étrange invisibilité. Cela semblait curieux mais ne le perturbait pas outre mesure. Quand il en eut assez du glisse-glace, il songea qu'il pourrait chevaucher les mastodontes ou traverser les tunnels d'énergie mais il se ravisa et estima qu'il serait aussi agréable de poursuivre sa promenade. Il enfourcha sa monture et prit la route de Bombifale. Dans cette ancienne et charmante cité aux murailles incurvées de grés orange foncé surmontées de tours plus pâles s'effilant en pointes élégantes, il avait vu venir à lui un jour, il y avait bien longtemps de cela, ses cinq meilleurs amis. Ils l'avaient trouvé dans une taverne voûtée aux murs d'onyx et d'albâtre et quand il les avait salués dans un grand rire, étonné de les voir, ils avaient mis un genou en terre et fait le signe de la constellation en s'écriant : « Valentin ! Lord Valentin ! Vive lord Valentin ! » Sa première réaction avait été qu'ils se moquaient de lui, car il n'était que le frère cadet du monarque et il savait qu'il ne serait jamais roi et ne voulait pas le devenir. Et bien qu'il ne fût pas d'un tempérament coléreux, il se sentit furieux contre ses amis qui venaient le déranger avec cette plaisanterie aussi stupide que cruelle. Mais il remarqua alors à quel point leur visage était pâle et leur regard étrange. Sa colère l'abandonna, le chagrin et la peur l'envahirent. C'est ainsi qu'il apprit que son frère Voriax était mort et qu'il avait été nommé Coronal à sa place. Dix ans plus tard, dans cette même ville de Bombifale, Valentin avait l'impression que la moitié des hommes qu'il croisait avaient les traits de Voriax, sa barbe noire, son regard dur, son teint coloré et cela le troublait. Il quitta la ville en hâte.

Il ne fit pas d'autre halte, car il y avait tant à voir, tant de centaines de kilomètres à couvrir. Il poursuivit sa route, laissant sereinement les villes derrière lui l'une après l'autre, comme s'il flottait, comme s'il volait. De temps à autre, en bordure d'un précipice, il avait une vue stupéfiante de tout le Mont en contrebas, des Cinquante Cités toutes visibles en même temps,

des innombrables villes des contreforts, des Six Fleuves et de la vaste plaine d'Alhanroel s'étendant jusqu'à la grève lointaine de la Mer Intérieure – quelle splendeur, quelle immensité. Majipoor ! C'était, sans conteste, la plus belle de toutes les planètes conquises par l'humanité depuis le début de la grande migration, depuis le départ de la Vieille Terre, des milliers d'années auparavant. Et tout cela avait été remis entre ses mains, était sa charge ; une responsabilité à laquelle il ne se déroberait pas.

Mais tout en continuant de chevaucher, il prit conscience d'une mystérieuse altération du temps. La lumière diminuait et l'air refroidissait, ce qui était tout à fait étrange, car sur le Mont du Château le climat était contrôlé de manière à conserver une éternelle douceur printanière. Puis il reçut sur la joue quelque chose qui ressemblait à un crachat glacé. Il regarda autour de lui pour découvrir qui le provoquait de la sorte mais ne vit personne. Il reçut un autre crachat, puis un autre encore et comprit enfin que c'était de la neige, poussée avec violence par le vent. De la neige sur le Mont du Château ? Un vent glacial et cinglant ?

Mais pire encore, la terre se mit à gronder comme un monstre furieux. Sa monture toujours docile se cabra de peur, poussa un hennissement aigu et secoua lentement sa tête pesante en signe de détresse. Valentin entendit le fracas lointain d'un coup de tonnerre et perçut plus près de lui d'étranges craquements. Puis il vit s'ouvrir dans le sol de gigantesques sillons. Tout s'agitait et se soulevait avec violence. Était-ce un tremblement de terre ? Le Mont tout entier oscillait comme le mât d'un dragonnier quand les vents secs et chauds soufflaient du sud. Le ciel lui-même, noir et menaçant, pesait comme une chape de plomb.

Que se passe-t-il ? Ô bonne Dame, ma mère, que se passe-t-il sur le Mont du Château ?

Valentin s'accrocha désespérément à sa monture qui, en proie à la panique, lançait des ruades. La planète entière semblait s'affaisser, glisser, se fracasser. C'était à lui qu'il incombait d'en maintenir l'unité en serrant les continents géants contre sa poitrine, en empêchant les mers de déborder,

en retenant les fleuves dont la violence aveugle menaçait les villes sans défense.

Mais il en était incapable. C'était trop pour lui. Des forces incontrôlées mettaient en mouvement des provinces tout entières et les envoyaient heurter durement leurs voisines. Valentin tendit les bras pour les maintenir en place, regrettant de ne pas avoir de cerceaux de métal avec lesquels les fixer. Mais il ne pouvait rien faire. La terre tremblait, se soulevait et se crevassait, des nuages de poussière sombre cachaient le soleil et il était impuissant à maîtriser ce séisme. Un seul homme ne pouvait tenir la planète gigantesque et l'empêcher de se fractionner. Il appela ses compagnons à l'aide. « Lisamon ! Elidath ! »

Pas de réponse. Il continua à appeler, mais sa voix était couverte par les grincements et les grondements.

Le monde avait perdu toute stabilité. Valentin avait l'impression d'être au glisse-glace de High Morpin où il fallait sautiller et danser pour conserver l'équilibre sur les plaques tournantes qui s'inclinaient et se mouvaient par saccades. Mais le glisse-glace n'était qu'un jeu alors que ce que Valentin avait devant les yeux était un véritable chaos qui ébranlait les fondations de la planète. Il fut projeté à terre et roula interminablement sur lui-même, enfonçant profondément les doigts dans le sol meuble pour éviter d'être précipité dans une des crevasses qui s'ouvraient près de lui. De ces fentes béantes provenaient des éclats de rire terrifiants et une lumière pourpre semblant émaner d'un soleil englouti par la terre. Des faces furieuses flottaient dans l'air au-dessus de lui ; il les scrutait mais au moment où il était sur le point de les reconnaître, elles se transformaient d'une manière déroutante, les yeux devenaient des nez et les nez des oreilles. Derrière ces visages cauchemardesques il en distingua un autre qu'il connaissait bien, avec des cheveux bruns luisants et un regard doux et bienveillant. C'était le visage de sa mère, la Dame de l'Ile.

— Cela suffit, dit-elle. Réveille-toi maintenant, Valentin !

— Suis-je en train de rêver ?

— Bien sûr. Bien sûr.

— Alors il faut que je poursuive mon rêve afin d'apprendre tout ce qui est possible.

— Je pense que tu en as appris assez. Réveille-toi !

Oui, cela suffisait ; tout ce qu'il pourrait apprendre d'autre risquait de lui être fatal. Comme on le lui avait enseigné dès son enfance, il s'arracha au sommeil et se mit sur son séant, clignant des yeux et s'efforçant de dissiper les brumes qui lui obscurcissaient l'esprit. Des images du titanesque cataclysme flottaient encore dans son âme, mais il prit progressivement conscience qu'à l'endroit où il se trouvait, tout était paisible. Il était étendu sur un canapé de brocart dans une haute salle voûtée vert et or. Qu'est-ce qui avait mis fin au séisme ? Où était passée sa monture ? Qui l'avait amené là ? Ah, c'étaient *eux* ! Un homme aux cheveux blancs, pâle et maigre, la joue couturée d'une longue balafre, était accroupi à ses côtés. Sleet. Et Tunigorn se tenait juste derrière lui, ses sourcils touffus barrant son front assombri.

— Du calme, du calme, disait Sleet. Tout va bien maintenant. Vous êtes réveillé.

— Réveillé ? Ce n'était donc bien qu'un rêve ?

— C'est ce qu'il semblait.

Il n'était pas du tout sur le Mont du Château. Il n'y avait eu ni tempête de neige, ni tremblement de terre, ni nuages de poussière occultant le soleil. Oui, ce n'était qu'un rêve ! Mais un rêve affreux, d'une terrifiante et irrésistible clarté, si puissant qu'il éprouvait des difficultés à réintégrer la réalité.

— Où sommes-nous ? demanda Valentin.

— Dans le Labyrinthe, monseigneur.

— Où cela ? Dans le Labyrinthe ?

Avait-il donc été transporté par enchantement du Mont du Château durant son sommeil ? Valentin sentit la sueur perler à son front. Le Labyrinthe ? Ah, oui, oui. La vérité lui apparut brusquement. Il se souvenait de tout maintenant. La visite officielle dont c'était, le Divin soit loué, la dernière nuit. Il restait encore l'épouvantable épreuve du banquet à affronter. Il ne pouvait plus s'y dérober. Le Labyrinthe, le Labyrinthe, ce damné Labyrinthe ; il y était, enterré au niveau le plus bas. Dans sa suite s'étaient de lumineuses peintures murales du

Château, du Mont, des Cinquante Cités ; des scènes ravissantes dont il percevait le côté dérisoire. Si loin du Mont du Château et de la douce chaleur du soleil.

Quelle amère ironie, songea-t-il, de se retrouver au sortir d'un rêve de destruction et de calamité dans l'endroit le plus sinistre du royaume !

À un millier de kilomètres à l'est de la scintillante et cristalline cité de Dulorn, dans la vallée marécageuse connue sous le nom de Val de Prestimion, quelques centaines de familles Ghayrogs cultivaient la lusavande et le riz sur des domaines très dispersés. La saison de la récolte approchait. Les cosses gonflées de la lusavande, d'un noir vernissé, presque arrivées à maturité, pendaient en grappes épaisses à l'extrémité des tiges courbées qui s'élevaient dans les champs à demi submergés.

L'approche de cette récolte procurait à Aximaan Threysz, la plus vieille et la plus rusée des cultivatrices de lusavande du Val de Prestimion, une excitation telle qu'elle n'en avait pas éprouvée depuis des décennies. L'expérience d'augmentation du protoplasme entreprise trois saisons auparavant sur les conseils de l'agent du gouvernement atteignait son point culminant. Pour cette saison, elle avait consacré la totalité de son exploitation à la nouvelle espèce de lusavande et les cosses, faisant le double de leur taille normale, étaient prêtes à être récoltées ! Personne d'autre dans le Val n'avait osé en prendre le risque, pas avant qu'Aximaan Threysz eût tenté l'expérience. C'était fait et son succès allait bientôt être confirmé. Comme ils allaient se lamenter en la voyant arriver au marché une semaine plus tôt que tout le monde avec le double de volume de graines !

Tandis qu'elle se tenait enfoncée dans la boue au bord de ses champs, appuyant avec les bourrelets de ses doigts sur les cosses les plus proches afin de déterminer quand pourrait commencer la récolte, l'un des garçons de son fils aîné arriva en courant, porteur d'un message.

— Papa m'a demandé de te dire qu'il venait d'apprendre en ville que l'agent agronome arrive de Mazadone ! Il est déjà à Helkaplod et demain il part à Sijaneel !

— Alors il sera dans le Val dès Secondi. Bien. Parfait ! La langue fourchue d'Aximaan se mit à s'agiter.

— Va vite retrouver ton père, mon petit. Dis-lui que nous organiserons la fête pour l'agent Merdi et que nous commencerons la récolte Quatredi. Et je veux que toute la famille soit rassemblée à la maison dans une demi-heure. Allez, dépêche-toi !

La plantation appartenait à la famille d'Aximaan depuis l'époque de lord Confalume. Elle couvrait une zone triangulaire qui s'étendait sur environ huit kilomètres le long des rives d'Havilbove Fluence, s'enfonçait loin au sud-est jusqu'à la lisière de la Réserve de Mazadone et remontait au nord en décrivant de grandes courbes jusqu'au fleuve. À l'intérieur de cette zone Aximaan régnait en maîtresse absolue sur ses cinq fils et ses neuf filles, ses innombrables petits-enfants et la vingtaine de Lii et de Vroons qui travaillaient comme ouvriers agricoles. Quand Aximaan Threysz décrétait que le moment des semailles était venu, ils ensemençaient. Quand elle décrétait que c'était le moment de la cueillette, ils partaient faire la récolte. Dans la grande maison qui s'élevait à côté du bosquet d'androdragma le dîner était servi au moment où Aximaan se mettait à table, et ce, quelle que fut l'heure. Même le calendrier des périodes de sommeil de la famille était soumis à l'agrément d'Aximaan ; car les Ghayrogs hibernent, mais elle ne voulait pas que toute la famille dorme en même temps. Son fils aîné savait qu'il devait demeurer éveillé durant les six premières semaines du repos hivernal annuel de sa mère ; sa fille aînée prenait les rênes de l'exploitation pendant les six autres semaines. Aximaan Threysz répartissait les périodes de sommeil des autres membres de la famille en fonction de ce qu'elle estimait nécessaire à la bonne marche de la plantation. Nul ne contestait ses décisions. Déjà dans sa jeunesse – il y avait si longtemps, à l'époque où Ossier était Pontife et où lord Tyeveras résidait au Château – c'était vers elle que se tournaient tous les autres, y compris son père et son époux, en période de crise. Elle leur avait survécu à tous deux, ainsi qu'à une partie de sa descendance. Les Coronals s'étaient succédé sur le Mont du Château et Aximaan était toujours là. Son épaisse peau squameuse avait perdu son éclat et prit des nuances pourprées. Ses cheveux flexueux et ondulants, autrefois noirs comme jais

étaient devenus d'un gris pâle et terne. Ses yeux verts au regard fixe et froid étaient maintenant voilés et vitreux. Mais elle continuait sans relâche à abattre sa lourde besogne quotidienne à la ferme.

Elle ne pouvait rien cultiver d'autre sur ses terres que de la lusavande et du riz et la tâche n'était pas aisée. Les pluies torrentielles du nord atteignaient facilement la province de Dulorn en s'engouffrant dans l'immense vallée et bien que la cité de Dulorn elle-même se trouvât au cœur d'une zone sèche, le territoire qui s'étendait à l'ouest, abondamment arrosé et bien drainé, était riche et fertile. Mais il en allait tout autrement du Val de Prestimion, situé à l'est de la vallée, où le sol humide et marécageux était constitué d'une sorte de boue lourde et bleuâtre. Mais en choisissant soigneusement son moment, il était possible de planter du riz à la fin de l'hiver, juste avant les crues printanières et de semer de la lusavande une première fois à la fin du printemps et une autre à la fin de l'automne. Nul dans la région ne connaissait mieux le rythme des saisons qu'Aximaan Threysz et seuls les fermiers les plus irréfléchis commençaient à ensemer leurs champs avant que la nouvelle se soit répandue qu'elle avait décidé que le moment des semailles était venu.

Cet être impérieux jouissant d'un prestige et d'une autorité incontestés avait pourtant une particularité que les habitants du Val trouvaient incompréhensible ; Aximaan Threysz s'inclinait devant l'agent agricole de la province comme s'il était la source de tout savoir et elle-même une simple apprentie. Deux ou trois fois par an, l'agent venait de Mazadone, la capitale de la province, et faisait un circuit dans les marécages. Sa première étape était toujours la plantation d'Aximaan. Elle le logeait dans la grande maison, débouchait des bouteilles de vin de feu et envoyait ses petits-enfants pêcher dans le fleuve les délicieux petits hiktigans qui filaient entre les rochers des rapides. Puis elle donnait l'ordre de décongeler et de faire rôtir sur un feu de thwale aromatique des tranches de bidlak. Quand le festin était terminé, elle prenait le fonctionnaire à part et parlait avec lui bien avant dans la nuit d'engrais, de greffages et de machines à

moissonner, tandis que ses filles Heynok et Jarnok, assises à proximité, prenaient note de tout ce qui se disait.

Nul ne comprenait pourquoi Aximaan Threysz qui en savait certainement plus long que quiconque sur la culture de la lusavande tenait tant à écouter l'opinion d'un banal employé gouvernemental. Mais sa famille connaissait la réponse.

— Nous avons nos méthodes et nous ne les remettons pas en question, disait souvent Aximaan. Nous faisons ce que nous avons déjà fait parce que cela a réussi. Nous plantons nos graines, nous prenons soin de nos semis, nous surveillons leur croissance, nous faisons notre récolte et la fois suivante, nous recommençons exactement de la même manière. Et si chaque récolte n'est pas inférieure à la précédente, nous sommes satisfaits. Mais en réalité c'est un échec si nous nous contentons de maintenir une production égale. L'immobilité est impossible en ce monde ; demeurer immobile c'est s'enliser.

C'est pourquoi Aximaan Threysz s'abonnait aux revues agricoles, envoyait certains de ses petits-enfants à l'université et écoutait très attentivement tout ce que l'agent agronome pouvait avoir à dire. D'une année sur l'autre, il se produisait de petits changements dans ses méthodes de culture et d'une année sur l'autre, les sacs de grains de lusavande qu'Aximaan Threysz expédiait à Mazadone étaient un peu plus nombreux et les tas de grains de riz luisants un peu plus haut dans ses greniers. Car il y avait toujours de nouveaux moyens d'améliorer ce que l'on faisait et Aximaan ne laissait pas passer une occasion.

— Nous sommes Majipoor, se plaisait-elle à dire. Les grains sont les fondations des plus grandes cités. Sans nous, Ni-moya et Pidruid, Khyntor et Piliplok ne seraient que des terres à l'abandon. Et comme les grandes villes ne cessent de croître, il nous faut travailler chaque année un peu plus dur pour les nourrir, n'est-ce pas ? Nous n'avons pas le choix, c'est la volonté du Divin. N'est-ce pas ?

Elle avait déjà vu défiler une bonne quinzaine d'agents agronomes. Quand ils arrivaient, ils étaient jeunes et remplis d'idées nouvelles dont ils hésitaient souvent à lui faire part.

— Je ne vois pas bien ce que je pourrais vous apprendre, Aximaan Threysz, disaient-ils. Ce serait plutôt à moi d'être votre élève !

Aximaan devait tout reprendre avec chacun d'eux, les mettre à l'aise et les persuader qu'elle était sincèrement intéressée par toutes les innovations techniques.

C'était toujours ennuyeux lorsqu'un agent atteignait l'âge de la retraite et qu'un jeunot lui succédait. À mesure qu'elle vieillissait, il lui était de plus en plus difficile d'établir des relations profitables avec les nouveaux avant plusieurs saisons. Mais il n'y avait eu aucun problème quand Caliman Hayn était arrivé deux ans auparavant. C'était un jeune humain – avait-il trente, quarante ou cinquante ans, peu importait à Aximaan Threysz pour qui maintenant tout individu en deçà de soixantedix ans était jeune – dont les manières directes et désinvoltes plaisaient beaucoup à la vieille Ghayrog. Il ne semblait pas intimidé par elle et n'essayait pas de la flatter.

— Il paraît que vous êtes dans le Val la plus disposée à expérimenter les nouvelles techniques, déclara-t-il de but en blanc, à peine dix minutes après avoir fait sa connaissance. Que diriez-vous d'un procédé permettant de doubler la taille des grains de lusavande sans en altérer le goût ?

— Je dirais que l'on se moque de moi, répondit-elle. Cela semble beaucoup trop beau pour être vrai.

— Et pourtant ce procédé existe.

— Vraiment ?

— Nous sommes prêts à lancer une utilisation expérimentale limitée. D'après les dossiers de mes prédécesseurs, vous acceptez volontiers ce genre d'expériences.

— C'est exact, dit Aximaan. De quoi s'agit-il ?

Il expliqua qu'il s'agissait d'une méthode appelée augmentation du protoplasme. On utilisait des enzymes pour décomposer la membrane cellulaire des plantes afin d'avoir accès au matériel génétique contenu à l'intérieur. On pouvait alors faire des manipulations sur ce matériel, après quoi la substance des cellules, le protoplasme, était placé dans un milieu de culture pour opérer la régénération des membranes

cellulaires. On pouvait à partir de cette unique cellule faire pousser une plante entièrement nouvelle.

— Je croyais que toutes ces techniques avaient disparu de Majipoor depuis des milliers d'années, dit Aximaan Threysz.

— Lord Valentin a manifesté un regain d'intérêt pour les sciences anciennes.

— Lord Valentin ?

— Oui, le Coronal, dit Caliman Hayn.

— Ah, le Coronal ! fit Aximaan Threysz en détournant les yeux.

Elle croyait que le Coronal s'appelait Voriak, mais après quelques instants de réflexion, elle se souvint que Voriak était mort. Et elle avait effectivement entendu dire que c'était Valentin qui lui avait succédé. Elle se souvint également qu'il était arrivé quelque chose d'étrange à ce Valentin... N'était-ce pas lui dont le corps avait été échangé avec celui d'un autre ? Si, c'était probablement lui. Mais les Coronals ne signifiaient pas grand-chose pour Aximaan Threysz qui n'avait pas quitté le Val de Prestimion depuis au moins vingt ou trente ans et pour qui le Mont du Château et ses Coronals étaient si lointains qu'ils en étaient devenus mythiques. Ce qui importait à Aximaan, c'était la culture du riz et de la lusavande.

Caliman Hayn lui apprit donc que les laboratoires impériaux de botanique avaient mis au point une variété améliorée de lusavande qu'il fallait maintenant expérimenter sur le terrain dans des conditions de culture normales. Il invita Aximaan à collaborer à ces recherches, en échange de quoi il s'engageait à ne proposer la nouvelle variété à personne d'autre dans le Val de Prestimion tant qu'elle n'en aurait pasensemencé tous ses champs.

Comment aurait-elle pu résister ? Il lui remit un paquet de graines de lusavande d'une taille stupéfiante, luisantes et aussi grosses qu'un œil de Skandar. Elle les planta dans une parcelle écartée où il n'y avait aucun risque de pollinisation croisée avec les espèces normales. Les graines germèrent rapidement et donnèrent naissance à des plantes qui ne différaient de l'espèce habituelle que par l'épaisseur de la tige, deux ou trois fois plus grosse. Mais à la floraison, apparurent de gigantesques fleurs

pourpres et fripées de la taille d'une soucoupe qui produisirent des cosses d'une longueur impressionnante donnant elles-mêmes, l'époque de la récolte venue, d'énormes quantités des graines géantes. Aximaan Threysz fut tentée de les utiliser pour les semailles d'automne et de couvrir avec la nouvelle espèce toute la superficie de son exploitation afin de faire une récolte d'hiver exceptionnelle. Mais c'était impossible, car elle avait promis à Caliman Hayn de lui remettre la majeure partie des graines géantes qui devaient être analysées par le laboratoire de Mazadone. Il lui laissa de quoi ensemer environ le cinquième des terres. Mais pour la saison à venir il lui demanda de mélanger les plantes de la variété améliorée avec les autres dans le but de provoquer des croisements ; on supposait que les caractères de l'espèce améliorée étaient dominants, mais cela n'avait jamais été expérimenté sur une si vaste échelle.

Aximaan Threysz interdit à sa famille de parler de l'expérience dans le Val de Prestimion, mais il était impossible d'empêcher longtemps les autres fermiers d'en avoir vent. Les plantes de la deuxième génération à énorme tige qui poussaient partout sur la plantation pouvaient difficilement échapper aux regards et la nouvelle se répandit dans le Val. Des voisins curieux se débrouillèrent pour se faire inviter et demeurèrent bouche bée devant la nouvelle lusavande.

Mais ils demeuraient méfiants. « Des plantes comme celles-là vont épuiser la terre en deux ou trois ans », disaient certains. « Si elle continue, tout son domaine deviendra un désert. » D'autres estimaient que les graines géantes ne pouvaient produire qu'une farine insipide ou amère. Quelques-uns affirmaient qu'en règle générale Aximaan Threysz savait ce qu'elle faisait mais ils lui laissaient avec plaisir ce rôle de pionnier.

À la fin de l'hiver, sa récolte lui donna, d'une part, des grains normaux expédiés comme d'habitude au marché et des grains géants qui furent ensachés et mis de côté en attendant d'être plantés. La troisième saison serait décisive, car certaines des graines étaient celles de la variété améliorée sans croisement et d'autres, probablement la majeure partie, étaient hybrides ; il

fallait voir quel genre de plante allaient produire les semences hybrides.

C'était à la fin de l'hiver qu'il fallait planter le riz, avant les premières crues. Quand ce fut fait, les parcelles les plus hautes et les plus sèches de la plantation furent ensemencées en lusavande. Tout au long du printemps et de l'été, Aximaan regarda croître les tiges robustes, s'épanouir les énormes fleurs et s'allonger les lourdes cosses qui fondaient lentement. De temps à autre, elle en ouvrait une et observait les graines vertes et tendres. Elles étaient plus grosses, cela ne faisait aucun doute. Mais quel goût auraient-elles ? Et si elles n'avaient pas de goût ou un goût désagréable ? La production de toute une saison en dépendait. La réponse arriverait bien assez tôt.

Elle apprit Steldi que l'agent agronome approchait et arriverait Secondi à la plantation, comme prévu. Mais le bruit aussi étonnant qu'inquiétant courait que l'agent n'était pas Caliman Hayn mais un certain Yerewain Noor. Aximaan ne comprenait pas ce qui s'était passé. Hayn était trop jeune pour avoir pris sa retraite. Et cela l'ennuyait fort qu'il disparût au moment où l'expérience d'augmentation du protoplasme touchait à sa fin.

Yerewain Noor était encore plus jeune que Hayn et tellement novice que c'en était agaçant. Il entreprit aussitôt de lui faire savoir avec toute la rhétorique d'usage à quel point il était flatté de faire sa connaissance, mais elle le coupa net.

— Où est passé votre prédécesseur ? demanda-t-elle.

Noor lui répondit que nul n'en savait rien. Il expliqua maladroitement que Hayn s'était volatilisé trois mois auparavant, sans rien dire à personne et en laissant à ses collègues des tonnes de paperasses.

— Nous essayons encore de nous y retrouver. Il était manifestement mêlé à de nombreuses études expérimentales, mais nous ne savons pas lesquelles ni avec qui et...

— L'une d'elle est en cours ici, dit froidement Aximaan Threysz. Essais sur le terrain d'augmentation du protoplasme de la lusavande.

— Que le Divin me vienne en aide ! gémit Noor. Combien de petits projets confidentiels de Hayn vais-je découvrir ? Augmentation du protoplasme de la lusavande, c'est bien cela ?

— On dirait que vous n'en avez jamais entendu parler.

— Si, j'en ai entendu parler, mais je ne peux pas dire que j'en sache très long là-dessus.

— Venez avec moi, dit Aximaan Threysz.

Elle s'éloigna d'un pas décidé, longea les rizières où le riz montait à hauteur des cuisses et s'engagea dans les champs de lusavande. La colère lui faisait accélérer l'allure et le jeune agronome éprouvait toutes les peines du monde à la suivre. Elle lui parla chemin faisant du paquet de graines géantes que Hayn lui avait apporté et de l'ensemencement de la nouvelle variété sur ses terres, du croisement avec la lusavande ordinaire et de la génération d'hybrides qui arrivait maintenant à maturité. Dès qu'ils atteignirent les premières rangées de lusavande, Aximaan s'arrêta, consternée et horrifiée.

— Que la Dame nous protège tous ! s'écria-t-elle.

— Que se passe-t-il ?

— Regardez ! *Regardez !*

Pour une fois, Aximaan Threysz était totalement prise de court. Au moins quinze jours avant la date prévue, la lusavande hybride avait commencé de répandre ses graines. Sous l'ardent soleil estival, les cosses gigantesques se fendaient et s'ouvraient avec un affreux craquement d'os brisés. En éclatant, elles projetaient avec violence les énormes graines dans toutes les directions. Les graines lancées à une dizaine de mètres disparaissaient dans l'épaisse gadoue qui recouvrait les champs inondés. Il n'y avait pas moyen d'arrêter ce processus ; en moins d'une heure, toutes les cosses seraient ouvertes et la récolte perdue.

Mais il y avait pire encore.

Outre les graines sortait des cosses une fine poudre brune qu'Aximaan Threysz ne connaissait que trop bien. Elle se mit à courir frénétiquement dans le champ sans prêter attention aux graines qui s'écrasaient sur sa peau squameuse en la cinglant. Saisissant une cosse qui n'avait pas encore éclaté, elle l'ouvrit et un nuage pulvérulent s'éleva. Oui, bien sûr, le charbon de la

lusavande ! Chaque cosse en contenait au moins une cuillerée et à mesure qu'elles s'ouvraient sous l'effet de la chaleur, les spores brunes demeurant en suspension au-dessus du champ formaient des nappes dispersées au premier souffle de vent.

Yerewain Noor lui aussi comprenait ce qui se passait.

— Faites venir vos ouvriers agricoles ! s'écria-t-il. Il faut y mettre le feu !

— Trop tard ! répliqua Aximaan d'une voix sépulcrale. Il n'y a plus d'espoir. Il est trop tard, trop tard ! Plus rien ne peut arrêter les spores.

Ses terres étaient irrémédiablement contaminées et en moins d'une heure, les spores se seraient répandues dans tout le Val de Prestimion.

— Vous ne comprenez donc pas que c'en est fait de nous !

— Mais le charbon de la lusavande n'existe plus depuis longtemps ! objecta stupidement Noor.

Aximaan Threysz hocha la tête. Elle s'en souvenait parfaitement : les champs brûlés, les pulvérisations, l'élevage de variétés résistant à la maladie, l'arrachage de toutes les plantes ayant une prédisposition génétique à nourrir le champignon mortel. Il y avait soixante-dix ou quatre-vingts ans, peut-être quatre-vingt-dix. Que d'efforts il avait fallu accomplir pour débarrasser la planète de cette maladie ! Et elle réapparaissait dans ces plantes hybrides. Elle se dit que sur tout Majipoor, seules ces plantes pouvaient transmettre le charbon. Ses plantes à elle, élevées avec tant d'amour et soignées avec tant de savoir-faire. Elle avait de ses propres mains ouvert de nouveau au charbon l'accès de la planète et la maladie allait maintenant contaminer les récoltes de ses voisins.

— Hayn ! rugit-elle. Où êtes-vous donc ? Que m'avez-vous fait, Hayn ?

Elle aurait voulu mourir, là, tout de suite, avant que le drame ne prenne des proportions plus importantes. Mais elle savait qu'elle n'aurait pas cette chance. La longévité qui avait toujours été pour elle un bonheur devenait une malédiction. L'éclatement des cosses résonnait à ses oreilles comme les canons d'une armée avançant dans le Val et saccageant tout sur

son passage. Elle se dit qu'elle avait vécu une année de trop, assez longtemps pour voir la fin du monde.

En sueur, les vêtements fripés, rempli d'appréhension, Hissune s'enfonçait dans le Labyrinthe, empruntant les corridors et les ascenseurs qu'il connaissait depuis sa plus tendre enfance. Il laissa bientôt loin derrière lui le cadre minable de l'anneau extérieur. Niveau après niveau, il passait au milieu de merveilles qu'il n'avait plus contemplées depuis des années : la Cour des Colonnes, la Salle des Vents, la Place des Masques, la Cour des Pyramides, la Cour des Globes, l'Arène, la Chambre des Archives. Des gens venaient du Mont du Château, d'Alaisor ou de Stoien, voire de Ni-moya, la grande cité incroyablement lointaine et censée être fabuleuse de l'autre continent, et ils se promenaient, éblouis, stupéfaits, éperdus d'admiration devant l'ingéniosité qui avait permis la conception et la construction d'aussi étonnantes splendeurs architecturales si loin au-dessous de la surface du sol. Mais pour Hissune, ce n'était que le morne, le lugubre Labyrinthe, dénué de charme et de mystère ; c'était simplement sa patrie.

La vaste place pentagonale qui s'étendait devant la Chambre des Archives marquait la limite inférieure de la zone du Labyrinthe ouverte au public. Au-dessous tout était réservé aux fonctionnaires gouvernementaux. Hissune passa sous le grand écran vert de la Chambre des Archives sur lequel figurait la liste de tous les Pontifes et de tous les Coronals. Les deux rangées d'inscriptions s'élevaient presque hors de portée du regard le plus perçant. Tout là-haut se trouvaient les noms de Dvorn, de Melikand, de Barhold et de Stiamot, des noms célèbres des milliers d'années auparavant et en bas ceux de Kinniken, d'Ossier et de Tyeveras, de Malibor, de Voriex et de Valentin. De l'autre côté du tableau des Puissances, Hissune présenta ses papiers aux Hjorts bouffis et masqués qui gardaient la porte et il s'enfonça dans le cœur du Labyrinthe. Il passa devant les terriers des petits bureaucrates, devant les cours des principaux ministres et devant les tunnels conduisant aux grands systèmes

de ventilation dont dépendait toute vie. Il était sans cesse arrêté à des contrôles où on lui demandait de prouver son identité. Dans les profondeurs du secteur impérial les questions de sécurité étaient prises très au sérieux. Quelque part dans les entrailles du Labyrinthe, le Pontife en personne avait sa tanière, un énorme globe de verre sphérique, d'après ce que l'on disait, à l'intérieur duquel le monarque sénile siégeait sur un trône au milieu du réseau d'équipements qui le maintenait depuis si longtemps artificiellement en vie. Hissune se demanda s'ils craignaient l'intrusion d'assassins. Si ce qu'il avait entendu dire était vrai, ce serait un acte de miséricorde de débrancher le dispositif et de laisser enfin le pauvre Tyeveras retourner à la Source. Hissune ne parvenait pas à comprendre pour quelle raison on le gardait ainsi en vie depuis des décennies, dans la démence et la sénilité.

Hors d'haleine, les nerfs à vif, Hissune arriva enfin au seuil de la Grande Salle, dans les derniers replis du Labyrinthe. Il était affreusement en retard, de près d'une heure.

Trois Skandars hirsutes et colossaux lui barrèrent le passage. Hissune, se recroquevillant sous le regard farouche et dédaigneux des gigantesques êtres à quatre bras, dut refréner son envie de tomber à genoux et d'implorer leur pardon. Mais il parvint à recouvrer un peu de dignité et, faisant de son mieux pour leur rendre leur regard hautain, une tâche malaisée pour quelqu'un ayant à affronter des créatures de deux mètres soixante-dix, il annonça qu'il faisait partie de la suite de lord Valentin et qu'il était invité au banquet. Il s'attendait à moitié à les voir éclater de rire et le chasser d'un revers de main comme un insecte importun. Mais non ; ils examinèrent avec gravité son épaulette et consultèrent les documents qu'ils tenaient. Puis avec force courbettes, ils l'invitèrent à franchir l'énorme porte bordée de cuivre. Enfin ! Le banquet du Coronal !

Juste de l'autre côté de la porte se tenait un Hjort en costume resplendissant avec de gros yeux dorés protubérants et des moustaches orange dans une face terreuse à la peau grenue. Cet individu à l'aspect stupéfiant était Vinorkis, le majordome du Coronal. Il le salua d'un grand geste du bras et annonça :

— L'Initié Hissune !

« Pas encore Initié », essaya de lui dire Hissune, mais le Hjort s'était déjà retourné d'un mouvement majestueux et s'engageait sans se retourner dans l'allée centrale. Les jambes molles, Hissune le suivit.

Il devait y avoir cinq mille convives dans la grande salle, assis à des tables rondes où tenaient une douzaine de couverts, et Hissune avait l'impression que tous les regards étaient braqués sur lui. Il avait à peine fait vingt pas quand il entendit avec horreur un rire commencer à s'élever, doucement d'abord, puis plus fort. Des vagues de franche hilarité se mirent à rouler d'un bout à l'autre de la salle, se fracassant contre lui avec violence. Il n'avait jamais entendu de tels rugissements ; c'était ainsi qu'il imaginait le bruit de la mer faisant rage sur quelque côte septentrionale déserte.

Le Hjort continuait d'avancer et Hissune qui avait l'impression de marcher depuis des kilomètres le suivait, la mine renfrognée, au milieu de cet océan de folle gaieté en voulant rentrer sous terre. Mais au bout d'un moment, il se rendit compte que ce n'était pas de lui que les gens riaient mais d'une troupe d'acrobates nains qui tentaient avec force pitreries de former une pyramide humaine et il se sentit moins mal à l'aise. Puis il aperçut l'estrade d'honneur et lord Valentin en personne lui fit signe d'approcher en souriant et lui montra un siège libre à ses côtés. Hissune crut qu'il allait pleurer de soulagement. En fin de compte, tout allait se passer pour le mieux.

— Votre Seigneurie ! lança Vinorkis d'une voix tonnante. L'Initié Hissune !

Avec lassitude et ravissement Hissune se laissa tomber sur son siège juste au moment où éclatait un tonnerre d'applaudissements pour les acrobates qui venaient de terminer leur numéro. Un serveur lui tendit une coupe pleine à ras bord de vin doré et quand il la porta à ses lèvres, certains des convives assis autour de la table levèrent la leur en signe de bienvenue. La veille, au cours de la brève et stupéfiante conversation qu'il avait eue avec lord Valentin, quand le Coronal l'avait invité à se joindre à sa suite sur le Mont du Château, Hissune avait aperçu quelques-uns d'entre eux, mais on n'avait

pas eu le temps de faire les présentations. Et maintenant, ils le saluaient – lui, Hissune ! – et se présentaient. Mais ils n'en avaient nullement besoin, car il s'agissait des héros de la glorieuse guerre de restauration de lord Valentin et tout le monde les connaissait.

L'immense guerrière assise à côté de lui ne pouvait être que Lisamon Hultin, garde du corps du Coronal qui, d'après ce que l'on disait, avait un jour délivré lord Valentin de l'estomac d'un dragon de mer qui l'avait avalé. Et Hissune savait que le petit homme à la peau étonnamment pâle, aux cheveux de neige et au visage balafre, était le célèbre Sleet, le maître de jonglerie de lord Valentin pendant la période d'exil. L'homme au regard perçant et aux sourcils touffus était le grand archer Tunigorn du Mont du Château et le petit Vroon aux innombrables tentacules devait être Deliamber, le magicien. Le jeune homme guère plus vieux qu'Hissune, au visage couvert de taches de rousseur, était très certainement Shanamir, l'ancien pâtre et le grand Hjort mince et digne était le Grand Amiral Asenhardt. C'étaient bien eux, tous ces héros, et Hissune qui autrefois se croyait imperméable à toute forme de respect, était fort intimidé de se trouver maintenant en leur compagnie.

Imperméable au respect ? Ne s'était-il pas adressé à lord Valentin en personne et ne lui avait-il pas effrontément soutiré un royal pour une visite du Labyrinthe, sans parler des trois couronnes supplémentaires qu'il avait exigées sans vergogne pour lui trouver un logement dans l'anneau extérieur. À cette époque de sa vie, le respect lui était étranger. Coronals et Pontifes n'étaient que des hommes disposant de plus d'argent et de pouvoir que les gens ordinaires et ils accédaient au trône parce qu'ils avaient la chance d'être issus de l'aristocratie du Mont du Château ; ils étaient sortis des rangs en bénéficiant d'heureux concours de circonstances qui les portaient au sommet. Hissune avait depuis longtemps remarqué qu'il n'était même pas indispensable d'être particulièrement intelligent pour devenir Coronal. Après tout, en prenant simplement les vingt dernières années, lord Malibor qui était parti pêcher les dragons de mer s'était bêtement fait dévorer par l'un d'eux, lord Voriex était mort tout aussi stupidement, frappé à la chasse par un

carreau d'arbalète, et son frère lord Valentin, pourtant réputé intelligent, avait été assez sot pour passer une nuit de beuverie avec le fils du Roi des Rêves, à la suite de laquelle, drogué, il avait été dépossédé de ses souvenirs et de son trône. Éprouver du respect pour des individus de ce genre ? Mais dans le Labyrinthe n'importe quel gamin de sept ans faisant si peu de cas de son intérêt personnel serait considéré comme un parfait crétin !

Hissune avait remarqué que son irrévérence passée semblait s'être quelque peu émoussée au fil des ans. Quand on a dix ans et qu'on vit d'expédients dans les rues depuis l'âge de cinq ou six ans, il est assez facile de faire des pieds de nez au pouvoir. Mais il n'avait plus dix ans et n'errait plus dans les rues. Son optique avait changé et il savait que ce n'était pas rien d'être Coronal de Majipoor et que la tâche était loin d'être aisée. C'est pourquoi Hissune, en regardant l'homme aux larges épaules et aux cheveux dorés, d'aspect à la fois majestueux et bienveillant, revêtu du pourpoint vert et de la robe d'hermine de sa charge, et en songeant que cet homme assis à trois mètres de lui était le Coronal lord Valentin qui l'avait choisi parmi tous les habitants de la planète pour faire partie de son entourage, sentit quelque chose ressemblant fort à un frisson courir le long de son échine. Et il fut enfin obligé de reconnaître que c'était un frisson de crainte révérencielle. Pour la dignité de roi, pour la personne de lord Valentin et pour le mystérieux concours de circonstances qui avait amené un vulgaire gamin du Labyrinthe en cette auguste compagnie.

Il but son vin à petites gorgées et sentit une douce chaleur se répandre dans son âme. Ses inquiétudes du début de la soirée s'étaient dissipées. Il était là à présent et on lui avait réservé un bon accueil. Que Vanimoon, Heulan et Ghisnet soient dévorés de jalousie ! Il était là, au milieu des grands de ce monde et son ascension vers le sommet commençait. Il atteindrait bientôt des hauteurs depuis lesquelles les Vanimoon de son enfance seraient totalement invisibles.

Mais en peu de temps ce sentiment de bien-être s'envola complètement et il se retrouva en proie à la confusion et au désarroi.

Pour commencer, il fit un impair, ridicule mais pardonnable, une légère maladresse, à peine blâmable. Sleet venait de faire une remarque à propos de l'anxiété visible dont faisaient preuve les hauts fonctionnaires pontificaux chaque fois qu'ils tournaient les yeux vers la table du Coronal. Ils craignaient manifestement que lord Valentin ne s'amuse pas suffisamment. Et Hissune, rendu euphorique par le vin et tout à sa joie de participer enfin au banquet, lâcha une bourde.

— Ils ont raison de s'inquiéter ! lança-t-il étourdiment. Ils savent qu'ils ont intérêt à faire bonne impression, sinon ils se retrouveront sur le pavé quand lord Valentin deviendra Pontife !

Il y eut des frémissements de surprise autour de la table. Tout le monde écarquilla les yeux comme s'il avait proféré un monstrueux blasphème... sauf le Coronal qui pinça les lèvres à la manière de quelqu'un qui vient de trouver un crapaud dans son potage et détourna la tête.

— Ai-je dit une bêtise ? demanda Hissune.

— Silence ! souffla Lisamon Hultin avec véhémence.

Et la gigantesque amazone lui donna un violent coup de coude dans les côtes.

— Mais n'est-il pas vrai que lord Valentin sera un jour Pontife ? Et que lorsque cela arrivera il voudra s'entourer des siens ?

Lisamon lui donna un nouveau coup de coude, avec tant de force qu'il faillit choir de son siège. Sleet le foudroya du regard et Shanamir murmura d'un ton cassant :

— Suffit ! Vous ne faites qu'aggraver votre cas !

Hissune secoua la tête.

— Je ne comprends pas, dit-il, une pointe de colère perçant sous la confusion.

— Je vous expliquerai plus tard, dit Shanamir.

— Mais qu'ai-je fait ? poursuivit Hissune avec entêtement. J'ai simplement dit que lord Valentin serait Pontife un jour et...

— Lord Valentin ne désire pas pour l'instant envisager la nécessité de devenir Pontife, fit Shanamir d'un ton glacial. Il ne désire surtout pas l'envisager pendant son dîner. C'est un sujet qu'il ne convient pas d'aborder en sa présence. Comprenez-vous maintenant ?

— Oui, je comprends, répondit piteusement Hissune.

Mourant de honte, il avait envie de ramper sous la table et de disparaître. Mais comment était-il censé savoir que le Coronal était d'une susceptibilité chatouilleuse sur son destin ? C'était pourtant dans l'ordre des choses. Quand le Pontife mourait, le Coronal prenait automatiquement sa place et nommait un nouveau Coronal qui finirait lui-même par établir sa résidence dans le Labyrinthe. Tel était le système et il fonctionnait ainsi depuis des milliers d'années. Si lord Valentin répugnait tant à la perspective de devenir Pontife, il aurait mieux fait de décliner l'élévation à la dignité de Coronal. Mais il ne servait à rien d'escamoter la loi de succession dans l'espoir qu'elle disparaîtrait d'elle-même.

Bien que le Coronal se fut contenté de garder un silence glacé, tout cela avait dû porter gravement préjudice à Hissune. Arriver en retard, puis, la première fois qu'il ouvrait la bouche, dire exactement ce qu'il ne fallait pas dire... quel début lamentable ! Comment pourrait-il jamais réparer cela ? Hissune rumina pendant toute la durée d'un mauvais numéro de jonglerie et tout au long des discours indigestes qui suivirent et il aurait sans doute continué à souffrir mille morts pendant toute la soirée s'il ne s'était produit quelque chose de bien pire.

C'était au tour de lord Valentin de faire un discours. Mais lorsqu'il se leva, le Coronal semblait étrangement distant et préoccupé. On eût presque dit un somnambule – le regard absent et perdu dans le vague, les gestes hésitants. À la table d'honneur, des murmures commencèrent à circuler. Après un affreux silence, il commença de parler, mais ce n'était apparemment pas le bon discours et son élocution était pâteuse. Le Coronal était-il malade ? Ou ivre ? Ou bien victime de quelque sortilège malfaisant ? Cela perturbait Hissune de voir lord Valentin dans cet état d'hébétude. Le vieux venait d'achever son discours en déclarant que non seulement le Coronal régnait sur Majipoor mais que dans un certain sens il était Majipoor. Et quelques instants plus tard, le Coronal, chancelant, tenait des propos incohérents et donnait l'impression de devoir s'effondrer d'une seconde à l'autre...

Hissune se dit que quelqu'un devrait le prendre par le bras et l'aider à se rasseoir avant qu'il tombe, mais personne ne fit un geste. Personne n'osait. Je vous en prie, allez-y, implora silencieusement Hissune dont le regard se portait tour à tour sur Sleet, Tunigorn et Ermanar. Que quelqu'un le fasse asseoir ! Mais personne n'esquissait un geste.

— Monseigneur ! hurla une voix rauque.

Hissune se rendit compte que c'était lui qui avait crié. Il se précipita pour retenir le Coronal qui tombait la tête la première sur le parquet luisant.

Voici le rêve du Pontife Tyeveras :

— Ici, dans le royaume où je vis maintenant, il n'y a ni couleur, ni bruit, ni mouvement. Les fleurs d'alabandina sont noires et les frondes vernissées des semotans sont blanches. De l'oiseau qui ne vole pas vient un chant qui ne peut être perçu. Je suis étendu sur un matelas de mousse-gomme, le regard fixé au-dessus de moi sur des gouttes de pluie qui ne tombent pas. Quand le vent souffle dans la clairière, pas une feuille ne frémit. Le nom de ce royaume est la mort. Les alabandinas et les semotans sont morts, l'oiseau est mort, le vent et la pluie sont morts. Et moi aussi je suis mort.

Ils viennent et m'entourent et me demandent :

— Es-tu Tyeveras, qui fut Coronal de Majipoor et Pontife de Majipoor ?

— Je suis mort, dis-je.

— Es-tu Tyeveras ? répètent-ils.

— Je suis feu Tyeveras, qui fût votre roi et votre empereur. Voyez, je n'ai pas de couleurs. Voyez, je ne fais pas de bruit. Je suis mort.

— Tu n'es pas mort.

— Regardez. À ma droite il y a lord Malibor, qui fut mon premier Coronal. Il est mort, n'est-ce pas ? Regardez. À ma gauche il y a lord Voriach, qui fut mon deuxième Coronal. N'est-il pas mort ? Je suis entre deux morts. Et moi aussi je suis mort.

— Lève-toi et marche, Tyeveras. Toi qui fus Coronal, toi qui es Pontife.

— Je n'ai pas à le faire. J'en suis dispensé, car je suis mort.

— Écoute nos voix.

— Vos voix n'émettent pas de sons.

— Écoute, Tyeveras ! Écoute, écoute, écoute !

— Les alabandinas sont noirs. Le ciel est blanc. C'est le royaume de la mort.

— Lève-toi et marche, empereur de Majipoor !

— Qui es-tu ?
— Valentin, ton troisième Coronal.
— Je te salue, Valentin, Pontife de Majipoor !
— Cette dignité n'est pas encore mienne. Lève-toi et marche !
— Ce n'est pas exigé de moi, car je suis mort, dis-je.
— Nous ne t'entendons pas, reprennent-ils. Toi qui fus roi, toi qui es empereur.

Puis la voix qui dit être celle de Valentin me répète encore une fois : « Lève-toi et marche ! » et la main de Valentin se pose sur ma main dans ce royaume où rien ne bouge et me tire vers le haut, et je flotte, léger comme de l'air flottant dans les airs, et j'avance, me déplaçant sans mouvement, respirant sans aspirer d'air. Ensemble nous franchissons un pont incurvé comme l'arc-en-ciel et qui enjambe un abîme aussi profond que le monde est vaste. Et sa carcasse métallique miroitante vibre à chacun de mes pas en émettant un son semblable à un chant de jeunes filles. De l'autre côté tout est inondé de couleurs : ambre, turquoise, corail, lilas, émeraude, acajou, indigo, cramoisi. La voûte céleste est couleur de jade et les rayons acérés du soleil qui percent l'air sont de bronze. Tout vole, tout ondule ; il n'y a aucune fermeté, aucune stabilité.

— C'est la vie, Tyeveras ! disent les voix. C'est ton véritable royaume !

Ce à quoi je ne réponds pas, car après tout je suis mort et je rêve simplement que je vis ; mais je me mets à pleurer et mes larmes sont de toutes les couleurs des étoiles.

Et voici un autre rêve du Pontife Tyeveras :

Je siège sur une machine à l'intérieur d'une autre machine et tout autour de moi s'élève une paroi de verre bleuté. J'entends un bruit de bouillonnement et le tic-tac étouffé de mécanismes compliqués. Mon cœur bat lentement ; je perçois chaque mouvement du fluide à travers ses ventricules mais je crois que ce fluide n'est probablement pas du sang. Quoi qu'il en soit, il circule en moi et je le sens. Je dois donc être encore vivant. Comment est-ce possible ? Je suis si vieux : aurais-je survécu à la mort elle-même ? Je suis Tyeveras, qui fut Coronal sous Ossier, et un jour j'ai touché la main de lord Kinniken qui occupait le Château alors qu'Ossier n'était qu'un prince et que le

second Pontife Thimin résidait dans le Labyrinthe. S'il en est ainsi, je crois que je dois être le seul contemporain de Thimin encore vivant, si je suis vivant, et je le pense. Mais je dors. Je rêve. Un grand silence m'enveloppe. Les couleurs se retirent du monde. Tout est noir, tout est blanc, rien ne bouge, il n'y a aucun son. C'est ainsi que j'imagine le royaume de la mort. Regardez, voilà le Pontife Confalume, et Prestimion, et voilà Dekkeret ! Tous ces grands monarques reposent, les yeux levés vers une pluie qui ne tombe pas, et m'adressent des paroles inaudibles : « Bienvenue à toi, Tyeveras, bienvenue, vieux roi fatigué, viens reposer près de nous maintenant que tu es mort comme nous. » Oui. Oui. Oh, comme c'est beau ici ! Regardez, voilà lord Malibor, cet homme originaire de la cité de Bombifale sur qui je fondais à tort de si grands espoirs et il est mort ; et lord Voriax, avec sa barbe noire et ses joues vermeilles, mais il n'a plus le teint aussi coloré maintenant. Et enfin, on me permet de les rejoindre. Tout est silencieux. Tout est calme. Enfin, enfin, enfin ! Enfin on me laisse mourir, même si ce n'est qu'en rêve.

Ainsi le Pontife Tyeveras flotte à mi-chemin entre deux mondes, ni mort ni vivant, rêvant du monde des vivants quand il se croit mort et du royaume de la mort quand il se souvient qu'il est encore vivant.

— Un peu de vin, s'il te plaît, dit Valentin.

Sleet lui mit une coupe dans la main et le Coronal but avidement.

— J'étais en train de somnoler, murmura-t-il. Juste un petit somme avant le banquet... et il y a eu ce rêve, Sleet ! Quel rêve ! Appelle Tisana, veux-tu ? Il me faut une interprétation.

— Sauf votre respect, monseigneur, dit Sleet, vous n'avez plus le temps maintenant.

— Nous sommes venus vous chercher, intervint Tunigorn. Le banquet va commencer. L'étiquette exige que vous soyez sur l'estrade quand les hauts fonctionnaires pontificaux...

— L'étiquette ! L'étiquette ! Vous ne comprenez pas que ce rêve était presque un message ! Une telle vision d'apocalypse...

— Le Coronal ne reçoit pas de messages, monseigneur, dit posément Sleet. Le banquet va débiter dans quelques minutes et nous devons vous aider à revêtir votre robe et vous accompagner jusqu'à la salle du banquet. Après, vous aurez recours à Tisana et à ses potions si vous le désirez. Mais pour l'instant...

— Il faut que j'explore ce rêve !

— Je comprends. Mais le temps presse. Venez, monseigneur.

Il savait que Sleet et Tunigorn étaient dans le vrai. Que cela lui plût ou pas, il devait immédiatement se rendre au banquet. C'était plus qu'une obligation mondaine, c'était un rite, un hommage rendu par l'aîné des monarques au jeune souverain, son fils adoptif oint du Divin et son successeur. Et bien que le Pontife fût sénile et n'eût plus sa tête à lui, le Coronal ne pouvait se permettre de prendre la chose à la légère. Il devait y aller et le rêve attendrait. Il ne pouvait pas ne pas prendre en considération un rêve aussi puissant et chargé de présages – il ferait une interprétation et conférerait probablement avec Deliamber – mais il aurait le temps de s'en occuper plus tard.

— Venez, monseigneur, répéta Sleet en lui tendant la robe d'hermine de sa charge.

Sa vision maléfique collait encore à l'esprit de Valentin quand il pénétra dans la Grande Salle du Pontife, dix minutes plus tard. Mais comme il ne convenait pas au Coronal de Majipoor de paraître triste ou soucieux pour une telle occasion, il revêtit un masque d'affabilité et se dirigea vers la table d'honneur.

De fait, c'était l'attitude qu'il avait adoptée durant toute l'interminable semaine de sa visite officielle : sourires forcés et amabilité feinte. De toutes les cités de la planète géante, le Labyrinthe était celle que lord Valentin aimait le moins. C'était pour lui un lieu sinistre et oppressant où il ne se rendait que lorsque les responsabilités de sa charge l'exigeaient. Autant il éprouvait le sentiment aigu de vivre, sous le chaud soleil estival et devant l'immensité libre du firmament, chevauchant dans une forêt aux arbres feuillus, sentant dans ses cheveux dorés le souffle frais du vent, autant il avait l'impression d'être enterré avant l'heure dès qu'il posait le pied dans la lugubre cité souterraine. Il détestait ses sinistres anneaux superposés, son infinité de niveaux obscurs et l'atmosphère de claustrophobie qui y régnait.

Mais ce qu'il détestait par-dessus tout c'était la certitude de l'inéluctable destinée qui serait la sienne quand le moment serait enfin venu de succéder au Pontife, de renoncer aux plaisirs de l'existence sur le Mont du Château et de s'installer jusqu'à la fin de ses jours dans cet affreux tombeau.

Comme il avait redouté cette soirée en particulier, ce banquet dans la Grande Salle, au niveau le plus profond de l'édifice souterrain. La salle elle-même, hideuse, tout en angles aigus, en lumières éclatantes et en reflets bizarres ; les pompeux dignitaires pontificaux dissimulés derrière leurs grotesques petits masques traditionnels ; leurs discours creux, l'ennui qu'ils distillaient et surtout le sentiment écrasant du Labyrinthe tout entier pesant sur lui comme une colossale masse de pierre. Le seul fait de penser à cela l'avait rempli d'horreur. Il se dit que l'effroyable rêve qu'il avait fait n'était peut-être qu'un avant-

goût de l'appréhension qu'il éprouvait pour ce qu'il allait devoir supporter.

Mais à son grand étonnement, il parvint à se détendre, à se décontracter. Pas véritablement à apprécier le banquet, non, certes pas, mais au moins à le trouver supportable.

La grande salle avait été redécorée. C'était une bonne chose. Des étendards vert et or, les couleurs emblématiques du Coronal, avaient été suspendus partout, adoucissant et masquant les contours étrangement inquiétants de l'immense pièce de réception. L'éclairage aussi avait été modifié depuis sa dernière visite : des suspensions répandant une douce lumière se balançaient au plafond.

Et les fonctionnaires pontificaux n'avaient manifestement rien épargné pour que la fête soit réussie. Des légendaires chais pontificaux provenait un éblouissant cortège des meilleurs crus de la planète : le vin de feu doré de Pidruïd et le blanc sec d'Amblemorn, puis le rouge délicat de Ni-moya, suivi d'un vin pourpre fort et capiteux de Muldemar, mis en bouteille depuis de longues années, sous le règne de lord Malibor. Chaque vin accompagnait bien entendu des mets délicats : baies de thokka glacées, dragon de mer fumé, calimbots préparés à la manière de Narabal, cuissot de bilantoon rôti. Et il y avait un défilé ininterrompu d'attractions : chanteurs, mimes, harpistes, jongleurs. De temps à autre, l'un des serviteurs du Pontife lançait un regard circonspect vers la table d'honneur occupée par lord Valentin et ses compagnons comme pour s'enquérir : *Est-ce suffisant ? Votre Seigneurie est-elle satisfaite ?*

Et à chacun de ces regards inquiets, Valentin répondait par un sourire chaleureux, un hochement de tête amical, un geste de la main tenant sa coupe de vin pour apaiser l'anxiété de ses hôtes. *Oui, oui, je suis très content de tout ce que vous avez fait pour moi.*

— Regardez cette bande de petits trouillards ! s'écria Sleet. Ils sont morts de peur, cela se sent d'ici !

Ce qui amena une remarque aussi sotte que pénible du jeune Hissune sur le fait qu'ils cherchaient vraisemblablement à gagner la faveur de lord Valentin dans la perspective du jour où

il deviendrait Pontife. Ce manque de tact inattendu fit à Valentin l'effet d'un coup de fouet et il se détourna, le cœur battant, la gorge brusquement sèche. Il se força à demeurer calme, sourit par-dessus les tables à Hornkast, le porte-parole officiel, fit un signe de tête au majordome pontifical, adressa un large sourire à plusieurs autres, tandis que derrière lui il entendait Shanamir expliquer d'un ton courroucé à Hissune la nature de sa bévue.

La colère de Valentin retomba en quelques instants. Comment le jeune homme aurait-il pu savoir qu'il s'agissait d'un sujet tabou ? Mais comme il ne pouvait rien faire pour mettre un terme à la mortification évidente de Hissune sans reconnaître la profondeur de sa susceptibilité sur ce chapitre, il reprit part à la conversation comme si de rien n'était.

Puis cinq jongleurs apparurent, trois humains, un Skandar et un Hjort ; une heureuse diversion. Ils entamèrent des projections effrénées de torches, de faucilles et de couteaux qui arrachèrent au Coronal des cris et des applaudissements.

C'étaient des artistes de troisième ordre dont les faiblesses, les insuffisances et le tape-à-l'œil n'échappaient pas au regard exercé de Valentin, mais cela n'avait pas d'importance ; les jongleurs le ravissaient toujours. Ils lui rappelaient immanquablement l'étrange époque bénie, si lointaine déjà, où lui-même avait été jongleur, errant de ville en ville avec une troupe hétéroclite. Une époque d'innocence où, déchargé du fardeau du pouvoir, il avait été pleinement heureux.

L'enthousiasme que manifestait Valentin pour les jongleurs lui valut un froncement de sourcils de Sleet.

— Ah, monseigneur, fit-il avec aigreur, estimez-vous vraiment qu'ils sont si bons que cela ?

— Ils montrent beaucoup de zèle, Sleet.

— Il en est de même du bétail qui broute son fourrage à la saison sèche. Mais ce n'est que du bétail. Et vos jongleurs remplis de zèle ne sont guère que des amateurs, monseigneur.

— Allons, Sleet, un peu d'indulgence !

— Cet art, monseigneur, exige un certain niveau. Comme vous devriez vous en souvenir.

— Le plaisir que me donnent ces jongleurs n'est pas fonction de leur talent, Sleet, répliqua Valentin avec un petit rire. Ce spectacle éveille en moi des souvenirs d'une autre époque, d'une vie plus simple, de compagnons du temps jadis.

— Ah, alors, s'il s'agit de sentiment, c'est autre chose ! Mais je parle de l'art.

— Nous ne parlons donc pas de la même chose.

Les jongleurs quittèrent la scène dans un tourbillon de lancers rageurs et de réceptions imprécises et Valentin s'enfonça dans son siège, souriant, tout à son plaisir. Mais finie la rigolade, se dit-il. C'est l'heure des discours.

Mais même cette épreuve fut étonnamment facile à supporter. C'est Shinaam qui ouvrit le bal. Le ministre pontifical des Affaires extérieures, d'origine Ghayrog, avait le corps couvert d'écailles luisantes et une langue fourchue s'agitant sans cesse. En quelques mots aimables il souhaita officiellement la bienvenue à lord Valentin et à son entourage.

L'adjudant-major Ermanar le remercia au nom du Coronal. Quand il eut terminé, ce fut au tour de Dilifon, le secrétaire particulier du Pontife, ratatiné par l'âge, de présenter les salutations personnelles du souverain. Valentin savait que c'était pure comédie puisqu'il était de notoriété publique que le vieux Tyeveras n'avait pas articulé une parole sensée depuis près de dix ans. Mais il accepta la fiction de Dilifon émise d'une voix chevrotante et chargea Tunigorn de répondre.

Puis Hornkast prit la parole. Le porte-parole officiel du Pontife, replet et solennel, était le véritable maître du Labyrinthe depuis que Tyeveras s'était enfoncé dans la décrépitude. Il annonça que le thème de son discours était le Grand Périple. L'attention en éveil, Valentin se redressa aussitôt. Depuis un an, il pensait souvent à ce voyage officiel dans les contrées lointaines de la planète au cours duquel le Coronal parcourait Majipoor et se montrait à son peuple dont il recevait l'hommage, l'allégeance et les manifestations de dévotion.

— D'aucuns pourraient considérer cela comme un simple voyage d'agrément, dit Hornkast, des vacances frivoles et dépourvues de valeur, loin des responsabilités. Mais il n'en est

rien ! Car c'est la personne du Coronal – sa personne réelle, physique, pas un étendard, un drapeau, un portrait – qui rassemble les vastes provinces de notre planète dans une commune fidélité. Et ce n'est que par un contact périodique avec la réalité de la personne royale que cette fidélité se perpétue.

Valentin se rembrunit et détourna les yeux. Une image alarmante lui vint brusquement à l'esprit ; la surface de Majipoor se soulevait et se fragmentait et un homme seul s'efforçait désespérément de maintenir en place le terrain disloqué.

— Car le Coronal, poursuivit Hornkast, est l'incarnation de Majipoor. Le Coronal est Majipoor personnifiée. Il est le monde ; le monde est le Coronal. C'est pourquoi le Coronal, lorsqu'il entreprend le Grand Périple, comme vous, lord Valentin, allez maintenant le faire pour la première fois depuis votre glorieuse restauration, ce n'est pas seulement vers le monde qu'il va, c'est vers lui-même. Il entreprend un voyage à l'intérieur de son âme, à la rencontre des racines les plus profondes de son identité...

Était-ce vrai ? Bien sûr, bien sûr. Valentin savait qu'Hornkast employait des figures de rhétorique et des procédés oratoires du genre qu'il lui avait fallu supporter beaucoup trop souvent à son gré. Mais pourtant, cette fois, les mots semblaient éveiller quelque chose en lui, ouvrir une sorte de grand tunnel obscur rempli de mystères. Ce rêve – le vent froid soufflant sur le Mont du Château, l'activité sourde de la terre, la désagrégation de la surface de la planète – *le Coronal est l'incarnation de Majipoor – il est le monde...*

Durant son règne, cette unité avait déjà été brisée une fois, quand Valentin, traîtreusement renversé, dépouillé de sa mémoire et même de son corps, avait été exilé loin de tout. Cela allait-il se reproduire ? Un second renversement, une seconde chute ? Ou bien quelque chose d'encore plus affreux était-il imminent, quelque chose de beaucoup plus grave que le destin d'un seul homme ?

Il sentit soudain la peur s'emparer de lui, une sensation qui lui était étrangère. Tant pis pour le banquet. Valentin savait

qu'il aurait dû immédiatement aller consulter son interprète des rêves. Une épouvantable menace essayait de se faire jour dans son esprit, cela ne faisait aucun doute. Quelque chose n'allait pas chez le Coronal, ce qui revenait à dire que quelque chose clochait dans le monde.

— Monseigneur ?

C'était Autifon Deliamber, le petit sorcier Vroon.

— Le moment est venu, monseigneur, de porter le dernier toast.

— Comment ? Quand cela ?

— Tout de suite, monseigneur.

— Ah, bon, dit Valentin d'un air vague. Le dernier toast, bien sûr.

Il se leva et laissa son regard courir dans toute l'immense salle jusque dans ses profondeurs ombreuses. Et il se sentit bizarre tout d'un coup en se rendant compte qu'il était pris totalement au dépourvu. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il devait dire, ni à qui s'adresser, ni même, à la vérité, de ce qu'il faisait là. Était-ce le Labyrinthe ? Était-ce vraiment le Labyrinthe, ce lieu détestable où régnaient l'ombre et l'humidité ? Pourquoi était-il là ? Et ces gens, que voulaient-ils qu'il fasse ? Ce n'était peut-être simplement qu'un autre rêve et il n'avait jamais quitté le Mont du Château. Il ne savait pas. Il ne comprenait plus rien.

Il va se produire quelque chose, songea-t-il. Il me suffit d'attendre. Mais il avait beau attendre, rien ne se produisait d'autre qu'une sensation de bizarrerie de plus en plus profonde. Il perçut un élancement au front et un bourdonnement d'oreilles. Puis il éprouva le sentiment très fort de sa présence dans le Labyrinthe, occupant une place au centre exact du monde, au cœur de tout le gigantesque globe. Mais une force irrésistible était en train de l'en arracher. En un instant, son âme se détacha de lui comme un grand manteau de lumière et remonta en flottant à travers les niveaux successifs du Labyrinthe jusqu'à la surface où elle engloba toute l'immensité de Majipoor, y compris les côtes lointaines de Zimroel et du continent de Suvrael brûlé de soleil et les étendues inexplorées de la Grande Mer, de l'autre côté de la planète. Il enveloppait le

monde comme un voile éclatant. En cet instant vertigineux, il eut le sentiment que la planète et lui ne faisaient plus qu'un, qu'il incarnait les vingt milliards d'habitants de Majipoor, les humains, les Skandars et les Hjorts, les Métamorphes et tous les autres, qui vivaient en lui comme les globules de son sang. Il était partout en même temps, il était tous les chagrins du monde et toutes les joies, tous les désirs et tous les besoins. Il était tout. Il était un univers bouillonnant de contradictions et de conflits. Il sentait la chaleur du désert, la pluie chaude des tropiques et le froid des cimes. Il riait, pleurait, mourait et faisait l'amour, mangeait, buvait, dansait et se battait, chevauchait à une allure folle à travers des collines inconnues, travaillait dans les champs et ouvrait un chemin dans des jungles denses où s'enchevêtraient des plantes grimpantes. Dans les océans de son âme, d'énormes dragons de mer émergeaient et poussaient de monstrueux rugissements avant de replonger dans les abysses. Des visages sans yeux flottaient devant lui en ricanant. Des mains réduites voletaient dans les airs. Des chœurs chantaient des hymnes discordants. Tout cela en même temps, en même temps, avec une terrifiante et démentielle simultanéité.

Il demeurait silencieux, hébété, égaré, tandis que la salle tournait frénétiquement autour de lui.

— Portez le toast, monseigneur, semblait lui répéter Deliamber. D'abord au Pontife, puis à son entourage et enfin...

Contrôle-toi, se dit Valentin. *Tu es le Coronal de Majipoor.*

Dans un effort désespéré, il s'arracha à la grotesque hallucination.

— Le toast au Pontife, monseigneur...

— Oui. Oui, je sais.

Des images fantasmagoriques le harcelaient encore. Des doigts sans chair, spectraux, s'accrochaient à lui. Il se dégagea. *Contrôle-toi. Contrôle-toi.*

Il se sentait complètement perdu.

— Le toast, monseigneur !

Le toast ? Quel toast ? Qu'est-ce que cela signifiait ? Une cérémonie. Une obligation qui pesait sur lui. *Tu es le Coronal de Majipoor.* Oui. Il devait parler. Il devait s'adresser à ces gens.

— Mes amis... commença-t-il. Puis vint le plongeon vertigineux dans le chaos.

— Le Coronal désire vous voir, dit Shanamir.

Surpris, Hissune leva la tête. Cela faisait une heure et demie qu'il attendait anxieusement dans une antichambre sinistre aux nombreuses colonnes et au plafond bulbeux ridicule, se demandant ce qui se passait derrière les portes closes de la suite de lord Valentin et s'il était censé rester indéfiniment là. Il était bien plus de minuit et dans une dizaine d'heures le Coronal et sa suite devaient quitter le Labyrinthe pour parcourir l'étape suivante du Grand Périple, à moins que les étranges événements de la soirée aient modifié ces plans. Hissune devait encore remonter jusqu'à l'anneau extérieur, rassembler ses affaires, faire ses adieux à sa mère et à ses sœurs et revenir à temps pour se joindre au groupe de voyageurs... et si possible trouver le temps de prendre un peu de repos. La confusion régnait dans son esprit.

Après le malaise du Coronal, après que lord Valentin eut été transporté dans ses appartements et la salle du banquet débarrassée, Hissune et une partie des membres de la suite du Coronal s'étaient rassemblés dans cette pièce lugubre. Au bout d'un certain temps, on leur avait annoncé que lord Valentin se remettait de manière satisfaisante et qu'ils devaient tous attendre de nouvelles instructions. Puis, un par un, ils avaient été convoqués par le Coronal. D'abord Tunigorn, puis Ermanar, Asenhardt, Shanamir et les autres, jusqu'à ce qu'Hissune reste seul en compagnie de plusieurs membres de la garde du Coronal et de quelques subalternes. Il répugnait à demander à ces sous-fifres ce qu'il convenait de faire et comme il n'osait pas non plus partir, il avait attendu et continué d'attendre.

Il ferma les yeux quand ils commencèrent à le piquer mais ne succomba pas au sommeil. Une image repassait sans arrêt dans son esprit : le Coronal commençant à s'effondrer et Lisamon Hultin et lui bondissant de leur siège d'un même mouvement pour le retenir. Il était impuissant à chasser de son esprit

l'horreur de la brusque et stupéfiante conclusion du banquet : le Coronal hébété, pitoyable, cherchant vainement ses mots, chancelant, titubant et s'écroulant...

Certes un Coronal, comme tout un chacun, pouvait s'enivrer ou se conduire d'une manière stupide. L'une des nombreuses choses que ses explorations illicites des enregistrements de souvenirs du Registre des Ames lui avaient apprises au cours des années où il avait travaillé à la Chambre des Archives était que les hommes qui ceignaient la couronne à la constellation n'avaient rien de surhumain. Il était donc tout à fait possible que ce soir-là lord Valentin qui semblait farouchement détester se trouver dans le Labyrinthe eût tenté d'atténuer son aversion en buvant plus que de raison jusqu'à ce qu'il eût les idées brouillées par le vin quand son tour était venu de prendre la parole.

Mais Hissune doutait que l'abus de vin fût en cause, même si c'était ce que lord Valentin avait dit lui-même. Il n'avait pas quitté le Coronal des yeux pendant toute la durée des discours et il ne lui avait absolument pas donné l'impression d'être ivre à ce moment-là mais uniquement jovial, joyeux, détendu. Et plus tard, quand le petit sorcier Vroon avait fait revenir lord Valentin à lui par une application de ses tentacules, le Coronal avait eu l'air un peu faible, comme on peut l'être après une défaillance, mais tout à fait lucide. Personne ne pouvait dessoûler si vite. Non, se dit Hissune, il s'agissait vraisemblablement d'autre chose qu'un état d'ébriété, un maléfice ou un message très intense qui s'était emparé de l'esprit de lord Valentin juste à ce moment-là. Et c'était terrifiant.

Il se leva et suivit le corridor sinueux qui menait aux appartements du Coronal. Au moment où il arrivait devant la porte sculptée où brillaient les emblèmes dorés de la constellation et le monogramme royal, elle s'ouvrit et Tunigorn et Ermanar sortirent, le visage sombre et les traits tirés. Ils lui adressèrent un signe de tête et Tunigorn, d'un petit geste de la main, indiqua aux gardes de la porte de le laisser entrer.

Lord Valentin était assis à un large bureau de bois précieux et poli couleur de sang. Les fortes mains aux grosses jointures du Coronal étaient posées à plat devant lui sur le bureau,

comme s'il prenait appui sur elles. Il avait le visage pâle et les épaules tombantes et ses yeux semblaient avoir des difficultés à accommoder.

— Monseigneur... commença Hissune d'une voix hésitante, mais il ne put en dire plus.

Il demeura sur le seuil, se sentant gauche, pas à sa place, très mal à l'aise. Lord Valentin ne semblait pas avoir remarqué sa présence. Dans la pièce se trouvaient Tisana, la vieille interprète des songes, Sleet et le Vroon, mais nul ne parlait. Hissune était dérouté.

Il n'avait aucune idée de ce qu'exigeait l'étiquette quand il fallait s'adresser à un Coronal fatigué et manifestement malade. Était-on censé lui témoigner sa sympathie ou bien devait-on faire comme si le monarque était en parfaite santé ? Hissune fit le signe de la constellation et, en l'absence de toute réaction, le fit une seconde fois. Il sentait le rouge lui monter aux pommettes.

Il tenta, mais en vain, de retrouver des lambeaux de l'assurance de sa prime jeunesse. Curieusement, plus il voyait lord Valentin, plus il semblait être mal à l'aise avec lui. C'était difficile à comprendre.

C'est Sleet qui vint à son secours.

— C'est l'Initié Hissune, monseigneur, dit-il d'une voix forte.

Le Coronal leva la tête et plongea les yeux dans ceux d'Hissune. La profondeur de la fatigue qui se lisait dans les prunelles fixes et vitreuses était effrayante. Mais Hissune vit avec stupéfaction le Coronal, au bord de l'épuisement, trouver les ressources nécessaires pour repousser cette fatigue, comme un homme accroché à une branche après avoir basculé dans un précipice se hisse en sécurité d'un coup de reins. Il était étonnant de voir ses joues reprendre un peu de couleurs et son expression une certaine animation. Il parvint même à retrouver une indéniable majesté, un air de commandement. Hissune, avec une crainte mêlée de respect, se demanda s'il s'agissait d'un truc qu'on apprenait sur le Mont du Château lorsqu'on se préparait à devenir Coronal...

— Approche-toi, dit lord Valentin.

Hissune s'avança de deux pas dans la pièce.

— As-tu peur de moi ?

— Monseigneur...

— Je ne peux pas te laisser perdre du temps à me craindre, Hissune. J'ai trop à faire. Et toi aussi. Je croyais autrefois que je ne t'intimidais absolument pas. Est-ce que je me trompe ?

— Monseigneur, c'est seulement que vous avez l'air si fatigué... et je suppose que je suis fatigué aussi. Cette soirée fut tellement étrange, pour moi, pour vous, pour tout le monde...

— En effet, dit le Coronal en hochant la tête, une soirée pleine d'étrangetés. Est-ce déjà le matin ? Je ne sais jamais l'heure quand je suis ici.

— Il est minuit passé, monseigneur.

— Seulement ? Je croyais que c'était presque le matin. Que cette soirée a été longue !

Le Coronal se mit à rire.

— Mais il est toujours minuit passé dans le Labyrinthe, n'est-ce pas, Hissune ? Par le Divin, si tu savais comme j'ai envie de revoir le soleil !

— Monseigneur, murmura Deliamber avec circonspection, il se fait tard en effet et il reste beaucoup à faire...

— C'est vrai...

Les yeux du Coronal redevinrent fugitivement vitreux. Mais, se reprenant, il ajouta :

— Alors au travail. La première chose sera de t'adresser mes remerciements. Je me serais sans doute fait très mal si tu n'avais pas été là pour me retenir. Tu as dû bondir vers moi avant que je tombe, non ? Était-il si évident que j'allais tourner de l'œil ?

— Oui, monseigneur, répondit Hissune en rosissant légèrement. Pour moi, en tout cas.

— Ah !

— Mais je vous observais peut-être plus attentivement que les autres.

— Oui, j'imagine.

— J'espère que Votre Seigneurie ne souffrira pas trop des conséquences de... de...

— Je n'étais pas ivre, Hissune, dit le Coronal, un léger sourire aux lèvres.

— Je ne voulais pas insinuer... Je veux dire... Enfin, je...

— Non, je n'avais pas trop bu. C'était un maléfice, un message... Qui sait ? Le vin est une chose et la sorcellerie une autre et je crois encore pouvoir faire la différence. C'était une vision menaçante, mon jeune ami, et ce n'est pas la première que j'ai ces temps-ci. Les présages sont inquiétants. Il y a de la guerre dans l'air.

— La guerre ? répéta Hissune.

C'était un mot peu familier, hideux, monstrueux. Il planait dans la pièce comme un gros insecte bourdonnant en quête d'une proie. La guerre ? La guerre ? Dans l'esprit de Hissune surgit une image vieille de huit mille ans, puisée dans le réservoir des souvenirs qu'il s'était appropriés dans le Registre des Ames : les collines sèches du Nord-Ouest dévorées par les flammes, le ciel obscurci d'épais panaches de fumée, le dernier épisode sanglant de la longue guerre de lord Stiamot contre les Métamorphes. Mais c'était de l'histoire ancienne. Les dizaines de siècles qui s'étaient écoulés depuis n'avaient pas connu d'autre guerre, exception faite de la guerre de restauration. Et elle n'avait guère coûté de vies, selon le vœu de lord Valentin qui avait la violence en abomination.

— Comment peut-il y avoir la guerre ? demanda Hissune. Il n'y a pas de guerres sur Majipoor !

— La guerre approche, jeune homme ! fit Sleet d'un ton brusque. Et quand elle sera là, par la Dame, nous ne pourrons y échapper !

— Mais la guerre contre qui ? Nous vivons sur la plus paisible des planètes. Quel ennemi peut-il y avoir ?

— Il en existe un, répondit Sleet. Êtes-vous dans le Labyrinthe si protégés des réalités du monde que vous ne comprenez pas cela ?

— Vous voulez parler des Métamorphes ? dit Hissune en plissant le front.

— Eh oui, des Métamorphes ! rugit Sleet. Ces satanés Changeformes ! Vous imaginiez-vous qu'ils resteraient parqués dans leur réserve jusqu'à la fin des temps ? Par la Dame, le déchaînement de la violence n'est pas loin !

Scandalisé et stupéfait, Hissune regardait bouche bée le petit homme balafré. Sleet avait les yeux étincelants. Il semblait presque accueillir cette perspective avec plaisir.

— Avec tout le respect que je vous dois, Haut Conseiller Sleet, dit Hissune en secouant lentement la tête, pour moi cela n'a pas de sens. Ils ne sont que quelques millions et nous sommes vingt milliards. Ils ont déjà fait cette guerre, ils l'ont perdue et même s'ils nous haïssent vraiment, je ne crois pas qu'ils recommenceront.

Sleet tendit le bras vers le Coronal qui semblait à peine écouter.

— Et la fois où ils ont placé leur pantin sur le trône de lord Valentin ? Qu'était-ce, sinon une déclaration de guerre ? Ah, mon garçon, mon garçon, vous ne savez rien ! Les Changeformes complotent contre nous depuis des siècles et leur heure est proche. C'est ce que prédisent les rêves du Coronal ! Car, par la Dame, le Coronal lui-même rêve de la guerre !

— Par la Dame, Sleet, dit lord Valentin d'une voix empreinte d'une lassitude infinie, il n'y aura pas de guerre si je puis l'éviter et tu le sais bien.

— Et si vous ne pouvez l'éviter, monseigneur ? riposta Sleet.

Le visage au teint crayeux du petit homme était rouge d'excitation, il avait les yeux brillants et faisait de la main de petits gestes vifs et machinaux, comme s'il jonglait avec des massues invisibles. Hissune n'aurait jamais soupçonné que quiconque, y compris un Haut Conseiller, pût s'adresser au Coronal avec autant de franc-parler. Et peut-être cela n'arrivait-il pas souvent, car Hissune vit passer sur le visage de lord Valentin quelque chose qui ressemblait fort à de la colère. Lord Valentin dont on disait qu'il ne sortait jamais de ses gonds et qui avait tenté, par l'amour et la douceur, de gagner l'âme de son ennemi, l'usurpateur Dominin Barjazid, lors du dénouement de la guerre de restauration. Puis cette colère laissa de nouveau la place à l'affreuse lassitude qui faisait paraître le Coronal beaucoup plus vieux que son âge, soixante-dix ou quatre-vingts ans, alors qu'Hissune savait qu'il était encore un jeune et vigoureux quadragénaire.

Il y eut un interminable moment de silence tendu. Puis lord Valentin reprit enfin la parole d'une voix lente et ferme, s'adressant à Hissune comme s'il n'y avait personne d'autre dans la pièce.

— Que je n'entende plus parler de guerre tant qu'un espoir de paix demeure. Mais les présages étaient noirs, c'est vrai. S'il ne doit pas y avoir de guerre, il y aura certainement une autre sorte de calamité. Je ne négligerai pas ces avertissements. Nous avons modifié une partie de nos plans ce soir, Hissune.

— Allez-vous annuler le Grand Périple, monseigneur ?

— Il m'est impossible de le faire. Je l'ai déjà retardé à plusieurs reprises en prétextant que j'avais trop de travail au Château et que je n'avais pas le temps de m'offrir un tour du monde. Peut-être l'ai-je trop retardé. Ce périple devrait être accompli tous les sept ou huit ans.

— Et cela fait plus longtemps, monseigneur ?

— Près de dix ans. Et je ne l'avais même pas achevé la première fois, car à Til-omon, comme tu le sais, il y avait eu une petite interruption quand quelqu'un avait décidé de me décharger de mes responsabilités pendant quelque temps et à mon insu.

Le regard du Coronal se perdit dans le vague, très loin au-delà d'Hissune. Il sembla pendant quelques instants plonger dans l'abîme des temps, songeant peut-être à l'usurpation dont il avait été la victime et aux années passées à errer sur Zimroel, dépossédé de son identité et de son pouvoir. Puis il secoua la tête.

— Non, dit-il, il faut faire le Grand Périple. Il faut même le prolonger. J'avais envisagé de ne parcourir qu'Alhanroel mais je pense qu'il nous faudra visiter les deux continents. Les habitants de Zimroel aussi doivent voir de leurs yeux le Coronal. Et si Sleet a raison de penser que ce sont les Métamorphes que nous devons craindre, alors il faut aller à Zimroel, car c'est là que nous les trouverons.

Hissune ne s'attendait pas à cela. Un grand frisson d'excitation le parcourut. Zimroel aussi ! Ce continent incroyablement lointain aux vastes forêts, aux fleuves immenses

et aux cités gigantesques à demi légendaires – des villes magiques au nom magique...

— Si c'est le nouveau plan, monseigneur, dit-il avec un sourire éclatant, il me paraît merveilleux ! Il n'y a que dans mes rêves que j'imaginai voir un jour Zimroel ! Irons-nous à Nimoya ? À Pidruïd, à Til-omon, à Narabal...

— J'irai très probablement, répondit le Coronal d'une voix métallique qui sonna aux oreilles d'Hissune comme une sentence.

— Vous avez dit Je, monseigneur ? demanda Hissune, soudain alarmé.

— Il y a un autre changement de programme. Tu ne m'accompagneras pas pour le Grand Périple.

Hissune se sentit saisi par un froid glacial, comme si le vent qui souffle entre les étoiles s'engouffrait dans les salles les plus profondes du Labyrinthe. Il se mit à trembler, son âme se recroquevilla et il sentit tout son corps se ratatiner et devenir une coquille vide.

— Dois-je comprendre que je ne suis plus à votre service, monseigneur ?

— Plus à mon service ? Mais pas du tout ! Au contraire, j'ai d'importants projets pour toi.

— C'est ce que vous m'avez dit, monseigneur. À plusieurs reprises. Mais le Grand Périple...

— N'est pas la meilleure préparation aux tâches qui t'incomberont un jour. Non, Hissune, je ne puis me permettre de te laisser passer les deux années qui viennent à voyager à mes côtés de province en province. Tu te mettras dès que possible en route pour le Mont du Château.

— Le Mont du Château ?

— Pour commencer ta formation de chevalier-initié.

— Monseigneur ! s'écria Hissune avec stupeur.

— Voyons, quel âge as-tu... Dix-huit ans ? Tu as donc plusieurs années de retard sur les autres. Mais tu as l'esprit vif. Tu rattraperas le temps perdu et il ne te faudra pas longtemps pour prouver ta valeur. C'est nécessaire, Hissune. Nous ne pouvons connaître les maux qui vont frapper notre planète, mais je sais maintenant que je dois m'attendre au pire et

préparer certaines personnes à m'épauler quand le pire arrivera. Il n'y aura donc pas de Grand Périple pour toi, Hissune.

— Je comprends, monseigneur.

— Vraiment ? Oui, je crois que tu comprends. Plus tard, tu auras le temps de voir Piliplok, Ni-moya et Pidruïd. Mais dans l'immédiat...

Hissune approuva de la tête, bien qu'en vérité il osât à peine croire qu'il comprenait ce que lord Valentin semblait lui laisser entendre. Pendant un long moment, le Coronal le considéra et Hissune soutint calmement le regard des yeux bleus empreints de lassitude, bien qu'il commençât à se sentir plus fatigué qu'il l'avait jamais été. Il comprit que l'audience était arrivée à son terme, sans qu'un mot pour le congédier eût été prononcé. Il fit en silence le signe de la constellation et sortit de la pièce à reculons. Il n'aspirait plus maintenant qu'à dormir, dormir pendant une semaine, un mois. Il se sentait complètement vidé par cette soirée déconcertante. Quarante-huit heures plus tôt, lord Valentin l'avait mandé dans cette même pièce et lui avait demandé de se tenir prêt à quitter immédiatement le Labyrinthe, car il devait faire partie de l'entourage royal qui allait accomplir le Grand Périple sur tout le continent d'Alhanroel ; la veille, il avait été nommé conseiller du Coronal et on lui avait attribué une place à la table d'honneur du banquet officiel ; ce soir-même, après le banquet qui s'était déroulé dans la confusion, après avoir vu le Coronal hagard et d'une faiblesse trop humaine, on le privait du Grand Périple, son beau cadeau, et on voulait l'envoyer sur le Mont du Château. Chevalier-initié ? Rattraper le temps perdu ? Perdu pour quoi ? La vie est devenue un rêve, songea Hissune. Et je n'ai personne pour me l'interpréter.

Dans le vestibule de la suite du Coronal, Sleet le saisit brusquement par le poignet et l'attira vers lui. Hissune perçut l'étrange puissance du petit homme et l'énergie qui émanait de lui.

— Je voulais juste vous dire, mon garçon... Je n'avais aucune aversion personnelle contre vous quand je vous ai parlé si durement tout à l'heure.

— Je ne l'ai pas pris comme cela.

- Bien, très bien. Je n'ai aucune hostilité envers vous.
- Moi non plus, Sleet.
- Je pense que nous serons appelés à travailler beaucoup ensemble quand la guerre sera déclarée.
- Si elle est déclarée.
- Cela ne fait aucun doute, répliqua Sleet avec un sourire triste. Mais je ne veux pas recommencer cette discussion maintenant. Vous vous rangerez assez tôt à mon avis. Valentin ne voit les ennuis que lorsqu'ils sont sous son nez. C'est sa nature, il est trop doux, je crois qu'il fait trop confiance à son prochain... mais vous, vous êtes différent. Vous tenez les yeux grands ouverts. Je pense que c'est ce que le Coronal prise plus que tout chez vous. Vous me suivez ?
- La soirée a été longue, Sleet.
- C'est vrai. Allez dormir un peu, mon garçon. Si vous le pouvez.

Les premiers rayons du soleil vinrent caresser la côte grise et déchiquetée du sud de Zimroel et teintèrent le morne littoral d'une lueur vert pâle. La venue de l'aube réveilla immédiatement les cinq Lii campant dans une tente déchirée et maintes fois rapiécée plantée sur le flanc d'une dune à quelques centaines de mètres de la mer. Ils se levèrent sans un mot et prirent quelques poignées de sable humide dont ils se frictionnèrent en guise d'ablution matinale, la poitrine et les bras à la peau rêche, gris-noir et grêlée. En sortant de la tente, ils se tournèrent vers l'occident où quelques étoiles luisaient encore faiblement dans le ciel sombre et s'inclinèrent profondément.

L'une de ces étoiles était peut-être celle d'où leurs ancêtres étaient venus. Mais ils ignoraient laquelle. Tout le monde l'ignorait. Sept mille ans s'étaient écoulés depuis que les premiers immigrants de leur race avaient posé le pied sur Majipoor et dans ce laps de temps beaucoup de choses avaient été oubliées. Leurs vagabondages sur la planète géante les avaient menés partout où ils trouvaient d'humbles tâches à accomplir et les Lii avaient depuis longtemps oublié l'endroit d'où ils étaient issus. Mais un jour ils le retrouveraient.

L'aîné des mâles alluma le feu. Le plus jeune apporta les brochettes et les garnit de viande. Les deux femmes les prirent en silence et les tinrent sur les flammes jusqu'à ce qu'elles entendent le grésillement musical de la graisse qui coulait. Elles tendirent alors en silence les morceaux de viande et, toujours en silence, les Lii mangèrent ce qui allait être leur unique repas de la journée.

Puis ils sortirent à la file de la tente, l'aîné des mâles en tête, puis les femmes et enfin les deux autres mâles. Les cinq silhouettes minces des Lii aux larges épaules, à la tête plate et aux yeux farouches et brillants disposés en trois rangées sur la face sans expression descendirent jusqu'à la grève et prirent

position sur la pointe d'une étroite saillie rocheuse sur laquelle se brisait le ressac, comme ils le faisaient tous les matins depuis plusieurs semaines.

C'est là qu'ils attendaient en silence, espérant chaque jour l'arrivée des dragons.

La côte sud-est de Zimroel – l'énorme province appelée Gihorna – est l'une des régions les plus reculées de Majipoor. C'est un pays sans ville, une zone isolée au sol grisâtre et sablonneux où des vents chargés d'humidité font rage, dévastée à intervalles irréguliers par de colossales tempêtes de sable. Au long de ce littoral désolé, il n'y a pas un seul port naturel sur des centaines de kilomètres ; rien qu'une interminable succession de petites collines pelées descendant jusqu'à la grève détrempée où déferlent avec un bruit triste et mat les vagues de la Mer Intérieure. Au début de la colonisation de Majipoor, les explorateurs qui s'aventurèrent dans ces mornes contrées du continent occidental affirmèrent qu'il n'y avait rien à voir et sur une planète regorgeant de merveilles et de miracles, c'était la pire condamnation imaginable.

Gihorna demeura donc à l'écart du développement du nouveau continent. L'un après l'autre des établissements furent créés. D'abord Piliplok, au milieu de la côte orientale, à l'embouchure du Zimr, un immense fleuve ; puis Pidruid, au nord-ouest, et Ni-moya, sur le grand coude du Zimr, loin à l'intérieur des terres ; puis Narabal, Til-omon, Velathys, Dulorn, l'étincelante cité Ghayrog, et bien d'autres encore. Les avant-postes se transformèrent en villages, puis en villes et enfin en cités gigantesques dont les tentacules s'étendirent dans toutes les directions dans les immensités sidérantes de Zimroel. Mais il n'y avait toujours aucune raison de s'enfoncer dans Gihorna et nul ne le faisait. Les Changeformes eux-mêmes, assujettis par lord Stiamot et parqués dans une grande réserve boisée sur la rive opposée de la Steiche, en face des marches occidentales de Gihorna, ne s'étaient pas donné la peine de traverser la rivière pour s'engager dans ces terres désolées.

Beaucoup plus tard – des milliers d'années plus tard, quand la majeure partie du continent commença à être aussi pacifiée qu'Alhanroel – quelques colons s'installèrent enfin dans la

province de Gihorna. C'étaient presque uniquement des Lii, des gens simples et peu exigeants, qui ne s'étaient jamais intégrés en profondeur à la structure sociale de Majipoor. Ils se tenaient à l'écart, de propos délibéré, semblait-il, gagnant de-ci de-là quelques pesants en travaillant comme marchand de saucisses grillées, pêcheur ou ouvrier agricole itinérant. Il était facile pour cette race sans attaches, menant aux yeux des autres habitants de la planète une existence fade et incolore, de prendre pied dans la morne Gihorna. Ils y fondèrent de petites communautés, tendant leurs filets juste au-delà des rouleaux pour prendre les poissons gris argenté qui pullulaient dans la mer, creusant des trous pour retenir les gros crabes noirs luisants à coquille octogonale qui couraient par centaines sur la grève, partant chasser pour leurs festins les dhumkars indolents à chair tendre qui vivaient à moitié enfouis dans les dunes.

Durant la majeure partie de l'année, toute la province appartenait aux Lii. Mais pas en été, car l'été était la saison des dragons.

Dès le début de l'été, tout le long de la côte de Zimroel, du sud de Piliplok à la lisière des infranchissables marais du Zimr, les tentes des curieux commençaient à pousser comme des calimbots jaunes après une pluie tropicale. C'était la saison où les troupes de dragons de mer remontaient la côte orientale du continent avant de s'engager dans les eaux entre Piliplok et l'Île du Sommeil où ils mettraient au monde leurs petits.

Le littoral qui s'étendait au sud de Piliplok était le seul endroit de Majipoor d'où il était possible de bien distinguer les dragons sans prendre la mer, car à cet endroit les femelles gravides aimaient s'approcher de la côte pour se nourrir des petits animaux marins qui vivaient dans les bancs denses d'algues dorées très répandues dans ces parages. C'est ainsi que chaque année, à l'époque du passage des dragons, les curieux venus guetter les dragons arrivaient du monde entier et plantaient leur tente. Certaines étaient magnifiques et d'une grande légèreté, de véritables palais aux mats élancés et au tissu chatoyant occupés par des membres de la noblesse en villégiature. D'autres, robustes et fonctionnelles, abritaient des commerçants prospères et leur famille. D'autres enfin étaient

des tentes toutes simples appartenant à des gens ordinaires qui avaient économisé pendant des années pour s'offrir le voyage.

L'aristocratie venait à Gihorna à l'époque des dragons parce qu'elle trouvait amusant d'observer les énormes mammifères marins fendant l'onde et parce qu'il était aussi plaisant qu'inhabituel de passer des vacances dans un lieu tellement hideux. Les riches marchands venaient parce que le fait d'avoir entrepris un voyage si coûteux ne pouvait manquer de rehausser leur prestige dans leur communauté et parce que leurs enfants apprenaient quelque chose d'utile sur l'histoire naturelle de Majipoor, ce qui pouvait leur servir à l'école. Les gens du peuple venaient parce qu'ils croyaient s'assurer en regardant passer les dragons une vie favorisée par la fortune, bien que nul ne sût exactement pourquoi il devait en être ainsi.

Et puis il y avait les Lii, pour qui l'époque des dragons n'était ni une distraction ni une question de prestige, pas plus que l'esprit de voir la chance leur sourire. C'était pour eux un sujet de la plus haute importance : une question de rédemption, de salut.

Il était impossible de prédire exactement le moment de l'apparition des dragons au large de Gihorna. Ils arrivaient toujours en été mais tantôt au début, tantôt à la fin ; et cette année, ils étaient en retard. Les cinq Lii, de leur poste d'observation sur la petite saillie rocheuse, ne voyaient jour après jour que le gris de la mer, le blanc de l'écume et les masses sombres des algues. Mais ils ne donnaient aucun signe d'impatience. Tôt ou tard, les dragons arriveraient.

Le jour où ils les aperçurent enfin, il faisait très chaud. Le temps était lourd et un vent humide soufflait de l'ouest. Toute la matinée, des pelotons, des phalanges, des régiments de crabes avaient parcouru nerveusement la plage, comme s'ils faisaient des manœuvres afin de repousser des envahisseurs. C'était toujours un signe.

Vers midi, il y en eut un deuxième. De derrière la crête des vagues surgit la masse lourde et gauche d'un crapaud-scie, tout en ventre, en bouche et en dents acérées. Il fit quelques mètres sur la grève et s'affaissa sur le sable, pantelant et frissonnant, clignant de ses grands yeux laiteux. Un second crapaud sortit de

l'eau quelques instants plus tard et lança à son congénère tout proche des regards malveillants. Puis ce fut le tour d'un petit cortège de homards à longues pattes, une douzaine de crustacés bleu vif et pourpre à la queue orange et bosselée qui émergèrent des flots avec une grande détermination et s'empressèrent de s'enfouir dans la vase. Ils furent suivis par des pétoncles aux yeux rouges dansant sur leurs frêles petites pattes jaunes, par de menues anguilles-hache au corps anguleux et à la tête blanche et même par des poissons sautant désespérément sur la grève tandis que les crabes se précipitaient sur eux.

Les Lii se regardaient en hochant la tête avec une excitation croissante. Une seule chose pouvait ainsi pousser les habitants des hauts fonds côtiers à gagner la terre ferme. L'odeur musquée des dragons de mer, précédant de peu les dragons eux-mêmes, avait dû commencer à se répandre dans la mer.

— Regardez ! dit l'aîné des mâles.

Du sud arrivait l'avant-garde de la première troupe, une trentaine d'énormes bêtes déployant leurs ailes noires membraneuses au-dessus des flots et tendant leur cou massif comme un grand arc. Ils s'enfoncèrent paisiblement au milieu des algues et commencèrent à moissonner, battant des ailes à la surface de l'eau, semant la panique chez les animaux marins vivant dans les algues, frappant avec une brusque férocité, engloutissant sans distinction algues, homards, crapauds-scie et tout le reste. Ces géants étaient des mâles. Derrière eux nageait un autre petit groupe, se balançant d'un côté sur l'autre à la manière des femelles gravides pour exhiber leurs flancs rebondis. Ensuite, tout seul, venait le roi de la troupe, un dragon d'une telle taille que l'on eût dit la coque retournée de quelque grand vaisseau. Et encore n'était-ce que la moitié de son corps, car il gardait sous l'eau toute la partie postérieure et la queue.

— Courbez le front et rendez gloire ! dit l'aîné des mâles en se laissant tomber à genoux.

Des sept doigts longs et osseux de sa main gauche tendue, il fit à plusieurs reprises le signe du dragon de mer : les ailes battantes et le cou incurvé. Il se prosterna et frotta sa joue contre le sable frais et humide. Puis il releva la tête et regarda

dans la direction du roi des dragons qui n'était plus maintenant qu'à deux cents mètres de la côte et essaya par la seule force de sa volonté d'attirer le monstre vers la terre.

Viens à nous... viens... viens...

*L'heure est venue. Nous avons attendu si longtemps. Viens...
sauve-nous... guide-nous... sauve-nous...*

Viens !

D'un geste machinal, il apposa son paraphe au bas de ce qui lui semblait être le dix millième document officiel de la journée : *Elidath de Morvole, Haut Conseiller et Régent*. Il inscrivit la date à côté de son nom et l'un des secrétaires de Valentin choisit une autre liasse de papiers qu'il déposa devant lui.

C'était le jour de signature d'Elidath ; une nécessaire corvée hebdomadaire, semblait-il. Depuis le départ de lord Valentin, il quittait tous les Secondi après-midi ses appartements de la Cour de Pinitor pour gagner la suite du Coronal dans les chambres impériales situées au cœur du Château où il s'asseyait au bureau de lord Valentin, un magnifique meuble poli constitué d'un bloc de palissandre d'un rouge profond dont les veinures rappelaient l'emblème de la constellation. Pendant plusieurs heures d'affilée, les secrétaires se relayaient pour soumettre à son approbation définitive des documents provenant des différents services gouvernementaux. Même en l'absence du Coronal parti accomplir le Grand Périple, les rouages continuaient à fonctionner et à produire un flot incessant de décrets à prendre, réviser ou abroger. Et tout devait être signé de la main du Coronal ou de son régent désigné, le Divin seul savait pourquoi. Encore un : *Elidath de Morvole, Haut Conseiller et Régent*. Et la date. Voilà.

— Passez-moi le suivant, dit Elidath.

Au début, il s'était consciencieusement efforcé de lire, ou du moins de parcourir, tous les documents avant d'y apposer sa signature. Puis il s'était contenté de lire le résumé de huit à dix lignes qui était attaché à la couverture de chaque dossier. Mais cela faisait déjà longtemps qu'il avait aussi renoncé à cela. Il se demanda si Valentin lisait tout. Non, c'était impossible. Même s'il ne lisait que les résumés, il y passerait toutes ses journées et toutes ses nuits, sans avoir le temps de manger ni de dormir, sans parler d'assumer les véritables responsabilités de sa

charge. Et maintenant Elidath revêtait tous les documents de sa signature sans même y jeter un coup d'œil. Il aurait fort bien pu parapher une proclamation interdisant la consommation de saucisses le premier jour de l'hiver ou rendant la pluie illégale dans la péninsule de Stoienzar, ou pourquoi pas un décret confisquant toutes ses terres de famille pour les remettre à la caisse de retraite des secrétaires administratifs. Quoi qu'il en fût, il signait. Un souverain, ou la doublure d'un souverain, devait croire à la compétence de son personnel, sinon la tâche déjà écrasante devenait purement et simplement inconcevable.
Elidath de Morvole, Haut Conseiller et...

— Suivant !

Il éprouvait encore un léger sentiment de culpabilité de ne pas tout lire. Mais le Coronal avait-il vraiment besoin de savoir qu'un traité concernant l'exploitation en commun de certains vignobles faisant l'objet d'un litige depuis la septième année du règne de lord Kinniken sous le pontificat de Thimin avait été ratifié entre les cités de Muldemar et Tidias ? Mais non, mais non. Signe et passe à autre chose, se dit Elidath. Laisse Muldemar et Tidias se réjouir de l'amélioration de leurs relations sans que le souverain en soit importuné.

Elidath de Morvole...

— Les seigneurs Mirigant et Divvis sont ici, annonça un secrétaire au moment où il prenait le dossier suivant et cherchait l'endroit où apposer sa signature.

— Faites-les entrer, répondit-il sans lever les yeux.

Elidath de Morvole, Haut Conseiller et Régent...

Les seigneurs Mirigant et Divvis, conseillers du cercle intérieur, respectivement cousin et neveu de lord Valentin, venaient le chercher tous les après-midi à peu près à la même heure et l'emmenaient courir avec eux dans les rues du Château afin de purger son corps des tensions engendrées par les responsabilités de la régence. Ces temps-ci, il n'avait guère d'autre occasion de prendre de l'exercice. Leur course quotidienne était pour Elidath un exutoire inestimable.

Il eut le temps de signer deux autres documents pendant qu'ils pénétraient dans l'immense salle aux superbes lambris de bannikop, de semotan et autres bois précieux et se dirigeaient

vers lui en faisant sonner leurs bottes sur le parquet aux motifs compliqués. Il en prit un troisième en se disant que ce serait le dernier de la journée. Il n'y avait qu'une feuille et Elidath la parcourut distraitemment en signant.

C'était un brevet de noblesse élevant quelque heureux roturier du rang de Chevalier-Initié du Mont du Château en reconnaissance de son mérite et de ses services éminents et...

— Que signes tu donc ? demanda Divvis en se penchant sur le bureau et en crayonnant sur le papier qui se trouvait devant Elidath.

De belle carrure, cet homme fort à la barbe noire acquérait avec la maturité une inquiétante ressemblance avec son père, l'ancien Coronal.

— Valentin diminue-t-il encore les impôts ? Ou bien a-t-il décidé de faire de l'anniversaire de Carabella un jour férié ?

Bien qu'il fût habitué à la forme d'esprit de Divvis, Elidath n'était pas d'humeur à le goûter après sa journée de travail fastidieux. Il sentit monter en lui une flambée de colère.

— C'est de *lady* Carabella que tu parles ? fit-il d'un ton cassant.

Divvis eut l'air surpris.

— Oh, nous sommes bien formalistes aujourd'hui, Haut Conseiller Elidath !

— Si j'avais le malheur d'appeler ton défunt père Voriak tout court, j' imagine que tu...

— Mon père était Coronal, répliqua Divvis d'une voix glaciale, et il a droit au respect que l'on témoigne à un ancien souverain. Alors que *lady* Carabella n'est rien qu'une...

— Lady Carabella, mon cousin, est l'épouse du souverain régnant, dit sèchement Mirigant en s'adressant à Divvis avec une colère qu'Elidath n'avait jamais vue chez cet homme habituellement plein d'aménité. Puis-je aussi te rappeler qu'elle est l'épouse du frère de ton père. Cela fait donc deux raisons pour...

— Suffit, dit Elidath d'un ton las. Arrêtez ces bêtises. Allons-nous courir aujourd'hui ?

— Si tu n'es pas trop fatigué de jouer au Coronal ! répondit Divvis en riant.

— Ce qui me ferait plaisir, dit Elidath, ce serait de descendre en courant du haut du Mont jusqu'à Morvole, disons à peu près cinq mois en petites foulées, puis de tailler mes arbres fruitiers pendant les trois années suivantes et... Oh, oui, je vais aller courir avec vous. Mais laissez-moi d'abord en finir avec ce document...

— L'anniversaire de lady Carabella ! fit Divvis avec un sourire.

— Un brevet de noblesse, dit Elidath. Qui nous donnera, si vous parvenez à contenir votre impatience, un nouveau Chevalier-Initié. Un certain Hissune, fils d'Elsinome, d'après ce qui figure sur ce papier, résident du Labyrinthe pontifical, en reconnaissance de son mérite et...

— Hissune, fils d'Elsinome ? s'écria Divvis. Sais-tu qui c'est, Elidath ?

— Pourquoi serais-je censé savoir ce genre de chose ?

— Souviens-toi de la cérémonie de restauration de Valentin, quand il avait insisté pour que toute sa clique soit présente à nos côtés dans la salle du trône de Confalume. Les jongleurs, le capitaine Skandar manchot, le Hjort aux moustaches orange et tous les autres. Tu ne te rappelles pas ce petit garçon ?

— Tu veux parler de Shanamir ?

— Non, plus jeune encore. Un petit maigrichon de dix ou onze ans qui n'avait aucun respect. Un garçon au regard fourbe qui posait à tout le monde des questions embarrassantes, enjôlait les gens pour qu'ils lui donnent leurs médailles et leurs décorations qu'il épinglait sur sa tunique et passait son temps à se regarder dans les miroirs. Eh bien, ce garçon s'appelait Hissune ! Celui qui faisait promettre à tout le monde de le prendre comme guide quand ils iraient au Labyrinthe, dit Mirigant.

— Oui, je me souviens de lui. Un rusé petit chenapan.

— Eh bien, ce chenapan est maintenant un Chevalier-Initié, dit Divvis. Ou va le devenir, à moins qu'Elidath ne déchire cette feuille qu'il regarde avec tant d'attention. Tu ne vas pas donner ton aval à cette nomination, Elidath ?

— Bien sûr que si.

— Un Chevalier-Initié issu du Labyrinthe !

— Peu m’importe que ce soit un Changeforme venu d’Ilirivoyne, dit Elidath en haussant les épaules. Je ne suis pas là pour m’opposer aux décisions du Coronal. Si Valentin veut faire de lui un Chevalier-Initié, il deviendra un Chevalier-Initié, qu’il soit chenapan, pêcheur, marchand de saucisses, Métamorphe ou balayeur.

Il inscrivit rapidement la date à côté de sa signature.

— Voilà ! C’est fait. Et maintenant, ce garçon est aussi noble que toi, Divvis.

Divvis, l’air important, se redressa de toute sa taille.

— Mon père était le Coronal lord Voriach. Mon grand-père était le Haut Conseiller Damiandane. Mon arrière-grand-père était...

— Oui, nous savons tout cela, Divvis. Et comme je te l’ai dit, ce garçon est maintenant aussi noble que toi. Ce document le prouve. Comme un document semblable le prouve pour l’un de tes ancêtres, j’ignore depuis combien de temps et surtout pourquoi. À moins que tu t’imagines que la noblesse est quelque chose d’inné, comme les quatre bras et la fourrure des Skandars.

— Tu es de mauvaise humeur aujourd’hui, Elidath.

— Certainement. Alors montre-toi indulgent et essaie de ne pas être si agaçant.

— Pardonne-moi, dit Divvis sans avoir l’air très contrit.

Elidath se leva, s’étira et regarda par la grande fenêtre cintrée qui faisait face au bureau du Coronal. Le point de vue sur l’abîme insondable que l’on découvrait de l’édifice royal de ce côté du Mont du Château était sidérant. Deux puissants oiseaux de proie noirs, très à l’aise à cette altitude vertigineuse, décrivaient l’un autour de l’autre de grands cercles hautains et le soleil éblouissant se réverbérait sur les plumes vernissées de leur tête dorée. Elidath, observant les évolutions pleines d’aisances des énormes prédateurs, se prit à envier leur liberté de voler dans ces espaces infinis. Il secoua lentement la tête. Il se sentait étourdi par sa journée de labeur. *Elidath de Morvole, Haut Conseiller et Régent...*

Cela faisait six mois cette semaine que Valentin avait entrepris son périple. Il avait l’impression que cela faisait déjà

des années. Était-ce donc cela être Coronal ? Ce travail fastidieux, cette captivité ? Depuis dix ans déjà, il vivait avec la possibilité de devenir le Coronal légitime, car il était l'indiscutable successeur de Valentin. C'était évident presque depuis le jour où lord Voriach avait péri dans la forêt et où la couronne avait été remise de manière si imprévue à son frère cadet. Elidath savait que s'il arrivait quelque chose à lord Valentin, on viendrait le trouver avec la couronne à la constellation. Il en serait de même si l'on mettait enfin un terme aux jours du Pontife Tyeveras, car Valentin devrait s'installer dans le Labyrinthe. À moins qu'il fût trop vieux pour occuper cette charge quand cela arriverait. Le Coronal devait être un homme dans la force de l'âge, or Elidath avait déjà plus de quarante ans et le Pontife semblait ne jamais devoir mourir. Si cela devait se produire, il ne pouvait envisager de refuser. Un refus était inimaginable. Mais chaque année, il priait avec plus de ferveur pour que l'interminable existence du Pontife Tyeveras se prolonge et pour que le Coronal ait une santé florissante et un long règne. Ses six mois de régence n'avaient fait que le conforter dans son opinion. À l'époque de sa jeunesse, quand lord Malibor occupait le Château, devenir Coronal lui semblait être la chose la plus merveilleuse du monde et il avait été dévoré d'envie quand Voriach, de huit ans son aîné, avait été choisi à la mort de lord Malibor. Il n'était plus maintenant aussi sûr de trouver cela merveilleux. Mais si on lui proposait la couronne, il ne la refuserait pas. Il se souvenait d'avoir entendu le vieux Damianthane, le père de Voriach et de Valentin, dire un jour que le meilleur Coronal qui pût être choisi était celui qui possédait les qualités requises pour porter la couronne mais n'y aspirait pas outre mesure. Dans ces conditions, se dit Elidath avec résignation, je suis peut-être un bon choix. Mais cela n'arrivera peut-être pas.

— Alors, allons-nous courir ? demanda-t-il avec un entrain forcé. Huit kilomètres et puis un peu de bon vin doré ?

— D'accord, dit Mirigant.

Avant de sortir, Divvis s'arrêta devant l'énorme globe de bronze et d'argent placé contre le mur du fond et sur lequel était indiqué l'itinéraire suivi par le Coronal.

— Regardez, dit-il en pointant le doigt vers la sphère de rubis qui brillait à la surface du globe comme l'œil injecté de sang d'un singe des rochers. Il est déjà bien à l'ouest du Labyrinthe. Quel est ce fleuve qu'il descend ? C'est bien le Glayge ?

— Je crois que c'est la Trey, dit Mirigant. Je suppose qu'il se dirige vers Treymone.

Elidath acquiesça d'un signe de tête. Il s'avança vers le globe et laissa courir sa main sur la surface métallique lisse.

— Oui, dit-il. Et de là, il descendra à Stoien, puis je présume qu'il traversera le golfe jusqu'à Perimor avant de remonter la côte jusqu'à Alaisor.

Il se sentait incapable de retirer sa main du globe. Il caressa les continents incurvés comme si Majipoor était une femme dont Alhanroel et Zimroel auraient été les seins. Comme le monde était beau et comme sa représentation était belle, elle aussi ! Ce n'était en réalité que la moitié d'un globe, car il était inutile de représenter l'autre côté de Majipoor, occupé tout entier par l'océan et à peine exploré. Mais sur cette vaste et unique hémisphère on voyait les trois continents : Alhanroel avec la saillie déchiquetée du Mont du Château qui se projetait dans la pièce, Zimroel et ses forêts, les contrées désertiques de Suvrael tout en bas et l'Île du Sommeil où résidait la bienheureuse Dame entre ces deux derniers continents, au milieu de la Mer Intérieure. Bon nombre de cités étaient reproduites en détail ainsi que les chaînes de montagnes et les lacs et les cours d'eau les plus importants. Un mécanisme dont Elidath ignorait le fonctionnement suivait en permanence le Coronal et quand lord Valentin se déplaçait, la sphère rouge brillante avançait, de sorte que l'on savait toujours où il se trouvait. Comme s'il était entré en transe, Elidath traça du doigt l'itinéraire du Grand Périple : Stoien, Perimor, Alaisor, Sintalmond, Daniup, descente de la trouée de Kinslain jusqu'à Santhiskion et retour en décrivant une grande boucle dans les contreforts du Mont du Château.

— Tu aimerais bien être avec lui, n'est-ce pas ? demanda Divvis.

— Ou faire le voyage à sa place ? dit Mirigant. Elidath pivota sur lui-même pour lui faire face.

- Qu'est-ce que tu insinues ?
- Cela devrait être évident, répondit Mirigant avec nervosité.
- Tu m'accuses, me semble-t-il, d'ambition illégale.
- Illégale ? Tyeveras survit artificiellement depuis vingt ans. Il n'est maintenu en vie que grâce à une sorte de magie...
- Tu veux dire qu'on lui prodigue les soins les plus sophistiqués, dit Elidath.
- C'est pareil, fit Mirigant avec un haussement d'épaules. Si l'ordre des choses avait été respecté, Tyeveras serait mort depuis longtemps et Valentin serait notre Pontife. Et c'est un nouveau Coronal qui aurait commencé à accomplir son premier Grand Périple.
- Ce n'est pas à nous de prendre ces décisions, grommela Elidath.
- C'est vrai, dit Divvis. C'est à Valentin de les prendre. Mais il ne le fait pas.
- Il le fera en temps opportun.
- Quand ? Dans cinq ans ? Dix ans ? Quarante ans ?
- Oserais-tu exercer des pressions sur le Coronal, Divvis ?
- Je le conseillerais. C'est notre devoir – le tien, le mien, celui de Mirigant et de Tunigorn, nous tous qui étions au gouvernement avant qu'il soit renversé. Nous devons le lui dire, le moment est venu pour lui de se retirer dans le Labyrinthe.
- Je crois que pour nous le moment est venu d'aller courir, dit sèchement Elidath.
- Écoute-moi, Elidath ! Me prends-tu pour un naïf ? Mon père était Coronal et mon grand-père occupait la charge qui est maintenant la tienne. J'ai passé toute mon existence près du cœur du pouvoir. J'en possède les arcanes aussi bien que quiconque. Nous n'avons pas de Pontife. Depuis maintenant huit ou dix ans, il ne reste qu'un être plus mort que vif flottant dans une cage de verre au fond du Labyrinthe. Hornkast lui parle, ou fait semblant, et interprète les décrets qu'il lui dicte, ou feint de le faire. Mais en réalité, il n'y a pas de Pontife. Combien de temps le gouvernement peut-il continuer à fonctionner ainsi ? Je crois que Valentin essaie d'être à la fois Pontife et Coronal, une double tâche qu'aucun homme ne peut

mener à bien. La structure sociale tout entière en pâtit, tout est paralysé...

— Assez ! dit Mirigant.

— ... et il refuse d'aller prendre la place qui est la sienne parce qu'il est jeune et déteste le Labyrinthe et aussi parce qu'il est revenu d'exil avec une suite de jongleurs et de va-nu-pieds qui sont tellement fascinés par les splendeurs du Mont qu'ils ne le laissent pas voir où sont ses véritables responsabilités...

— Assez !

— Encore une seconde, poursuivit Divvis d'un ton grave. Es-tu aveugle, Elidath ? Il y a huit ans de cela, nous avons vécu quelque chose d'absolument unique dans toute notre histoire. Un Coronal a été renversé à notre insu et un monarque qui n'avait pas été sacré a pris sa place. Et quel genre d'homme était cet usurpateur ? Un pantin Métamorphe, Elidath ! Et le Roi des Rêves lui-même était un Métamorphe ! Deux des quatre Puissances du royaume avaient usurpé leur titre et le Château grouillait d'imposteurs Métamorphes...

— Ils ont tous été démasqués et anéantis, Divvis. Et le trône a été reconquis avec bravoure par son détenteur légitime.

— C'est vrai, c'est vrai. Mais t'imagines-tu que les Métamorphes sont tranquillement repartis dans leur jungle ? Crois-moi, en ce moment même, ils complotent pour détruire Majipoor et s'approprier ce qu'il en restera. Nous le savons depuis la restauration de Valentin et quelles mesures a-t-il prises ? Qu'a-t-il fait, Elidath ? Il leur a ouvert les bras en témoignage d'amour. Il leur a promis de redresser les torts et de réparer les injustices du passé. Mais malgré cela, ils continuent de comploter contre nous !

— Je vais aller courir sans toi, dit Elidath. Reste ici, assieds-toi au bureau du Coronal et signe ces montagnes de décrets. C'est bien ce que tu veux, Divvis ? T'asseoir à ce bureau ?

Il pivota avec colère sur ses talons et quitta la pièce.

— Attends ! dit Divvis. Nous arrivons.

Il se mit à courir derrière Elidath et, en arrivant à sa hauteur, le prit par le coude.

— Je n'ai pas parlé de la succession, dit-il d'une voix basse et grave, très éloignée de son intonation moqueuse coutumière.

J'ai simplement dit qu'il était nécessaire que Valentin assume le Pontificat. Crois-tu que je contesterais tes droits à la couronne ?

— Je ne suis pas un prétendant à la couronne, dit Elidath.

— Personne ne prétend jamais à la couronne, répliqua Divvis. Mais tout le monde sait que tu es l'héritier présomptif. Elidath, Elidath !...

— Laisse-le, dit Mirigant. Je croyais que nous étions venus pour courir.

— Oui, dit Divvis. Allons courir et ne parlons plus de cela.

— Le Divin soit loué, murmura Elidath.

Il les précéda dans l'escalier aux larges marches de pierres polies par des siècles d'utilisation et devant les postes de garde placés à l'entrée du passage Vildivar menant au boulevard de blocs de granit rose qui marquait la limite de l'enceinte intérieure du Château, les salles de travail du Coronal, avant l'incompréhensible enchevêtrement des bâtiments extérieurs qui l'entouraient au sommet du Mont. Il avait l'impression d'avoir le front pris dans un cercle d'acier brûlant. D'abord signer des monceaux de stupides paperasses et ensuite devoir écouter la harangue perfide de Divvis...

Mais il savait que Divvis était dans le vrai. Les choses ne pouvaient pas durer ainsi beaucoup plus longtemps. Quand des mesures d'importance devaient être prises, il fallait que le Pontife et le Coronal se consultent afin d'interdire toute folie par leurs sagesses conjuguées. Mais il n'y avait plus véritablement de Pontife. Et Valentin qui essayait d'agir seul courait à l'échec. Pas même les plus grands Coronals de l'histoire, Confalume, Prestimion, Dekkeret, n'avaient eu la présomption de régner sans partage. Et les obstacles qu'ils avaient dû surmonter n'étaient rien en comparaison de ceux qui se dressaient devant Valentin. Qui aurait pu imaginer à l'époque de lord Confalume que les Métamorphes soumis, humiliés, redresseraient un jour la tête et demanderaient réparation de la perte de leur monde ? Et pourtant le soulèvement était en cours dans des endroits tenus secrets. Elidath n'était pas prêt d'oublier les dernières heures de la guerre de restauration, quand il s'était battu pour descendre dans les souterrains qui abritaient les machines de climatisation du Mont du Château.

Pour atteindre les machines, il lui avait fallu tuer des soldats portant l'uniforme de la garde personnelle du Coronal qui en mourant changeaient de forme et reprenaient leurs traits de Métamorphes : bouche mince, nez presque inexistant, yeux en amande. Cela faisait déjà huit ans ; et Valentin espérait encore rentrer par son amour dans les bonnes grâces de cette nation de mécontents et trouver une voie honorable pour apaiser leur colère sans effusion de sang. Mais au bout de huit ans, il ne pouvait se prévaloir d'aucune réalisation concrète. Et qui savait jusqu'où les Métamorphes avaient réussi à s'infiltrer ?

Elidath prit une profonde respiration et fit un démarrage foudroyant qui laissa sur place Mirigant et Divvis.

— Ho ! s'écria Divvis. C'est ce que tu appelles du footing ? Elidath ne lui prêta aucune attention. Il ne pouvait se débarrasser de la douleur tapie en lui que par une autre forme de souffrance. Et il continuait à courir à perdre haleine, allant jusqu'à la limite de ses forces. Il passa devant le frêle beffroi à cinq flèches de lord Arioc, la chapelle de lord Kinniken et la résidence pontificale. Il laissa derrière lui la cascade de Guadeloom, contourna la masse noire et trapue de la trésorerie de lord Prankipin et remonta les Quatre-Vingt-Dix-Neuf Marches. Le cœur cognant dans sa poitrine, il se dirigea vers le vestibule de la Cour Pinitor, traversant des lieux qu'il avait parcourus tous les jours pendant trente ans, depuis que tout jeune il était arrivé de Morvole, au pied du Mont, pour s'initier à l'art du gouvernement. Combien de fois avait-il couru ainsi en compagnie de Valentin, ou de Stasilaine ou Tunigorn ? Ils étaient tous les quatre comme des frères, quatre garçons déchaînés courant à toutes jambes à travers le Château de lord Malibor, comme il s'appelait à l'époque. Ah, que la vie était belle ! Ils savaient qu'ils deviendraient conseillers de Voriac quand il serait nommé Coronal, ce qui, de l'avis général, ne pouvait manquer d'arriver, mais pas avant de longues années. Mais lord Malibor était mort beaucoup trop tôt, ainsi que Voriac qui lui avait succédé ; la couronne était revenue à Valentin et plus rien n'avait jamais été pareil pour eux.

— Et maintenant ? *Le moment est venu pour Valentin de se retirer dans le Labyrinthe*, avait dit Divvis. Oui. Oui. Un peu

jeune, pour être Pontife, certes, mais il avait eu le malheur d'être intronisé quand Tyeveras était déjà gâteux. Le vieil empereur avait bien mérité le repos éternel, Valentin devait descendre dans le Labyrinthe et la couronne à la constellation être donnée à...

— À moi ? Lord Elidath ? Cela va-t-il devenir le Château de lord Elidath ?

Cette pensée le remplit à la fois d'émerveillement et d'effroi. Il avait pu constater ces six derniers mois ce qu'était la charge de Coronal.

— Elidath ! Tu vas te tuer ! Tu cours comme un dératé !

C'était la voix de Mirigant, loin derrière lui, comme des bribes de paroles poussées par le vent depuis une cité lointaine. Elidath était presque arrivé au sommet des Quatre-Vingt-Dix-Neuf Marches. Son cœur battait à se rompre, sa vue commençait à se brouiller, mais il se força à aller jusqu'au bout, jusqu'à la dernière marche, et à s'engager dans l'étroit vestibule de pierre vert foncé qui menait au secteur administratif de la Cour Pinitor. Il tourna un angle sans faire attention, un choc violent l'étourdit et il entendit un grognement. Puis il s'effondra et demeura étendu de tout son long, à moitié assommé.

Il se redressa sur son séant, ouvrit les yeux et découvrit un jeune homme mince, au teint foncé, à la chevelure brune coiffée d'une manière apprêtée dans un style nouveau et original, qui se relevait tout tremblant et s'avavançait vers lui.

— Tout va bien, monsieur ?

— Je vous ai heurté, n'est-ce pas ? J'aurais dû... regarder où j'allais...

— Je vous ai vu, mais trop tard. Vous couriez si vite. Laissez-moi vous aider à vous relever.

— Cela va aller, mon garçon. Mais il faut que je reprenne mon souffle...

Faisant fi de l'aide que lui proposait le jeune homme, il se remit debout, épousseta son pourpoint, vit qu'il avait une longue déchirure sur un genou par laquelle on distinguait la peau ensanglantée et remit sa cape en place. Son cœur battait encore à une vitesse folle et il se sentait totalement ridicule. Divvis et Mirigant arrivaient en haut des marches. Se tournant

vers le jeune homme, Elidath commença à lui présenter ses excuses, mais l'étrange expression qu'il lut sur son visage l'arrêta.

— Cela ne va pas ? demanda Elidath.

— Seriez-vous Elidath de Morvole ?

— Oui, c'est moi.

— J'avais bien cru vous reconnaître en vous regardant de plus près, dit le garçon en riant. Alors vous êtes celui que je cherche. On m'a dit que je vous trouverais dans la Cour Pinitor. J'ai un message pour vous.

Mirigant et Divvis étaient dans le vestibule. Ils arrivèrent à la hauteur d'Elidath qui, en voyant leur air, comprit qu'il devait offrir un spectacle pitoyable, cramoisi, couvert de sueur, rendu hagard par sa course folle. Il s'efforça de prendre les choses à la légère et montra le jeune homme du doigt.

— Dans ma hâte, j'ai renversé ce jeune homme, dit-il. Et il était porteur d'un message pour moi. De la part de qui, mon garçon ?

— De lord Valentin.

— C'est une plaisanterie ? s'écria Elidath en ouvrant de grands yeux. Le Coronal est en ce moment à l'ouest du Labyrinthe, en train de faire le Grand Périple.

— C'est exact. J'étais avec lui dans le Labyrinthe. Il a décidé de m'envoyer au Mont du Château et m'a demandé de venir vous trouver dès mon arrivée et de vous dire...

— Eh bien... quoi ?

— Je crois que ce message est pour vous personnellement, dit le jeune homme d'un air gêné en regardant Divvis et Mirigant.

— Ce sont les seigneurs Mirigant et Divvis. Le Coronal et eux sont du même sang, vous pouvez parler devant eux.

— Très bien. Lord Valentin m'a chargé d'informer Elidath de Morvole... J'aurais dû me présenter, je suis le Chevalier-Initié Hissune, fils d'Elsinome. Il m'a donc chargé d'informer Elidath de Morvole qu'il a modifié ses plans, qu'il prolonge le Grand Périple jusqu'au continent de Zimroel et qu'il rendra également visite à sa mère, la Dame de l'Ile, avant son retour. Il vous demande donc d'assumer la régence pendant toute la durée de son absence qu'il estime à...

— Que le divin me protège ! fit Elidath d'une voix rauque.
— ... à un an ou un an et demi au-delà du temps prévu, dit Hissune.

Le deuxième signe annonciateur avait été pour Etowan Elacca la chute des feuilles des *niyks*, cinq jours après la pluie pourprine.

La pluie pourprine n'était pas en soi un mauvais présage. Ce phénomène n'avait rien d'exceptionnel sur le flanc oriental de la vallée de Dulorn où il y avait d'importants affleurements de sable de *skuwa*, fin et léger, d'une pâle couleur violette. En certaines saisons, le vent du nord, appelé localement le Rongeur, soulevait le sable et le projetait dans le ciel où il colorait les nuages pendant plusieurs jours et conférait à la pluie une teinte lavande. Mais les terres d'Etowan Elacca s'étendaient à quinze cents kilomètres à l'ouest de cette région, sur les pentes opposées de la vallée, à peu de distance de Falkkynkip, et les vents chargés de sable de *skuwa* ne soufflaient pas si loin à l'ouest. Mais Etowan Elacca savait que les vents se plaisaient à infléchir leur course et le Rongeur avait peut-être choisi cette année-là de visiter l'autre versant de la vallée. Et, de toute façon, la pluie pourprine n'avait rien d'inquiétant. Elle déposait simplement partout une fine couche de sable que la première pluie normale balayait. Non, ce n'était pas la pluie pourprine. Le signe avant-coureur avait été la flétrissure des sensibles du jardin d'Etowan Elacca. Et cela s'était produit deux ou trois jours avant la pluie.

C'était certes curieux, mais il n'y avait là rien d'extraordinaire. Il était aisé de faire flétrir les sensibles. Ces plantes psychosensibles aux petites feuilles dorées et aux minuscules fleurs vertes étaient originaires des forêts situées à l'ouest de Mazadone. L'agressivité sous toutes ses formes – hurlements de colère, grondements d'animaux se battant, voire, prétendait-on, la seule proximité de quelqu'un ayant commis un crime – était perçue par ses récepteurs et suffisait pour que les petites feuilles se replient comme des mains en prière et noircissent. Etowan s'était souvent dit qu'elles ne semblaient

tirer aucun avantage biologique de cette réaction et un examen minutieux révélerait sans doute ce mystère. Il s'était promis de se pencher un jour sur la question. En attendant, il cultivait les sensitives dans son jardin, car il aimait les reflets dorés de leurs feuilles qui réjouissaient le regard. Le domaine d'Etowan Elacca était un lieu où régnaient l'ordre et l'harmonie et pas une seule fois depuis qu'il cultivait des sensitives elles ne s'étaient flétries... jusqu'à ce jour récent. C'était cela l'énigme. Qui avait pu échanger des propos injurieux à la lisière de son jardin ? Quelles bêtes féroces avaient pu dans cette région peuplée uniquement d'animaux paisibles et domestiqués ébranler l'équilibre harmonieux de sa propriété ?

L'équilibre était ce qu'Etowan Elacca appréciait par-dessus tout. C'était un propriétaire terrien ; il était grand, se tenait encore très droit malgré ses soixante ans et avait des cheveux d'un blanc éblouissant. Son père était le troisième fils du duc de Massissa et deux de ses frères s'étaient succédé au poste de maire de Falkynkip ; mais les affaires publiques ne l'avaient jamais intéressé. Dès qu'il avait recueilli son héritage, il avait fait l'acquisition d'un immense domaine dans la région paisible et vallonnée qui s'étendait à l'ouest de la vallée de Dulorn et y avait bâti une Majipoor en miniature, un petit univers, remarquable par sa grande beauté et son atmosphère sereine et harmonieuse.

Il cultivait les végétaux de la région : niyk et glein, hingamorts et stajja. Surtout le stajja, car il n'y avait jamais de fluctuations dans la demande de pain savoureux et léger fabriqué à partir des tubercules de stajja, et les fermes de la vallée avaient de la peine à satisfaire les besoins de Dulorn, Falkynkip et Pidruid qui totalisaient à elles trois près de trente millions d'habitants, sans compter quelques millions supplémentaires dans les agglomérations avoisinantes. En contre-haut des champs de stajja se trouvait la plantation de glein, des rangs d'arbustes au feuillage dense, en forme de dôme de trois mètres de haut, entre les feuilles argentées et effilées desquels se nichaient les grosses grappes de succulentes petites baies bleues. Le stajja et le glein étaient toujours cultivés à proximité l'un de l'autre. On avait depuis longtemps découvert

que les racines de glein répandaient dans le sol une substance azotée qui, entraînée par les pluies, activait la croissance des tubercules de stajja.

Derrière le glein se trouvait la plantation d'hingamort où des doigts jaunâtres et fongueux, gonflés d'un succulent jus sucré, poussaient en désordre. C'étaient des organes cherchant la lumière et transmettant l'énergie aux plantes enfouies en profondeur. Sur toute la bordure du domaine étaient plantés les niyks, la fierté d'Etowan Elacca, disposés par groupes de cinq et formant, comme le voulait la coutume, des motifs géométriques. Il aimait à se promener au milieu des arbres et à passer tendrement la main sur leur tronc mince et noir, pas plus gros que le bras d'un homme et plus lisse que du satin. Un niyk ne vivait que dix ans. Les trois premières années, il poussait avec une rapidité stupéfiante et atteignait sa taille adulte de douze mètres. C'est la quatrième année qu'il produisait ses premières fleurs dorées en forme de coupe, au cœur rouge sang. À partir de là, il produisait en abondance des fruits blancs translucides en croissant, au goût acidulé, jusqu'à ce qu'il meure brusquement. En quelques heures, le gracieux végétal se réduisait à une enveloppe desséchée qu'un enfant pouvait briser en deux. Le fruit, bien que toxique avant sa maturation, était un élément indispensable des ragoûts et des soupes âpres et piquantes de la cuisine Ghayrog. Les niyks ne poussaient vraiment bien que dans la vallée de Dulorn et Etowan Elacca n'avait aucune difficulté à écouler sa récolte.

L'agriculture lui donnait le sentiment d'être utile mais ne satisfaisait pas pleinement son amour de la beauté. Il avait dans ce but créé sur son domaine un jardin botanique dans lequel il avait rassemblé une merveilleuse collection de plantes ornementales, réunissant les végétaux les plus fascinants de toute la planète et susceptibles de se plaire dans le climat chaud et humide de la vallée.

Il y avait des alabandinas venues de Zimroel et d'Alhanroel dans toutes les couleurs naturelles et une bonne partie des variétés hybrides. Il y avait des tanigales et des thwales et aussi des nyctaflores, ces arbres des forêts Métamorphes qui le premier jour de l'hiver à minuit connaissaient une brève et

éclatante floraison. Il y avait des pinninas et des androdragmas, des bubblebush et des mousses-caoutchouc, des halatingas provenant de boutures prises sur le Mont du Château, des caramangs, des muornas et des sihornish, des sefitongals et des eldirons. Il faisait également des expériences sur des espèces fragiles telles que les palmiers de feu de Pidruïd qu'il réussissait parfois à conserver six ou sept saisons, les arbres à aiguilles des hauts plateaux qui dépérissaient rapidement en l'absence des températures froides dont ils avaient besoin et les cactus-lune du désert de Velalisier, aux formes étranges et spectrales, qu'il s'efforçait en vain de protéger des pluies trop fréquentes. Mais Etowan ne dédaignait pas non plus les plantes originaires de la région, sous prétexte qu'elles étaient moins exotiques. Il accordait tous ses soins à des arbres-vessie boursouflés, gonflés comme des baudruches et se balançant sur leur tige mince, de sinistres plantes-bouches carnivores des forêts de Mazadone, des fougères chanteuses, des arbres à choux, deux énormes dwikkas, une demi-douzaine d'arbres-fougère à l'aspect préhistorique. Il avait disposé dans l'intervalle de petits buissons de sensitives partout où cela lui semblait approprié, estimant que leur nature sauvage et fragile formait un plaisant contraste avec les plantes plus éclatantes et plus hardies qui constituaient l'essentiel de sa collection.

Le début du jour où il constata la flétrissure des sensitives avait été d'une rare splendeur. Il avait légèrement plu durant la nuit, mais les averses avaient cessé. Dès l'aube, Etowan Elacca commença sa promenade quotidienne dans le jardin. Il n'y avait pas un nuage et l'air était d'une clarté exceptionnelle, de sorte que le soleil levant allumait à l'occident des flamboiements verts sur les collines de granit. Les fleurs d'alabandinas chatoyaient, les plantes-bouches, affamées, entrechoquaient impatiemment leurs organes semblables à des lames de couteau et à des mâchoires et partiellement englués dans la cavité placée au centre de leurs feuilles disposées en rosette. De minuscules longs becs aux ailes cramoisies voletaient comme des éclats de lumière éblouissants dans les branches des androdragmas. Malgré tout cela, il ne parvenait pas à chasser un pressentiment inquiétant. Il avait fait de mauvais rêves, des rêves de scorpions,

de dhiims et autres animaux nuisibles ravageant ses champs, et c'est presque sans surprise qu'il découvrit les pauvres sensibles flétries et noircies par quelque tourment nocturne.

Avant le petit déjeuner, il travailla seul pendant une heure, arrachant tristement les plantes endommagées. Elles étaient encore vivantes sous les branches blessées, mais il était impossible de les sauver, car le feuillage flétri ne pourrait se régénérer et s'il essayait de le couper, l'élagage provoquerait la mort des parties basses. Il les arracha donc en grandes quantités, frissonnant en sentant les plantes se rétracter à son contact, et en fit un grand feu. Puis il fit venir son jardinier en chef et son contremaître dans la plantation de sensibles et leur demanda si quelqu'un savait ce qui avait pu provoquer la réaction des plantes. Mais ils n'en avaient pas la moindre idée.

Etowan Elacca broya du noir pendant toute la matinée, mais il n'était pas dans sa nature de demeurer longtemps abattu et dès l'après-midi, il s'était procuré une centaine de paquets de graines de sensibles à la pépinière locale. Il était naturellement impossible d'acheter des plants, car ils ne pourraient survivre à une transplantation. Il passa la journée du lendemain à ensemer. Dans six à huit semaines, il n'y paraîtrait plus. Il considéra cet événement comme un petit mystère qui serait peut-être résolu un jour, mais il en doutait et le chassa de son esprit.

Deux jours plus tard se produisit un autre événement tout aussi singulier : la pluie pourprine. C'était insolite mais anodin. Tout le monde s'accorda pour dire que les vents devaient être en train de changer pour pousser le skuvva si loin à l'ouest. Le dépôt de sable n'était resté qu'à peine une journée avant d'être lavé par une ondée. Etowan Elacca s'empressa également d'oublier la pluie pourprine. Mais ce qui était arrivé aux niyks...

Quelques jours après la pluie pourprine, Etowan surveillait la cueillette des fruits du glein quand son contremaître, un Ghayrog imperturbable à la peau tannée répondant au nom de Simoost, arriva en manifestant ce qui était pour lui une vive excitation. Ses cheveux flexueux se tortillaient frénétiquement et sa langue fourchue allait et venait à une vitesse folle, comme si elle voulait sortir de sa bouche.

— Les niyks ! criait-il. Les niyks !

Les feuilles de niyk, de couleur gris-blanc, sont effilées et se dressent en touffes clairsemées à l'extrémité des tiges noires longues de cinq centimètres comme si elles avaient été redressées par une brusque décharge électrique. Le tronc mince, les branches rares et anguleuses et cette forme relevée des feuilles donnent au niyk un aspect épineux très particulier, de sorte que même à une grande distance on ne peut le confondre avec un autre arbre. Etowan partit en courant vers la plantation, accompagné de Simoost. À plusieurs centaines de mètres des niyks, il remarqua quelque chose qu'il n'aurait pas cru possible. Toutes les feuilles étaient inclinées, comme si, au lieu de niyks, il s'agissait d'arbres pleureurs, des tanigales ou des halatingas !

— Hier, ils étaient vigoureux, dit Simoost. Ce matin encore, tout allait bien. Mais là, regardez...

Etowan Elacca atteignit le premier groupe de cinq niyks et posa la main sur le tronc le plus proche. Il avait l'air étrangement léger. Etowan exerça une pression et l'arbre céda, ses racines desséchées s'arrachant aisément du sol. Il en déracina ainsi un autre, puis un troisième.

— Ils sont morts, dit-il.

— Mais les feuilles, hasarda Simoost. Même quand un niyk est mort, les feuilles restent dressées. Or celles-ci... Je n'ai jamais vu cela...

— Ce n'est pas une mort naturelle, murmura Etowan Elacca. C'est quelque chose de nouveau, Simoost.

Il courut de bosquet en bosquet en renversant les arbres. Arrivé au troisième groupe, il cessa de courir. Au cinquième, il marchait très lentement, la tête baissée.

— Morts... Tous morts... Mes beaux niyks...

Toute la plantation était détruite. Ils étaient morts comme meurent les niyks, très vite, l'humidité se retirant de leur tronc spongieux. Mais toute une plantation d'individus dont l'existence était réglée par un cycle de dix ans et plantés à des périodes étalées dans le temps ne pouvait mourir d'un coup et la réaction des feuilles était inexplicable.

— Nous allons en faire part à l'expert agricole, dit Etowan Elacca. Et tu enverras des messages à Hagidawn et à

Nismayne... et à celui qui a la ferme près du lac, comment s'appelle-t-il déjà ? Essaie de savoir s'ils ont eu eux aussi des ennuis avec leurs niyks. Je me demande si c'est une maladie. Mais les niyks n'ont pas de maladie, Simoost, à moins qu'elle ne soit inconnue. Et qu'elle tombe sur nous comme un message du Roi des Rêves.

— La pluie pourprine, monsieur.

— Un peu de sable coloré ? Comment cela pourrait-il faire du mal aux arbres ? De l'autre côté de la vallée, ils en ont une douzaine de fois par an et cela ne nuit pas à leurs cultures. Oh, Simoost, mes niyks ! Mes niyks !...

— C'est la pluie pourprine, répéta Simoost d'un ton plus ferme. Ce n'était pas la pluie qui tombe à l'est. C'était quelque chose de nouveau, une pluie empoisonnée, et c'est elle qui a tué les niyks !

— Et c'est elle aussi qui a tué les sensitives, trois jours avant de tomber ?

— Elles sont très fragiles. Elles ont peut-être perçu le poison dans l'air quand la pluie se dirigeait vers nous.

Etowan Elacca eut un haussement d'épaules agacé. Peut-être. Peut-être. Et peut-être que les Changeformes étaient venus nuitamment de Piurifayne sur des manches à balai ou dans des engins volants magiques et avaient déversé des substances maléfiques sur le domaine. Peut-être. Tout était possible dans un monde rempli de peut-être.

— À quoi bon se torturer le cerveau ? dit-il amèrement. Nous ne savons rien. Sauf que les sensitives sont mortes et que les niyks sont morts. Et maintenant, Simoost, à qui le tour ? À *qui le tour* ?

Carabella avait passé la journée à regarder par la fenêtre du flotteur, comme si elle espérait accélérer la traversée du désert sinistre par la seule force de ses yeux.

— Valentin, regarde ! s'écria-t-elle avec une joie soudaine. Je crois que nous sortons du désert !

— Certainement pas, répondit-il. Pas avant encore trois à quatre jours. Ou cinq ou six. Ou sept...

— Mais regarde donc !

Il posa la pile de dépêches qu'il était en train de feuilleter, se redressa et regarda à l'extérieur. Mais oui ! Par le Divin, c'était un paysage verdoyant ! Et pas du vert grisâtre des plantes désertiques rabougries, pitoyables, obstinées, aux formes torturées, mais du vert riche et vibrant de la végétation de Majipoor, palpitant de fertilité et d'énergie. Il échappait enfin à l'emprise maligne du Labyrinthe et le convoi royal sortait du plateau brûlé sur lequel était située la capitale souterraine. Il devait approcher du territoire du duc Nascimonte – le lac Ivory, le mont Ebersinul, les champs de thuyol et de milaile, le grand manoir dont Valentin avait si souvent entendu parler.

Il posa délicatement la main sur l'épaule de Carabella et laissa courir les doigts le long de son dos, pressant sa musculature ferme, un geste qui tenait à la fois du massage et de la caresse. Comme c'était bon de l'avoir de nouveau à ses côtés ! Elle l'avait rejoint une semaine auparavant, dans les ruines de Velalisier où ils avaient inspecté ensemble les progrès que faisaient les archéologues dans la découverte de l'énorme cité de pierre abandonnée par les Métamorphes quinze ou vingt mille ans plus tôt. Son arrivée avait beaucoup contribué à chasser la tristesse et l'humeur maussade de Valentin.

— Comme tu m'as manqué dans le Labyrinthe, dit-il doucement.

— Je regrette de n'avoir pas pu être à tes côtés. Je sais que tu détestes cet endroit. Et quand j'ai appris que tu avais été

malade... Oh, j'avais tellement honte et je me sentais si coupable de savoir que j'étais loin de toi quand tu... quand tu...

Carabella secoua la tête.

— Je serais restée avec toi si cela avait été possible. Tu le sais, Valentin. Mais j'avais promis aux gens de Stee que j'assisterais à l'inauguration de leur nouveau musée et...

— Mais oui, bien sûr. L'épouse du Coronal a ses propres responsabilités.

— Tout cela me semble encore si étrange. L'épouse du Coronal ! La petite jongleuse de Til-omon parcourant le Mont du Château et inaugurant des musées...

— Encore la petite jongleuse de Til-omon, Carabella ? Après tant d'années.

Elle haussa les épaules et passa la main dans ses cheveux bruns coupés court.

— Ma vie n'a été qu'une suite de curieux événements. Comment pourrais-je l'oublier ? Si je ne m'étais pas trouvée dans cette auberge avec la troupe de Zalzan Kavol quand tu es arrivé et si on ne t'avait pas dépossédé de tes souvenirs pour te lâcher à Pidruïd sans plus de malice en toi qu'un blave à mufle noir...

— Et si tu étais née à l'époque de lord Havilbove, ou sur une autre planète...

— Ne te moques pas de moi, Valentin.

— Excuse-moi, ma chérie.

Il prit une de ses petites mains entre les siennes.

— Mais combien de temps vas-tu regarder en arrière sans pouvoir oublier celle que tu étais ? Quand accepteras-tu pleinement la vie que tu mènes maintenant ?

— Je crois que je ne l'accepterai jamais totalement, dit-elle avec une certaine froideur.

— Mais, mon amour, comment peux-tu...

— Tu le sais parfaitement, Valentin. Il ferma les yeux quelques instants.

— Je te le répète, Carabella, tout le monde t'aime sur le Mont, tous les chevaliers, tous les princes, tous les seigneurs. Tu peux compter sur leur dévouement, leur admiration, leur respect, leur...

— C'est vrai pour Elidath. Pour Tunigorn, Stasilaine et quelques autres. Ceux qui t'aiment vraiment m'aiment aussi. Mais pour un bon nombre des autres, je demeure une parvenue, une fille du peuple, une intruse... une concubine...

— Quels autres ?

— Tu les connais, Valentin.

— Quels autres ?

— Divvis, dit-elle après une brève hésitation. Et les petits seigneurs et chevaliers de la faction de Divvis. D'autres encore. Le duc d'Halanx m'a tournée en dérision devant l'une de mes dames d'honneur. Halanx, Valentin, ta ville natale ! Le prince Manganot de Banglecode. Et il y en a d'autres. Elle se tourna vers lui et il lut l'anxiété dans ses yeux noirs.

— Est-ce que j'imagine tout cela ? Est-ce que j'entends des voix quand il ne s'agit que du bruissement des feuilles ? Oh, Valentin, parfois je me dis qu'ils ont raison, qu'un Coronal n'aurait pas dû épouser une roturière. Je ne suis pas de leur monde et je ne le serai jamais. Je dois être une cause de chagrin pour toi...

— Tu es une source de joie et rien d'autre. Demande à Sleet de quelle humeur j'étais la semaine dernière dans le Labyrinthe et comment je suis depuis que tu es venue me rejoindre. Demande à Shanamir, à Tunigorn... à n'importe qui !

— Je le sais, mon amour. Tu avais l'air si triste et si sinistre le jour de mon arrivée. Je t'ai à peine reconnu, avec ta mine maussade et ton regard noir.

— Quelques journées avec toi me guérissent de tout.

— Et pourtant je crois que tu n'es pas encore redevenu toi-même. Est-ce le Labyrinthe qui pèse encore sur toi ? Ou le désert qui te déprime ? Ou les ruines ?

— Non, je ne crois pas.

— Alors qu'est-ce que c'est ?

Il se plongeait dans la contemplation du paysage qui défilait derrière la fenêtre du flotteur, remarquant la verdure plus abondante et l'apparition d'arbres et d'herbe en plus grande quantité à mesure que le terrain devenait plus vallonné. Cela aurait dû le réjouir. Mais il avait toujours sur la poitrine un poids dont il ne parvenait pas à se débarrasser.

— Ce rêve, Carabella, dit-il au bout d'un moment. Cette vision, ce présage... je n'arrive pas à le chasser de mon esprit. Ah, quelle page j'aurai écrite dans l'histoire de Majipoor ! Le Coronal qui a perdu son trône et est devenu jongleur, puis qui a reconquis son trône et a régné avec aveuglement, laissant la planète sombrer dans le chaos et la folie... Ah, Carabella, Carabella, est-ce donc ce que je suis en train de faire ? Au bout de quatorze mille ans, vais-je être le dernier Coronal ? Crois-tu qu'il restera seulement quelqu'un pour écrire mon histoire ?

— Tu n'as jamais régné avec aveuglement Valentin.

— Je suis trop doux, trop placide, je prête une oreille attentive à toutes les parties.

— Ce ne sont pas des défauts.

— Ce n'est pas l'avis de Sleet. Il estime que mon horreur de la guerre et de la violence sous toutes ses formes égare mon jugement. Il ne m'a pas caché son opinion.

— Il n'y aura pas de guerre.

— Mais ce rêve...

— Je crois que tu le prends trop au pied de la lettre.

— Non, dit Valentin. Ce genre d'argument ne me procure qu'un réconfort illusoire. Tisana et Deliamber s'accordent à reconnaître avec moi qu'une calamité, une guerre peut-être, est près de fondre sur Majipoor. Et Sleet en est persuadé. Il a décidé que les Métamorphes sont sur le point de se soulever contre nous, de mener la guerre sainte qu'ils préparent, selon lui, depuis sept mille ans.

— Sleet est assoiffé de sang. Et il a depuis sa jeunesse une peur irraisonnée des Changeformes, tu le sais bien.

— Quand nous avons reconquis le Château il y a huit ans et que nous l'avons trouvé rempli de Métamorphes, était-ce une illusion ?

— Mais ils ont échoué !

— Et tu crois qu'ils ne recommenceront pas ?

— Si ta politique porte ses fruits, Valentin...

— Ma politique ! Quelle politique ? Je tends la main aux Métamorphes mais ils ne cessent de me filer entre les doigts ! Tu n'ignores pas que j'espérais avoir à mes côtés une demi-douzaine de leurs chefs quand nous avons fait halte à Velalisier

la semaine dernière. Pour qu'ils puissent constater les travaux de restauration accomplis dans leur cité sacrée, voir les trésors que nous avons mis au jour et peut-être emporter à Piurifayne les objets les plus précieux. Mais ils ne m'ont pas donné de réponse, pas même un refus.

— Tu savais fort bien que les travaux de Velalisier risquaient de créer des complications. Ils nous en veulent peut-être d'y avoir pénétré, sans parler de la reconstruction des monuments. N'y a-t-il pas une légende qui prétend qu'ils rebâtiront eux-mêmes la cité ?

— Si, répondit Valentin d'un air sombre. Après qu'ils auront repris le contrôle de Majipoor et nous auront tous chassés de la planète. C'est ce qu'Ermanar m'a raconté. Les inviter à Velalisier a peut-être été une erreur, soit. Mais ils n'ont répondu à aucune de mes autres ouvertures. Quand j'écris à Ilirivoyne à leur reine la Danipiur, elle m'envoie en retour, quand elle daigne le faire, des messages de trois phrases, froids, guindés, creux...

Il s'interrompt pour respirer profondément.

— Cela a assez duré, Carabella ! Il n'y aura pas de guerre. Je trouverai le moyen de vaincre la haine que les Changeformes éprouvent pour nous et de les gagner à ma cause. Quant aux seigneurs du Mont qui te traitent de haut, s'il en existe vraiment, ne t'occupe pas d'eux, je t'en prie. Ou rends-leur la pareille ! Que représente Divvis ou le duc d'Halanx ? Ce ne sont que des imbéciles !

Valentin lui sourit.

— Ils auront bientôt des sujets d'inquiétude plus graves que le pedigree de ma compagne !

— Que veux-tu dire ?

— S'ils s'élèvent contre le fait que l'épouse du Coronal est une roturière, comment réagiront-ils quand ils auront un Coronal issu du peuple ?

Carabella le regarda avec stupéfaction.

— Je ne comprends pas, Valentin.

— Cela viendra. En temps opportun, tu comprendras tout. J'ai l'intention de chambouler bien des choses. Quand on écrira l'histoire de mon règne, si Majipoor survit assez longtemps pour

qu'elle soit écrite, il faudra plus d'un volume, crois-moi ! Il y aura des bouleversements... d'une importance fondamentale.

Valentin se mit à rire.

— Qu'en penses-tu, Carabella ? Tu m'écoutes divaguer ? Le bon, le doux lord Valentin met le monde sens dessus dessous ! Est-ce possible ? Arrivera-t-il à ses fins ?

— Tu me rends perplexe, Valentin. Tu parles par énigmes.

— Peut-être.

— Et tu ne me donnes aucun indice.

— Carabella, dit-il après quelques instants, la réponse à ces énigmes est Hissune.

— Hissune ? Le gamin du Labyrinthe ?

— Ce n'est plus un gamin. C'est maintenant une arme pointée sur le Château.

— Encore une énigme, soupira-t-elle.

— C'est un privilège royal de s'envelopper de mystère, dit Valentin en faisant un clin d'œil.

Il attira Carabella vers lui et lui effleura la bouche de ses lèvres.

— Accorde-moi cette petite satisfaction, dit-il. Et...

Le flotteur s'arrêta brusquement.

— Regarde ! s'écria-t-il. Nous sommes arrivés ! Voilà Nascimonte ! Et... par la Dame, la moitié de la population de la province est venue nous accueillir !

Le convoi s'était immobilisé dans une vaste prairie à l'herbe courte et dense d'un vert si éblouissant qu'on eût dit qu'elle était d'une autre couleur, une teinte irréelle qui semblait provenir des confins du spectre. Sous le soleil brillant de la mi-journée, de grandes réjouissances étaient en cours. Sur des kilomètres, aussi loin que portait la vue, des dizaines de milliers de personnes étaient en liesse. Au son du canon, accompagnées par des airs discordants de sistirons et des galistanes à deux cordes, des salves de pièces d'artifices s'élevaient au firmament, dessinant en noir et violet de stupéfiants motifs qui se découpaient sur le ciel lumineux. Juchés sur des échasses de six mètres de haut, portant d'énormes masques de clown au front rouge et proéminent et au nez gigantesque, des hommes parcouraient la foule. On avait élevé de grands mâts sur lesquels

des bannières à la constellation flottaient gaiement, agitées par une légère brise. Une demi-douzaine d'orchestres jouaient en même temps dans des kiosques à musique hymnes, marches et choral. Une véritable armée de jongleurs avait été rassemblée, probablement tous ceux qui à cent lieues à la ronde avaient la moindre disposition, de sorte que l'air était rempli de massues, de couteaux, de hachettes, de torches enflammées, de balles de couleurs vives et d'innombrables autres objets qui volaient dans tous les sens en hommage au passe-temps favori de lord Valentin. Après la tristesse du ténébreux Labyrinthe, il était impossible d'imaginer reprise plus merveilleuse du Grand Périple : une fête frénétique, chaleureuse, un tantinet ridicule, absolument délicieuse.

Au milieu de toute cette agitation, attendant calmement près de l'endroit où le convoi de flotteurs s'était arrêté, se tenait un homme âgé, grand et émacié, dont les yeux brillaient avec une étrange intensité et sur le visage carré duquel flottait un sourire bienveillant. C'était Nascimonte, propriétaire terrien devenu bandit, puis revenu à son état premier. Il s'était autrefois proclamé duc de Vornek Crag, suzerain des Marches du Ponant, mais lord Valentin l'avait anobli et il portait maintenant le titre de duc d'Ebersinul.

— Mais tu as vu ! s'écria Carabella. Il porte son costume de bandit en notre honneur !

Elle avait de la peine à parler tellement elle riait. Valentin hocha la tête en souriant.

Lors de sa première rencontre avec Nascimonte au milieu des ruines de quelque cité Métamorphe oubliée, dans le désert qui s'étendait au sud-ouest du Labyrinthe, le duc qui s'était fait bandit de grand chemin était affublé d'un costume fabriqué avec l'épaisse fourrure rousse d'animaux du désert et d'une grotesque toque de fourrure jaune. Ruiné et chassé de son domaine cyniquement dévasté par la suite du faux lord Valentin que le trajet du Grand Périple amenait à traverser cette région, Nascimonte avait pris l'habitude de dévaliser les voyageurs. Maintenant qu'il avait récupéré ses terres, il aurait pu se vêtir de soie et de velours, se parer d'amulettes, de masques de plumes et de bijoux, mais il avait préféré reprendre l'accoutrement

minable et extravagant qui était le sien durant sa période d'exil. Nascimonte avait toujours été un homme d'une grande élégance et Valentin se dit que le choix vestimentaire empreint de nostalgie qu'il avait fait à l'occasion de sa visite n'était rien d'autre qu'une manifestation de cette élégance.

Cela faisait plusieurs années qu'ils ne s'étaient vus. Contrairement à la plupart de ceux qui avaient combattu aux côtés de Valentin pendant la dernière phase de la guerre de restauration, Nascimonte n'avait pas voulu accepter un poste de conseiller du Coronal sur le Mont du Château. Son unique désir avait été de reprendre possession de son domaine ancestral dans les contreforts du Mont Ebersinul, juste au-dessus du Lac Ivory. Ce qui n'avait pas été facile, car le titre et les terres étaient légalement passés dans d'autres mains depuis que Nascimonte en avait été illégitimement dépouillé. Mais le gouvernement de lord Valentin avait consacré beaucoup de temps pendant les premières années de la restauration à résoudre ce genre de casse-tête.

Valentin n'avait qu'une envie, sauter de son flotteur et aller étreindre son vieux compagnon d'armes. Mais bien évidemment le protocole le lui interdisait ; il ne pouvait tout simplement s'enfoncer dans cette foule en délire comme un citoyen ordinaire.

Il lui fallut attendre que se déploie la garde du Coronal, une interminable cérémonie au cours de laquelle Zalzan Kavol, le grand Skandar hirsute qui était le chef des gardes, hurlait ses ordres en gesticulant avec ses quatre bras tandis que des hommes et des femmes en uniforme vert et or sortaient de leur véhicule pour s'échelonner en un cordon destiné à contenir la populace béante. Puis les musiciens de la cour interprétèrent l'hymne royal et quelques autres et enfin Sleet et Tunigorn s'approchèrent du flotteur royal dont ils ouvrirent les portes pour laisser le Coronal et son épouse s'avancer dans la chaleur dorée.

Il lui fallut encore marcher, Carabella à son bras, entre les deux haies de gardes jusqu'à mi-chemin de l'endroit où se tenait Nascimonte, puis attendre tandis que le duc s'avavançait à son

tour, s'inclinait, faisait le signe de la constellation et s'inclinait derechef et solennellement devant Carabella...

Et Valentin se mit à rire, fit un pas en avant et prit le vieux bandit émacié dans ses bras. Il l'étreignit longuement et ils se dirigèrent ensemble vers la tribune d'honneur à travers la foule qui s'écartait sur leur passage.

Commença alors la grande parade traditionnellement organisée en l'honneur d'un Coronal en visite. Musiciens, jongleurs, acrobates, écuyères, clowns, animaux sauvages d'aspect terrifiant, qui en réalité étaient apprivoisés et n'avaient plus rien de sauvage, se succédèrent, suivis par une foule grouillante qui défilait dans un désordre bon enfant et s'écriait : « Valentin ! Valentin ! Lord Valentin ! » en passant devant la tribune.

Et le Coronal souriait, agitait la main et applaudissait en faisant ce que doit faire un Coronal lors d'un Grand Périple, à savoir respirer la joie et la gaieté et faire sentir qu'il incarne en sa personne l'unité de la planète. Mais cette fois, la tâche était étonnamment malaisée malgré sa nature foncièrement optimiste. Le nuage noir qui avait troublé sa sérénité dans le Labyrinthe assombrissait encore inexplicablement son humeur. Mais son éducation prit le dessus et lui permit de sourire, d'agiter la main et d'applaudir des heures durant.

L'après-midi s'écoula et la liesse retomba. Comment, même en présence du Coronal, le peuple pourrait-il saluer et acclamer le souverain avec la même intensité pendant plusieurs heures d'affilée ?

Après la folle excitation populaire, vint le moment que Valentin aimait le moins, celui où il lisait dans les yeux de ceux qui l'entouraient une vive curiosité qui lui rappelait qu'un monarque est un phénomène, un monstre sacré, incompréhensible, voire terrifiant, pour ceux qui ne connaissent de lui qu'un titre, une couronne, une robe d'hermine ou une place dans l'histoire. Il lui fallut aussi supporter ce moment-là jusqu'à ce qu'enfin la parade s'achève et que le vacarme cède la place au bourdonnement de la foule que la lassitude commençait à gagner tandis que les ombres de bronze s'allongeaient et que l'air fraîchissait.

— Voulez-vous aller chez moi maintenant, monseigneur ? demanda Nascimonte.

— Je crois qu'il est temps, répondit Valentin.

Le manoir de Nascimonte était une bizarre et merveilleuse construction adossée à une éminence de granit rose qui évoquait un grand animal volant dépourvu de plumes au repos. Ce n'était à vrai dire qu'une tente mais une tente si vaste et d'aspect si étrange que Valentin n'avait jamais imaginé que cela pût exister. Une quarantaine de hauts mats soutenaient de grands pans de toile noire tendue qui s'élevaient à une hauteur impressionnante, retombaient près du sol et remontaient presque à la verticale pour former une salle contiguë. La tente donnait l'impression de pouvoir être démontée en une heure et replantée au pied d'une autre élévation de terrain, mais il s'en dégagait également un sentiment de robustesse et de majesté, une impression paradoxale de permanence et de solidité dans la légèreté.

À l'intérieur cet air de permanence et de solidité était manifeste. Une tenture vert foncé mouchetée d'écarlate dans le style de Milimorn couvrait la face interne de la toile et lui conférait une texture riche et vivante. Les grands mâts étaient entourés de métal luisant et le sol était revêtu de pâle ardoise violette mince et polie. L'ameublement était simple – des divans, de longues tables massives, quelques armoires et commodes anciennes et c'était à peu près tout. Mais tous ces meubles étaient robustes et princiers à leur manière.

— Cette résidence ressemble-t-elle à celle que les courtisans de l'usurpateur ont brûlée ? demanda Valentin à Nascimonte dès qu'ils furent seuls.

— Dans la construction, elle est en tous points identique, monseigneur. L'original, comme vous le savez, a été conçu il y a six cents ans par le premier et le plus grand Nascimonte. Quand nous l'avons reconstruite, nous nous sommes servis des anciens plans sans apporter aucune modification. J'ai racheté aux créanciers une partie des meubles et fait faire des copies des autres. Il en est de même pour la plantation – tout est exactement comme avant cette nuit où ils ont tout saccagé sous l'empire de l'alcool. Le barrage a été reconstruit, les champs

drainés et les arbres fruitiers replantés ; cinq ans de labeur incessant. Mais maintenant les dégâts de cette semaine de cauchemar sont enfin réparés. Et c'est à vous que je le dois, monseigneur. Vous m'avez rendu mon unité... vous avez rendu au monde son unité...

— Puisse-t-elle se maintenir.

— Elle se maintiendra, monseigneur.

— Le croyez-vous vraiment, Nascimonte ? Croyez-vous que nos ennuis sont terminés ?

— Quels ennuis, monseigneur ?

Le duc posa délicatement la main sur le bras du Coronal et le conduisit jusqu'à une grande véranda d'où il y avait une vue magnifique sur toute sa propriété. À la lumière du crépuscule et à la douce clarté de luisants jaunes attachés dans les arbres, Valentin vit une vaste étendue de pelouse descendant vers des champs et des jardins impeccablement entretenus. Au-delà il distingua le croissant paisible du Lac Ivory sur la surface miroitante duquel se reflétaient les innombrables pics et escarpements du Mont Ebernisl qui dominait toute la scène. Il perçut le bruit étouffé d'une musique lointaine, des sons gémissants de gardolans, semblait-il, et plusieurs voix s'élevèrent pour entonner les dernières chansons douces de cette journée de fête. Tout respirait la paix et la prospérité.

— Quand on contemple cela, monseigneur, on a peine à imaginer qu'il y a des troubles dans le monde.

— Je comprends votre point de vue, mon vieil ami. Mais le monde ne se limite pas à ce que l'on voit de votre véranda.

— C'est le monde le plus paisible qui soit, monseigneur.

— C'est vrai, et depuis des milliers d'années. Mais combien de temps encore cette longue paix durera-t-elle ?

Nascimonte ouvrit de grands yeux, comme s'il voyait Valentin pour la première fois de la journée.

— Monseigneur ?

— Vous devez me trouver sinistre, Nascimonte.

— Je ne vous ai jamais vu si sombre, monseigneur. J'en arriverais presque à croire que l'on nous rejoue le même tour, qu'un faux Valentin a été substitué à celui que j'ai connu.

— Je suis le vrai Valentin, dit le Coronal avec un pauvre sourire. Mais un Valentin très fatigué.

— Venez. Je vais vous montrer votre chambre et le dîner sera servi quand vous serez prêt. Un dîner tranquille auquel ne sont conviés que ma famille et quelques invités de la ville, une vingtaine au plus, et puis une trentaine de membres de votre suite...

— Après le Labyrinthe, ce sera presque un repas intime, dit Valentin.

Il suivit Nascimonte qui le guida à travers son sombre et mystérieux manoir jusqu'à une aile écartée située à l'est de l'éminence. C'est là que se trouvait la suite royale, protégée par une impressionnante haie de gardes au nombre desquels se trouvait Zalzan Kavol. Valentin quitta son hôte et trouva Carabella seule à l'intérieur, langoureusement allongée dans une baignoire encastrée ornée de carreaux de Ni-moya bleu et or, son corps mince à peine visible sous un curieux pétillement vaporeux qui couvrait la surface de l'eau.

— C'est fantastique ! dit-elle. Tu devrais venir avec moi, Valentin.

— Avec grand plaisir !

Il ôta ses bottes, enleva son pourpoint, jeta sa tunique et se glissa à côté d'elle dans la baignoire avec un soupir d'aise. L'eau était effervescente, presque électrique, et il vit une pâle lueur jouer à la surface. Fermant les yeux, il s'étendit et posa la tête sur le bord lisse et carrelé, puis il passa le bras autour de Carabella et l'attira à lui. Il l'embrassa légèrement sur le front, puis sur la pointe d'un petit sein rond qui apparut quand elle se tourna vers lui.

— Qu'ont-ils mis dans cette eau ? demanda-t-il.

— Elle vient d'une source naturelle. Le chambellan a appelé cela de la « radioactivité. »

— J'en doute, dit Valentin. Ce n'est pas ça la radioactivité. C'est quelque chose de très puissant et de très dangereux. Je crois avoir étudié cela.

— Alors qu'est-ce, si ce n'est pas ça.

— Je ne sais pas très bien. Mais, le Divin soit loué, nous n'en avons pas sur Majipoor. Et s'il y en avait, je doute que nous

prenions des bains dedans. Ce doit être une sorte d'eau minérale active.

— Très active, dit Carabella.

Ils demeurèrent quelque temps en silence dans la baignoire. Valentin sentait la vitalité revenir en lui. Était-ce l'eau pétillante ? Ou la présence apaisante de Carabella à ses côtés et la sensation d'être enfin délivré de la foule de courtisans, de fidèles, d'admirateurs, de solliciteurs et des vivats du peuple ? Oui, tout cela devait contribuer à chasser ses idées noires et sa résistance naturelle devait enfin se manifester et l'aider à chasser cette tristesse qui lui ressemblait si peu et l'oppressait depuis son entrée dans le Labyrinthe. Il sourit. Carabella lui offrit ses lèvres et il laissa ses mains courir sur son corps souple et lisse, sur son ventre plat, sur ses cuisses fermes et musclées.

— Dans la baignoire ? demanda-t-elle d'un air rêveur.

— Pourquoi pas ? Cette eau est magique.

— Oui. Oui.

Elle se souleva et se plaça sur lui, à califourchon. Elle garda les yeux mi-clos pendant quelques instants puis les ferma. Valentin prit dans ses mains ses fesses rondes et fermes et la guida. Cela faisait-il vraiment dix ans depuis leur première nuit à Pidruïd dans la clairière baignée de clair de lune, sous les grands buissons gris-vert, après la fête donnée en l'honneur du faux lord Valentin ? Difficile à croire ; dix ans déjà. Et son désir pour elle ne s'était jamais émoussé. Il referma les bras autour d'elle et leurs corps trouvèrent la bonne cadence, celle qui leur était devenue familière mais n'avait rien d'une routine. Valentin cessa de penser à cette première fois et à toutes les fois qui lui avaient succédé et il s'abandonna tout entier à la douceur, à l'amour, au bonheur.

— Songes-tu sérieusement à nommer Hissune Coronal ? demanda plus tard Carabella, tandis qu'ils s'habillaient pour le dîner intime de cinquante couverts de Nascimonte.

— Comment ?

— Je pense que c'est certainement la signification de ce que tu m'as dit... de toutes tes énigmes. Tu t'en souviens, juste avant d'arriver ?

— Oui, je m'en souviens.

- Si tu préfères ne pas en parler...
- Non, non. Je ne vois aucune raison de te cacher cela plus longtemps.
- Alors tu es vraiment sérieux !
- Valentin se rembrunit.
- Oui, je crois qu'il pourrait devenir Coronal, dit-il. Cela m'est venu à l'esprit dès notre première rencontre, quand il n'était qu'un gamin crasseux du Labyrinthe, avide de gagner des couronnes et des royaux.
- Mais quelqu'un du peuple peut-il devenir Coronal ?
- C'est toi, Carabella, toi la jongleuse devenue l'épouse du Coronal, qui demande cela ?
- Tu es tombé amoureux de moi et tu as fait un choix irréfléchi et contraire aux usages qui, comme tu le sais, n'est pas accepté par tout le monde.
- Uniquement par quelques stupides nobliaux ! Tous les autres reconnaissent en toi ma légitime épouse.
- Peut-être. Quoi qu'il en soit, je ne suis pas Coronal. Et le peuple n'acceptera jamais l'un des siens au Château. Pour lui, la personne du Coronal est sacrée, quasi divine. C'est ainsi que je le ressentais quand j'en faisais partie, dans mon ancienne vie.
- Tu es acceptée. Il le sera aussi.
- Cela paraît tellement arbitraire de choisir un obscur jeune homme et de le porter au sommet du pouvoir. Pourquoi pas Sleet ou Zalzan Kavol ? N'importe qui pris au hasard ?
- Hissune a les qualités voulues, j'en suis certain.
- Ce n'est pas à moi d'en juger. Mais l'idée que ce gamin en haillons ceindra la couronne me semble terriblement étrange, trop étrange même pour être un rêve.
- Le Coronal doit-il toujours être issu de la même petite clique du Mont du Château ? C'est ainsi que cela se passe depuis des centaines, voire des milliers d'années. Le Coronal est toujours choisi au sein des grandes familles du Mont. Et même quand ce n'est pas le cas – je ne saurais te dire à quand remonte la dernière fois où ce n'était pas un habitant du Mont – le Coronal est de haute naissance, un fils de prince ou de duc. Je ne crois pas que notre système ait été conçu ainsi à l'origine, sinon pourquoi ne pas avoir une monarchie héréditaire ? Mais

les problèmes auxquels nous avons à faire face maintenant sont si graves, Carabella, que nous devons chercher les réponses en dehors du Mont. Nous sommes trop isolés là-haut. Je me dis souvent que nous n'y comprenons plus rien. Le monde est en péril ; le moment est venu de nous régénérer, de remettre la couronne à quelqu'un qui vienne de l'extérieur, qui ne fasse pas partie de notre petit cercle aristocratique, à quelqu'un qui ait une autre vue des choses, qui sache ce qui se passe ailleurs...

— Mais il est si jeune !

— Ce n'est qu'une question de temps, dit Valentin. Je n'ignore pas qu'un certain nombre de gens estiment que j'aurais déjà dû devenir Pontife, mais je continuerai à décevoir leur attente aussi longtemps que possible. Hissune doit d'abord achever sa formation. En outre, tu sais bien que je n'ai aucune hâte particulière à me retirer dans le Labyrinthe.

— Bien sûr, dit Carabella. Et nous parlons comme si le Pontife actuel était déjà mort, ou au seuil de la mort. Mais Tyeveras est encore vivant.

— Oui, dit Valentin. Dans un certain sens. Laissons-le continuer à vivre encore un peu.

— Et quand Hissune sera prêt...

— Alors je laisserai Tyeveras goûter enfin au repos de la tombe.

— C'est difficile de t'imaginer en Pontife, Valentin.

— C'est encore plus difficile pour moi, mon amour. Mais il en sera ainsi, il le faut. Mais pas trop tôt. Pas trop tôt, c'est tout ce que je demande !

— Si tu fais cela, Valentin, dit Carabella après un silence, tu mettras tout le Mont du Château en effervescence. Elidath n'est-il pas censé être le prochain Coronal ?

— Elidath m'est très cher.

— Tu as souvent parlé de lui comme de ton héritier présomptif.

— C'est vrai, dit Valentin. Mais Elidath a changé depuis l'époque de notre formation. Tu sais que ceux qui sont avides de devenir Coronal sont indignes d'accéder au pouvoir suprême. Mais il faut au moins être disposé à l'assumer. Il faut avoir le

sentiment d'être prédestiné, une sorte de feu intérieur. Et ce feu s'est éteint en Elidath.

— Tu as cru qu'il en était de même pour toi à l'époque où tu étais jongleur, quand tu as appris que tu avais une plus haute destinée.

— Mais il s'est ranimé dès que ma véritable personnalité m'est revenue ! Et il a conservé sa vigueur. La couronne me pèse souvent, mais je crois que je n'ai jamais regretté de la porter.

— Et Elidath le regretterait ?

— Je le crains. Pour l'instant, il joue au Coronal en mon absence, mais je soupçonne qu'il n'aime pas beaucoup cela. Et puis il a plus de quarante ans. Le Coronal doit être un homme jeune.

— On est encore jeune à quarante ans, Valentin, dit Carabella avec un sourire.

— J'espère, dit-il en haussant les épaules. Mais je te rappelle que si je fais ce que j'ai décidé, il n'y aura pas à choisir un nouveau Coronal pendant un bon moment. Et alors je pense qu'Hissune sera prêt et qu'Elidath lui laissera la place de bon gré.

— Crois-tu que les autres seigneurs du Mont accepteront d'aussi bonne grâce ?

— Il le faudra bien, dit Valentin en lui offrant le bras. Viens. Nascimonte nous attend.

Comme c'était le cinquième jour de la cinquième semaine du cinquième mois, le jour sacré qui commémorait l'exode de l'ancienne capitale au-delà des eaux, il y avait une importante cérémonie à accomplir avant que Faraataa puisse commencer à entrer en contact avec ses agents dans les provinces éloignées.

À cette époque de l'année, il pleuvait deux fois par jour à Piurifayne, une fois juste avant l'aube et une autre à la tombée de la nuit. Il était indispensable d'accomplir le rituel de Velalisier dans l'obscurité mais également par temps sec. Faraataa avait donc décidé de se réveiller à l'heure de la nuit connue sous le nom d'Heure du Chacal, avant que le soleil se lève à l'orient sur Alhanroel.

Sans déranger ceux qui dormaient à côté de lui, il sortit de la précaire cabane d'osier qu'ils avaient construite la veille – pour des raisons de sécurité, Faraataa et ses fidèles étaient toujours en mouvement – et se glissa dans la forêt. L'air était lourd et humide, comme d'habitude, mais on n'y percevait pas encore l'approche des pluies matinales.

À la clarté des étoiles filtrant à travers les nuages, il distingua d'autres silhouettes qui s'enfonçaient dans les profondeurs de la jungle. Pas un signe ne fut échangé. Le rituel de Velalisier était accompli dans la solitude ; une cérémonie individuelle pour commémorer un malheur public. Nul n'en parlait jamais ; on perpétuait simplement ce souvenir le cinquième jour de la cinquième semaine du cinquième mois et lorsque les enfants atteignaient leur majorité, on leur enseignait ce qu'il fallait faire, mais toujours avec une certaine honte, avec tristesse. C'était la Coutume.

Il fit dans la forêt les trois cents pas prescrits qui l'amènèrent devant un bouquet de gibaroons élancés. Mais l'endroit ne convenait pas à la prière, car des grappes aériennes de campaniles suspendues à toutes les enfourchures du tronc projetaient une vive lueur orangée. Il vit près de là un vieux et

majestueux dwikka isolé qui avait été frappé par la foudre il y avait très longtemps. Une grande et profonde cicatrice calcinée dont les lèvres étaient recouvertes d'une écorce rouge qui s'était reformée ferait un temple tout indiqué. La lumière des campaniles n'y pénétrerait pas.

Nu, à l'abri de la monstrueuse cicatrice du dwikka, il commença par effectuer les Cinq Transformations.

Ses os et ses muscles ondulèrent, ses cellules cutanées se modifièrent et il devint la Femme Rouge, puis le Géant Aveugle et l'Homme Écorché. Pour la quatrième Transformation, il prit l'apparence du Dernier Roi. Enfin, respirant profondément et faisant appel à toute son énergie, il devint le Prince À Venir. Pour Faraataa, la Cinquième Transformation était de loin la plus difficile : elle exigeait qu'il modifiât non seulement sa silhouette mais les contours de son âme, qu'il lui fallait purger de toute haine, de toute soif de vengeance, de tout désir de destruction. Le Prince À Venir avait transcendé tous ces sentiments. Mais Faraataa ne pouvait espérer y parvenir. Il savait qu'au fond de son âme ne se trouvaient que la haine, la soif de vengeance et le désir de destruction. Pour devenir le Prince À Venir, il lui fallait ne conserver qu'une enveloppe, et il ne pouvait le faire. Mais il y avait des moyens d'approcher l'état désiré. Il rêva d'un temps où tout ce pourquoi il œuvrait était accompli : l'ennemi anéanti, les terres perdues reconquises, les rites rétablis, la planète renaissante. Il se projeta dans cette ère et laissa la joie prendre possession de lui. Il chassa de son âme tout souvenir de défaite, d'exil, de perte. Il vit les tabernacles de la cité morte reprendre vie. Quel besoin de vengeance devant une telle vision ? Quel ennemi y avait-il à haïr et à anéantir ? Un étrange et merveilleux sentiment de paix se répandit en lui. Le jour de la renaissance était arrivé ; l'ordre régnait dans le monde ; sa douleur était enfuie à jamais, il était en paix.

À cet instant, il prit la forme du Prince À Venir.

Réussissant à la conserver grâce à une forte discipline mais de plus en plus aisément à mesure que le temps passait, il s'agenouilla et disposa les pierres et les plumes dont il allait faire l'autel. Il captura deux lézards et un bruul, cet animal nocturne rampant, dont il se servit comme offrande. Il présenta

les Trois Humeurs, salive, urine et larmes. Il rassembla des cailloux et leur donna la forme du rempart de Velalisier. Il produisit les Quatre Peines et les Quatre Douleurs. Il se prosterna et mangea de la terre. Une vision de la cité perdue emplit son esprit : le rempart de pierre bleutée, la résidence du roi, la Place de l'Immuabilité, les Tables des Dieux, les Six Temples et le septième qui fut profané, les Reliques de la Chute, la Route du Départ. Conservant toujours, mais plus difficilement, la forme du Prince À Venir, il se raconta l'histoire de la chute de Velalisier, revivant la noire tragédie tout en sentant la grâce et l'aura du Prince sur lui, de sorte qu'il parvint à comprendre la perte de la grande capitale sans souffrir et en éprouvant de l'amour, la percevant comme une étape nécessaire du voyage de son peuple, inévitable, inéluctable. Quand il comprit qu'il acceptait enfin cette vérité, il changea de forme, redevint le Dernier Roi, l'Homme Écorché, le Géant Aveugle et la Femme Rouge avant de reprendre l'apparence de Faraataa d'Avendroyne.

C'était fait.

Il demeura face contre terre sur le sol humide et moussu tandis que la première pluie matinale commençait à tomber.

Au bout d'un certain temps, il se releva, rassembla les pierres et les plumes du petit autel et regagna la hutte. La paix du Prince À Venir imprégnait encore son âme mais il s'efforçait maintenant d'éloigner de lui cette aura de bienveillance ; l'heure était venue de commencer les tâches du jour. La haine, l'envie de destruction et la vengeance étaient peut-être des sentiments étrangers à l'âme du Prince À Venir mais ils étaient des instruments indispensables pour préparer l'avènement de son royaume.

Il attendit devant la hutte qu'un nombre suffisant des autres soit revenu de la célébration du rite pour qu'il puisse commencer à invoquer les rois des eaux. L'un après l'autre, ils prirent position autour de lui. Aarisiim, la main posée sur l'épaule droite de Faraataa, Benuuiab à sa gauche, Siimii lui touchant le front et Miisiim les reins, le reste disposé autour d'eux en cercles concentriques et se donnant le bras.

— Maintenant ! dit Faraataa.

Et leurs esprits s'unirent et se projetèrent au loin.

— *Frère de la mer !*

L'effort était si intense que Faraataa sentit son apparence vaciller et se transformer toute seule, comme celle d'un enfant commençant à expérimenter son pouvoir. Il lui poussa des plumes, des serres et six terribles becs ; il devint un bilantoon, un sigimoin, un bidlak poussant des grognements de fureur. Ceux qui l'entouraient resserrèrent leur étreinte, mais sa concentration était telle que certains d'entre eux se mirent à leur tour à passer rapidement d'une forme à l'autre.

— *Frère ! Entends-moi ! Aide-moi !*

Et des profondeurs insondables leur parvint l'image d'énormes ailes sombres s'ouvrant et se refermant lentement sur des corps titanesques. Puis une voix semblable à un carillon grave de cent cloches sonnait à la fois.

— *Je t'entends, petit frère de la terre.*

C'était le roi des eaux Maazmoorn qui parlait. Faraataa savait les reconnaître à la musique de leur esprit : Maazmoorn les cloches, Girouz le tonnerre chantant, Sheitoon les tambours tristes et lents. Il y avait plusieurs dizaines de grands rois et on ne pouvait confondre leurs voix.

— *Porte-moi, Ô Roi Maazmoorn !*

— *Viens sur moi, Ô frère de la terre !*

Faraataa sentit la traction et se laissa aller. Il fut soulevé et quitta son enveloppe chamelle. En un instant, il se trouva sur la mer dans laquelle il pénétra aussitôt et Maazmoorn et lui ne firent plus qu'un. Il connut le ravissement ; cette communion était si puissante qu'elle aurait facilement pu être une fin en soi, une extase satisfaisant toutes les aspirations s'il y cédait. Mais jamais il n'y céderait. Le siège de la vaste intelligence du roi des eaux était lui-même comme un océan – sans limites, total, d'une profondeur infinie. Faraataa plongea, s'enfonça et se perdit en elle. Mais jamais il ne perdit sa tâche de vue. Grâce à la force du roi des eaux, il réussirait ce qu'il n'aurait jamais pu faire sans aide. Il se concentra intensément et son esprit parcourut la planète jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il cherchait. Et du cœur de cette chaude et réconfortante immensité, Faraataa envoya les messages qu'il était venu transmettre.

- *Saarekin ?*
- *Je suis là.*
- *Quelles sont les nouvelles ?*
- *La lusavande est totalement détruite dans tout l'est de la vallée. Le champignon s'est développé au-delà de nos espérances.*
- *Quelles mesures prend le gouvernement ?*
- *Ils incendient les cultures contaminées. Cela ne servira à rien.*
- *La victoire nous appartient, Faraataa !*
- *Tii-haanimak ?*
- *Je t'entends, Faraataa.*
- *Quoi de neuf ?*
- *La pluie a déversé le poison et tous les niyks de Dulorn sont morts. Il s'insinue maintenant dans le sol et va détruire le glein et le stajja. Nous préparons la prochaine attaque. La victoire nous appartient, Faraataa !*
- *La victoire nous appartient ! Iniriis ?*
- *C'est moi. Les charançons se propagent dans les champs de Zimroel. Ils vont anéantir le ricca et le milaile.*
- *Quand les effets seront-ils visibles ?*
- *Ils le sont déjà. La victoire nous appartient, Faraataa !*
- *Nous avons conquis Zimroel. L'affrontement doit maintenant gagner Alhanroel, Iniriis. Commence à expédier tes charançons de l'autre côté de la Mer Intérieure.*
- *Tu peux compter sur moi.*
- *La victoire nous appartient, Iniriis ! Y-Uulisaan ?*
- *Je suis là, Faraataa.*
- *Tu continues de suivre le Coronal ?*
- *Oui. Il a quitté Ebersinul et se dirige vers Treymone.*
- *Est-il au courant de ce qui se passe à Zimroel ?*
- *Il ne sait rien du tout. Il dépense toute son énergie dans le Grand Périple.*
- *Dans ce cas fais-lui un rapport. Parle-lui des charançons de la vallée du Zimr, de la lusavande de la vallée de Dolor, de la mort du niyk, du glein et du stajja à l'ouest de la ville.*
- *Moi, Faraataa ?*

— *Nous devons nous rapprocher de lui. Tôt ou tard les nouvelles lui parviendront par les voies de communication officielles. Soyons les premiers à les lui apprendre, ce sera une bonne façon de l'approcher. Tu seras son conseiller pour les maladies des plantes, Y-Uulisaan. Informe-le de ce qui se passe et aide-le à lutter contre les fléaux. Nous devons savoir quelles mesures il compte prendre. La victoire nous appartient, Y-Uulisaan.*

— *La victoire nous appartient, Faraataa !*

Le message était parti depuis plus d'une heure quand il parvint au porte-parole Hornkast dans sa retraite située dans l'un des anneaux les plus élevés du Labyrinthe, à proximité de la Sphère des Trois Ombres :

*Rendez-vous immédiatement à la salle du trône.
Sepulthrove*

Le porte-parole foudroya les messagers du regard. Ils savaient qu'on ne devait jamais le déranger dans cette pièce, sauf pour une affaire extrêmement urgente.

— Que se passe-t-il ? Est-il mourant ? Déjà mort ?

— On ne nous a rien dit, monsieur.

— Sepulthrove avait-il l'air très inquiet ?

— Il semblait mal à l'aise, monsieur, mais je n'ai aucune idée...

— Très bien. Peu importe. J'arrive dans un instant.

Hornkast se hâta de se laver et de s'habiller. S'il est vraiment mort, il a vraiment choisi son moment, songea-t-il avec aigreur. Cela faisait au moins cent vingt ans que Tyeveras attendait de mourir ; n'aurait-il pas pu tenir une ou deux heures de plus ?

— Faut-il que j'attende votre retour ? demanda la femme aux cheveux dorés qui était venue lui rendre visite.

— Je ne sais pas combien de temps cela va prendre, répondit Hornkast en secouant la tête. Si le Pontife est mort...

— Le Divin nous en garde ! dit la femme en faisant le signe du Labyrinthe.

— Comme vous dites, fit sèchement Hornkast.

Il sortit. La Sphère des Trois Ombres, qui s'élevait haut au-dessus des murs d'obsidienne étincelants de la place, était dans sa phase la plus brillante, répandant une clarté bleu et blanc qui supprimait toutes les sensations de dimension et de profondeur : les passants ressemblaient à des poupées de papier

flottant au gré d'une douce brise. Accompagné des messagers qui s'efforçaient de ne pas se faire distancer, Hornkast traversa la place jusqu'à l'ascenseur privé, marchant toujours d'un pas vif malgré ses quatre-vingts ans.

La descente vers la zone impériale était interminable.

Mort ? Agonisant ? C'était inconcevable. Hornkast se rendit compte qu'il n'avait jamais envisagé que Tyeveras pût mourir inopinément de mort naturelle. Sepulthrove lui avait assuré que la machine était infaillible, que l'on pourrait prolonger la vie du Pontife encore vingt ou trente ans, peut-être même cinquante, si c'était nécessaire. Et le porte-parole avait supposé que son trépas serait la conséquence d'une décision politique soigneusement pesée et non pas un événement embarrassant se produisant sans préavis dans le courant d'une matinée ordinaire.

Et si c'était le cas ? Il faudrait immédiatement rappeler lord Valentin. Il serait furieux d'être obligé de revenir au Labyrinthe alors qu'il venait tout juste de commencer le Périple ! Je serai obligé de démissionner, songea Hornkast. Valentin voudra son propre porte-parole : Sleet, le petit homme au visage balafre ou peut-être le Vroon. Hornkast réfléchit à ce que serait l'initiation de l'un d'eux aux fonctions qu'il avait si longtemps assumées. Sleet, plein de mépris et de condescendance, ou le petit sorcier Vroon avec ses énormes yeux brillants, son bec, ses tentacules...

Ma dernière responsabilité sera donc d'instruire le nouveau porte-parole. Puis je partirai et je ne survivrai sûrement pas longtemps à la perte de ma charge. Je suppose qu'Elidath deviendra Coronal. Il paraît que c'est un brave homme, que lord Valentin l'aime beaucoup, presque comme un frère. Comme ce sera étrange, après tant d'années, d'avoir de nouveau un Pontife travaillant activement en collaboration avec son Coronal ! Mais je ne le verrai pas, je ne serai plus de ce monde.

C'est dans cet état d'esprit, rempli de pressentiments et de résignation qu'il parvint à la porte richement décorée qui donnait accès à la salle du trône impérial. Il glissa la main dans la fente d'identification et appuya sur la sphère froide et élastique qui se trouvait à l'intérieur. Au contact de ses doigts, la porte s'effaça, découvrant l'immense globe de la salle impériale,

le trône surélevé en haut des trois larges degrés, les mécanismes complexes qui maintenaient Tyeveras artificiellement en vie et dans la bulle de verre bleuté où il vivait depuis tant d'années, la longue silhouette du Pontife, au visage décharné et parcheminé comme celui d'une momie, droit sur son siège, les mâchoires serrées, les yeux brillants encore d'une lueur inépuisable de vie.

Le groupe habituel de personnages grotesques se tenaient près du trône : le vieux Oilifon, le secrétaire privé, ratatiné et tremblant ; l'interprète pontifical des rêves, la magicienne Narrameer et Sepulthrove, le médecin, au nez crochu et à la peau couleur de boue séchée. Il émanait d'eux tous, même de Narrameer qui restait jeune et incroyablement belle grâce à ses pratiques magiques, une aura de vieillesse, de décrépitude, de mort. Hornkast, qui les voyait chaque jour depuis quarante ans, n'avait jusque-là jamais perçu avec autant d'acuité à quel point ils étaient horribles et il savait qu'il devait l'être aussi. Le temps est peut-être venu pour nous tous de disparaître, songea-t-il.

— Je suis venu dès que les messagers m'ont prévenu, dit-il. Il lança un regard vers le Pontife.

— Eh bien ? Il est mourant, c'est ça ? Je ne le trouve pas changé.

— Il est loin de mourir, dit Sepulthrove.

— Alors que se passe-t-il ?

— Écoutez, dit le médecin. Il recommence.

La créature enfermée dans la cage de verre se mit à remuer et à osciller très légèrement. Le Pontife émit un faible gémissement, puis une sorte de sifflement suivi d'un interminable gargouillement.

Hornkast avait déjà entendu ces bruits de nombreuses fois. C'était le langage que le Pontife s'était inventé dans sa terrible sénilité et que seul le porte-parole parvenait à comprendre. Certains de ces bruits formaient presque des mots ou des semblants de mots, dont la signification était encore évidente malgré leur manque de clarté. D'autres s'étaient au fil des années réduits à un simple son, mais Hornkast qui avait observé les différents stades de cette évolution savait comment les interpréter. Il y avait également des gémissements, des soupirs et des sanglots inarticulés. D'autres encore ne semblaient pas

avoir de racines dans le langage humain, mais ils avaient une certaine complexité qui représentait peut-être des concepts perçus par Tyeveras au cours de son long isolement sans sommeil et qu'il était le seul à connaître.

— Ce que j'entends est normal, dit Hornkast.

— Attendez.

Il prêta l'oreille. Il entendit la suite de syllabes qui voulaient dire lord Malibor – le Pontife avait oublié les deux successeurs de lord Malibor et le croyait toujours Coronal – puis une suite de noms royaux, Prestimion, Confalume, Dekkeret. Encore Malibor. Le mot signifiant sommeil. Le nom d'Ossier qui avait été Pontife avant Tyeveras. Le nom de Kinniken qui avait précédé Ossier.

— Il erre dans le passé, comme cela lui arrive souvent. C'est pour cela que vous m'avez fait venir si vite...

— Attendez.

De plus en plus irrité, Hornkast concentra de nouveau son attention sur le monologue rudimentaire du Pontife et fut stupéfait d'entendre pour la première fois depuis de nombreuses années un mot parfaitement articulé et tout à fait reconnaissable :

— *Vie.*

— Vous avez entendu ? demanda Sepulthrove.

— Quand cela a-t-il commencé ? dit Hornkast en acquiesçant de la tête.

— Il y a deux heures, deux heures et demie.

— *Majesté.*

— Nous avons pris note de tout ce qu'il a dit, glissa Dilifon.

— Avez-vous compris d'autres mots ?

— Sept ou huit, répondit Sepulthrove. Mais il y en a peut-être que vous seul pourriez identifier.

— Est-il éveillé ou en train de rêver ? demanda Hornkast en se tournant vers Narrameer.

— Je crois qu'aucun de ces termes ne peut s'appliquer au Pontife, dit-elle. Il vit dans les deux états à la fois.

— *Venez. Debout. Marchez.*

— Il l'a déjà dit plusieurs fois, murmura Dilifon.

Puis ce fut le silence. Le Pontife semblait avoir sombré dans le sommeil mais ses yeux restaient ouverts. Hornkast le regarda d'un air sombre. Quand Tyeveras était tombé malade, au début du règne de lord Valentin, il avait paru logique de maintenir artificiellement le vieux Pontife en vie et Hornkast avait été l'un des plus fervents partisans du projet de Sepulthrove. Jamais auparavant un Pontife n'avait survécu à deux Coronals, de sorte que lorsque le troisième avait pris le pouvoir le Pontife était déjà très âgé. Cela avait faussé la dynamique du système impérial. À l'époque, Hornkast avait lui-même fait remarquer qu'on ne pouvait pas envoyer si vite lord Valentin au Labyrinthe compte tenu de sa jeunesse, de son inexpérience et des difficultés qu'il avait à maîtriser les tâches incombant au Coronal. Tout le monde reconnut qu'il était primordial que le Pontife reste encore quelques années sur le trône si on pouvait le maintenir en vie. Sepulthrove avait trouvé un moyen, mais il était rapidement devenu évident que Tyeveras sombrait dans la sénilité et évoluait dans une folie intermédiaire entre la vie et la mort.

Mais alors était survenu l'épisode de l'usurpation suivi des années difficiles de la restauration durant lesquelles il avait fallu toute l'énergie du Coronal pour mettre fin au chaos. Tyeveras avait dû rester toutes ces années dans sa cage. La prolongation artificielle de la vie du Pontife était synonyme pour Hornkast de la continuation de son pouvoir et le pouvoir qu'il détenait par procuration était extraordinaire ; il estimait pourtant qu'il était répugnant et cruel de faire durer cette existence qui aurait dû depuis longtemps arriver à son terme. Mais lord Valentin demandait qu'on lui accorde du temps, toujours plus de temps, pour achever son œuvre. Huit ans, n'était-ce pas suffisant ? Hornkast découvrit avec étonnement qu'il était presque prêt à demander qu'on délivre Tyeveras de cette captivité. Si seulement on pouvait le laisser mourir !

— *Va... Va...*

— Que dit-il ? demanda Sepulthrove.

— C'est nouveau, souffla Dilifon. Hornkast leur fit signe de se taire.

— *Va... Valentin...*

- En effet, c'est nouveau ! s'exclama Narrameer.
- *Valentin Pontife... Valentin Pontife de Majipoor...*
- Puis ce fut le silence. Ces mots clairement articulés et sans équivoque flottèrent interminablement dans la pièce.
- Je pensais qu'il avait oublié le nom de Valentin, dit Hornkast. Il croit que lord Malibor est Coronal.
- La preuve que non, dit Dilifon.
- Parfois, vers la fin, l'esprit guérit tout seul, dit posément Sepulthrove. Je crois qu'il retrouve la raison.
- Il est toujours aussi fou ! s'écria Dilifon. Fasse le Divin qu'il ne recouvre pas sa lucidité pour se rendre compte de ce que nous lui avons fait !
- Je pense qu'il a toujours eu conscience de ce que nous lui avons fait et qu'il est en train de retrouver non pas sa lucidité, mais sa capacité de communiquer avec nous par paroles. Vous l'avez entendu dire : *Valentin Pontife*. Il salue son successeur et sait qui il est. Sepulthrove, est-ce la fin à votre avis ?
- Les instruments n'indiquent aucun changement physique en lui. Je pense qu'il pourrait continuer ainsi pendant encore longtemps.
- Il ne faut pas, dit Dilifon.
- Que proposez-vous ? demanda Hornkast.
- Cela a assez duré. Je sais ce que c'est d'être vieux, Hornkast – vous aussi peut-être même si cela n'est guère apparent. Cet homme est moitié plus âgé que nous. Il souffre de choses que nous avons de la peine à imaginer. Je dis qu'il faut en finir. Maintenant. Aujourd'hui même.
- Nous n'avons pas le droit, dit Hornkast. Je compatis autant que vous à ses souffrances. Mais ce n'est pas à nous de prendre cette décision.
- Finissons-en quand même.
- Lord Valentin doit en assumer la responsabilité.
- Jamais il ne le fera, grommela Dilifon. Il laissera cette mascarade se poursuivre pendant encore cinquante ans !
- C'est à lui de choisir, dit Hornkast d'un ton ferme.
- Sommes-nous à son service ou à celui du Pontife ? demanda Dilifon.

— Il n'y a qu'un seul et unique gouvernement avec deux souverains dont un seul à l'heure actuelle est en état de régner. Nous servons le Pontife en servant le Coronal. Et...

Un cri de colère jaillit de la bulle de verre, suivi d'une sorte de sifflement et de trois grognements rauques. Puis ces mots encore plus distincts que précédemment :

— *Valentin... Pontife de Majipoor...*

— Il entend ce que nous disons et cela le met en colère, dit Dilifon. Il implore la mort.

— Il croit peut-être qu'elle est déjà arrivée, suggéra Narrameer.

— Non. Non. Dilifon a raison, dit Hornkast. Il nous a entendus. Il sait que nous ne lui accorderons pas ce qu'il veut.

— *Venez. Debout. Marchez.* Des cris. Des bredouillements. *Mort ! Mort ! Mort !*

En proie à un désespoir tel qu'il n'en avait pas ressenti depuis des dizaines d'années, le porte-parole se précipita vers le globe, à demi décidé à débrancher les câbles et les tubes et à en finir sur-le-champ. Mais ce serait de la folie. Hornkast s'arrêta ; il regarda à l'intérieur de la cage de verre ; son regard croisa celui de Tyeveras et il se força à ne pas tressaillir devant l'infinie tristesse qu'il y lut. Le Pontife avait recouvré la raison. C'était indiscutable. Il avait compris qu'on lui refusait la mort pour des raisons d'État.

— Votre majesté ? dit Hornkast d'une voix claire. Votre majesté, m'entendez-vous ? Si oui fermez un œil.

Il n'y eut aucune réaction.

— Je pense tout de même que vous m'entendez, votre majesté. Nous savons combien vous souffrez et nous ne vous laisserons pas supporter cela beaucoup plus longtemps. Nous vous le promettons.

Silence. Immobilité. Puis ces mots :

— *Vie ! Souffrance ! Mort !*

Puis il y eut encore un gémissement et un bafouillement, un sifflement et un cri qui ressemblait à un appel d'outre-tombe.

— ... et voilà le temple de la Dame, dit le maire Sambigel en tendant le bras vers le sommet de la stupéfiante muraille verticale qui s'élevait juste à l'est de la ville. C'est le lieu le plus saint de toute la planète, hormis l'île elle-même, bien entendu.

Valentin scruta la pente. Le temple brillait comme un œil blanc unique serti dans le front sombre de la falaise.

Le Grand Périple durait depuis quatre ou cinq mois, peut-être six ; une succession de jours et de semaines, de villes et de provinces, et tout commençait à se brouiller et à se mélanger. Il était arrivé le jour-même au grand port d'Alaisor, très haut sur la côte nord-ouest d'Alhanroel. Il avait laissé derrière lui Treymone, Stoienzar, Vilimong, Estotilaup, Kimoise ; toutes ces villes qui s'unissaient dans son esprit pour former une vaste métropole s'étendant tel un monstre indolent aux innombrables tentacules sur la surface de Majipoor.

Sambigel, un homme courtaud et basané portant un collier de barbe brun et dense ne cessait de parler d'une voix monotone, souhaitant la bienvenue au Coronal et débitant des platitudes. Valentin avait la prunelle vitreuse et son esprit vagabondait. Il avait déjà entendu tout cela, à Kikil comme à Steenorp ou à Klai ; événement inoubliable, amour et gratitude de toute la population, fière de ceci, honorée par cela. Oui. Oui. Il se demandait dans quelle ville on lui avait montré le célèbre lac qui s'évaporait. Était-ce à Simbilfant ? Le ballet aérien, il l'avait vu à Montepulsiane, à moins que ce ne fût à Ghray ? Les abeilles dorées, c'était à Bailemoona, il en était sûr, mais la chaîne céleste ? À Arkilon ? Ou à Sennamole ?

Il reporta son regard sur le temple de la falaise par lequel il se sentait irrésistiblement attiré. Il avait follement envie de se trouver là-haut, d'être emporté sur les ailes du vent et entraîné comme une feuille morte jusqu'au sommet.

— *Mère, laisse-moi me reposer un moment avec toi !*

Il y eut une pause dans le discours du maire. Ou peut-être avait-il terminé. Valentin se tourna vers Tunigorn.

— Prends des dispositions pour que je dorme dans le temple cette nuit.

Sambigel eut l'air déconcerté.

— J'avais cru comprendre, monseigneur, que vous deviez voir cet après-midi le Tombeau de lord Stiamot, puis vous rendre dans la Salle des Topazes à une réception suivie d'un dîner au...

— Lord Stiamot a attendu huit mille ans que je vienne lui rendre hommage. Il pourra attendre une journée de plus.

— Bien sûr, monseigneur. Il en sera fait selon vos désirs, monseigneur.

Sambigel fit à plusieurs reprises et avec empressement le signe de la constellation.

— Je vais informer la hiérarque Ambargarde que vous serez son hôte cette nuit. Et maintenant, monseigneur, si vous le permettez, nous avons un spectacle à vous présenter...

Un orchestre attaqua un air entraînant. De centaines de milliers de gorges jaillirent des paroles sans nul doute émouvantes, bien que Valentin ne pût distinguer une seule syllabe. Il demeura impassible, laissant courir son regard sur la foule immense, hochant la tête de temps à autre, souriant, plongeant les yeux dans ceux de quelque citadin effrayé qui n'oublierait jamais cette journée. Le sentiment de sa propre irréalité le gagnait. Il songea qu'il n'était pas besoin d'être humain pour jouer ce rôle. Une statue ferait tout aussi bien l'affaire, ou une astucieuse marionnette, ou même l'un de ces personnages en cire qu'il avait vus à Pidruïd un soir de fête, il y avait bien longtemps. Comme ce serait pratique d'envoyer à ce genre de manifestations un faux Coronal capable d'écouter d'un air grave, de distribuer des sourires et des signes de main chaleureux, peut-être même de prononcer quelques paroles sincères de remerciement.

Du coin de l'œil, il vit Carabella qui le regardait d'un air inquiet. Il lui fit un petit geste avec deux doigts de la main droite, un signe convenu pour lui indiquer que tout allait bien. Mais le visage de Carabella demeura soucieux. Et Valentin eut

l'impression que Tunigorn et Lisamon Hultin s'étaient insensiblement déplacés et se tenaient étrangement près de lui. Pour le rattraper s'il tombait ? Par les moustaches de Confalume, s'imaginaient-ils qu'il allait tourner de l'œil comme il l'avait fait dans le Labyrinthe ?

Il se redressa : agiter la main, sourire, hocher la tête, agiter la main, sourire, hocher la tête. Il n'arriverait rien. Rien. Rien. Mais cette cérémonie allait-elle se terminer un jour ?

Il s'écoula une autre demi-heure, puis enfin elle arriva à son terme, et la suite royale, empruntant un passage souterrain, se dirigea rapidement vers les appartements du Coronal dans le palais du maire, de l'autre côté de la place.

Quand ils furent seuls, Carabella s'adressa à Valentin.

— J'ai eu l'impression que tu étais souffrant là-bas, dit-elle.

— Si l'ennui est une maladie, répondit-il d'un ton aussi détaché que possible, alors c'est vrai, j'étais souffrant.

Elle garda le silence pendant quelques instants, puis demanda :

— Est-il absolument nécessaire de poursuivre le Grand Périple ?

— Tu sais bien que je n'ai pas le choix.

— J'ai peur pour toi.

— Pourquoi, Carabella ?

— Il y a des moments où je te reconnais à peine. Qui est cet homme sombre et agité qui partage ma couche ? Qu'est devenu le Valentin que j'ai connu à Pidruid ?

— Il est toujours là.

— Je veux bien le croire. Mais il est caché, comme le soleil est caché quand l'ombre de la lune le dérobe à la vue. Quelle ombre pèse sur toi, Valentin ? Quelle ombre pèse sur le monde ? Il t'est arrivé quelque chose d'étrange dans le Labyrinthe ? Que s'est-il passé ? Pourquoi ?

— Pour moi, le Labyrinthe est un lieu dépourvu de joie, Carabella. Je m'y suis peut-être senti enfermé, enterré, étouffé...

Il secoua la tête.

— Oui, c'était étrange. Mais le Labyrinthe est loin. Dès que nous avons commencé à traverser des paysages plus riants, j'ai

senti que je redevenais moi-même, j'ai retrouvé la joie et l'amour, je...

— Tu t'abuses peut-être mais tu ne me trompes pas. Tu n'as plus de plaisir à faire cela, plus maintenant. Au début, tu ne voulais pas en perdre une miette, comme si tu ne pouvais t'en rassasier – tu voulais aller partout, tout voir, goûter à tout – mais plus maintenant. Je le vois dans tes yeux, je le vois sur ton visage. Tu te déplaces comme un somnambule. Prétendras-tu le contraire ?

— C'est vrai, je m'en lasse. Je le reconnais.

— Alors arrête le Grand Périple ! Retourne au Mont que tu aimes et où tu as toujours été vraiment heureux !

— Je suis le Coronal. Le Coronal a le devoir sacré de se présenter au peuple sur lequel il règne. Je le lui dois.

— Et à toi-même, que te dois-tu alors ?

— Je t'en prie, ma douce ! Même si tout cela m'ennuie et c'est le cas – c'est vrai, j'entends maintenant des discours dans mon sommeil, je vois d'interminables défilés de jongleurs et d'acrobates – nul n'a jamais péri d'ennui. Il est de mon devoir de poursuivre ce périple. Je continue.

— Alors supprime au moins la visite de Zimroel. Un continent est plus que suffisant. Si tu fais halte dans chacune des cités qui sont sur la route, il te faudra plusieurs mois pour regagner le Mont du Château. Et tu veux aller à Zimroel ? Piliplok, Ni-moya, Til-omon, Narabal, Pidruïd – cela va prendre des années, Valentin !

Il secoua lentement la tête.

— J'ai un engagement envers le peuple tout entier, Carabella, pas seulement envers les habitants d'Alhanroel.

— Je comprends, dit-elle en lui prenant la main. Mais tu exiges peut-être trop de toi-même. Je te le demande encore une fois : songe à supprimer Zimroel. Veux-tu faire cela ? Veux-tu au moins y réfléchir ?

— Si je le pouvais, je rentrerais ce soir-même au Mont du Château. Mais je dois continuer. Il le faut.

— Et cette nuit, au temple, tu espères t'entretenir en rêve avec la Dame ta mère, c'est bien cela ?

— Oui, dit-il. Mais...

— Alors promets-moi ceci. Si ton esprit réussit à entrer en contact avec le sien, demande-lui si tu dois aller à Zimroel. Et que son avis te guide sur ce point comme il l’a si bien fait dans tant d’autres domaines. Veux-tu faire cela ?

— Carabella...

— Veux-tu lui demander ? Simplement lui poser la question ?

— Très bien, dit-il. Je lui demanderai. Cela je te le promets. Elle le regarda d’un air malicieux.

— Est-ce que je te donne l’impression d’être une mégère, Valentin. À te tarabuster et te harceler de la sorte ? Tu sais que j’agis ainsi par amour.

— Oui, je le sais, dit-il.

Il l’attira vers lui et la serra dans ses bras. Ils arrêterent là leur discussion, car le moment était venu de se préparer à gravir les Hauts d’Alaisor pour rejoindre le temple de la Dame. Le jour tombait quand ils s’engagèrent sur la route étroite et sinueuse et les lumières de la ville scintillaient derrière eux comme des millions de pierres précieuses étincelantes disséminées dans la plaine.

La hiérarque Ambargarde, une grande femme au port de reine, au regard pénétrant et à la chevelure blanche et soyeuse, attendait au portail du temple pour accueillir le Coronal. Tandis que des acolytes craintifs regardaient bouche bée, elle lui adressa quelques brèves et chaleureuses paroles de bienvenue. Elle lui apprit qu’il était le premier Coronal à visiter le temple depuis le passage de lord Tyeveras lors de son second Grand Périple et le conduisit à travers le parc ravissant jusqu’à ce que le temple lui-même apparaisse. C’était un long bâtiment d’un seul étage, construit en pierre blanche, sans ornement, d’aspect presque austère, situé dans un vaste jardin où la simplicité s’alliait à la beauté. La face orientée à l’ouest décrivait un arc en suivant le bord de la falaise et donnait sur la mer. De l’autre côté, des ailes disposées les unes par rapport aux autres à angles aigus rayonnaient vers l’orient.

Valentin traversa une loggia très aérée et s’avança jusqu’à un petit portique qui semblait suspendu dans le vide à l’extrémité de la falaise. Il y demeura un long moment en silence, Carabella et la hiérarque à ses côtés, Sleet et Tunigorn derrière. C’était un

lieu extraordinairement calme ; il n'entendait rien d'autre que le mouvement du vent frais et pur qui souillait sans trêve du nord-ouest et le bruissement de la cape écarlate de Carabella. Il regarda Alaisor qui s'étendait en contrebas. Le grand port ressemblait à un éventail géant déployé à la base de la falaise et s'allongeait si loin au nord et au sud qu'il n'en distinguait pas les limites. Les tranchées sombres d'avenues colossales traversaient la cité sur toute sa longueur, convergeant vers le cercle lointain, à peine visible, des grands boulevards où six obélisques géants se dressaient vers le ciel. C'était le tombeau de lord Stiamot, le conquérant des Métamorphes. Derrière s'étendait la mer, d'un vert profond, enveloppée de brumes.

— Venez, monseigneur, dit Ambargarde. Le jour jette ses derniers feux. Puis-je vous montrer votre chambre ?

Il allait dormir seul, dans une petite pièce nue, près du tabernacle. Il ne mangerait pas et ne boirait rien d'autre que le vin des interprètes des songes qui lui ouvrirait l'esprit et le rendrait accessible à la Dame. Quand Ambargarde fut partie, il se tourna vers Carabella.

— Je n'ai pas oublié ma promesse, mon amour, dit-il.

— Je le sais. Oh, Valentin, comme je souhaite qu'elle te dise de retourner au Mont !

— T'inclineras-tu si elle ne le fait pas ?

— Comment pourrais-je ne pas m'incliner devant tes décisions ? Tu es le Coronal. Mais je souhaite qu'elle te dise de rentrer. Fais de bons rêves, Valentin.

— Toi aussi, Carabella.

Elle se retira et il resta quelque temps à la fenêtre, regardant la nuit engloutir le littoral et la mer. Il savait que quelque part à l'ouest se trouvait l'Ile du Sommeil qui était le domaine de sa mère. Loin au-delà de l'horizon vivait la douce et bienheureuse Dame qui apportait la sagesse au monde dans son sommeil. Valentin fouillait la mer du regard, s'efforçant de percer la brume et l'obscurité naissante, comme s'il pouvait distinguer, en scrutant les lointains avec assez d'intensité, les remparts calcaires d'un blanc éblouissant sur lesquels reposait l'île.

Puis il se dévêtit et s'allongea sur le petit lit qui constituait tout le mobilier de la pièce. Il leva la coupe qui contenait le vin

des rêves d'un rouge sombre. Il but une longue gorgée du breuvage épais et sucré, puis une seconde, et se laissa glisser dans l'état de transe qui ouvrait son esprit aux projections mentales venues de loin. Après quoi, il attendit que le sommeil le gagne.

— *Viens à moi, mère. C'est Valentin.*

Il sentit qu'il s'engourdissait et sombra dans le sommeil.

— *Mère...*

— *Dame...*

— *Mère...*

Des fantômes dansaient dans son cerveau. Des silhouettes ténues et allongées sortaient de trous dans le sol en éclatant comme des bulles et s'élevaient en spirale jusqu'à la voûte céleste. Des mains désincarnées poussaient sur le tronc des arbres, les rochers ouvraient des yeux jaunes et les rivières avaient des cheveux. Il regardait et attendait en se laissant descendre de plus en plus profondément dans le royaume des rêves sans cesser de projeter son âme vers la Dame.

Puis il l'aperçut dans le Temple Intérieur, sur l'Ile. Elle était assise au bord du bassin octogonal de la salle en pierre blanche, penchée en avant, comme si elle observait son reflet. Il flotta vers elle et resta juste derrière, puis il baissa les yeux et vit sur la surface de l'eau le visage familier aux lèvres charnues, au regard affectueux, aux cheveux bruns luisants, la fleur fichée comme toujours derrière l'oreille, le bandeau d'argent ceignant le front.

— Mère, dit-il doucement. C'est Valentin.

Elle se retourna pour lui faire face. Mais le visage qu'il découvrit était celui d'une étrangère, pâle, hagard, perplexe et renfrogné.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Mais enfin, tu me connais ! Je suis la Dame de l'Ile !

— Non... non...

— Mais si, c'est bien moi.

— Non.

— Pourquoi es-tu venu me voir ici ? Tu n'aurais pas dû faire cela, car tu es Pontife et il convient que ce soit moi qui me déplace pour aller vers toi plutôt que toi vers moi.

— Pontife ? Vous voulez dire Coronal.

— Ah, j'ai dit cela ? Alors je me suis trompée.

— Et ma mère ? Où est-elle ?

— Je suis ta mère, Valentin.

Et, de fait, ce visage pâle et hagard n'était qu'un masque qui se réduisit à une pellicule et se détacha comme une gaine de vieille peau pour dévoiler le merveilleux sourire de sa mère et son regard rassurant. Cette apparence céda la place à l'autre face, puis le vrai visage de la Dame apparut derechef, mais cette fois elle pleurait. Il tendit les bras vers elle, ses mains la traversèrent et il se retrouva seul. Elle ne revint pas vers lui cette nuit-là, mais il la poursuivit de vision en vision, en des lieux d'une telle étrangeté qu'il eût volontiers battu en retraite s'il l'avait pu ; il finit par mettre un terme à ses recherches et s'abandonna à un sommeil profond et sans rêves.

Il ne se réveilla qu'au milieu de la matinée. Il prit un bain, sortit de sa chambre et trouva Carabella qui l'attendait dehors, le visage tiré et tendu, les yeux rougis comme après une nuit de veille.

— Comment va le Coronal ? demanda-t-elle aussitôt.

— Je n'ai rien appris cette nuit. Mes rêves étaient vides de sens et la Dame ne m'a pas parlé.

— Oh, mon amour, comme je suis triste !

— J'essaierai de nouveau cette nuit. Je n'ai peut-être pas bu assez de vin des rêves, ou bien j'en ai trop bu. La hiérarque me conseillera. As-tu mangé, Carabella ?

— Depuis longtemps. Mais je veux bien prendre un autre petit déjeuner avec toi. Et Sleet aimerait te voir. Un message urgent est arrivé et il était prêt à aller te le porter, mais je l'en ai empêché.

— Quel genre de message ?

— Il ne m'a rien dit. Veux-tu que je l'envoie chercher ?

Valentin acquiesça de la tête.

— Je vais attendre là-bas, dit-il en montrant d'un geste du bras le petit portique dominant la falaise.

Quand Sleet apparut, il était accompagné d'un inconnu, un homme mince à la peau lisse, avec un visage triangulaire au front large et aux grands yeux sombres, qui fit rapidement le signe de la constellation et s'arrêta devant Valentin, considérant

le Coronal comme s'il s'agissait d'une créature d'une autre planète.

— Monseigneur, voici Y-Uulisaan qui est arrivé cette nuit de Zimroel.

— Un nom insolite, dit Valentin.

— C'est celui de notre famille depuis de nombreuses générations, monseigneur. Je travaille en collaboration avec le bureau des affaires agricoles de Ni-moya et j'ai mission de vous transmettre de fâcheuses nouvelles de Zimroel.

Valentin sentit son cœur se serrer tandis qu'Y-Uulisaan lui tendait une liasse de documents.

— Tout est décrit là-dedans, dit-il. Tous les détails de chacune des maladies, les zones touchées, l'ampleur des dégâts...

— Les maladies ? Quelles maladies ?

— Dans les régions agricoles, monseigneur. À Dulorn le charbon de la lusavande a réapparu et à l'ouest de la vallée les niyks meurent. Le stajja et le glein sont touchés eux aussi et les charançons ont attaqué le ricca et le milaile à...

— Monseigneur ! s'écria soudain Carabella. Regarde, regarde là-haut !

Il pivota sur lui-même pour lui faire face. Elle pointait le doigt vers le ciel.

— Mais qu'est-ce que c'est ?

Valentin leva la tête. Portée par le vent avançait une étrange armée de gros animaux luisants et transparents qui ne ressemblaient à rien de ce qu'il connaissait. Ils flottaient, venant de l'occident. Leur corps dont le diamètre était environ de la taille d'un homme avait la forme d'une soucoupe incurvée pour mieux flotter et de longues pattes velues qu'ils tenaient raides de chaque côté. Leurs yeux, disposés en double rangée sur le front, étaient de gros globes noirs de la taille d'un poing qui brillaient de manière éclatante, au soleil. Des centaines, voire des milliers de ces sortes d'araignées passaient au-dessus d'eux, une migration, un flot continu et spectral dans le ciel.

— Ces animaux sont monstrueux, fit Carabella en frissonnant. On dirait qu'ils sortent tout droit d'un message du Roi des Rêves.

Avec horreur et stupéfaction, Valentin les regarda passer, plongeant et s'élevant au gré du vent. Des cris retentirent dans la cour du temple où l'alarme était donnée. Valentin fit signe à Sleet de le suivre et partit en courant. Il vit la vieille hiérarque debout au centre de la pelouse, brandissant un lanceur d'énergie. Les animaux flottants obscurcissaient le ciel et certains se laissaient porter vers le sol. Ambargarde et une demi-douzaine d'acolytes s'efforçaient de les détruire avant qu'ils se posent, mais plusieurs dizaines avaient déjà touché terre. Après s'être posés, ils demeuraient immobiles, mais la belle pelouse était instantanément brûlée et jaunie sur une surface faisant à peu près le double de la taille des araignées.

Au bout de quelques minutes, l'assaut fut terminée. Les animaux flottants étaient passés et disparaissaient vers l'est, mais le parc et le jardin du temple donnaient l'impression d'avoir été attaqués au lanceur d'énergie. En voyant Valentin, la hiérarque Ambargarde posa son arme et se dirigea lentement vers lui.

— Quels étaient ces animaux ? demanda-t-il.

— Des araignées de vent, monseigneur.

— Je n'en avais jamais entendu parler. Vivent-elles dans la région ?

— Non, monseigneur, le Divin soit loué ! Elles viennent de Zimroel, des montagnes au-delà de Khyntor. Tous les ans, quand arrive la saison des amours, elles se laissent entraîner par les grands vents. Elles s'accouplent en l'air et laissent tomber les œufs féconds qui sont poussés vers l'est par les vents contraires soufflant des montagnes jusqu'à ce qu'ils atteignent l'endroit où ils éclore. Mais les adultes sont pris dans les courants de l'air et entraînés jusqu'à la mer. C'est ainsi qu'ils arrivent parfois à la côte d'Alhanroel.

Avec une grimace de dégoût, Sleet se dirigea vers une des dernières araignées de vent qui était tombée à proximité. Elle demeurait presque immobile, seules ses grosses pattes velues étaient agitées de faibles mouvements convulsifs.

— N'approchez pas d'elle ! cria Ambargarde. Tout son corps est venimeux.

Elle appela un acolyte qui détruisit l'araignée avec son lanceur d'énergie.

— Avant de s'accoupler, dit la hiérarque à Valentin, elles sont assez inoffensives et se nourrissent de feuilles et de brindilles. Mais dès qu'elles ont lâché leurs œufs, elles deviennent dangereuses. Vous voyez ce qu'elles ont fait à l'herbe de la pelouse. Il nous faudra arracher tout cela, faute de quoi plus rien ne repoussera jamais.

— Et cela se produit tous les ans ? demanda Valentin.

— Oh, non, non, le Divin soit loué. La plupart d'entre elles périssent au-dessus de la mer. Elles n'arrivent que rarement jusqu'ici. Mais quand nous les voyons... Oh, monseigneur, c'est toujours un très mauvais présage !

— Quand les avez-vous vues pour la dernière fois ? demanda le Coronal.

Ambargarde sembla hésiter.

— L'année de la mort de votre frère lord Voriach, monseigneur, dit-elle enfin.

— Et avant cela ?

Les lèvres de la hiérarque se mirent à trembler.

— Je ne m'en souviens pas. Une dizaine ou une quinzaine d'années plus tôt.

— Ce ne serait pas l'année de la mort de lord Malibor, par hasard ?

— Monseigneur... pardonnez-moi...

— Il n'y a rien à pardonner, dit calmement Valentin.

Il s'éloigna du groupe et s'arrêta devant les endroits calcinés de la pelouse. Dans le Labyrinthe, songea-t-il, le Coronal est tourmenté par de sombres visions à la table du banquet. À Zimroel les maladies s'abattent sur les récoltes. À Alhanroel ce sont les araignées de vent porteuses de mauvais présages qui arrivent. Et quand je vais voir ma mère en rêve, je découvre le visage d'une inconnue. Le message est très clair, n'est-ce pas. Mais oui, le message est très clair.

— Sleet ! cria-t-il.

— Monseigneur ?

— Va trouver Asenhart et dis-lui de préparer la flotte. Nous appareillons dès que possible.

— Pour Zimroel, monseigneur ?
— Pour l’île d’abord, afin que je puisse m’entretenir avec la Dame. Et ensuite pour Zimroel, oui.

— Valentin ? dit une petite voix.

C’était Carabella. Elle avait un regard fixe, étrange, et son visage était pâle. Elle avait presque l’air d’une enfant, une petite enfant effrayée dont l’âme a été effleurée dans la nuit par le Roi des Rêves.

— Quels maux vont s’abattre sur notre planète ? demanda-t-elle d’une petite voix qu’il eut de la peine à entendre. Que va-t-il nous arriver ? Dis-moi, que va-t-il nous arriver ?

LE LIVRE DES ROIS DES EAUX

« L'épreuve consiste à atteindre Ertsud Grand », avait dit l'instructeur. « Tu avanceras à travers la campagne au sud de la route de Pinitor. Tu auras pour armes un gourdin et une dague. Il y aura comme obstacle à vaincre sept bêtes de traque : vourhain, malorn, zeil, kassai, minmollitor, weyhant et zytoon. Elles sont très dangereuses et peuvent te blesser si tu les laisses t'attaquer par surprise. »

Hissune se cacha derrière un ghazan dont le gros tronc était si noueux et si tordu qu'il pouvait avoir dix mille ans et scruta l'étroite vallée qui s'étirait devant lui. Tout était calme. Il n'aperçut aucun de ses compagnons ni aucun animal.

Cela faisait trois jours qu'il était parti et il lui restait encore vingt kilomètres à parcourir. Mais ce qu'il avait sous les yeux était accablant : une morne pente de blocs de granit branlants qui allait probablement s'écrouler dès qu'il poserait le pied dessus et qu'il dévalerait jusqu'en bas pour aller se fracasser sur les rochers de la vallée. Même si ce n'était qu'un exercice d'entraînement, Hissune savait qu'il risquait de se tuer s'il trébuchait.

Mais il avait encore moins envie de faire marche arrière et de descendre par un autre itinéraire. Emprunter encore une fois cette étroite corniche qui serpentait à flanc de falaise, risquer une chute vertigineuse au moindre faux pas, repasser sous ces terrifiantes saillies qui l'avaient obligé à avancer en rampant, il n'en était pas question. Mieux valait tenter de traverser cet éboulis que de rebrousser chemin. De plus, l'une des sept bêtes de traque, le vourhain rôdait toujours là-haut. Hissune ne tenait pas à affronter ses défenses et ses immenses griffes recourbées.

Utilisant son gourdin comme canne, il s'engagea prudemment sur le terrain granitique.

Un soleil radieux brillait sur le bas des pentes du Mont du Château, bien au-dessous de la barrière de nuages qui recouvraient toujours la partie supérieure de l'immense

montagne. Des fragments de mica étincelants étaient incrustés dans les blocs de granit et Hissune était aveuglé par la réverbération.

Il avança précautionneusement un pied, se pencha en avant et constata que le sol supportait bien son poids. Il fit un second pas, puis un troisième. Quelques menus morceaux de roche brillants comme de petits miroirs se détachèrent et rebondirent en roulant jusqu'au bas de la pente.

Il ne semblait y avoir aucun danger que tout l'éboulis s'effondre. Hissune poursuivit sa descente. Ses genoux et ses chevilles endoloris par la pénible traversée d'un col battu par les vents effectuée la veille, protestaient contre la raideur de la pente. Les courroies de son sac à dos lui meurtrissaient la chair. Il avait soif et souffrait d'un léger mal de tête : l'air était rare dans cette partie du Mont du Château. Il se prenait par moments à souhaiter être encore en sécurité au château, plongé dans les textes de droit constitutionnel et d'histoire ancienne qu'il avait été contraint d'étudier durant les six derniers mois. Il ne pouvait alors réprimer un sourire car il se rappelait qu'aux pires moments de ses études, il avait désespérément compté les jours le séparant de l'épreuve de survie qui le délivrerait des livres. Mais pour l'instant, il ne trouvait plus le temps passé dans la bibliothèque du château aussi fastidieux et il ne voyait dans ce trajet qu'une épuisante épreuve.

Il leva les yeux. Le soleil semblait remplir la moitié du ciel. Il mit sa main en visière pour se protéger.

Cela faisait presque un an qu'Hissune avait quitté le Labyrinthe et il n'était pas entièrement habitué à la vue de l'astre ardent dans le ciel ni au contact de ses rayons sur sa peau. Il se réjouissait parfois de sentir cette chaleur à laquelle il n'avait pas été habitué – sa pâleur avait depuis longtemps été remplacée par un hâle cuivré – mais à d'autres moments cela lui faisait peur. Il avait alors envie de fuir le soleil et de se cacher au plus profond de la terre, hors de son atteinte.

Imbécile. Nigaud. Le soleil n'est pas ton ennemi ! Avance. Avance.

À l'ouest, il vit les tours noires d'Ertud Grand se profiler sur l'horizon. La ville d'Hoikmar d'où il était parti formait une

masse grise de l'autre côté du ciel. D'après ses calculs, il avait parcouru trente kilomètres – souffrant de la chaleur et de la soif, traversant des lacs de poussière, des océans de cendres et des fumerolles en spirales et franchissant des champs de lave. Il avait échappé au kassai, cet animal aux antennes mobiles et aux yeux semblables à des soucoupes blanches qui l'avait poursuivi pendant une demi-journée. Il avait utilisé le vieux truc de la double piste pour tromper le vourhain, laissant celui-ci se ruer sur sa tunique qu'il avait enlevée tandis qu'il descendait un sentier trop étroit pour que la bête puisse l'y suivre. Il restait cinq animaux. Le malorn, le zeil, le weyhant, le minmollitor et le zytoon.

C'étaient des noms étranges pour des bêtes étranges venues de nulle part. Elles étaient peut-être synthétiques et avaient pu être créées comme les montures grâce à des techniques très anciennes. Mais pourquoi créer des monstres ? Pourquoi les laisser en liberté sur le Mont du Château ? Simplement pour éprouver et endurcir les jeunes nobles ? Hissune se demanda ce qui arriverait si le weyhant ou le zytoon surgissait à l'improviste et lui sautait dessus. *Elles peuvent te blesser si tu les laisses t'attaquer par surprise.* Blesser, certes. Mais tuer ? Quel était le but de cette épreuve ? Affiner les capacités de survie des jeunes chevaliers-initiés ou éliminer les inaptes. Hissune savait qu'au même moment une quarantaine de jeunes gens comme lui étaient dispersés tout au long des cinquante kilomètres du parcours. Combien d'entre eux atteindraient Ertsud Grand ?

Il y aurait au moins lui. Il en était certain.

Tâtant les rochers avec son gourdin pour en éprouver la fermeté, il descendait lentement la pente de granit. Arrivé à mi-chemin, il rencontra son premier obstacle : un énorme bloc de pierre triangulaire apparemment inoffensif était en fait en équilibre précaire et céda dès qu'il l'effleura du pied gauche. Il vacilla un instant sur ses jambes, s'efforçant désespérément de se rétablir, puis il plongea en avant. Son gourdin lui échappa des mains et, tandis qu'il provoquait une petite chute de rochers en trébuchant, sa jambe droite s'enfonça jusqu'à la cuisse entre deux grandes pierres plates tranchantes comme des lames de couteau.

Hissune s'agrippa où il pouvait et tint bon. Au-dessous de lui, les rochers ne s'éboulaient pas. Une sensation de brûlure lui parcourait la jambe. Était-elle cassée ? Ses ligaments étaient-ils arrachés, ses muscles froissés ? Il commença lentement à la dégager. Sa jambière était déchirée sur toute la longueur et du sang s'écoulait d'une profonde entaille. Mais il n'avait apparemment rien d'autre, à l'exception d'un élancement à l'aine qui provoquerait probablement un fâcheux boitement le lendemain. Il récupéra son gourdin et avança prudemment.

Puis la nature de la pente changea : les gros blocs fissurés furent remplacés par des gravillons encore plus traîtres sous les pas d'Hissune qui adopta une démarche glissante, tournant les pieds sur le côté et descendant tout en poussant les gravillons devant lui. Cela lui faisait mal à sa jambe blessée mais lui permettait de garder l'équilibre. Le bas de la pente était maintenant en vue.

Il glissa à deux reprises. La première fois, il ne dérapa que sur une courte distance ; mais la seconde fois, il descendit de dix mètres et c'est en enfonçant profondément les pieds dans la pierraille et en s'aidant des mains qu'il réussit à ne pas dévaler jusqu'en bas.

En se relevant, il ne retrouva pas sa dague. Il la chercha un moment parmi les gravillons, en vain, puis il haussa les épaules et repartit. De toute façon la dague ne me servirait à rien contre un weyhant ou un minmollitor, se dit-il. En revanche, elle lui manquerait pour chercher sa nourriture en chemin : que ce soit pour creuser le sol à la recherche de tubercules comestibles ou pour peler des fruits.

Au pied de la pente, la vallée s'ouvrait sur un large plateau rocailleux, sec et désolé, planté çà et là de vieux *ghazans* complètement dénudés et comme à l'accoutumée tordus de façon grotesque et compliquée. Mais un peu plus loin à l'est, il aperçut des arbres d'une autre espèce, grands, fins et feuillus, réunis en bouquet. C'était le signe qu'il y avait de l'eau et il se dirigea vers eux.

Mais cet îlot de verdure était en fait plus éloigné qu'il ne le pensait et après une heure de marche il ne semblait pas s'en être beaucoup rapproché. La jambe blessée d'Hissune se raidissait

très vite. Il n'avait plus rien à manger et quand il franchit le sommet d'une colline, il vit le malorn qui l'attendait de l'autre côté.

C'était un animal d'une laideur monstrueuse. Son énorme corps ovale était soutenu par dix pattes extrêmement longues en forme de V qui maintenaient son thorax à à peine un mètre du sol. Huit de ses pattes se terminaient par de larges palmes et les deux du devant étaient munies de griffes et de pinces. Une rangée d'yeux rouges étincelants faisait le tour de son corps et sa longue queue recourbée était hérissée de dards.

— Je pourrais te tuer avec un miroir ! lui lança Hissune. Tu mourrais rien qu'en voyant ton reflet !

Le malorn émit un léger sifflement et se déplaça lentement vers lui, en remuant ses mâchoires et ses pinces. Hissune souleva son gourdin et attendit. Je n'ai rien à craindre si je garde mon calme, songea-t-il. L'épreuve n'avait pas pour but de tuer les apprentis, mais seulement de les endurcir et peut-être d'observer leur comportement devant une agression.

Il laissa le malorn s'approcher jusqu'à une dizaine de mètres. Puis il ramassa une grosse pierre qu'il lança à la tête de l'animal. Le malorn esquiva facilement et continua à avancer. Hissune se déplaça tout doucement vers la gauche en tenant fermement son gourdin des deux mains. Le malorn ne paraissait ni vif ni agile, mais s'il essayait de charger, Hissune avait l'intention de le faire courir en montant.

— Hissune ? demanda une voix derrière lui.

— Qui est là ? fit Hissune sans regarder autour de lui.

— Alsimir.

C'était un chevalier-initié de Peritole qui avait un ou deux ans de plus que lui.

— Comment ça va ? demanda Hissune.

— Je suis blessé. Le malorn m'a piqué.

— C'est grave ?

— Mon bras gonfle. C'est son venin.

— Je reviens tout de suite. Mais d'abord...

— Méfie-toi. Il saute.

En effet, le malorn semblait fléchir les pattes pour bondir. Hissune attendit, se balançant légèrement sur les pieds.

Pendant un moment qui lui parut interminable, il ne se passa rien. Le temps semblait s'être immobilisé et Hissune regardait patiemment le malorn. Le jeune homme était parfaitement calme. Il n'y avait aucune place dans son esprit pour la peur, l'incertitude, les suppositions sur ce qui pourrait arriver.

L'étrange attente prit fin et l'animal fut brusquement en l'air, bondissant d'une violente poussée de toutes ses pattes. Au même instant, Hissune dégringola la pente en direction du malorn pour que l'animal le survole avec son élan.

Quand il passa au-dessus de sa tête, Hissune se jeta par terre pour éviter de recevoir un coup de queue mortel. Tenant son gourdin à deux mains, il le leva de toutes ses forces pour frapper le bas-ventre de l'animal. Il y eut un bruit d'expiration et les pattes du malorn battirent désespérément l'air. En tombant, ses griffes passèrent tout près d'Hissune.

Le malorn s'abattit sur le dos quelques mètres plus loin. Hissune s'approcha de lui et s'avança en sautillant entre les pattes agitées de soubresauts pour donner encore deux coups de bâton dans le ventre du malorn. Puis il recula. L'animal remuait encore un peu. Hissune ramassa la plus grosse pierre qu'il trouva, la souleva très haut au-dessus du malorn, puis la laissa tomber. Les pattes cessèrent de remuer. Hissune fit demi-tour, tremblant et transpirant, et s'appuya sur son gourdin. Il fut pris d'une violente nausée et vomit. Il lui fallut quelques instants pour retrouver son calme.

Alsimir était étendu à une quinzaine de mètres en contre-haut, la main droite serrée sur son épaule gauche qui avait doublé de volume. Il avait le visage cramoisi et les yeux vitreux.

— Donne-moi ta dague, dit Hissune en s'agenouillant près de lui.

— Elle est là-bas.

D'un geste vif, Hissune déchira la manche d'Alsimir, découvrant une plaie en forme d'étoile juste au-dessus du biceps. Il incisa la blessure avec la pointe de la dague, serra le bras du jeune homme, fit sortir le sang qu'il aspira, puis recracha et serra de nouveau le membre tuméfié. Alsimir tremblait, gémissait et poussa un ou deux cris. Après quelques

instants, Hissune nettoya la plaie et fouilla dans son sac à dos pour trouver un bandage.

— Ça devrait aller, dit-il. Avec un peu de chance demain à la même heure tu seras à Ertsud Grand où l'on te soignera convenablement.

Alsimir lança un regard horrifié au malorn gisant à terre.

— J'essayais de m'éloigner tout doucement, comme toi, et brusquement il m'a sauté dessus et m'a piqué. Je crois qu'il attendait que je meure pour me dévorer lorsque tu es arrivé.

— Quelle horrible bête, dit Hissune en frissonnant. Il avait l'air beaucoup moins repoussant sur les images du manuel d'entraînement.

— L'as-tu tué ?

— Probablement. Je me demande si nous sommes censés tuer les bêtes de traque. Ils en ont peut-être besoin pour les épreuves de l'année prochaine.

— Ça les regarde, dit Alsimir. Puisqu'ils nous envoient par ici pour affronter ces animaux, ils ne devraient pas être mécontents que nous en tuions un de temps en temps. Ah, par la Dame, j'ai mal !

— Viens. Nous allons finir le voyage ensemble.

— Nous n'avons pas le droit, Hissune.

— Et alors ? Tu crois que je vais te laisser seul dans cet état ? Allez, viens. Ils nous recaleront si cela leur fait plaisir. J'ai tué leur malorn, j'ai sauvé un homme blessé – c'est d'accord, j'ai échoué à l'épreuve. Mais demain je serai en vie, et toi aussi.

Hissune aida Alsimir à se lever et ils se dirigèrent lentement vers les arbres qui se dressaient au loin. Soudain Hissune se mit à trembler, une réaction à retardement. Cette bête affreuse passant au-dessus de sa tête, les yeux rouges fixes, les mâchoires s'entre choquant, le ventre mou – il allait mettre longtemps à oublier tout cela.

À mesure qu'ils avançaient, Hissune retrouva en partie son calme.

Il essaya d'imaginer lord Valentin aux prises avec des malorns, des zeils et des zytoons dans cette vallée perdue, ou Elidath, ou Divvis, ou encore Mirigant. Ils avaient sûrement tous subi la même épreuve quand ils étaient chevaliers-initiés et

c'est peut-être le même malorn qui avait sifflé et claqué des mâchoires devant le jeune Valentin vingt ans auparavant. Hissune trouvait tout cela un peu absurde. Quel était le rapport entre le fait d'échapper aux monstres et apprendre l'art de gouverner ? Je le comprendrai certainement tôt ou tard, se dit-il. En attendant, il devait veiller sur Alsimir et se méfier du zeil, du weyhant, du minmollitor et du zytoon. Avec de la chance, il n'aurait affaire qu'à une ou deux autres bêtes de traque : il était improbable qu'il rencontre les sept au cours de l'épreuve. Mais il restait encore une vingtaine de kilomètres jusqu'à Ertsud Grand et le chemin paraissait aride et malaisé. C'était donc cela la belle vie au Mont du Château ? Huit heures d'études quotidiennes des décrets de chaque Coronal et Pontife depuis Dvorn jusqu'à Tyeveras, interrompues par de petites randonnées dans la campagne couverte de broussailles pour affronter des malorns et des zytoons ? Qu'en était-il des fêtes et des jeux ? Et les joyeuses promenades dans les parcs et les forêts privés ? Hissune commençait à croire que les habitants des basses terres avaient une vue trop romantique de la vie de la noblesse du Mont. Il jeta un coup d'œil à Alsimir.

— Comment te sens-tu ?

— Plutôt faible. Mais l'enflure semble avoir légèrement diminué.

— Nous laverons la plaie en arrivant à ces arbres. Il y aura sûrement de l'eau.

— Je serais mort si tu n'étais pas arrivé, Hissune.

— Cela aurait pu être quelqu'un d'autre, dit Hissune en haussant les épaules. C'est le chemin logique pour traverser la vallée.

— Je ne comprends pas pourquoi ils te font subir cet entraînement, reprit Alsimir un moment après.

— Que veux-tu dire ?

— T'envoyer courir tous ces risques.

— Pourquoi pas ? Tous les initiés doivent passer par là.

— Lord Valentin a des projets particuliers pour toi. J'ai entendu Divvis le dire à Stasilaine la semaine dernière.

— Un grand destin m'attend, en effet. Maître des écuries. Gardien de la meute.

— Je ne plaisante pas. Divvis est jaloux de toi, tu le sais. Et tu lui fais peur car tu es le favori du Coronal. Divvis veut devenir Coronal – nul ne l'ignore. Il estime que tu le gênes ?

— Je crois que le venin te fait délirer.

— Crois-moi. Tu représentes une menace aux yeux de Divvis.

— Eh bien, il se trompe. Je n'ai pas plus de chances que lui de devenir Coronal. C'est Elidath l'héritier présomptif. Et je sais que lord Valentin assumera sa charge aussi longtemps qu'il le pourra.

— Je te dis que...

— Ne me dis rien du tout. Garde ton énergie pour marcher. Et quatre autres bêtes de traque nous attendent sur le chemin.

Voici le rêve de Faraataa, le Piurivar :

C'est l'Heure du Scorpion et le soleil va bientôt se lever sur Velalisier. Devant le portail de la ville, sur la route qu'on appelait Voie du Retour, un immense cortège est rassemblé et s'étire jusqu'à l'horizon. Le Prince À Venir est en tête, baigné d'une aura émeraude. Derrière lui se tiennent les quatre êtres sous les espèces de la Femme Rouge, du Géant Aveugle, de l'Homme Écorché et du Dernier Roi. Viennent ensuite les quatre prisonniers, attachés par des brins d'osier lâches, suivis de la multitude de Piurivars : Ceux Qui Reviennent.

Faraataa flotte haut au-dessus de la cité, évoluant avec aisance, embrassant du regard toute cette immensité. C'est parfait : tout a été rénové, les remparts restaurés, le sanctuaire reconstruit, les colonnes redressées. L'aqueduc recommence à transporter l'eau, les jardins fleurissent, les mauvaises herbes et les broussailles qui avaient envahi toutes les lézardes ont été arrachées, les tas de sable balayés.

Seuls le Septième Temple avait été laissé tel qu'il était à l'époque de la Chute : de simples fondations affaissées, environnées de décombres. Faraataa le survole et remonte en imagination dans l'océan noir du temps pour voir le Septième Temple avant sa destruction. Il a une vision de la Profanation.

Ah ! Voilà ! Le sacrifice impie se prépare sur les Tables des Dieux. Sur chacune d'elles est étendu un grand roi des eaux, encore vivant, impuissant du fait de son poids, remuant faiblement les ailes, le cou tordu, les yeux étincelants de fureur ou de peur. De minuscules silhouettes s'affairent autour des deux immenses créatures, se préparant à accomplir les rites interdits. Faraataa frissonne. Faraataa pleure et ses larmes semblables à des perles de cristal tombent jusqu'au sol lointain. Il voit les longs couteaux briller ; il entend les rois des eaux hurler et rugir ; il voit la chair découpée. Il veut crier à la foule : *non, non, c'est monstrueux, nous serons terriblement*

punis, mais à quoi bon, à quoi bon ? Tout cela a eu lieu des milliers d'années auparavant. Alors il continue de flotter et de regarder. Pareils à des fourmis, ils se répandent dans la ville, les pêcheurs, chacun brandissant son morceau de roi des eaux ; et ils portent la chair immolée au Septième Temple, ils la jettent sur le bûcher, ils chantent le Chant du Bûcher. *Que faites-vous ?* crie vainement Faraataa. *Vous brûlez nos frères !* Et la fumée s'élève, noire et grasse, piquant les yeux de Faraataa qui ne peut plus rester en l'air et tombe, tombe, tombe. Alors la Profanation est accomplie, la ville est condamnée et le monde entier perdu.

La première lueur du jour brille maintenant à l'est. Elle traverse la ville et frappe le croissant de lune fixé sur la longue perche qui domine les ruines du Septième Temple. Le Prince À Venir lève le bras et donne le signal. Le cortège s'ébranle. Tout en marchant, Ceux Qui Reviennent changent de forme de temps en temps, conformément aux préceptes du Livre des rois des eaux. Ils prennent tour à tour l'apparence de la Flamme, du Flot, de la Feuille Morte, de la Lame, des Sables, du Vent. Et quand ils passent devant la Place de l'Immuabilité, ils reprennent définitivement leur forme de Piurivar.

Le Prince À Venir étreint les quatre prisonniers que l'on conduit ensuite aux autels placés sur les Tables des Dieux. La Femme Rouge et l'Homme Écorché emmènent le plus jeune roi et sa mère à la Table orientale, où le roi des eaux Niznorn a péri il y a si longtemps, pendant la nuit du blasphème. Le Géant Aveugle et le Dernier Roi conduisent le roi plus âgé et celui qui vient nuitamment dans les rêves jusqu'à la Table occidentale, où le roi des eaux Domsitor a été sacrifié par les Profanateurs.

Le Prince À Venir se tient seul en haut du Septième Temple. Son aura est devenue écarlate. Faraataa descend, se joint à lui et devient lui : ils ne font plus qu'un.

— Au commencement il y eut la Profanation, la folie s'empara de nous et nous péchâmes contre nos frères de la mer, s'écrie-t-il. Et en nous réveillant, nous avons constaté ce que nous avons fait ; car par ce péché nous avons détruit notre grande cité et nous avons traversé les terres. Mais cela n'a pas été suffisant et des ennemis venus de loin se sont abattus sur nous, prenant tout ce que nous possédions et nous conduisant

dans le désert pour notre pénitence car nous avons péché contre nos frères de la mer. Nous avons perdu nos coutumes, nous avons beaucoup souffert et le Très Haut s'est détourné de nous jusqu'à ce que notre pénitence s'achève. Nous avons trouvé la force de nous libérer de nos oppresseurs et de réclamer ce que nous avons perdu à cause de notre ancien péché. On nous a alors prédit qu'un prince viendrait nous délivrer de l'exil le jour où prendrait fin notre pénitence.

— Ce jour est arrivé ! répond le peuple. Voici le temps du Prince À Venir !

— Le Prince À Venir est arrivé !

— Vous êtes le Prince À Venir !

— Je suis le Prince À Venir, crie-t-il. Maintenant tout est pardonné. Toutes les dettes ont été payées. Nous avons fait pénitence et nous sommes absous. Notre pays n'est plus en pénitence. Les rois des eaux ont été dédommagés. Velalisier est reconstruite. Notre vie recommence.

— Notre vie recommence ! Voici le temps du Prince à Venir ! Faraataa lève son bâton qui brille comme le feu dans la lumière matinale et fait signe à ceux qui attendent sur les deux Tables des Dieux. Les quatre prisonniers sont poussés en avant. Les longs couteaux étincellent. Les rois s'abattent et leur couronne roule dans la poussière. Les Tables sont lavées avec le sang des envahisseurs. Le dernier acte a été joué. Faraataa élève les mains.

— Maintenant, venez avec moi reconstruire le Septième Temple ! Les Piurivars se précipitent sous la direction de Faraataa. Ils rassemblent les blocs de pierre du temple et les remettent à leur ancienne place.

Quand ils ont fini, Faraataa se juche au sommet et porte son regard vers la mer, à des centaines de kilomètres de distance, où se sont rassemblés les rois des eaux. Il les voit battre la surface de l'eau de leurs grandes ailes. Il les voit hausser leurs énormes têtes et gronder.

— Frères ! Frères ! leur crie Faraataa.

— Nous t'entendons, frère de la terre.

— L'ennemi est vaincu. La ville est reconsacrée. Le Septième Temple est reconstruit. Est-ce la fin de notre pénitence, o frères ?

— Oui, répondent-ils. Le monde est purifié, une ère nouvelle commence.

— Sommes-nous pardonnés ?

— Vous êtes pardonnés, Ô frères de la terre.

— Nous sommes pardonnés ! crie le Prince À Venir.

Alors le peuple lève les mains vers lui et change de forme, devenant tour à tour l'Étoile, la Brume, l'Obscurité, la Lumière, la Caverne.

Et il ne reste plus qu'à pardonner à ceux qui ont commis le premier péché et qui depuis sont restés en esclavage au milieu des ruines. Le Prince À Venir tend les mains vers eux et leur annonce qu'ils sont délivrés de la malédiction qui pesait sur eux, qu'ils sont libres.

Alors les pierres de Velalisier rendent leurs morts, les esprits apparaissent, pâles et transparents ; ils s'animent et se colorent, ils dansent, changent de forme et poussent des cris de joie.

Voici ce qu'ils crient :

« Vive le Prince À Venir qui est le Roi Qui Est ! »

Voilà le rêve que fit Faraataa le Piurivar, allongé sur un lit de feuilles de bubblebush sous un immense dwikka, dans la province de Piurifayne, tandis que tombait une légère pluie.

3

— Faites venir Y-Uulisaan, dit le Coronal.

Des cartes représentant les régions sinistrées de Zimroel, couvertes de traits de crayon et d'annotations, étaient étalées sur le bureau de lord Valentin, dans la cabine de son vaisseau amiral, le *Lady Thiin*. Cela faisait trois jours qu'il avait quitté Alaisor avec une flotte de cinq navires sous le commandement du Grand Amiral Asenhardt. Ils faisaient route vers le port de Numinor situé sur la côte nord-est de l'Île du Sommeil. La

traversée durerait de nombreuses semaines, même avec des vents très favorables, et pour le moment ils étaient contraires.

En attendant l'arrivée de l'expert agricole, Valentin parcourut de nouveau les documents qu'Y-Uulisaan avait préparés à son attention et ceux qu'il avait fait venir des archives historiques. C'était peut-être la cinquantième fois qu'il les consultait depuis le départ d'Alaisor et leur contenu était toujours aussi attristant.

Valentin savait que le mildiou et la peste existaient depuis aussi longtemps que l'agriculture elle-même. Il n'y avait aucune raison pour que Majipoor, bien qu'étant une planète privilégiée, fût entièrement à l'abri de telles maladies ; d'ailleurs les archives prouvaient qu'il y avait eu de nombreux précédents. La maladie, la sécheresse et les nuages d'insectes avaient gravement perturbé les récoltes pendant une douzaine de règnes ou davantage et causé de véritables catastrophes dans au moins cinq d'entre eux : ceux de Setiphon et de lord Stanidor, de Thraym et de lord Vildivar, de Struin et de lord Guadeloom, de Kanaba et de lord Sirruth, et enfin de Signor et de lord Melikand qui remontait à une époque très reculée.

Mais ce qui se passe actuellement semble beaucoup plus menaçant, songea Valentin, et pas seulement parce qu'il s'agit d'une situation présente et non de crises enfouies dans les archives. La population de Majipoor s'était considérablement développée depuis la première maladie des végétaux : vingt milliards, contre à peine le sixième du temps de Struin et seulement une poignée sous le règne de Signor. Une population aussi énorme pouvait facilement être réduite à la famine si ses ressources agricoles étaient atteintes. La structure même de la société risquait de s'effondrer. Valentin était parfaitement conscient que l'équilibre de Majipoor au cours des nombreux siècles écoulés – contrairement à la plupart des civilisations – était fondé sur les conditions de vie exceptionnellement favorables qui régnaient sur l'immense planète. Comme personne n'était jamais vraiment dans le besoin, l'ordre des choses et même les inégalités sociales étaient presque universellement acceptés. Mais si les habitants de Majipoor

n'avaient plus la certitude de manger à leur faim, tout pouvait s'écrouler du jour au lendemain.

Et tous ces mauvais rêves, ces visions de chaos et ces étranges présages – des araignées flottantes survolant Alhanroel et autres choses semblables – tout cela créait chez Valentin une sensation de péril extrême.

— Y-Uulisaan est là, monseigneur, annonça Sleet.

L'expert agricole entra, l'air hésitant et mal à l'aise. Il fit gauchement le signe de la constellation exigé par l'étiquette. Valentin secoua impatiemment la tête et pria Y-Uulisaan de s'asseoir. Il indiqua du doigt la zone marquée en rouge qui longeait la vallée de Dulorn.

— Quelle est l'importance de la lusavande ?

— Elle est essentielle, monseigneur, répondit l'expert. Elle est à la base de l'assimilation d'hydrates de carbone dans tout le Nord et l'Ouest de Zimroel.

— Que pourrait-on faire en cas de pénurie grave ?

— Il serait possible de créer des aliments de remplacement en utilisant le stajja par exemple.

— Mais le stajja est également touché !

— En effet, monseigneur. Et le milaile qui satisfait les mêmes besoins nutritifs est attaqué par le charançon, comme je vous l'ai montré. Par conséquent nous pouvons prévoir une pénurie complète dans toute cette partie de Zimroel d'ici six à neuf mois.

Du bout d'un doigt, Y-Uulisaan dessina sur la carte un large cercle couvrant un territoire qui s'étendait presque de Ni-moya à l'est jusqu'à Pidruid sur la côte ouest et Velathys au sud. Combien y-a-t-il d'habitants dans cette région ? se demanda Valentin. Peut-être deux milliards et demi ? Il essaya d'imaginer deux milliards et demi de gens, ayant toujours connu l'abondance de nourriture, s'entasser, affamés, dans les villes de Til-omon, Narabal, Pidruid...

— Les greniers impériaux pourront nourrir la population pendant quelque temps, dit Valentin. En attendant, nous tâcherons de maîtriser ces maladies. Si j'ai bien compris, le charbon de la lusavande a été enrayé il y a environ un siècle.

— Grâce à des mesures draconiennes, monseigneur. Des provinces entières avaient été mises en quarantaine. Des fermes

avaient été incendiées puis on avait enlevé toute la couche superficielle du sol. Cela avait coûté des millions de royaux.

— Qu’importe l’argent quand la population meurt de faim ? Nous recommencerons. Dans combien de temps estimez-vous que la situation redeviendra normale si nous agissons immédiatement dans les régions qui produisent la lusavande ?

Y-Uulisaan garda un moment le silence, frottant ses larges pommettes saillantes avec ses pouces d’un air pensif.

— Cinq ans minimum, répondit-il enfin. Plus probablement dix.

— C’est impossible !

— Le charbon se propage rapidement. Des centaines d’hectares ont sûrement été infectés depuis le début de notre conversation, monseigneur. Il faut circonscrire la maladie avant de pouvoir en venir à bout.

— La maladie du niyk se développe-t-elle aussi vite ?

— Plus vite, monseigneur. Il apparaît qu’elle est liée au dépérissement du stajja qui est habituellement cultivé avec le niyk.

Valentin regarda fixement le mur de la cabine et ne vit qu’un néant grisâtre.

— Quel que soit le coût, nous surmonterons cette épreuve, dit-il après quelques instants. Y-Uulisaan, je veux que vous élaboriez un plan pour juguler chacune de ces maladies et que vous fassiez une estimation des dépenses. Est-ce possible ?

— Oui, monseigneur.

Le Coronal s’adressa à Sleet :

— Nous allons devoir coordonner nos efforts avec ceux du Pontificat. Dis à Ermanar d’entrer immédiatement en contact avec le ministre de l’Agriculture au Labyrinthe. Demande lui s’il est au courant de ce qui se passe à Zimroel, quelles mesures il propose, etc.

— Monseigneur, je viens de parler avec Ermanar, dit Tunigorn. Il a déjà contacté le Pontificat.

— Et alors ?

— Le ministre de l’Agriculture ne sait rien. En fait le poste de ministre de l’Agriculture est actuellement vacant.

— Vacant ? Comment est-ce possible ?

— Je crois que du fait de l'invalidité du Pontife Tyeveras, de nombreux postes élevés n'ont pas été occupés ces dernières années, monseigneur, dit posément Tunigorn. Cela a entraîné une certaine lenteur des services pontificaux. Mais vous en saurez davantage à ce sujet en interrogeant Ermanar qui assure notre liaison avec le Labyrinthe. Voulez-vous que je le fasse venir ?

— Pas maintenant, répondit Valentin d'un ton morne. Il se tourna vers les cartes d'Y-Uulisaan et faisant courir son doigt sur toute la longueur de la vallée de Dulorn, il reprit :

— Apparemment les deux problèmes les plus graves sont concentrés dans cette région. Mais d'après les cartes, il existe ailleurs d'importantes zones de culture de lusavande, sur les plateaux entre Thagobar et les limites septentrionales de Piurifayne, et là, au sud de Ni-moya jusqu'aux approches de Gilhorna. C'est bien cela ?

— Oui, monseigneur, répondit Y-Uulisaan.

— Par conséquent, nous devons en priorité préserver ces régions du charbon de la lusavande.

Il leva les yeux et regarda tour à tour Sleet, Tunigorn et Deliamber.

— Prévenez tout de suite les ducs des provinces concernées que tout trafic doit immédiatement cesser entre les zones contaminées par le charbon et celles où la lusavande est saine : fermeture totale des frontières. Si cela ne leur plaît pas, qu'ils envoient une délégation se plaindre auprès d'Elidath au Mont. Et informez Elidath de la situation. Le règlement des dettes commerciales peut passer par les voies pontificales. Je crois qu'il vaudrait mieux avertir Hornkast qu'il va recevoir quantité de doléances. Ensuite : les zones de culture du stajja...

Pendant près d'une heure le Coronal donna une foule de directives jusqu'à ce que tous les aspects urgents de la crise paraissent traités. Il se tournait souvent vers Y-Uulisaan pour lui demander conseil et l'expert agricole faisait toujours des propositions utiles. Cet homme a quelque chose d'étrangement antipathique, se dit Valentin. Il est froid et distant, mais il connaît l'agriculture de Zimroel dans les moindres détails et c'est une chance extraordinaire qu'il se soit trouvé à Alaisor

juste à temps pour s'embarquer vers Zimroel avec la flotte royale.

Quand la réunion fut terminée, Valentin éprouva un étrange sentiment de futilité. Il avait donné des dizaines d'ordres, envoyé des messages aux quatre coins de la planète, pris des mesures fermes et décisives pour limiter et enrayer ces maladies. Et pourtant, pourtant – il n'était qu'un mortel, dans une petite cabine à bord d'un minuscule bateau ballotté au milieu d'une mer immense qui n'était elle-même qu'une flaque d'eau dans un monde gigantesque. Au même instant, d'invisibles organismes détruisaient des milliers d'hectares de terre arable ; que pouvaient tous ses ordres contre l'inexorable marche de ces forces dévastatrices ? Il se sentit alors sombrer dans un désespoir qui ne correspondait pas du tout à sa vraie nature. Je suis peut-être contaminé moi aussi, songea Valentin. C'est peut-être la maladie qui m'enlève l'espoir, la joie et l'entrain, et me condamne à vivre dans l'angoisse jusqu'à la fin de mes jours.

Il ferma les yeux. Une fois de plus il retrouva l'image de son rêve du Labyrinthe, cette image qui le hantait continuellement : de grandes crevasses se formaient dans les solides fondations du monde, d'énormes blocs de terre se dressaient à angle droit pour se fracasser contre leurs voisins, et au milieu de tout cela, Valentin s'efforçait désespérément de sauver le monde. Mais en vain, en vain...

Y-a-t-il une malédiction qui pèse sur moi ? se demanda-t-il. Pourquoi ai-je été choisi parmi les centaines de Coronals qui se sont succédé pour présider à la destruction de notre univers ?

Il sonda son âme et n'y trouva aucun péché susceptible d'attirer sur lui et sur Majipoor la vengeance du Divin. Il n'avait pas convoité le trône. Il n'avait pas prémédité de destituer son frère. Il n'avait pas fait un usage abusif de ce pouvoir qu'il n'aurait jamais cru obtenir. Il n'avait pas... Il n'avait pas...

Valentin secoua rageusement la tête. C'était de la bêtise et du gaspillage intellectuel. Les difficultés que rencontraient les fermiers étaient une coïncidence et il avait fait quelques mauvais rêves ; il était absurde d'exagérer le danger et d'y voir une terrible catastrophe planétaire. Tout s'arrangerait avec le

temps. Les maladies seraient jugulées. Certes son règne entrerait dans la postérité pour ses bouleversements insolites, mais aussi pour l'harmonie, l'équilibre, le bonheur. Tu es un excellent roi, se dit-il. Tu es un brave homme. Tu n'as aucune raison de douter de toi.

Le Coronal se leva, quitta sa cabine et sortit sur le pont. C'était la fin de l'après-midi. L'énorme soleil bronze s'inclinait au couchant et une des lunes commençait à se lever au nord. Le ciel était strié de couleurs : auburn, turquoise, violet, ambre, or. De gros nuages couvraient l'horizon. Valentin resta un moment seul près de la rambarde, aspirant profondément l'air salé. Tout s'arrangera avec le temps, se répéta Valentin. Mais, petit à petit, il se sentait de nouveau saisi par l'inquiétude et le désarroi. Il ne pouvait apparemment pas échapper longtemps à cette humeur. Jamais de sa vie il n'avait été aussi souvent sombre et désespéré. Il ne reconnaissait pas le Valentin qu'il était devenu, cet homme maladif, continuellement prêt à verser dans la mélancolie. Il se sentait étranger à lui-même.

— Valentin ?

C'était Carabella. Il s'obligea à chasser ses appréhensions, lui sourit et lui tendit la main.

— Quel beau coucher de soleil, dit-elle.

— Magnifique. Un des plus beaux de l'histoire. Même si l'on dit qu'il y a eu encore mieux pendant le règne de lord Confalume, le quatorzième jour de...

— C'est le plus beau, Valentin, parce que c'est celui de ce soir et qu'il est à nous.

Elle glissa son bras sous celui de Valentin et resta près de lui en silence. Il avait du mal à comprendre pourquoi il avait été aussi profondément déprimé si peu de temps auparavant. Tout irait bien. Tout irait bien.

— Est-ce un dragon de mer que l'on voit là-bas ? demanda Carabella.

— Les dragons de mer n'entrent jamais dans ces eaux, ma chérie.

— Je dois avoir des hallucinations. Pourtant cela y ressemble beaucoup. Tu ne le vois pas ?

— Où suis-je censé regarder ?

— Là. Tu vois là-bas, où une traînée de couleur violet et or se reflète sur l'océan ? Maintenant regarde juste à gauche. Là. Là.

Valentin plissa les yeux et scruta les flots. D'abord, il ne vit rien. Puis il pensa qu'il s'agissait peut-être d'un gros morceau de bois flottant sur les vagues. C'est alors qu'un dernier rayon de soleil perça les nuages, éclairant la mer, et il l'aperçut nettement : un dragon de mer, oui, sans aucun doute un dragon nageant lentement vers le nord, seul.

Il frissonna et serra les bras sur sa poitrine. Il savait que les dragons de mer ne se déplaçaient qu'en troupes et faisaient le tour de la planète en suivant un itinéraire immuable, ils avançaient d'ouest en est au large de la pointe de Zimroel, remontaient la côte de Gilhorna jusqu'à Piliplok, puis bifurquaient à l'est sous l'île du Sommeil et longeaient la côte méridionale torride d'Alhanroel jusqu'à ce qu'ils atteignent les immensités inexplorées de la Grande Mer. Pourtant ce dragon-là se dirigeait tout seul vers le nord. Et Valentin vit l'immense animal soulever ses énormes ailes noires et battre l'eau avec lenteur et détermination, slap et slap, slap et slap, comme s'il voulait tenter l'impossible : s'arracher à la mer et prendre son essor comme quelque gigantesque oiseau vers les brumeuses immensités polaires.

— Comme c'est étrange, murmura Carabella. As-tu jamais vu un dragon de mer faire cela ?

— Jamais, répondit Valentin en frissonnant. Jamais. Les présages se succèdent, Carabella. Que veut-on me faire comprendre avec tout cela ?

— Viens. Rentrons et buvons un verre de vin chaud.

— Non. Pas encore.

Il restait là, comme enchaîné au pont, s'efforçant de distinguer la silhouette sombre dans l'obscurité qui gagnait la mer. Les immenses ailes continuèrent à battre l'eau jusqu'à ce que le dragon les replie. Il redressa son long cou, rejeta en arrière sa lourde tête triangulaire et laissa échapper un cri lugubre qui résonna comme une corne de brume dans le crépuscule. Puis l'animal plongea et Valentin le perdit de vue.

Chaque fois qu'il pleuvait, et à cette époque de l'année il pleuvait sans arrêt dans le Val de Prestimion, les émanations irritantes des céréales brûlées s'élevaient des champs et imprégnaient tout. Quand Aximann Threysz entra d'un pas traînant dans la salle de réunion située au cœur de la ville, guidée par sa fille Heynok qui la tenait par le coude, elle les percevait encore, bien que la plus proche des plantations incendiées fût distante de plusieurs kilomètres.

Il n'y avait pas moyen d'y échapper. Elles couvraient la terre comme une inondation. L'odeur âcre pénétrait par les portes et les fenêtres, se répandait dans les caves où le vin était conservé et infectait le contenu des bouteilles cachetées. Elle imprégnait la viande servie à table, ainsi que les vêtements et la lessive n'en venait pas à bout. Elle s'infiltrait par les pores de la peau et corrompait les chairs. Aximaan Threysz en arrivait à croire qu'elle n'épargnait pas même les âmes. Quand le moment viendrait pour elle de retourner à la Source, si elle était jamais autorisée à quitter cette vie interminable, Aximaan Threysz était certaine que les gardiens du pont l'arrêteraient et la renverraient froidement en lui disant d'un air dédaigneux : « Nous ne voulons pas d'émanations pestilentielles ici, vieille femme. Reprends ton corps et va-t'en ».

— Veux-tu t'asseoir ici, maman ? demanda Heyrok.

— Cela m'est égal. N'importe où.

— Ce sont de bonnes places. Tu entendras bien.

Il y eut un peu d'agitation dans la rangée quand les gens bougèrent pour lui faire de la place. Tout le monde la traitait maintenant comme une vieille gâteuse. Bien sûr elle était âgée, monstrueusement âgée, survivante de l'époque d'Ossier, si âgée qu'elle se souvenait du temps où lord Tyeveras était jeune, mais cela n'avait rien de nouveau, alors pourquoi étaient-ils tout à coup si condescendants envers elle ? Elle n'avait pas besoin d'un traitement particulier. Elle était encore capable de marcher ; sa

vue était assez bonne ; elle pouvait encore aller dans les champs au moment de la récolte et ramasser les cosses, et ramasser, aller, dans les champs, et, ramasser...

Aximaan Threysz s'avança en titubant légèrement et s'assit. Elle entendit des murmures d'accueil auxquels elle répondit vaguement, car elle avait du mal à mettre un nom sur les visages. Les habitants du Val lui parlaient maintenant sur un ton compatissant, comme s'il y avait eu un mort dans sa famille. C'était vrai, d'une certaine façon. Mais ce n'était pas la mort qu'elle attendait, celle qu'on lui refusait, la sienne.

Ce jour ne viendrait peut-être jamais. Elle avait l'impression d'être condamnée à vivre éternellement dans ce monde en proie à la ruine et au désespoir et à respirer continuellement cette odeur âcre. Elle restait tranquillement assise, le regard perdu dans le vague.

— Je le trouve très courageux, dit Heynok.

— Qui ?

— Sempeturn. L'homme qui va parler ce soir. Ils ont essayé de l'en empêcher à Mazadone, en l'accusant de prêcher la trahison. Mais il a quand même parlé et maintenant il parcourt toutes les régions agricoles pour nous expliquer pourquoi les cultures ont été détruites. Toute la population du Val est là ce soir. C'est un événement *très* important.

— Un événement très important, oui, dit Aximaan Threysz en hochant la tête. Oui. Un événement très important.

Elle ressentait un certain malaise à être entourée de tant de monde. Cela faisait des mois qu'elle n'était pas venue en ville. Elle ne quittait plus que rarement sa maison et passait presque toutes ses journées assise dans sa chambre, le dos à la fenêtre, sans jamais jeter un regard vers la plantation. Mais ce soir, Heynok avait insisté en lui répétant que c'était un événement très important.

— Regarde, maman ! Le voilà !

Aximaan Threysz distingua confusément la présence d'un être humain sur l'estrade : un petit homme rougeaud dont l'affreuse chevelure épaisse et brune ressemblait à la fourrure d'un animal. Qu'il est étrange que j'en sois arrivée ces derniers mois à détester la vue des humains, de leur corps flasque, de

leur peau moite et blafarde, de leurs cheveux hideux, de leurs yeux larmoyants. Sempeturn agita les bras dans tous les sens et prit la parole d'une vilaine voix âpre.

— Habitants du Val de Prestimion – je suis de tout cœur avec vous dans l'épreuve que vous subissez – dans cette période néfaste, ce malheur inattendu – cette tragédie, cette désolation...

C'est donc cela l'événement important, songea Aximaan Threysz. Ce bruit, ces lamentations. C'était important, sans aucun doute. Au bout d'un moment elle avait perdu le fil de ce qu'il disait, mais c'était manifestement important, car les mots qui lui parvenaient de l'estrade avaient des résonances graves : « Ruine... destin... punition... péché... innocence... honte... tromperie... » Des mots lourds de sens mais qui flottaient devant elle comme de petits animaux aux ailes transparentes.

Pour Aximaan Threysz, le dernier événement notable avait déjà eu lieu et elle n'en connaîtrait pas d'autres de son vivant. Après la découverte du charbon de la lusavande, ses champs avaient été brûlés les premiers. L'agent agronome Yerewain Noor, l'air profondément désolé et présentant d'interminables excuses, avait placardé un avis d'enrôlement de la population sur la porte de la salle de réunion municipale où était maintenant assise Aximaan Threysz : et un Steldi matin, tous les travailleurs valides du Val de Prestimion étaient venus incendier sa plantation. Ils avaient précautionneusement répandu le combustible sur tout le périmètre des champs puis l'avaient versé au milieu en formant de longues croix, avant d'y jeter des brandons.

Puis était venu le tour de l'exploitation de Mikhyain et de Sobor Simithot, de Palver et de Nitikkimal...

Il ne restait plus rien du Val, noir et calciné, de la lusavande ni du riz. Il n'y aurait pas de moisson la saison prochaine. Les silos resteraient vides, les bascules rouilleraient, le soleil d'été dispenserait sa chaleur à un univers de cendres. Cela ressemble beaucoup à un message du Roi des Rêves, songea Aximaan Threysz. On s'enfonce dans ses deux mois de repos hivernal et l'esprit est assailli de terrifiantes visions de destruction de tout ce qu'on a peiné pour créer. Pendant son sommeil, on sent peser

sur son âme tout le poids de l'esprit du Roi qui vous écrase, vous accable et vous dit : « *C'est ton châtiment, tu es coupable d'avoir mal agi.* »

— Comment savons-nous, dit l'orateur sur l'estrade, que l'homme que nous appelons lord Valentin est bien le Coronal oint du Divin ? Comment pouvons-nous en être sûrs ?

Aximaan Threysz se pencha brusquement en avant, l'attention en éveil.

— Je vous demande de considérer les faits. Nous connaissions tous le Coronal lord Voriak qui était un homme au teint basané, n'est-ce pas ? Il a gouverné pendant huit ans, il était sage et nous l'aimions, n'est-ce pas ? Mais le Divin, dont les desseins sont impénétrables, nous l'a enlevé trop tôt et le Mont nous a fait savoir que son successeur serait son frère Valentin, dont la peau était également brune. Cela, nous le savons. Il a fait le Grand Périple — il n'est pas venu dans cette province, mais on l'a vu à Piliplok, à Ni-moya, à Narabal, à Til-omon et à Pidruïd ; il était brun, avec des yeux noirs étincelants et une barbe noire, et il était sans aucun doute le frère de son frère, et notre Coronal légitime. Mais ensuite qu'apprenons-nous ? Un homme à la chevelure blonde et aux yeux bleus est arrivé et a dit au peuple d'Alhanroel, je suis le vrai Coronal, j'ai été dépossédé de mon corps par magie et l'homme brun est un imposteur. Alors le peuple d'Alhanroel a fait le signe de la constellation, s'est incliné devant lui et l'a acclamé. Et lorsqu'à Zimroel on nous a dit que celui que nous pensions être le Coronal ne l'était pas, nous l'avons cru aussi et nous avons accepté son histoire de magie. Pendant huit ans, il a résidé au Château et dirigé le gouvernement. N'est-il pas vrai que nous avons accepté le lord Valentin blond à la place du brun ?

— Mais c'est de la trahison pure et simple, s'écria le planteur Nitikkimal, assis près d'Aximaan Threysz. Sa propre mère, la Dame, l'a reconnu !

L'homme juché sur l'estrade parcourut l'assistance du regard.

— Oui, il a été reconnu par la Dame, et aussi par le Pontife et les dignitaires du Mont du Château. Je ne le nie pas. D'ailleurs qui suis-je pour affirmer qu'ils ont tort ? Ils se prosternent

devant le monarque blond. Ils l'acceptent. Vous l'acceptez. Mais qu'en pense le Divin, mes amis ? Regardez autour de vous ! Aujourd'hui j'ai parcouru le Val de Prestimion. Où sont les cultures ? Pourquoi les champs ne sont-ils pas en pleine maturation ? J'ai vu des cendres !

» J'ai vu la mort ! Croyez-moi, le mildiou attaque votre région, il progresse chaque jour dans la vallée, plus vite que vous ne pouvez brûler vos champs et purger le sol des spores mortels. Il n'y aura pas de lusavande la saison prochaine. Il y aura des ventres creux à Zimroel. Qui parmi vous se souvient de la famine ? Il y a dans l'assistance une femme qui a connu de nombreux règnes et acquis beaucoup de sagesse, mais a-t-elle jamais vécu une telle épreuve ? Je m'adresse à vous, Aximaan Threysz, qui êtes respectée dans toute la province – vos champs ont été incendiés, vos moissons détruites, vos dernières belles années sont gâchées...

— Il parle de toi, maman, chuchota soudain Heynok. Aximaan Threysz secoua la tête sans comprendre. Le torrent de paroles l'avait embrouillée.

— Pourquoi sommes-nous ici ? Que dit-il ?

— Qu'en pensez-vous Aximaan Threysz ? Le Divin a-t-il retiré sa bénédiction au Val de Prestimion ? Vous savez bien que oui ! Mais ce n'est pas votre faute, ni celle d'aucun de vous ! Je vous assure que c'est la colère du Divin qui se déchaîne équitablement sur la planète, privant le Val de Prestimion de lusavande, Ni-moya de milaile, Falkynkip de stajja ; quelle sera la prochaine culture endommagée, quel fléau subirons-nous ? Et tout cela à cause d'un faux Coronal...

— Trahison ! Trahison !

— Je vous dis que c'est un faux Coronal qui trône au sommet du Mont et nous gouverne – un usurpateur aux cheveux dorés qui...

— A-t-on de nouveau usurpé le trône ? murmura Aximaan Threysz. Il y a tout juste un an que nous avons appris que quelqu'un s'était indûment approprié le pouvoir...

— Qu'il nous prouve qu'il est l' élu du Divin ! reprit Sempeturn. Qu'il vienne ici lors de son Grand Périple, qu'il se présente à nous et montre qu'il est le vrai Coronal ! Je crois qu'il

ne le fera pas, qu'il ne peut pas le faire. Tant que nous tolérerons qu'il siège au Château, le courroux du Divin s'abattra sur nous, de plus en plus implacable, jusqu'à ce que...

— Trahison !

— Laissez-le parler !

— Ça va, maman ? demanda Heynok en effleurant le bras d'Aximaan Threysz.

— Pourquoi sont-ils aussi furieux ? Que crient-ils ?

— Je devrais peut-être te ramener à la maison, maman.

— À bas l'usurpateur !

— Appelez les gardes, arrêtez cet homme pour trahison ! Aximaan Threysz regarda autour d'elle d'un air perplexe. Tout le monde s'était levé et vociférait. Quel vacarme ! Quel tumulte ! Et quelle était cette étrange odeur – une odeur de brûlé qui lui piquait les narines ? Pourquoi hurlaient-ils comme cela ?

— Maman ?

— Nous allons commencer dès demain les semailles pour la prochaine moisson, n'est-ce pas ? Nous devrions rentrer chez nous maintenant, tu ne crois pas, Heynok ?

— Oh, maman, maman...

— La prochaine moisson...

— Oui, fit Heynok. Nous commencerons demain matin. Il faut rentrer maintenant.

— À bas tous les usurpateurs ! Vive le vrai Coronal !

— Vive le vrai Coronal ! s'écria brusquement Aximaan Threysz en se levant.

Elle avait les yeux brillants et sa langue s'agitait furieusement. Elle se sentait jeune de nouveau, pleine de vie et d'entrain. Demain à l'aube, partir dans les champs pour répandre les graines et les recouvrir avec amour, réciter les prières et... Non. Non. Non.

Ses idées se clarifiaient. Tout lui revint en mémoire. Les champs étaient calcinés. L'agent agronome avait dit qu'ils devaient rester en friche encore trois ans, le temps que le sol soit purgé des spores du charbon. L'étrange odeur provenait des tiges et des feuilles brûlées. Le feu avait fait rage pendant des jours. La pluie avait fait remonter l'odeur dans l'air. Il n'y aurait pas de moisson cette année, ni la suivante ni celle d'après.

- Imbéciles, dit-elle.
- De qui parles-tu, maman ?
- De tous ceux-là, dit Aximaan Threysz en décrivant un large signe de la main. Ils huent le Coronal et croient à la vengeance du Divin. Penses-tu qu'il veuille nous châtier aussi durement ? Nous mourrons tous de faim, Heynok, parce que le charbon a détruit la moisson et peu importe qui est Coronal. Cela n'y changera rien. Ramène-moi à la maison.
- À bas l'usurpateur ! cria de nouveau l'assistance et la clameur résonna à ses oreilles comme un glas tandis qu'elle quittait la salle.

— Les ordres sont écrits de la main de Valentin et portent son sceau, ils sont indubitablement authentiques, dit Elidath en jetant un regard circonspect aux princes et aux ducs réunis dans la salle du conseil. Le garçon doit être élevé au principat dès que le moment opportun sera venu.

— Et vous pensez qu'il l'est ? demanda froidement Divvis.

— Oui, répondit le Haut Conseiller en affrontant calmement le regard furieux de Divvis.

— Qu'est-ce qui vous permet d'en juger ainsi ?

— Ses instructeurs m'ont fait savoir qu'il avait parfaitement assimilé tout ce qu'ils lui ont enseigné.

— Cela signifie qu'il peut énumérer dans l'ordre tous les Coronals de Stiamot à Malibor ! Et alors, qu'est-ce que cela prouve ?

— L'enseignement ne se résume pas à la liste des rois, Divvis, j'espère que vous ne l'avez pas oublié. Il a reçu une formation complète et il a tout assimilé. Les Synodiques et les Décrétâtes, la Balance des Comptes, le Code des Provinces et tout le reste : j'espère que vous vous rappelez tout cela. Il a passé avec succès tous les examens. Il a l'intelligence et la sagesse. Et il a aussi fait preuve de courage. Il a tué le malorn dans la plaine des ghazans. Le saviez-vous, Divvis ? Il ne s'est pas contenté de lui échapper, il l'a tué. Ce garçon est extraordinaire.

— Je crois que c'est le mot qui convient, dit le duc Elzandir de Chorg. J'ai chassé avec lui dans les forêts au-dessus de Ghiseldorn. Il se déplace rapidement et avec une grâce naturelle. Il a l'esprit vif. Il connaît ses lacunes et se donne du mal pour les combler. Il mérite d'être anobli sur-le-champ.

— C'est de la folie ! s'écria Divvis en frappant plusieurs fois avec colère la table de la Salle du Conseil du plat de la main. De la folie furieuse !

— Du calme, du calme, dit Mirigant. Il est inconvenant de pousser de tels cris, Divvis.

- Il est trop jeune pour devenir prince !
- Et n'oublions pas qu'il est de basse extraction, ajouta le duc de Halanx.
- Quel âge a-t-il, Elidath ? demanda posément Stasilaine.
- Vingt ans, répondit le Haut Conseiller en haussant les épaules. Peut-être vingt et un. Il est jeune, je vous raccorde. Mais ce n'est plus un enfant.
- Vous l'avez appelé le « garçon » tout à l'heure, fit remarquer le duc de Halanx.
- C'était une façon de parler, rien de plus, dit Elidath en levant les paumes au ciel. Je reconnais qu'il fait *jeune*. Mais c'est seulement parce qu'il est petit et mince. Il a peut-être un physique d'enfant, mais ce n'est pas un *garçon*.
- Ce n'est pas encore un homme non plus, observa le prince Manganot de Banglecode.
- Selon quelle définition ? demanda Stasilaine.
- Regardez autour de vous, dit le prince Manganot. Vous avez sous les yeux des hommes dans la force de l'âge. Vous, Stasilaine ; tout le monde peut voir votre force. Marchez comme un étranger dans les rues de n'importe quelle ville, Stee, Normork, Bibiroon, promenez-vous simplement dans les rues et automatiquement les gens vous témoigneront du respect, sans connaître votre rang ni votre nom. La même chose pour Elidath, Divvis, Mirigant. Mon frère de Dundilmir qui est de sang royal. Nous sommes des *hommes*. Pas lui !
- Nous sommes des princes, dit Stasilaine, et cela depuis de nombreuses années. À la longue un certain maintien nous est venu, nous avons conscience de notre condition. Mais étions-nous ainsi il y a vingt ans ?
- Je le crois, dit Manganot. Mirigant éclata de rire.
- Je me rappelle certains d'entre vous à l'âge d'Hissune. Bruyants et vantards, vous l'étiez assurément, et si cela fait de vous un homme, alors vous l'étiez sûrement. Mais sinon... Je crois que c'est un cercle vicieux ; notre maintien princier vient de la conscience que nous avons d'être des princes et nous le revêtons comme un manteau. Regardez-nous en costume d'apparat, puis donnez-nous des habits de fermiers et laissez-

nous dans quelque port de Zimroel. Qui s'inclinera devant nous ? Qui nous marquera du respect ?

— Il n'a pas les manières d'un prince et ne les aura jamais, dit Divvis d'un air maussade. C'est un va-nu-pieds issu du Labyrinthe et rien d'autre.

— Je maintiens que nous ne pouvons pas élever à notre rang un tel gringalet, fit le prince Manganot de Banglecode.

— On dit que Prestimion était de petite taille, fit remarquer le duc de Chorg. Je crois pourtant que son règne passe généralement pour avoir été une réussite.

Le vénérable Cantalis, neveu de Tyeveras, leva brusquement les yeux après une heure de silence.

— Vous le comparez à Prestimion, Elzandir ? demanda-t-il l'air stupéfait. Que sommes-nous exactement en train de faire ? Titrer un prince ou choisir un Coronal ?

— N'oublions pas que tout prince est un Coronal en puissance, dit Divvis.

— Et il ne fait aucun doute que le choix du prochain Coronal ne saurait tarder, dit le duc de Halanx. Il est absolument scandaleux que Valentin ait laissé le vieux Pontife vivre aussi longtemps, mais tôt ou tard...

— C'est tout à fait hors du sujet, répliqua sèchement Elidath.

— Je ne le pense pas, dit Manganot. Si nous lui conférons le titre de prince, rien n'empêchera Valentin de le placer finalement sur le Trône de Confalume.

— Ces suppositions sont absurdes, dit Mirigant.

— Vraiment, Mirigant ? Valentin n'a-t-il pas déjà fait preuve d'absurdité ? Épouser une jongleuse, nommer à l'un des ministères clé un sorcier Vroon, s'entourer d'une bande hétéroclite de vagabonds comme d'une cour dans la cour, tandis que nous sommes rejetés...

— Sois prudent, Manganot, dit Stasilaine. Il y en a parmi nous qui aiment lord Valentin.

— Tout le monde l'aime ici, riposta Manganot. Vous savez peut-être, et Mirigant pourra certainement le confirmer, qu'après la mort de Voriak j'ai été l'un des plus farouches partisans de l'accession au trône de Valentin. Je ne l'aime pas moins que quiconque. Mais nous ne devons pas lui vouer une

affection aveugle. Il est capable de folie, comme nous tous. Et j'affirme que c'est de la folie de tirer un garçon de vingt ans des ruelles mal famées du Labyrinthe pour en faire un prince du royaume.

— Quel âge aviez-vous, Manganot, quand vous avez été fait prince ? demanda Stasilaine. Seize ans ? Dix-huit ans ? Et vous, Divvis ? Dix-sept ans, je crois ? Et vous, Elidath ?

— Notre cas est différent, dit Divvis. Nous sommes de haute naissance. Je suis le fils d'un Coronal. Manganot appartient à l'illustre famille de Banglecode. Elidath...

— Il n'en demeure pas moins que nous occupions déjà ce rang quand nous étions beaucoup plus jeunes qu'Hissune. Valentin aussi. C'est une question d'aptitude, pas d'âge. Et Elidath nous certifie qu'il a toutes les qualités requises.

— Avons-nous déjà eu un exemple de roturier élevé au principat ? demanda le duc de Halanx. Réfléchissez, je vous en prie : quel est ce nouveau prince choisi par Valentin ? Un gamin des rues du Labyrinthe, un mendiant, un voleur à la tire, qui sait ?...

— Vous ne pouvez en être certain, dit Stasilaine. C'est de la calomnie.

— N'était-il pas mendiant la première fois que Valentin l'a rencontré dans le Labyrinthe ?

— Ce n'était qu'un enfant, répliqua Elzandir. En fait, il se proposait comme guide et vous en donnait pour votre argent bien qu'il n'eût que dix ans. Mais tout cela est hors de propos. Nous n'avons pas à nous soucier de ce qu'il était ? L'important c'est ce qu'il est et ce qu'il va devenir. Le Coronal nous a demandé de le faire prince quand Elidath jugera le moment opportun. Or il nous annonce que ce moment est venu. Ce débat ne rime donc à rien.

— Non, dit Divvis, Valentin n'est pas un monarque absolu. Il a besoin de notre consentement.

— Vous opposeriez-vous à la volonté du Coronal ? demanda le duc de Chorg.

— Oui, si ma conscience me le dictait, je le ferais, répondit Divvis après une pause. Valentin n'est pas infailible. Il m'arrive parfois d'être en profond désaccord avec lui et c'est le cas.

— Depuis qu'il a changé de corps, dit le prince Manganot de Banglecode, j'ai également remarqué un changement dans sa personnalité, une inclination pour le romantisme, le fantastique, qui était peut-être présente en lui avant l'usurpation, mais qui ne s'était jamais manifestée clairement alors qu'aujourd'hui elle apparaît dans une foule de...

— Assez ! cria Elidath, exaspéré. On nous a demandé de débattre cet anoblissement, nous l'avons fait ; je déclare maintenant la discussion close. Le Coronal nous propose d'élever le chevalier-initié Hissune, fils d'Elsinome, à la dignité de prince avec tous les privilèges dus à ce rang. En ma qualité de Haut Conseiller et de Régent, je vous sou mets cette élévation en y apportant ma voix. S'il n'y a pas d'opposition, je propose qu'on déclare Hissune anobli par acclamation.

— Opposition, dit Divvis.

— Opposition, dit le prince Manganot de Banglecode.

— Opposition, dit le duc de Halanx.

— Y en a-t-il d'autres parmi vous qui souhaitent s'opposer à la volonté du Coronal ? demanda lentement Elidath.

— Je suis indigné par la menace implicite contenue dans ces paroles, Elidath, déclara le prince Nimian de Dundilmir qui n'était pas encore intervenu.

— J'en prends bonne note, bien que je n'aie pas eu l'intention de menacer quiconque. Que votez-vous, Nimian ?

— Opposition.

— Nous avons donc quatre oppositions, ce qui est loin de la majorité des voix. Stasilaine, voudriez-vous prier le prince Hissune de venir ?

Il parcourut la salle du regard.

— Si quelqu'un ayant voté contre souhaite revenir sur sa décision, c'est le moment, ajouta-t-il.

— Je maintiens mon vote, déclara aussitôt le duc de Halanx.

— Moi aussi, fit le prince de Banglecode, imité par Nimian du Dundilmir.

— Que dit le fils de lord Vori ax ? demanda Elidath.

— Je retire mon opposition, répondit Divvis en souriant. Maintenant que la chose est faite, je suis d'accord.

À ces mots, Manganot se leva à demi de son siège, béant d'étonnement, les pommettes rouges. Il commença à parler, mais Divvis l'interrompit d'un geste de la main et d'un regard sévère. Manganot se rassit, les sourcils froncés, secouant la tête d'un air abasourdi. Le duc de Halanx chuchota quelque chose au prince Nimian qui haussa les épaules sans lui répondre.

Stasilaine revint, accompagné d'Hissune vêtu d'une simple robe blanche avec une marque dorée sur l'épaule gauche. À part son visage légèrement rouge et ses yeux anormalement brillants, il était calme et maître de lui.

— Par proposition du Coronal lord Valentin et par acclamation de ce noble conseil, nous vous faisons prince de Majipoor, avec tous les privilèges attachés à ce rang, déclara Elidath.

Hissune inclina la tête.

— Je suis ému au-delà des mots, mes seigneurs, dit-il. C'est à peine si je puis vous exprimer ma reconnaissance pour l'honneur inimaginable que vous m'accordez.

Puis il leva les yeux et son regard fit le tour de la salle, s'attardant un instant sur Nimian, sur Manganot et sur le duc de Halanx, puis demeurant fixé sur Divvis qui le considérait avec froideur, en souriant légèrement.

Le dragon de mer solitaire qui battait si curieusement l'eau de ses ailes à l'aurore était un signe avant-coureur de phénomènes plus étranges encore. Pendant la troisième semaine de traversée entre Alaisor et l'Ile du Sommeil, une troupe entière de ces immenses animaux apparut brusquement à tribord du *Lady Thiin*.

Son pilote, Pandelume, une Skandar à l'épaisse fourrure d'un bleu soutenu qui gagnait autrefois sa vie en chassant les dragons de mer, fut la première à les apercevoir, peu après l'aube, tandis qu'elle faisait le point sur le pont supérieur. Elle alla avertir Asenhart, le Grand Amiral, qui s'entretint avec Autifon Deliamber, lequel prit sur lui de réveiller le Coronal.

Valentin se hâta de monter sur le pont. Le soleil s'était levé au-dessus d'Alhanroel et projetait de longues ombres sur les flots. Le pilote lui tendit sa longue-vue qu'il approcha de son œil et elle la régla sur les formes lointaines qui avançaient sur la mer.

Valentin, regardant fixement dans la lunette, ne vit d'abord que le mouvement de la houle puis il déplaça légèrement la tête vers le nord et régla l'instrument pour avoir les dragons de mer dans le champ : les silhouettes sombres et bombées grouillaient sur l'eau, avançant en ordre serré, nageant avec une étrange détermination. De temps à autre, un long cou se dressait au-dessus de la surface ou d'immenses ailes se déployaient en éventail et s'épalaient sur la crête des flots.

— Il doit y en avoir une centaine, cria Valentin, stupéfait.

— Beaucoup plus, monseigneur, dit Pandelume. Je n'ai jamais rencontré une troupe aussi importante quand je les chassais. Voyez-vous les rois ? Il y en a au moins cinq et une demi-douzaine d'autres presque aussi larges. Et des douzaines de femelles, et des jeunes, trop nombreux pour qu'on les compte...

— Je les vois, dit Valentin.

Il y avait au milieu de la troupe une petite phalange composée d'animaux d'une taille gigantesque presque immergés, mais dont l'épine dorsale fendait la mer.

— Il y en a six gros, reprit Valentin. Des monstres... encore plus gros que celui qui a fait sombrer le *Brangalyn* quand j'étais à bord. Et dans ces eaux-là ! Que viennent-ils faire par ici ? Asenhart, avez-vous déjà entendu parler de troupes de dragons de mer remontant de ce côté de l'Ile ?

— Jamais, monseigneur, répondit le Hjort d'un air sombre. Je navigue depuis trente ans entre Numinor et Alaisor et jamais au grand jamais je n'ai vu un seul dragon. Et voilà maintenant une troupe entière...

— La Dame soit louée, ils s'éloignent de nous, dit Sleet.

— Mais que font-ils ici ? demanda Valentin.

Nul ne connaissait la réponse. Il paraissait insensé que la migration des dragons de mer à travers les parties inhabitées de Majipoor subisse si brusquement un changement radical, alors que pendant des milliers d'années, les troupes d'animaux marins avaient suivi le même itinéraire avec une constance extraordinaire. Lors de son interminable révolution autour de la planète, chaque troupe parcourait ainsi imperturbablement le même trajet, pour son plus grand malheur, car les pêcheurs de dragon, venus de Piliplok, sachant où les trouver, partaient chaque année à leur rencontre et en faisaient un horrible massacre. La chair du dragon, son huile, son lait, ses os et beaucoup d'autres produits tirés de l'animal, se vendaient avec un gros bénéfice sur les marchés de toute la planète. Pourtant les dragons voyageaient comme ils l'avaient toujours fait. Les variations de vent, de courant et de température les incitaient peut-être parfois à dévier de quelques centaines de kilomètres au nord ou au sud de leur route habituelle, probablement parce que les animaux marins dont ils se nourrissaient s'étaient déplacés, mais on n'avait jamais rien vu de tel : une troupe entière de dragons remontant la côte orientale de l'Ile du Sommeil et se dirigeant apparemment vers les régions polaires au lieu de passer au sud de l'Ile et de longer la côte d'Alhanroel pour pénétrer dans les eaux de la Grande Mer.

Et ce ne fut pas tout. Cinq jours après, ils aperçurent une autre troupe plus petite ne comprenant pas plus de trente individus et sans dragon géant, qui passait à deux ou trois kilomètres de la flotte. Un peu trop près au goût de l'amiral Asenhart, car les navires qui transportaient le Coronal et sa suite sur l'Ile étaient dépourvus d'armement et les dragons de mer étaient des animaux au caractère instable dotés d'une formidable puissance et enclins à anéantir tout vaisseau ayant le malheur de passer à leur portée au mauvais moment.

Il restait six semaines de traversée. Le temps allait paraître long au milieu d'une mer infestée de dragons.

— Nous devrions peut-être rebrousser chemin et reporter cette traversée à une autre saison, suggéra Tunigorn qui n'avait jamais été en mer auparavant et à qui l'expérience n'avait pas beaucoup plu, même avant la rencontre des dragons.

Sleet aussi paraissait très inquiet et Asenhart avait l'air préoccupé. Carabella passait beaucoup de temps à scruter la mer avec morosité, comme si elle s'attendait à ce qu'un dragon émerge de sous la coque du *Lody Thiin*. Mais Valentin ne voulait pas en entendre parler bien qu'il eût pâti en personne de la violence d'un dragon de mer, puisque non seulement son navire avait été coulé, mais qu'il avait lui-même été précipité au fond de l'estomac de l'animal lors de la plus bizarre aventure de ses années d'exil. Il affirma qu'il était essentiel de continuer. Il devait s'entretenir avec la Dame et inspecter le continent de Zimroel dévasté. En rentrant à Alhanroel, il aurait l'impression de fuir ses responsabilités. Quelle raison y avait-il de penser que ces dragons de mer égarés avaient l'intention de s'attaquer à la flotte ? Ils semblaient avancer à grande vitesse et avec résolution sur leur mystérieux itinéraire et ne prêtaient aucune attention aux bateaux qui passaient près d'eux.

Un troisième groupe de dragons apparut une semaine après le deuxième. Ils étaient une cinquantaine dont trois mastodontes.

— On dirait que toute la migration annuelle se dirige vers le nord, dit Pandelume.

Elle leur expliqua qu'il y avait une douzaine de populations différentes de dragons qui parcouraient la planète à intervalles

très espacés. Personne ne savait exactement combien de temps mettait chaque troupe pour accomplir le tour du monde, mais cela prenait peut-être des décennies. En chemin, chacune de ces populations se séparait en troupes plus petites, mais elles allaient toutes dans la même direction et il était évident que toute celle-ci avait pris une nouvelle direction : le nord.

Prenant Deliamber à part, Valentin lui demanda si ses perceptions l'éclairaient sur ces déplacements des dragons de mer. Les nombreuses tentacules du petit être s'emmêlèrent d'une façon compliquée en un mouvement que Valentin avait depuis longtemps appris à interpréter comme du désarroi, mais il se contenta de dire :

— Je sens leur force qui est immense. Vous savez que ce ne sont pas des animaux stupides.

— Je me doute qu'un animal de cette taille peut avoir un cerveau en rapport avec elle.

— C'est le cas en effet. Je me transporte vers eux et je perçois leur présence. Je sens une grande détermination et beaucoup de discipline. Mais je ne peux pas vous dire pour le moment quel itinéraire ils suivent, monseigneur.

Valentin essaya de prendre le danger à la légère.

— Chante-moi la ballade de lord Malibor, demanda-t-il à Carabella un soir où ils étaient tous à table.

Elle le regarda bizarrement, mais il sourit et insista. Alors elle prit sa harpe de poche et entonna le vieil air entraînant :

*Lord Malibor, si brave et beau
Descend de son Château.
Il voulait chasser le dragon
Quand la mer fait l'gros dos.*

*Lord Malibor arme un bateau ;
Qu'il était beau à voir !
Ses voiles en feuilles d'or battu
Et ses mâts en ivoire.*

Se souvenant des paroles, Valentin reprit en chœur :

*Lord Malibor tenait la barre,
Bravant les flots houleux,
Voguant en quête du dragon
Le dragon fier et preux.*

*Lord Malibor jette un défi
D'une voix de stentor :
« J'affronte le Roi des dragons
Dans un combat à mort »*

Mal à l'aise, Tunigorn remuait sur son siège, en faisant tourner le vin dans sa coupe.

— Je crois que cette chanson porte malheur, monseigneur, marmonna-t-il.

— Ne crains rien, dit Valentin. Allons, chante avec nous !

*J'entends, monseigneur, me voici,
Rugit le monstre bientôt.
Il mesurait douze milles de long,
Cinq de large, trois de haut.*

*Lord Malibor seul sur le pont
Combattit bravement,
Fit couler des torrents de sang
Et frappa tant et tant.*

À ce moment-là, le pilote Pandelume pénétra dans le carré, s'approcha de la table du Coronal et s'arrêta en entendant la ballade, sa face couverte d'une épaisse fourrure exprimant la stupéfaction. Valentin lui fit signe de se joindre à eux, mais elle se rembrunit et resta à l'écart, le visage fermé.

*Les Rois des dragons sont retors
Et rarement vaincus.
Lord Malibor, pourtant si fort,
Fut avalé tout cru.*

Braves chasseurs, souvenez-vous

*De sa triste aventure.
Gare aux dragons, si ne voulez
Leur servir de pâture.*

— Que se passe-t-il, Pandelume ? demanda Valentin à la fin du dernier couplet.

— Les dragons approchent en venant du sud, monseigneur.

— Sont-ils nombreux ?

— Très nombreux, monseigneur.

— Vous voyez bien ! éclata Tunigorn. Cette chanson stupide les a attirés vers nous !

— Eh bien nous les éloignerons en la rechantant, dit Valentin.

— Et il entonna de nouveau la ballade :

*Lord Malibor, si brave et beau
Descend de son Château...*

La nouvelle troupe comptait plusieurs centaines d'animaux – une immense réunion de dragons de mer, une troupe d'une taille incroyable, avec neuf grands rois au centre. Valentin qui en apparence gardait son calme, éprouvait cependant une impression de menace et de danger tellement forte qu'elle en était presque palpable. Mais les dragons poursuivirent leur route, sans s'approcher à moins de cinq kilomètres de la flotte, et disparurent rapidement vers le nord, nageant avec une étrange détermination.

En pleine nuit, pendant que Valentin dormait, l'esprit ouvert comme toujours aux conseils que seuls les rêves peuvent dispenser, une étrange vision s'imposa à son esprit. Au milieu d'une vaste plaine parsemée de roches tranchantes et de singulières plantes dépourvues de feuilles, à la tige rigide et criblée de trous, une multitude de gens se dirigent d'une démarche ondoyante vers une mer lointaine. Valentin se trouve au milieu de la foule, vêtu comme eux d'une robe d'étoffe blanche et arachnéenne qui flotte toute seule, en l'absence du moindre souffle d'air. Aucun des visages qui l'entourent ne lui est familier et il n'a pourtant pas l'impression de se trouver

parmi des inconnus : il sait qu'il est étroitement lié à ces gens, qu'ils ont été ses compagnons lors d'un pèlerinage qui a duré de nombreux mois, voire des années. Et maintenant, ils arrivent à destination.

La mer s'étale devant eux, avec ses nuances innombrables, miroitante, sa surface ondulant sous l'effet des déplacements d'animaux titanesques dans les profondeurs, ou bien en réponse à l'attraction de la lune rebondie couleur d'ambre, lourdement plaquée sur la voûte céleste. Sur le rivage, d'énormes vagues se soulèvent comme des griffes cristallines recourbées et déferlent dans un silence absolu, fouettant légèrement la grève éclatante comme si ce n'étaient pas des vagues mais seulement leur ombre. Et plus loin au large, au-delà de toute cette agitation, une forme sombre et massive se dessine sur les flots.

C'est un dragon de mer, celui qu'on appelle le dragon de lord Kinniken, qui passe pour être le plus gros de toute son espèce, le roi des dragons de mer, qu'aucun harpon de chasseur n'a jamais effleuré. De son gigantesque dos bombé par la saillie de l'épine dorsale émane un irrésistible rayonnement, une mystérieuse lueur couleur d'améthyste qui se répand dans le ciel et colore les flots d'un violet soutenu. Et un tintement de cloches se fait entendre, grave et profond, un tocsin, cadencé et solennel, un lugubre fracas qui menace de faire éclater le noyau du monde.

Le dragon nage inexorablement vers le rivage et son énorme bouche s'ouvre comme l'entrée d'une caverne.

— *Mon heure est enfin venue, dit le roi des dragons, et vous m'appartenez.*

Surpris, attirés, fascinés par la lueur palpitante qui provient du dragon, les pèlerins se dirigent en ondoyant vers le bord de mer, vers la bouche béante.

— *Oui. Oui. Venez à moi. Je suis Maazmoorn le roi des eaux et vous m'appartenez !*

Le roi des dragons a maintenant atteint le haut-fond, les vagues lui livrent passage et il se déplace aisément sur la grève. Le tintement de cloches s'intensifie encore : ce bruit terrible envahit l'atmosphère et pèse sur elle, si bien qu'à chaque nouveau tintement, l'air s'épaissit, s'alourdit, se réchauffe. Le roi des dragons a déployé sa paire d'énormes nageoires qui

ressemblent à des ailes aux attaches massives placées sous le cou et qui le propulsent sur le sable humide. Tandis qu'il se déplace lourdement sur le rivage, les premiers pèlerins arrivent près de lui et entrent sans hésiter dans la gigantesque bouche où ils disparaissent ; d'autres les suivent, en un interminable cortège de sacrifiés volontaires se précipitant à la rencontre du roi des dragons qui les avale tout en se traînant.

Ils pénètrent dans l'énorme cavité buccale et y sont engloutis. Valentin est parmi eux et s'enfonce profondément au creux de l'estomac du dragon. Il entre dans une immense salle voûtée où se trouve déjà la légion de ceux qui ont été avalés, des millions, des milliards d'humains, de Skandars, de Vroons et de Hjorts, de Lii, de Su-Suheris et de Ghayrogs, toutes les nombreuses races de Majipoor, équitablement engloutis dans le gosier du roi des dragons.

Et Maazmoorn continue toujours sa progression sur la terre ferme et le roi des dragons se nourrit encore. Il avale toute la planète, absorbant tout sur son passage, de plus en plus voracement, dévorant les cités et les montagnes, les continents et les mers, ingurgitant la totalité de Majipoor. Quand enfin il ne reste plus rien, il se love autour de la planète comme un serpent dilaté qui a dévoré quelque monstrueux animal globulaire.

Les cloches lancent à toute volée un hymne triomphal.

— *Enfin mon règne est arrivé !*

Après que son rêve se fut achevé, Valentin ne se réveilla pas tout à fait, mais se laissa glisser dans un demi-sommeil, siège de la réceptivité sensorielle où il demeura, calme, tranquille, revivant le rêve, entrant de nouveau dans la bouche qui avalait tout, analysant, essayant d'interpréter.

La première lueur de l'aube l'atteignit et il reprit conscience. Carabella était allongée à côté de lui et l'observait. Il passa le bras autour de son épaule et posa affectueusement et avec espièglerie la main sur sa poitrine.

— Était-ce un message ? lui demanda-t-elle.

— Non, je n'ai pas senti la présence de la Dame, ni celle du Roi.

— Tu sais toujours quand je rêve, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en souriant.

— J'ai vu le rêve descendre sur toi. Tes yeux remuaient sous les paupières ; tes lèvres frémissaient ; tes narines palpitaient comme celles d'un animal en chasse.

— Avais-je l'air inquiet ?

— Non, pas du tout. Au début tu as peut-être froncé les sourcils, mais ensuite tu souriais dans ton sommeil et une grande quiétude t'a envahi, comme si tu allais au-devant d'un destin que tu acceptais entièrement.

Valentin éclata de rire.

— Alors je vais être de nouveau avalé par un dragon de mer !

— Est-ce de cela que tu as rêvé ?

— Plus ou moins. Mais c'était différent de la réalité. Le dragon de Kinniken venait jusqu'au rivage et je descendais au fond de son gosier. Comme tous les gens de la planète, je crois. Puis il engloutissait le monde entier.

— Peux-tu interpréter ton rêve ? demanda Carabella.

— Seulement des bribes, dit-il. Sa totalité m'échappe encore.

Il savait qu'il était trop simple de ne voir dans ce songe qu'une répétition d'un événement de son passé, comme s'il avait joué avec un cube de divertissement et vu une reconstitution de cet étrange épisode de ses années d'exil où il avait effectivement été avalé par un dragon de mer, après un naufrage au large de l'archipel de Rodamaunt. Lisamon Hultin, engloutie en même temps que lui, les avait sauvés en transperçant les parois graisseuses de l'estomac du monstre. Même un enfant se gardait bien d'interpréter un rêve à son niveau le plus autobiographique et le plus littéral.

Mais à un niveau plus profond, rien non plus ne lui apparut, exception faite d'une interprétation si évidente qu'elle en était sans valeur : à savoir que ces mouvements de troupes de dragons de mer qu'il avait observés ces derniers temps n'étaient qu'un présage supplémentaire que le monde était en péril, qu'une force puissante menaçait la stabilité de la société. Mais il savait déjà tout cela et ce n'était pas la peine d'y revenir. Mais pourquoi les dragons de mer ? Quelle image bouillonnant dans

son esprit avait transformé ces énormes mammifères aquatiques en une menace d'absorption de la planète ?

— Tu cherches peut-être trop, dit Carabella. N'y pense plus et tu comprendras le sens de ce rêve quand ton esprit sera occupé à autre chose. Qu'en dis-tu ? Si nous allions sur le pont ?

Les jours suivants ils ne virent plus de troupe de dragons, juste quelques traînards solitaires, puis plus aucun, et les rêves de Valentin ne furent plus envahis de visions alarmantes. La mer était calme, le ciel pur et clair, la flotte cinglait vers l'Ile, poussée par le vent d'est. Valentin passait la majeure partie de son temps seul sur le pont avant, regardant au large. Et puis enfin, un beau jour, surgissant brusquement du néant, comme un bouclier d'une blancheur étincelante se détachant sur l'horizon obscur, il aperçut les éblouissantes falaises crayeuses de l'Ile du Sommeil, l'endroit le plus sacré et le plus paisible de Majipoor, le sanctuaire de la bienveillante Dame.

Le domaine était devenu pratiquement désert. Tous les ouvriers agricoles d'Etowan Elacca étaient partis ainsi que la plupart des domestiques. Pas un seul n'avait pris la peine de donner sa démission dans les règles, ne fût-ce que pour toucher l'argent qu'il leur devait. Ils s'étaient tout bonnement esquivés furtivement comme s'ils redoutaient de rester une heure de plus dans la zone dévastée et qu'Etowan Elacca trouve un moyen de les obliger à rester s'il apprenait qu'ils voulaient partir.

Simoost, le contremaître Ghayrog, et sa femme Xhama, la cuisinière d'Etowan Elacca, lui étaient encore fidèles. Deux ou trois bonnes étaient restées ainsi que deux jardiniers. Etowan Elacca n'était pas très ennuyé par la fuite de tous les autres – après tout, il ne restait plus de travail pour la plupart d'entre eux et, sans récolte à vendre au marché, il n'avait pas les moyens de les payer correctement. Tôt ou tard, la simple nécessité de tous les nourrir aurait posé des problèmes, si ce qu'il avait entendu dire au sujet de la pénurie alimentaire croissante que connaissait la province entière était vrai. Néanmoins, il fut blessé de leur départ. Il était leur maître ; il se sentait responsable de leur bien-être ; il était disposé à pourvoir à leur subsistance aussi longtemps que ses ressources le permettraient. Pourquoi étaient-ils aussi pressés de s'en aller ? Quel espoir avaient ces ouvriers agricoles et ces jardiniers de trouver du travail dans le grand centre d'élevage de Falkynkip, où il supposait qu'ils étaient partis ? Il était étrange de voir cet endroit où régnait naguère du matin au soir une grande activité devenue aussi calme. Etowan Elacca avait souvent l'impression d'être un roi dont les sujets avaient renoncé à leur citoyenneté pour changer de pays, le laissant errer dans un palais désert et donner des ordres aux murs indifférents.

Il s'efforçait cependant de vivre comme il l'avait toujours fait. Certaines habitudes restent vivaces, même au milieu des pires calamités.

Avant que tombe la pluie pourprine, Etowan Elacca se levait chaque jour bien avant le soleil et allait faire à l'aube sa petite tournée d'inspection dans le jardin. Il suivait toujours le même chemin, traversant le bosquet d'alabandinas jusqu'aux tanigales, puis tournant à gauche vers le petit coin ombragé où étaient groupés les caramangs et continuant sa promenade sous la vaste frondaison du thagimole dont le tronc trapu supportait des branches perpétuellement chargées de fleurs odorantes bleu-vert et qui s'élevaient jusqu'à une vingtaine de mètres dans les airs. Puis il saluait les plantes-bouches, faisait un signe de tête aux étincelants arbres-vessie, s'arrêtait pour écouter les fougères chanteuses et arrivait finalement en bordure des buissons de mangahone jaune vif qui marquaient la limite entre le jardin et la ferme. Il levait alors les yeux vers la pente douce qui menait aux plantations de stajja et de glein, de hingamorts et de niyk. Il ne restait plus rien de la ferme et pas grand-chose du jardin, mais Etowan Elacca continuait quand même ses rondes matinales, faisant halte près de chaque plante morte et calcinée exactement comme si elle poussait encore et se préparait à fleurir. Il savait que c'était absurde et pathétique et que si on le voyait faire ainsi sa tournée, on dirait certainement : « Ah, voilà un pauvre vieux que le chagrin a rendu fou. » Laissons-les dire, songeait Etowan Elacca. Il n'avait jamais attaché beaucoup d'importance à ce qu'on racontait sur lui et encore moins maintenant. Peut-être était-il vraiment devenu fou, bien qu'il n'en crût rien. Il avait l'intention de poursuivre ses promenades matinales ; que pouvait-il faire d'autre ?

Pendant les semaines qui avaient suivi la pluie funeste, ses jardiniers avaient voulu jeter chaque plante qui mourait, mais il leur avait ordonné de ne toucher à rien, car il espérait que de nombreuses plantes n'étaient que blessées et qu'elles refleuriraient au bout d'un certain temps, quand elles se seraient débarrassées des effets de la substance toxique apportée par la pluie pourprine. Avec le temps, il devint évident, même pour Etowan Elacca, que presque tout avait été détruit et que la vie ne naîtrait plus des racines. Mais à ce moment-là, les jardiniers avaient commencé à partir et il n'en resta bientôt plus qu'une poignée, en nombre à peine suffisant pour assurer

l'entretien indispensable des parties du jardin ayant survécu, sans qu'il fût question de couper et d'enlever les plantes mortes. Il pensa d'abord à se charger lui-même de cette triste besogne, petit à petit, quand il en aurait le temps. Mais devant l'ampleur écrasante de la tâche, il décida bientôt de tout laisser en l'état et de faire du jardin en ruine une sorte de monument funéraire dédié à son ancienne beauté.

Un matin à l'aube, de nombreux mois après la chute de la pluie pourprine, tandis qu'il marchait à pas lents dans son jardin, Etowan Elacca trouva un étrange objet dépassant du sol dans le parterre de pinnina : c'était la dent polie d'un gros animal. Elle mesurait une quinzaine de centimètres et était aussi pointue qu'un poignard. Il l'arracha de terre, la regarda avec perplexité et la mit dans sa poche. Plus loin, au milieu des muornas, il en trouva deux autres, de taille identique, enfoncées dans le sol à environ trois mètres l'une de l'autre. Puis il jeta un coup d'œil en direction des champs de stajja détruits et distingua trois autres dents, encore plus éloignées les unes des autres. Il y en avait deux autres plus loin, puis encore une, de telle sorte que l'ensemble des dents représentaient un losange qui couvrait une importante surface de ses terres.

Il rentra en hâte chez lui où il trouva Xhama en train de préparer le petit déjeuner.

— Où est Simoost ? s'enquit-il.

— Il est dans le champ de niyk, répondit la Ghayrog sans lever les yeux.

— Les niyks sont morts depuis longtemps, Xhama.

— Oui, monsieur. Mais il est dans le champ de niyk. Il y a passe toute la nuit.

— Vas le chercher. Dis-lui que je veux le voir.

Il ne viendra pas, monsieur. Et si je pars, ma cuisine va brûler. Sidéré par son refus, Etowan Elacca en resta coi. Puis, se rendant compte qu'en cette époque de changements, un nouveau bouleversement d'importance devait être en cours, il hocha sèchement la tête, fit demi-tour sans ajouter un mot et ressortit.

Il monta la pente aussi vite qu'il le put, passa devant les champs de stajja désolés, un océan de pousses jaunies et

flétries, à travers les tristes buissons de glein dénudés et le magma desséché qui était tout ce qui subsistait des hingamorts, jusqu'à ce qu'enfin il pénètre dans le champ de niyk. Les arbres morts étaient tellement frêles que des vents forts les déracinaient aisément. La plupart étaient tombés et les autres étaient penchés de façon précaire comme si un géant s'était amusé à les frapper du revers de la main. Tout d'abord Etowan Elacca ne vit pas Simoost : puis il aperçut le contremaître avançant de manière déconcertante au bord du champ, cheminant entre les arbres inclinés, s'arrêtant de temps à autre pour en écarter un. Avait-il passé la nuit de cette façon ? Étant donné que le sommeil de toute l'année des Ghayrogs occupait quelques mois d'hibernation, Etowan Elacca n'avait jamais été étonné d'apprendre que Simoost avait travaillé pendant la nuit, mais ce genre de flânerie ne lui ressemblait pas du tout.

— Simoost ?

— Ah, bonjour, maître.

— Xhama m'a dit que tu étais ici. Ça va bien, Simoost ?

— Oui. Ça va très bien, maître.

— Tu en es sûr ?

— Tout à fait. Je vais très bien.

Mais le ton du contremaître manquait de conviction.

— Tu veux venir ? J'ai quelque chose à te montrer.

Le Ghayrog parut réfléchir sérieusement. Puis il descendit lentement la pente jusqu'à l'endroit où l'attendait Etowan Elacca. Ses cheveux serpentins qui ne tenaient jamais vraiment en place s'agitaient et se tortillaient par à-coups et son puissant corps squameux dégageait une odeur que Etowan Elacca, en vieil habitué des différentes exhalaisons des Ghayrogs, interpréta comme le signe d'une grande détresse et d'une vive appréhension. Simoost était à son service depuis vingt ans et jamais Etowan Elacca n'avait perçu cette émanation chez son contremaître.

— Maître ? fit Simoost.

— Qu'est-ce qui t'inquiète, Simoost ?

— Rien. Tout va bien, maître. Vous vouliez me montrer quelque chose ?

— Ceci, répondit Etowan Elacca en sortant de sa poche la longue dent pointue qu'il avait trouvée dans le parterre de pinnina.

Il la tendit au Ghayrog et expliqua :

— Je suis tombé dessus en faisant mon tour de jardin il y a une demi-heure. Je me demandais si tu avais une idée de ce que cela pouvait être.

Les yeux verts dépourvus de paupières de Simoost se mirent à rouler nerveusement.

— Je crois que c'est la dent d'un jeune dragon de mer.

— Vraiment ?

— J'en suis persuadé. Y en avait-il d'autres ?

— Plusieurs. Huit autres, il me semble.

— Disposées comme cela ? demanda Simoost en traçant un losange dans l'air.

— Oui, répondit Etowan Elacca avec un froncement de sourcils. Comment le sais-tu ?

— C'est le motif habituel. Nous sommes en danger, maître, en grand danger !

— Tu fais le mystérieux, n'est-ce pas ? s'écria Etowan Elacca, exaspéré. Quel motif habituel ? De qui vient le danger ? Par la Dame, Simoost, dis-moi clairement tout ce que tu sais là-dessus !

L'odeur du Ghayrog devint plus âcre : cela signifiait un profond désarroi, la peur, l'embarras. Simoost sembla chercher ses mots.

— Savez-vous où sont allés tous ceux qui travaillaient pour vous, maître ? dit-il enfin.

— À Falkynkip, je suppose, pour chercher du travail dans les ranches. Mais qu'est-ce que cela...

— Non, pas à Falkynkip, maître. Plus à l'ouest. C'est à Pidruïd qu'ils sont allés, pour attendre la venue des dragons.

— Comment ?

— Comme dans la révélation.

— Simoost !

— Mais alors vous ne connaissez pas la révélation ?

Etowan Elacca sentit monter en lui une colère telle qu'il en avait rarement eue durant sa vie paisible et bien remplie.

— J'ignore tout de la révélation, dit-il, réussissant à grande-peine à se maîtriser.

— Je vais vous expliquer. Je vais tout vous dire.

Le Ghayrog garda le silence un instant, comme pour mettre de l'ordre dans ses pensées. Puis il respira profondément et dit :

— Selon une vieille croyance, un grand malheur frappera un jour le monde et tout Majipoor sera plongée dans le chaos. Il est dit qu'à ce moment-là, les dragons sortiront de la mer, avanceront sur la terre et proclameront un nouveau royaume. Et notre planète connaîtra de profonds bouleversements. Ce sera le temps de la révélation.

— De qui est cette invention ?

— Oui, maître, invention est le mot exact. Ou fable, si vous préférez, conte de fées. Cela n'a rien de scientifique. Nous savons que les dragons de mer ne peuvent pas sortir de l'eau. Mais c'est une croyance très répandue dans certaines couches de la population qui y trouvent un grand réconfort.

— Quelles couches ?

— Les pauvres surtout. Principalement les Lii, bien que quelques autres races y adhèrent aussi. J'ai entendu dire qu'elle est courante chez quelques Hjorts et certains Skandars. Les humains l'ignorent pour la plupart et en particulier les gens de votre monde, maître. Mais je peux vous dire que nombreux sont ceux qui pensent que le temps de la révélation est arrivé, que le mildiou et la pénurie alimentaire sont les premiers signes et que le Coronal et le Pontife seront bientôt renversés afin que puisse commencer le règne des rois des eaux. Et ceux qui y croient se dirigent maintenant vers les cités côtières, Pidruïd, Narabal et Til-omon, pour assister à l'arrivée des rois des eaux sur la terre et être parmi les premiers à les vénérer. Je sais que c'est la vérité, maître. C'est le cas dans toute la province, et pour autant que je sache, dans le monde entier. Ils sont des millions à se mettre en route vers la mer.

— C'est ahurissant, dit Etowan Elacca. Comme je suis ignorant, dans mon petit univers clos !

Il fit courir son doigt le long de la dent de dragon, jusqu'à l'extrémité pointue et appuya très fort, jusqu'à ce qu'il ait mal.

— Et ces dents ? Que signifient-elles ?

— Si j'ai bien compris, ce sont des signes de la révélation qu'ils placent çà et là pour indiquer la route de la côte. Quelques éclaireurs précèdent la multitude de pèlerins se dirigeant vers l'ouest et disposent les dents. Les autres les suivent de près.

— Comment savent-ils où ont été placées les dents ?

— Ils le savent, mais j'ignore comment. Ils l'apprennent peut-être par les rêves. Il se peut que les rois des eaux leur envoient des messages semblables à ceux de la Dame et du Roi des Rêves.

— Nous serons donc bientôt envahis par une horde de vagabonds ?

— Certainement, maître.

Etowan Elacca tapota la dent contre sa paume.

— Simoost, pourquoi as-tu passé la nuit dans le champ de nyik ?

— J'essayais de trouver le courage de vous annoncer tout cela.

— Pourquoi te fallait-il du courage ?

— Parce que je pense que nous devons fuir et que vous ne serez pas d'accord, mais je ne veux ni vous abandonner ni mourir. Et je suis sûr que nous mourrons si nous restons ici.

— Tu savais qu'il y avait des dents de dragon dans le jardin ?

— J'ai vu les éclaireurs les placer. J'ai parlé avec eux.

— Ah bon. Quand cela ?

— À minuit. Ils étaient trois, deux Lii et un Hjort. Ils m'ont dit que quatre cent mille personnes venant de l'est se dirigent par ici.

— Quatre cent mille personnes vont traverser mes terres ?

— Je crois.

— Mais il ne restera plus rien après leur passage, n'est-ce pas ? Ils s'abattront comme une nuée de sauterelles. Ils nous arracheront le peu de vivres que nous avons et je suppose qu'ils pilleront la maison et tueront ceux qui se mettront en travers de leur chemin. Pas par méchanceté, mais simplement dans l'hystérie générale. C'est bien ton avis, Simoost ?

— Oui, maître.

— Quand seront-ils là ?

— Dans deux jours, peut-être trois, d'après ce qu'ils m'ont dit.

— Xhama et toi devriez donc partir dès ce matin, n'est-ce pas ? Tout le personnel devrait partir sur le champ. Vous devriez pouvoir arriver à Falkynkip avant la cohue et être ainsi hors de danger.

— Vous ne partirez pas, maître ?

— Non.

— Je vous en prie...

— Non, Simoost.

— Mais vous allez mourir !

— Je suis déjà mort, Simoost. Pourquoi irais-je à Falkynkip ? Que ferais-je là-bas ? Ne vois-tu pas que je suis déjà mort. Je suis mon propre fantôme.

— Maître... Maître...

— Il n'y a plus de temps à perdre, dit Etowan Elacca. Tu aurais dû partir avec ta femme cette nuit quand tu as vu les éclaireurs placer les dents. Va-t'en. Va-t'en. Tout de suite !

Il pivota sur ses talons et descendit la pente. En retraversant le jardin, il replaça la dent de dragon où il l'avait trouvée, dans le parterre de pinnina.

Au milieu de la matinée, le Ghayrog et sa femme vinrent le trouver et le supplièrent de partir avec eux – Etowan Elacca n'avait jamais vu de Ghayrog, dont les yeux n'ont pas de canal lacrymal, aussi près de pleurer – mais il demeura inflexible et finalement ils se résolurent à s'en aller sans lui. Il fit venir les autres serviteurs qui lui étaient restés fidèles et les congédia, leur remettant tout l'argent qu'il avait sur lui et la majeure partie des provisions du cellier.

Ce soir-là, pour la première fois de sa vie il prépara lui-même son dîner. Il estima que pour un novice il ne se débrouillait pas trop mal. Il ouvrit la dernière bouteille de vin de feu et but un peu plus qu'il ne se le serait permis en temps normal. Ce qui arrivait lui semblait très étrange et difficile à accepter, mais le vin facilitait les choses. La paix avait régné pendant tant de milliers d'années. Quelle planète agréable où tout fonctionnait à merveille ! De Pontife en Coronal, un processus menant sereinement du Mont du Château au Labyrinthe, un règne

toujours approuvé par la majorité pour le bénéfice de tous ; même si, bien entendu, certains en profitaient davantage que d'autres. Pourtant nul ne souffrait de la faim, nul n'était dans le besoin. C'en était fini maintenant. Une pluie toxique tombait du ciel, les jardins dépérissaient, les récoltes étaient détruites, la famine faisait son apparition, de nouvelles religions s'imposaient, une multitude d'affamés se ruaient vers la mer. Le Coronal était-il au courant ? Et la Dame de l'Île ? Et le Roi des Rêves ? Que faisait-on pour remédier à tout cela ? Que pouvait-on faire ? Les doux rêves dispensés par la Dame aideraient-ils à remplir les ventres creux ? Les rêves menaçants du Roi renverraient-ils les pèlerins d'où ils venaient ? Le Pontife, si toutefois il en existait un, sortirait-il du Labyrinthe pour faire d'importantes déclarations ? Le Coronal irait-il de province en province pour exhorter le peuple à la patience ? Non. Certes non. Tout est fini, songea Etowan Elacca. Quel dommage que cela n'ait pu attendre vingt ans, ou peut-être trente, pour me laisser le temps de mourir tranquillement dans mon jardin encore fleuri.

Il passa la nuit entière à veiller, mais tout était calme. Le lendemain matin, il crut entendre venant de l'est les premiers piétinements de la horde. Il parcourut la maison, ouvrant chaque porte fermée à clé pour qu'ils fassent le moins de dégâts possible en fouillant partout pour trouver ses provisions et son vin. C'était une belle maison, il l'aimait et espérait qu'elle ne serait pas saccagée.

Puis il se promena dans le jardin, parmi les plantes flétries et calcinées. Il se rendit compte qu'une bonne partie de la végétation avait survécu à la pluie pourprine : un peu plus qu'il pensait, car durant ces mois funestes, il n'avait été attentif qu'à la destruction. Mais en fait les plantes-bouches étaient encore en bon état, ainsi que les nyctaflores et quelques-uns des androdragmas, les dwikkas, les sihornish grimpants et même les fragiles arbres-vessie. Il déambula au milieu d'eux pendant des heures. Il envisagea de se livrer à une plante-bouche, mais songea que ce serait une mort affreuse, lente, sanglante et sans élégance. Or il voulait qu'on dise de lui qu'il avait fait preuve d'élégance jusqu'au bout, même s'il ne restait plus personne

pour émettre ce jugement. Au lieu de cela, il s'approcha des sihornish grimpants festonnés de fruits jaunes, pas encore mûrs. Le fruit arrivé à maturité était un mets très délicat mais quand il est jaune, il regorge d'alcaloïdes mortels. Etowan Elacca demeura un long moment près de la plante, pas du tout effrayé mais pas encore tout à fait prêt. Puis il entendit des bruits de voix ; cette fois il ne rêvait pas. Des voix criardes de citadins venant de l'est et portées par l'air embaumé. Il était prêt maintenant. Il savait que ce serait plus courtois d'attendre qu'ils soient là, de leur souhaiter la bienvenue chez lui, de leur offrir ses meilleurs vins et le maigre repas qu'il pouvait fournir. Mais après tout, sans personnel, il pouvait difficilement se montrer très hospitalier. En outre, il n'avait jamais vraiment apprécié les gens de la ville, surtout quand ils s'invitaient tout seuls. Il regarda une dernière fois les dwikkas, les arbres-vessie et le seul halatinga qui avait survécu. Puis il recommanda son âme à la Dame et sentit les larmes lui monter aux yeux. Il ne pensait pas qu'il fût séant de pleurer. Alors il porta le sihornish jaune à ses lèvres et mordit avidement dans sa chair ferme.

Elsinome n'avait eu que l'intention de se reposer un peu avant de commencer à préparer le dîner mais dès qu'elle s'allongea, elle succomba à un sommeil profond qui l'attira dans un royaume nébuleux peuplé d'ombres jaunes et de collines roses à l'aspect caoutchouteux. Elle ne s'attendait certes pas à recevoir un message pendant un petit somme avant le repas du soir, mais elle sentit une légère pression s'exercer aux portes de son âme tandis qu'elle somnait dans le sommeil et comprit que la Dame venait la visiter.

Ces derniers temps, Elsinome était toujours fatiguée. Elle n'avait jamais travaillé aussi durement que depuis quelques jours, depuis que la nouvelle de la situation catastrophique dans l'ouest de Zimroel était parvenue au Labyrinthe. Le café était maintenant rempli du matin au soir de fonctionnaires du Pontificat qui échangeaient les dernières informations devant les coupes d'excellent Muldemar ou de délicieux vin doré de Dulorn. Quand ils étaient aussi inquiets, ils ne voulaient que ce qu'il y avait de meilleur. Elle ne cessait d'aller et venir pour faire le service, de jongler avec son stock, de passer des commandes supplémentaires aux négociants en vins. Au début elle avait trouvé cela excitant : elle avait presque l'impression de participer à cette phase critique de l'histoire. Mais maintenant il n'y avait plus que l'épuisement.

Avant de s'endormir, sa dernière pensée fut pour Hissune : le *prince* Hissune, comme elle essayait encore d'apprendre à le considérer. Il n'avait pas donné signe de vie depuis des mois, depuis cette lettre incroyable, une lettre de rêve dans laquelle il lui annonçait qu'il avait été appelé dans les cercles les plus proches du pouvoir. Depuis lors il avait commencé à lui paraître irréel. Il n'était plus le petit garçon intelligent au regard vif qui l'avait amusée, consolée et soutenue, mais un inconnu vêtu de robes d'apparat qui passait ses journées parmi les conseillers du Coronal et prononçait d'inimaginables discours sur le destin de

la planète. Elle eut la vision de Hissune assis à une immense table polie comme un miroir, au milieu d'hommes âgés dont les traits étaient flous mais de qui émanaient une forte présence et une grande autorité, et tous écoutaient Hissune parler. Puis la scène s'évanouit, elle vit des nuages jaunes et des collines rosées et la Dame pénétra dans son esprit.

Le message fut très bref. Elle était sur l'Ile – reconnaissable aux falaises blanches et aux terrasses en pente raide, bien qu'elle n'y fût jamais allée, n'étant en fait jamais sortie du Labyrinthe – et comme dans un rêve elle se déplaçait en flottant dans un jardin d'abord immaculé et éthéré qui devenait imperceptiblement sombre et envahi par les herbes. La Dame se tenait près d'elle ; c'était une femme brune en robe blanche qui paraissait triste et lasse, complètement différente de la présence forte, chaleureuse et réconfortante qu'Elsinome avait connue dans des messages précédents. Voûtée par les soucis, les yeux baissés, les gestes hésitants. « Donne-moi ta force », murmura la Dame. C'est une erreur, songea Elsinome. La Dame vient nous offrir sa force, pas nous en demander. Mais l'Elsinome du rêve n'hésita pas. Elle était grande et vigoureuse et avait la tête et les épaules nimbées de lumière. Elle attira la Dame à elle, la serra contre sa poitrine et l'étreignit avec force. La Dame poussa un soupir et une partie de son chagrin parut s'envoler. Puis les deux femmes se séparèrent et la Dame, elle aussi nimbée de lumière, envoya un baiser du bout des doigts à Elsinome avant de disparaître.

Ce fut tout. Elsinome se réveilla avec une étonnante rapidité et vit les murs tristes et familiers de son logement de la Cour Guadeloom. il n'y avait pas de doute, elle éprouvait les effets qui suivent un message, les précédents lui avaient toujours conféré un sentiment de *résolution nouvelle*, proposé de nouvelles orientations, alors que celui-ci la laissait perplexe. Elle ne parvenait pas à comprendre le but de ce message ; mais elle se dit qu'elle y verrait peut-être plus clair dans un ou deux jours.

Elle entendit des bruits dans la chambre de ses filles.

— Ailimoor ? Maraune ?

Aucune des deux ne répondit. Elsinome regarda dans la pièce et les vit l'une près de l'autre, penchées sur un petit objet que Maraune cacha prestement derrière son dos.

— Qu'est-ce que vous avez là ?

— Ce n'est rien, maman. Une babiole.

— De quel genre ?

— Un colifichet.

Quelque chose dans le ton de sa fille rendit Elsinome méfiante.

— Montre-le moi.

— Je t'assure que ce n'est rien.

— Montre-le moi.

Maraune jeta un rapide coup d'œil à sa sœur aînée. Visiblement mal à l'aise, Ailimoor se contenta de hausser les épaules.

— C'est personnel, maman, dit Maraune. Une fille n'a-t-elle pas le droit d'avoir ses petits secrets ?

Elsinome tendit la main. Maraune avança la sienne en soupirant et lui remit à contrecœur une petite dent de dragon de mer admirablement décorée sur la majeure partie de sa surface de symboles étranges et inquiétants aux angles très aigus. Encore quelque peu imprégnée de l'atmosphère singulière du message, Elsinome trouva la petite amulette menaçante.

— Où l'as-tu eu ?

— Tout le monde en a, maman.

— Je te demande d'où elle vient.

— De Vanimoon. Plus exactement de sa sœur Shulaire. Mais c'est lui qui la lui a donnée. Peux-tu me la rendre, s'il te plaît ?

— Connais-tu la signification de cette dent ? demanda Elsinome.

— Sa signification ?

— Tu m'as bien comprise. Sa signification.

— Il n'y en a pas, dit Maraune en haussant les épaules. C'est juste un colifichet. Je vais percer un trou dedans et y passer un cordon pour m'en faire un collier.

— Tu espères me faire croire ça ?

Maraune garda le silence.

— Maman, je... dit Ailimoor.

— Oui ?

— C'est une simple vogue. Tout le monde possède une dent comme celle-ci. C'est une nouvelle idée farfelue des Lii selon laquelle les dragons de mer sont des dieux, qu'ils vont régner sur la planète et que tous les problèmes survenus dernièrement sont des signes avant-coureurs. On dit que ceux qui portent des dents de dragon de mer seront sauvés quand ils arriveront sur la terre.

— Ce n'est pas nouveau, dit froidement Elsinome. Cela fait des centaines d'années que circulent ces rumeurs stupides. Mais cela a toujours été caché, chuchoté, parce que c'est insensé, dangereux et malsain. Les dragons de mer sont des poissons gigantesques et rien de plus. C'est le Divin qui veille sur nous et nous protège par le truchement du Coronal, du Pontife et de la Dame. Comprenez-vous ? Comprenez-vous ?

Elle brisa la dent en deux dans un mouvement de colère et lança les débris à Maraune qui la regardait d'un air furieux qu'Elsinome n'avait encore jamais vu à aucune de ses filles. Elle se hâta de quitter la pièce et se dirigea vers la cuisine. Ses mains tremblaient et elle avait froid. Si le message envoyé par la Dame lui avait apporté un tant soit peu de paix – ce message qui lui semblait déjà si vieux – il n'en restait plus aucune trace.

L'entrée dans le port de Numinor requérait toute la dextérité du plus adroit des pilotes, car le chenal était étroit, les courants rapides et parfois des bancs de sable se formaient du jour au lendemain sur les fonds mouvants. Mais Pandelume se tenait au poste de timonerie, calme et confiante, faisant des signaux avec des gestes clairs et autoritaires, et le navire amiral sortit fièrement du chenal et déboucha dans la vaste rade abritée, la seule utilisable sur la côte de l'Ile du Sommeil faisant face à Alhanroel, le seul endroit où il existait une brèche dans l'énorme paroi de craie de la Première Falaise.

— Je perçois d'ici la présence de ma mère, dit Valentin tandis qu'ils se préparaient à débarquer. Elle vient à moi comme le parfum des fleurs d'alabandina porté par le vent.

— La Dame sera-t-elle là pour nous accueillir ? demanda Carabella.

— J'en doute fort, répondit Valentin. La coutume veut que ce soit le fils qui aille à sa mère, non l'inverse. Elle restera au Temple Intérieur et nous enverra chercher par ses hiérarques, je suppose.

Un groupe de hiérarques attendaient en effet quand le cortège royal débarqua. Parmi ces femmes vêtues de robes dorées bordées de rouge, Valentin connaissait déjà l'austère Lorivade aux cheveux blancs qui l'avait accompagné de l'Ile au Mont du Château durant la guerre de restauration, l'initiant aux techniques de transe et de projection mentale qui étaient pratiquées sur l'Ile. Une seconde silhouette semblait familière à Valentin, mais il ne la remit que lorsqu'elle se présenta ; il reconnut immédiatement Talinot Esulde, la personne svelte et énigmatique qui avait été la première à le guider lors de son pèlerinage sur l'Ile des années auparavant. À l'époque, elle avait le crâne rasé et Valentin avait été incapable de deviner son sexe ; sa taille l'incitant à penser que c'était un homme, la délicatesse de ses traits et sa minceur que c'était une femme.

Mais depuis qu'elle avait été élevée à la hiérarchie intérieure, elle s'était laissé pousser les cheveux et ses longues boucles soyeuses, aussi dorées que celles de Valentin mais d'une texture beaucoup plus fine, ne laissaient aucun doute quant à son sexe.

— Nous vous apportons des messages, monseigneur, dit la hiérarque Lorivade. Il y a beaucoup de nouvelles, toutes mauvaises, je le crains. Mais nous allons d'abord vous conduire aux appartements royaux.

Il y avait dans le port de Numinor une maison qu'on appelait les Sept Murs. Personne ne savait pourquoi elle était nommée ainsi, car elle était si vieille que ses origines avaient été oubliées. Elle s'élevait sur le rempart de la cité et dominait la mer, la façade regardant Alhanroel et l'arrière les trois terrasses escarpées de l'Ile. Elle était construite avec d'énormes blocs de granit noir extraits des carrières de la Péninsule de Stoienzar et assemblés sans la moindre trace de mortier. Son unique fonction était de servir de lieu de repos à un Coronal débarquant sur l'Ile et par conséquent elle demeurait inutilisée pendant des années d'affilée. Elle était pourtant entretenue par un nombreux personnel, comme si un Coronal pouvait arriver à l'improviste et avoir absolument besoin que sa résidence soit en ordre à l'instant où il accosterait.

Elle était très vieille, autant que le Château lui-même, et davantage, s'il fallait en croire les archéologues, que les temples et les terrasses sacrés de l'Ile. On prétendait que la légendaire lady Thiin l'avait fait bâtir pour accueillir son fils lord Stiamot lors de sa visite dans l'Ile du Sommeil à la fin des guerres des Métamorphes, huit mille ans auparavant. D'aucuns affirmaient que le nom de Sept Murs provenait de l'ensevelissement dans les fondations de la maison, au moment de sa construction, des corps de sept guerriers Changeformes, tués de la propre main de lady Thiin quand l'Ile se défendait contre les envahisseurs Métamorphes. Mais jamais aucun reste n'avait été mis au jour lors des réfections périodiques du vieux bâtiment. La plupart des historiens modernes estimaient improbable que lady Thiin, aussi héroïque fût-elle, eût réellement pris les armes au cours de la Bataille de l'Ile. Selon une autre version, une chapelle heptagonale érigée par lord Stiamot en l'honneur de sa mère

s'élevait jadis dans la cour centrale et avait donné son nom à tout l'édifice. Cette chapelle aurait été démontée le jour de la mort de lord Stiamot et transportée par bateau jusqu'à Alaisor pour devenir le fronton de son tombeau. Mais cela n'était pas non plus prouvé, car il ne restait dans la cour centrale aucun vestige d'un ancien bâtiment à sept côtés et il y avait peu de chances pour que des fouilles soient entreprises dans la sépulture de lord Stiamot afin de voir ce que pourraient révéler les blocs de pierre. Valentin préférait pour sa part une version différente de l'origine de ce nom, selon laquelle Sept Murs était seulement une altération dans la langue de Majipoor de quelques mots Métamorphes anciens signifiant « L'endroit où les poissons sont écaillés » et se rapportant à l'époque préhistorique où les pêcheurs Changeformes venant d'Alhanroel abordaient sur la côte de l'Ile. Mais la vérité ne serait probablement jamais découverte.

Il existait des rituels d'arrivée qu'un Coronal était censé accomplir en arrivant aux Sept Murs, de façon à faciliter la transition du monde de l'action dans lequel il évoluait habituellement à celui de l'esprit dont la Dame était souveraine. Tandis qu'il s'acquittait de ces rites : bain cérémonie, brûlage d'herbes aromatiques, méditation dans une pièce isolée dont les murs étaient une dentelle aérienne de marbre ajouré. Valentin laissa Carabella lire les messages qui s'étaient accumulés durant les semaines passées en mer. Quand il revint, purifié et détendu, il comprit immédiatement à ses yeux tristes qu'il avait accompli les rituels trop tôt et qu'il allait tout de suite replonger dans la réalité.

— Les nouvelles sont donc si mauvaises ? demanda-t-il.

— Cela pourrait difficilement être pire.

Carabella lui tendit la liasse de documents qu'elle avait triés de manière que ceux du dessus lui apprennent l'essentiel. Perte des récoltes dans sept provinces – grave pénurie alimentaire dans de nombreuses régions de Zimroel – début d'une migration collective du cœur du continent vers les villes de la côte ouest – renaissance d'un culte millénaire et apocalyptique reposant sur la croyance que les dragons de mer étaient des êtres surnaturels qui arriveraient bientôt sur terre pour

proclamer l'avènement d'une nouvelle époque... Valentin leva les yeux, atterré.

— Tout cela en si peu de temps ?

— Et ce ne sont que des comptes rendus partiels, Valentin.

— Personne ne sait réellement ce qui se passe là-bas à l'heure actuelle les distances sont immenses, les voies de communication tellement perturbées...

— Tout ce que prédisaient mes rêves et mes visions est en train de se réaliser, dit Valentin en prenant les mains de Carabella dans les siennes. Les ténèbres s'annoncent et je suis leur dernier obstacle.

— Tu n'es pas tout seul, mon chéri.

— Je le sais. Et je m'en réjouis. Mais quand viendra la fin je serai seul et que ferais-je alors ?

Il eut un pauvre sourire.

— Tu te souviens de l'époque où nous avons jonglé dans le Cirque Perpétuel de Dulorn, quand je commençais seulement à prendre conscience de ma véritable identité. Un jour j'ai dit à Deliamber que j'avais peut-être été détrôné par la volonté du Divin et qu'il était sans doute préférable pour Majipoor que l'usurpateur conserve mon nom et mon trône, car je n'avais pas vraiment envie d'être roi et que lui pouvait très bien se montrer capable de régner. Deliamber n'était pas d'accord et m'a affirmé qu'il ne pouvait y avoir qu'un seul monarque légalement intronisé, que j'étais ce monarque et que je devais reprendre ma place. « Vous exigez beaucoup de moi », lui ai-je dit. « C'est l'histoire qui exige beaucoup », a-t-il répondu. « L'histoire a demandé aux êtres intelligents, sur des milliers de mondes et depuis des milliers d'années, de choisir entre l'ordre et l'anarchie, entre la création et la destruction, entre la raison et la déraison. » Et il a ajouté : « Il est important, monseigneur, il est fort important de savoir qui doit devenir Coronal et qui ne le doit pas. » Ses paroles sont restées gravées dans ma mémoire et je ne les oublierai jamais.

— Et que lui as-tu répondu ?

— J'ai répondu « oui » et puis j'ai ajouté « peut-être » ? Alors il m'a dit : « Vous allez osciller longtemps entre *oui* et *peut-être*, mais *oui* finira par l'emporter. » C'est bien ce qui s'est passé, j'ai

reconquis mon trône et pourtant chaque jour nous nous éloignons davantage de l'ordre, de la création et de la raison, pour nous rapprocher de l'anarchie, de la destruction et de la déraison.

Valentin lança un regard angoissé à Carabella.

— Deliamber avait-il tort ? reprit-il. Est-il vraiment important de savoir qui doit devenir Coronal et qui ne le doit pas ? Je crois être un brave homme et il m'arrive même de penser que je suis un souverain plein de sagesse. Et malgré cela, la planète se disloque, Carabella, en dépit de tous mes efforts ou à cause d'eux, je n'en sais rien. Il eût peut-être été préférable pour tout le monde que je reste un jongleur itinérant.

— Valentin, tu dis des bêtises !

— Crois-tu ?

— Penses-tu vraiment que la récolte de lusavande aurait été belle cette année si tu avais laissé le pouvoir à Dominin Barjazid ? Comment pourrait-on te reprocher la destruction des récoltes ? Ce sont des calamités naturelles dont les causes le sont tout autant et tu trouveras une solution judicieuse car tu es un homme avisé et l' élu du Divin.

— Je suis l' élu des princes du Mont du Château, dit-il. Ce sont des êtres humains, donc faillibles.

— Le Divin choisit le Coronal par leur truchement. Et il ne veut pas que tu sois l'instrument de la destruction de Majipoor. Ces comptes rendus sont inquiétants, mais pas catastrophiques. Tu t'entretiendras avec ta mère dans quelques jours. Elle te réconfortera et chassera la lassitude qui t'affaiblit. Ensuite nous poursuivrons notre route vers Zimroel et tu redresseras la situation.

— Je l'espère, Carabella. Mais...

— Il n'y a pas de mais qui tienne, Valentin ! Je te le répété, j'ai du mal à te reconnaître quand tu es si pessimiste.

Elle tapota la liasse de messages.

— Je ne veux pas minimiser la gravité de ces nouvelles, poursuivit-elle. Mais je crois qu'il est en notre pouvoir de dissiper les ténèbres et que nous le ferons.

— C'est ce que je pense la plupart du temps, dit Valentin en hochant lentement la tête. Mais à d'autres moments...

— Dans ces moments-là, il vaut mieux ne pas penser du tout, coupa Carabella.

On frappa à la porte.

— Parfait, dit-elle. Je suis ravie qu'on nous interrompe, car je suis lasse d'entendre toutes ces lamentations, mon chéri.

Elle fit entrer Talinot Esulde.

— Monseigneur, votre mère la Dame vient d'arriver et elle souhaite vous voir dans la Salle Émeraude, annonça la hiérarque.

— Ma mère est là ? Mais j'avais prévu d'aller au Temple Intérieur demain !

— Elle est venue vous voir, dit Talinot Esulde, le visage impassible.

La Salle Émeraude était un camaïeu vert : murs de serpentine, sol d'onyx, plaques de jade translucides en guise de fenêtres. La Dame se tenait au milieu de la pièce, entre les deux immenses tanigales en pots, couverts de fleurs éclatantes d'un vert métallique, qui en constituaient le seul ornement. Valentin se dirigea vers elle d'un pas vif. Elle tendit les mains vers lui et, quand leurs doigts se rencontrèrent. Il ressentit les pulsations familières des ondes qui émanaient d'elle, cette force sacrée qui, comme l'eau de source captée dans un puits, s'était accumulée en elle au cours de toutes les années passées en contact étroit avec les milliards d'âmes de Majipoor.

Il avait souvent parlé avec elle en rêve, mais cela faisait des années qu'il ne l'avait pas vue et il n'était pas préparé aux changements que le temps avait provoqués en elle. Sa mère était encore belle : les années qui passaient ne pouvaient altérer sa beauté. Mais l'âge avait jeté sur elle un très léger voile, sa chevelure brune avait perdu son brillant, la vivacité de son regard s'était très légèrement atténuée, sa peau semblait être distendue. Pourtant elle avait toujours son port splendide et était vêtue comme à l'accoutumée d'une magnifique robe blanche. Elle avait une fleur derrière l'oreille et le bandeau d'argent, symbole de son pouvoir, ceignait son front. Elle incarnait la grâce et la majesté, la force et la bienveillance.

— Mère ! Enfin !

— Cela fait si longtemps, Valentin ! Tant d'années !

Elle lui effleura le visage, les épaules, les bras. L'attouchement de ses doigts était léger comme une plume, mais il le faisait frissonner, tant le pouvoir était grand en elle. Valentin dut se rappeler qu'elle n'était pas une déesse, mais une simple mortelle, fille de mortels, qu'elle était autrefois l'épouse du Haut Conseiller Damiandane à qui elle avait donné deux fils et qu'il était l'un d'eux, qu'il s'était blotti contre sa poitrine et avait aimé l'écouter chanter doucement, que c'était elle qui nettoyait ses joues boueuses quand il revenait de jouer et qu'elle lui prodiguait sagesse et réconfort quand il venait pleurer dans ses bras. Tout cela était loin : il avait l'impression qu'il s'agissait d'une autre vie. Quand le sceptre du Divin s'était abaissé sur la famille du Haut Conseiller Damiandane et avait élevé Vori ax sur le Trône de Confalume, il avait du même coup fait de sa mère la Dame de l'Ile et ni l'un ni l'autre ne furent plus jamais considérés comme de simples mortels, même au sein de leur propre famille. Par la suite, Valentin fut incapable de penser à elle comme à sa mère, car elle avait ceint le bandeau d'argent et était partie dans l'Ile pour y demeurer. Elle partageait désormais avec le monde entier qui la vénér ait et avait besoin d'elle le réconfort et la sagesse qu'elle lui avait autrefois dispensés. Et même lorsque le Divin avait choisi Valentin pour remplacer Vori ax et qu'à son tour il avait acquis une dimension suprahumaine et était devenu un mythe, il avait conservé sa révérence envers elle, car il n'en avait pas pour lui-même, tout Coronal qu'il fût, et dans son for intérieur il ne pouvait se considérer avec le respect que les autres lui témoignaient ou qu'ils témoignaient à la Dame.

Ils parlèrent de la famille avant d'aborder les questions essentielles. Valentin lui raconta tout ce qu'il savait de sa sœur Galiara, de son frère Sait de Stee, de Divvis, de Mirigant et des filles de Vori ax. Elle lui demanda s'il retournait souvent dans la vieille propriété familiale de Halanx, s'il se plaisait au Château et si Carabella et lui étaient toujours aussi amoureux et proches l'un de l'autre. Valentin commença à se détendre et eut presque l'impression d'être devenu un individu normal, quelque petit seigneur du Mont rendant visite à sa mère qui s'était établie sous d'autres climats mais demeurait avide de nouvelles de sa

famille. Mais il leur fut impossible d'échapper bien longtemps aux vérités inhérentes à leur position et quand la conversation commença à manquer de naturel et devint languissante, Valentin changea de ton.

— Tu aurais dû respecter l'usage et attendre que je vienne te voir, mère. La Dame ne doit pas descendre du Temple Intérieur pour se rendre aux Sept Murs, ce n'est pas bien.

— L'heure n'est pas aux formalités. Nous sommes bousculés par les événements : il faut prendre des mesures.

— Tu es donc au courant de ce qui se passe à Zimroel ?

— Bien entendu, répondit-elle en portant la main à son bandeau. Ceci me communique les nouvelles de toute la planète à la vitesse de la pensée. Oh, Valentin, quelles tristes circonstances pour nos retrouvailles ! Je m'étais imaginé que pendant ton Périple tu aurais plaisir à venir ici, mais te voilà et je ne sens chez toi que chagrin, doute et appréhension.

— Que vois-tu, mère ? Que va-t-il arriver ?

— Crois-tu que je puisse connaître l'avenir ?

— Tu vois très clairement le présent. Tu viens de dire que tu es au courant de tout ce qui se passe dans le monde.

— Ce que je vois est sombre et inquiétant. Des événements qui dépassent ma compréhension agitent la planète. L'ordre de la société est une fois encore menacé. Et le Coronal est désespéré. Voilà ce que je vois. Pourquoi désespères-tu, Valentin ? Pourquoi as-tu si peur ? Tu es le fils de Damiandane et le frère de Voriak, deux hommes qui ne se laissaient jamais abattre. J'ignore moi aussi le désespoir et je croyais qu'il en allait de même pour toi.

— Depuis mon arrivée sur l'Ile, j'ai appris que le monde est la proie du malheur et que cela ne cesse d'empirer.

— Est-ce une raison pour se décourager ? Cela devrait au contraire accroître ton désir de redresser la situation, comme tu l'as déjà fait une fois.

— C'est le deuxième désastre qui frappe Majipoor depuis que je suis au Château, dit Valentin. Je constate que mon règne a été malheureux et le sera encore plus si les maladies, la famine et les migrations dues à la panique s'aggravent. Je redoute qu'une malédiction pèse sur moi.

Il vit passer un éclair de colère dans les yeux de sa mère et il se rappela de nouveau l'extraordinaire force d'âme, la rigoureuse discipline et l'inflexible sentiment du devoir qui se cachaient sous son apparence de douceur et de bienveillance. Elle était à sa façon aussi combative que la célèbre lady Thiin qui était autrefois montée sur les barricades pour repousser l'invasion des Métamorphes. Sa mère saurait faire preuve de la même bravoure si le besoin s'en faisait sentir. Valentin savait qu'elle ne tolérerait pas la moindre faiblesse chez ses fils, ni qu'ils s'apitoient sur eux-mêmes ni se découragent, car ces réactions lui étaient étrangères. À cette pensée, il sentit sa tristesse se dissiper un peu.

— Tu te rends sans raison responsable de cette situation, dit-elle tendrement à son fils. Si une malédiction accable cette planète, et je pense que c'est le cas, elle ne pèse pas sur le noble et vertueux Coronal, mais sur nous tous. Tu n'as pas lieu de te sentir coupable, toi moins que quiconque, Valentin. Tu n'es pas une victime de la fatalité, mais au contraire celui qui est le plus apte à nous en délivrer. Mais pour cela tu dois agir, et vite.

— Quelle est donc cette malédiction ?

— Tu as un bandeau d'argent identique au mien, dit-elle en portant la main à son front. L'as-tu emporté pour ce voyage ?

— Il ne me quitte jamais.

— Va le chercher.

Valentin quitta la pièce et dit quelques mots à Sleet qui attendait derrière la porte. Peu après arriva un serviteur portant l'écrin orné de pierreries qui contenait le bandeau. La Dame lui en avait fait cadeau lors de son premier pèlerinage sur l'île, pendant ses années d'exil. Grâce à lui, il était entré en communication avec l'esprit de sa mère et avait eu la confirmation définitive que l'humble jongleur de Pidruïd et lord Valentin de Majipoor ne faisaient qu'une seule et même personne. Avec l'aide du bandeau et de sa mère, les souvenirs lui étaient revenus. La hiérarque Lorivade lui avait ensuite appris comment s'en servir pour entrer en transe et communiquer avec d'autres esprits. Il n'en avait guère fait usage depuis sa restauration, car le bandeau était un attribut de la Dame et non du Coronal, et il ne convenait pas qu'une

Puissance de Majipoor empiète sur le domaine d'une autre. Il ceignit son front du mince cercle de métal tandis que la Dame, comme elle l'avait fait autrefois sur cette même Ile, débouchait à son intention un flacon de vin des rêves, le breuvage sombre, à la fois doux et poivré contenant la drogue qui ouvrait les esprits. Valentin en vida le contenu d'un trait et sa mère fit de même avec un autre flacon. Puis ils attendirent quelques instants que le vin des rêves fasse effet. Il se laissa glisser dans l'état de transe qui lui procurait une totale réceptivité. La Dame lui prit les mains et entrecroisa fermement leurs doigts pour que le contact soit complet. L'esprit de Valentin fut assailli d'images et de sensations qui l'étourdirent, bien que le choc ne fût pas nouveau pour lui.

C'était ce que la Dame pratiquait chaque jour depuis de nombreuses années quand ses acolytes et elles projetaient leur esprit à travers la planète à la recherche de ceux qui avaient besoin de leur aide.

Il ne vit aucun esprit individuel : le monde était beaucoup trop vaste et peuplé pour permettre une telle précision sauf au prix d'une concentration très intense. Tandis qu'il flottait comme un souffle chaud, il perçut des sensations éparses : inquiétude, peur, honte, sentiment de culpabilité, une brusque zone de folie, une vaste nappe grise de désespoir. Il se laissa descendre et vit la texture des âmes, crêtes noires parsemées de filaments écarlates, pointes déchiquetées, étendues accidentées de tissu dense. Il reprit de la hauteur et accéda à des royaumes d'où émanaient les pulsations lentes d'une torpeur due à l'isolement ; il tournoya au-dessus de scintillants champs de neige de l'esprit et de prairies dont chaque brin d'herbe brillait d'une insoutenable beauté. Et il vit les lieux des fléaux, les lieux de famine et ceux où le chaos était roi. Il perçut la terreur qui s'élevait comme un vent chaud et sec des grandes cités ; il perçut une force qui vibrait dans les mers avec de graves résonances de tambour ; il perçut avec acuité l'approche d'une menace, d'un désastre imminent. Valentin vit qu'un poids insupportable s'était abattu sur le monde et l'écrasait en augmentant progressivement d'intensité, comme un poing se refermant petit à petit.

Il avait perçu tout cela en suivant sa bienheureuse mère la Dame qui le guidait et sans laquelle il se fût peut-être consumé dans l'intensité de la passion qui émanait du puits de la conscience universelle. Mais elle demeura à ses côtés, le soulevant aisément à travers les passages les plus menaçants et l'entraînant jusqu'au seuil de la compréhension qui se dressa devant lui telle l'immense Porte Dekkeret de Normork, la plus imposante de toutes les portes qui n'est fermée que lorsque le monde est en péril et qui domine et écrase tous ceux qui s'en approchent. Mais quand il atteignit ce seuil, il était seul et il le franchit sans aide.

De l'autre côté, il n'y avait que de la musique, une musique rendue visible, des sonorités ténues et tremblotantes qui s'élançaient au-dessus de l'abîme comme une fragile passerelle. Il s'engagea dessus et vit les nappes sonores éclatantes qui coloraient le flot de substance coulant en contrebass, le jaillissement vif de pulsations cadencées au-dessus de lui et la suite infinie d'arcs chantants rouges, pourpres et verts reculant jusqu'à l'horizon. Puis tout cela céda la place à un son unique et formidable, d'une force insoutenable, un son aveugle et monstrueux qui embrassa toutes les mélodies, se mit à rouler sur l'univers et à l'écraser impitoyablement. Et Valentin comprit.

Il ouvrit les yeux. Sa mère la Dame se tenait immobile près des tanigales en pot et le regardait en souriant comme elle l'avait peut-être fait en se penchant sur lui du temps où il dormait dans son berceau. Elle lui enleva le bandeau du front et le replaça dans l'écrin orné de pierreries.

— Alors tu as vu ? demanda-t-elle.

— C'est bien ce que je pensais depuis longtemps, dit Valentin. Ce qui se passe à Zimroel n'est pas un effet du hasard. Il s'agit bien d'une malédiction qui pèse sur nous tous et cela depuis des milliers d'années. Deliamber, mon sorcier Vroon, m'a dit un jour que nous avons vécu très longtemps sur Majipoor sans payer le moindre tribut pour le péché originel des conquérants. Il a ajouté que les intérêts se sont accumulés. Et maintenant on nous présente la note à régler. C'est le début de

notre châtiment, de notre humiliation, le paiement de l'addition.

— C'est bien cela, dit la Dame.

— Est-ce le Divin en personne que nous avons vu tenir fermement le monde dans ses mains et resserrer son étreinte, mère ? Et ce terrible bruit que j'ai entendu venait-il aussi de Lui ?

— Nous avons chacun eu nos propres images, Valentin. Moi j'ai vu d'autres choses. On ne peut réduire le Divin à une image concrète. Mais je pense que tu as perçu l'essence de la question.

— La grâce du Divin nous a été retirée.

— Oui, mais ce n'est pas irrémédiable.

— Es-tu certaine qu'il n'est pas déjà trop tard ?

— J'en suis persuadée, Valentin.

Il garda le silence quelques instants.

— Soit. Je sais ce qu'il convient de faire et je le ferai. Il est bien que je comprenne tout cela aux Sept Murs que lady Thiin fit construire en l'honneur de son fils après qu'il eut écrasé les Métamorphes ! Mère, me feras-tu bâtir un bâtiment comme celui-ci quand j'aurais réussi à détruire l'ouvrage de lord Stiamot ?

— Encore une fois, dit Hissune en faisant volte-face devant Alsimir et l'autre chevalier-initié. Les deux en même temps maintenant.

— Tous les deux ? demanda Alsimir.

— Oui. Et si vous me ménagez, je vous garantis que vous serez assignés au balayage des écuries pendant un mois.

— Comment peux-tu te battre contre nous deux, Hissune ?

— Je ne sais pas si je le peux. C'est ce que j'ai besoin de découvrir. Approchez et nous verrons bien.

Il ruisselait de sueur et son cœur battait la chamade, mais son corps était souple et répondait docilement. Il passait au moins une heure par jour dans le gymnase aménagé dans l'aile est du Château, quelle que fût l'urgence de ses responsabilités.

Hissune trouvait essentiel de fortifier et de développer son corps, d'acquérir de l'endurance et d'accroître son agilité déjà considérable. Sinon il semblait évident qu'il serait très désavantagé pour réaliser ses ambitions. Les princes du Mont du Château étaient en général des athlètes et avaient le culte de l'exercice physique, se mettant continuellement à l'épreuve : course de monture, joutes, course à pied, lutte, chasse, toutes ces anciennes et simples distractions auxquelles Hissune n'avait jamais eu l'occasion ni l'envie de s'adonner quand il vivait au Labyrinthe. Maintenant que lord Valentin l'avait introduit parmi ces hommes vigoureux et énergiques, il savait qu'il devait les affronter sur leur propre terrain s'il voulait conquérir durablement une place dans leur société.

Il lui serait bien entendu impossible de transformer sa frêle charpente pour réussir à égaler la solide musculature d'un Stasilaine, d'un Elidath ou d'un Divvis. Ils étaient grands et forts et lui ne le serait jamais. Mais il pourrait se distinguer dans un autre domaine. Par exemple à ce jeu de bâton dont il n'avait pas entendu parler un an auparavant et auquel maintenant, après de nombreuses heures de pratique, il était en passe de devenir

un maître. Il faisait appel à la vivacité du regard et des gestes, plutôt qu'à une grande force physique, et par conséquent c'était en quelque sorte une illustration de son approche de la vie.

— Prêt, lança-t-il.

Il était à moitié accroupi, bien en appui sur les deux pieds, attentif et souple, tenant à deux mains, les bras à moitié tendus, son bâton, une branche de nyctaflore, un bois léger, munie à une extrémité d'une poignée en vannerie. Ses yeux allaient d'un adversaire à l'autre. Tous deux étaient plus grands que lui, Alsimir de cinq à six centimètres et son ami Stimion de beaucoup plus. Mais Hissune était plus vif. Aucun d'eux ne l'avait effleuré une seule fois de son bâton de toute la matinée. Mais affronter les deux hommes en même temps, c'était une autre paire de manches.

— Assaut ! cria Alsimir. En garde !

Ils s'approchèrent de lui en levant leur bâton en position d'attaque.

Hissune inspira profondément et se concentra pour construire autour de lui une zone de défense sphérique, infranchissable, impénétrable, un espace blindé. C'était purement imaginaire, mais cela ne faisait rien. Thani, son professeur, lui avait montré qu'en conservant sa zone de défense comme s'il s'agissait d'un mur d'acier, rien ne pourrait l'entamer. Le secret résidait dans l'intensité de la concentration.

Comme Hissune s'y attendait, Alsimir attaqua une fraction de seconde avant Stimion. Le bâton d'Alsimir s'éleva très haut, effleura le quadrant nord-ouest de la défense de Hissune, puis feinta pour toucher plus bas. Comme il s'approchait du périmètre de sa zone de défense, Hissune leva son propre bâton d'un geste vif du poignet et para énergiquement le coup d'Alsimir. Prolongeant son mouvement vers la droite – comme il l'avait déjà calculé sans en être conscient – il affronta l'assaut de Stimion déclenché un soupçon plus tard.

Hissune entendit le crissement des deux morceaux de bois glissant l'un contre l'autre tandis qu'il faisait remonter son bâton jusqu'au milieu de celui de Stimion ; puis il pivota, laissant le jeune homme frapper dans le vide, entraîné par son élan. Tout se passa très vite. Poussant un grognement de

surprise, Stimion se retrouva à l'endroit où s'était tenu Hissune qui le frappa légèrement sur le dos et pivota derechef pour faire face à Alsimir. Celui-ci leva son bâton et porta une seconde attaque à l'intérieur. Hissune la contra facilement et répliqua par un coup qu'Alsimir para avec une telle vigueur que les vibrations de l'impact remontèrent jusqu'au coude de Hissune. Mais il se remit très vite, esquiva le coup suivant d'Alsimir et fit un bond de côté pour éviter le bâton de Stimion.

Ils étaient maintenant disposés d'une manière différente, Stimion et Alsimir de chaque côté de Hissune et non plus en face de lui. Ils vont sûrement essayer d'attaquer simultanément, songea-t-il. Il ne pouvait pas les laisser faire.

Thani lui avait dit ceci : *le temps doit toujours être à ton service, jamais l'inverse. Si tu n'en as pas suffisamment, divise chaque moment en instants plus brefs et tu auras alors assez de temps pour tout faire.*

Il avait raison. Hissune savait que rien n'est vraiment simultané.

Comme il s'était entraîné à le faire pendant des mois, il passa au mode de perception fractionnée du temps que Thani lui avait inculqué : divisant chaque seconde en dix dixièmes, il demeura successivement dans chacune de ces fractions de temps de la même manière que l'on peut passer dix nuits successives dans des cavernes différentes pendant la traversée d'un désert. Sa perception s'en trouva profondément modifiée. Il vit Stimion effectuer une suite de mouvements saccadés, se démenant comme une sorte d'automate rudimentaire pour lever son bâton et lui porter un coup. Sans le moindre effort, Hissune se glissa dans l'intervalle entre deux fractions de temps et écarta le bâton de Stimion. Alsimir avait déjà déclenché son attaque, mais Hissune eut amplement le temps de se mettre hors de sa portée et quand le bras d'Alsimir fut en pleine extension, Hissune le frappa légèrement avec sa propre arme, juste au-dessus du coude.

Revenant au mode de perception normale du temps, Hissune se retourna pour faire face à Stimion qui était en train de lancer une nouvelle attaque. Au lieu de s'apprêter à parer le coup, Hissune choisit de s'avancer et il passa sous la garde de Stimion

qui ne s’y attendait pas. Dans cette position, il releva son bâton, touchant de nouveau Alsimir, et pivota pour frapper de l’extrémité de son arme Stimion qui tournoyait, désorienté.

— Touche et double touche ! cria Hissune. Match !

— Comment as-tu fait ? demanda Alsimir en lançant son bâton par terre.

Hissune éclata de rire.

— Je n’en ai pas la moindre idée, reconnut-il. Mais je regrette que Thani n’ait pas été là pour le voir !

Il se laissa tomber à genoux et laissa couler la sueur de son front sur les tapis. Il était conscient d’avoir fait une étonnante démonstration d’adresse. Jamais encore il ne s’était battu aussi bien. Était-ce un hasard, un moment de chance ? Ou avait-il vraiment atteint un nouveau degré d’accomplissement ? Il se remémora lord Valentin parlant de la jonglerie à laquelle il avait été amené de façon tout à fait fortuite, simplement pour gagner sa vie, du temps où il menait une existence errante sur Zimroel. Le Coronal avait expliqué que son expérience de jongleur lui avait appris à concentrer ses facultés mentales. Lord Valentin était même allé jusqu’à prétendre qu’il n’aurait peut-être pas été capable de reconquérir son trône sans la discipline de l’esprit que lui avait imposée la maîtrise de cet art. Hissune savait qu’il ne pouvait se lancer dans la jonglerie – cela constituerait une flatterie bien trop flagrante, une imitation trop évidente – mais il commençait à entrevoir la possibilité de parvenir à la même discipline en maniant le bâton. La performance qu’il venait d’accomplir lui avait ouvert d’extraordinaires perspectives dans le domaine de la perception et de l’accomplissement. Il se demanda s’il serait capable de la renouveler. Il releva la tête.

— Voulez-vous faire un autre assaut ? demanda-t-il. À deux contre un.

— Cela ne t’arrive jamais d’être fatigué ? demanda Stimion.

— Si, bien sûr. Mais ce n’est pas une raison pour s’arrêter.

Il se remit en position d’attente. Encore un quart d’heure, se dit-il. Ensuite une baignade, puis j’irai travailler un peu à la Cour Pinitor, et après...

— Alors ? Allez-y !

— Cela n'a pas de sens, dit Alsimir en secouant la tête. Tu deviens trop fort pour nous.

— Allez-y ! répéta Hissune. Prêt !

Alsimir prit à contrecœur sa position et fit signe à Stimion de l'imiter. Mais au moment où les trois hommes étaient prêts, ayant atteint le degré requis d'équilibre du corps et de l'esprit, un gardien du gymnase apparut au balcon situé au-dessus d'eux et appela Hissune.

— Un message du régent Elidath pour le prince, dit-il. Le prince Hissune est prié de se présenter immédiatement au régent dans le bureau du Coronal.

— Une autre fois alors ? dit Hissune à Alsimir et Stimion.

Il s'habilla rapidement et s'engagea dans le dédale inextricable du Château, coupant à travers des cours et des avenues, passant devant le parapet de lord Ossier d'où l'on avait une vue sidérante sur les pentes du Mont du Château et l'Observatoire de Kinniken, traversant le salon de musique de lord Prankipin, la serre de lord Confalume et des dizaines d'autres constructions et dépendances accrochées comme des tentacules au cœur du Château. Il parvint enfin au secteur central où se trouvaient les bureaux du gouvernement. On le fit entrer dans la suite spacieuse où travaillait le Coronal et qu'occupait pour le moment le Haut Conseiller Elidath pendant l'absence prolongée de lord Valentin.

Il trouva le régent en train de faire nerveusement les cent pas devant la carte en relief de la planète en face du bureau de lord Valentin. Il y avait aussi Stasilaine, assis à la table du conseil, il avait une mine sinistre et salua Hissune d'un bref hochement de tête. Elidath lui fit signe de prendre place à côté de lui d'une manière brusque et préoccupée. Divvis arriva quelques instants plus tard, en tenue d'apparat avec bijoux oculaires et masque de plume comme s'il avait été convoqué au moment où il se rendait à quelque cérémonie officielle.

Hissune sentit une vive inquiétude l'envahir. Quelle raison pouvait avoir Elidath de les réunir si soudainement et d'une façon si irrégulière ? Et pourquoi ce comité restreint choisi parmi tous les princes ? Elidath, Stasilaine, Divvis – certainement les trois principaux candidats à la succession de

lord Valentin, les plus proches du pouvoir. Il s'est produit un événement capital, songea Hissune. Le vieux Pontife avait peut-être fini par mourir. À moins que le Coronal...

Pourvu que ce soit Tyeveras, pria Hissune. *Pourvu que ce soit Tyeveras !*

— Très bien, dit Elidath. Tout le monde est là : nous pouvons commencer.

— Que se passe-t-il, Elidath ? demanda Divvis avec un sourire contraint. Quelqu'un a-t-il vu un milufta à deux têtes volant vers le nord ?

— Si tu veux parler de mauvais présages, alors la réponse est oui, dit Elidath d'un air maussade.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Stasilaine.

Elidath tapota une pile de documents posés sur le bureau.

— Deux nouveaux faits d'importance, commença-t-il. Tout d'abord, les derniers rapports provenant de l'ouest de Zimroel montrent que la situation est beaucoup plus grave que ce que nous pensions. Toute la région de la vallée de Dulorn est apparemment touchée, des environs de Mazadone jusqu'à un point situé quelque part à l'ouest de Dulorn et le mal se répand. Les cultures continuent à mourir de maladies mystérieuses, il y a une terrible pénurie d'aliments de base et des centaines de milliers de gens, des millions peut-être, ont commencé à se diriger vers la côte. Les fonctionnaires locaux font de leur mieux pour réquisitionner des vivres dans les régions épargnées – il semble n'y avoir encore aucun problème autour de Til-omon et de Narabal ; Ni-moya et Khyntor ne souffrent pas trop de la pénurie des produits de la terre – mais les distances sont tellement grandes et la crise si inattendue que l'on n'a pas fait grand-chose jusqu'à présent. Il y a aussi le problème d'un nouveau culte qui a vu le jour là-bas, une histoire de vénération des dragons de mer...

— Comment ? s'écria Stasilaine, le visage empourpré par la surprise.

— C'est insensé, je le sais, dit Elidath. Mais d'après les rapports, le bruit court que les dragons sont des sortes de dieux et qu'ils ont décidé que la fin du monde est proche, ou une autre idiotie de ce genre, et que...

— Il ne s'agit pas d'un nouveau culte, dit posément Hissune. Les trois hommes se tournèrent vers lui.

— Vous savez quelque chose à ce sujet ? demanda Divvis. Hissune acquiesça de la tête.

— J'en entendais parler de temps en temps quand je vivais dans le Labyrinthe. Cela a toujours été quelque chose de secret, de flou, très vague, et à ma connaissance de jamais pris véritablement au sérieux. Cette croyance reste limitée aux couches populaires, des choses qui se murmurent dans le dos des riches. J'avais quelques amis qui connaissaient un peu le sujet, peut-être plus qu'un peu, mais je n'ai jamais été mêlé à ces pratiques. Je me souviens d'en avoir parlé un jour à ma mère, il y a longtemps, elle m'a dit que c'était absurde et dangereux, que je ferais mieux de ne pas m'en occuper et je l'ai écoutée. Je crois que cette croyance a commencé parmi les Lii, il y a très longtemps et s'est petit à petit propagée dans le peuple d'une manière clandestine. Je suppose qu'elle resurgit maintenant à cause de tous ces problèmes.

— Et en quoi consiste cette croyance ? demanda Stasilaine.

— En gros, ce qu'a dit Elidath : les dragons viendront un jour sur terre, prendront en main le gouvernement et feront cesser la misère et la souffrance.

— Quelle misère ? Quelle souffrance ? fit Divvis. Je ne sache pas qu'il y ait beaucoup de misère et de souffrance sur notre planète, à moins que vous ne fassiez allusion aux lamentations et aux revendications des Changeformes, mais ils...

— Croyez-vous que tout le monde mène la vie qui est la nôtre au Mont du Château ? demanda Hissune.

— Je crois que personne n'est dans le besoin, que tout un chacun a ce qu'il lui faut, que nous sommes heureux et prospères, que...

— Tout cela est vrai, Divvis. Pourtant il y a ceux qui vivent dans des châteaux et ceux qui balaient le crottin des montures sur les routes. Il y a ceux qui possèdent d'immenses propriétés et ceux qui mendient dans les rues. Il y a...

— Épargnez-moi la suite. Je n'ai pas besoin de vos leçons sur l'injustice sociale.

— Pardonnez-moi de vous ennuyer, dit Hissune d'un ton brusque. Je pensais que vous vouliez savoir pourquoi certains attendent que les rois des eaux les délivrent de la souffrance et des privations.

— Les rois des eaux ? dit Elidath.

— Les dragons de mer. C'est le nom que leur donnent ceux qui les vénèrent.

— Très bien, dit Stasilaine. Il y a la famine à Zimroel et une inquiétante religion se répand dans le peuple. Tu parlais de deux nouveaux faits d'importance. Étaient-ce ceux-là ?

— Non, répondit Elidath en secouant la tête, ce ne sont que deux aspects du même problème. Le second concerne lord Valentin. Je tiens la nouvelle de Tunigorn qui est bouleversé. Il dit que le Coronal a eu une sorte de révélation pendant la visite qu'il faisait à sa mère sur l'Ile et qu'il est entré dans un état de grande exaltation, vraiment très étrange, dans lequel il semble avoir des réactions totalement imprévisibles ou presque.

— Quel genre de révélation ? demanda Stasilaine. Es-tu au courant ?

— Pendant qu'il était en transe sous la conduite de la Dame, il a eu une vision lui montrant que les maladies dont souffrent les cultures de Zimroel sont dues au courroux du Divin.

— Qui pourrait en douter ? s'exclama Stasilaine. Mais je ne vois pas le...

— D'après Tunigorn, Valentin est maintenant persuadé que les maladies et la famine – dont nous savons qu'elles sont beaucoup plus graves que ne le laissaient supposer les premiers rapports – sont d'origine proprement surnaturelle...

Secouant lentement la tête, Divvis laissa échapper un rire moqueur.

— ... d'origine proprement surnaturelle, répéta Elidath, et qu'il s'agit en fait d'un châtement infligé par le Divin pour les mauvais traitements que nous réservons aux Métamorphes depuis des siècles.

— Mais il n'y a là rien de nouveau, dit Stasilaine. Cela fait des années qu'il le dit.

— Mais si, il y a du nouveau, répliqua Elidath. Tunigorn m'a confié que depuis le jour de la révélation, Valentin reste seul la

plupart du temps, ne voyant que la Dame et Carabella, parfois Deliamber ou Tisana, l'interprète des rêves. Sleet et Tunigorn ont tous deux du mal à l'approcher et quand ils y parviennent, ce n'est que pour parler des affaires courantes. Tunigorn dit qu'il semble enflammé par une nouvelle idée grandiose, un projet extraordinaire qu'il ne veut pas leur dévoiler.

— Cela ne ressemble pas au Valentin que je connais, dit Stasilaine d'un ton lugubre. On peut penser ce qu'on veut de lui, mais il n'est pas irrationnel. On dirait qu'une sorte de fièvre s'est emparée de lui.

— Ou qu'il s'agit d'une nouvelle substitution, dit Divvis.

— Que redoute Tunigorn ? demanda Hissune.

— Il ne sait pas, répondit Elidath avec un haussement d'épaules. Il a l'impression que Valentin couve un projet très étrange auquel Sleet et lui s'opposeraient probablement. Mais il ne m'a donné aucun indice.

Elidath se dirigea vers le planisphère et tapota la sphère rouge et brillante qui indiquait l'endroit où se trouvait le Coronal.

— Valentin est encore sur l'Ile mais il ne va pas tarder à appareiller pour le continent. Il abordera à Piliplok et de là il doit remonter le Zimr jusqu'à Ni-moya, puis poursuivre le Périple dans les régions occidentales frappées par la famine. Mais Tunigorn le soupçonne d'avoir changé d'avis et d'être obsédé par l'idée que nous subissons la vengeance divine. Selon lui, il pourrait être en train de préparer une manifestation spirituelle, un jeûne, un pèlerinage, une restructuration de la société à l'opposé des valeurs purement temporelles...

— Pourrait-il avoir part à ce culte des dragons de mer ? demanda Stasilaine.

— Je ne sais pas, répondit Elidath. Tout est possible. Je peux seulement vous dire que Tunigorn semblait fort préoccupé et qu'il m'a pressé de rejoindre au plus vite le Coronal, dans l'espoir que je pourrai l'empêcher de commettre une imprudence. Je crois que je pourrais réussir là où d'autres, même Tunigorn, échoueraient.

— Comment ? s'écria Divvis. Il est à des milliers de kilomètres d'ici ! Comment pourrais-tu...

— Je pars dans deux heures, dit Elidath. Des flotteurs rapides me transporteront en se relayant le long de la vallée du Glayge jusqu'à Treymone où j'ai réquisitionné un croiseur qui m'emmènera à Zimroel par la route du Sud et l'archipel de Rodamaunt. Pendant ce temps, Tunigorn essaiera de retarder le départ de Valentin aussi longtemps que possible et s'il peut obtenir le concours de l'Amiral Asenhart, il veillera à ce que la traversée de l'Ile à Piliplok se fasse lentement. Avec un peu de chance, je devrais pouvoir atteindre Piliplok une semaine environ après Valentin et il ne sera peut-être pas trop tard pour le ramener à la raison.

— Jamais tu n'arriveras à temps, dit Divvis. Il sera à mi-chemin de Ni-moya avant que tu aies traversé la Mer Intérieure.

— Je dois essayer, dit Elidath. Je n'ai pas le choix. Si vous saviez combien Tunigorn est inquiet, comme il craint que Valentin soit sur le point de s'engager dans une voie aussi périlleuse que déraisonnable.

— Et le gouvernement ? demanda Stasilaine d'une voix douce. Y as-tu pensé ? Tu es le régent, Elidath. Nous n'avons pas de Pontife, tu nous apprends que le Coronal est devenu une sorte de fou visionnaire et maintenant tu te proposes de laisser l'État sans chef ?

— Dans le cas où un régent est obligé de s'absenter du Château, dit Elidath, il est en son pouvoir de nommer un conseil de régence pour traiter les affaires qui sont de la compétence du Coronal. C'est ce que j'ai l'intention de faire.

— Et les membres de ce conseil ? demanda Divvis.

— Il y en aura trois. Toi, Divvis. Toi aussi, Stasilaine. Et Hissune.

Abasourdi, Hissune se redressa sur son siège.

— *Moi !* s'exclama-t-il.

— J'avoue qu'au début je n'ai pas compris pourquoi lord Valentin avait choisi d'anoblir quelqu'un du Labyrinthe, un homme aussi jeune promu si vite près du pouvoir, dit Elidath en souriant. Mais petit à petit son dessein m'est apparu clairement, tandis que cette crise s'abattait sur nous. Ici, sur le Mont du Château, nous avons perdu le contact avec les réalités de Majipoor. Nous sommes restés sur nos sommets et à notre insu

des mystères ont pris naissance autour de nous. Divvis, je t'ai entendu dire que tu croyais tout le monde heureux sur notre planète, à l'exception peut-être des Métamorphes, et je reconnais que c'était aussi mon opinion. Et pourtant il semble qu'une nouvelle religion ait vu le jour parmi les mécontents et que nous l'ignorions. Et maintenant une armée d'affamés marche sur Pidruïd pour adorer d'étranges divinités.

Il regarda Hissune.

— Ce sont des choses que vous savez, Hissune, et qu'il nous faut apprendre. Pendant les mois que durera mon absence, vous siégerez auprès de Divvis et de Stasilaine – et je suis sûr que vous serez de bon conseil. Qu'en dis-tu, Stasilaine ?

— Je pense que tu as fait un choix judicieux.

— Et toi, Divvis ?

Le visage de Divvis frémissait sous l'effet d'une rage difficilement contenue.

— Que puis-je dire ? C'est toi qui détiens le pouvoir. Tu as fait ton choix. Je dois m'y soumettre, n'est-ce pas ?

Il se leva avec raideur et tendit la main à Hissune.

— Mes félicitations, prince, dit-il. Vous vous êtes bien débrouillé en très peu de temps.

Hissune affronta posément le regard froid de Divvis.

— Je suis impatient de siéger au conseil en votre compagnie, seigneur Divvis, dit Hissune d'un ton cérémonieux. Votre sagesse sera un exemple pour moi.

Et il prit la main de Divvis.

La réponse que Divvis avait eu l'intention de faire sembla se coincer dans sa gorge. Il dégagea lentement sa main de celle de Hissune, lui lança un regard noir et quitta la pièce d'un pas raide.

Le vent venait du sud, il était chaud et fort, le genre de vent que les capitaines de dragonniers appelaient « le Message », parce qu'il soufflait du continent aride de Suvrael où le Roi des Rêves avait sa tanière. C'était un vent qui desséchait l'âme et flétrissait le cœur, mais Valentin n'en avait cure. Il avait l'esprit ailleurs, songeait au travail qui l'attendait et restait des heures d'affilée sur le pont du *Lady Thiin*, guettant à l'horizon le premier signe de l'approche du continent et ne s'occupant pas des rafales cinglantes et torrides qui sifflaient autour de lui.

La traversée de l'Île à Zimroel commençait à lui sembler interminable. Asenhart avait allégué une mer trop calme et des vents contraires, la nécessité de prendre une route plus au sud et d'autres problèmes du même genre. N'étant pas marin, Valentin ne pouvait pas discuter ces décisions, mais son impatience grandissait de jour en jour et le continent occidental ne se rapprochait pas. À plusieurs reprises, ils avaient été obligés de changer de cap pour éviter des troupes de dragons de mer, car de ce côté de l'Île les eaux en regorgeaient. Certains des marins Skandar affirmaient que c'était la plus importante migration depuis cinq mille ans. Que ce fût ou non la vérité, ils étaient assurément nombreux et terrifiants : Valentin n'avait rien vu de tel lors de sa précédente traversée de la Mer Intérieure qui datait de nombreuses années, ce néfaste voyage durant lequel un dragon géant avait enfoncé la coque du *Brangalyn* du capitaine Gorzval.

Les dragons se déplaçaient généralement par troupes de trente à cinquante individus à plusieurs jours d'intervalle l'une de l'autre. Mais on voyait de temps en temps un énorme dragon solitaire, un vrai roi, nager résolument et avancer sans se presser, comme plongé dans une profonde méditation. Puis au bout d'un certain temps il n'y eut plus de dragons en vue, ni grands ni petits, le vent redoubla de violence et la flotte se hâta vers le port de Piliplok.

Et un beau matin des cris parvinrent du pont supérieur.

— Piliplok ! Piliplok !

L'immense port apparut brusquement, splendide et éblouissant malgré son aspect austère, dominant de son haut promontoire la rive droite du Zimr à son embouchure. À cet endroit où le fleuve était extrêmement large et où le limon qu'il avait charrié depuis le cœur du continent laissait une tache sombre sur des centaines de kilomètres de mer, s'élevait une ville de onze millions d'âmes construite d'après un plan rigoureux où des rues en arc de cercle coupaient les grands axes rayonnant à partir du front de mer. Valentin songea que ce n'était pas une ville facile à aimer malgré toute la beauté de son vaste port. Tandis qu'il le regardait, il s'aperçut que Zalzan Kavol, son compagnon Skandar natif de Piliplok, contemplait sa patrie avec une expression de joie et d'admiration sur son visage dur.

— Les dragonniers arrivent ! cria quelqu'un quand le *Lady Thiin* s'approcha du rivage. Regardez, la flotte doit être au complet !

— Oh, Valentin, que c'est joli ! dit doucement Carabella qui se tenait près de lui.

C'était joli en effet. Jusqu'à présent, Valentin n'avait jamais trouvé la moindre beauté aux navires à bord desquels les marins de Piliplok partaient pêcher les dragons. C'étaient de sinistres bâtiments à la coque rebondie, grotesquement décorés de figures de proue hideuses, de menaçantes queues hérissées de pointes, de rangées de dents blanches et d'yeux rouge et jaune aux couleurs criardes peintes le long des flancs. Pris un par un, ils étaient seulement barbares et repoussants. Pourtant au milieu d'une flotte de cette taille – il semblait que tous les dragonniers de Piliplok étaient venus accueillir l'arrivée du Coronal – ils n'étaient pas dépourvus d'une certaine beauté. Le long de la ligne d'horizon leurs voiles noires rayées de rouge se gonflaient au vent comme des drapeaux de fête.

En s'approchant, ils se déployèrent autour de la flotte royale, sans doute une formation soigneusement préparée, et hissèrent le grand pavois aux couleurs du Coronal. Des cris rauques s'élevèrent : « Valentin ! Lord Valentin ! Vive lord Valentin ! »

Le son des tambours et des trompettes, des sistirons et des galistanes, se propageait sur l'eau et leur parvenait amorti et confus, mais néanmoins joyeux et touchant.

Voilà un accueil très différent de celui que j'ai eu lors de ma dernière visite à Piliplok, songea Valentin avec une ironie désabusée. Zalzan Kavol et toute la troupe de jongleurs avaient fait le tour des dragonniers, essayant en vain de louer un bâtiment pour les emmener à l'Ile du Sommeil, et ils avaient fini par payer leur voyage à bord d'un petit dragonnier, un rafirot en piteux état qui attirait le malheur. Mais bien des choses avaient changé depuis.

Le plus gros dragonnier s'approcha du *Lady Thiin* et mit à la mer un canot transportant une Skandar et deux humains. Quand la chaloupe fut contre le flanc du navire amiral, on fit descendre une nacelle pour faire monter les passagers sur le pont, mais les humains restèrent à leurs avirons, et seule la Skandar monta à bord.

C'était une vieille femme tannée à l'air dur. Il lui manquait deux de ses puissantes incisives et sa fourrure était terne et grisâtre.

— Je m'appelle Guidrag, dit-elle.

Au bout de quelques instants, Valentin se souvint d'elle : c'était le patron de pêche le plus vieux et le plus respecté, un de ceux qui avaient refusé d'accepter les jongleurs comme passagers ; mais elle l'avait fait gentiment et les avait envoyés au capitaine Gorzval, le patron du *Brangalyn*. Il se demanda si elle se souvenait de lui : très probablement pas. Valentin avait depuis longtemps découvert que celui qui porte la robe de Coronal tend à devenir invisible.

Guidrag prononça un discours de bienvenue simple mais éloquent au nom de tous ses camarades de bord et ses collègues les pêcheurs de dragons, puis elle offrit à Valentin un collier finement ouvragé d'os de dragons de mer imbriqués. Il la remercia pour la grande parade navale et lui demanda pourquoi la flotte de dragonniers restait au port de Piliplok au lieu de gagner la haute mer. Elle répondit que cette année-là, les dragons avaient longé la côte en si grand nombre que les quotas

légaux avaient été remplis dès les premières semaines de pêche. La saison s'était achevée presque dès son commencement.

— Ce fut une étrange année, dit Guidrag. Et je crains que l'avenir nous réserve encore des surprises.

Les dragonniers escortèrent la flotte royale jusqu'au port. Le navire amiral accosta la jetée Malibor, au milieu du port, où les attendait un groupe venu les accueillir : le duc de la province accompagné d'une suite nombreuse, le maire de la ville et des fonctionnaires en aussi grand nombre ainsi qu'une délégation de patrons de pêche. Valentin se prêta aux cérémonies et aux rites d'accueil comme quelqu'un rêvant qu'il est éveillé. Il répondit gravement et courtoisement, chaque fois au moment opportun, se conduisit avec assurance et sérénité, mais il avait l'impression d'évoluer au milieu d'une foule de fantômes.

La route qui menait du port à l'hôtel de ville où Valentin devait loger était bordée de grosses cordes rouges destinées à contenir la foule et des gardes étaient postés tout le long du trajet que Valentin fit dans un flotteur découvert, Carabella à ses côtés. Il se dit qu'il n'avait jamais entendu de telles acclamations, un tonnerre d'ovations continuel et incompréhensible dont l'ampleur le distrayait momentanément de ses préoccupations. Mais le répit ne fut que de courte durée, car dès qu'il fut installé dans ses appartements, il demanda qu'on lui apporte les derniers messages et les nouvelles étaient uniformément mauvaises.

Il apprit que le charbon de la lusavande s'était étendu aux provinces jusqu'alors épargnées par la quarantaine. Cette année, la récolte de stajja serait réduite de moitié par rapport à la normale. Un animal nuisible appelé verdefer, que l'on croyait disparu depuis longtemps, avait envahi des régions où l'on cultivait le thuyol, importante plante fourragère, ce qui, à longue échéance, menacerait l'approvisionnement en viande. Un champignon s'attaquant au raisin avait causé de gros dégâts aux fruits verts dans les vignobles de Khyntor et de Ni-moya. Toute l'agriculture de Zimroel était maintenant la proie d'une dévastation, à l'exception du lointain Sud-Ouest tropical, autour de la cité de Narabal.

Valentin avait montré les rapports à Y-Uulisaan.

— On ne peut plus rien faire maintenant, monseigneur, avait dit l'expert d'un ton grave. Ce sont des catastrophes écologiques imbriquées. Le ravitaillement de Zimroel va être totalement coupé.

— Mais il y a huit milliards d'habitants à Zimroel !

— Je sais. Et quand ces maladies atteindront Alhanroel...

— Vous croyez que c'est possible ? demanda Valentin en frissonnant.

— C'est inéluctable, monseigneur ! Combien de bateaux relient les continents chaque semaine ? Combien d'oiseaux et même d'insectes font la traversée ? La Mer Intérieure n'est pas tellement large. L'île et les archipels situés au milieu servent d'étape.

— Je vous assure, monseigneur, que l'on ne peut ni résister à ces maux ni les vaincre, ajouta l'expert agricole avec un sourire étrangement serein. Il y aura la famine. Il y aura des maladies. Majipoor sera détruite.

— Non. C'est impossible !

— Si je pouvais vous adresser des paroles réconfortantes, je le ferais. Mais il n'y a aucun espoir.

Le Coronal plongea le regard dans les yeux étranges de Y-Uulisaan.

— Le Divin nous a infligé cette épreuve, dit-il, il nous en délivrera.

— C'est possible. Mais pas avant qu'il y ait eu de grands dommages. Je vous demande la permission de me retirer, monseigneur. Puis-je examiner ces messages pendant quelque temps ?

Après le départ de Y-Uulisaan, Valentin resta un moment assis, réfléchissant une dernière fois à ce qu'il avait l'intention de faire et qui semblait maintenant plus urgent que jamais sur le vu de ces rapports désastreux. Puis il manda Sleet, Tunigorn et Deliamber.

— J'ai décidé de changer l'itinéraire du Périphe, annonça-t-il sans préambule.

Ils échangèrent un regard d'appréhension comme s'ils s'attendaient depuis des semaines à une mauvaise surprise de ce genre.

— Nous n'irons pas à Ni-moya cette fois-ci. Annulez toutes les dispositions prises pour Ni-moya et la suite du voyage.

Il s'aperçut qu'ils le regardaient d'un air maussade et tendu et comprit qu'il n'obtiendrait pas leur soutien sans lutte.

— Sur l'Ile du Sommeil, poursuivit Valentin, j'ai compris que les maladies qui se sont abattues sur Zimroel, et qui vont certainement d'ici peu atteindre également Alhanroel, sont la manifestation du mécontentement du Divin. Deliamber, vous avez soulevé la question devant moi il y a longtemps, quand nous étions aux ruines de Velalisier, et vous aviez suggéré que les problèmes surgis dans le royaume quand mon trône avait été usurpé, étaient peut-être un début de châtement pour l'extermination des Métamorphes. Vous aviez ajouté que nous vivions depuis longtemps sur Majipoor sans payer de tribut pour le péché originel des conquérants et que le chaos s'abattait sur nous parce que le passé commençait enfin à nous envoyer la note avec les intérêts composés.

— Je m'en souviens, monseigneur. Ce sont presque exactement mes paroles.

— Et j'ai dit que je consacrerai mon règne à réparer les injustices que nous avons commises envers les Métamorphes, reprit Valentin. Mais je ne l'ai pas fait. J'ai eu l'esprit occupé par d'autres problèmes et les mesures que j'ai prises pour parvenir à une entente avec les Changeformes n'ont été que très superficielles. Et pendant que je tardais, le châtement empirait. Maintenant que je suis à Zimroel, j'ai l'intention d'aller immédiatement à Piurifayne...

— À *Piurifayne*, monseigneur ! s'exclamèrent presque en même temps Sleet et Tunigorn.

— Oui, à *Piurifayne*, à *Ilirivoyne* la capitale Changeforme. J'irai voir la *Danipiur*. J'écouterai ses revendications et je prendrai connaissance de ses exigences. Je...

— Aucun Coronal n'est jamais allé en territoire Métamorphe, coupa Tunigorn.

— Si, fit Valentin. J'y suis allé du temps où j'étais jongleur et je me suis même produit devant un public de Métamorphes et la *Danipiur* en personne.

— C'était différent, dit Sleet. Vous pouviez agir à votre guise quand vous étiez jongleur. À l'époque où nous étions chez les Changeformes, vous aviez peine à croire que vous étiez Coronal. Mais maintenant que vous l'êtes indubitablement...

— J'irai à Piurifayne. Ce sera un pèlerinage d'humilité, le commencement de l'expiation.

— Monseigneur ! grommela Sleet.

— Vas-y, dit Valentin en lui adressant un sourire. Donne-moi toutes les raisons de ne pas le faire. Cela fait des semaines que j'attends d'avoir à ce sujet une longue et pénible discussion avec vous trois et je présume que le moment est venu. Mais laissez-moi vous prévenir : dès que vous aurez fini de parler, je partirai pour Piurifayne.

— Et rien ne vous ébranlera ? demanda Tunigorn. Si nous invoquons les dangers, la violation du protocole, l'éventualité de conséquences politiques néfastes, le...

— Non. Non. Non. Rien ne me fera revenir sur ma décision. Ce n'est qu'en m'agenouillant devant la Danipiur que je pourrai mettre un terme aux catastrophes qui ravagent Zimroel.

— Êtes-vous sûr que ce sera aussi simple que vous le dites, monseigneur, dit Deliamber.

— Cela doit être tenté. J'en suis convaincu et vous n'arriverez pas à me faire changer d'avis.

— Monseigneur, dit Sleet, je crois me rappeler que ce sont les Changeformes qui vous ont détrôné et vous ne l'avez sûrement pas oublié. Aujourd'hui la planète est au bord de la folie et vous voulez vous mettre entre leurs mains, dans leurs forêts impénétrables. Est-ce que cela vous paraît...

— Prudent ? Non. Mais nécessaire ? Oui, Sleet. Un Coronal de plus ou de moins ne compte pas. Il y en a beaucoup qui peuvent prendre ma place et faire aussi bien, sinon mieux que moi. C'est le sort de Majipoor qui importe. Il faut que j'aille à Ilirivoyne.

— Je vous en supplie, monseigneur...

— Non, Sleet, dit Valentin. Nous en avons assez dit. Ma décision est prise.

— Vous allez à Piurifayne, dit Sleet avec incrédulité. Vous allez vous livrer aux Changeformes.

— Oui, dit Valentin. Je vais me livrer aux Changeformes.

LE LIVRE DU CIEL ÉCLATÉ

Millilain se rappellerait toujours le jour où le premier des nouveaux Coronals s'était proclamé roi, car ce jour-là, elle avait payé deux saucisses grillées la bagatelle de cinq couronnes.

Il était midi et elle allait retrouver son mari Kristofon à sa boutique sur l'esplanade située près du pont Khyntor. C'était le début du troisième mois de la Pénurie. C'est ainsi que disaient tous les habitants de Khyntor, la Pénurie, mais dans son for intérieur Millilain lui avait trouvé un nom plus réaliste : *la famine*. Personne ne mourait encore de faim, mais la nourriture commençait à manquer et la situation semblait s'aggraver de jour en jour ; l'avant-veille, Kristofon et elle n'avaient mangé qu'un peu de bouillie qu'il avait faite avec des calimbots séchés et un morceau de racine de ghumba. Ce soir ils dîneraient d'un gâteau de stajja. Et demain – le Divin seul savait ce qu'ils mangeraient demain. Kristofon parlait d'aller chasser de petits animaux tels que le mintun ou le drôle, dans le parc Prestimion. Du filet de mintun ? De la poitrine de drôle rôtie ? Millilain frissonna. Ensuite viendrait probablement le tour du civet de lézard. Avec des feuilles de palmiste bouillies en garniture.

Elle descendit le boulevard Ossier jusqu'à l'endroit où il tournait dans l'avenue du Zimr qui menait à l'esplanade. Et c'est au moment où elle passait devant le poste de la milice que lui parvint l'odeur caractéristique et irrésistible de saucisses grillées.

J'ai des hallucinations, songea-t-elle. Ou bien je rêve.

Il y avait autrefois plusieurs dizaines de marchands de saucisses ambulants le long de l'esplanade. Mais cela faisait des semaines que Millilain n'en avait pas vu un seul. L'approvisionnement en viande devenait difficile : le bétail mourait de faim dans les élevages de l'Ouest à cause du manque de fourrage et l'acheminement des cargaisons en provenance de Suvrael, où tout semblait encore bien aller, étaient perturbées

par les troupes de dragons de mer qui pullulaient sur les voies maritimes.

Mais cette odeur de saucisses était tout à fait réelle. Millilain regarda dans toutes les directions, cherchant d'où elle provenait.

Oui ! Là-bas !

Ce n'était ni une hallucination ni un rêve. Aussi incroyable et stupéfiant que cela pût paraître, un marchand de saucisses était apparu sur l'esplanade. C'était un Lii de petite taille, aux épaules voûtées, avec une vieille charrette à bras cabossée où de longues saucisses rouges étaient embrochées au-dessus d'un feu de charbon de bois. Il était là exactement comme s'il ne s'était rien passé, comme s'il n'y avait pas de Pénurie. Comme si les magasins d'alimentation n'ouvraient pas que trois heures par jour, le temps qu'il leur fallait généralement pour écouler tout leur stock. Millilain se mit à courir.

Elle n'était pas la seule. De tous les côtés de l'esplanade, des gens convergeaient vers le marchand ambulant comme s'il distribuait des pièces de dix royaux. Mais, en fait, ce qu'il avait à proposer était beaucoup plus précieux que n'importe quelle pièce d'argent.

Elle courut comme elle ne l'avait jamais fait, les coudes battant l'air, les genoux montant haut, les cheveux flottant dans le dos. Une centaine de personnes au moins se dirigeaient vers le Lii et sa charrette. Il ne pouvait pas avoir de quoi servir tout le monde. Mais Millilain était plus près de lui que les autres : elle avait vu le vendeur en premier, elle courait le plus vite. Une Hjort aux longues jambes était sur ses talons et un Skandar vêtu d'un complet ridicule se rapprochait en poussant des grognements. Qui aurait imaginé qu'un jour on courrait pour acheter des saucisses à un vendeur ambulant ? songea Millilain.

La Pénurie – la famine – avait commencé quelque part à l'Ouest, dans la vallée de Dulorn. Au début, comme cela se passait très loin et dans des endroits qui lui semblaient presque irréels, Millilain n'y avait pas attaché d'importance, elle qui n'avait jamais dépassé Thagobar. À la lecture des premiers rapports, elle avait éprouvé une compassion abstraite pour les gens qu'on disait sur le point de souffrir de la faim à Mazadone,

Dulorn et Falkynkip, mais elle avait eu de la peine à le croire – la faim n’existait pas sur Majipoor – et chaque fois qu’elle entendait parler d’un nouveau problème à l’Ouest, qu’il s’agît d’une émeute, d’une migration massive ou d’une épidémie, Millilain avait l’impression que c’était un événement éloigné non seulement dans l’espace mais aussi dans le temps, que ce n’était pas actuel mais plutôt surgi d’un livre d’histoire, un événement datant du règne de lord Stiamot, par exemple, des milliers d’années auparavant.

Mais un jour Millilain commença à se rendre compte que de temps en temps des denrées comme le nyik, les hingamorts et le glein manquaient dans les magasins où elle faisait ses courses. Les vendeurs lui expliquèrent que c’était dû à la perte des récoltes dans l’Ouest : il n’y avait plus aucun arrivage de la région agricole de la vallée de Dulorn et c’était long et coûteux de faire venir par bateau des marchandises d’ailleurs. Par la suite, des aliments de base comme le stajja et le ricca furent soudain rationnés, même s’ils étaient cultivés localement et bien qu’il n’y eût pas de problèmes agricoles dans la province de Khyntor. Cette fois, l’explication fut que l’excédent de produits alimentaires était envoyé aux régions en détresse. Nous devons tous faire des sacrifices en ces temps de dénuement extrême, etc., etc., disait le décret impérial. Puis on apprit que certaines maladies des plantes s’étaient également déclarées autour de Khyntor et à l’est, jusqu’à Ni-moya. Les parcelles où l’on cultivait le thuyol, le ricca et le stajja furent réduites de moitié, la lusavande fut complètement retirée de la vente, la viande commença à se faire rare. On parla de faire venir des vivres d’Alhanroel et de Suvrael, où la situation était apparemment encore normale. Mais Millilain savait que ce n’étaient que des paroles. Il n’y avait pas assez de cargos sur toute la planète pour transporter des marchandises en provenance des autres continents en quantité suffisante et même si c’était possible, cela reviendrait trop cher. « Nous allons tous mourir de faim », dit-elle un jour à Kristofon.

Et la Pénurie finit par gagner Khyntor.

La Pénurie. *La famine.*

Kristofon ne pensait pas que quiconque pût mourir de faim. Il était toujours optimiste. Il disait que les choses s'arrangeraient d'une manière ou d'une autre. Mais en attendant, une centaine d'habitants se ruaient désespérément sur un marchand de saucisses.

La Hjort essaya de la dépasser. Millilain lui donna un grand coup d'épaule qui l'envoya rouler par terre. Elle qui n'avait jamais frappé personne. Elle éprouva une sensation bizarre et sa gorge se serra. La Hjort lui hurla des insultes, mais Millilain poursuivit sa course, le cœur battant, les yeux douloureux. Elle bouscula quelqu'un d'autre et, jouant des coudes, réussit à prendre place dans la queue qui se formait. Là-bas, devant, le Lii servait les saucisses avec cette étrange impassibilité propre à son peuple et semblait ne se soucier aucunement de la foule qui se battait devant lui.

Millilain regardait anxieusement la file avancer. Ils étaient sept ou huit devant elle – resterait-il des saucisses quand son tour viendrait ? Elle avait du mal à voir ce qui se passait, si d'autres brochettes étaient mises sur le feu au fur et à mesure de la vente. Y en aurait-il encore pour elle ? Elle avait l'impression d'être un enfant gourmand s'inquiétant de savoir s'il y aurait assez de friandises pour tout le monde. Je suis complètement folle, se dit-elle. Pourquoi attacher tant d'importance à une saucisse ? Mais elle connaissait la réponse. Elle n'avait pas mangé de viande du tout depuis trois jours, à moins qu'on pût qualifier de viande les cinq morceaux de chair de dragon salée et séchée qu'elle avait trouvés Steldi en fouillant dans son buffet, ce dont elle doutait. L'odeur de ces saucisses qui grésillaient était extrêmement alléchante. Pouvoir les acheter devint brusquement la chose la plus importante au monde pour Millilain, peut-être la seule chose qui comptait. Elle arriva au début de la queue.

— Deux brochettes, demanda-t-elle.

— Une par client seulement.

— Alors donnez m'en une !

Le Lii hocha la tête. Ses trois yeux luisants ne prêtaient pas beaucoup d'attention à Millilain.

— Cinq couronnes, dit-il.

Millilain eut le souffle coupé. C'était la moitié de son salaire journalier. Elle se rappela qu'une brochette coûtait dix pesants avant la Pénurie. Mais c'était avant la Pénurie.

— Vous plaisantez, dit-elle. Vous ne pouvez pas faire payer cinquante fois l'ancien prix. Même en cette période.

— Payez ou partez ! cria quelqu'un derrière elle.

— Cinq couronnes aujourd'hui, dit le Lii avec calme. Huit la semaine prochaine. Un royal la semaine d'après. Cinq dans trois semaines. Le mois prochain pas de saucisses du tout. Vous en prenez ? Oui ou non ?

— Oui, marmonna Millilain.

Ses mains tremblaient quand elle lui remit les cinq couronnes. Avec une autre couronne elle se paya une chope de bière éventée. Abrutie et épuisée, elle s'éloigna de la file d'un pas lourd.

Cinq couronnes ! C'était le prix qu'elle aurait payé pour un repas complet dans un bon établissement peu de temps auparavant. Mais la plupart des restaurants étaient maintenant fermés et elle avait entendu dire que ceux qui restaient ouverts avaient des listes d'attente de plusieurs semaines. Le Divin seul savait quels étaient leurs prix actuellement. C'était de la folie. Cinq couronnes la brochette de saucisses ! Elle fut prise de remords. Qu'allait-elle dire à Kristofon ? La vérité, décida-t-elle. Elle lui dirait qu'elle n'avait pas pu résister, qu'elle avait cédé à une impulsion, une stupide impulsion. Je n'ai pas pu résister en les sentant griller.

Et si le Lii lui avait demandé huit couronnes ou même un royal ? Cinq royaux ? Elle ne savait pas. Elle supposa qu'elle aurait payé n'importe quel prix tellement l'envie avait été forte.

Elle mordit dans la saucisse comme si elle craignait que quelqu'un la lui arrache des mains. C'était incroyablement bon : moelleux et épicé. Elle se demanda avec quelle sorte de viande elle avait été confectionnée. Mieux vaut ne pas y penser, se dit-elle. Kristofon n'est peut-être pas le seul à avoir eu l'idée de chasser du petit gibier dans le parc.

Elle but une gorgée de bière et porta la brochette à sa bouche.

— Millilain ?

Elle leva les yeux avec étonnement.

— Kristofon !

— J'espérais te trouver là. J'ai fermé la boutique pour venir voir la raison de cet attroupement.

— Un vendeur de saucisses est arrivé tout d'un coup. Comme par enchantement.

— Ah, je vois.

Il avait le regard fixé sur la moitié de saucisse qu'elle tenait à la main.

— Excuse-moi Kris, dit-elle en se forçant à sourire. En veux-tu un morceau ?

— Juste une bouchée. Je suppose que cela ne servira à rien de refaire la queue.

— Il aura bientôt tout vendu, fit Millilain.

S'efforçant de dissimuler qu'elle le faisait à contrecœur, elle lui tendit la brochette et le regarda avec anxiété grignoter un ou deux centimètres de saucisse. Elle se sentit profondément soulagée et très honteuse lorsqu'il tendit le reste.

— Par la Dame, c'était bien bon !

— Encore heureux. Cela m'a coûté cinq couronnes.

— *Cinq...*

— Je n'ai pas pu m'en empêcher, Kris. Rien que de sentir leur odeur flotter dans l'air... j'étais comme une bête sauvage quand j'avancais dans la file. Je poussais, je jouais des coudes, je me battais. Je crois que j'aurais payé n'importe quel prix pour en avoir une. Oh, Kris, je suis vraiment navré !

— Ne t'excuse pas. À quoi d'autre peut-on dépenser son argent ? De toute façon les choses vont bientôt changer. As-tu entendu les nouvelles ce matin ?

— Quelles nouvelles ?

— Au sujet du nouveau Coronal ! Il sera là d'une minute à l'autre. Il doit traverser le pont Khyntor et passer ici même.

— Lord Valentin est-il devenu Pontife ? demanda-t-elle, sidérée. Kristofon secoua la tête.

— Valentin ne compte plus. On dit qu'il a disparu, qu'il a été enlevé par les Métamorphes ou quelque chose comme ça. En tout cas, on a proclamé il y a environ une heure que Sempeturn était devenu Coronal.

— Sempeturn ? Le prêcheur ?

— Lui-même. Il est arrivé à Khyntor hier soir. Le maire l'a appuyé et il paraît que le duc s'est réfugié à Ni-moya.

— C'est impossible, Kris ! Un homme ne peut pas s'intituler Coronal comme cela ! Il doit être élu, oint, venir du Mont du Château...

— C'est ce que nous croyions. Mais les temps ont changé. Sempeturn est un véritable homme du peuple. C'est ce dont nous avons besoin en ce moment. Il saura comment regagner la faveur du Divin.

Elle le regarda d'un air incrédule. Elle avait oublié le reste de saucisse qu'elle tenait toujours.

— Ça ne peut pas se passer ainsi. C'est de la folie. Lord Valentin est notre Coronal. Il...

— Sempeturn affirme que c'est un imposteur, que toute cette histoire d'échange de corps ne tient pas debout et que c'est à cause de ses péchés que nous sommes punis par des maladies et la famine. Il dit que le seul moyen de nous sauver, c'est de détrôner le faux Coronal pour mettre à la place quelqu'un qui peut nous ramener dans le droit chemin.

— Et bien entendu Sempeturn prétend être celui-là et nous sommes censés nous incliner devant lui, l'accepter et...

— Le voilà ! cria Kristofon.

Il avait le visage cramoisi et ses yeux étaient étranges. Millilain ne se rappelait pas avoir vu son mari dans un tel état d'excitation. Il était presque fébrile. Elle aussi se sentait excitée, troublée, abasourdie. Un nouveau Coronal ? Sempeturn, ce petit agitateur à la face rougeaude sur le trône de Confalume ? Elle n'arrivait pas à le concevoir. C'était comme si on lui disait que le rouge était vert ou que dorénavant l'eau allait couler de bas en haut.

Une musique stridente retentit brusquement. Un orchestre de musiciens en costumes vert et or arborant le signe de la constellation traversaient le pont en se pavanant et avançaient sur l'esplanade. Ils étaient suivis du maire et d'autres officiers municipaux. Puis, se déplaçant dans un palanquin magnifiquement décoré, souriant et acceptant les acclamations de la foule énorme qui le suivait depuis les faubourgs de

Khyntor de l'autre côté du pont, venait un petit homme rubicond à l'épaisse chevelure brune et indisciplinée.

— Sempeturn ! hurlait la foule. Sempeturn ! Vive lord Sempeturn !

— Vive lord Sempeturn ! cria Kristofon.

— C'est un rêve, se dit Millilain. C'est un affreux message que je ne comprends pas.

— Sempeturn ! Lord Sempeturn !

Tous les gens massés sur l'esplanade poussaient maintenant des vivats. Une sorte de frénésie les gagnait. L'esprit engourdi, Millilain avala la dernière bouchée de sa saucisse sans rien sentir et laissa tomber la brochette par terre. Elle avait la sensation que le monde bougeait sous ses pieds. Kristofon continuait de crier d'une voix devenue rauque.

— Sempeturn ! Lord Sempeturn !

Le palanquin passa devant eux : ils n'étaient qu'à une vingtaine de mètres du nouveau Coronal, si on pouvait vraiment l'appeler ainsi. Il tourna la tête et regarda Millilain droit dans les yeux. Alors, stupéfaite et sentant la terreur monter en elle, elle joignit sa voix aux autres :

— Sempeturn ! Vive lord Sempeturn !

— Il va où ? demanda Elidath d'un air ahuri.

— À Ilirivoyne, répéta Tunigorn. Il est parti il y a trois jours.

— Je comprends les mots que tu me dis, mais ils ne signifient rien, dit Elidath en secouant la tête. Mon cerveau ne l'accepte pas.

— Le mien non plus, par la Dame ! Mais cela n'en reste pas moins vrai. Il a l'intention d'aller voir la Danipiur et de lui demander pardon pour tous nos torts envers son peuple ou une autre folie de ce genre.

Il y avait seulement une heure que le bateau transportant Elidath était arrivé à Piliplok. Il s'était aussitôt précipité à l'hôtel de ville, espérant que Valentin s'y trouverait encore ou serait au pire sur le point d'embarquer pour Ni-moya. Mais il n'y avait personne de la suite royale sauf Tunigorn qu'il trouva en train de brasser des paperasses d'un air morose dans un petit bureau poussiéreux. Et cette histoire que Tunigorn lui raconta – l'abandon du Grand Périphe, le Coronal s'aventurant dans la jungle où vivaient les Métamorphes – non, non, c'en était trop, cela dépassait l'entendement ! La fatigue et le désespoir écrasaient Elidath et il sentit qu'il allait succomber sous leur poids monstrueux.

— J'ai fait la moitié du tour de la planète pour empêcher que cela se produise. Sais-tu ce qu'a été mon voyage, Tunigorn ? Jour et nuit en floteur jusqu'à la côte, sans jamais s'arrêter. Puis traverser à toute allure une mer infestée de dragons furieux qui à trois reprises se sont tellement approchés de notre navire que j'ai cru qu'ils allaient nous envoyer par le fond. Et arriver enfin à Piliplok à demi-mort d'épuisement pour m'entendre dire que je l'ai manqué de trois jours, qu'il s'est lancé dans cette aventure absurde et dangereuse, alors que peut-être si j'avais voyagé un tout petit peu plus vite, si j'étais parti quelques jours plus tôt...

— Tu n’aurais pas pu le dissuader, Elidath. Personne n’y est arrivé. Ni Sleet, ni Deliamber, ni Carabella...

— Pas même Carabella ?

— Non, répondit Tunigorn.

Le désespoir d’Elidath s’accrut. Il le combattit avec acharnement, refusant de se laisser submerger par la peur et le doute.

— Pourtant Valentin m’écouterait et je réussirai à le faire changer d’avis, dit-il au bout d’un moment. J’en suis persuadé.

— Je crois que tu te fais des illusions, mon ami, dit tristement Tunigorn.

— Alors pourquoi m’as-tu fait venir pour remplir une tâche que tu jugeais irréalisable ?

— Quand je t’ai demandé de venir, j’ignorais tout des projets de Valentin. Je savais seulement qu’il était agité et qu’il nourrissait un dessein étrange et imprudent. Il me semblait qu’en l’accompagnant dans le Périple, tu pourrais l’apaiser et le détourner de ce qu’il avait l’intention de faire. Quand il nous a dévoilé ses intentions en nous faisant comprendre que rien ne pourrait l’y faire renoncer, tu étais depuis longtemps en route vers l’ouest. Tu as fait ce voyage pour rien et je ne peux que te présenter mes excuses.

— J’irai quand même le trouver.

— Je crains que ce soit voué à l’échec.

— Je l’ai suivi jusqu’ici : comment pourrais-je abandonner maintenant ? fit Elidath en haussant les épaules. Après tout, je trouverai peut-être le moyen de le ramener à la raison. Tu m’as bien dit que tu partais le rejoindre demain ?

— Oui, demain midi. Dès que j’en aurai terminé avec les messages et les décrets pour lesquels je me suis attardé ici.

— Emporte-les avec toi, dit Elidath en se penchant en avant d’un air impatient. Nous devons partir dès ce soir !

— Ce ne serait pas sage. Tu m’as dit toi-même que le voyage t’avait épuisé et la fatigue se lit sur ton visage. Repose-toi ici ce soir, mange bien, dors bien, rêve de même, et demain...

— Non ! s’écria Elidath. Ce soir, Tunigorn ! Chaque heure perdue ici le rapproche du territoire Métamorphe ! Ne vois-tu

pas quels risques il court ? Je partirai sans toi, s'il le faut, ajouta-t-il en regardant Tunigorn avec froideur.

— Je ne le permettrais pas.

— Ai-je besoin de ta permission pour entreprendre ce voyage ? demanda Elidath en haussant les sourcils.

— Tu me comprends bien. Je ne veux pas te laisser partir seul dans l'inconnu.

— Dans ce cas, accompagne-moi.

— Attends seulement demain.

— Non !

Tunigorn ferma les yeux quelques instants. Puis il dit calmement :

— D'accord. Nous quitterons Piliplok ce soir.

Elidath acquiesça d'un signe de tête.

— Nous louerons un petit bateau rapide et avec de la chance nous le rattraperons avant qu'il arrive à Ni-moya.

— Il ne se dirige pas vers Ni-moya, Elidath, fit Tunigorn d'un air sombre.

— Je ne comprends pas. À ma connaissance il n'existe qu'un seul chemin pour aller à Ilirivoyne, c'est de remonter le fleuve jusqu'à Verf, en amont de Ni-moya, et de là de descendre jusqu'à la Porte de Piurifayne.

— Si seulement il avait suivi cet itinéraire.

— Pourquoi, quelle autre route y-a-t-il ? demanda Elidath, surpris.

— Ce que je vais dire est insensé. Mais c'est lui-même qui a eu cette idée : descendre par Gihorna, puis traverser la Steiche jusqu'au territoire Métamorphe.

— Comment est-ce possible ? fit Elidath en écarquillant les yeux. Gihorna est un endroit perdu et la Steiche est infranchissable. Il le sait bien et le petit Vroon aussi.

— Deliamber a fait de son mieux pour le décourager. Valentin ne l'a pas écouté. Il a fait remarquer qu'en passant par Ni-moya et Verf, il serait obligé de s'arrêter dans chaque ville qui jalonne le trajet pour les cérémonies d'usage du Grand Périple et qu'il ne voulait pas retarder son pèlerinage chez les Métamorphes. Elidath se sentit envahi par l'appréhension et le désarroi.

— Il a donc l'intention de braver les tempêtes de sable et les obstacles naturels de Gihorna, puis de traverser une rivière dans laquelle il a déjà manqué se noyer...

— En effet, tout cela pour aller voir ceux qui ont réussi à le détrôner il y a dix ans...

— C'est de la folie !

— Tout à fait, approuva Tunigorn.

— Tu es d'accord ? Nous partons ce soir ?

— Oui.

Tunigorn tendit la main à Elidath qui la serra dans la sienne et ils restèrent ainsi quelques instants sans parler.

— Je voudrais te poser une question, Tunigorn, dit enfin Elidath.

— Je t'écoute.

— Tu as employé à plusieurs reprises le mot « folie » à propos de l'entreprise de Valentin et moi aussi. D'ailleurs on ne peut pas appeler cela autrement. Mais je ne l'ai pas vu depuis un an ou davantage et tu ne l'as pas quitté depuis son départ du Mont Crois-tu qu'il soit réellement devenu fou ?

— Fou ? Je ne le pense pas.

— Élever le jeune Hissune au principat ? Faire un pèlerinage chez les Métamorphes ?

Tunigorn réfléchit un instant.

— Ni toi ni moi ne l'aurions fait, Elidath. Mais à mon avis ce ne sont pas des preuves de folie, mais de quelque chose d'autre, une bonté, une douceur, une sorte de sainteté que des hommes comme nous ne peuvent pas comprendre tout à fait. Nous avons toujours su que Valentin était différent de nous par certains côtés.

— Je suppose que la sainteté est préférable à la folie, dit Elidath en fronçant les sourcils. Mais crois-tu que c'est un Coronal possédant ces qualités dont Majipoor a le plus besoin en cette époque troublée ?

— Je ne saurais répondre à cette question.

— Moi non plus. Mais j'ai des craintes.

— Moi aussi, dit Tunigorn.

Allongé dans l'obscurité, Y-Uulisaan écoutait le vent mugir dans les friches de Gihorna, un vent d'est cinglant qui chassait des tourbillons de sable humide et les précipitait avec insistance contre la toile de la tente.

Le convoi royal avec lequel il voyageait depuis si longtemps se trouvait maintenant à plusieurs centaines de kilomètres au sud-ouest de Piliplok. La Steiche n'était plus qu'à quelques jours de là et après ce serait Piurifayne. Y-Uulisaan mourait d'impatience de traverser enfin la rivière et de respirer de nouveau l'air de sa province natale. Plus le convoi s'en rapprochait, plus ce besoin s'accroissait. Retrouver les siens, être libéré de la tension que lui causait cette interminable mascarade.

Bientôt... Bientôt...

Mais il devait d'abord avertir Faraataa des projets de Valentin.

Le dernier contact qu'ils avaient eu remontait à six jours et à ce moment-là, Y-Uulisaan ignorait encore que le Coronal avait l'intention d'entreprendre un pèlerinage en pays Piurivar. Il fallait absolument que Faraataa le sache. Mais Y-Uulisaan ne disposait d'aucun moyen sûr de l'atteindre, que ce fût par les voies conventionnelles pratiquement inexistantes dans cette région désolée et inhabitée ou par la communion à travers un roi des eaux. Il fallait l'union d'un grand nombre d'esprits pour attirer l'attention d'un roi des eaux et Y-Uulisaan était tout seul.

Il allait quand même essayer. Comme il l'avait déjà fait les trois nuits précédentes, il concentra son énergie mentale et la projeta en avant, s'efforçant d'entrer en relation avec le chef de la rébellion dont le séparaient au moins mille cinq cents kilomètres.

— *Faraataa ? Faraataa ?*

C'était sans espoir. Ce genre de transmission était impossible à établir sans l'intermédiaire d'un roi des eaux. Y-Uulisaan le

savait, mais persévéra. Il se forçait à croire qu'il y avait peut-être une chance infime pour qu'un roi des eaux de passage capte la transmission et l'amplifie. Une chance minime, négligeable, mais qu'il n'osait pas laisser passer.

— *Faraataa ?*

L'effort de Y-Uulisaan faisait légèrement trembler sa forme humaine. Ses jambes s'allongèrent, son nez rapetissa. Furieux, il interrompit la transformation avant qu'un de ses voisins de tente ne s'en aperçoive et s'obligea à reprendre sa forme humaine. Depuis qu'il avait adopté cette apparence à Alhanroel, il n'avait pas osé en changer un seul instant de peur qu'on découvre qu'il était un espion Piurivar. Cela créait en lui une tension qui commençait à devenir presque intolérable, mais il conservait la forme qu'il avait adoptée. Il continua de projeter dans la nuit toute son énergie psychique.

— *Faraataa ? Faraataa ?*

Rien. Le silence. La solitude. Comme d'habitude. Au bout d'un moment, il renonça et essaya de dormir. Le matin était encore loin. Il se rallongea et ferma les yeux qui lui élançaient.

Mais le sommeil ne venait pas. Y-Uulisaan avait de la peine à dormir depuis le début de ce voyage. Il parvenait au mieux à sommeiller. Il était distrait par la violence du vent, le bruit du sable fouettant la toile, la respiration sifflante des courtisans de Valentin qui partageaient sa tente. Et par-dessus tout la souffrance continuelle que provoquait en lui son isolement au milieu d'étrangers hostiles. Il attendit l'aube dans un état de tension extrême.

Puis à ce moment donné, entre l'heure du Chacal et l'heure du Scorpion, il sentit une musique monotone et insinuante effleurer son esprit. Il était tellement tendu que cette intrusion surprenante lui fit perdre un instant le contrôle de son apparence. Il adopta successivement des formes différentes, imitant deux des dormeurs proches de lui, puis redevenant Piurivar pendant une fraction de seconde avant de retrouver la maîtrise de lui-même. Il se dressa sur son séant, le cœur battant, la respiration entrecoupée, et essaya de retrouver la musique.

Oui. Voilà. Un son rauque et plaintif se glissant curieusement dans les intervalles de la gamme. Il reconnut clairement à son timbre et à sa qualité la projection de l'esprit d'un roi des eaux, bien qu'il n'eût jamais été en contact avec celui-ci. Il ouvrit son esprit et, un instant après, il perçut avec un profond soulagement la voix de Faraataa :

— *Y-Uulisaan ?*

— *Faraataa, enfin ! J'attends cette communication depuis si longtemps !*

— *Elle arrive au moment convenu, Y-Uulisaan.*

— *Oui, je sais. Mais j'avais des nouvelles urgentes à vous donner. J'ai essayé d'entrer en contact avec vous plusieurs nuits de suite. Vous n'avez rien senti ?*

— *Non, rien du tout. Nous sommes actuellement en communication régulière.*

— *Ah.*

— *Où êtes-vous, Y-Uulisaan, et quelles sont ces nouvelles ?*

— *Je suis quelque part dans Gihorna, très au sud de Piliplok et à l'intérieur des terres, non loin de la Steiche. Je voyage toujours avec la suite du Coronal.*

— *Comment se fait-il que le Grand Périphe l'ait conduit à Gilhorna ?*

— *Il a abandonné le périple, Faraataa. Il se dirige maintenant vers Ilirivoyne pour conférer avec la Danipiur.*

Le silence retomba, un silence chargé d'une telle intensité qu'il était parcouru de crépitements électriques, de sifflements et de grésillements. Au bout d'un moment, Y-Uulisaan se demanda si le contact était définitivement rompu. Mais Faraataa reprit la parole :

— *La Danipiur ? Qu'attend-il d'elle ?*

— *Son pardon.*

— *Pour quoi, Y-Uulisaan ?*

— *Pour tous les crimes que son peuple a commis envers le nôtre.*

— *Est-il donc devenu fou ?*

— *Quelques-uns de ses partisans le pensent. D'autres disent que c'est seulement la façon de faire de Valentin : il combat la haine par l'amour.*

Il y eut de nouveau un long silence.

— *Il ne faut pas qu'il lui parle, Y-Uulisaan.*

— *C'est aussi mon avis.*

— *Ce n'est pas le moment de pardonner, mais de lutter, sinon nous ne vaincrons pas. Je l'empêcherai de la voir. Il ne doit pas la rencontrer. Il veut peut-être essayer de trouver un compromis avec elle et il n'en est pas question !*

— *Je comprends.*

— *Nous tenons presque la victoire. Le gouvernement est en train de tomber. L'ordre est renversé. Savez-vous qu'il y a trois faux Coronals. L'un à Khyntor, l'autre à Ni-moya et le troisième à Dulorn.*

— *Est-ce vrai ?*

— *Très certainement. Vous ne le saviez pas ?*

— *Non. Et je pense que Valentin l'ignore aussi. Nous sommes très loin de la civilisation ici. Trois faux Coronals ! C'est le commencement de la fin pour eux, Faraataa !*

— *Nous le croyons aussi. Tout se passe bien. Les maladies continuent à s'étendre. Grâce à vous, Y-Uulisaan, nous avons pu trouver les moyens de contrecarrer les mesures prises par le gouvernement et d'aggraver la situation. Zimroel est plongé dans le chaos. Les premières grosses difficultés commencent à surgir sur Alhanroel. La victoire est à nous !*

— *La victoire est à nous, Faraataa !*

— *Mais nous devons empêcher le Coronal d'atteindre Ilirivoyne. Si c'est possible, dites-moi exactement où vous êtes.*

— *Nous avons voyagé de Piliplok en floteur pendant trois jours en direction de la Steiche. Ce soir j'ai entendu quelqu'un dire que nous ne sommes pas à plus de deux jours de la rivière, peut-être moins. Hier le Coronal et quelques membres de sa suite sont partis en avant du gros de la caravane. Ils doivent y être presque arrivés maintenant.*

— *Et comment compte-t-il traverser la Steiche ?*

— *Ça, je l'ignore. Mais...*

— *Allez ! Saisissez-le !*

Le cri interrompit brusquement le contact avec Faraataa. Deux énormes silhouettes se dressèrent dans l'obscurité et

fondirent sur lui. Ahuri, pris au dépourvu, Y-Uulisaan eut le souffle coupé.

Il s'aperçut que c'étaient l'immense guerrière Lisamon Hultin et Zalzan Kavol, le Skandar hirsute qui l'empoignaient. Le Vroon Deliamber se tenait à distance respectueuse, les tentacules se tortillant dans tous les sens.

— Que faites-vous ? demanda Y-Uulisaan. Vous n'avez pas le droit !

— Voyez-vous ça ! fit l'Amazone d'un air joyeux.

— Lâchez-moi immédiatement !

— Certainement pas, sale espion ! grommela le Skandar. Y-Uulisaan essaya désespérément de se dégager de l'étreinte de ses assaillants, mais il n'était qu'un jouet entre leurs mains. Il fut pris de panique et sentit que le contrôle de son apparence commençait à lui échapper. Il était impuissant à y remédier, même si cela révélait qui il était en réalité. Ils le retinrent tandis qu'il se démenait, se tordait et passait frénétiquement d'une forme à l'autre, devenant successivement une masse d'épines et de nœuds ou un long serpent sinueux. Incapable de se libérer, tellement épuisé par la communication avec Faraataa qu'il ne pouvait utiliser aucun de ses moyens de défense, la décharge électrique ou ses autres armes, il se mit à hurler et à gronder jusqu'au moment où le Vroon porta un tentacule à son front et lui envoya une décharge d'énergie. Y-Uulisaan s'affaissa, à demi conscient.

— Amenons-le au Coronal, dit Deliamber. Nous l'interrogerons en sa présence.

Tout au long de cette journée, tandis qu'il se dirigeait vers l'ouest dans la direction de la Steiche, Valentin vit le paysage changer constamment de façon spectaculaire : la monotonie de Gihorna fut remplacée par la mystérieuse luxuriance de la forêt tropicale Piurifayne. Il avait laissé derrière lui le littoral avec ses dunes, ses touffes d'herbe dentée clairsemées et en broussaille et ses petits arbres rabougris aux feuilles jaunes et souples. La terre n'était plus aussi sablonneuse, elle devenait toujours plus sombre, plus fertile et portait une végétation exubérante. L'odeur âcre de la mer avait fait place à celle, douce et musquée, de la forêt. Valentin savait pourtant que ce n'était qu'un pays de transition. La vraie jungle s'étendait plus loin devant, de l'autre côté de la Steiche, un univers étrange et brumeux, à la végétation sombre et dense, aux collines et aux montagnes enveloppées de brouillard : le royaume des Changeformes.

Ils atteignirent la rivière environ une heure avant le crépuscule. Le flotteur de Valentin arriva le premier, suivi des deux autres quelques minutes plus tard. Il fit signe à leur capitaine de placer les véhicules le long de la rive. Puis il descendit du flotteur et s'avança jusqu'au bord de l'eau.

Valentin avait de bonnes raisons de se souvenir de cette rivière. Il l'avait descendue pendant ses années d'exil, quand ses compagnons jongleurs et lui fuyaient le courroux des Métamorphes d'Illirivoyne. Et maintenant, regardant le courant rapide de la Steiche, son esprit remontait le temps pour une évocation fugitive de cette folle course à travers le territoire Piurifayne noyé sous la pluie, la bataille sanglante livrée contre des Changeformes embusqués au cœur de la jungle et les frères de la forêt si semblables à des singes qui les avaient ensuite sauvés en les conduisant jusqu'à la Steiche. Valentin se remémora aussi la terrifiante et funeste descente en radeau de la rivière impétueuse au milieu des récifs menaçants, de

tourbillons et de rapides, dans l'espoir de rejoindre Ni-moya et la sécurité...

Mais à cet endroit il n'y avait ni rapides, ni rochers acérés fendant la surface tourbillonnante, ni hautes parois rocheuses bordant le lit du cours d'eau. Ici la rivière coulait vite, mais elle était large, calme et navigable.

— Est-il possible que ce soit vraiment la Steiche ? demanda Carabella. Cela ne ressemble guère à la rivière qui nous a donné tant de mal.

— C'était plus au nord, fit remarquer Valentin en hochant la tête. Cette partie-là semble plus calme.

— Mais pas vraiment accueillante. Pouvons-nous la traverser ?

— Il le faut, dit Valentin, le regard fixé sur la lointaine rive ouest derrière laquelle se trouvait le territoire Piurifayne.

Le crépuscule commençait à tomber et dans l'obscurité grandissante, la province Métamorphe paraissait impénétrable, inaccessible, hermétique. L'humeur du Coronal s'assombrit de nouveau. Cette expédition dans la jungle était-elle de la folie ? Cette entreprise était-elle absurde, naïve, vouée à l'échec ? Peut-être. Son imprudente quête du pardon de la reine des Changeformes ne se solderait peut-être que par la moquerie et la honte. Peut-être alors ferait-il mieux de renoncer à cette couronne qu'il n'avait jamais vraiment convoitée et de confier le pouvoir à un homme plus rude et plus décidé que lui. Peut-être. Peut-être.

Il remarqua qu'une étrange silhouette indolente avait émergé de l'eau sur l'autre rive et se déplaçait avec lenteur au bord de la rivière : une longue créature au corps gonflé, à la peau bleu pâle, avec un seul œil, énorme et triste, au sommet de sa tête bulbeuse. Frappé par la laideur et la lourdeur de l'animal, Valentin le vit baisser la tête vers le sol boueux de la berge et commencer à la remuer de droite à gauche comme s'il essayait de creuser un trou avec son museau.

Sleet s'approcha. Entièrement accaparé par l'observation de la bête, Valentin le fit attendre quelques instants en silence avant de se tourner vers lui. Il lui sembla que Sleet était pensif, voire inquiet.

— Nous allons bivouaquer ici cette nuit, n'est-ce pas, monseigneur ? demanda Sleet. Et attendre le matin pour voir si les flotteurs pourront traverser avec un courant aussi rapide ?

— C'est en effet mon intention.

— Sauf votre respect, monseigneur, vous pourriez envisager la traversée de la rivière cette nuit même, si c'est possible.

Valentin fronça les sourcils. Il éprouvait un curieux détachement : les paroles de Sleet semblaient venir de très loin.

— Si j'ai bonne mémoire, nous avons prévu de passer la matinée de demain à faire des essais avec les flotteurs, mais d'attendre de ce côté-ci de la rivière que le reste du convoi nous rejoigne avant de pénétrer vraiment en territoire Piurifayne. C'est bien cela ?

— Oui, monseigneur, mais...

— Eh bien, dans ce cas, il faudrait donner l'ordre d'établir le camp avant la nuit, Sleet, coupa Valentin.

Le Coronal écarta le sujet de son esprit et se tourna de nouveau vers la rivière.

— Vois-tu cet animal singulier sur l'autre rive ?

— Vous voulez parler du gromwark ?

— C'en est un ? Pourquoi crois-tu qu'il frotte ainsi son museau contre le sol ?

— À mon avis, il creuse un terrier où s'abriter quand la tempête se lèvera. Ces animaux vivent dans l'eau mais celui-ci s' imagine sans doute que la rivière sera trop agitée et...

— La tempête ? dit Valentin.

— Oui, monseigneur. C'est ce que j'essayais de vous dire. Regardez le ciel, monseigneur !

— Il s'assombrit. La nuit tombe.

— Regardez vers l'est, précisa Sleet.

Valentin se retourna et porta le regard vers Gihorna. Le soleil aurait déjà dû être presque couché : il s'attendait à ce que le ciel fût gris ou même noir à cette heure-là. Au lieu de cela, il contempla un étrange coucher de soleil contraire à la nature : le ciel était zébré de tons pastel, rose teinté de jaune et vert pâle à l'horizon. Les couleurs semblaient vibrer curieusement, comme si le ciel émettait des pulsations. Le monde paraissait extraordinairement calme. Valentin percevait le bruit que faisait

la rivière en coulant, mais rien d'autre, pas même le chant habituel des oiseaux à la tombée du jour ni les notes aiguës et insistantes des petites grenouilles rousses qui vivaient là par milliers. L'air avait la sécheresse du désert et semblait prêt à s'enflammer.

— Une tempête de sable se prépare, monseigneur, dit posément Sleet.

— En es-tu sûr ?

— Elle doit se lever en ce moment sur la côte. Nous avons eu un vent d'est toute la journée et c'est de là que proviennent les tempêtes de Gihorna, de l'océan. Un vent sec soufflant de la mer, avez-vous déjà vu cela, monseigneur ? Moi pas.

— Je déteste les vents secs, murmura Carabella. C'est comme celui que les pêcheurs de dragon appellent le « Message ». Cela me porte sur les nerfs.

— Connaissez-vous ces tempêtes ? demanda Sleet.

Valentin hocha la tête d'un air tendu. La géographie était une matière importante dans l'éducation d'un Coronal. Les grandes tempêtes de sable de Gihorna étaient peu fréquentes mais célèbres : des vents furieux balayaient les dunes, entraînant avec une violence irrésistible des tonnes de sable qu'ils déposaient dans l'intérieur du pays. Il n'y en avait que deux ou trois par génération mais on s'en souvenait longtemps.

— Que va-t-il arriver aux autres ? demanda Valentin.

— Ils vont certainement essuyer la tempête, répondit Sleet. C'est peut-être déjà fait, sinon cela ne saurait tarder. Les tempêtes de Gihorna sont rapides. Écoutez, monseigneur. Écoutez !

Le vent se levait.

Valentin entendit un sifflement encore lointain qui commençait tout juste à rompre le silence anormal. Cela ressemblait au premier murmure de colère d'un géant en train de se réveiller, une colère montant lentement et qui allait manifestement céder la place à un rugissement terrifiant et dévastateur.

— Et nous ? dit Carabella. La tempête viendra-t-elle jusqu'ici, Sleet ?

— Le gromwark croit que oui. Il cherche un refuge sous terre en attendant que les choses se calment. Puis-je vous donner un conseil, monseigneur ? dit-il à Valentin.

— Si tu veux.

— Nous devrions traverser la rivière maintenant, tant que c'est encore possible. Si la tempête s'abat sur nous, elle risque de détruire les flotteurs ou de les endommager à tel point qu'ils ne pourront plus aller sur l'eau.

— Plus de la moitié de ma suite est encore à Gihorna !

— S'ils sont encore vivants.

— Deliamber... Tisana... Shanamir !

— Je sais, monseigneur. Mais nous ne pouvons plus rien pour eux maintenant. Si nous voulons poursuivre cette expédition, nous devons passer la rivière et plus tard cela risque d'être impossible. De l'autre côté nous pourrions nous cacher dans la jungle et y camper en attendant que les autres nous rejoignent, si jamais ils en réchappent. Mais en restant ici, nous courons le risque d'être coincés, de ne pouvoir ni avancer ni rebrousser chemin.

Triste perspective et tout à fait plausible, songea Valentin. Mais pourtant il hésitait encore à entrer en territoire Piurifayne alors qu'un grand nombre des êtres qui lui étaient le plus cher étaient confrontés à un sort incertain dans la tourmente de sable de Gihorna. L'espace d'un instant, il éprouva le besoin impérieux d'ordonner que les flotteurs repartent à l'est pour chercher le reste de la suite royale. Mais il comprit que ce serait de la folie. Il ne réussirait qu'à mettre davantage de vies en danger. La tempête n'arriverait peut-être pas si loin à l'ouest ; dans ce cas, il serait préférable d'attendre qu'elle s'apaise puis de retourner à Gihorna chercher les survivants.

Il restait calme et silencieux, regardant d'un air morne ce royaume de ténèbres si curieusement éclairé par la terrifiante clarté de la tempête de sable.

Le vent continuait à s'intensifier. Valentin se rendit compte que la tempête allait les atteindre, les balayer et peut-être s'enfoncer loin dans la jungle de Piurifayne avant de s'apaiser.

Soudain il écarquilla les yeux de surprise et montra quelque chose du doigt.

— Voyez-vous des lumières se rapprocher ? On dirait un flotteur.

— Par la Dame ! s'exclama Sleet d'une voix rauque.

— Est-ce que ce sont eux ? demanda Carabella. Croyez-vous qu'ils ont pu échapper à la tempête ?

— Il n'y a qu'un seul flotteur, dit posément Sleet. Et il ne fait pas partie du convoi royal, dirait-on.

Valentin était arrivé à la même conclusion au même moment. Les flotteurs royaux étaient d'énormes véhicules pouvant contenir quantité de passagers et de matériel. Celui qui arrivait maintenant vers eux en provenance de Gihorna ressemblait plutôt à un petit flotteur privé, un modèle pour deux ou quatre passagers : il n'avait que deux projecteurs pas très puissants alors que les gros flotteurs en avaient trois, au faisceau très lumineux.

Le véhicule s'arrêta à moins de dix mètres du Coronal. Les gardes de Valentin s'élancèrent aussitôt pour l'entourer de leurs lanceurs d'énergie prêts à faire usage. Les portes du flotteur s'ouvrirent et deux hommes en sortirent en titubant, l'air hagard et épuisé.

— Tunigorn ? Elidath ? s'écria Valentin, interloqué.

Cela semblait impossible ; ce devait être un rêve, une hallucination. À cet instant, Tunigorn aurait dû être à Piliplok, expédiant les tâches administratives courantes. Et Elidath ? Comment pouvait-il être là ? Elidath se trouvait à des milliers de kilomètres, au Château. Valentin ne s'attendait pas plus à le rencontrer dans cette sombre forêt à la lisière de Piurifayne que sa propre mère la Dame.

Pourtant cet homme de haute taille aux sourcils touffus et au menton creusé d'une fossette était incontestablement Tunigorn ; et son compagnon, encore plus grand, aux yeux perçants et au visage carré, était sans aucun doute Elidath. À moins que... À moins que...

Le vent redoublait de violence. Valentin eut l'impression qu'il était chargé de petits grains de sable.

— Est-ce vraiment vous ou deux Changeformes ayant revêtu votre apparence ? demanda-t-il aux deux hommes.

— C'est nous, Valentin, c'est bien nous ! s'écria Elidath en tendant les bras vers le Coronal.

— Par le Divin, il dit vrai, fit Tunigorn. Nous ne sommes pas des Métamorphes et nous avons voyagé jour et nuit pour te rejoindre ici.

— Oui, fit Valentin, je vous croïs.

Il était prêt à se jeter dans les bras tendus d'Elidath, mais ses propres gardes s'interposèrent. Mécontent, Valentin leur fit signe de s'écarter et étreignit Elidath. Puis après s'être dégagé, il fit un pas en arrière pour examiner son plus vieux et son meilleur ami. Cela faisait bien plus d'un an qu'ils ne s'étaient pas vus, mais Elidath semblait avoir vieilli de dix ans. Il avait l'air las, exténué, usé. Valentin se demanda si c'était dû aux soucis de la régence ou à la fatigue du long voyage jusqu'à Zimroel. Valentin l'avait toujours considéré comme un frère, car ils étaient du même âge et avaient le même état d'esprit. Mais Elidath était brusquement devenu un vieil homme harassé.

— Monseigneur, la tempête... dit Sleet.

— Un instant, fit Valentin d'un ton brusque en lui faisant signe de s'éloigner. J'ai beaucoup de choses à apprendre.

— Pourquoi es-tu venu jusqu'ici ? demanda-t-il à Elidath.

— Pour te supplier de ne pas t'exposer davantage au péril.

— Qu'est-ce qui t'a fait croire que j'étais en danger ?

— On m'a dit que tu avais l'intention de pénétrer en territoire Piurifayne et de parler aux Métamorphes, dit Elidath.

— Cette décision est très récente. Tu as dû quitter le Mont des semaines et même des mois avant que l'idée m'en soit venue. C'est ainsi que tu me sers, Elidath ? ajouta Valentin avec irritation. En abandonnant ta place au Château et en parcourant de ton propre chef la moitié de la planète pour venir contrecarrer ma politique ?

— Ma place est auprès de toi, Valentin.

— Je t'ai salué et embrassé par affection, dit Valentin en se renfrognant. Mais je regrette que tu sois là.

— Moi aussi, dit Elidath.

— Monseigneur, insista Sleet La tempête arrive sur nous ! Je vous prie...

— C'est vrai, dit Tunigorn, il y a une tempête de sable. Une de ces impressionnantes tempêtes de Gihorna. Nous l'avons entendu faire rage le long de la côte en venant à ta rencontre et elle nous a accompagnés pendant tout le trajet. Elle sera là dans une heure, une demi-heure, peut-être moins, monseigneur !

Valentin sentit une angoisse l'oppresser. La tempête, la tempête ! Bien sûr, Sleet avait raison : il fallait agir. Mais il avait tant de questions à poser, tant de choses à apprendre.

— Vous avez dû passer près de l'autre campement. Lisamon, Deliamber, Tisana... sont-ils sains et saufs ?

— Ils essaieront de se protéger du mieux possible. Nous devons faire de même. Il faut se diriger à l'ouest, chercher refuge au plus profond de la jungle avant que la tempête nous rejoigne...

— C'est exactement ce que j'ai conseillé, dit Sleet.

— Très bien, fit Valentin.

— Fais préparer nos flotteurs pour la traversée, ajouta-t-il à l'intention de Sleet.

— À vos ordres, monseigneur, dit celui-ci avant de s'éloigner en courant.

— Qui gouverne au Château en ton absence ? demanda le Coronal à Elidath.

— J'ai nommé un conseil de régence composé de Stasilaine, Divvis et Hissune.

— Hissune ?

Le rouge monta aux joues de Elidath.

— Je croyais que tu souhaitais pour lui une ascension rapide dans le gouvernement.

— En effet. Tu as bien fait, Elidath. Mais je suppose que d'aucuns n'ont pas du tout apprécié ton choix.

— C'est vrai. Le prince Manganot de Banglecode, le duc d'Halanx et...

— Inutile de me donner leurs noms, dit Valentin. Je sais de qui il s'agit. Je pense qu'ils changeront d'avis à la longue.

— Je le pense aussi. Ce garçon est étonnant, Valentin. Rien ne lui échappe. Il apprend à une vitesse incroyable. Il agit avec une grande sûreté. Et quand il commet une erreur, il sait en tirer la leçon. Il me fait un peu penser à toi au même âge.

— Non, Elidath, dit Valentin en secouant la tête. Il ne me ressemble pas du tout. C'est d'ailleurs ce que j'apprécie le plus chez lui. Nous voyons les mêmes choses, mais notre optique est différente.

Il prit en souriant le bras d'Elidath.

— Tu as compris mes intentions à son sujet ? demanda-t-il doucement.

— Je crois que oui.

— Est-ce que cela t'inquiète ?

— Tu sais bien que non, Valentin, répondit Elidath en soutenant son regard.

— Oui, je le sais, dit le Coronal.

Il enfonça les doigts dans le bras de Elidath, puis le relâcha et se détourna avant qu'Elidath ne remarque l'état soudain de ses yeux.

Le vent maintenant chargé de sable et mugissant de manière inquiétante se lançait à l'assaut du bosquet d'arbres frêles qui se dressaient à l'est, déchiquetant leurs larges feuilles comme une foule de couteaux invisibles. Sentant le sable lui cingler le visage, Valentin releva sa cape pour se protéger. Les autres l'imitèrent. Une grande activité régnait au bord de la rivière où Sleet dirigeait la transformation des flotteurs en véhicules amphibies.

— Nous t'apportons quantité de nouvelles étranges, Valentin, dit Tunigorn.

— Qu'attendez-vous pour me les annoncer !

— L'expert agricole qui a voyagé avec nous depuis Alaisor...

— Y-Uulisaan ? Lui est-il arrivé quelque chose ?

— C'est un espion Changeforme, monseigneur. Valentin eut l'impression de recevoir un coup de poing.

— *Comment ?*

— C'est Deliamber qui l'a surpris une nuit : le Vroon sentait quelque chose de bizarre et s'est mis à rôder jusqu'au moment où il a trouvé Y-Uulisaan en communication avec un interlocuteur lointain. Il a ordonné à Zalzan Kavol et à Lisamon Hultin de s'emparer de lui, et alors Y-Uulisaan a commencé à changer de forme comme un démon pris au piège.

— C'est incroyable ! éclata Valentin. Ainsi pendant des semaines nous avons voyagé avec un espion auquel j'ai révélé nos plans pour venir à bout des maladies qui frappent les provinces agricoles... non ! Non ! Qu'ont-ils fait de lui ?

— Ils voulaient te l'amener ce soir pour que tu l'interroges, dit Tunigorn. Mais la tempête s'est levée et Deliamber a jugé plus sage d'attendre au camp qu'elle s'apaise.

— Monseigneur ! cria Sleet de la rive. Nous sommes prêts à tenter la traversée !

— Ce n'est pas tout, reprit Tunigorn.

— Viens. Tu me raconteras cela pendant le passage de la rivière. Ils se hâtèrent vers les flotteurs. Le vent devenu implacable ployait les arbres presque jusqu'à terre. Carabella qui marchait près de Valentin trébucha et serait tombée s'il ne l'avait pas retenue. Il l'entoura étroitement de son bras : elle était tellement gracile et légère qu'un coup de vent risquait de l'emporter.

— Le jour où j'ai quitté Piliplok, on a appris l'existence d'un nouveau soulèvement, dit Tunigorn. À Khyntor, un prêcheur itinérant nommé Sempeturn s'est proclamé Coronal et une partie de la population l'a suivi.

— Ah, fit doucement Valentin comme frappé en plein cœur.

— Ce n'est pas tout. On dit qu'à Dulorn aussi il y a un faux Coronal : un Ghayrog du nom de Ristimaar. Et il paraît qu'il y en a encore un autre à Ni-moya, mais j'ignore comment il s'appelle. Le bruit court de même qu'un faux Pontife a fait son apparition à Velathys, à moins que ce soit à Narabal. Nous n'avons aucune certitude, monseigneur, étant donné le mauvais fonctionnement des transmissions.

— C'est bien ce que je pensais, dit Valentin d'une voix terriblement calme. Le Divin est vraiment furieux contre nous. Le royaume se disloque. Le ciel lui-même va s'effondrer sur nous.

— Montez dans le flotteur, monseigneur ! cria Sleet.

— Trop tard, murmura Valentin. Nous n'obtiendrons pas le pardon.

Au moment où ils se précipitaient dans les véhicules, la tempête éclata avec fureur. Il y eut d'abord un étrange moment

de silence, comme si l'air lui-même s'était retiré, pris de terreur devant l'approche des vents, supprimant avec son départ les possibilités de transmission du son. Mais l'instant d'après, il y eut une sorte de coup de tonnerre, mais étouffé, sans résonance, un grand coup sourd et bref. Et dans son sillage arriva la tempête, hurlant, grondant, rendant l'air opaque avec les tourbillons de sable qu'elle soulevait.

Valentin avait eu le temps d'entrer dans le flotteur. Carabella était tout contre lui et Elidath à proximité. Le véhicule, tel un gros amorfibot, s'arracha pesamment en tanguant à la dune où il s'était assoupi, prit la direction de la rivière et commença à la traverser.

L'obscurité était tombée, mais il subsistait une lueur rouge-vert qui semblait presque produite par les masses d'air en mouvement. La rivière était devenue noire et sa surface se ridait et se creusait de manière inquiétante selon les brusques changements de la pression atmosphérique. Le sable, projeté avec la violence de la grêle, criblait l'eau agitée. Carabella avait des haut-le-cœur et suffoquait et Valentin luttait contre un irrésistible étourdissement. Le flotteur ruait et se cabrait avec rage ; son nez se levait et retombait en giflant l'eau, se relevait et piquait derechef. Le sable tourbillonnant dessinait derrière les fenêtres des motifs d'une insolite joliesse, mais il devint rapidement presque impossible de voir à travers, bien que Valentin eût l'impression d'avoir aperçu le flotteur de gauche dressé sur sa queue s'immobiliser un instant dans une position impossible avant de commencer à s'enfoncer dans la rivière.

Puis tout devint invisible à l'extérieur de son flotteur et les seuls bruits perceptibles étaient les hurlements du vent et le tambourinement régulier du sable contre la coque du véhicule.

Valentin sentit un étourdissement le gagner, étrangement apaisant. Il eut l'impression que le flotteur pivotait de manière cadencée le long de son axe longitudinal et commençait à faire des embardées de plus en plus violentes. Il comprit que les rotors à effet de sol étaient très probablement en train de perdre le peu d'appui qu'ils avaient sur la surface violemment agitée et que le véhicule n'allait pas tarder à basculer.

— Cette rivière est maudite, dit Carabella.

En effet, songea Valentin. Il semblait que la Steiche fût victime d'un mauvais sort ou qu'elle fut elle-même un esprit malfaisant acharné à sa perte. Nous allons tous périr noyés, se dit-il. Mais il demeura étrangement calme.

— La rivière qui a déjà failli m'engloutir mais à laquelle j'ai réussi à échapper a attendu tout ce temps d'avoir une seconde chance. Et cette chance, elle l'a maintenant.

Cela n'avait pas d'importance. En fin de compte, rien n'avait vraiment d'importance. Vie, mort, paix, guerre, joie, tristesse : tout cela revenait au même, c'étaient des mots dépourvus de sens, de simples sons, des enveloppes vides. Valentin ne regrettait rien. On lui avait demandé de servir le royaume, il l'avait fait. Du mieux qu'il avait pu. Il ne s'était dérobé à aucun devoir, n'avait trahi aucune confiance, ne s'était jamais parjuré. Il allait maintenant retourner à la Source, car la rivière était en furie à cause du vent et allait tous les engloutir. Cela n'avait pas d'importance. Cela n'avait pas d'importance.

— Valentin !

Un visage à quelques centimètres du sien. Des yeux plongeant dans les siens. Une voix criant un nom qu'il croyait connaître, le criant encore.

— Valentin ! Valentin !

Une main lui agrippant le bras, le secouant, le poussant. À qui appartenaient ce visage, ces yeux, cette voix, cette main ?

— On dirait qu'il est en transe, Elidath.

Une autre voix. Plus légère, plus claire, tout près de lui. Carabella ? Oui. Carabella. Qui était Carabella ?

— Nous manquons d'air ici. Les ouvertures sont obstruées par le sable – nous allons étouffer si nous ne nous noyons pas !

— Pouvons-nous sortir ?

— Par l'écouille de sécurité. Mais il faut le sortir de là. Valentin ! *Valentin !*

— Qui est-ce ?

— Elidath. Qu'est-ce que tu as ?

— Rien. Rien du tout.

— Tu sembles à moitié endormi. Laisse-moi détacher ta ceinture de sécurité. Lève-toi, Valentin ! Lève-toi. Le flotteur va couler dans cinq minutes.

— Ah.

— Valentin, je t'en prie, écoute-le !

C'était l'autre voix, plus aiguë, celle de Carabella.

— Nous tournons sur nous-mêmes. Il faut quitter le flotteur et rejoindre la rive à la nage. C'est notre seul espoir. Un des flotteurs a déjà sombré et nous ne voyons pas l'autre, et... oh, Valentin, s'il te plaît ! Lève-toi ! Respire à fond ! Voilà. Encore une fois. Encore.

— Maintenant, donne-moi la main – prends l'autre, Elidath ; nous allons le conduire à l'écoutille... là... là... continue à avancer, Valentin...

Oui. Il fallait avancer. Valentin sentit de petits courants d'air passer devant son visage. Il entendit le léger bruit que faisait le sable en tombant. Oui. Oui. Grimpe ici, tortille-toi pour passer, pose un pied ici et l'autre là, avance – avance – tiens ceci – tire – *tire*...

Il grimpa comme un automate, ne comprenant encore que vaguement ce qui se passait, jusqu'à ce qu'il arrive en haut de l'échelle de secours et passe la tête par l'écoutille de sécurité.

Un brusque souffle d'air pur – chaud, sec, chargé de sable – lui balaya brutalement le visage. Il suffoqua, respira et avala du sable, eut des haut-le-cœur et cracha. Mais il était réveillé. S'accrochant à la barre qui bordait l'écoutille, il regarda dans la nuit déchirée par la tempête. L'obscurité était totale ; l'étrange lueur s'était beaucoup atténuée ; des jets de sable fouettaient encore implacablement l'air, une succession de petits tourbillons lui cinglant les yeux, les narines, les lèvres.

On ne voyait presque rien. Ils étaient vers le milieu de la rivière, mais aucune des deux rives n'était visible. Le flotteur était très incliné, dans une position précaire et difficile, émergeant de moitié du tumulte de la rivière. Il n'y avait aucun signe des autres véhicules. Valentin crut voir des têtes s'agiter dans l'eau, mais il était difficile d'en être sûr : le sable masquait tout et le simple fait de garder les yeux ouverts était un supplice.

— Vas-y ! Saute, Valentin ! cria la voix d'Elidath.

— Attends.

Valentin regarda en arrière. Carabella se tenait au-dessous de lui sur l'échelle, le teint pâle, effrayée, tout hébétée. Il lui

tendit la main et elle sourit en constatant qu'il avait retrouvé ses esprits. Il l'attira à lui ; elle le rejoignit d'un bond et reprit son équilibre au bord de l'écouille, avec l'agilité d'une acrobate, aussi svelte et robuste qu'à l'époque où elle jonglait.

Le sable remplissant l'air était insupportable. Ils nouèrent leurs bras et plongèrent.

Ils eurent l'impression en pénétrant dans l'eau de heurter une surface solide. Il se cramponna à Carabella, mais elle lui fut arrachée au moment de l'impact. Valentin se sentit happé par l'eau et s'immergea presque entièrement. Il donna un coup de pied, se détendit et regagna la surface. Il appela Carabella, Elidath et Sleet, mais il ne vit personne. Même au niveau de l'eau, il était impossible de se protéger contre le sable qui se déversait comme une pluie et rendait le flot affreusement turbide.

Je pourrais presque marcher dessus jusqu'à la rive, se dit Valentin.

Il discerna sur sa gauche l'immense silhouette du flotteur qui s'enfonçait lentement : il contenait encore suffisamment d'air pour flotter et la consistance de la rivière gorgée de sable, semblable à celle d'un pudding, opposait une légère résistance à son entrée dans la Steiche. Mais il était hors de doute que le flotteur était en train de sombrer et Valentin savait que lorsqu'il serait complètement submergé, cela provoquerait de dangereux remous alentour. Il essaya de toutes ses forces de s'éloigner, tout en cherchant ses compagnons du regard.

Le flotteur disparut. Une immense vague s'éleva et le recouvrit.

Valentin fut immergé, remonté très peu de temps à la surface, fut englouti par une seconde vague et eut les jambes happées par un tourbillon. Il se sentit entraîné vers le fond. Ses poumons le brûlaient : étaient-ils remplis d'eau, de sable ? L'apathie qui s'était emparée de lui à bord du flotteur s'était complètement dissipée ; il donnait des coups de pied, se débattait, luttait pour surnager. Il se heurta à quelqu'un dans l'obscurité, s'agrippa à lui, lâcha son étreinte, replongea. Puis il fut pris d'une nausée et crut qu'il ne pourrait jamais remonter ; mais il sentit des bras vigoureux le saisir et commencer à le

hisser. Comprenant qu'il commettait une erreur en résistant aussi frénétiquement à la rivière, il se décontracta. Il respira plus facilement et flotta à la surface avec aisance. Son sauveteur l'abandonna et s'évanouit dans les ténèbres, mais Valentin constata qu'il était près d'une des rives et, abruti et exténué, il s'en rapprocha jusqu'à ce que ses bottes imbibées d'eau touchent le fond. Lentement, pataugeant dans le liquide sirupeux, il se dirigea vers la rive et se hissa sur la berge boueuse où il tomba la tête la première. Il aurait voulu pouvoir fouir la terre détrempée comme le gromwark et se cacher en attendant la fin de la tempête.

Au bout d'un moment, quand il eut repris son souffle, il s'assit et regarda autour de lui. L'air était encore rempli de sable, mais il n'avait plus besoin de couvrir son visage et le vent semblait en train de tomber. À quelques mètres de lui en aval, un des flotteurs était échoué au bord de la rivière ; il ne vit aucune trace des deux autres. Trois ou quatre silhouettes étaient affalées tout près de là : vivants ou morts, il n'aurait su le dire. Des voix faibles et étouffées résonnaient au loin. Valentin était incapable de dire s'il se trouvait sur la rive de Piurifayne ou sur celle de Gihorna, mais il supposa qu'il était en territoire Changeforme car il lui sembla qu'un rideau de végétation impénétrable s'élevait derrière lui.

Il se leva.

— Monseigneur ! Monseigneur !

— Sleet ? Par ici !

La petite silhouette agile de Sleet émergea des ténèbres. Carabella l'accompagnait et Tunigorn les suivait de près. Valentin les étreignit tour à tour avec gravité. Carabella était parcourue de frissons irrépressibles bien que la nuit fût chaude et moite maintenant que le vent brûlant avait cessé de souffler. Il l'attira contre lui et essaya d'épousseter les grains de sable humide collés à ses vêtements comme une épaisse croûte.

— Deux des flotteurs sont perdus, monseigneur, dit Sleet, et je crois qu'une grande partie des passagers ont péri avec eux.

— J'en ai bien peur, fit Valentin en hochant la tête d'un air accablé. Mais ils n'ont sûrement pas tous disparu !

— Il y a en effet quelques survivants. J'ai entendu leurs voix en venant à votre rencontre. Plusieurs – je n'ai aucune idée de leur nombre – sont éparpillés le long des deux rives. Mais vous devez vous attendre à des pertes, monseigneur. Tunigorn et moi, nous avons vu quelques corps sur la berge et il est fort probable que d'autres ont été entraînés par le courant et se sont noyés loin d'ici. Nous en saurons davantage au matin.

— Tu as raison, dit Valentin.

Il s'assit par terre jambes croisées, plus à la manière d'un tailleur que d'un roi, et se plongea dans un long silence, laissant distraitemment sa main courir dans le sable qui s'était entassé sur plusieurs centimètres comme une étrange espèce de neige. Il y avait une question qu'il n'osait pas poser, mais au bout d'un moment il ne put se contenir. Il leva les yeux vers Sleet et Tunigorn.

— A-t-on des nouvelles d'Elidath ? demanda-t-il.

— Aucune, monseigneur, répondit Sleet d'une voix douce.

— Rien ? Rien du tout ? Personne ne l'a vu ni entendu ?

— Il était avec nous dans l'eau avant que notre flotteur coule, dit Carabella.

— Oui. Je m'en souviens. Mais depuis ?

— Rien, dit Tunigorn.

Valentin lui lança un regard perplexe.

— Êtes-vous en train de me cacher que son corps a été retrouvé ?

— Par la Dame, Valentin, je n'en sais pas plus que toi sur ce qui est arrivé à Elidath ! s'exclama Tunigorn.

— Oui. Oui. Je te crois. Cela m'inquiète de ne pas savoir ce qu'il est devenu. Tu sais combien il compte pour moi, Tunigorn.

— Crois-tu que je l'ignore ?

— Je te demande pardon, mon vieil ami, dit Valentin avec un triste sourire. Je crois que la nuit que nous venons de vivre m'a un peu dérangé l'esprit.

Carabella posa sa main fraîche et moite sur la sienne et à son tour il la recouvrit de sa main libre.

— Pardonne-moi, Tunigorn, reprit-il calmement. Toi aussi, Sleet, et toi, Carabella.

— Te pardonner ? dit Carabella, étonnée. Mais de quoi ?

— N'en parlons plus, mon amour, dit Valentin en secouant la tête.

— Te reproches-tu ce qui s'est passé cette nuit ?

— Ce qui s'est passé cette nuit ne représente qu'une infime partie de tout ce que je me reproche, dit Valentin, même si c'est à mes yeux une énorme catastrophe. La planète m'a été confiée et je l'ai conduite au désastre.

— Non, Valentin ! s'écria Carabella.

— Monseigneur, dit Sleet, vous êtes beaucoup trop dur avec vous-même !

— Vraiment ? dit Valentin en éclatant de rire. La famine dans la moitié de Zimroel, trois faux Coronals, ou même quatre, et les Métamorphes qui veulent toucher l'arriéré de leur dette. Et nous voilà à la lisière du territoire Piurifayne, les poumons remplis de sable. La moitié de nos compagnons se sont noyés et qui sait quel terrible destin attend l'autre moitié et... et...

Sa voix commençait à se briser. Il fit un effort pour se maîtriser et poursuivit plus calmement.

— Ce fut une nuit abominable, je suis exténué et cela m'inquiète qu'Elidath ne se soit pas manifesté. Mais ce n'est pas en parlant ainsi que je le trouverai, n'est-ce pas ? Venez, reposons-nous, attendons le matin et nous réparerons ce qui peut encore l'être. D'accord ?

— Oui, dit Carabella. Cela me semble sage, Valentin.

Ils n'avaient aucun espoir de dormir. Valentin, Carabella, Sleet et Tunigorn s'étendirent les uns près des autres sur le sable et restèrent éveillés pendant toute la nuit au milieu des bruits de la forêt et du grondement régulier de la rivière. Peu à peu l'aube se leva au-dessus de Gihorna et à la faveur de cette lueur grisâtre, Valentin découvrit les horribles ravages provoqués par la tempête. Sur la rive de Gihorna et sur une courte distance dans Piurifayne, tous les arbres avaient été dépouillés de leurs feuilles, comme si le vent avait soufflé du feu, ne laissant que de pitoyables troncs nus. Le sol était recouvert de sable, répandu en couche mince à certains endroits, entassé en dunes miniatures à d'autres. Le flotteur dans lequel Tunigorn et Elidath étaient arrivés était dressé sur l'autre berge, son revêtement métallique terni et la peinture

mate criblée de marques. Le seul flotteur qui restait de la caravane de Valentin reposait sur le flanc comme un dragon de mer mort rejeté par les houles.

Un groupe de quatre ou cinq survivants étaient assis sur la rive opposée ; six autres, principalement des Skandars de la garde personnelle du Coronal, se trouvaient à mi-pente au-dessous de Valentin ; on en voyait quelques autres marcher à une centaine de mètres au nord, cherchant manifestement des corps. Plusieurs morts avaient été disposés les uns à côté des autres près du flotteur chaviré. Valentin ne reconnut pas Elidath parmi eux. Mais il avait peu d'espoir pour son ami d'enfance et ne ressentait aucune émotion, rien qu'une sensation d'engourdissement et de froid au-dessous du sternum quand, peu après l'aube, un Skandar apparut, portant le robuste corps d'Elidath dans ses quatre bras aussi facilement que celui d'un enfant.

— Où était-il ? demanda Valentin.

— À sept ou huit mètres en aval, monseigneur.

— Posez-le et commencez à vous occuper des tombes. Nous allons enterrer tous nos morts ce matin sur cette petite butte qui domine la rivière.

— Oui, monseigneur.

Valentin regarda Elidath. Il avait les yeux clos et ses lèvres, légèrement entrouvertes, semblaient être relevées en un sourire, mais ce pouvait aussi bien être une grimace.

— Il avait l'air vieux la nuit dernière, dit Valentin à Carabella.

— Ne trouves-tu pas aussi qu'il avait beaucoup vieilli en un an ? demanda-t-il à Tunigorn. Il semble avoir rajeuni maintenant. Ses rides ont disparu : on ne lui donnerait pas plus de vingt-cinq ans. N'as-tu pas la même impression ?

— C'est de ma faute s'il est mort, dit Tunigorn d'une voix blanche.

— Comment cela ? demanda Valentin d'un ton brusque.

— C'est moi qui lui ai demandé de quitter le Mont du Château. Va vite à Zimroel, lui ai-je dit. Valentin nourrit d'étranges desseins dont je n'ai aucune idée et toi seul peux l'en dissuader. Il est venu et regarde-le maintenant. S'il était resté au Château...

— Non, Tunigorn. Cela suffit.

Mais Tunigorn poursuivit comme un somnambule, apparemment incapable de s'arrêter.

— Il serait devenu Coronal quand tu serais parti au Labyrinthe, il aurait eu une vie longue et heureuse au Château, il aurait gouverné avec sagesse, alors que maintenant...

— Il ne serait pas devenu Coronal, Tunigorn, lui dit gentiment Valentin. Il le savait et en était content. Allons, mon ami, tu me rends sa mort encore plus pénible avec ces bêtises. Il est à la Source maintenant, ce que je souhaitais de tout cœur ne voir se produire que dans soixante-dix ans, mais c'est arrivé et on ne peut rien y changer. Nous qui avons survécu à cette nuit, il y a beaucoup à faire. Alors mettons-nous au travail, Tunigorn. On commence, veux-tu ?

— Que devons-nous faire ?

— D'abord, il faut les enterrer. Je creuserai sa tombe de mes propres mains et que personne n'ose s'y opposer. Et quand tout cela sera terminé, tu retraverseras la rivière et tu prendras la direction de Gihorna dans ton petit flotteur pour voir ce que sont devenus Deliamber, Tisana, Lisamon et les autres. Et s'ils sont en vie, tu les amèneras ici et vous me rejoindrez.

— Et toi, Valentin ? demanda Tunigorn.

— Si nous pouvons réparer cet autre flotteur, je m'enfoncerai dans Piurifayne car je dois toujours aller voir la Danipiur pour lui dire certaines choses qui auraient dû être dites depuis longtemps. Tu me retrouveras à Ilirivoyne comme prévu.

— Monseigneur...

— Je t'en prie. Il n'y a plus rien à dire. Venez, vous tous ! Nous avons des tombes à creuser et des larmes à verser. Et après, nous devons poursuivre notre voyage.

Il regarda encore une fois Elidath en songeant qu'il ne croyait pas encore à sa mort mais que cela viendrait bientôt. Cela fera une chose de plus pour laquelle j'aurai besoin qu'on me pardonne.

En début d'après-midi, avant la réunion quotidienne du Conseil, Hissune avait accoutumée de se promener seul à la périphérie du Château, explorant sa complexité apparemment infinie. Il vivait depuis assez longtemps au sommet du Mont pour ne plus se sentir intimidé par le Château qu'il commençait en fait à considérer comme sa véritable patrie. Son existence dans le Labyrinthe lui apparaissait maintenant très clairement comme un chapitre clos de son passé, refermé, scellé, conservé dans les replis de sa mémoire. Mais il savait pourtant que même s'il devait y demeurer cinquante ans – ou cinq cents – il ne parviendrait jamais à connaître parfaitement le Château.

Nul ne le pouvait et Hissune soupçonnait que nul n'avait jamais pu. On disait qu'il y avait quarante mille pièces. Était-ce vrai ? Quelqu'un en avait-il fait le compte exact ? Tous les Coronals qui s'étaient succédé depuis lord Stiamot y avaient résidé et avaient essayé d'y laisser leur empreinte. D'après la légende, cinq pièces étaient ajoutées chaque année au Château et cela faisait huit mille ans que lord Stiamot s'était installé sur le Mont. Il pouvait donc fort bien y avoir quarante mille pièces – ou cinquante mille, ou quatre-vingt-dix mille – qui eût pu le dire ? On pouvait dénombrer une centaine de pièces par jour et une année ne suffirait pas à toutes les compter. Et comme au bout d'un an plusieurs pièces nouvelles auraient été construites quelque part, il deviendrait nécessaire de relever leur emplacement et de les ajouter à la liste. Impossible. C'était impossible.

Aux yeux d'Hissune le Château était l'endroit le plus merveilleux du monde. Dès le début de son séjour, il s'était efforcé d'apprendre à connaître la zone intérieure, celle où se trouvaient la cour principale, les bureaux du gouvernement et les bâtiments les plus célèbres, le donjon de lord Stiamot, la salle des archives de lord Prestimion, le beffroi de lord Arioc, la chapelle de lord Kinniken et toutes les vastes salles de

cérémonie qui entouraient la salle magnifique dont le centre était occupé par le trône du Coronal, le Trône de Confalume. Comme n'importe quel touriste venu du fin fond de la campagne de Zimroel, Hissune avait parcouru tous ces endroits en long et en large, plus bon nombre d'autres qu'aucun touriste ne serait jamais autorisé à visiter, jusqu'à ce qu'il en connaisse les coins et les recoins aussi bien que les guides qui avaient passé des dizaines d'années à les montrer aux visiteurs.

Le secteur central du Château était définitivement terminé. Nul ne pouvait plus y bâtir quoi que ce fût d'important sans supprimer une construction érigée par l'un des Coronals du passé, ce qui était impensable. D'après ce qu'Hissune avait découvert, la salle des trophées de lord Malibor avait été le dernier bâtiment construit dans la zone intérieure. Durant son bref règne, lord Voriach n'avait décidé la création que de quelques cours de jeux très loin sur le flanc oriental du Château et lord Valentin n'avait pas encore réussi à ajouter une pièce d'importance, bien qu'il parlât de temps à autre de faire construire un grand jardin botanique pour abriter toutes les plantes étranges et merveilleuses qu'il lui avait été donné de voir lors de ses pérégrinations sur la planète. Dès que la pression de ses responsabilités royales diminuerait suffisamment pour qu'il réfléchisse sérieusement à ce projet, disait-il. Hissune songea qu'à en juger par les rapports des désastres qui arrivaient de Zimroel, lord Valentin avait peut-être trop tardé : sur ce continent les maladies étaient en train d'anéantir, non seulement les récoltes mais aussi semblait-il, une grande partie des plantes les plus rares des régions désertiques.

Quand il eut réussi à connaître de manière satisfaisante le secteur intérieur, Hissune commença à étendre ses explorations au périmètre tentaculaire. Il visita les galeries souterraines abritant les machines de climatisation – construites à une époque lointaine où ces sujets scientifiques étaient mieux maîtrisés sur Majipoor – grâce auxquelles un éternel climat printanier était maintenu sur le Mont du Château, bien que le sommet se projetât à cinquante mille mètres au-dessus du niveau de la mer dans les ténèbres glacées de l'espace. Il se

promena dans l'immense bibliothèque qui serpentait d'un bout à l'autre du Château et qui était censée renfermer tous les ouvrages jamais publiés dans la totalité de l'univers civilisé. Il parcourut les écuries où les montures royales, de superbes et fringants animaux synthétiques bien éloignés de leurs pesants congénères, les bêtes de somme utilisées dans les fermes et les villes de toute la planète, piaffaient, se cabraient et s'ébrouaient comme s'ils attendaient le moment de sortir. Il découvrit les tunnels de lord Sangamore, une suite de salles communicantes s'étirant comme un chapelet de saucisses autour d'une aiguille en saillie sur la face ouest du Mont, dont les parois et le toit luisaient d'un éclat inquiétant ; l'une des galeries était bleu nuit, une autre vermillon, puis d'autres encore d'un bleu-vert tendre, d'un jaune-roux éblouissant, d'un brun soutenu. Nul ne savait pourquoi elles avaient été construites, ni quelle était la source de la lumière émise par les pavés luisants.

Partout où il allait, il était introduit sans discussion. N'était-il pas l'un des trois régents du royaume, un Coronal suppléant, dans un sens, ou au moins une partie importante ? Mais l'aura du pouvoir avait commencé à l'entourer bien avant qu'Elidath le nomme dans le triumvirat. Il sentait partout les regards se poser sur lui et savait ce que leur intensité signifiait. *C'est le protégé de lord Valentin. Il est issu du peuple ; il est déjà prince ; son ascension n'aura pas de limites. Respectez-le. Obéissez-lui. Flattez-le. Craignez-le.* Il avait cru au début pouvoir demeurer inchangé au milieu de toute cette attention, mais c'était impossible. *Je suis toujours Hissune, celui qui roulait les touristes dans le Labyrinthe, qui brassait des paperasses dans la Chambre des Archives et qui essuyait les quolibets de ses amis parce qu'il se donnait de grands airs.* Oui, cela resterait toujours vrai mais il n'était pas moins vrai qu'il n'avait plus dix ans, qu'il avait été profondément mûri et transformé par ce qu'il avait vécu en s'appropriant l'existence de dizaines d'hommes et de femmes dans le Registre des Ames, par la formation qu'il avait suivie sur le Mont du Château et par les honneurs et les responsabilités – surtout les responsabilités – qu'il avait acceptés pendant la régence d'Elidath. Sa démarche aussi avait changé, ce n'était plus celle du gamin du Labyrinthe, crâneur

mais méfiant, l'œil perpétuellement aux aguets pour découvrir des visiteurs désorientés à exploiter ; ni celle de l'humble fonctionnaire surchargé de travail qui restait à sa place tout en s'évertuant à obtenir une promotion, ni celle du néophyte en plein désarroi, soudain projeté au milieu des Puissances du royaume et avançant d'un pas précautionneux, mais celle d'un jeune seigneur d'avenir qui parcourait le Château avec une tranquille assurance, confiant, serein, conscient de sa force, de ses ambitions et de sa destinée. Il espérait ne pas être devenu arrogant ni suffisant mais il acceptait calmement et sans fausse humilité ce qu'il était devenu et ce qui l'attendait.

Ce jour-là, ses pas le menèrent dans une partie du Château où il s'était rarement rendu, l'aile nord, qui dégringolait en suivant une longue saillie arrondie pointée vers les lointaines cités de Huine et de Gossif. C'est là que se trouvaient les quartiers des gardes ainsi qu'une suite de dépendances en forme de ruche, construites sous les règnes de lord Dizimaule et de lord Arioc dans un dessein depuis longtemps oublié et un groupe de constructions basses, dégradées, au toit effondré, dont nul ne comprenait l'utilité. Lors de sa dernière visite dans ce secteur, plusieurs mois auparavant, une équipe d'archéologues y faisait des fouilles. Deux Ghayrogs et une Vroon supervisaient le travail d'ouvriers Skandars tamisant le sable pour y trouver des tessons de poterie et la Vroon lui avait confié qu'elle croyait que ces bâtiments étaient les vestiges d'un vieux fort de l'époque de lord Damlang, le successeur de Stiamot. Hissune était venu voir s'ils travaillaient encore et se renseigner sur ce qu'ils avaient découvert. Mais l'endroit était désert et les excavations avaient été comblées. Il resta pendant quelque temps debout sur un vieux mur écroulé, le regard fixé sur l'horizon incroyablement lointain et à demi dérobé à la vue par l'énorme épaulement du Mont.

Quelles étaient les cités dans cette direction ? Gossif, à une trentaine de kilomètres, au-dessous Tentag, puis, croyait-il, soit Minimool soit Greel. Et après il y avait Stee, avec ses trente millions d'habitants, que seule Ni-moya égalait en splendeur. Il n'avait jamais vu une seule des Cinquante Cités et n'en verrait peut-être jamais. Valentin lui-même faisait souvent remarquer

qu'il avait passé toute sa vie sur le Mont du Château sans trouver l'occasion de visiter Stee. La planète était trop grande pour que quiconque pût l'explorer de manière satisfaisante dans le cours d'une vie. Elle était en fait trop grande pour pouvoir être embrassée.

Hissune se demandait comment vivaient à cet instant précis les trente millions d'habitants de Stee, les trente millions de Nimoya, les onze millions de Pidruïd et les millions d'autres d'Alaisor, de Treymone et de Piliplok, de Mazadone, de Velathys et de Narabal. Comment ils se débrouillaient au milieu des famines, de la panique, des exhortations des nouveaux prophètes et des usurpateurs qui s'étaient proclamés roi ou empereur. Il savait que la situation était devenue critique. Le désordre régnant à Zimroel était tel qu'il était presque impossible de savoir ce qui s'y passait, mais certainement rien de bon. Depuis peu, des nouvelles leur parvenaient selon lesquelles les charançons, la rouille, le charbon et le Divin seul savait quelles autres sinistres maladies commençaient à se répandre dans les régions agricoles de l'ouest d'Alhanroel. Il était donc très probable que la même folie ne tarderait pas à gagner le continent principal. Le peuple grognait déjà : on parlait de culte des dragons de mer ouvertement rendu à Treymone et à Stoien et de mystérieux nouveaux ordres de chevalerie, les Chevaliers de Dekkeret, la Confrérie du Mont et quelques autres qui voyaient brusquement le jour dans des cités comme Amblemom ou Normork, sur les pentes même du Mont du Château. D'inquiétants signes avant-coureurs de bouleversements plus profonds.

D'aucuns s'imaginaient que Majipoor jouissait d'une immunité totale aux inéluctables changements universels en se fondant sur le seul fait que son système social n'avait pratiquement connu aucune évolution d'importance depuis qu'il avait pris sa forme actuelle, des milliers d'années auparavant. Mais Hissune avait suffisamment étudié l'histoire, à la fois celle de Majipoor et de la Vieille Terre, la planète mère, pour savoir que même une population aussi placide que celle de Majipoor, stable et satisfaite depuis des millénaires, amollie par la douceur du climat et une fertilité agricole capable de subvenir

aux besoins d'un nombre pratiquement illimité de gens, se précipiterait avec une étonnante célérité dans l'anarchie et dans l'anéantissement total si ces conditions matérielles venaient soudain à changer. Ce processus était déjà engagé et il ne ferait qu'empirer.

Hissune n'avait pas la moindre idée de la raison de l'apparition de ces maladies. Et que faisait-on pour les juguler ? Manifestement, les mesures prises étaient insuffisantes. Mais y avait-il quelque chose à faire ? À quoi servaient les souverains, sinon à maintenir le bien-être de leur peuple ? Et lui, avec les responsabilités qui, provisoirement au moins, étaient les siennes, demeurait au sommet du Mont, dans un splendide isolement, contemplant de haut l'effondrement de la civilisation ; mal informé, loin, impuissant. Certes, en dernier ressort, la responsabilité de surmonter la crise ne lui incombait pas. Mais que faisaient donc les véritables monarques de Majipoor ? Hissune avait toujours considéré que le Pontife, vivant comme une taupe au fond du Labyrinthe, était dans l'incapacité absolue de savoir ce qui se passait sur la planète – même un Pontife qui, contrairement à Tyeveras, serait raisonnablement vigoureux et sain d'esprit. En théorie, le Pontife n'avait pas véritablement besoin de suivre de près les événements ; il avait un Coronal pour cela. Mais Hissune voyait bien que le Coronal, lui aussi, était coupé de la réalité sur les hauteurs éthérées du Mont du Château où il était isolé de la même manière que le Pontife dans sa tanière. Heureusement que le Coronal effectuait de temps à autre le Grand Périple pour se remettre en contact avec ses sujets. Mais n'était-ce pas exactement ce que lord Valentin était en train de faire et en quoi cela contribuait-il à cicatriser la plaie qui s'agrandissait dans le cœur de la planète ? D'ailleurs, où était Valentin en ce moment ? Et quelles mesures prenait-il ? Qui dans le gouvernement avait reçu la moindre nouvelle de lui depuis des mois ?

Nous sommes tous sages et éclairés, songea Hissune. Et avec la meilleure volonté du monde, nous faisons tout de travers.

C'était presque l'heure de la réunion du Conseil de Régence. Il fit demi-tour et se dirigea au pas de course vers l'intérieur du Château.

Au moment où il commençait l'ascension des Quatre-Vingt-Dix-Neuf Marches, il aperçut Alsimir dont il avait récemment fait son aide de camp qui agitait frénétiquement la main et criait en contre-haut. Grimpant les marches deux par deux ou trois par trois, Hissune poursuivit son ascension tandis qu'Alsimir descendait à sa rencontre tout aussi rapidement.

— Nous t'avons cherché partout ! lança Alsimir d'une voix haletante quand il fut à une douzaine de marches d'Hissune. Il avait l'air extraordinairement agité.

— Eh bien, tu m'as trouvé, dit Hissune d'un ton sec. Que se passe-t-il ?

Alsimir s'arrêta pour rassembler ses esprits.

— L'excitation est à son comble. Nous avons reçu il y a une heure de Gihorna un long message de Tunigorn...

— De Gihorna ? dit Hissune en écarquillant les yeux. Au nom du Divin, que fait-il donc là-bas ?

— Je ne saurais le dire. Tout ce que je sais, c'est qu'il a envoyé le message de là et...

— D'accord, d'accord.

Hissune prit Alsimir par le bras.

— Dis-moi ce qu'il contient, fit-il avec impatience.

— Crois-tu que je le sache ? T'imagines-tu que l'on mettrait quelqu'un comme moi au courant d'une affaire d'État ?

— Une affaire d'État. C'est donc de cela qu'il s'agit ?

— Divvis et Stasilaine siègent dans la salle du conseil depuis trois quarts d'heure et ils ont envoyé des messagers dans tous les coins du Château pour essayer de te trouver. La moitié des seigneurs du Château sont à la réunion, les autres sont en route et...

Valentin doit être mort, se dit Hissune en frissonnant.

— Viens avec moi, ordonna-t-il en grimpant coudes au corps les dernières marches.

Devant la salle du conseil, il découvrit une scène bouffonne. Une trentaine ou une quarantaine de princes et de hobereaux accompagnés de leurs aides de camp étaient attroupés dans la confusion et d'autres ne cessaient d'arriver. Dès qu'Hissune apparut, ils s'écartèrent instinctivement, lui ouvrant un passage à travers lequel il s'avança tel un voilier cinglant

orgueilleusement sur une mer chargée d'une épaisse couche d'herbe à dragons. Il laissa Alsimir devant la porte, lui commanda de rassembler auprès des autres tous les détails dont ils disposaient et entra.

Stasilaine et Divvis étaient assis à la table du conseil. Divvis avait une mine lugubre et Stasilaine, pâle, maussade, un air abattu qui ne lui ressemblait guère. Les épaules tombantes, il passait nerveusement la main dans son épaisse tignasse. La plupart des grands seigneurs de la cour étaient à leurs côtés : Mirigant, Elzandir, Manganot, Cantalis, le duc d'Halanx, Nimian de Dundilmir et cinq ou six autres, au nombre desquels se trouvait un vieillard desséché qu'Hissune n'avait rencontré qu'en une seule occasion, le prince Ghizmaile, le petit-fils du Pontife Ossier qui avait précédé Tyeveras dans le Labyrinthe. À son entrée, tous les yeux se tournèrent vers Hissune et il demeura quelques instants cloué sur place sous les regards de ces hommes dont le plus jeune était de dix à quinze ans son aîné et qui avaient tous passé leur vie dans les antichambres du pouvoir. Ils le regardaient comme s'il était le seul à pouvoir apporter la réponse qu'ils attendaient à une question à la fois embarrassante et tragique.

— Mes seigneurs, dit Hissune.

Divvis, les sourcils froncés, poussa vers lui sur la table une longue feuille de papier.

— Lisez cela, grommela-t-il. À moins que vous ne soyez déjà au courant.

— Tout ce que je sais, c'est qu'il y a un message de Tunigorn.

— Alors lisez.

Hissune constata avec agacement que sa main tremblait quand il la tendit pour prendre le papier. Il lança un regard furieux à ses doigts, comme s'ils étaient en rébellion contre lui et les força à ne plus bouger.

Des groupes de mots lui sautèrent aux yeux.

Valentin parti à Piurifayne pour implorer le pardon de la Dianipiur – démasqué un espion Métamorphe qui voyageait dans l'entourage du Coronal – l'interrogatoire de l'espion révèle que les Métamorphes ont eux-mêmes créé et répandu les maladies qui ravagent les zones agricoles – une grande tempête

de sable – Elidath mort, et bien d'autres – le Coronal a disparu dans Piurifayne – Elidath mort – le Coronal a disparu – un espion dans l'entourage du Coronal – les Métamorphes ont eux-mêmes créé les maladies – le Coronal a disparu – Elidath mort – le Coronal a disparu – le Coronal a disparu – le Coronal a disparu...

Hissune leva les yeux, épouvanté.

— Sommes-nous certains que ce message est authentique ?

— Il ne peut y avoir le moindre doute, répondit Stasilaine. Il est arrivé par les canaux de transmission secrets. Le code était correct. Quant au style, c'est bien celui de Tunigorn, je m'en porte garant. Croyez-le, Hissune, ce message est authentique.

— Alors ce n'est pas à une catastrophe que nous devons faire face mais à trois ou quatre.

— C'est ce qu'on dirait, fit Divvis. Quelle est votre opinion là-dessus, Hissune.

Hissune adressa au fils de lord Voriach un long regard circonspect. Il ne semblait pas y avoir de moquerie dans sa question. Hissune avait l'impression que la jalousie de Divvis à son égard et le mépris qu'il éprouvait pour lui avaient diminué au cours des mois où ils avaient siégé ensemble au conseil de régence, que Divvis avait maintenant un certain respect pour ses capacités ; mais c'était la première fois qu'il allait si loin et qu'il manifestait un désir sincère de connaître le point de vue d'Hissune, devant ses pairs de surcroît.

— Il nous faut d'abord admettre que nous ne sommes pas en présence d'une grave calamité naturelle mais d'une insurrection, dit-il prudemment. Tunigorn nous apprend que le Métamorphe, Y-Uulisaan, interrogé par Deliamber et Tisana, a avoué que la responsabilité des maladies incombe aux Changeformes. Je crois que nous pouvons faire confiance aux méthodes de Deliamber et nous savons tous que Tisana peut lire dans les âmes, même celle d'un Métamorphe. La situation est donc précisément celle que j'ai entendu Sleet décrire au Coronal lorsqu'ils étaient au Labyrinthe, au début du Grand Périple, et que j'ai entendu le Coronal refuser d'accepter, à savoir que les Changeformes nous ont déclaré la guerre.

— Et pourtant, dit Divvis, Tunigorn nous informe également que le Coronal a réagi en s'aventurant dans Piurifayne afin de présenter ses excuses à la Danipiur pour tout ce que nous avons fait subir à ses sujets depuis l'aube des temps. Nous sommes tous parfaitement conscients que Valentin se considère comme un homme de paix ; la mansuétude dont il a fait preuve avec ceux qui l'ont renversé il y a quelques années nous l'a bien montré. C'est un trait de noblesse. Mais j'ai soutenu ici-même tout à l'heure que ce que fait maintenant Valentin n'est plus du pacifisme mais de l'inconscience. J'affirme que le Coronal, s'il est encore vivant, est devenu fou. Nous voilà donc avec un Pontife et un Coronal pareillement dérangés au moment où un ennemi implacable se déchaîne. Quel est votre point de vue, Hissune ?

— Je pense que vous interprétez mal les faits que nous expose Tunigorn.

Un éclair de surprise et quelque chose qui ressemblait à de la colère passèrent dans les yeux de Divvis, mais il conserva le contrôle de sa voix.

— Vraiment, dit-il, c'est ce que vous pensez ?

— Tunigorn déclare que le Coronal est entré dans Piurifayne et que l'on a découvert un espion qui a été forcé d'avouer, dit-il en tapotant la feuille de papier. Je ne le vois annoncer nulle part que lord Valentin est allé à Piurifayne après avoir appris les aveux de l'espion. Je pense que l'on peut supposer que la vérité va tout à fait à l'encontre de vos affirmations : que lord Valentin a décidé d'entreprendre une mission de conciliation dont nous pouvons manifestement débattre la sagesse mais qui est tout à fait dans son caractère tel que nous le connaissons et qu'après son départ, on a découvert l'existence de l'espion. Peut-être à cause de la tempête, il est devenu impossible à Tunigorn de communiquer avec le Coronal, bien que l'on puisse s'étonner que Deliamber n'ait pas réussi à trouver un moyen.

Hissune jeta un coup d'œil vers le globe représentant Majipoor sur le mur d'en face.

— Quels renseignements avons-nous sur les déplacements du Coronal ?

— Aucun, murmura Stasilaine.

Hissune écarquilla les yeux.

La lumière rouge brillante qui indiquait les mouvements du Coronal était éteinte.

— La lumière ne brille plus, dit Hissune. Qu'est-ce que cela signifie ? Qu'il est mort ?

— C'est possible, dit Stasilaine. Ou bien simplement qu'il a perdu ou endommagé l'émetteur qu'il porte sur lui pour transmettre sa position.

— Et il y a eu une grande tempête qui a fait de nombreuses victimes, fit Hissune en hochant la tête. Bien que le message ne soit pas clair sur ce point, j'inclinerais à croire que lord Valentin a été pris dans cette tempête en se dirigeant vers Piurifayne où il est probablement entré en passant par Gihorna, laissant derrière lui Tunigorn et quelques autres...

— Et soit il a péri dans la tempête, soit il a perdu l'émetteur, dit Divvis. Nous n'avons aucun moyen de le savoir.

— Prions pour que le Divin ait épargné la vie du jeune Valentin, dit brusquement le vieux prince Ghizmaile d'une voix tellement cassée et étouffée qu'on eût à peine dit celle d'un être vivant. Mais qu'il soit mort ou encore en vie, il y a une question qu'il nous faut régler, celle du choix d'un nouveau Coronal.

Hissune fut frappé de stupeur par les paroles du plus ancien seigneur du Château.

— Ai-je bien entendu ? demanda-t-il en parcourant l'assistance du regard. Sommes-nous ici pour parler du renversement du monarque ?

— Vous exprimez les choses trop crûment, dit Divvis d'un ton mielleux. Notre unique sujet de discussion est de savoir s'il convient que Valentin continue d'être Coronal étant donné ce que nous savons maintenant des intentions hostiles des Changeformes et ce que nous avons toujours su des méthodes de Valentin quand il s'agit de régler des dissensions. Si nous sommes en guerre – et nul ici ne nourrit plus aucun doute à ce sujet –, il est raisonnable d'avancer que Valentin n'est pas le chef qu'il nous faut dans notre situation, s'il est encore de ce monde. Mais le remplacer n'est pas le renverser. Il existe un moyen constitutionnel de faire abandonner à Valentin le trône de Confalume sans entraîner en aucune manière Majipoor dans

un conflit ni manifester au Coronal un manque de dévouement ou de respect.

— Vous voulez dire en laissant mourir le Pontife Tyeveras ?

— Exactement. Qu'en dites-vous, Hissune ?

Hissune ne répondit pas tout de suite. De même que Divvis, Ghizmaile et probablement la plupart des autres seigneurs présents, il en était arrivé avec un sentiment de malaise et à son corps défendant à la conclusion que lord Valentin devait être remplacé par quelqu'un de plus décidé, de plus agressif, voire de plus belliqueux. Ce n'était d'ailleurs pas la première fois que cette pensée lui venait à l'esprit, mais il ne s'en était jamais ouvert à quiconque. Il existait de fait un moyen assez facile d'accomplir cette transmission de pouvoir en élevant simplement de gré ou de force Valentin au Pontificat.

Mais la loyauté d'Hissune envers lord Valentin – son guide, son mentor, l'architecte de sa carrière – était vive et profondément enracinée. Et il connaissait, peut-être mieux qu'aucun de tous ceux qui l'entouraient, l'horreur que Valentin éprouvait d'être obligé d'aller dans le Labyrinthe, ce qu'il considérait non comme une élévation mais comme une descente dans les ténèbres des profondeurs. Et lui imposer cette épreuve derrière son dos alors qu'il était en train d'effectuer une tentative courageuse quoique peu judicieuse pour rétablir la paix sur la planète sans avoir recours aux armes, était de la cruauté, d'une monstrueuse cruauté.

Et pourtant la raison d'État l'exigeait. La raison d'État pouvait-elle impliquer la cruauté ? Hissune savait comment lord Valentin répondrait à cette question. Mais il n'était pas très sûr de sa propre réponse.

— Il se peut, dit-il au bout d'un moment, que Valentin ne soit pas le Coronal qu'il nous faut pour l'instant. Je suis partagé sur ce point et je préférerais en savoir plus long avant de donner ma réponse. Mais je puis affirmer qu'il me déplairait de le voir écarté du trône par la force. Cela s'est-il jamais produit sur Majipoor ? Je ne le crois pas, mais heureusement nous sommes tous d'accord pour reconnaître qu'il ne sera pas nécessaire d'agir ainsi. Je pense que nous pouvons remettre à une autre fois la discussion de la compétence de Valentin en cette période

de crise. Ce qu'il nous faudrait examiner, indépendamment de tous ces autres sujets, c'est l'ordre de succession.

Une tension se créa soudain dans la salle du conseil. Le regard de Divvis chercha celui d'Hissune, comme s'il essayait de pénétrer les secrets de son âme. Le duc d'Halanx s'empourpra ; le prince de Banglecode se raidit sur son siège ; le duc de Chorg se pencha en avant, l'air attentif ; seuls les deux hommes les plus âgés, Cantalis et Ghizmaile, demeurèrent immobiles, comme si la question de choisir un individu particulier pour succéder au Coronal ne pouvait véritablement intéresser quelqu'un sachant qu'il ne lui restait que peu de temps à vivre.

— Dans cette discussion, poursuivit Hissune, nous avons choisi de laisser de côté un élément essentiel du message de Tunigorn, le fait qu'Elidath, considéré depuis si longtemps comme l'héritier de lord Valentin, est mort.

— Elidath ne voulait pas devenir Coronal, dit Stasilaine d'une voix presque trop ténue pour être perçue.

— C'est possible, répliqua Hissune. Il n'a assurément jamais manifesté de prétentions au trône après avoir tâté de la régence. Mais je voulais seulement faire remarquer que la disparition tragique d'Elidath élimine celui à qui la couronne aurait certainement été proposée si lord Valentin n'était plus Coronal. En son absence, il n'y a plus d'ordre clair de succession. Et nous pouvons apprendre demain que lord Valentin est mort ou que Tyeveras est enfin retourné à la Source, à moins que les événements ne nous obligent à décider le retrait de Valentin de sa charge. Nous devons envisager toutes ces éventualités. Ce sera à nous de choisir le prochain Coronal : savons-nous de qui il s'agira ?

— Nous demandez-vous de voter sur-le-champ pour établir un ordre de succession ? interrogea le prince Manganot de Banglecode.

— Cela semble déjà assez clair, dit Mirigant. Lorsqu'il est parti effectuer le Grand Périple, le Coronal a nommé un Régent qui à son tour a nommé – avec l'accord de lord Valentin, je présume – trois membres d'un conseil de régence quand il a lui aussi quitté le Château. Ce sont ces trois hommes qui

gouvernement depuis plusieurs mois. S'il nous faut choisir un nouveau Coronal, n'allons-nous pas le trouver parmi eux ?

— Tu m'effraies, Mirigant, dit Stasilaine. Je croyais autrefois que ce serait merveilleux de devenir Coronal, comme la plupart d'entre vous, je suppose, quand vous étiez enfants. Je ne suis plus un enfant et j'ai vu comment Elidath a changé, et pas en bien, quand tout le fardeau du pouvoir a commencé de peser sur lui. Je serai le premier à me prosterner devant le nouveau Coronal. Mais que ce soit quelqu'un d'autre que Stasilaine !

— Le Coronal, dit le duc de Chorg, ne doit jamais être un homme qui aspire trop ardemment à la couronne. Mais je pense qu'il ne sied pas non plus qu'il la redoute.

— Je te remercie, Elzandir, dit Stasilaine. Je ne suis pas candidat, est-ce clair ?

— Divvis ? dit Mirigant. Hissune ?

Hissune sentit un muscle tressaillir sur une de ses joues et un étrange engourdissement gagner ses bras et ses épaules. Il regarda dans la direction de Divvis. L'autre sourit en haussant les épaules mais garda le silence. Hissune avait les oreilles qui bourdonnaient et des élancements aux tempes. Allait-il prendre la parole ? Que devait-il dire ? Maintenant que le moment de vérité était enfin arrivé, pouvait-il devant tous ces princes du royaume déclarer allègrement qu'il acceptait de devenir Coronal ? Il avait l'impression que Divvis ourdissait une manœuvre qui le dépassait ; et pour la première fois depuis qu'il était entré dans la salle du conseil, il n'avait aucune idée de la voie à suivre.

Le silence semblait interminable.

Puis il entendit sa propre voix, calme, posée, mesurée.

— Je crois qu'il n'est pas nécessaire de nous engager plus avant. Deux candidats se sont fait connaître. L'étude de leur compétence semble maintenant appropriée. Mais pas ici. Pas aujourd'hui. Nous sommes allés assez loin pour le moment. Qu'en pensez-vous, Divvis ?

— Vous faites preuve de sagesse et d'une profonde intelligence, Hissune. Comme toujours.

— Alors je demande l'ajournement du débat, dit Mirigant, afin de réfléchir en attendant d'autres nouvelles du Coronal.

Hissune leva la main.

— D'abord, j'ai encore quelque chose à dire.

Il attendit que l'assistance lui accordât son attention.

— J'ai envie depuis quelque temps de me rendre au Labyrinthe, pour aller voir ma famille et certains amis. Je crois aussi qu'il serait utile que l'un de nous aille s'entretenir avec les représentants du Pontife et obtienne des renseignements de première main sur l'état de santé de Tyeveras. Car il se peut que dans les mois qui viennent nous ayons à choisir à la fois un Pontife et un Coronal et nous devons être prêts à un événement aussi exceptionnel si cela devait se produire. Je propose donc la désignation d'une ambassade officielle du Mont du Château au Labyrinthe et je me propose comme ambassadeur.

— Accepté, dit immédiatement Divvis.

On passa à la discussion et au vote et dès que ce fut terminé à un nouveau vote pour l'ajournement. La séance fut levée et de petits groupes se formèrent. Hissune demeura seul, se demandant quand il allait se réveiller. Au bout d'un moment, il prit conscience de la présence du grand et blond Stasilaine qui se dressait devant lui, à la fois grave et souriant.

— C'est peut-être une erreur de quitter le Château en ce moment, Hissune, dit-il calmement.

— Peut-être. Mais cela me semblait être la bonne décision à prendre. Je vais courir le risque.

— Alors proclamez-vous Coronal avant de partir !

— Êtes-vous sérieux, Stasilaine ? Et si Valentin est encore vivant ?

— S'il est encore vivant, vous savez ce qu'il faut faire pour qu'il devienne Pontife. Et s'il est mort, vous devez prendre sa place pendant qu'il est encore temps.

— Je ne peux pas faire cela.

— Il le faut ! Sinon, vous risquez de trouver Divvis sur le trône à votre retour !

— Ce sera facile à régler, dit Hissune en souriant. Si Valentin est mort et que Divvis l'a remplacé, je m'arrangerai pour que l'on accorde enfin le repos à Tyeveras. Divvis deviendra immédiatement Pontife et devra aller dans le Labyrinthe, de

sorte qu'il faudra un autre nouveau Coronal et qu'il ne restera plus qu'un seul candidat.

— Par la Dame, vous êtes stupéfiant !

— Vraiment ? Cette démarche me semble assez évidente.

Le jeune homme serra fortement la main de Stasilaine.

— Je vous remercie pour votre soutien, dit-il. Et je vous assure qu'en fin de compte, tout se passera bien. Si je dois devenir Coronal et Divvis Pontife, qu'il en soit ainsi. Je suis persuadé que nous pouvons travailler ensemble, lui et moi. Mais pour l'instant, prions pour la sécurité et la réussite de lord Valentin et abandonnons toutes ces suppositions. D'accord ?

— Absolument, répondit Stasilaine.

Ils se donnèrent une brève accolade et Hissune quitta la salle du conseil. Dans l'antichambre régnait la même pagaille que lorsqu'il était entré, mais maintenant une centaine de petits seigneurs étaient rassemblés et les regards qu'ils lui adressèrent quand il apparut étaient extraordinaires. Mais en traversant la cohue, Hissune ne dit pas un mot à quiconque et évita leurs yeux. Il trouva Alsimir au bord de la foule, bouche bée, les yeux écarquillés d'une manière ridicule. Hissune lui fit signe de s'approcher et lui demanda de s'occuper des préparatifs pour un voyage au Labyrinthe.

Le jeune chevalier regardait Hissune avec un respect mêlé de crainte.

— Il faut que je vous dise, monseigneur, que le bruit a couru dans la foule il y a quelques minutes que vous alliez devenir Coronal. Voulez-vous me dire s'il y a du vrai là-dedans ?

— Lord Valentin est notre Coronal, répondit brusquement Hissune. Et maintenant, va te préparer au départ. Je compte me mettre en route à l'aube.

Millilain était encore à une douzaine de pâtés de maisons de chez elle quand elle commença à percevoir les cris scandés dans les rues : « *Yah-tah, yah-tah, yah-tah, voom* », ou quelque chose d'approchant, des cris ineptes et indistincts hurlés à pleine gorge et répétés à l'infini par une foule en délire. Elle s'arrêta et se plaqua craintivement contre un vieux mur de pierre écroulé, se sentant prise au piège. Derrière elle, sur la place, un groupe de frontaliers avinés s'amusaient bruyamment, brisant les vitrines et molestant les passants. Plus loin à l'est les Chevaliers de Dekkeret organisaient une réunion publique en l'honneur de lord Semperturn. Et maintenant il y avait cette nouvelle folie. *Yah-tah, yah-tah, yah-tah, voom*. Il n'y avait plus d'endroit où aller. Il n'y avait plus d'endroit où se cacher. Tout ce qu'elle voulait, c'était atteindre saine et sauve sa maison et verrouiller la porte. Le monde était devenu cinglé. *Yah-tah, yah-tah, yah-tah, voom*.

C'était comme un message du Roi des Rêves, à la différence que cela n'avait de cesse, heure après heure, jour après jour, mois après mois. Même le pire des messages qui vous secouait jusqu'au tréfonds ne durait qu'un court moment. Mais cela n'avait pas de fin. Et la situation ne faisait qu'empirer.

Émeutes et pillages se succédaient. Pour toute nourriture, il n'y avait que des restes et des croûtes de pain, ou parfois un morceau de viande que l'on réussissait à acheter aux frontaliers. Ils descendaient de leurs montagnes avec des animaux qu'ils avaient abattus et dont ils vendaient la viande à un prix exorbitant quand il restait de quoi la payer. Puis ils buvaient leurs bénéfices et se déchaînaient dans les rues avant de rentrer chez eux. Et les désordres se multipliaient. On racontait que les dragons de mer coulaient tous les navires qui s'aventuraient en mer et que le commerce entre les continents était devenu pratiquement nul. Le bruit courait que lord Valentin était mort. Et il n'y avait plus seulement un nouveau Coronal à Khyntor

mais deux, Sempertune et ce Hjort qui se faisait appeler lord Stiamot. Et chacun avait sa propre petite armée qu'il faisait défiler en criant des slogans et en créant des troubles : Semperturn avait les Chevaliers de Dekkeret et l'autre l'Ordre du Triple Sabre ou un nom de ce genre. Kristofon s'était affilié aux Chevaliers de Dekkeret. Elle ne l'avait pas vu depuis quinze jours. Il y avait aussi un autre Coronal à Ni-moya et deux nouveaux Pontifes qui parcouraient les rues. Et maintenant, ça : *yah-tah, yah-tah, yah-tah, voom*. Elle ne savait pas ce que c'était mais n'avait aucune envie de s'approcher. Très probablement un Coronal de plus flanqué d'un groupe de partisans hystériques. Millilain regarda autour d'elle avec circonspection en se demandant si elle oserait descendre la rue Dizimaule et couper par une ruelle mal famée jusqu'à la route de Malamola qui donnait dans sa rue quelques pâtés de maisons en dessous de la chaussée Voriak. Le problème, c'était cette ruelle – elle avait entendu ces derniers temps circuler d'étranges histoires sur ce qui s'y passait.

La nuit approchait. Une pluie fine, guère plus qu'une bruine, s'était mise à tomber. Elle se sentait étourdie par la faim, bien qu'elle commençât à s'y habituer. Du sud où se trouvaient tous les phénomènes géothermiques lui parvint le grondement sourd du Geyser de Confalume qui marquait l'heure avec sa ponctualité coutumière. Millilain regarda machinalement dans sa direction et vit le grand panache de vapeur qui s'élevait vers les cieux, entouré d'une large couche sulfureuse de fumée jaune. Toute sa vie durant, elle avait contemplé les geysers de Khyntor, les considérant comme un élément parfaitement normal du paysage, mais ce soir-là, l'éruption l'effraya comme jamais auparavant et elle fit à plusieurs reprises le signe de la Dame jusqu'à ce qu'elle s'apaise.

La Dame. Exerçait-elle toujours sa surveillance sur Majipoor ? Qu'en était-il de ses messages bienveillants qui apportaient de si bons conseils et tant de réconfort ? À ce propos, qu'était devenu le Roi des Rêves ? Naguère, quand les temps étaient plus calmes, ces deux Puissances tenaient entre leurs mains la vie de tout un chacun, conseillant, admonestant, châtiant si nécessaire. Peut-être régnaient-elles encore, mais la

situation était devenue si délicate que ni le Roi ni la Dame ne pouvaient y faire face, même s'ils s'efforçaient du matin au soir d'en reprendre le contrôle. Le système était conçu pour fonctionner harmonieusement dans un monde où la majorité des gens se conformaient de gaieté de cœur à la loi. Mais maintenant presque personne n'obéissait à la loi. Il n'y avait plus de loi.

Yah-tah, yah-tah, yah-tah, voom.

Et de l'autre côté : Semperturn ! Lord Semperturn ! Vive, vive, vive lord Semperturn !

La pluie devenait plus forte. Mets-toi en route, se dit-elle. Les frontaliers sur la place, le Divin seul savait quelle folie devant elle, et les Chevaliers de Dekkeret manifestant derrière – dans tous les cas, les ennuis la guettaient. Et même si Kristofon se trouvait parmi les Chevaliers, elle ne voulait pas le voir, la prunelle vitreuse de dévotion, les mains levées pour faire le salut de la constellation sous sa nouvelle forme. Elle se mit à courir. Traverser la rue Malibor jusqu'à la rue Dizimaule et la descendre jusqu'à cette petite ruelle qui donnait dans la route de Malamola... oserait-elle le faire ?

Yah-tah, yah-tah, yah-tah, voom.

Elle vit soudain une rangée de manifestants remontant la rue Dizimaule dans sa direction ! Avancant d'un pas inhumain, telles des machines, neuf ou dix de front, les bras raides se balançant, droite-gauche, droite-gauche, et ces voix scandant interminablement leur chant obsédant. Ils allaient lui passer sur le corps sans même s'apercevoir de sa présence. Elle s'engagea rapidement dans la ruelle mais découvrit une horde d'hommes et de femmes portant des brassards vert et or qui en bloquaient l'extrémité en poussant des acclamations à la gloire du nouveau lord Stiamot.

Prise au piège ! Ce soir, tous les fous étaient sortis en même temps !

Jetant autour d'elle des regards désespérés, Millilain vit une porte entrouverte sur le côté gauche de la ruelle et s'y engouffra. Elle se retrouva dans un couloir obscur où elle perçut des chants étouffés et une étrange odeur âcre d'encens provenant d'une porte au bout du couloir. Une sorte de sanctuaire. D'un des

nouveaux cultes peut-être. Mais au moins, ici, on ne lui ferait certainement pas de mal. Elle pourrait peut-être rester jusqu'à ce que les différents groupes d'illuminés qui étaient dans la rue se déplacent vers un autre quartier de la ville.

Elle s'avança précautionneusement dans le couloir et regarda dans la pièce du fond. Sombre et pleine d'odeurs. D'un côté une estrade et ce qui ressemblait à deux petits dragons de mer séchés montés sur un mât à chaque extrémité. Un Lii se tenait au milieu, grave, silencieux, sa triple rangée d'yeux luisant comme des braises. Millilain crut reconnaître en lui le vendeur ambulant qui lui avait vendu un jour une brochette de saucisses pour cinq couronnes. Mais elle n'en était pas sûre. Il était malaisé de distinguer les Lii les uns des autres.

Une silhouette encapuchonnée dont l'odeur donnait à penser qu'il s'agissait d'un Ghayrog s'approcha d'elle.

— Vous arrivez à temps pour la communion, ma sœur, chuchota-t-elle. Bienvenue et que la paix des rois des eaux soit sur vous. Les rois des eaux ?

Le Ghayrog la prit doucement par le coude et la tira tout aussi doucement à l'intérieur de la pièce, de sorte qu'elle put prendre place au sein de l'assemblée des fidèles agenouillés et marmottant des prières. Nul ne fit attention à elle ; nul ne regardait personne. Tous les regards étaient fixés sur le Lii qui se tenait entre les deux petits dragons de mer séchés. Millilain elle aussi regarda dans sa direction. Elle n'osait jeter un coup d'œil à ceux qui l'entouraient, dans la crainte de découvrir des amis ou des proches.

— Prenez... buvez... unissez-vous... ordonna le Lii.

On fit passer des coupes d'une allée à l'autre. Du coin de l'œil Millilain vit que chaque fidèle portait la coupe à ses lèvres quand elle lui parvenait et buvait une grande gorgée, de sorte qu'il fallait constamment remplir les coupes à mesure qu'elles circulaient dans la foule. La plus proche était à quatre ou cinq rangées devant elle.

— Nous buvons, nous nous unissons, dit le Lii. Et nous sentons l'étreinte du roi des eaux.

Millilain se souvint que rois des eaux était le nom que les Lii donnaient aux dragons de mer. On disait qu'ils rendaient un

culte aux dragons. Eh bien, songea-t-elle, ce n'est peut-être pas idiot. Tout le reste a échoué ; offrons le monde aux dragons de mer. Elle vit que la coupe de vin n'était plus qu'à deux rangées d'elle mais qu'elle avançait lentement.

— Nous sommes allés au milieu des rois des eaux, reprit le Lii, nous les avons chassés et les avons sortis de la mer. Nous avons mangé leur chair et bu leur lait. Et c'était un présent qu'ils nous faisaient et un sacrifice, car ce sont des dieux et il est juste et séant que des dieux offrent leur chair et leur lait aux simples mortels pour les nourrir et faire d'eux des dieux. Et maintenant, l'heure des rois des eaux approche. Prenez. Buvez. Unissez-vous.

La coupe avait atteint la rangée de Millilain.

— Ils sont les grands de ce monde, psalmodia le Lii. Ils sont les maîtres. Ils sont les monarques. Ils sont les véritables Puissances et nous leur appartenons. Nous et tous ceux qui vivent sur Majipoor. Prenez. Buvez. Unissez-vous.

La femme placée à la gauche de Millilain était en train de boire à la coupe. Elle sentit une folle impatience la gagner – elle avait tellement faim, tellement soif ! – et eut de la peine à se retenir d'arracher le récipient à sa voisine, tellement elle craignait qu'il ne lui reste plus rien. Mais elle attendit et la coupe fut enfin entre ses mains. Elle regarda ce qu'elle contenait : un vin sombre, épais, brillant. Il avait un aspect étrange. En hésitant, elle but une petite gorgée. Il était sucré et épicé à la fois, épais sur la langue, et elle se dit au début qu'il ne ressemblait à aucun vin qu'elle eût jamais goûté, mais elle eut ensuite l'impression que ce goût lui était familier. Elle but une autre gorgée.

— Prenez. Buvez. Unissez-vous.

Mais bien sûr, c'était le vin que les interprètes des rêves utilisaient quand elles entraient en communion avec les esprits et interprétaient les rêves préoccupants ! Oui, c'était certainement le vin des rêves. Bien que Millilain ne fût allée consulter une interprète des rêves que cinq ou six fois dans sa vie et pas depuis plusieurs années, elle reconnut la saveur unique du breuvage. Mais comment était-ce possible ? Seules les interprètes des rêves avaient le droit de s'en servir et même

d'en posséder. C'était une drogue puissante qui ne devait être utilisée que sous la surveillance d'une interprète. Et pourtant ils avaient réussi dans cette chapelle secrète à s'en procurer en grande quantité et les fidèles l'avalaienr comme de la bière...

— Prenez. Buvez. Unissez-vous.

Elle se rendit compte qu'elle interrompait la circulation de la coupe. Elle se tourna vers son voisin de droite avec un sourire idiot et murmura une excuse, mais il regardait fixement devant lui et ne lui prêta aucune attention. Avec un haussement d'épaules, elle porta de nouveau la coupe à ses lèvres et, témérairement, but une grande rasade, puis une autre et fit passer le récipient.

Elle sentit presque aussitôt les effets du vin. Elle commença à osciller et à clignoter des yeux et elle dut lutter pour empêcher sa tête de tomber sur ses genoux. C'est parce que je l'ai bu l'estomac vide, se dit-elle. Elle s'accroupit, se pencha en avant et joignit sa voix à celle des fidèles, un murmure grave et répétitif, inarticulé et dénué de sens, *oo wah vah mah, oo wah vah mah*, tout aussi ridicule que ce que les autres hurlaient dans les rues mais plus doux, comme une plaine tendre, *oo wah vah mah, oo wah vah mah*. Et tout en psalmodiant, il lui semblait entendre une musique étrangement éthérée, le son d'innombrables cloches dont les motifs se chevauchaient et étaient impossibles à suivre longtemps, car chaque mélodie se fondait rapidement dans la suivante. Elle chantait *oo wah vah mah* et le son des cloches lui parvenait. Puis elle eut le sentiment que quelque chose d'énorme était tout proche, peut-être dans la pièce même, quelque chose de colossal, d'ailé, de très vieux et d'infiniment intelligent, quelque chose dont l'intellect dépassait son entendement autant que le sien dépasserait celui d'un oiseau. Cette présence tournait et tournait encore en décrivant sans hâte de vastes cercles et à chaque passage elle déployait ses ailes géantes et les déployait jusqu'aux extrémités du monde. Et quand elle les repliait, les ailes effleuraient l'esprit de Millilain, un frôlement, un contact imperceptible, un chatouillement de plume, mais par lequel elle se sentait transformée, transportée au-delà d'elle-même, intégrée à un organisme doté d'un esprit multiple, inconcevable, d'essence divine. *Prenez. Buvez.*

Unissez-vous. À chaque frôlement de ces ailes, elle s'unissait plus profondément. *Oo wah vah mah. Oo wah vah mah.* Elle était perdue, il n'y avait plus de Millilain. Il n'y avait plus que le roi des eaux dont le bruit était le son des cloches, dont l'ancienne Millilain était devenue une partie de l'esprit multiple. *Oo. Wah. Vah. Mah.*

Elle avait peur. Elle était entraînée au fond de la mer et ses poumons s'emplissaient d'eau et la douleur était affreuse. Elle se débattait. Il ne fallait pas qu'elle se laisse effleurer par les grandes ailes. Elle donna un coup de reins, battit frénétiquement des poings et remonta, remonta vers la surface...

Elle ouvrit les yeux. Et se redressa, hébétée, terrifiée. Tout autour d'elle le chant se poursuivait. *Oo wah vah mah.* Millilain frissonna. Où suis-je ? Qu'ai-je fait ? Il faut que je sorte d'ici. Prise de panique, elle se releva et gagna l'allée. Nul ne l'arrêta. Le vin lui brouillait encore la cervelle et elle titubait et vacillait, se retenant aux murs. Elle parvint à sortir de la pièce. Suivit le long couloir sombre qui sentait l'encens. Les ailes battaient encore autour d'elle, l'enveloppaient, cherchaient à atteindre son esprit. Qu'ai-je fait, qu'ai-je fait ?

Elle se retrouva dans la ruelle, dans l'obscurité, sous la pluie. Les Chevaliers de Dekkeret, l'Ordre du Triple Sabre et les autres, ceux dont elle ne connaissait pas le nom, défilaient-ils encore par ici ? Cela lui était égal. Advienne que pourra. Elle se mit à courir sans savoir dans quelle direction elle allait. Elle perçut au loin un grondement sourd et se prit à espérer qu'il s'agissait du Geyser de Confalume. D'autres bruits résonnaient dans sa tête. *Yah-tah, va-tah, yah-tah, voom. Oo wah vah mah.* Elle sentait les ailes se refermer sur elle. Elle courait à perdre haleine. Elle trébucha, tomba, se releva et reprit sa course folle.

Plus ils s'enfonçaient à l'intérieur de la province des Changeformes, plus tout commençait à devenir familier à Valentin. Mais en même temps la conviction se faisait plus profonde en lui qu'il était en train de commettre une épouvantable, une terrible erreur.

Il se souvenait de l'odeur riche et musquée des lieux qu'il traversait, arômes suaves et lourds de la végétation et du pourrissement dont l'intensité était égale sous la pluie tiède et constante, un mélange compliqué de parfums à l'effet grisant qui remplissait les narines à chaque inspiration. Il se souvenait de l'atmosphère moite et étouffante et des averses qui tombaient presque toutes les heures, tambourinant sur le dais de feuillage, dégoulinant de feuille en feuille et dont seules quelques gouttes atteignaient le sol. Il se souvenait de la fantastique profusion de la vie végétale, où tout croissait et se déroulait presque à vue d'œil mais où, en même temps, tout était curieusement discipliné et s'ordonnait en couches bien définies. Les arbres d'une taille imposante, au tronc mince et sans branches sur les sept huitième de leur hauteur, déployant brusquement la large ombrelle de leur feuillage uni en une dense voûte par un enchevêtrement de plantes grimpantes, de lianes et d'épiphytes. À un niveau inférieur, des arbres plus ronds, plus étoffés et supportant mieux l'ombre, puis encore au-dessous des arbustes en bouquets et enfin le sol de la forêt, sombre, mystérieux, presque stérile, une morne croûte mince, humide et spongieuse sur laquelle le pied rebondissait. Il se souvenait des rayons de lumière aux couleurs vives et irréelles qui transperçaient à intervalles imprévisibles le couvert végétal et procuraient de brefs et surprenants moments de clarté dans la pénombre.

Mais la forêt tropicale de Piurifayne s'étendait sur des milliers de kilomètres carrés au cœur de Zimroel et il était très probable qu'une partie ressemblait à n'importe quelle autre.

Ilirivoyne, la capitale des Changeformes, se trouvait quelque part à l'intérieur. Mais qu'est-ce qui me permet de croire, se demandait Valentin, que je n'en suis pas loin, simplement parce que les odeurs, les bruits et la texture de cette jungle ressemblent à ceux que j'ai connus il y a déjà un certain nombre d'années ?

La fois précédente, lorsqu'il voyageait avec la troupe itinérante de jongleurs qui s'étaient absurdement imaginé pouvoir gagner quelques royaux en donnant une représentation à l'occasion de la fête des moissons des Métamorphes, il avait au moins bénéficié de la présence de Deliamber dont la magie permettait de suivre la bonne route à chaque embranchement et de la brave Lisamon Hultin qui elle aussi avait une grande connaissance de la jungle. Mais pour cette seconde incursion en territoire Métamorphe, Valentin était particulièrement livré à lui-même.

Deliamber et Lisamon, s'ils étaient encore vivants – et il était pessimiste à ce sujet, car il n'avait pas eu depuis plusieurs semaines le moindre contact avec eux, même en rêve – étaient à des centaines de kilomètres derrière lui, sur l'autre rive de la Steiche. Il n'avait aucune nouvelle non plus de Tunigorn qu'il avait envoyé à leur recherche. Il n'était plus accompagné maintenant que de Carabella et Sleet et d'une escorte de Skandars. Carabella avait du courage et de la résistance mais elle était une piètre éclaireuse et les Skandars étaient braves et robustes mais pas très débrouillards. Quant à Sleet, malgré toute sa sagacité et sa réflexion, il était fortement handicapé dans cette région par sa crainte paralysante des Changeformes qui remontait à un rêve de sa jeunesse et dont il n'avait jamais totalement réussi à se débarrasser. C'était de la folie pour un Coronal de s'enfoncer dans la jungle de Piurifayne avec une suite aussi réduite, mais la folie semblait être devenue le propre des derniers Coronals, puisque Malibor et Voriach, ses deux prédécesseurs, avaient péri jeunes et de mort violente à cause de leur conduite stupide. Cette imprudence des monarques était peut-être devenue la coutume.

Et au fil des jours, il n'avait pas plus l'impression de se rapprocher d'Ilirivoyne que de s'en éloigner, et se disait qu'elle

était partout et nulle part au milieu de cette jungle, que l'agglomération tout entière avait changé d'emplacement et se déplaçait juste devant lui, restant constamment à distance, conservant un écart qu'il ne parviendrait jamais à combler. Car la capitale Métamorphe, d'après le souvenir qu'il en avait, était composée de fragiles constructions en osier avec quelques rares bâtiments en dur et il avait eu l'impression lors de son bref séjour d'être dans une ville fantôme pouvant aisément être transportée d'un lieu à un autre selon les caprices de ses habitants, une ville nomade, une ville imaginaire, un feu follet de la jungle.

— Regarde, dit Carabella. Là-bas ! Est-ce une piste, Valentin ?

— Peut-être, dit-il.

— Mais peut-être pas ?

— Peut-être pas, en effet.

Ils avaient vu des centaines de layons qui ressemblaient à celui-là, de légères traces sur le sol de la jungle, empreintes indéchiffrables de quelque ancienne présence, empreintes remontant peut-être au mois précédent, peut-être à l'époque de lord Dekkeret, un millier d'années auparavant. Un bâton fiché en terre auquel était attachée une plume ou un bout de ruban ; des sillons parallèles, comme si un jour quelque chose avait été halé par là ; ou encore parfois rien de visible, juste une trace psychique, un vestige mystérieux du passage d'êtres intelligents. Mais jamais aucune de ces pistes ne les avait menés nulle part. Tôt ou tard, les indices se raréfiaient, devenaient imperceptibles et seule la forêt vierge s'étendait devant eux.

— Voulez-vous installer le campement, monseigneur ? demanda Sleet.

Ni lui ni Carabella ne s'étaient élevés contre cette expédition, aussi téméraire dût-elle leur paraître. Valentin se demanda s'ils comprenaient à quel point était vif le besoin qu'il éprouvait de mener à bien son entrevue avec la reine des Changeformes. À moins que ce ne fût la crainte du courroux du monarque et du mari qui les poussait à garder un silence obligeant tout au long de ces semaines de vaine errance alors qu'ils devaient sûrement penser que son temps serait mieux employé dans les provinces

civilisées à affronter l'épouvantable crise qui y sévissait. Mais peut-être, et ce serait le pire, songeaient-ils seulement à le ménager tandis qu'il tournait en rond au milieu de la forêt dense noyée sous les pluies. Il n'osait pas leur demander. Il se demandait seulement combien de temps il poursuivrait sa quête malgré sa conviction croissante qu'il ne parviendrait jamais à trouver Ilirivoyne.

Quand le campement fut installé, il ceignit son front du bandeau d'argent de la Dame et une fois encore se laissa glisser dans l'état de transe, l'état de projection mentale, et lança son esprit au-delà de la jungle, à la recherche de Deliamber et de Tisana.

Il estimait probable de pouvoir atteindre leur esprit plus facilement que celui des autres, tant ils étaient sensibles à la magie des rêves. Mais il avait essayé toutes les nuits sans jamais percevoir le moindre contact. Était-ce une question de distance ? Valentin n'avait jamais tenté de projection mentale à longue portée sans l'aide de vin des rêves et il n'en disposait pas dans la jungle. À moins que les Métamorphes aient un moyen d'intercepter ou de brouiller ses transmissions. Ou que ses messages n'arrivent pas à destination parce que ceux à qui il les envoyait étaient morts. Ou que...

Tisana... Tisana...

Deliamber...

C'est Valentin qui vous appelle... Valentin... Valentin... Valentin...

Tisana...

Deliamber... Rien.

Il essaya d'atteindre Tunigorn. Lui était certainement encore vivant, même si les autres avaient été frappés par un désastre. Et bien qu'il eût un esprit impassible et bien défendu, l'espoir demeurerait qu'il pût s'ouvrir à l'un des appels de Valentin. Le sien ou celui de Lisamon. Ou même de Zalzan Kavol. Atteindre l'un d'eux, percevoir la réponse familière d'un esprit familier...

Il persévéra pendant quelque temps, puis, tristement, il enleva le bandeau et le remit dans son coffret. Carabella lui lança un regard interrogateur. Valentin secoua la tête et haussa les épaules.

— C'est très calme ici, dit-il.

— À part la pluie.

— Oui. À part la pluie.

La pluie s'était remise à tambouriner sur la haute voûte de la forêt. Valentin regarda la jungle d'un air sombre mais il ne vit rien ; le faisceau lumineux du flotteur était allumé et le resterait toute la nuit, mais derrière la sphère de lumière dorée qu'il créait s'élevait un mur de ténèbres. Qui savait si un millier de Métamorphes n'étaient pas disposés en cercle autour du camp ? Il espérait qu'il en était ainsi. Tout, y compris une attaque-surprise, serait préférable à ces semaines passées à errer dans cette région sauvage, inconnue et inconnaissable.

Combien de temps vais-je continuer ainsi ? se demanda-t-il. Et comment allons-nous trouver le moyen de sortir d'ici quand j'aurai décidé que cette quête est absurde ?

Il écouta la pluie maussade au rythme changeant et finit par sombrer dans le sommeil.

Et presque aussitôt, il sentit l'approche d'un rêve.

Il comprit à son intensité et à quelque chose de vivant et de chaleureux qu'il ne s'agissait pas d'un rêve ordinaire mais d'un message de la Dame, le premier depuis qu'il avait quitté la côte de Gihorna. Mais en attendant un signe tangible de la présence de sa mère dans son esprit, il demeura en proie à l'incertitude, car elle ne s'était pas annoncée et les ondes pénétrant dans son âme semblaient provenir d'une autre source. Était-ce le Roi des Rêves ? Lui aussi, bien entendu, avait le pouvoir de pénétrer dans les esprits, mais même en une période aussi troublée, le Roi des Rêves ne se permettrait pas d'assaillir le Coronal. Alors qui était-ce ? Valentin, vigilant dans le sommeil, scrutait les confins de son rêve, cherchant sans trouver de réponse.

Le rêve était presque entièrement dépourvu de structure narrative, composé d'images informes et de bruits silencieux. La sensation de mouvement était créée par des moyens purement abstraits. Mais peu à peu le rêve lui présenta des groupes d'images mouvantes et des changements d'aspect qui prirent la forme d'une représentation tout à fait concrète : les tentacules d'un Vroon se tortillant et s'entrelaçant.

— *Deliamber* ?

— *Je suis là, monseigneur.*

— *Où donc ?*

Là. Près de vous. Je me dirige vers vous.

La communication avait lieu sans paroles, ni mentales ni autres mais entièrement par une structure de motifs changeants de lumière et d'états psychiques porteurs d'une signification sans équivoque. Au bout d'un certain temps, le rêve se dissipa et il demeura étendu, aux franges du sommeil et de la veille, réfléchissant à ce qu'il venait d'apprendre. Et pour la première fois depuis plusieurs semaines, l'espoir commença à renaître en lui.

Le lendemain matin, Valentin alla voir Sleet qui se préparait à lever le camp.

— Non, dit-il. Je compte encore rester ici quelques jours. Ou même plus.

Un air de doute et de perplexité immédiatement réprimé se peignit fugitivement sur le visage de Sleet. Il se contenta de hocher la tête et alla demander aux Skandars de laisser les tentes comme elles étaient.

— Tu as reçu des nouvelles cette nuit, dit Carabella. Je le vois sur ton visage.

— Deliamber est vivant. Il nous suit avec les autres et essaye de nous rattraper. Mais nous avons tellement erré en nous déplaçant si vite qu'ils ne parviennent pas à nous rejoindre. Dès qu'ils ont notre position, nous partons dans une autre direction. Si nous restons au même endroit, ils pourront nous retrouver.

— Alors tu as parlé avec le Vroon ?

— Avec son image, avec son ombre. Mais c'étaient bien sa véritable ombre et sa véritable image. Il sera bientôt avec nous.

Et Valentin n'avait pas le moindre doute à ce sujet. Mais une journée s'écoula, puis une deuxième et une autre encore. Tous les soirs, il ceignait son bandeau et envoyait un signal, mais il ne recevait pas de réponse. Les gardes Skandars se mirent à rôder dans la jungle comme des fauves inquiets ; Sleet devint tendu et agité et il disparaissait pendant des heures malgré la crainte des Métamorphes qu'il prétendait éprouver. Devant la tournure que prenaient les choses, Carabella proposa à Sleet et à Valentin de jongler un peu avec elle en souvenir du bon vieux temps et afin

de leur procurer une distraction si astreignante qu'elle détournerait leur attention de leurs autres préoccupations. Mais Sleet affirma qu'il n'avait pas le cœur à cela et Valentin, quand il finit par accepter sur ses instances, se montra si maladroit à cause du manque de pratique qu'il aurait renoncé au bout de cinq minutes si Carabella n'avait insisté.

— Bien sûr que tu es rouillé ! dit-elle. Crois-tu que l'on conserve son adresse sans l'entretenir ? Mais si tu travailles un peu, elle va revenir. Allez, Valentin, attrape !

Et elle avait raison. Un petit effort et il commença à éprouver de nouveau la vieille sensation que l'union de la main et de l'œil pouvait le transporter en un lieu où le temps n'avait plus de signification et où la totalité de l'espace devenait un point unique et illimité. Les Skandars qui devaient certainement savoir que Valentin avait autrefois gagné sa vie en jonglant n'en étaient pas moins stupéfaits de voir un Coronal se livrer à ce genre d'activité et ils demeuraient bouche bée avec un mélange de curiosité non déguisée et d'admiration devant Valentin et Carabella qui se lançaient une collection hétéroclite d'objets. « Ohé ! » criait-elle en le poussant à exécuter des prouesses. Ce n'était certes rien par comparaison aux exercices qu'elle effectuait autrefois, car elle était vraiment très douée, et c'étaient des tours bien ordinaires, même au niveau de technique que Valentin avait atteint, lui qui n'avait pourtant jamais été l'égal de Carabella. Mais il estimait que pour quelqu'un qui n'avait pas jonglé sérieusement depuis près de dix ans, ce n'était pas si mal. Au bout d'une heure, trempé par la pluie et dégoulinant de sueur, il se sentait mieux qu'il ne l'avait été depuis plusieurs mois.

Sleet apparut et en les regardant, il parut se débarrasser de son anxiété et de sa maussaderie. Au bout d'un moment, il se rapprocha et Carabella lui lança un poignard, une massue et une hachette qu'il attrapa d'un geste désinvolte et lança avec aisance pour former une haute cascade à laquelle il ajouta trois autres objets que Valentin lui avait envoyés. Seul un soupçon de tension qui ne serait pas apparu dix ans plus tôt – sauf peut-être lorsqu'il exécutait son célèbre numéro de jonglerie les yeux bandés – était visible sur le visage de Sleet, mais rien d'autre ne

trahissait une diminution de son adresse. « Ohé ! » cria-t-il en envoyant la massue et la hachette à Valentin et en les faisant impitoyablement suivre d'autres objets avant que le Coronal eût attrapé les premiers. Puis Valentin, Carabella et lui s'y mirent très sérieusement, comme s'ils étaient encore des jongleurs itinérants répétant leur numéro avant une représentation devant la cour.

L'étalage de virtuosité de Sleet poussa Carabella à tenter quelques prouesses, ce qui incita Sleet à exécuter des exercices encore plus difficiles, de sorte que Valentin ne tarda pas à perdre pied. Il s'efforça néanmoins de se maintenir aussi longtemps que possible à leur niveau et s'en sortit honorablement, faisant seulement tomber un objet de temps à autre, jusqu'à ce qu'il se trouve bombardé des deux côtés à la fois par une Carabella hilare et un Sleet imperturbable et concentré. Soudain, il ne sentit plus ses doigts et laissa tous les objets s'éparpiller par terre.

— Ah, monseigneur, ce n'est pas comme ça qu'il faut s'y prendre ! rugit une voix âpre et merveilleusement familière.

— Zalzan Kavol ! s'écria Valentin avec un étonnement joyeux.

L'énorme Skandar arriva en bondissant, fit hâtivement le signe de la constellation et ramassa tous les objets que Valentin avait laissé tomber. Avec un plaisir maniaque, il commença à les lancer à Sleet et à Carabella avec sa technique à quatre bras qui poussait n'importe quel jongleur humain, aussi talentueux fût-il, jusqu'aux limites de ses possibilités.

Valentin scruta la jungle et vit les autres accourir sous la pluie : Lisamon Hultin, le Vroon perché sur son épaule, Tunigorn, Tisana, Ermanar, Shanamir et d'autres encore, sortant l'un après l'autre d'un flotteur cabossé et couvert de boue qui s'était arrêté dans une clairière proche. Valentin vit que tout le monde était là, tous ceux qu'il avait abandonnés à Gihorna, toute la troupe enfin réunie.

— Que l'on sorte le vin ! s'écria-t-il. Il faut fêter cela ! Il se précipita vers eux, donna quelques accolades, se hissa sur la pointe des pieds pour passer les bras autour de la géante, bourra joyeusement Shanamir de coups, serra solennellement la main

du digne Ermanar et broya Tunigorn contre lui dans une étreinte qui eût étouffé quelqu'un de moins robuste.

— Monseigneur, s'écria Lisamon, aussi longtemps que je vivrai, je ne vous laisserai plus jamais partir seul ! Avec tout le respect que je vous dois, monseigneur. Plus jamais !

— Si j'avais su, dit Zalzan Kavol, quand vous m'avez dit que vous nous précédiez d'une journée jusqu'à la Steiche, qu'il y aurait une tempête d'une telle violence et que nous ne vous reverrions pas pendant de si longues semaines... Ah, monseigneur, quelle sorte d'anges gardiens croyez-vous que nous sommes pour vous laisser vous enfuir ainsi ? Quand Tunigorn m'a dit que vous aviez survécu à la tempête mais que vous aviez filé en territoire Métamorphe sans nous attendre... ah, monseigneur, si vous n'étiez pas mon roi, j'aurais eu envie de commettre un crime de lèse-majesté en vous retrouvant, croyez-moi, monseigneur !

— Et me pardonneriez-vous cette escapade ? demanda Valentin.

— Monseigneur ! Monseigneur !

— Vous savez que je n'ai jamais eu l'intention de me séparer aussi longtemps de vous. C'est pourquoi j'ai envoyé Tunigorn vous chercher afin que vous me suiviez. Et tous les soirs, je vous ai envoyé des messages avec l'aide du bandeau. Je me concentrais de toutes mes forces pour vous atteindre et entrer en contact avec vous. Avec vous, Deliamber, et vous, Tisana...

— Nous avons reçu vos messages, monseigneur, dit Deliamber.

— Vraiment ?

— Tous les soirs. Cela nous réjouissait infiniment de savoir que vous étiez en vie.

— Et vous n'avez pas répondu ? demanda Valentin.

— Mais si, monseigneur, dit le Vroon, nous avons répondu chaque fois. Mais nous savions que nous ne pouvions vous atteindre, que mes pouvoirs n'étaient pas assez puissants pour une telle distance. Nous étions tellement désireux de vous dire de rester où vous étiez et de nous laisser arriver ; mais chaque jour vous vous enfoncez un peu plus dans la jungle. Il était impossible de vous retenir et de vous rattraper et je ne pouvais

atteindre votre esprit. Je ne pouvais pas atteindre votre esprit, monseigneur.

— Mais finalement, vous avez réussi.

— Avec l'aide de la Dame, votre mère, dit Deliamber. Tisana s'est adressée à elle dans son sommeil, a obtenu d'elle un message et la Dame a compris. Et elle a fait de son propre esprit le courrier du mien, me projetant où je ne pouvais aller tout seul. C'est ainsi que nous sommes enfin parvenus à communiquer avec vous. Nous avons tant de choses à vous apprendre, monseigneur !

— C'est vrai, dit Tunigorn. Tu vas être étonné, Valentin. Je te le promets.

— Alors étonne-moi, dit Valentin.

— Je suppose que Tunigorn vous a appris qu'Y-Uulisaan, l'expert agricole, est un espion Changeforme, dit Deliamber.

— Oui, c'est ce qu'il m'a dit. Mais comment l'a-t-on découvert ?

— Le jour où vous êtes parti en direction de la Steiche, nous avons surpris Y-Uulisaan plongé dans une profonde communion de pensée avec quelqu'un qui était très loin. J'ai senti son esprit qui se projetait ; j'ai perçu l'intensité de cette communion. Et j'ai immédiatement demandé à Zalzan Kavol et à Lisamon de l'appréhender.

Valentin battit des paupières.

— Mais comment Y-Uulisaan avait-il un tel pouvoir ?

— Parce que c'est un Changeforme, monseigneur, dit Tisana, et que les Changeformes ont la faculté d'unir leurs esprits par le truchement des rois des dragons de mer.

— Comme un homme qui se trouve sous des feux croisés, Valentin regarda alternativement Tisana et Deliamber et son regard revint se poser sur la vieille interprète des rêves. Il s'efforçait de comprendre ce qu'ils lui avaient dit, mais il y avait là-dedans des choses tellement étranges, proprement stupéfiantes, qu'il eut au début de la peine à saisir.

— Je suis ébahi d'apprendre que les Métamorphes communiquent par l'entremise des dragons de mer. Qui aurait pu supposer que les dragons avaient de tels pouvoirs mentaux ?

— Ils leur donnent le nom des rois des eaux, monseigneur, dit Tisana. Et il semble que ces rois des eaux soient dotés d'un esprit véritablement très puissant. Ce qui permettait à l'espion de transmettre ses rapports avec une grande facilité.

— Des rapports sur quoi ? demanda Valentin avec inquiétude. Et à qui ?

— Lorsque nous avons surpris Y-Uulisaan, dit Deliamber, Lisamon et Zalzan Kavol l'ont arrêté et il a aussitôt commencé à changer de forme. Nous vous l'aurions amené pour que vous l'interrogiez, mais vous étiez déjà parti vers la rivière. Ensuite, la tempête a éclaté et nous n'avons pas pu vous suivre. Nous l'avons donc interrogé nous-mêmes. L'espion a avoué que sa mission était de vous aider à mettre en œuvre les mesures prises par le gouvernement pour enrayer les maladies et d'en avertir immédiatement ses chefs. Ce qui était d'un précieux secours aux Métamorphes qui étaient à l'origine de ces maladies et les propageaient.

— Les Métamorphes ? s'écria Valentin, le souffle coupé. À l'origine des maladies... propageant les maladies...

— Oui, monseigneur. Y-Uulisaan nous a tout raconté. Nous n'avons pas été très... doux avec lui. Dans des laboratoires secrets installés ici-même, à Piurifayne, les Métamorphes ont fait pendant plusieurs années des cultures de tous les micro-organismes dont nos récoltes ont souffert. Quand ils ont été prêts, ils ont circulé sous une fausse apparence. Certains d'entre eux, monseigneur, se sont même adressés à des fermiers en se faisant passer pour des conseillers agricoles du gouvernement de la province et en prétendant proposer de nouveaux moyens d'accroître la production agricole. Et ils répandaient en cachette leurs poisons dans les champs qu'ils inspectaient. Les Métamorphes faisaient également transporter certaines bactéries par des oiseaux qu'ils lâchaient. Ou ils pulvérisaient des substances qui se transformaient en nuage de sable...

Abasourdi, Valentin se tourna vers Sleet.

— Ainsi nous étions en guerre et nous ne le savions pas !

— Maintenant, nous le savons, dit Tunigorn.

— Et j'ai parcouru le royaume de mes ennemis en m'imaginant stupidement que tout ce que j'avais à faire était de

prononcer quelques paroles conciliantes et d'ouvrir les bras à la Danipiur, qu'elle me sourirait et que nous aurions de nouveau la bénédiction du Divin. Alors qu'en vérité la Danipiur et son peuple menaient depuis le début une guerre implacable contre nous et...

— Non, monseigneur, dit Deliamber. Pas la Danipiur. Pas d'après ce que nous avons appris.

— Que racontez-vous ?

— Celui au service duquel était Y-Uulisaan s'appelle Faraataa, un être dévoré de haine, un fou, qui n'a pas pu obtenir le soutien de la Danipiur à ses projets et s'est enfui avec ses partisans pour mettre lui-même en action son programme. Il y a deux factions chez les Métamorphes, monseigneur. Ce Faraataa est à la tête des radicaux, des bellicistes. Leur plan est de créer le chaos en nous affamant et de nous contraindre à abandonner Majipoor. Alors que la Danipiur paraît être plus modérée, ou du moins pas aussi virulente.

— Je dois donc continuer ma route vers Ilirivoyne et m'entretenir avec elle, dit Valentin.

— Vous ne trouverez jamais Ilirivoyne, monseigneur, dit Deliamber.

— Et pourquoi donc ?

— Ils ont démonté toutes les constructions de la ville et les transportent à travers la jungle. Je sens sa présence quand je projette mon esprit... mais c'est une présence qui se déplace. La Danipiur vous fuit, monseigneur. Elle ne veut pas vous rencontrer. Peut-être est-ce politiquement trop dangereux – peut-être est-elle en train de perdre le contrôle de son peuple et craint-elle qu'ils ne rejoignent tous les rangs des partisans de Faraataa si elle se montre bien disposée à votre égard. Ce n'est qu'une supposition, monseigneur. Mais croyez-moi, vous ne la trouverez jamais, dussiez-vous parcourir la jungle pendant mille ans.

— Vous avez probablement raison, Deliamber, dit Valentin en hochant la tête. Vous avez *certainement* raison.

Il ferma les yeux et s'efforça désespérément de réprimer le trouble qui s'était emparé de son esprit. Comment avait-il pu se méprendre à ce point ? Il n'avait vraiment rien compris.

— Et cette communication entre les Métamorphes par le truchement du cerveau des dragons de mer... cela existe depuis combien de temps ?

— Un certain temps, monseigneur. Les dragons de mer paraissent être plus intelligents que nous ne l'avions cru... et il semble y avoir une sorte d'alliance entre eux et les Métamorphes, ou au moins certains Métamorphes. Tout cela n'est pas très clair.

— Et Y-Uulisaan ? Où est-il ? Il faut continuer à l'interroger.

— Il est mort, monseigneur, dit Lisamon Hultin.

— Comment est-ce possible ?

— Quand la tempête s'est levée, il y a eu une telle confusion qu'il a essayé de s'évader. Nous avons réussi à remettre la main sur lui, mais j'ai dû le lâcher à cause du vent et nous n'avons pu le retrouver. Nous avons découvert son corps le lendemain.

— Ce n'est pas une grosse perte, monseigneur, dit Deliamber. Il n'y avait pas grand-chose de plus à tirer de lui.

— J'aurais quand même aimé avoir l'occasion de parler avec lui, dit Valentin. Eh bien, tant pis. Je suppose que je n'aurai pas non plus l'occasion de m'entretenir avec la Danipiur. Mais il m'est difficile de renoncer à ce projet. N'y a-t-il vraiment aucun espoir de trouver Ilirivoyne, Deliamber ?

— Aucun, je le crains, monseigneur.

— Je la considère comme une alliée, aussi étonnant que cela puisse vous paraître. La reine des Métamorphes et le Coronal ligüés contre ceux qui déclenchent une guerre biologique contre nous. C'est de la folie, n'est-ce pas, Tunigorn ? Vas-y, parle franchement ! Tu penses que c'est de la folie ?

— Je n'ai pas grand-chose à dire sur ce chapitre, répondit Tunigorn en haussant les épaules. Tout ce que je sais, c'est que je crois que Deliamber a raison : la Danipiur ne veut pas te rencontrer et elle ne te laissera pas la trouver. Et je pense que continuer à perdre du temps à sa recherche... serait stupide. Oui. Vraiment de la folie, alors qu'il y a tant à faire ailleurs.

Valentin se tut. D'un air absent, il prit à Zalzan Kavol deux des objets avec lesquels il avait jonglé et commença à les faire passer d'une main dans l'autre. Des maladies, songea-t-il, des famines, de faux Coronals. La folie, le chaos, une guerre

biologique. La colère du Divin éclatant au grand jour. Et le Coronal parcourant inlassablement et en pure perte la jungle Métamorphe. Non. Non.

— Avez-vous une idée de l'endroit où nous sommes ? demanda-t-il à Deliamber.

— D'après mes calculs, à environ trois mille kilomètres au sud-ouest de Piliplok, monseigneur.

— Et, à votre avis, combien de temps nous faudra-t-il pour y arriver ?

— À ta place, je n'irais pas à Piliplok en ce moment, Valentin, dit Tunigorn.

— Et pourquoi donc ? demanda Valentin en fronçant les sourcils.

— À cause du danger.

— Le danger ? Pour le Coronal ? J'y étais encore il y a un ou deux mois et je n'ai pas vu de danger !

— Les choses ont changé. Des nouvelles nous sont parvenues, selon lesquelles Piliplok s'est proclamée république autonome. Les habitants qui avaient encore d'importantes réserves de nourriture craignaient qu'elles ne soient réquisitionnées pour être distribuées à Khyntor et à Ni-moya ; c'est pourquoi Piliplok a fait sécession et s'est séparé de la collectivité.

Valentin ouvrit de grands yeux, comme s'il contemplait un gouffre insondable.

— Sécession ? Une république autonome ? Ces mots n'ont pas de sens !

— Ils semblent pourtant en avoir un pour les habitants de Piliplok. Nous ne pouvons savoir quel genre d'accueil ils te feraient en ce moment. Je pense qu'il serait plus sage d'aller ailleurs en attendant que la situation se clarifie.

— Comment pourrais-je craindre d'entrer dans une de mes cités ? fit Valentin d'un ton furieux. Piliplok me prêtera serment d'allégeance dès que j'apparaîtrai !

— Peux-tu en être certain ? demanda Carabella. Imagine Piliplok, gonflée d'orgueil et d'égoïsme et le Coronal arrivant dans un flotteur en piètre état et vêtu de haillons trempés. Crois-tu qu'ils t'acclameraient ? Ils ont commis une trahison et

ils le savent. Ils pourraient aggraver cette trahison plutôt que courir le risque de s'incliner humblement devant ton autorité. À mon avis, il vaut mieux ne pas entrer à Piliplok si l'on n'est pas à la tête d'une armée !

— Je suis d'accord, dit Tunigorn.

Le regard rempli de désarroi de Valentin se porta successivement sur Deliamber, Sleet et Ermanar. Ils le lui rendirent silencieusement, gravement, tristement.

— Ainsi je suis renversé pour la seconde fois ? dit Valentin sans s'adresser à personne en particulier. Je suis redevenu un vagabond en haillons ? Je n'ose pas entrer à Piliplok ? Je n'ose pas ? Et il y a de faux Coronals à Khyntor et à Ni-moya. Je présume qu'ils ont des armées et comme je n'en ai pas, je n'ose pas non plus aller là-bas. Que vais-je faire ? Devenir de nouveau un jongleur ?

Il se mit à rire.

— Non, je ne pense pas. Coronal je suis, Coronal je resterai. Je croyais en avoir fini avec ces luttes pour reconquérir ma position, mais ce n'est manifestement pas le cas. Faites-moi sortir de cette jungle, Deliamber. Trouvez le chemin du littoral, d'un port qui me rende encore hommage. Et puis nous nous mettrons en quête d'alliés et nous entreprendrons encore une fois de rétablir l'ordre. Qu'en dites-vous ?

— Et où trouverons-nous ces alliés, monseigneur ? demanda Sleet.

— Où nous pourrons, répondit Valentin avec un haussement d'épaules.

Tout le long du voyage du Mont du Château au Labyrinthe en suivant la vallée du Glayge, Hissune avait vu des signes, partout où il regardait, des bouleversements qui frappaient la planète. Bien que dans cette région agréable et fertile d'Alhanroel la situation ne fût pas encore devenue aussi troublée qu'elle l'était plus à l'ouest ou à Zimroel, une tension visible, presque tangible, régnait partout : portes closes, regards apeurés, visages crispés. Mais il trouvait qu'au Labyrinthe il ne semblait pas y avoir eu de changements d'importance ; peut-être parce que les portes closes, les regards apeurés et les visages crispés y avaient toujours existé.

Mais si le Labyrinthe n'avait pas changé, il n'en était pas de même d'Hissune. Et ce changement lui fut évident dès l'instant où il franchit l'Entrée des Eaux, la superbe et luxueuse porte par laquelle la tradition voulait que passent les Puissances de Majipoor lorsqu'elles se rendaient dans la cité pontificale. Derrière lui, par ce bel après-midi ensoleillé, s'étendait la vallée du Glayge, avec sa brise odorante, ses collines verdoyantes et la joyeuse palpitation que le soleil conférait à toutes choses. Devant, c'était la nuit éternelle des anneaux souterrains et hermétiques, l'éclat dur de la lumière artificielle, l'étrange atmosphère confinée d'un air qui n'avait jamais connu ni le vent ni la pluie. Et au moment où il passait d'un univers à l'autre, Hissune s'imagina fugitivement qu'une porte massive claquait derrière lui, que quelque affreuse barrière le séparait maintenant de toute la beauté de la planète et il sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine.

Il fut surpris de constater qu'une ou deux années passées sur le Mont du Château avaient suffi à opérer en lui une telle transformation et le Labyrinthe qu'il doutait avoir jamais aimé mais où il s'était toujours senti à l'aise lui inspirait maintenant de la répulsion. Et il lui semblait ne pas avoir véritablement compris jusqu'alors la crainte que lord Valentin éprouvait pour

ce lieu ; mais Hissune venait d'en avoir un aperçu, un avant-goût infime certes mais suffisant pour qu'il ait une idée de la terreur qui s'emparait de l'esprit du Coronal quand il entreprenait sa descente vers les profondeurs.

Mais Hissune avait aussi changé dans un autre domaine. À son départ du Labyrinthe, il n'était qu'un jeune homme anonyme – un chevalier initié, bien sûr, mais ce n'était pas très important, surtout pour les habitants du Labyrinthe qui ne se laissaient pas facilement impressionner par l'apparat. Mais celui qui revenait maintenant, si peu de temps après son départ, était le prince Hissune, membre du Conseil de Régence. Et si les habitants du Labyrinthe n'étaient pas impressionnés par l'apparat, ils l'étaient par le pouvoir, surtout s'il avait été acquis par l'un des leurs. Ils étaient des milliers massés le long de la voie qui menait de l'Entrée des Eaux à l'anneau extérieur du Labyrinthe et ils se bousculaient et jouaient des coudes pour mieux voir celui qui franchissait le grand portail dans un flotteur royal aux couleurs du Coronal et avec une suite digne d'un Coronal. Ils ne l'acclamèrent point, ni ne poussèrent des vivats. Les gens du Labyrinthe n'avaient pas coutume de se conduire ainsi. Mais ils écarquillaient les yeux. Silencieux, visiblement en proie à une crainte révérencielle, très probablement envieux, ils le regardaient passer avec une fascination maussade. Hissune crut distinguer dans la foule son ancien compagnon de jeu, Vanimoon, ainsi que sa jolie sœur, Ghisnet, Heulan et une demi-douzaine d'autres membres de la bande de la Cour Guadeloom. Mais il n'en était pas sûr ; ce n'était peut-être qu'une création de son esprit. Il se rendit compte qu'il voulait qu'ils soient là, qu'il voulait qu'ils le voient dans sa tenue princière et son magnifique flotteur, lui, le petit galopin de la Cour Guadeloom transformé en prince Hissune, en régent, baignant dans l'aura du Château comme dans la lumière d'un autre soleil. Ce n'est pas grave, n'est-ce pas, de se laisser aller de temps à autre à un orgueil mesquin ? se demanda-t-il. Mais non, bien sûr, répondit-il. On peut se permettre de temps en temps un peu de petitesse. Les saints eux-mêmes doivent parfois éprouver une certaine suffisance et tu n'as jamais été taxé de sainteté. Laisse-toi aller et qu'on en finisse ; et puis tu

pourras te consacrer à tes tâches. Une privation prolongée d'autosatisfaction engorge l'âme.

Des fonctionnaires pontificaux au visage couvert du masque traditionnel l'attendaient à la lisière de l'anneau extérieur. Ils saluèrent Hissune avec un grand empressement et l'emmenèrent immédiatement à l'ascenseur réservé aux Puissances et à leurs émissaires qui le transporta rapidement jusqu'aux niveaux impériaux situés au plus profond du Labyrinthe.

On l'installa sans délai dans une suite presque aussi luxueuse que celle qui était en permanence à la disposition du Coronal. Alsimir, Stimion et les autres membres de la suite d'Hissune se virent attribuer des chambres élégantes contiguës à ses appartements. Quand les fonctionnaires eurent fini de s'affairer pour veiller au confort d'Hissune, leur chef s'adressa à lui.

— Le porte-parole pontifical serait très honoré de dîner ce soir en votre compagnie, monseigneur.

Malgré lui, Hissune sentit un petit frisson d'émerveillement. *Très honoré*. Le Labyrinthe était encore assez présent en lui pour qu'il vouât à Hornkast une vénération voisine de la crainte. C'était lui le véritable maître du Labyrinthe, le marionnettiste qui tirait les ficelles du Pontife. *Très honoré de dîner ce soir en votre compagnie, monseigneur*. Vraiment ? Hornkast ? Il était difficile d'imaginer le vieux Hornkast très honoré de quelque chose. *Monseigneur*, rien que ça ! Eh bien !

Mais il ne pouvait se permettre d'être le moins du monde intimidé par Hornkast. Il fit en sorte de ne pas être prêt quand les envoyés du porte-parole vinrent le quérir et se mit en route avec dix minutes de retard. Quand il pénétra dans la salle à manger privée du porte-parole – une salle d'une telle splendeur chatoyante que même un Pontife eût pu trouver sa somptuosité excessive –, Hissune dut s'interdire de lui adresser un salut cérémonieux, bien que ce fût sa première impulsion. C'est *Hornkast* ! se dit-il et il eut envie de se laisser tomber à genoux. Mais toi, tu es *Hissune* ! ajouta-t-il dans un élan de colère. Et il resta debout, digne, légèrement distant. Hissune se força à se rappeler qu'Hornkast n'était qu'un simple fonctionnaire, alors

que lui-même était une personne de haut rang, un prince du Mont et un des membres du Conseil de Régence.

Mais il était difficile de ne pas être impressionné par la formidable présence d'Hornkast et le pouvoir qui émanait de lui. Il était vieux – très vieux, même –, mais il avait encore l'air robuste, alerte, plein d'énergie, comme si trente ou quarante années de sa vie lui avaient été retirées par une magie quelconque. Il avait un regard pénétrant et implacable, un sourire inquiétant, une voix forte et grave. Avec une courtoisie raffinée, il conduisit Hissune à la table et lui offrit une coupe de vin fin, d'un rouge sombre miroitant, dont Hissune ne but prudemment que quelques toutes petites gorgées à intervalles très espacés. La conversation, aimable et d'ordre général pour commencer, puis plus sérieuse, demeura entièrement contrôlée par Hornkast et Hissune ne pouvait rien y faire. Ils parlèrent d'abord des troubles qui sévissaient à Zimroel et dans l'ouest d'Alhanroel. Hissune avait l'impression qu'Hornkast, malgré sa contenance pleine de gravité, n'était pas plus profondément ému par ce qui se passait à l'extérieur du Labyrinthe qu'il ne l'eût été par des événements se produisant sur une autre planète. Puis le porte-parole officiel du Pontife aborda le sujet de la mort d'Elidath en exprimant le souhait qu'Hissune transmette ses sincères condoléances en retournant au Mont. Et Hornkast lança à Hissune un regard pénétrant comme pour lui dire : *Je sais que le trépas d'Elidath a provoqué de profonds bouleversements dans l'ordre de succession et que vous vous trouvez en position de force. En conséquence, ô enfant du Labyrinthe, Je vous observe très attentivement.* Hissune s'attendait qu'Hornkast, étant suffisamment au fait de ce qui se passait sur l'autre continent pour savoir qu'Elidath avait disparu, en viendrait à s'enquérir de la sécurité de lord Valentin, mais à son grand étonnement, le porte-parole préféra changer complètement de sujet et il aborda le problème de certaines pénuries qui se déclaraient dans les greniers du Labyrinthe. Hissune songea que cela préoccupait manifestement le porte-parole pontifical mais qu'il n'avait pas effectué ce voyage pour discuter de ce genre de choses. Quand le porte-parole pontifical s'interrompit, Hissune prit enfin l'initiative.

— Le moment est peut-être venu pour nous de réfléchir à ce qui, à mon avis, est l'événement le plus inquiétant. Je veux parler de la disparition de lord Valentin.

L'invincible sérénité d'Hornkast parut pour une fois ébranlée. Ses yeux flamboyèrent, ses narines se dilatèrent et ses lèvres palpitèrent fugitivement sous l'effet de la surprise.

— Sa disparition ?

— Quand lord Valentin voyageait dans Piurifayne, nous avons perdu le contact avec lui et nous n'avons pas réussi à le rétablir.

— Puis-je vous demander ce que le Coronal faisait à Piurifayne ?

— Si j'ai bien compris, répondit Hissune avec un léger haussement d'épaules, il accomplissait une mission très délicate. Il a été séparé de sa suite par la tempête, celle qui a coûté la vie à Elidath. Nous n'avons pas eu de nouvelles depuis.

— Et à votre avis, le Coronal est-il mort ?

— Je n'en ai aucune idée et toutes les suppositions sont permises. Tenez pour assuré que nous faisons tout notre possible pour reprendre contact avec lui. Mais je crois en effet que nous devons au moins envisager l'éventualité de la mort de lord Valentin. Nous avons eu des discussions dans ce sens au Château. Un plan de succession est en train d'être mis au point.

— Ha !

— Et la santé du Pontife est naturellement un élément essentiel de ce plan, dit Hissune.

— Oui. Je comprends parfaitement.

— L'état du Pontife, je présume, demeure stationnaire ?

Hornkast ne répondit pas tout de suite. Il regarda longuement Hissune, avec une intensité mystérieuse et embarrassante, comme s'il se livrait à des calculs politiques extrêmement compliqués.

— Aimeriez-vous rendre visite à sa majesté ? demanda-t-il enfin.

Jamais Hissune ne se serait attendu à une telle proposition de la part du porte-parole. Une visite au Pontife ? Jamais il n'aurait osé en rêver. Il lui fallut un certain temps pour maîtriser son émotion et retrouver son sang-froid.

— Ce serait un grand privilège, dit-il d'un ton aussi détaché que possible.

— Alors allons-y.

— Tout de suite ?

— Tout de suite, dit Hornkast.

Le porte-parole fit un signe ; des serviteurs apparurent et commencèrent à débarrasser la table. Quelques instants plus tard, Hissune se retrouva en compagnie d'Hornkast dans un flotteur au nez arrondi qui s'enfonçait dans un étroit boyau. Ils s'arrêtèrent à un endroit d'où l'on ne pouvait continuer qu'à pied et s'engagèrent dans un passage fermé tous les cinquante pas par une porte de bronze. Hornkast les ouvrit l'une après l'autre en glissant la main à l'intérieur d'un panneau caché. La dernière porte, incrustée du symbole en or du Labyrinthe surmonté du monogramme impérial, s'ouvrit au contact de la main du porte-parole et ils pénétrèrent dans la salle du trône impérial.

Le cœur d'Hissune battait avec une violence terrifiante. Le Pontife ! Ce vieux fou de Tyeveras ! Toute sa vie, il avait eu de la peine à croire qu'un être de cette sorte existât véritablement. L'enfant du Labyrinthe qu'il était pourtant avait toujours considéré Tyeveras comme quelqu'un de surnaturel, terré dans les profondeurs de la cité souterraine ; le maître reclus de la planète. Et même maintenant qu'il frayait avec les princes et des ducs, l'entourage du Coronal et lord Valentin en personne, il continuait de considérer le Pontife comme un être à part, vivant dans un royaume qui lui était propre, invisible, inconnaissable, irréel, inconcevablement éloigné du monde des hommes ordinaires. Mais il était là, devant lui.

Exactement tel que la légende le rapportait. La sphère de verre bleuté, les tubes et les tuyaux, les fils et les pinces, les liquides colorés qui entraient et sortaient en bouillonnant de la cage du système de survie et le vieillard assis à l'intérieur, étrangement raide sur son trône à haut dossier placé au sommet de trois larges degrés. Les yeux du Pontife étaient ouverts. Mais voyait-il ? Était-il seulement vivant ?

— Il ne parle plus, dit Hornkast. C'est un changement récent. Mais d'après Sepulthrove, son esprit est encore actif et son

corps conserve sa vitalité. Avancez d'un ou deux pas. Vous pouvez le regarder de près. Vous voyez ? Il respire. Il cligne des yeux. Il est vivant. Il est indiscutablement vivant.

Hissune avait l'impression de se trouver en présence d'un vestige d'une autre époque, d'une créature préhistorique miraculeusement conservée. Tyeveras, Coronal sous le Pontife Ossier, il y avait combien de générations de cela ? Le survivant de l'histoire. Cet homme avait vu lord Kinniken de ses propres yeux. Il était déjà vieux quand lord Malibor avait pris possession du Château. Et il était encore de ce monde ; vivant, si l'on pouvait appeler cela vivre.

— Vous pouvez le saluer, dit Hornkast.

Hissune connaissait le protocole : il ne fallait pas s'adresser directement au Pontife mais formuler ses phrases comme si le porte-parole devait les répéter au vieux monarque, mais en réalité il n'en faisait rien.

— Voulez-vous présenter à Sa Majesté les salutations de son sujet le prince Hissune, fils d'Elsinome, qui lui exprime très humblement sa révérence et sa soumission.

Le Pontife ne répondit pas. Le Pontife ne manifesta en aucune façon qu'il avait entendu.

— Autrefois, dit Hornkast, en réponse à ce qu'on lui disait, il émettait des sons que j'avais appris à interpréter. Mais plus maintenant. Il n'a rien dit depuis plusieurs mois. Mais nous continuons quand même à lui parler.

— Alors dites au Pontife qu'il est aimé de toute la planète et que son nom est dans toutes nos prières.

Silence. Le Pontife demeurerait absolument immobile.

— Dites aussi au Pontife, poursuivit Hissune, que la planète continue à tourner, que les troubles viennent et passent et que la grandeur de Majipoor sera préservée.

Silence. Toujours aucune réaction.

— Avez-vous terminé ? demanda Hornkast.

Hissune gardait le regard fixé sur la silhouette énigmatique dans sa cage de verre. Il eût aimé voir Tyeveras tendre les mains pour le bénir ou l'entendre prononcer quelque prophétie. Mais il savait que cela ne se produirait pas.

— Oui, dit-il, j'ai terminé.

— Alors venez.

Le porte-parole impérial précéda Hissune hors de la salle du trône. Lorsqu'il fut sorti, Hissune se rendit compte que sa robe d'apparat était trempée de sueur et que ses genoux tremblaient. Tyeveras ! Si jamais je devais vivre aussi vieux que lui, songea-t-il, jamais je n'oublierais ce visage, ces yeux et cette bulle de verre.

— Ce silence du Pontife est une nouvelle phase, dit Hornkast. Sepulthrove affirme qu'il est encore vigoureux et c'est peut-être vrai. Mais il est aussi possible que ce soit le début de la fin. Il doit y avoir une limite, même avec tous ces appareils.

— Croyez-vous que ce soit pour bientôt ?

— Je le souhaite mais je n'en sais rien. Nous ne faisons rien pour hâter l'échéance. Cette décision est entre les mains de lord Valentin... ou entre celles de son successeur, s'il n'est plus de ce monde.

— Si lord Valentin est mort, dit Hissune, le nouveau Coronal pourrait accéder directement au pontificat, à moins qu'il ne préfère lui aussi conserver Tyeveras en vie.

— Absolument. Et si lord Valentin est mort, qui, à votre avis, sera ce nouveau Coronal ?

Hornkast vrilla son regard implacable dans les yeux d'Hissune qui se sentit fondre sous le feu de ce regard, et toute sa sagacité durement acquise, toute la conscience de qui il était et de sa destinée l'abandonnèrent, le laissant vulnérable et en plein désarroi. Il se vit brusquement catapulté dans la hiérarchie des Puissances, nommé Coronal le matin, donnant à midi ses instructions pour débrancher les appareils et enlever les tubes, devenant Pontife dès le soir. Mais enfin, c'est ridicule, se dit-il, pris de panique. *Pontife ? Moi ? Le mois prochain ?* C'était une plaisanterie. C'était grotesque. Il s'efforça de recouvrer son calme et réussit au bout d'un moment à revenir à la stratégie qui lui avait paru si évidente au Château : si lord Valentin est mort, Divvis doit devenir Coronal, Tyeveras retournera enfin à la Source et Divvis prendra sa place dans le Labyrinthe. Cela devait se passer ainsi. Il le fallait.

— On ne peut naturellement pas procéder au vote sur la succession avant d'avoir la certitude de la mort du Coronal, dit-

il, et nous prions quotidiennement pour qu'il soit sain et sauf. Mais si le Coronal a eu un destin tragique, je pense que les princes du Château jugeront bon de proposer le trône au fils de lord Vori-ax.

— Ha !

— Et s'il devait en être ainsi, certains d'entre nous estiment qu'il serait alors souhaitable de mettre fin aux souffrances du Pontife Tyeveras.

— Ha ! répéta Hornkast. Oui, je vois. Je comprends très bien où vous voulez en venir.

Il plongea une dernière fois son regard froid, pénétrant, auquel rien n'échappait dans les yeux d'Hissune. Puis son regard s'adoucit, comme s'il avait tendu un voile par-devant, et soudain le porte-parole pontifical sembla n'être plus rien d'autre qu'un vieillard las à la fin d'une longue et épuisante journée. Hornkast se détourna et se dirigea d'un pas lent vers le flotteur qui attendait.

— Venez, prince Hissune, dit-il. Il se fait tard.

De fait, il était tard, mais Hissune fut incapable de trouver le sommeil. J'ai vu le Pontife, se répétait-il inlassablement. J'ai vu le Pontife. Il resta allongé et se retourna dans son lit pendant la moitié de la nuit avec l'image du vieux Tyeveras gravée dans son esprit. Et quand le sommeil vint enfin, non seulement cette image ne s'estompa pas, mais elle devint de plus en plus vive. Le Pontife sur son trône dans la sphère de verre. Et Hissune se demandait si le Pontife pleurait. Et s'il pleurait, pour qui le faisait-il ?

Le lendemain midi, Hissune, accompagné d'une escorte officielle, entreprit la longue remontée jusqu'au niveau extérieur du Labyrinthe, jusqu'à la Cour Guadeloom et le petit logement triste où il avait vécu si longtemps.

Elsinome lui avait affirmé qu'il avait tort de venir, que c'était un grave manquement à l'étiquette pour un prince du Château de se rendre dans un endroit aussi miteux que la Cour Guadeloom, même si c'était pour voir sa mère. Mais Hissune avait écarté ses objections.

— J'irai te voir, car toi, tu ne dois pas venir.

Le temps ne semblait guère avoir eu de prise sur elle depuis leur dernière rencontre. Elle semblait même plus robuste, plus grande, plus vigoureuse. Mais il trouva qu'elle faisait preuve d'une retenue inhabituelle. Il lui tendit les bras, mais elle garda ses distances, mal à l'aise, et Hissune eut presque l'impression qu'elle ne reconnaissait pas son fils.

— Mère, dit-il. Tu me reconnais, mère, n'est-ce pas ?

— J'aimerais le croire.

— Je n'ai pas changé, mère.

— La manière dont tu te tiens maintenant... cette lueur dans ton regard... la robe que tu portes...

— Je suis toujours Hissune.

— Hissune, le prince régent. Et tu dis que tu n'as pas changé ?

— Tout est différent maintenant, mère. Mais certaines choses restent pareilles.

Elle sembla à ces mots s'adoucir quelque peu, se détendre, l'accepter. Il s'avança vers elle et la prit dans ses bras.

Mais elle fit très vite un pas en arrière.

— Que va-t-il arriver à notre planète, Hissune ? Les bruits qui circulent sont si inquiétants ! Il paraît que des provinces entières connaissent la famine. Que de nouveaux Coronals se sont proclamés. Et lord Valentin... où est lord Valentin ? Nous sommes si peu au courant ici de ce qui se passe à l'extérieur. Que va-t-il arriver à la planète, Hissune ?

— Le sort du monde est entre les mains du Divin, mère, dit Hissune en secouant la tête. Mais je puis te dire ceci : s'il existe un moyen de sauver la planète du désastre, nous la sauverons.

— Je sens que je me mets à trembler quand je t'entends dire *nous*. Parfois, dans mes rêves, je te vois sur le Mont du Château, au milieu des seigneurs et des princes... je les vois se tourner vers toi et te demander ton avis. Mais cela peut-il être vrai ? J'arrive à comprendre certaines choses – la Dame me rend souvent visite dans mon sommeil, le savais-tu ? – mais il reste tant à comprendre... tant à assimiler.

— Tu dis que la Dame vient souvent te voir ?

— Quelquefois deux ou trois fois par semaine. Je me sens très privilégiée. Mais cela m'inquiète aussi de la voir si fatiguée,

de sentir le poids qui pèse sur son âme. Elle vient me voir pour m'aider, tu sais, mais j'ai parfois l'impression que c'est à moi de l'aider, que je devrais lui prêter ma force et la laisser s'appuyer sur moi...

— Tu le feras, mère.

— Est-ce que je te comprends bien, Hissune ?

Il ne répondit pas pendant un long moment. Il laissa son regard se poser dans la petite pièce minable sur les objets familiers de son enfance, les rideaux déchirés, les meubles usés, et il pensa à la suite où il avait passé la nuit et à ses appartements sur le Mont du Château.

— Tu ne resteras plus très longtemps ici, mère, dit-il enfin.

— Et où irais-je ?

Il hésita de nouveau.

— Je crois que l'on va me nommer Coronal, mère, dit-il posément. Ce jour-là, tu devras aller sur l'Ile et accomplir une tâche nouvelle et difficile. Comprends-tu ce que je te dis ?

— Parfaitement.

— Et es-tu prête, mère ?

— Je ferai ce que je dois, dit-elle en souriant.

Puis elle secoua la tête, l'air incrédule. Mais elle chassa son incrédulité et s'avança pour le prendre dans ses bras.

— Et maintenant, dit Faraataa, que la parole se répande.

C'était l'heure de la Flamme, l'heure de midi, et le soleil brillait dans le ciel au-dessus de Piurifayne. Il ne pleuvrait pas ce jour-là ; la pluie n'était pas acceptable, car c'était le jour où la parole se répandait et c'était une chose qui devait être accomplie sous un ciel serein.

Il était juché au sommet d'un échafaudage d'osier dominant la vaste clairière que ses fidèles avaient ouverte dans la jungle. Des milliers d'arbres abattus, une grande balafre au cœur de la forêt, et dans cet énorme espace à ciel ouvert se tenait son peuple, coude à coude, aussi loin que portait le regard. De chaque côté de lui se dressaient les nouveaux temples de forme pyramidale, presque aussi hauts que son échafaudage. Ils étaient bâtis avec des troncs entrecroisés selon le modèle ancien et à leur sommet flottaient les deux bannières de la rédemption, la rouge et la jaune. C'était la Nouvelle Velalisier, là, dans la jungle. Faraataa était décidé, l'année suivante à la même époque, à célébrer ces rites dans la vraie cité de Velalisier enfin reconsacrée, au-delà de la mer.

Il effectua les Cinq Transformations, passant aisément et sereinement de forme en forme : la Femme Rouge, le Géant Aveugle, l'Homme Écorché, le Dernier Roi. Chaque Transformation était ponctuée par des sifflements de l'assistance et quand il effectua la cinquième Transformation et se présenta sous l'apparence du Prince À Venir, le bruit était assourdissant. La foule l'acclamait dans un interminable crescendo.

— *Faraataa ! Faraataa ! Faraataa !*

— Je suis le Prince À Venir et le Roi Qui Est, hurla-t-il comme il avait si souvent hurlé dans ses rêves.

— Vive le Prince À Venir qui est le Roi Qui Est ! répondit la foule.

— Joignez les mains, dit-il, unissez vos esprits et appelons les rois des eaux.

Et ils unirent leurs mains et leurs esprits ; il sentit leur force qui montait en lui et lança son appel :

— *Frères de la mer !*

Il perçut leur musique. Il sentit leurs grands corps remuer dans les profondeurs. Tous les rois répondirent : Maazmoorn, Girouz, Sheitoun, Diis, Narain et d'autres encore. Ils s'unirent, lui insufflèrent une partie de leur force et devinrent une caisse de résonance pour ses paroles.

Et ses paroles se répandirent par tout le pays et frappèrent tous ceux qui avaient la faculté d'entendre.

— *Vous qui êtes nos ennemis, écoutez ! Sachez que la guerre est proclamée contre vous et que vous êtes déjà vaincus. L'heure du jugement a sonné. Vous ne pouvez nous résister. Vous ne pouvez nous résister. Vous avez commencé à périr et il n'est plus possible de vous sauver.*

Et les voix de son peuple s'élevaient autour de lui.

— Faraataa ! Faraataa ! Faraataa !

Sa peau commença de briller. Ses yeux émirent un rayonnement. Il était devenu le Prince À Venir ; il était devenu le Roi Qui Est.

— *Depuis quatorze mille ans, ce monde vous appartient, mais nous l'avons reconquis. Abandonnez-le, étrangers ! Montez dans vos vaisseaux et embarquez-vous pour les étoiles d'où vous êtes venus, car ce monde est maintenant nôtre. Partez !*

— Faraataa ! Faraataa !

— *Partez ou vous sentirez le poids de notre colère ! Partez où nous vous jetterons dans la mer ! Partez ou nous n'épargnerons pas un seul d'entre vous !*

— Faraataa !

Il étendit les bras. Il s'ouvrit à l'énergie de tous ceux dont les âmes étaient unies devant lui et à celle des rois des eaux qui étaient son soutien et son réconfort. Il savait que le temps de l'exil et de la peine touchait à son terme. La guerre sainte était presque gagnée. Ceux qui les avaient dépossédés de leur planète

et s'étaient répandus sur elle comme une nuée d'insectes maraudeurs allaient être exterminés.

— *Écoutez-moi, ô ennemis. Je suis le Roi Qui Est !*

Et les voix silencieuses élevèrent leur concert assourdissant :

— *Écoutez-le, ô ennemis. Il est le Roi Qui Est !*

— *Votre heure est venue ! C'en est fait de vous ! Vous serez châtiés pour vos crimes et pas un seul n'en réchappera ! Partez de notre planète !*

— *Partez de notre planète !*

— *Faraataa !* criaient-ils à pleine gorge. *Faraataa ! Faraataa !*

— *Je suis le Prince À Venir. Je suis le Roi Qui Est !*

Et ils lui répondaient :

— *Vive le Prince À Venir qui est le Roi Qui Est !*

LE LIVRE DU PONTIFE

— Les temps sont étranges, monseigneur, quand le Coronal doit venir en mendiant trouver le Roi des Rêves.

Sleet tenait la main ouverte devant son visage pour se protéger du vent torride de Suvrael qui soufflait vers eux sans répit. Encore quelques heures de navigation et ils jetteraient l'ancre à Tolaghai, le plus grand port du continent méridional.

Pas en mendiant, Sleet, dit calmement Valentin. En frère d'armes venant quérir de l'aide contre un ennemi commun.

Carabella, stupéfaite, se tourna vers lui.

— Un frère d'armes, Valentin ? Je ne t'ai jamais entendu parler de toi en termes aussi belliqueux.

— Sommes-nous en guerre, oui ou non ?

— Ainsi tu es prêt à combattre ? Tu es prêt à ôter la vie de tes propres mains ?

Valentin l'observa attentivement en se demandant si elle essayait de le piquer au vif. Mais non, son visage avait sa douceur habituelle et la tendresse se lisait dans ses yeux.

— Tu sais que je ne verserai jamais le sang, dit-il. Mais il y a d'autres manières de faire la guerre. Dans celle que j'ai déjà faite et où tu étais à mes côtés, ai-je ôté la vie à quelqu'un ?

— Mais quels ennemis aviez-vous en face de vous ? demanda Sleet avec agacement. Vos amis les plus chers, mystifiés par les Métamorphes ! Elidath, Stasilaine, Tunigorn. Mirigant... ils ont tous pris les armes contre vous. Vous avez naturellement fait preuve de bienveillance avec eux ! Vous n'avez jamais eu envie de tuer Elidath ou Mirigant, seulement de les ranger de votre bord.

— Dominin Barjazid n'était pas un ami très cher, mais je l'ai épargné lui aussi. Et je pense que nous pouvons maintenant nous en réjouir.

— Ce fut certes un acte de clémence. Mais nos ennemis actuels sont d'une tout autre race... répugnant Changeformes, vermine cruelle...

— Sleet !

— N'est-ce pas la vérité, monseigneur ? Des créatures qui ont fait le vœu de détruire tout ce que nous avons bâti sur notre planète.

— Sur *leur* planète, Sleet, dit Valentin. N'oublie pas que ce monde est à eux.

— *Était* à eux, monseigneur. Ils n'ont pas su le garder. Quelques millions de ces êtres sur une planète assez vaste pour...

— Allons-nous entendre encore une fois ces arguments éculés ? s'écria Carabella sans faire d'effort pour masquer son irritation. Vous ne trouvez pas qu'il est déjà assez pénible de supporter cette fournaise sans avoir à s'épuiser les poumons en conversations aussi vaines ?

— Je voulais seulement dire, fit Sleet, que la guerre de restauration était de celles qui peuvent être remportées par des moyens pacifiques, en ouvrant les bras à ses ennemis. Ceux que nous avons maintenant sont très différents. La haine dévore ce Faraataa. Il n'aura de cesse que nous soyons tous morts. Croyez-vous qu'il cédera à l'amour ? Le croyez-vous, monseigneur ?

Valentin détourna les yeux.

— Nous emploierons tous les moyens, dit-il, pour que Majipoor soit réunifiée.

— Si vous pensez ce que vous dites, répliqua Sleet d'un ton lugubre, vous devez être prêt à détruire l'ennemi. Pas seulement à le parquer dans la jungle comme l'a fait lord Stiamot mais à l'anéantir, à l'exterminer, à mettre fin une fois pour toutes à la menace qu'il fait peser sur notre civilisation.

— Anéantir ? répéta Valentin en riant. Exterminer ? Quel langage préhistorique, Sleet !

— Il ne faut pas prendre ce qu'il dit au sens littéral, dit Carabella.

— Mais si, mais si ! N'est-ce pas, Sleet ?

— Vous savez que la répugnance que me causent les Métamorphes n'est pas entièrement de ma faute, dit Sleet en haussant les épaules. Qu'elle a été provoquée par un message... un message envoyé de ce continent où nous allons aborder. Mais cela mis à part, je pense effectivement qu'ils méritent de

perdre la vie pour tout le mal qu'ils ont déjà fait. Et je ne suis aucunement disposé à m'en repentir.

— Et tu massacrerai des millions de gens pour les crimes commis par nos rois ? Sleet, Sleet, tu es plus dangereux pour notre civilisation que dix mille Métamorphes !

Le rouge monta aux joues pâles et creusées de Sleet, mais il garda le silence.

— Te voilà blessé, dit Valentin. Je ne voulais pas t'offenser.

— Le Coronal n'a pas besoin de s'excuser auprès du barbare altéré de sang qui le sert, monseigneur, dit Sleet à voix basse.

— Je ne voulais pas me moquer de toi. Seulement manifester mon désaccord.

— Alors restons sur nos positions, dit Sleet. Si j'étais Coronal, je les tuerais jusqu'au dernier.

— Mais c'est moi le Coronal... tout au moins dans certaines parties de cette planète. Et tant que je le serai, je chercherai des moyens de gagner la guerre sans aller jusqu'à l'anéantissement et l'extermination. Est-ce acceptable pour toi, Sleet ?

— Tout ce que désire le Coronal est acceptable pour moi, et vous le savez bien, monseigneur. Je voulais seulement vous dire ce que je ferais si j'étais Coronal.

— Le Divin nous préserve de ce malheur, dit Valentin avec un petit sourire.

— Qu'il vous préserve aussi, monseigneur, de la nécessité de répondre à la violence par la violence, car je sais que ce n'est pas dans votre nature, dit Sleet en esquissant à son tour un sourire amer.

Puis il adressa au Coronal un salut cérémonieux.

— Nous n'allons pas tarder à arriver à Tolaghai et j'ai de très nombreuses dispositions à prendre pour notre hébergement. Je demande la permission de me retirer, monseigneur.

Valentin suivit quelque temps du regard Sleet qui s'éloignait sur le pont. Puis, se protégeant les yeux contre la violence du soleil, il se retourna vers le vent qui soufflait du continent méridional, une masse sombre qui s'étirait à l'horizon.

Suvrael ! Le nom seul avait de quoi faire frissonner !

Il n'aurait jamais cru venir ici, sur le plus défavorisé des continents de Majipoor, oublié, négligé, à la population

clairsemée, un lieu désolé et aride, presque uniquement constitué d'un désert rébarbatif, ressemblant si peu au reste de Majipoor qu'on eût dit une autre planète. Plusieurs millions de personnes y vivaient, rassemblées dans une demi-douzaine de villes éparpillées dans les régions les moins inhospitalières, mais depuis des siècles Suvrael n'entretenait avec les deux continents principaux que des relations extrêmement superficielles. Quand des fonctionnaires du gouvernement central y étaient envoyés en tournée d'inspection, ils considéraient presque leur mission comme une sanction pénale. Rares étaient les Coronals qui l'avaient visité. Valentin avait appris que lord Tyeveras s'y était rendu au cours d'un de ses Grands Périples et il croyait savoir que lord Kinniken y était également allé une fois. Et il y avait bien entendu les hauts faits de Dekkeret parcourant le désert des Rêves Volés en compagnie du fondateur de la dynastie des Barjazid, mais c'était arrivé bien avant qu'il ne devînt Coronal.

De Suvrael ne provenaient que trois choses qui eussent une incidence significative sur la vie de Majipoor. La première était le vent : d'un bout à l'autre de l'année, des masses d'air brûlant parties de Suvrael s'abattaient sur les côtes méridionales de Zimroel et d'Alhanroel et les rendaient presque aussi désagréables que Suvrael. La deuxième était la viande : à l'ouest du continent désertique des brumes venues de la mer pénétraient dans les terres et donnaient naissance à de vastes étendues d'herbages où on élevait du bétail qui était ensuite expédié sur les autres continents. La troisième grande exportation de Suvrael était les rêves. Depuis maintenant un millier d'années, les Barjazid tenaient leur rang de Puissances du royaume depuis leur immense domaine près de Tolaghai. À l'aide d'amplificateurs de pensée, appareils dont ils gardaient jalousement le secret du fonctionnement, ils inondaient le monde de leurs messages, d'inquiétantes et implacables infiltrations de l'âme qui cherchaient et trouvaient tous les citoyens qui avaient causé du tort à autrui ou envisageaient seulement de le faire. À leur manière austère et rigoureuse, les Barjazid étaient la conscience de la planète et ils symbolisaient depuis très longtemps la férule et le fouet grâce auxquels le

Coronal, le Pontife et la Dame de l'Île pouvaient continuer d'exercer leur méthode plus douce de gouvernement.

Lorsqu'ils avaient effectué leur premier mouvement d'insurrection avorté au début du règne de Valentin, les Métamorphes n'ignoraient pas quel était le pouvoir du Roi des Rêves. Et quand le chef du clan Barjazid, le vieux Simonan, était tombé malade, ils avaient astucieusement substitué l'un des leurs au moribond. Ce qui avait été le point de départ de l'usurpation du trône de lord Valentin par Dominin, le plus jeune fils de Simonan, qui n'avait jamais soupçonné que celui qui l'avait entraîné dans cette imprudente aventure n'était pas son père mais un imposteur Métamorphe.

Eh oui, songea Valentin, Sleet était dans le vrai : il était effectivement étrange que le Coronal se présente presque en suppliant aux Barjazid quand son trône était une nouvelle fois en danger.

C'est presque par hasard qu'il était arrivé à Suvrael. Quand Valentin et sa suite avaient quitté Piurifayne, ils s'étaient dirigés vers la mer en faisant route vers le sud-est, car il eût manifestement été peu judicieux d'aller vers Piliplok la rebelle au nord-est et toute la partie centrale du littoral de Gihorna était dépourvue de villes et de ports. Ils débouchèrent finalement près de la pointe méridionale de l'est de Zimroel, dans une province isolée appelée Bellatule, une région humide au climat tropical, aux hautes herbes dentées et aux marécages pestilentiels infestés de serpents à plumes.

Les habitants de Bellatule étaient pour la plupart des Hjorts ; une race grave à la mine lugubre, aux yeux protubérants et à la grande bouche contenant plusieurs rangées de cartilages masticateurs élastiques. La majeure partie d'entre eux gagnaient leur vie dans le commerce maritime, recevant des produits manufacturés de toute la planète et les expédiant à Suvrael en échange de bétail. Comme les récents bouleversements planétaires avaient provoqué un effondrement de la production des industries de fabrication et une interruption presque totale des échanges entre les provinces, les activités des marchands de Bellatule s'étaient très sensiblement réduites. Mais ils avaient au moins l'avantage de ne pas souffrir

de la famine, car la province pourvoyait à ses approvisionnements et pouvait vivre en autarcie grâce surtout à la pêche abondante. Les ressources agricoles, assez limitées, avaient été épargnées par les maladies touchant les autres régions. Bellatule semblait calme et était demeurée fidèle au gouvernement central.

Valentin espérait pouvoir y trouver un navire à destination de l'Ile afin de s'entretenir avec sa mère de la stratégie à suivre. Mais les capitaines de Bellatule lui déconseillèrent vivement d'entreprendre immédiatement la traversée.

— Pas un seul navire n'a levé l'ancre en mettant cap au nord depuis plusieurs mois. C'est à cause des dragons ; ils sont devenus fous et fracassent tout ce qui navigue le long de la côte ou à destination de l'Archipel. Mettre le cap au nord ou à l'est dans ces conditions serait purement et simplement du suicide.

Ils estimaient qu'il fallait encore attendre six ou huit mois avant que les dernières troupes de dragons qui avaient doublé la pointe sud-est de Zimroel aient achevé leur traversée des eaux septentrionales et que les routes maritimes soient de nouveau libres.

Valentin fut consterné à la perspective de rester coincé dans cette province écartée et ignorée. Il semblait vain de retourner à Piurifayne, et contourner la patrie des Métamorphes pour rejoindre le cœur du continent serait à la fois long et risqué. Mais il restait une autre solution.

— Nous pouvons vous emmener à Suvrael, monseigneur, lui dit-on. Les dragons n'ont pas encore pénétré dans les eaux méridionales et les routes sont dégagées.

À Suvrael ! De prime abord, l'idée semblait bizarre. Mais pourquoi pas, se dit Valentin après avoir réfléchi. L'aide des Barjazid pourrait être précieuse ; il ne fallait certainement pas la dédaigner avant d'avoir pesé le pour et le contre. Et peut-être existait-il une route maritime de Suvrael à l'Ile ou à Alhanroel qui lui permettrait de contourner la zone fréquentée par les dragons déchaînés. Oui, sans doute.

Cap sur Suvrael, donc. La traversée fut rapide. Et la flotte marchande de Bellatule, faisant voile au sud à une allure soutenue, entra dans le port de Tolaghai.

La ville baignait dans la chaleur d'une fin d'après-midi. C'était une agglomération hideuse, un entassement confus de constructions d'un ou deux étages couleur de boue s'étirant interminablement le long du littoral et s'avancant vers la chaîne de petites collines qui marquait la frontière entre la plaine côtière et le cruel désert de l'intérieur. Tandis qu'on escortait à terre la suite royale, Carabella lança un regard consterné à Valentin. Il lui adressa un sourire encourageant mais sans conviction. Le Mont du Château ne lui semblait pas être à ce moment-là distant de quinze mille kilomètres mais de quinze millions.

Mais cinq magnifiques flotteurs ornés de bandes pourpre et jaune vif, les couleurs du Roi des Rêves, attendaient dans la cour du poste de douane. Des gardes en livrée se tenaient devant les véhicules. Quand Valentin et Carabella s'approchèrent, un homme grand à la carrure puissante et à l'épaisse barbe noire mouchetée de gris sortit d'un des flotteurs et s'avança lentement vers eux en boitillant.

Valentin se souvenait bien de cette claudication, car elle lui avait autrefois appartenu. Comme lui avait appartenu le corps de cet homme à la barbe noire. C'était Dominin Barjazid, l'ancien usurpateur, qui avait ordonné que lord Valentin prenne possession de l'enveloppe charnelle de quelque inconnu aux cheveux d'or afin que lui-même, faisant sien le corps de Valentin, puisse régner sous son apparence du haut du Mont du Château. La claudication était imputable à Valentin qui dans sa jeunesse s'était cassé la jambe dans un stupide accident un jour où il chevauchait avec Elidath dans la forêt d'arbres nains près d'Amblemorn.

— Soyez le bienvenu, monseigneur, dit Dominin Barjazid d'un ton chaleureux. Vous nous faites un grand honneur en nous rendant cette visite que nous avons espérée pendant de longues années. Il fit avec soumission le signe de la constellation et le Coronal remarqua que ses mains tremblaient. Valentin, de son côté, était loin de demeurer indifférent. C'était toujours une expérience étrange et déroutante de voir son corps d'origine en possession d'un autre homme. Il n'avait pas voulu courir le risque de le reprendre après la défaite de Dominin,

mais il était malgré tout profondément troublé de voir l'âme d'un autre regardant par ses yeux. Et il se sentait également ému de voir que l'ancien usurpateur s'était totalement racheté et purifié de sa trahison et qu'il faisait montre d'une hospitalité absolument sincère.

D'aucuns auraient voulu que Dominin fût mis à mort pour son crime, mais Valentin n'avait jamais eu l'intention d'entériner cette position. Peut-être quelque monarque barbare d'une planète reculée aurait-il fait exécuter ses ennemis, mais aucun crime, pas même un attentat contre un Coronal, n'avait jamais fait encourir à son auteur une sentence aussi sévère sur Majipoor. En outre, Dominin avait basculé dans la folie, totalement anéanti par la révélation que son père, qu'il croyait toujours être le Roi des Rêves, était en réalité un imposteur Métamorphe.

Il eût été absurde d'infliger un quelconque châtiment à un être brisé. En reprenant son trône, Valentin avait pardonné à Dominin et l'avait confié à des émissaires de sa famille afin qu'il puisse être rapatrié à Suvrael. Puis il avait lentement guéri et quelques années plus tard, il avait demandé la permission de venir au Château demander pardon au Coronal. « Je vous ai déjà accordé mon pardon », avait répondu Valentin. Mais Dominin avait quand même tenu à venir et il s'était jeté à genoux avec humilité et sincérité un jour d'audience dans la salle du trône de Confalume pour libérer son âme du fardeau de la trahison.

Mais maintenant, songea Valentin, les circonstances sont encore profondément différentes, car Dominin est sur ses terres et je suis presque un fugitif.

— Monseigneur, dit Dominin, son altesse royale, mon frère Minax m'a envoyé vous accompagner au palais Barjazid où vous serez notre hôte. Voulez-vous monter avec moi dans le flotteur royal ?

Le palais s'élevait à l'écart de Tolaghai, dans une vallée aride et lugubre. Valentin l'avait vu à plusieurs reprises en rêve : un édifice sinistre et menaçant de pierre sombre, couronné d'une fantastique quantité de tours pointues et de parapets aux arêtes

vives. Il avait manifestement été conçu pour impressionner et inspirer la crainte.

— Quelle horreur ! murmura Carabella quand ils s'en approchèrent.

— Attends, dit Valentin. Tu n'as pas tout vu !

Ils passèrent sous la grande herse sinistre et débouchèrent dans un lieu qui démentait l'aspect extérieur rébarbatif et repoussant. De doux murmures de fontaines s'élevaient dans des cours aérées et un air frais et suave remplaçait l'âpre chaleur du monde extérieur. Quand Valentin descendit du flotteur en donnant le bras à Carabella, il vit des serviteurs qui attendaient avec des vins et des jus de fruits glacés et entendit des musiciens jouant une musique délicate. Au milieu de cette assemblée se tenaient deux silhouettes vêtues d'une ample robe blanche. L'un des hommes avait un visage doux et pâle et un ventre rond ; l'autre, maigre, au visage en lame de couteau, avait la peau hâlée, presque noircie par le soleil du désert. Sur le front de ce dernier était posé un éblouissant diadème en or, l'insigne d'une Puissance de Majipoor. Il n'était guère besoin de dire à Valentin qu'il s'agissait de Minax Barjazid, devenu le Roi des Rêves à la place de son défunt père. L'autre, d'apparence plus douce, était selon toute vraisemblance son frère Cristoph. Ils firent tous deux le signe de la constellation et Minax s'avança pour offrir à Valentin une coupe de vin bleu glacé.

— Monseigneur, dit-il, vous nous rendez visite dans une période troublée. Mais nous vous accueillons avec joie, aussi délicate que soit la situation. Nous vous sommes énormément redevables. Tout ce qui nous appartient est à vous. Et tout ce que nous contrôlons est à votre disposition.

Il ne faisait aucun doute que ce discours avait été soigneusement préparé et son élocution sonore et aisée montrait qu'il l'avait longuement répété. Mais le Roi des Rêves s'inclina ensuite jusqu'à ce que ses yeux durs et brillants se trouvent à quelques centimètres de ceux du Coronal.

— Vous pouvez trouver refuge ici aussi longtemps que vous le désirez, dit-il d'une voix différente, plus grave et plus confidentielle.

— Vous vous méprenez, votre Altesse, répondit posément Valentin. Je ne suis pas venu chercher refuge ici mais obtenir votre aide dans l'affrontement qui nous attend.

Cette déclaration sembla laisser le Roi des Rêves pantois.

— Vous pouvez disposer de toute l'aide que je puis vous apporter, cela va de soi, dit-il. Mais croyez-vous réellement qu'il y ait un espoir de venir à bout des désordres qui éclatent partout ? Car je dois vous avouer, monseigneur, qu'avec l'aide de ceci...

Il porta la main au diadème, insigne de son pouvoir.

— ...j'ai observé très attentivement toute la planète... et je n'ai aucun espoir. Pas le moindre.

Une heure avant le crépuscule, les chants reprirent à Ni-moya. Des milliers, des centaines de milliers de voix hurlant à l'unisson avec une force extraordinaire : « Thallimon ! Thallimon ! Lord Thallimon ! Thallimon ! Thallimon ! » Le bruit de ces acclamations enthousiastes se propagea sur les pentes du quartier de Gimbeluc, dans la banlieue de Ni-moya, et submergea l'enceinte paisible du Parc des Animaux Fabuleux comme une irrésistible lame de fond.

C'était le troisième jour depuis le début des manifestations en l'honneur du dernier des nouveaux Coronals et le vacarme n'avait jamais été aussi effréné que ce soir-là. Il était très probablement accompagné d'émeutes, de pillages et de destructions diverses. Mais cela ne préoccupait guère Yarmuz Khitain. Il avait déjà vécu l'une des journées les plus terrifiantes de sa longue carrière de conservateur du parc, une atteinte à tout ce qu'il tenait pour convenable, rationnel, sensé. Pourquoi serait-il dérangé par le bruit que faisait une bande d'imbéciles dans les rues de la ville ?

Yarmuz Khitain avait été réveillé à l'aube par un de ses assistants.

— Vingole Nayila est de retour, monsieur, lui avait dit timidement le très jeune homme. Il vous attend à l'entrée est.

— A-t-il beaucoup de prises ?

— Oh, oui, monsieur ! Trois pleins flotteurs de transport !

— J'arrive tout de suite.

Vingole Nayila, le chef zoologiste du parc, explorait depuis cinq mois les régions touchées du nord et du centre de Zimroel. Yarmuz Khitain ne l'appréciait pas énormément, car il avait tendance à être suffisant et imbu de lui-même et chaque fois qu'il s'exposait à un péril mortel en poursuivant un animal insaisissable, il veillait à ce que nul n'ignore les risques qu'il avait pris. Mais sur le plan professionnel, c'était un être remarquable, un extraordinaire collectionneur d'animaux

sauvages, infatigable et intrépide. Dès que le bruit avait commencé à se répandre que des animaux inconnus et grotesques faisaient des ravages dans la région située entre Khyntor et Dulorn, Nayila avait monté une expédition.

Une expédition couronnée de succès, évidemment. Quand Yarmuz Khitain arriva à l'entrée est, il vit Nayila qui s'affairait en se pavanant de l'autre côté du champ d'énergie destiné à empêcher des intrus d'entrer et les animaux rares de sortir. Derrière la zone de vapeur rosâtre, Nayila surveillait le déchargement d'un grand nombre de caisses de bois d'où s'échappaient des sifflements, des grondements, des bourdonnements et des glapissements. Nayila aperçut Khitain.

— Khitain ! s'écria-t-il. Vous n'allez pas croire vos yeux en voyant ce que j'ai rapporté !

— Ce sera peut-être aussi bien, dit Yarmuz Khitain.

Le déchargement battait déjà son plein. Tout le personnel, tout au moins ce qu'il en restait, s'était rassemblé afin de faire entrer les caisses dans le parc et de les transporter dans le bâtiment de réception où les animaux pouvaient être enfermés dans des cages provisoires jusqu'à ce que l'on en sache assez sur eux pour les relâcher dans une des zones d'habitat libre.

— Attention ! rugit Nayila quand deux hommes soutenant une lourde caisse faillirent la laisser tomber. Si cet animal s'échappe, nous le regretterons tous... mais vous les premiers !

Il se tourna vers Yarmuz Khitain.

— C'est une véritable galerie de monstres, dit-il. Des prédateurs... rien que des prédateurs, avec des dents comme des couteaux et des griffes comme des rasoirs. Je me demande encore comment j'ai fait pour en revenir vivant. J'ai cru une demi-douzaine de fois que je ne m'en sortirais pas. Et dire que je n'avais pas fait d'enregistrement pour le Registre des Âmes. Quelle perte cela aurait été, quelle perte ! Mais enfin, je suis là. Venez... il faut que vous voyiez cela !...

Une galerie de monstres, en effet. Toute la matinée durant et bien avant dans l'après-midi, Yarmuz Khitain assista à un défilé de monstres hideux, invraisemblables, totalement inacceptables, souffrant d'épouvantables anomalies.

— Ceux-là étaient en liberté dans les faubourgs de Mazadone, dit Nayila en montrant deux petites bêtes grondant furieusement, les yeux rouges étincelants et le front surmonté de trois cornes incroyablement pointues de vingt-cinq centimètres de long.

Yarmuz les reconnut à leur épaisse fourrure rougeâtre. C'étaient des haigus, mais il n'avait jamais vu de haigus avec des cornes ni si résolument méchants.

— De sales petits tueurs, dit Nayila. Je les ai vus traquer un pauvre blave affolé et le tuer en cinq minutes en bondissant sur lui et en l'éventrant à coups de corne. Je les ai enfermés dans un sac pendant qu'ils se nourrissaient et celui-ci est venu finir la carcasse.

Il pointa le doigt vers un canavong aux ailes noires, au bec noir menaçant et dont le front distendu était orné en son centre d'un œil unique flamboyant : un inoffensif oiseau nécrophage mystérieusement transformé en une créature de cauchemar.

— Avez-vous jamais vu quelque chose d'aussi laid ?

— Je n'aimerais pas voir quelque chose de plus laid, dit Yarmuz Khitain.

— Mais cela va venir. Cela va venir. De plus laid, de plus méchant, de plus dangereux... attendez de voir ce qui va sortir de ces caisses.

Yarmuz Khitain n'était pas sûr de vouloir attendre. Il avait passé toute sa vie avec les animaux, les étudiant, apprenant leurs mœurs, les soignant. Les aimant, au vrai sens du mot. Mais ça... ça...

— Et regardez donc celui-ci, poursuivit Nayila. Un dhumkar miniature qui fait à peu près le dixième de la taille de l'individu normal et est cinquante fois plus vif. Il ne se contente pas de se poser sur le sable et de fouir avec son groin pour trouver sa pitance. Non, il est aussi mauvais que rapide et il n'hésiterait pas à attaquer un homme et à lui arracher le pied. Et ça, on dirait un manculain, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

— Mais il n'y a pas de manculains à Zimroel.

— C'est ce que je croyais aussi avant de le rencontrer vers Velathys, au bord d'une route de montagne. Il ressemble

beaucoup aux manculains de Stoienzar, n'est-ce pas ? Mais il y a au moins une différence.

Il s'agenouilla près de la cage qui contenait l'animal dodu aux nombreuses pattes et gronda devant lui. Le manculain gronda aussitôt à son tour et commença à agiter d'une manière menaçante les piquants acérés dont il avait le corps recouvert, comme s'il avait voulu les projeter à travers le treillis métallique.

— Non seulement il est couvert de piquants, dit Nayila, mais ils sont venimeux. Une seule égratignure et on a le bras gonflé pendant une semaine. Je sais de quoi je parle. Et je ne sais pas ce qui se serait passé si le piquant s'était enfoncé plus profondément. Je préfère ne pas le savoir. Voulez-vous essayer ?

Yarmuz Khitain frissonna. Cela le rendait malade de songer que ces horribles bêtes allaient s'installer dans le Parc des Animaux Fabuleux, créé il y avait bien longtemps pour servir de refuge aux animaux, doux et inoffensifs pour la plupart, dont les espèces étaient en voie d'extinction par la faute des progrès de la civilisation sur Majipoor. Le parc avait naturellement bon nombre de prédateurs parmi ses pensionnaires et Yarmuz Khitain n'avait jamais été tenté de trouver des justifications à leur existence ; ils étaient l'œuvre du Divin, après tout, et s'ils étaient obligés de tuer pour se nourrir, ce n'était pas par cruauté innée. Mais ceux-là... ceux-là...

Ces animaux sont malfaisants, songea-t-il. *Il faudrait les détruire.*

Cette pensée le stupéfia. Jamais rien de tel ne lui était venu à l'esprit. Des animaux malfaisants ? Comment un animal pourrait-il être malfaisant ? Il pourrait dire : *je pense que cet animal est très laid*, ou : *je pense que cet animal est très dangereux*. Mais malfaisant ? Non. Les animaux ne sont pas capables d'être malfaisants, pas même ceux-là. Le mal doit résider ailleurs : chez leurs créateurs. Mais non, même pas. Ils ont eux aussi leurs raisons pour avoir lâché ces animaux sur la planète. La raison n'est pas la malveillance pure et simple, à moins que je me trompe du tout au tout. Alors où est donc le mal ? Le mal est partout, se dit Khitain, c'est quelque chose

d'omniprésent qui se glisse entre les atomes de l'air que nous respirons. C'est une corruption universelle à laquelle nous prenons tous part. Sauf les animaux. Sauf les animaux.

— Comment est-il possible que les Métamorphes connaissent la technique permettant de fabriquer ce genre de créatures ? demanda Yarmuz Khitain.

— Il semblerait que les Métamorphes maîtrisent bien des techniques que nul ne s'est jamais soucié d'étudier. Ils ont passé des années à Piurifayne à faire tranquillement leurs manipulations et à se constituer un stock d'animaux. Imaginez à quoi devait ressembler l'endroit où ils les gardaient... un zoo peuplé uniquement de monstres ! Mais maintenant, ils ont la gentillesse de les partager avec nous.

— Pouvons-nous être certains que les animaux viennent de Piurifayne ?

— J'ai très soigneusement relevé les vecteurs de distribution. Tout part de la région située au sud-ouest d'Iilrivoyne. C'est l'œuvre des Métamorphes, cela ne fait aucun doute. Il est absolument inconcevable que deux ou trois douzaines de nouvelles races répugnantes fassent en même temps leur apparition à Zimroel à la suite d'une mutation spontanée. Nous savons que nous sommes en guerre ; ce sont des armes, Khitain.

— Je crois que vous avez raison, dit le conservateur en hochant la tête.

— J'ai gardé le pire pour la fin. Venez voir.

Dans une cage au treillis métallique si fin qu'il voyait à travers les parois, Khitain découvrit un essaim agité de petites créatures ailées voletant avec rage dans leur prison, se précipitant contre les parois, les frappant furieusement de leurs ailes, retombant, reprenant leur envol pour un autre assaut. C'étaient de petits animaux à fourrure d'une vingtaine de centimètres de long, à la bouche d'une largeur disproportionnée et aux petits yeux rouges étincelants.

— Des dhiims, dit Nayila. Je les ai capturés dans une forêt de dwikkas près de Borgax.

— Des dhiims ? dit Khitain d'une voix rauque.

— Oui, des dhiims. Je les ai trouvés en train de dévorer un couple de frères de la forêt que je suppose qu'ils avaient tués. Ils

étaient si occupés qu'ils ne m'ont pas vu arriver. Quelques-uns ont réagi avant que je puisse tous les enfermer. J'ai de la chance d'avoir encore tous mes doigts, Yarmuz.

— Je sais ce que c'est qu'un dhiim, dit Khitain. Il mesure cinq centimètres de long et deux de large. Ceux-là sont de la taille d'un rat.

— Oui, des rats qui volent et qui se nourrissent de chair. Des dhiims géants et carnivores. Des dhiims qui ne se contentent pas de pincer et de mordiller mais qui peuvent dépouiller un frère de la forêt de toute sa chair en dix minutes. Ne sont-ils pas mignons ? Imaginez une nuée de ces charmantes bestioles s'abattant sur Ni-moya. Un ou deux millions... comme un nuage de moustiques. Descendant en piqué sur la ville. Dévorant tout sur leur passage. Un nouveau fléau. Comme les sauterelles, mais des sauterelles mangeuses de chair...

Khitain se sentit gagné par un calme profond. Il en avait trop vu pour la journée. Son esprit était saturé d'horreurs.

— Cela rendrait la vie très difficile, dit-il doucement.

— Oui. Très, très difficile en vérité. Il faudrait revêtir une armure.

Nayila se mit à rire.

— Les dhiims sont leur chef-d'œuvre, Khitain, reprit-il. Pas besoin de bombes quand on peut envoyer contre ses ennemis de petits rongeurs ailés capables de tuer, hein ?

Yarmuz Khitain ne répondit pas. Il gardait les yeux fixés sur la cage des dhiims furieux comme s'il plongeait le regard dans un trou s'enfonçant jusqu'au noyau de la planète.

Il entendit les cris qui s'élevaient au loin : « Thallimon ! Thallimon ! Lord Thallimon ! »

Nayila fronça les sourcils et dressa l'oreille pour tenter de distinguer le nom.

— Thallimon ? Est-ce le nom qu'ils crient ?

— Lord Thallimon, dit Khitain. Le nouveau Coronal. Le dernier en date. Il a fait son apparition il y a trois jours et tous les soirs, il organise un grand rassemblement populaire devant la Perspective Nissimorn.

— Il y avait un Thallimon qui travaillait ici. Est-ce quelqu'un de sa famille ?

— C'est lui-même, dit Khitain. Vingole Nayila demeura abasourdi.

— Comment ? Il y a six mois, il balayait les excréments dans les cages et maintenant il est Coronal ! Est-ce possible ?

— N'importe qui peut devenir Coronal de nos jours, dit placidement Khitain. Mais seulement pendant une ou deux semaines, semble-t-il. Ce sera peut-être bientôt votre tour, Vingole ! Ou le mien, ajouta-t-il en gloussant.

— Comment est-ce arrivé, Yarmuz ?

Khitain haussa les épaules. D'un grand geste de la main il montra les animaux fraîchement capturés par le zoologiste : les haigus à trois cornes, le dhumkar nain, le canavong, cyclope monstrueux, les dhiims, tous bizarres et terrifiants, tous mus par une faim et une rage dévorantes.

— Et comment cela est-il arrivé ? demanda-t-il. Si des créatures aussi étranges sont lâchées sur la surface de la planète, pourquoi ne pas faire d'un balayeur un Coronal ? D'abord un jongleur, puis un balayeur et peut-être un zoologiste ensuite, qui sait ? Pourquoi pas ? Qu'en dites-vous ? « Vingole ! Lord Vingole ! Vive lord Vingole ! »

— Arrêtez, Yarmuz.

— Vous étiez dans les forêts avec vos dhiims et vos manculains. Moi, j'étais obligé de suivre ce qui se passait ici. Je me sens très las, Vingole. J'en ai trop vu.

— *Lord* Thallimon ! Ça alors !

— Lord ceci, lord cela, lord n'importe qui... depuis un mois, il y a une véritable épidémie de Coronals, et même deux ou trois Pontifes en prime. Ils ne font pas long feu. Mais espérons que Thallimon durera un peu plus longtemps. Au moins, il y a des chances qu'il protège le parc.

— Contre quoi ?

— Un assaut de la populace. Il y a des affamés en ville et ici nous continuons à nourrir les animaux. Le bruit court que des agitateurs incitent le peuple à prendre le parc d'assaut et à abattre tous les animaux pour les manger.

— Êtes-vous sérieux ?

— Eux le sont apparemment.

— Mais ces animaux n'ont pas de prix... ils sont irremplaçables !

— Expliquez cela à un affamé, Vingole, répliqua calmement Khitain.

— Et croyez-vous que ce lord Thallimon sera capable de retenir la foule si elle décide de donner l'assaut au parc ? demanda Nayila en le regardant droit dans les yeux.

— Il a travaillé ici. Il connaît l'importance de ce que nous avons. Et il doit aimer les animaux, vous ne croyez pas ?

— Il balayait les cages, Yarmuz.

— Même...

— Il a peut-être faim lui aussi, Yarmuz.

— La situation est préoccupante mais elle n'est pas désespérée.

— Pas encore. D'ailleurs, qu'y a-t-il à gagner en mangeant quelques sigimoins, dimilions ou zampidoons décharnés ? Un seul repas pour quelques centaines de personnes à un tel coût pour la science ?

— Il n'y a rien de moins raisonnable qu'une foule, dit Nayila. Et je crains que vous ne surestimiez votre Coronal-balayeur. Peut-être détestait-il être ici... détestait-il son travail, vous-même et les animaux. Il peut également estimer qu'il lui serait politiquement profitable de monter jusqu'ici à la tête de ses partisans afin de leur offrir un repas. Il sait comment pénétrer dans l'enceinte, n'est-ce pas ?

— Eh bien... je suppose.

— Tout le personnel le sait. Où se trouvent les clés, comment neutraliser le champ pour pouvoir entrer...

— Il ne ferait pas cela !

— C'est possible, Yarmuz. Prenez des dispositions. Armez le personnel.

— Les *armer* ? Avec quoi ? Croyez-vous que j'aie des armes ici ?

— Ce lieu est unique. Si les animaux périssent, on ne pourra pas les remplacer. Vous avez des responsabilités, Yarmuz.

Au loin, mais Khitain eut l'impression que ce n'était pas si loin qu'auparavant, retentirent les cris : « Thallimon ! Vive lord Thallimon ! »

— Croyez-vous qu'ils s'approchent ? demanda Nayila.

— Il ne ferait pas cela ! Il n'oserait pas !

Thallimon ! Vive lord Thallimon !

— On dirait qu'ils sont plus près, dit Nayila.

Il y eut du remue-ménage à l'autre bout de la pièce. Un des gardiens venait d'entrer en hâte, hors d'haleine, les yeux écarquillés et il appelait Khitain.

— Des centaines de gens ! cria-t-il. Des milliers ! Ils se dirigent vers Gimbeluc !

Khitain sentit la panique le gagner. Il se tourna vers ses subordonnés.

— Vérifiez les portes, dit-il. Assurez-vous bien que tout est clos. Et commencez à fermer les grilles intérieures. Chassez tous les animaux que vous voyez aussi loin que possible vers le nord du parc. Il leur sera plus facile de se cacher dans les bois. Et puis...

— Ce n'est pas la bonne solution, dit Vingole Nayila.

— Que pouvons-nous faire d'autre ? Je n'ai pas d'armes, Vingole. *Je n'ai pas d'armes !*

— Moi, j'en ai.

— Comment cela ?

— J'ai risqué ma vie des centaines de fois pour capturer les animaux de ce parc. Surtout ceux que j'ai ramenés aujourd'hui. Et j'ai l'intention de les défendre.

Il s'éloigna.

— Allez ! cria-t-il à la cantonade. Venez me donner un coup de main pour soulever cette cage !

— Que faites-vous, Vingole ?

— Ne vous occupez pas de ça. Allez surveiller vos portes. Sans attendre de l'aide, Nayila commença à hisser la cage des dhiims sur le petit chariot qui avait servi à la transporter dans le bâtiment. Khitain comprit soudain quelle arme Nayila comptait utiliser. Il se précipita vers lui et le tira par le bras. Nayila l'écarta sans peine et, indifférent aux protestations rauques du conservateur, il guida le chariot hors du bâtiment.

Le bruit que faisaient les envahisseurs montant de la ville et acclamant toujours leur chef devenait de plus en plus proche. Le

parc va être saccagé, songea Khitain, atterré. Mais pourtant... si Nayila a vraiment l'intention...

Non. Non. Il sortit en courant du bâtiment, plissa les yeux dans l'obscurité naissante et aperçut Vingole Nayila déjà loin, près de l'entrée est. Les cris étaient de plus en plus forts. « *Thallimon ! Thallimon !* »

Khitain vit la foule se déverser sur l'esplanade qui s'étendait de l'autre côté de la porte et où le public attendait le matin l'heure d'ouverture. Cette silhouette bizarre en robe rouge bordée de blanc, n'était-ce pas celle de Thallimon ? Juché sur une sorte de palanquin, il agitait frénétiquement les bras en exhortant la foule à avancer. Le champ d'énergie entourant le parc était destiné à tenir à distance quelques individus ou un ou deux animaux mais il n'était pas conçu pour résister à la poussée d'une multitude en délire. On n'avait pas en général affaire à des multitudes en délire dans le parc. Mais cette fois...

— Éloignez-vous ! hurla Nayila. Arrêtez ! Je vous préviens !

Thallimon ! Thallimon !

— Éloignez-vous d'ici, je vous préviens !

Ils ne lui prêtèrent aucune attention. Ils avançaient comme un troupeau de bidlaks affolés, chargeaient en renversant tout sur leur passage. Khitain vit avec horreur Nayila faire signe à l'un des portiers qui coupa la barrière d'énergie le temps que Nayila pousse la cage des dhiims sur l'esplanade, tire le verrou qui en fermait la porte et revienne en courant se mettre à l'abri derrière le voile rosâtre.

— Non, gémit Khitain. Même pour protéger le parc... non... non.

Les dhiims sortirent de leur cage avec une telle vivacité qu'on ne pouvait distinguer les uns des autres les petits animaux qui formaient un flot continu de fourrure dorée et d'ailes noires aux battements frénétiques.

Ils prirent rapidement de la hauteur et quand ils furent à une douzaine de mètres, ils se laissèrent tomber en piqué avec une force effrayante et une implacable férocité, fondant sur l'avant-garde de la foule comme s'ils n'avaient rien mangé depuis plusieurs mois. Ceux qu'ils attaquaient ne semblèrent pas comprendre au début ce qui leur arrivait ; ils essayèrent

d'écarter les dhiims d'un revers de main agacé, comme s'il s'agissait d'insectes importuns. Mais les dhiims ne se laissaient pas écarter si facilement. Ils plongeaient, frappaient, arrachaient des morceaux de chair qu'ils remontaient dévorer dans les airs avant de lancer une nouvelle attaque. Le nouveau lord Thallimon dont le sang coulait d'une douzaine de plaies tomba de son palanquin et s'étala de tout son long. Les dhiims continuaient à fondre sur ceux des premiers rangs qui étaient blessés et ne cessaient de les harceler, mordant, tirant, arrachant les fibres des muscles dénudés et des tissus organiques plus tendres.

— Non, répétait Khitain de son poste d'observation derrière la grille. Non. Non. Non.

Les petites créatures furieuses étaient impitoyables. La foule prenait la fuite, les gens hurlaient et couraient dans toutes les directions, se bousculant dans leur panique, essayant de retrouver la route qui descendait vers Ni-moya. Des corps étaient étendus dans des flaques écarlates et les dhiims plongeaient inlassablement. Des os apparaissaient, auxquels ne restaient plus accrochés que des lambeaux de chair que les dhiims venaient arracher. Khitain entendit un bruit de sanglots ; ce n'est qu'au bout d'un moment qu'il se rendit compte que c'était lui qui pleurait.

Et puis, d'un coup, tout fut terminé. Un étrange silence tomba sur l'esplanade. La foule s'était enfuie ; les victimes gisant sur le pavage ne gémissaient plus ; les dhiims, rassasiés, survolèrent une dernière fois la scène en vrombissant, puis prirent leur essor dans l'obscurité et disparurent, le Divin seul savait où.

Tremblant, bouleversé, Yarmuz Khitain s'éloigna lentement de l'entrée. Le parc était sauvé. Il se retourna et vit Vingole Nayila, les bras écartés et les yeux étincelants, tel un ange vengeur.

— Vous n'auriez pas dû faire cela, dit Khitain d'une voix tellement étouffée par l'horreur et l'émotion qu'il parvenait à peine à articuler.

— Ils auraient détruit le parc.

— C'est vrai, le parc est sauvé... Mais regardez... regardez...

— Je les ai prévenus, dit Nayila en haussant les épaules. Comment aurais-je pu les laisser saccager tout ce que nous avons bâti ici, simplement pour un peu de viande fraîche ?

— Vous n'auriez quand même pas dû faire cela.

— Vous croyez vraiment ? Je n'ai pas de regrets, Yarmuz. Pas l'ombre d'un regret.

Il réfléchit quelques instants.

— Ah, si, dit-il. Je regrette de n'avoir pas eu le temps de mettre quelques dhiims de côté, pour notre collection. Mais nous n'avions pas le temps et ils sont tous loin maintenant. Et je ne n'ai aucune envie de retourner à Borgax pour en chercher d'autres. C'est mon seul regret, Yarmuz. Je n'ai pas eu le choix, il me fallait les libérer. Ils ont sauvé le parc. Comment aurions-nous pu laisser ces fous le détruire ? Comment, Yarmuz ? Comment ?

Bien que le jour fût à peine levé, un soleil déjà vif éclairait les amples courbes de la vallée du Glayge quand Hissune, debout dès l'aurore, sortit sur le pont du bateau qui le ramenait vers le Mont du Château.

Au couchant, là où le fleuve faisait un grand méandre dans une région de gorges superposées, tout était noyé dans la brume, comme à l'aube des temps. Mais quand il tourna la tête vers l'orient, Hissune vit les toits paisibles de tuile rouge de la grande cité de Pendiwane luisant à la lumière du jour nouveau ; plus en amont la forme basse et sinueuse des quais de Makroprosopos commençait d'apparaître. Au-delà se trouvaient Apocrune, Stangard, Falls, Nimivan et les autres villes de la vallée, où vivaient cinquante millions d'âmes ou plus. Des cités heureuses où la vie était facile ; mais à présent la menace de troubles imminents planait sur ces villes et Hissune savait que tout le long du Glayge les gens attendaient en se posant des questions et en s'inquiétant.

Il avait envie d'étendre les bras vers eux de la proue du bateau, de les englober tous dans une étreinte chaleureuse et de leur crier : « Ne craignez rien ! Le Divin est avec nous ! Tout ira bien ! »

Mais était-ce vrai ?

Nul ne connaît la volonté du Divin. En l'absence de cette connaissance, il nous faut façonner notre destinée en accord avec ce que nous estimons juste. Tel le sculpteur, nous modelons notre existence dans le matériau brut de l'avenir, heure après heure, suivant le modèle que nous avons en tête. Et si le modèle est bon et le travail bien fait, le résultat semblera satisfaisant après le dernier coup de ciseau. Mais si le modèle est flou et le travail bâclé, les proportions manqueront d'élégance et l'équilibre ne sera pas atteint. Et si l'œuvre est ainsi imparfaite, pouvons-nous dire que c'était la volonté du Divin ? Ou est-ce plutôt que notre plan était mal conçu ?

Mon plan, se dit Hissune, ne doit pas être mal conçu. Et alors tout ira bien. Et l'on pourra dire que le Divin était avec nous.

Pendant tout le rapide voyage vers le nord, il l'affina et le perfectionna, laissant derrière lui Jerrik, Ghiseldorn et Sattinor où le Glayge traversait les premiers contreforts du Mont du Château. Lorsqu'il arriva à Amblemorn, la plus méridionale des Cinquante Cités du Mont, le plan à exécuter était clair et précis dans son esprit.

Il était impossible de continuer la remontée du fleuve, car c'était à Amblemorn que le Glayge se formait par la réunion de nombreuses rivières qui dégringolaient les pentes du Mont et aucun de ces affluents n'était navigable. C'est donc en flotteur qu'il poursuivit l'ascension, traversant le cercle des Cités des Pentes, celui des Cités Libres et celui des Cités Tutélaires, passant à Morvole, la patrie d'Elidath, à Normork, ses énormes murailles et sa grande porte, à Huyn, où les feuilles de tous les arbres étaient écarlates, cramoisies, rubis ou vermillon, à Greel, avec sa palissade de cristal et à Sigla Higher aux trois lacs verticaux. Et le convoi de flotteurs poursuivit sa route à vive allure jusqu'aux Cités Intérieures, Banglecode, Bombifale, Peritole et les autres.

— Je n'arrive pas à en croire mes yeux, dit Elsinome qui accompagnait son fils dans ce voyage.

Pas une seule fois, elle ne s'était aventurée hors du Labyrinthe et commencer sa découverte du monde par l'ascension du Mont du Château n'était pas une mince entreprise. Hissune remarqua avec plaisir qu'elle ouvrait de grands yeux d'enfant et elle semblait certains jours tellement repue de merveilles qu'elle pouvait à peine parler.

— Attends, disait-il, tu n'as encore rien vu.

Ils franchirent le col de Peritole pour déboucher dans la plaine de Bombifale où s'était déroulée la bataille décisive de la guerre de restauration, admirèrent de loin les extraordinaires flèches de la ville et atteignirent un cercle supérieur, celui des Cités Hautes. La route de montagne aux dalles rouges luisantes menait de Bombifale à High Morpin, traversait des prairies aux fleurs éblouissantes bordant la route de Grand Calintane et remontait jusqu'au Château de lord Valentin dont la masse

écrasante couronnait le sommet du Mont et étendait ses tentacules de brique et de maçonnerie dans toutes les directions, recouvrant les escarpements et les pics.

Quand son flotteur arriva à la Place Dizimaule, devant l'aile gauche du Château, Hissune constata avec étonnement qu'une délégation l'attendait pour lui souhaiter la bienvenue. Il y avait Stasilaine, Mirigant, Elzandir et leur suite. Mais Divvis n'était pas avec eux.

— Sont-ils venus t'acclamer comme Coronal ? demanda Elsinome. Hissune secoua la tête en souriant.

— J'en doute fort, dit-il.

Il s'avança vers eux sur les pavés de porcelaine verte en se demandant quels changements s'étaient produits pendant son absence. Divvis s'était-il proclamé Coronal ? Ses amis étaient-ils venus l'attendre pour lui conseiller de s'enfuir avant qu'il soit trop tard. Mais non, ils souriaient, ils se pressaient autour de lui et l'étreignaient avec joie.

— Quelles nouvelles ? demanda Hissune.

— Lord Valentin est vivant ! s'écria Stasilaine.

— Le Divin soit loué ! Et où est-il en ce moment ?

— À Suvrael, répondit Mirigant. Il est l'hôte du Palais Barjazid. C'est ce que disait le Roi des Rêves en personne et nous avons reçu aujourd'hui-même la confirmation du Coronal.

— À Suvrael ! répéta Hissune avec incrédulité, comme si on lui avait annoncé que Valentin s'était embarqué pour un continent inconnu au beau milieu de la Grande Mer ou même pour une autre planète. Mais pourquoi Suvrael ? Comment y est-il arrivé ?

— En quittant Piurifayne, il a rejoint la province de Bellatule, dit Stasilaine, et l'agressivité des dragons l'a empêché de faire voile vers le nord. En outre, Piliplok, comme vous devez le savoir, est en rébellion. Les habitants de Bellatule l'ont donc aidé à s'embarquer pour le continent méridional où il a conclu une alliance avec les Barjazid qui utiliseront leurs pouvoirs pour rétablir l'ordre sur la planète.

— Une démarche audacieuse.

— Assurément. Il doit bientôt s'embarquer pour l'Ile afin de s'entretenir avec la Dame.

— Et après ? demanda Hissune.

— Ce n'est pas encore décidé, dit Stasilaine en observant attentivement Hissune. La tournure des choses dans les mois qui viennent n'est pas encore claire.

— Je crois qu'elle l'est pour moi, dit Hissune. Où est Divvis ?

— Il est à la chasse aujourd'hui, dit Elzandir. Dans la forêt de Frangior.

— Tiens, fit Hissune. C'est un endroit maudit pour sa famille. N'est-ce pas là que son père lord Voriach a perdu la vie ?

— En effet, dit Stasilaine.

— J'espère qu'il sera plus prudent, dit Hissune. De grande tâches l'appellent. Et je m'étonne de voir qu'il n'est pas là, s'il savait que je revenais aujourd'hui du Labyrinthe. Va chercher le seigneur Divvis, ajouta-t-il en s'adressant à Alsimir. Dis-lui que le Conseil de Régence doit se réunir tout de suite et que je l'attends.

Puis il se retourna vers les autres.

— Dans mon excitation à vous revoir ici, messeigneurs, j'ai commis une grave incivilité. J'ai omis de vous présenter cette dame et je m'en repens. Voici ma mère, Elsinome, qui pour la première fois de sa vie contemple le monde qui s'étend en dehors du Labyrinthe.

— Messeigneurs, dit-elle.

Le rouge lui monta aux joues, mais elle ne manifesta ni gêne ni timidité.

— Le seigneur Stasilaine... le prince Mirigant... le duc Elzandir de Chorg...

Ils la saluèrent tour à tour avec un profond respect, presque comme s'il se fût agi de la Dame en personne. Et elle reçut ces marques de respect avec une grâce et une dignité qui firent frissonner Hissune d'un plaisir extrême.

— Que l'on conduise ma mère au Pavillon de la Dame Thiin, dit-il, et qu'on lui donne une suite digne d'une grande hiérarque de l'Ile. Je vous rejoindrai tous dans la salle du conseil dans une heure.

— Une heure ne suffira pas à Divvis pour revenir de la chasse, fit doucement Mirigant.

— C'est aussi mon opinion, dit Hissune en hochant la tête. Mais ce n'est pas ma faute si le seigneur Divvis a choisi ce jour pour aller à la chasse et il y a tant à dire et à faire que je crains que nous soyons obligés de commencer avant son retour. Partagez-vous mon avis, seigneur Stasilaine ?

— Absolument.

— Deux des trois régents sont donc d'accord. Cela suffit pour se réunir. Messeigneurs, à la salle du conseil dans une heure.

Ils étaient tous là quand Hissune, qui s'était changé et avait revêtu une nouvelle robe, pénétra dans la salle de réunion cinquante minutes plus tard. Prenant son siège à la table d'honneur à côté de Stasilaine, il parcourut du regard l'assemblée des princes.

— Je me suis entretenu avec Hornkast, dit-il, et j'ai vu de mes propres yeux le Pontife Tyeveras.

Il y eut des mouvements dans l'auditoire et la tension monta.

— Le Pontife vit encore, dit Hissune. Mais ce n'est pas une vie telle que vous ou moi l'entendons. Il ne parle plus et n'émet même plus les cris et les grognements par lesquels il s'exprimait ces derniers temps. Il vit dans un autre royaume, très loin, et je pense que c'est le royaume qui se trouve juste en deçà du Pont des Adieux.

— Va-t-il donc bientôt mourir ? demanda Nimian de Oundilmir.

— Oh, non, répondit Hissune. Pas encore. Ils peuvent, grâce à leurs sortilèges, l'empêcher encore pendant plusieurs années de faire la traversée. Mais je crois qu'il convient de ne plus les laisser retarder longtemps la traversée.

— C'est à lord Valentin de prendre cette décision, dit le duc d'Halanx.

Hissune acquiesça de la tête.

— Effectivement. J'y viendrai dans un petit moment.

Il se leva et se dirigea vers le planisphère. Il posa la main sur le cœur de Zimroel.

— Pendant mon voyage aller et retour au Labyrinthe, j'ai reçu régulièrement des dépêches. Je suis au courant de la déclaration de guerre faite par le Piurivar Faraataa et je sais que les Métamorphes, non contents de répandre les maladies qui

frappent les récoltes de Zimroel, ont lâché des hordes d'animaux terrifiants qui causent des ravages et sèment la terreur. Je suis au courant de la famine qui règne dans la région de Khintor, de la sécession de Piliplok et des émeutes à Nimoya. J'ignore par contre ce qui se passe à l'ouest de Dulorn et je pense que nul ne connaît la situation de ce côté-là de la vallée. Je sais également que le chaos existant à Zimroel va bientôt se communiquer à tout l'ouest d'Alhanroel et que les perturbations commencent à se faire sentir plus à l'est, jusqu'au pied du Mont. Face à tout cela, nous avons pris jusqu'alors très peu de mesures concrètes. Le gouvernement central semble avoir complètement disparu, les ducs de province se conduisent comme s'ils étaient totalement indépendants les uns et les autres et nous restons rassemblés au sommet du Mont du Château, au-dessus des nuages.

— Que proposez-vous ? demanda Mirigant.

— Plusieurs choses. D'abord de lever une armée pour occuper les frontières de Piurifayne, encercler toute la province et pénétrer dans la jungle afin de mettre la main sur Faraataa et ses fidèles, ce qui, je vous l'accorde, ne sera pas une tâche aisée.

— Et qui commandera cette armée ? demanda le duc d'Halanx.

— Permettez-moi d'y revenir un peu plus tard, dit Hissune.

— Poursuivons. Il nous faut une seconde armée, également recrutée à Zimroel, afin d'occuper Piliplok – pacifiquement si possible, sinon par la force – et d'y restaurer la fidélité au gouvernement central. En troisième lieu, il nous faut organiser une réunion de tous les responsables provinciaux afin de mettre sur pied une distribution rationnelle des vivres, de sorte que les provinces qui n'ont pas encore été touchées partagent avec celles qui souffrent de disette, en précisant, bien entendu, que nous demandons des sacrifices mais rien d'intolérable. Les provinces qui refuseront de partager, s'il y en a, subiront une occupation militaire.

— Cela fait beaucoup d'armées, dit Manganot, pour une société dans laquelle la tradition militaire est si peu importante.

— Quand nous avons eu besoin d'armées, répliqua Hissune, nous avons réussi à en lever. C'était vrai à l'époque de lord

Stiamot et pendant la guerre de restauration de lord Valentin. Ce sera encore le cas, car nous n'avons pas le choix. Mais je ferais remarquer qu'il existe déjà plusieurs armées irrégulières placées sous le commandement des différents usurpateurs qui se sont proclamés Coronal. Nous pouvons utiliser ces armées et les nouveaux Coronals eux-mêmes.

— Utiliser ces traîtres ? s'écria le duc d'Halanx.

— Nous servir de tous ceux qui pourront nous être utiles, dit Hissune. Nous leur proposerons de se joindre à nous ; nous leur offrirons un rang élevé, mais pas aussi élevé, je le crains, que celui auquel ils se sont promus eux-mêmes ; et nous leur ferons clairement comprendre que s'ils ne se montrent pas coopératifs, ils seront supprimés.

— Supprimés ? demanda Stasilaine.

— C'est bien le terme que je voulais employer.

— Dominin Barjazid lui-même a été pardonné et renvoyé à ses frères. Ôter la vie à quelqu'un, même à un traître...

— N'est pas une mince affaire, dit Hissune. J'ai l'intention de me servir de ces hommes, pas de les tuer. Mais je pense qu'il faudra nous débarrasser d'eux s'ils refusent. Mais nous débattons de ce point une autre fois, si vous le voulez bien.

— Vous avez l'intention de vous servir de ces hommes, intervint le prince Nimian de Dundilmir. N'est-ce pas là parole de Coronal ?

— Non, dit Hissune. Je parle comme l'un des deux hommes entre lesquels, avec votre accord, le choix sera effectué. Et en l'absence regrettable du seigneur Divvis, je m'exprime peut-être avec trop d'impétuosité. Mais permettez-moi de vous dire ceci : j'ai longuement réfléchi à ce plan d'action et je ne vois pas d'autre solution, quel que soit celui qui détient le pouvoir.

— C'est lord Valentin qui détient le pouvoir, dit le duc d'Halanx.

— En tant que *Coronal* rétorqua Hissune. Mais je pense que nous sommes d'accord pour estimer que dans la crise actuelle, il nous faut, outre un Coronal, un Pontife en pleine possession de ses moyens. On m'a dit que lord Valentin est en route vers l'Ile où il va s'entretenir avec la Dame. Je me propose de faire le même trajet et de discuter avec le Coronal pour essayer de le

persuader d'accéder au pontificat. S'il se rallie à mes arguments, il fera alors connaître son désir pour le choix de son successeur. Je pense que le nouveau Coronal devra assumer la tâche de pacifier Piliplok et Ni-moya et de ranger les faux Coronals sous son autorité. Et je propose que celui qui n'aura pas été choisi prenne le commandement de l'armée qui envahira le territoire Métamorphe. Peu importe à qui, de Divvis ou de moi, reviendra la couronne, mais il est essentiel que nous entrions immédiatement en campagne pour nous atteler au rétablissement de l'ordre qui se fait attendre depuis trop longtemps.

— Voulez-vous une pièce d'un royal pour jouer cela à pile ou face ? dit soudain une voix venant de la porte.

Couvert de sueur, mal rasé et portant encore sa tenue de chasse, Divvis s'avança vers Hissune.

— Je me réjouis de vous revoir, seigneur Divvis, dit Hissune en souriant.

— Je regrette d'avoir manqué une grande partie de cette réunion, prince Hissune. C'est donc aujourd'hui que nous formons des armées et que nous choisissons un Coronal ?

— C'est à lord Valentin de choisir le Coronal, répliqua calmement Hissune. Après quoi, il nous incombera à tous deux de former et de conduire les armées. Et je pense que nous n'aurons pas de sitôt le loisir de nous adonner à des passe-temps tels que la chasse.

Il montra le siège vide à côté du sien à la table d'honneur.

— Voulez-vous prendre place, seigneur Divvis ? J'ai fait devant cette assemblée quelques propositions que je vous répéterai volontiers si vous m'accordez quelques instants. Puis il nous faudra prendre un certain nombre de décisions. Voulez-vous vous asseoir et m'écouter, seigneur Divvis ? Voulez-vous vous asseoir ?

Il fallait donc prendre la mer une fois encore. Dans la fournaise et les brumes de chaleur, avec le vent brûlant de Suvrael dans le dos et un courant violent et incessant qui poussait rapidement les navires vers le nord, Valentin sentait d'autres courants, des turbulences, qui agitaient son âme. Les paroles d'Hornkast lors du banquet donné dans le Labyrinthe résonnaient encore en lui, comme s'il les avait entendues la veille et non ce qui lui semblait être mille ans auparavant.

Le Coronal est l'incarnation de Majipoor. Le Coronal est Majipoor personnifiée. Il est le monde et le monde est le Coronal.

Oui. Oui.

Et en parcourant d'un bout à l'autre la surface de la planète, du Mont du Château au Labyrinthe, du Labyrinthe à l'Île du Sommeil, de l'Île à Piliplok, puis à Piurifayne et Bellatule, de Bellatule à Suvrael et maintenant de Suvrael à l'Île de nouveau, l'esprit de Valentin s'était ouvert de plus en plus largement au martyre de Majipoor et il était devenu de plus en plus réceptif aux souffrances, aux désordres, à la folie et à l'horreur qui meurtrissaient la plus heureuse et la plus paisible des planètes. Nuit et jour, il était submergé par les plaintes de vingt milliards d'âmes tourmentées. Et c'était de bon cœur qu'il les recevait, avidement qu'il acceptait et absorbait tout ce que Majipoor avait à déverser en lui et volontiers qu'il cherchait les moyens d'apaiser cette douleur. Mais la tension l'épuisait. Trop de choses affluaient en lui ; il ne pouvait tout traiter et assimiler et se sentait souvent dérouté et écrasé. Et il n'y avait pas moyen d'y échapper, car il était une Puissance du royaume et c'était une tâche qui lui incombait et à laquelle il ne pouvait se dérober.

Il avait passé tout l'après-midi seul sur le pont, le regard fixé droit devant lui, et nul n'avait osé l'approcher, pas même Carabella, tant la sphère dans laquelle il s'était isolé était

impénétrable. Quand, au bout d'un certain temps, elle se décida à le rejoindre, ce fut timidement, avec hésitation et en silence. Il lui sourit et l'attira vers lui. Il garda sa hanche contre la sienne, son épaule dans le creux de son bras mais ne parla pas, car il était passé dans un royaume où les mots n'avaient pas cours, où il se sentait calme et où les parties érodées de son esprit pouvaient commencer de se reconstituer. Il savait qu'il pouvait lui faire confiance et qu'elle ne le dérangerait pas.

Au bout d'un long moment, elle regarda vers le couchant et la surprise lui fit retenir son souffle. Mais elle garda le silence.

— Qu'as-tu vu, mon amour ? demanda Valentin d'une voix lointaine.

— Une forme à l'horizon. La silhouette d'un dragon, je crois.

Il ne répondit pas.

— Est-ce possible, Valentin ? demanda-t-elle. On nous a assuré qu'il n'y aurait pas de dragons dans ces eaux à cette époque de l'année. Mais qu'est-ce donc que je vois ?

— Tu vois un dragon.

— On nous avait dit qu'il n'y en aurait pas. Mais je suis sûre que c'en est un. C'est quelque chose de sombre et de gros. Qui nage dans la même direction que nous. Valentin, comment peut-il y avoir un dragon ici ?

— Les dragons sont partout, Carabella.

— Est-ce que je me fais des idées ? Ce n'est peut-être qu'une ombre sur la mer... une masse d'algues flottantes, peut-être...

— C'est un dragon que tu vois, dit-il en secouant la tête. Un roi des dragons, l'un des très gros.

— Tu dis cela sans même avoir regardé, Valentin.

— Oui. Mais le dragon est là.

— Tu le sens ?

— Oui, je le sens. La grande et lourde présence d'un dragon. La force de son esprit. Cette intelligence puissante. Je l'ai senti avant que tu dises quoi que ce soit.

— Tu sens tellement de choses maintenant, dit-elle.

— Trop, dit Valentin.

Il continua à regarder vers le nord. L'âme vaste du dragon pesait sur la sienne. Sa sensibilité s'était accrue pendant ces mois de tension ; il était maintenant capable de projeter son

esprit presque sans effort ; il avait en réalité de la peine à se retenir de le faire. Qu'il fût dans l'état de veille ou de sommeil, il s'enfonçait profondément dans l'âme de la planète. La distance ne semblait plus être un obstacle. Il percevait tout, jusqu'aux pensées amères des Changeformes et aux lentes pulsations des dragons de mer.

— Que veut le dragon ? demanda Carabella. Va-t-il nous attaquer, Valentin ?

— J'en doute.

— Peux-tu en être sûr ?

— Je ne suis sûr de rien, Carabella.

Il projeta son esprit dans la direction du grand animal, essayant d'entrer en contact avec lui. Et pendant un instant, il y eut une sorte de contact, une sensation d'ouverture, d'union. Puis il se sentit écarté comme par une main puissante mais sans dédain ni mépris. Comme si le dragon lui disait : *pas maintenant, pas ici, pas encore*.

— Comme tu as l'air bizarre, dit-elle. Le dragon va nous attaquer ?

— Non. Non.

— Tu donnes l'impression d'avoir peur.

— Non, je n'ai pas peur. J'essaie simplement de comprendre. Mais je ne sens aucun danger. Rien que la vigilance de cet esprit puissant qui nous surveille...

— Peut-être pour envoyer des rapports aux Changeformes ?

— C'est possible.

— Si les dragons et les Changeformes sont alliés contre nous...

— C'est ce que soupçonne Deliamber, d'après le témoignage de quelqu'un qu'il n'est plus possible d'interroger. Mais je pense que c'est peut-être un peu plus compliqué que cela. Je crois qu'il nous faudra longtemps pour comprendre ce qui lie les Changeformes et les dragons de mer. Mais je te le répète, je ne sens pas de danger.

Elle le considéra un moment en silence.

— Tu parviens vraiment à lire dans l'esprit du dragon ?

— Non. Non. Je sens l'esprit du dragon. Sa présence. Mais je ne lis pas dans son esprit. Le dragon est un mystère pour moi,

Carabella. Plus je m'efforce de l'atteindre, plus il me repousse aisément.

— Il change de direction. Il commence à s'éloigner de nous.

— Oui. Je sens qu'il ferme son esprit... qu'il m'en interdit l'accès, qu'il se retire.

— Que voulait-il, Valentin ? Qu'a-t-il appris ?

— J'aimerais bien le savoir.

Il s'agrippa à la rambarde, tremblant, épuisé. Carabella posa la main sur la sienne pendant quelques instants et la serra. Puis elle s'écarta et ils demeurèrent silencieux.

Il ne comprenait pas. Il comprenait si peu de chose. Et pourtant il était essentiel qu'il comprit. Il était le seul à pouvoir mettre un terme aux bouleversements et réaliser l'unité de la planète ; de cela, il était persuadé. Lui seul pouvait rétablir la concorde entre les forces en conflit. Mais comment ? Comment ?

Quand, des années auparavant, la mort brutale de son frère avait fait de lui un souverain, il avait assumé ce fardeau sans un murmure, s'y donnant totalement, bien qu'il eût souvent l'impression d'être à la remorque du char de l'État. Mais il avait au moins reçu l'éducation qui doit être celle d'un monarque. Il commençait maintenant à croire que Majipoor exigeait de lui qu'il devînt un dieu et il n'avait pas reçu l'éducation pour cela.

Il sentait que le dragon était encore là, quelque part, pas très loin. Mais il ne pouvait pas véritablement entrer en communication avec lui et au bout d'un moment il renonça. Il resta immobile jusqu'à la tombée de la nuit, regardant vers le nord comme s'il s'attendait à voir l'Ile du Sommeil briller dans les ténèbres comme un fanal.

Mais l'Ile était encore à plusieurs jours de mer. Ils n'étaient qu'à la latitude de la grande péninsule appelée Stoienzar. La route de Tolaghai à l'Ile qui traversait la Mer Intérieure passait au large d'Alhanroel – doublait plus précisément la pointe de Stoienzar – avant de contourner l'archipel de Rodamaunt jusqu'au port de Numinor. Cette route profitait pleinement des vents dominants du sud et du violent courant de Rodamaunt. Il était beaucoup plus rapide de faire la traversée de Suvrael à l'Ile que dans le sens contraire.

Ce soir-là, les discussions roulèrent sur le dragon. Normalement, les dragons abondaient en hiver dans ces eaux, car ceux qui avaient survécu à la saison de chasse automnale avaient coutume de longer la côte de Stoienzar dans leur migration vers la Grande Mer. Mais ce n'était pas l'hiver. Et comme Valentin et les autres avaient déjà eu l'occasion de le remarquer, les dragons suivaient cette année-là un étrange itinéraire, obliquant vers le nord après être passés au large de la côte occidentale de l'Ile et se dirigeant vers quelque mystérieux rendez-vous dans les mers polaires. Mais il semblait maintenant y avoir des dragons un peu partout et nul ne savait pourquoi. Enfin, pas moi, se dit Valentin. Certainement pas moi.

Il restait tranquillement au milieu de ses amis, parlant peu, réparant ses forces.

La nuit, allongé aux côtés de Carabella, il écoutait les voix de Majipoor. Il les entendait clamer leur faim à Khintor et gémir de crainte à Pidruïd ; il entendait les cris furieux des membres des forces irrégulières courant dans les rues pavées de Velathys, et les aboiements des orateurs de rue à Alaisor. Il entendait son nom, crié par cinquante millions de voix. Il entendait les Métamorphes savourant dans leur jungle humide le triomphe dont ils étaient assurés et les dragons s'appelant avec des sonorités graves au fond des océans.

Il percevait aussi le contact de la main froide de sa mère sur son front. « Tu seras bientôt avec moi, Valentin, disait la Dame, et je t'apporterai le bien-être. » Puis c'était au tour du Roi des Rêves de venir le voir. « Ami Coronal, disait-il, je parcourrai le monde cette nuit pour chercher nos ennemis et si je peux les forcer à ployer le genou, je le ferai. » Cela le rassurait, jusqu'à ce que les cris de désarroi et de souffrance recommencent. Puis c'était le chant des dragons de mer, puis les chuchotements des Métamorphes. Et l'aube arrivant, Valentin se levait et sortait de son lit plus fatigué que lorsqu'il y était entré.

Mais quand les navires eurent doublé la pointe de Stoienzar et pénétré dans les eaux qui séparaient Alhanroel de l'Ile, le malaise de Valentin commença à se dissiper. Le bombardement d'angoisse provenant de toutes les régions de la planète ne cessa pas, mais dans ces parages le pouvoir de la Dame était

souverain et augmentait de jour en jour. Valentin la sentait près de lui en esprit, l'aidant, le guidant et le réconfortant. À Suvrael, obligé de faire face au pessimisme du Roi des Rêves, il avait exprimé avec éloquence sa conviction que la planète pouvait être réunifiée. « Il n'y a pas d'espoir », disait Minax Barjazid, à quoi Valentin répondait : « Si, mais il faut le saisir. Je vois ce qu'il faut faire. » « Il n'y a rien à faire, tout est perdu », disait le Barjazid, à quoi Valentin répondait : « Suivez-moi et je vous montrerai. » Il avait enfin réussi à arracher Minax à sa résignation et à obtenir son soutien réticent. La lueur d'espoir que Valentin avait trouvée à Suvrael avait perdu tout son éclat au cours de la traversée de la Mer Intérieure, mais elle semblait recommencer à briller.

L'Ile était maintenant toute proche. Elle s'élevait de jour en jour plus haut sur l'horizon et le matin, quand le soleil levant en éclairait la face orientale, les remparts calcaires offraient un spectacle éblouissant, rose pâle aux premières lueurs du jour, puis d'une surprenante teinte écarlate aux reflets dorés de plus en plus marqués jusqu'à ce qu'enfin, quand le soleil avait pris son essor, éclate la splendeur d'une blancheur absolue, une blancheur qui se propageait sur les flots comme un coup de cymbales géantes et la montée soutenue d'une ample mélodie.

À l'arrivée au port de Numinor la Dame l'attendait dans la maison connue sous le nom des Sept Murs. Une fois encore, la hiérarque Talinot Elsude conduisit Valentin dans la Salle Émeraude ; une fois encore, il trouva sa mère debout entre les tanigales en pot, souriante, les bras tendus vers lui.

Mais il vit que depuis la dernière fois où ils s'étaient rencontrés dans la même pièce, à peine un an plus tôt, des changements stupéfiants et navrants s'étaient produits en elle. Ses cheveux bruns étaient maintenant semés de blanc ; l'éclat chaleureux de ses yeux s'était terni et était devenu presque froid ; et les outrages du temps commençaient même à devenir visibles dans son port royal. Les épaules tombantes, la tête un peu enfoncée et projetée en avant, celle qui naguère ressemblait à une déesse était lentement en train de se transformer en une vieille femme, tout à fait mortelle.

Ils s'étreignirent. Elle semblait être devenue si légère que le moindre souffle de vent risquait de l'emporter. Ils burent une coupe de vin doré frais et il lui raconta ses pérégrinations à Piurifayne, son voyage à Suvrael, sa rencontre avec Dominin Barjazid et lui confia le plaisir qu'il avait éprouvé en voyant que son ancien ennemi avait retrouvé sa santé mentale et sa fidélité à la couronne.

— Et le Roi des Rêves ? demanda-t-elle. Était-il cordial ?

— On ne peut plus. Il y avait entre nous une chaleur qui m'a fort étonné.

— Les Barjazid sont rarement sympathiques. Je présume que cela tient à la nature de leur vie sur ce continent et aux terribles responsabilités qui sont les leurs. Mais ce ne sont pas les monstres pour lesquels ils passent communément. Ce Minax est un homme farouche – je le lis dans son âme quand nos esprits se rencontrent, ce qui n'est pas fréquent – mais il est courageux et vertueux.

— Il a une vision pessimiste de l'avenir mais il m'a promis son soutien sans réserve à tout ce que nous serons obligés de faire. Il est en ce moment en train de fouailler le monde de ses messages les plus puissants dans l'espoir de mettre un frein à la folie.

— Je m'en suis rendu compte, dit la Dame. J'ai senti, ces dernières semaines, les ondes de son pouvoir émanant de Suvrael comme je ne les avais jamais perçues. Il a lancé une grande offensive. Moi aussi, à ma manière plus calme. Mais ce ne sera pas suffisant. Le monde est devenu fou, Valentin. L'étoile de nos ennemis monte et la nôtre pâlit ; la faim et la peur règnent sur la planète à la place du Pontife et du Coronal. Tu le sais. Tu sens cette folie qui pèse et déferle sur toi, et menace de tout balayer sur son passage.

— Crois-tu que nous allons échouer, mère ? Est-ce bien ce que tu veux me dire ? Toi, la source de l'espoir et du réconfort !

Une étincelle de son inflexible courage d'antan brilla dans les yeux de la Dame.

— Je n'ai pas parlé d'échec. J'ai seulement dit que le Roi des Rêves et la Dame de l'Ile ne peuvent à eux deux endiguer le torrent de folie.

— Il y a une troisième Puissance, mère. Ou bien me crois-tu incapable de mener cette guerre ?

— Tu es capable de tout ce que tu désires accomplir, Valentin. Mais même trois Puissances ne suffisent pas. Un gouvernement bancal ne peut faire face à une crise telle que celle qui nous frappe en ce moment.

— Bancal ?

— Il repose sur trois pieds. Il devrait y en avoir quatre. Il est temps de laisser le vieux Tyeveras goûter le repos éternel.

— Mère...

— Combien de temps vas-tu te dérober à tes responsabilités ?

— Je ne me dérobe à rien, mère ! Mais si je vais me cloîtrer dans le Labyrinthe, à quoi cela servira-t-il ?

— Crois-tu qu'un Pontife soit inutile ? Si tu le crois, tu dois avoir une curieuse opinion de l'État.

— Je suis conscient de la valeur qu'a le Pontife.

— Et pourtant tout ton règne s'est déroulé sans que tu en aies un.

— Ce n'est pas ma faute si Tyeveras était déjà sénile quand j'ai été élevé sur le trône. Qu'aurais-je dû faire ? M'installer au Labyrinthe aussitôt après être devenu Coronal ? Je n'ai pas eu de Pontife parce qu'on ne m'en a pas donné. Et le moment n'était pas propice pour que je prenne la place de Tyeveras. J'avais des tâches plus visibles à accomplir. C'est encore le cas.

— Tu dois donner un Pontife à Majipoor, Valentin.

— Pas encore. Pas encore.

— Combien de temps vas-tu répéter cela ?

— Je dois continuer à me montrer. Je veux entrer en contact d'une manière ou d'une autre avec la Danipiur, mère, et l'amener à se liguer avec moi contre ce Faraataa, notre ennemi, qui est prêt à ravager toute la planète sous prétexte de la rendre à son peuple. Si je suis dans le Labyrinthe, comment pourrais-je...

— Tu veux dire que tu comptes retourner à Piurifayne ?

— Cela se solderait encore par un échec. Mais je considère malgré tout qu'il est essentiel de négocier avec les Métamorphes. La Danipiur doit comprendre que je ne suis pas comme les souverains du passé, que je reconnais d'autres

vérités. Que je crois profondément que nous ne pouvons plus étouffer les Métamorphes dans l'âme de Majipoor mais qu'il nous faut les reconnaître, les accepter en notre sein et les intégrer dans la collectivité.

— Et cela ne peut être réalisé que tant que tu seras Coronal ?

— J'en suis convaincu, mère.

— Eh bien, reconsidère tes convictions, dit la Dame d'un ton inexorable. S'il s'agit vraiment de convictions et non d'une simple répugnance pour le Labyrinthe.

— Je déteste le Labyrinthe et n'en fais pas mystère. Je m'y rendrai, avec docilité à défaut de plaisir, quand le moment sera venu. Mais ce n'est pas encore pour aujourd'hui. L'heure est peut-être proche, mais elle n'est pas encore arrivée.

— Pourvu qu'elle ne soit pas longue à venir. Accorde enfin le repos à Tyeveras, Valentin. Et le plus tôt possible.

Faraataa estimait que cette demande d'entrevue de la Danipiur devait être savourée comme un triomphe, aussi modeste fût-il. Après toutes ces années où il avait vécu en paria, errant misérablement dans la jungle, toutes ces années où il avait essuyé des quolibets quand il n'était pas purement et simplement ignoré, la Danipiur venait de l'inviter avec courtoisie et diplomatie à lui rendre visite à la Maison de ville à Ilirivoyne.

Il avait d'abord été tenté de lui proposer avec condescendance de se déplacer elle-même et de venir le voir à la Nouvelle Velalisier. Elle n'était après tout qu'une simple fonctionnaire tribale dont le titre n'existait pas avant l'Exil, alors que lui, par acclamation de la multitude, était le Prince À Venir et le Roi Qui Est, qu'il s'entretenait quotidiennement avec les rois des eaux et qu'on lui vouait une fidélité beaucoup plus profonde que celle à laquelle la Danipiur pouvait prétendre. Mais après avoir réfléchi, il décida qu'il serait beaucoup plus efficace d'entrer dans Ilirivoyne à la tête de ses milliers de fidèles afin de montrer à la Danipiur et à tous ses laquais de quel pouvoir il disposait ! C'est ainsi qu'il accepta de se rendre à Ilirivoyne.

La capitale dans son nouveau site avait un air provisoire et inachevé. On avait comme à l'accoutumée choisi un endroit dégagé dans la forêt à proximité d'un cours d'eau important. Mais les rues n'étaient que des sentiers à peine dessinés, les maisons d'osier n'avaient guère de décorations, leur toit semblait avoir été assemblé en hâte, l'esplanade de la Maison de ville n'était que partiellement aplanie et les plantes rampantes se tortillaient et s'enchevêtraient sur tout le terrain. La seule construction qui rappelât l'ancienne Ilirivoyne était la Maison de ville. Comme le voulait la coutume, on avait transporté le bâtiment depuis son ancien emplacement et on l'avait reconstruit au centre de l'agglomération où il dominait tout.

Haut de trois étages, composé d'un assemblage de branches luisantes de bannikop, la façade constituée de lattes d'acajou des marais polies, il surplombait les huttes sommaires des Piurivars d'Iilrivoyne comme un palais. Mais quand nous aurons traversé la mer et restauré Velalisier, songea Faraataa, nous construirons un vrai palais de marbre et d'ardoise qui sera la nouvelle merveille du monde et nous le décorerons avec le butin pris dans le Château de lord Valentin. Et alors la Danipiur s'humiliera devant moi !

Mais il tenait pour l'instant à respecter le protocole. Il se présenta devant la Maison de ville et effectua les cinq Transformations de l'Obédience : le Vent, les Sables, la Lame, le Flot, la Flamme. Il conserva la forme de la Cinquième Transformation jusqu'à ce que la Danipiur apparaisse. Elle parut surprise, très fugitivement, par le nombre de fidèles qui l'avaient accompagné à Iilrivoyne ; ils remplissaient l'esplanade et débordaient au-delà des limites de la capitale. Mais elle recouvra rapidement son sang-froid et lui souhaita la bienvenue en effectuant les Trois Transformations du Consentement : l'Étoile, la Lune et la Comète. Après cette dernière, Faraataa reprit son apparence normale et la suivit à l'intérieur du bâtiment. C'était la première fois qu'il pénétrait dans la Maison de ville.

La Danipiur était froide, distante et digne. Faraataa se sentait très légèrement intimidé – n'exerçait-elle pas sa charge depuis qu'il était né ? – mais il retrouva très vite la maîtrise de lui-même. Il savait que son attitude hautaine et son assurance extrême n'étaient que des défenses.

Elle lui offrit un repas de calimbots et de ghumba et lui proposa une coupe de vin pâle couleur de lavande qu'il considéra avec déplaisir, le vin n'étant pas une boisson consommée chez les anciens Piurivars. Il refusa d'en boire et même de lever sa coupe en l'honneur de son hôte, ce qui ne passa pas inaperçu.

Quand les formalités furent terminées, la Danipiur s'adressa à lui d'un ton bourru.

— Je n'aime pas plus que vous Ceux Qui Ne Changent pas, Faraataa. Mais ce que vous cherchez à faire est irréalisable.

- Qu'est-ce que je cherche à faire ?
- À les chasser de la surface de la planète.
- Vous trouvez cela irréalisable ? dit-il d'une voix où perçait une légère curiosité. Et pourquoi donc ?
- Ils sont vingt milliards. Où iront-ils ?
- N'y a-t-il pas d'autres planètes dans l'univers ? C'est de là qu'ils sont venus, qu'ils y retournent.

Elle se caressa le menton du bout des doigts. Un geste négatif qui exprimait l'amusement et le dédain. Mais Faraataa ne laissa pas l'irritation le gagner.

— Quand ils sont arrivés, dit la Danipiur, ils étaient très peu nombreux. Mais maintenant ils sont des milliards et il n'y a plus guère d'échanges entre Majipoor et les autres planètes. Avez-vous une idée du temps qu'il faudrait pour transporter les vingt milliards d'habitants de cette planète ? Si un vaisseau spatial transportant dix mille passagers partait toutes les heures, je pense que nous ne serions jamais débarrassés d'eux tous, car ils doivent se reproduire plus vite que ce qu'un vaisseau peut transporter.

— Alors qu'ils restent ici et nous continuerons à leur faire la guerre. Ils s'entretueront pour manger, au bout d'un certain temps il n'y aura plus de nourriture et ceux qui resteront mourront de faim. Leurs cités deviendront des villes fantôme et nous en aurons fini à jamais avec eux.

La Danipiur porta de nouveau les doigts à son menton.

— Vingt milliards de cadavres ? Faraataa, Faraataa, soyez raisonnable ! Comprenez-vous ce que cela signifierait ? Il y a beaucoup plus d'habitants dans la seule ville de Ni-moya que dans tout le territoire Piurifayne... et combien d'autres villes y a-t-il ? Songez à la puanteur de tous ces cadavres ! Songez aux maladies répandues par une telle quantité de chair en décomposition !

— Il n'y aura guère de chair s'ils sont tous morts de faim. Il n'y aura pas grand-chose qui se décomposera.

— Vous êtes trop frivole, Faraataa.

— Moi ? Eh bien, soit, je suis trop frivole. Mais à ma manière frivole, j'ai ébranlé l'opresseur sous la botte duquel nous étions

écrasés depuis quatorze mille ans. À ma manière frivole, j'ai provoqué le chaos chez eux. À ma manière...

— Faraataa !

— J'ai accompli beaucoup de choses à ma manière frivole, Danipiur. Pas seulement en me passant de votre aide mais, en fait, malgré votre opposition directe la plupart du temps. Et maintenant...

— Écoutez-moi, Faraataa ! Vous avez libéré des forces puissantes, c'est vrai, et vous avez ébranlé Ceux Qui Ne Changent Pas d'une manière que je croyais impossible. Mais le moment est venu pour vous de marquer un temps d'arrêt et de réfléchir aux ultimes conséquences de ce que vous avez déclenché.

— Je l'ai fait, répliqua-t-il. Nous allons reconquérir notre monde.

— Peut-être. Mais à quel prix ? Vous avez répandu des maladies sur leurs terres... mais croyez-vous que l'on pourra facilement les juguler ? Vous avez conçu des animaux monstrueux que vous avez mis en liberté. Et vous vous proposez maintenant de laisser pourrir des milliards de cadavres sur la planète. Voulez-vous sauver notre monde, Faraataa, ou voulez-vous le détruire ?

— Les maladies disparaîtront d'elles-mêmes quand les végétaux auxquels elles s'attaquent et qui pour la plupart ne nous sont pas utiles auront péri. Les nouveaux animaux sont rares et le monde est vaste. De plus, les scientifiques m'assurent qu'ils sont incapables de se reproduire. Nous serons donc débarrassés d'eux quand ils auront accompli leur œuvre. Et je redoute moins que vous ces corps en décomposition. Les oiseaux nécrophages feront des festins et nous bâtirons des temples avec les piles d'ossements qui resteront. La victoire est à nous, Danipiur. Nous avons reconquis notre monde.

— Vous êtes trop sûr de vous. Ils n'ont pas encore commencé à riposter... Et s'ils le font, Faraataa, et s'ils le font ? Je vous demande de garder en mémoire ce que lord Stiamot a accompli contre nous.

— Il a fallu trente ans à lord Stiamot pour achever sa conquête.

— Oui, dit la Danipiur, mais ses armées n'étaient pas grandes. Maintenant Ceux Qui Ne Changent Pas sont beaucoup plus nombreux que nous.

— Mais nous avons maintenant la possibilité de lancer contre eux des maladies et des monstres, ce qui n'était pas le cas du temps de lord Stiamot. Leur nombre tournera à leur désavantage quand leurs sources d'approvisionnements seront taries. Comment pourront-ils nous combattre pendant trente jours – ne parlons pas de trente ans – si la famine disloque leur civilisation ?

— Des guerriers affamés peuvent se battre avec plus de bravoure que des soldats trop bien nourris.

— Des guerriers ? dit Faraataa en riant. Quels guerriers ? Ce que vous dites est absurde, Danipiur. Nos ennemis sont mous.

— À l'époque de lord Stiamot...

— C'était il y a huit mille ans. Depuis cette époque, la vie a été très facile pour eux et ils sont devenus un peuple de niais et de couards. Et le plus niais de tous est bien leur lord Valentin, cet imbécile heureux avec sa sainte horreur de la violence. Qu'avons-nous à redouter d'un tel monarque qui refuse de verser le sang ?

— Je suis d'accord, nous n'avons rien à redouter de lui. Mais nous pouvons nous servir de lui, Faraataa. Et c'est ce que je compte faire.

— De quelle manière ?

— Vous savez que son rêve est d'arriver à un accord avec nous.

— Je sais, dit Faraataa, qu'il est entré dans Piurifayne en espérant stupidement négocier avec vous et que vous avez eu la sagesse d'éviter de le rencontrer.

— Il est venu offrir son amitié, c'est vrai. Et c'est vrai aussi que je l'ai évité. J'avais besoin d'en savoir plus long sur vos intentions avant d'entrer en pourparlers avec lui.

— Maintenant vous connaissez mes intentions.

— Oui. Et je vous demande de cesser de répandre ces maladies et de m'apporter votre soutien quand je rencontrerai le Coronal. Votre action menace mes desseins.

— Quels sont vos desseins ?

— Lord Valentin est différent des autres Coronals que j'ai connus. C'est, comme vous l'avez dit, un imbécile heureux, un homme doux n'ayant aucun goût pour les tueries. Son horreur de la guerre le rend souple et malléable. Je compte obtenir de lui des concessions qu'aucun de ses prédécesseurs ne nous auraient jamais faites. Le droit de nous installer de nouveau à Alhanroel, celui de reprendre possession de la ville sainte de Velalisier, une voix au gouvernement, en bref, une égalité politique totale à l'intérieur de la structure sociale de Majipoor.

— Il vaudrait mieux détruire entièrement cette structure et nous installer où nous le désirons sans demander la permission à quiconque !

— Mais vous devez comprendre que c'est impossible. Vous ne pouvez ni chasser vingt milliards d'individus de cette planète ni les exterminer. Ce que nous *pouvons* faire, c'est vivre en paix avec eux. Et Valentin représente notre chance de faire la paix, Faraataa.

— La paix ! Quel mot haïssable et mensonger ! La *paix* ! Oh, non, Danipiur, je ne veux pas la paix. Ce n'est pas la paix qui m'intéresse mais la victoire. Et la victoire sera à nous.

— Cette victoire à laquelle vous aspirez sera notre perte à tous, répliqua la Danipiur.

— Je ne pense pas. Et je pense que vos négociations avec le Coronal ne vous mèneront nulle part. S'il vous accorde les concessions que vous voulez lui demander, ses princes et ses ducs le renverseront et le remplaceront par un homme plus cruel et qu'adviendra-t-il alors de nous ? Non, Danipiur, je dois poursuivre la guerre jusqu'à ce que Ceux Qui Ne Changent Pas aient entièrement disparu de la surface de la planète. Toute autre solution signifiera la perpétuation de notre esclavage.

— Je vous l'interdis.

— Interdis ?

— Je suis la Danipiur !

— Certes. Mais qu'est-ce que cela représente ? Je suis le Roi Qui Est dont parlaient les prophéties. Comment pouvez-vous m'interdire quoi que ce soit ? Ceux Qui Ne Changent Pas eux-mêmes tremblent devant moi. Je les détruirai, Danipiur. Et si vous vous opposez à moi, je vous détruirai aussi.

Il se leva et d'un revers de la main renversa la coupe de vin qu'il n'avait pas touchée, répandant le contenu sur la table. Arrivé à la porte, il s'arrêta et se retourna. Il prit furtivement la forme de la Rivière en signe de défi et de mépris. Puis il reprit son apparence normale.

— La guerre continuera, dit-il. Je vous permets pour l'instant de conserver votre dignité mais je vous mets en garde contre toute tentation perfide d'ouvertures de négociations avec l'ennemi. Quant à votre lord Valentin, je ne donne pas cher de sa peau. Son sang servira à purifier les Tables des Dieux le jour de la reconsécration de Velalisier. Prenez garde, Danipiur. Sinon le vôtre sera utilisé de la même manière.

— Le Coronal lord Valentin est au Temple Intérieur en compagnie de sa mère la Dame, dit la hiérarque Talinot Esulde. Il vous demande, prince Hissune, de passer la nuit dans la résidence royale de Numinor et de vous mettre en route dès demain matin pour aller le rejoindre.

— Je ferai comme le Coronal le désire, dit Hissune.

Son regard se fixa derrière la hiérarque sur l'immense muraille blanche de la Première Falaise qui surplombait Numinor. Elle était d'une blancheur éblouissante, presque insoutenable, presque aussi brillante que le soleil. Quand quelques jours auparavant, l'Ile lui était apparue pour la première fois sur le bateau le transportant depuis Alhanroel, il avait été obligé de se protéger les yeux contre la réverbération aveuglante et avait eu envie de détourner la tête. Elsinome qui se tenait à ses côtés s'était retournée, frappée de terreur.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi brillant ! Allons-nous devenir aveugles si nous regardons ?

Mais maintenant, vue de près, la pierre blanche était moins effrayante ; sa clarté semblait pure et apaisante, plus semblable à celle de la lune qu'à celle du soleil.

Un vent frais soufflait de la mer, celui qui l'avait poussé si rapidement – pas assez vite toutefois pour calmer l'impatience qui de jour en jour montait en lui – d'Alaisor à l'Ile. Cette impatience le rongait encore depuis qu'il avait atteint le domaine de la Dame. Mais il savait qu'il fallait se montrer patient et s'adapter au rythme de vie ralenti de l'Ile et de sa sereine maîtresse, faute de quoi il risquait de ne jamais accomplir ce qu'il était venu réaliser.

Et il sentit qu'il s'imprégnait de ce rythme lent tandis que les hiérarques le conduisaient dans le petit port paisible jusqu'aux appartements royaux des Sept Murs. L'Ile exerçait sur lui une irrésistible fascination ; c'était un lieu calme, serein, paisible, témoignant dans chacun de ses aspects de la présence de la

Dame. Les troubles qui sévissaient sur Majipoor y semblaient totalement irréels.

Mais cette nuit-là, Hissune eut beaucoup de peine à s'endormir. Il était dans une chambre magnifique tendue de superbes tissus anciens où le grand lord Confalume avait peut-être reposé avant lui, ou Prestimion, ou bien Stiamot. Et il avait l'impression que l'ombre de ces vieux monarques flottait encore dans la pièce, qu'ils parlaient entre eux à voix basse et qu'ils se moquaient de lui : *parvenu, freluquet, vaniteux*. Ce n'est que le bruit du ressac sur les remparts, se dit-il avec colère. Mais le sommeil ne venait toujours pas et plus il essayait de le trouver, plus il demeurait éveillé. Il se leva, marcha de pièce en pièce et sortit dans la cour, espérant trouver un serviteur qui lui donnerait du vin. Mais il n'y avait personne et au bout d'un moment, il retourna dans sa chambre et s'allongea de nouveau. Cette fois, il sentit presque aussitôt le contact léger de la Dame ; ce n'était pas un message, non, simplement un contact, léger comme un souffle sur son âme, un doux *Hissune, Hissune, Hissune*, qui le calma et provoqua un sommeil léger, puis le précipita dans un sommeil beaucoup plus profond, hors d'atteinte des rêves.

Le matin venu, la mince et majestueuse hiérarque Talinot Esulde vint les chercher, Elsinome et lui, et les mena jusqu'au pied de la haute falaise blanche, à un endroit où de petits flotteurs attendaient pour les transporter vers les terrasses supérieures de l'Ile.

L'ascension de la face verticale de la Première Falaise était terrifiante et Hissune avait l'impression de s'élever comme dans un rêve. Il n'osa pas ouvrir les yeux avant que le flotteur s'arrête sur sa rampe d'atterrissage. Puis il regarda derrière lui et vit la mer zébrée de soleil s'étendant au loin dans la direction d'Alhanroel et les deux bras incurvés des jetées de Numinor s'avancant dans l'eau juste au-dessous de lui. Un gros flotteur les mena à travers le plateau très boisé qui couronnait la falaise jusqu'au pied de la Seconde Falaise qui s'élevait tellement à pic qu'elle semblait remplir tout le ciel. Ils passèrent la nuit dans un chalet sur la Terrasse des Miroirs où de grandes dalles de pierre

noire polie se dressaient comme de mystérieuses idoles du passé.

De là ils accédèrent à la terrasse la plus élevée et la plus intérieure, située à plusieurs milliers de mètres au-dessus du niveau de la mer, et qui était le sanctuaire de la Dame. Au sommet de la Troisième Falaise, l'air était étonnamment clair, de sorte que des objets distants de plusieurs kilomètres se détachaient comme s'ils étaient vus à la loupe. De grands oiseaux d'une espèce inconnue d'Hissune, au corps rouge et dodu et aux énormes ailes noires, décrivaient d'indolentes spirales au firmament. Hissune et Elsinome s'enfoncèrent vers l'intérieur du sommet plat de l'Ile et firent enfin halte dans un lieu où des constructions de pierre basses et blanchies à la chaux étaient disséminées apparemment au hasard au milieu de jardins d'une beauté sans pareille.

— Voici la Terrasse de l'Adoration, dit Talinot Esulde. La porte du Temple Intérieur.

Ils passèrent la nuit dans une maison calme et retirée, agréable et sans prétention, avec une piscine miroitante et un jardin paisible et secret bordé de plantes grimpantes dont les vieux troncs épais s'entrelaçaient pour former une muraille impénétrable. À l'aube, des serviteurs leur apportèrent des fruits glacés et du poisson grillé ; dès qu'ils eurent terminé leur repas, Talinot Esulde apparut. Elle était accompagnée d'une autre hiérarque, une femme d'aspect imposant, à la tête chenue et au regard pénétrant. Elle les salua d'une manière très différente ; elle s'inclina devant Hissune comme il convenait de le faire devant un prince du Mont, mais avec une sorte de désinvolture presque négligente, puis, se tournant vers Elsinome, elle serra ses deux mains dans les siennes et les garda longtemps en plongeant dans ses yeux un regard d'une profonde et chaleureuse intensité.

— Je vous souhaite à tous deux la bienvenue à la Troisième Falaise, dit-elle. Je m'appelle Lorivade. La Dame et son fils vous attendent.

C'était un matin frais et brumeux et le soleil n'avait pas encore percé la couche de nuages bas. À la file indienne, Lorivade ouvrant la marche et Talinot Esulde la fermant, ils

traversèrent dans le plus grand silence un jardin où chaque feuille brillait de gouttes de rosée, franchirent un pont de pierre blanche à l'arche si délicate qu'elle semblait devoir se briser sous les pas les plus légers et débouchèrent sur une vaste pelouse à l'extrémité de laquelle se dressait le Temple Intérieur.

Hissune n'avait jamais vu de bâtiment plus ravissant. Il était construit avec la même pierre blanche translucide que le pont. En son centre se trouvait une rotonde basse au toit plat à partir de laquelle huit ailes équidistantes, longues et étroites, rayonnaient comme les branches d'une étoile. Il n'y avait pas la moindre ornementation ; tout était sobre, dépouillé, d'une simplicité parfaite.

À l'intérieur de la rotonde, dans une pièce claire et octogonale dont le centre était occupé par une fontaine, octogonale elle aussi, lord Valentin et une femme qui ne pouvait être que sa mère la Dame les attendaient.

Hissune s'arrêta sur le seuil, pétrifié, écrasé de perplexité. Son regard passa de l'une à l'autre des Puissances, sans savoir à laquelle il devait présenter d'abord ses hommages. Il décida que la Dame devait avoir la préséance. Mais sous quelle forme lui rendre hommage ? Il connaissait le signe de la Dame, bien entendu, mais faisait-on ce signe à la Dame en personne comme on faisait le signe de la constellation au Coronal ou était-ce une insigne maladresse ? Hissune n'en avait aucune idée. Rien dans l'éducation qu'il avait reçue ne l'avait préparé à une rencontre avec la Dame de l'Ile.

Il se tourna vers elle. Elle était beaucoup plus âgée qu'il ne s'y attendait, le visage creusé de rides profondes, les cheveux grisonnants, les yeux cerclés d'un réseau de petits sillons. Mais son sourire intense, chaleureux, radieux comme le soleil au zénith témoignait avec éloquence de la vigueur et de la force qui étaient encore siennes ; devant ce sourire éclatant, Hissune sentit ses doutes et ses craintes se dissiper rapidement.

Il allait s'agenouiller devant elle, mais elle parut sentir ce qu'il voulait faire et l'arrêta d'un petit mouvement de la tête. Et elle lui tendit la main. Hissune, comprenant ce qu'elle attendait de lui, effleura sa main du bout des doigts et reçut une décharge d'énergie qui le picota d'une manière si surprenante qu'il dut

faire appel à toute sa maîtrise de soi pour ne pas faire un bond en arrière. Cette décharge inattendue lui procura un regain d'assurance, de force et de calme.

Puis il se tourna vers le Coronal.

— Monseigneur, murmura-t-il.

Hissune fut stupéfait et épouvanté de voir l'altération de l'apparence de lord Valentin depuis leur dernière rencontre dans le Labyrinthe, il y avait si longtemps, au début de ce funeste Grand Périple. Lord Valentin était alors en proie à une terrible fatigue malgré laquelle ses traits rayonnaient d'une lumière intérieure, une irrépressible joie de vivre que nulle lassitude ne pouvait totalement chasser. Mais ce n'était plus le cas. L'implacable soleil de Suvrael avait blanchi sa peau et décoloré ses cheveux, lui donnant un air farouche, presque barbare. Ses yeux caves brillaient dans son visage émacié et ridé et il ne restait plus aucune trace de l'optimisme qui était le trait le plus visible de son caractère. C'était un homme radicalement différent : sombre, tendu, distant.

Hissune commença à faire le signe de la constellation. Mais lord Valentin l'arrêta d'un geste impatient et, tendant la main, prit celle d'Hissune et la serra quelques instants. Cela aussi était troublant. On ne serrait pas la main du Coronal. Et au contact de la main de lord Valentin, Hissune sentit un courant passer en lui ; mais cette énergie, contrairement à celle qui émanait de la Dame, le laissa perturbé, désorienté, mal à l'aise.

Quand le Coronal lui lâcha la main, Hissune recula d'un pas et fit signe d'avancer à Elsinome qui était demeurée immobile sur le seuil, comme pétrifiée par la vue des deux Puissances de Majipoor dans la même pièce.

— Monseigneur, bonne dame, dit-il d'une voix rauque et étouffée, permettez-moi de vous présenter Elsinome, ma mère.

— Une noble mère pour un fils aussi noble, dit la Dame.

C'étaient ses premières paroles et Hissune eut l'impression de n'avoir jamais entendu plus belle voix : chaude, calme, mélodieuse.

— Approchez, Elsinome, dit-elle.

S'arrachant à sa transe, Elsinome s'avança sur le sol de marbre et la Dame, elle aussi, fit quelques pas à sa rencontre, de

sorte qu'elles se trouvèrent face à face au centre de la pièce, au bord de la fontaine octogonale. La Dame prit Elsinome dans ses bras et l'étreignit chaleureusement. Quand les deux femmes s'écartèrent l'une de l'autre, Hissune regarda sa mère et il eut l'impression qu'elle venait de déboucher en pleine lumière après être longtemps demeurée dans les ténèbres. Elle avait les yeux brillants et le visage empourpré mais ne manifestait pas la moindre crainte.

Elle se tourna vers lord Valentin et commença à faire le signe de la constellation, mais le Coronal l'arrêta comme il avait arrêté Hissune, en levant la main.

— Ce n'est pas nécessaire, dame Elsinome, dit-il.

— Mais c'est mon devoir, monseigneur, répondit-elle d'une voix ferme.

— Non, dit le Coronal en souriant pour la première fois depuis leur rencontre. Plus maintenant. Laissons ces simagrées et ces révérences à la scène publique. Nous n'avons pas besoin ici de telles cérémonies.

— Je crois que je ne t'aurais pas reconnu, ajouta-t-il en s'adressant à Hissune, si je n'avais su que tu venais aujourd'hui. Nous avons été séparés pendant si longtemps que nous sommes devenus des étrangers l'un pour l'autre ; c'est en tout cas mon impression.

— Bien des années ont passé, monseigneur, répondit Hissune. Et des années difficiles. Le temps apporte toujours des changements et des années comme celles que nous venons de vivre provoquent des changements profonds.

— C'est vrai.

Se penchant en avant, lord Valentin dévisagea Hissune avec une insistance troublante.

— Je croyais autrefois bien te connaître, dit enfin le Coronal. Mais le Hissune que je connaissais était un garçon qui dissimulait sa timidité derrière la malice. Celui qui est devant moi aujourd'hui est devenu un homme – un prince, même – et il ne subsiste plus guère de timidité en lui. Quant à la malice, je pense qu'elle s'est transformée en quelque chose de plus profond... de la rouerie, peut-être. Ou même de la diplomatie, s'il faut en croire les rapports que je reçois sur toi, et je serais

assez enclin à les croire. Je pense pouvoir encore discerner en toi le garçon que j'ai connu. Mais le reconnaître est loin d'être facile.

— De même qu'il est difficile pour moi, monseigneur, de retrouver en vous celui qui m'a engagé un jour pour lui servir de guide dans le Labyrinthe.

— Ai-je donc tant changé, Hissune ?

— Oui, monseigneur. Et je tremble pour vous.

— Tremble pour Majipoor, si tu veux. Mais n'aie aucune crainte pour moi.

— J'ai des craintes pour Majipoor et elles sont vives. Mais comment pouvez-vous me demander de ne pas trembler pour vous ? Vous qui êtes mon bienfaiteur. Tout ce que je suis, je vous le dois. Et quand je vous vois si triste, si lugubre...

— Ce sont les temps qui sont lugubres, Hissune. Mon visage ne fait que refléter les rigueurs de l'époque. Mais peut-être pouvons-nous espérer une embellie. Dis-moi, quelles sont les nouvelles du Mont du Château ? Je sais que toute la noblesse y a couvé de grands projets.

— C'est exact, monseigneur.

— Va, raconte-moi.

— Soyez certain, monseigneur, que ces projets ont été présentés sous réserve de ratification par le Coronal, que le Conseil de Régence ne se permettrait pas de proposer...

— J'entends bien. Dis-moi ce que propose le Conseil.

Hissune respira profondément.

— D'abord, dit-il, nous voudrions disposer une armée le long de toutes les frontières de Piurifayne, afin d'empêcher les Métamorphes de nous envoyer d'autres maladies et d'autres horreurs.

— Tu veux dire encercler Piurifayne ou l'envahir ? demanda lord Valentin.

— L'encercler dans un premier temps, monseigneur.

— Dans un *premier* temps ?

— Quand nous contrôlerons les frontières, notre plan est de pénétrer dans la province afin de mettre la main sur le rebelle Faraataa et ses fidèles.

— Ah ! Capturer Faraataa et ses fidèles ? Et quel sort leur réserve-t-on s'ils sont capturés, ce dont je doute fort, eu égard à ma propre expérience dans cette jungle ?

— Ils seront incarcérés.

— Rien d'autre ? Pas d'exécution des meneurs ?

— Monseigneur, nous ne sommes pas des sauvages !

— Bien sûr ! Bien sûr ! Et le but de cette invasion sera uniquement de s'emparer de Faraataa ?

— Absolument, monseigneur.

— Pas de tentative pour renverser la Danipiur ? Pas de campagne d'extermination des Métamorphes ?

— Nul n'a jamais émis ces idées.

— Je vois, dit le Coronal.

Sa voix était curieusement contrôlée, presque moqueuse ; avec des inflexions qu'Hissune n'y avait jamais entendues.

— Et quels sont les autres plans du Conseil ?

— Une armée de pacification pour occuper Piliplok – sans effusion de sang si cela peut être évité – et la prise de contrôle de toute autre ville ou province entrée en dissidence. Et puis neutraliser les différentes armées privées constituées par les faux Coronals et qui infestent de nombreuses régions ; si possible les faire passer au service du gouvernement. Et enfin occuper militairement toutes les provinces qui refusent de s'associer à un nouveau programme visant à assurer le partage des approvisionnements avec les zones sinistrées.

— Vaste entreprise, dit le Coronal du même ton curieusement détaché. Et qui sera à la tête de toutes ces armées ?

— Le Conseil suggère d'en répartir le commandement entre le seigneur Divvis, le seigneur Tunigorn et moi-même, répondit Hissune.

— Et moi ?

— Vous exercerez naturellement le commandement suprême de toutes nos forces, monseigneur.

— Naturellement, naturellement.

Le regard de lord Valentin se perdit dans le vague et pendant un long moment de silence, il sembla réfléchir à tout ce qu'Hissune venait de dire. Le jeune homme l'observait

attentivement. Il y avait quelque chose de profondément troublant dans la manière mesurée et froide dont le Coronal l'interrogeait ; lord Valentin savait de toute évidence aussi bien que lui à quoi menait cette conversation et Hissune redoutait le moment où elle allait y arriver. Puis il comprit soudain que ce moment était tout proche. Une lueur étrange se mit à briller dans les yeux du Coronal tandis qu'il reportait son attention vers Hissune.

— Et le Conseil de Régence a-t-il proposé autre chose, prince Hissune ?

— Encore une autre chose, monseigneur.

— À savoir ?

— Que le commandant de l'armée qui occupera Piliplok et les autres villes rebelles porte le titre de Coronal.

— Mais tu viens de me dire que le Coronal exercera le commandement suprême.

— Non, monseigneur. C'est le *Pontife* qui exercera le commandement suprême.

Le silence qui suivit sembla durer une éternité. Lord Valentin conservait l'immobilité d'une statue, n'eût été un léger battement des paupières et un tressaillement intermittent d'un muscle de la joue. Hissune attendait, tendu, sans oser parler. Il demeurait stupéfait de la témérité dont il avait fait montre en présentant cet ultimatum au Coronal. Mais c'était fait. Impossible de revenir en arrière. Tant pis si le courroux du Coronal devait le faire déchoir de son rang et le renvoyer mendier dans les rues du Labyrinthe. C'était fait. Impossible de revenir en arrière.

C'est alors que le Coronal éclata de rire. Un rire qui prit sa source au plus profond de lui-même, remonta dans sa poitrine et jaillit de ses lèvres comme un geyser. Un grand rire éclatant, tonitruant, que l'on se fut plutôt attendu à entendre chez un géant comme Zalzan Kavol ou Lisamon Hultin que chez quelqu'un d'aussi doux que lord Valentin. Un rire homérique qui se prolongea si longtemps qu'Hissune commença à craindre que le Coronal ait perdu la raison. Mais il cessa brusquement et il ne subsista plus de la bizarre hilarité de lord Valentin qu'un curieux sourire resplendissant.

- Bien joué ! s'écria-t-il. Ah, Hissune, c'est bien joué !
- Monseigneur ?
- Et dis-moi, qui doit être le nouveau Coronal ?
- Monseigneur, vous devez comprendre que ce ne sont que des propositions... destinées à assurer une plus grande efficacité en cette période de crise...
- Mais oui, évidemment. Et qui, je réitère ma question, doit être désigné pour assurer cette plus grande efficacité ?
- Monseigneur, le choix d'un successeur dépend toujours de l'ancien Coronal.
- Certes, mais les candidats ne sont-ils pas proposés par les hauts conseillers et les princes ? Elidath était l'héritier présomptif... mais Elidath, comme tu dois le savoir, n'est plus de ce monde. Alors, Hissune... qui ?
- Plusieurs noms ont été avancés, dit doucement Hissune.
- Il avait beaucoup de peine à regarder lord Valentin dans les yeux.
- Si vous devez vous sentir offensé, monseigneur...
- Plusieurs noms, donc. Lesquels ?
- D'abord celui du seigneur Stasilaine. Mais il a aussitôt déclaré qu'il ne souhaitait nullement devenir Coronal. Ensuite celui du seigneur Divvis...
- Divvis ne doit jamais devenir Coronal ! dit sèchement lord Valentin en lançant un regard à la Dame. Il a tous les défauts de mon frère Voriex sans en avoir les mérites. Sauf la bravoure, je présume, et une certaine impétuosité. Ce qui est insuffisant.
- Il y avait un autre nom, monseigneur.
- Le tien, Hissune ?
- Oui, monseigneur, dit Hissune dans un souffle. Le mien.
- Et accepterais-tu cette charge ?
- Oui, monseigneur, si on me le demandait. Oui.
- Le Coronal plongea les yeux dans ceux d'Hissune qui soutint ce regard pénétrant sans sourciller.
- Eh bien, alors, il n'y a pas de problème. Ma mère veut que je sois élevé au pontificat. Le conseil de régence le souhaite aussi. Et le vieux Tyeveras le désire certainement.
- Valentin... dit la Dame en fronçant les sourcils.

— Non, mère, tout va bien. Je comprends ce qu'il faut faire. Je ne peux plus hésiter, n'est-ce pas ? J'accepte donc ma destinée. Nous ferons prévenir Hornkast que l'on peut enfin permettre à Tyeveras de franchir le Pont des Adieux. Toi, mère, tu vas enfin pouvoir te décharger de ton fardeau, comme je sais que tu le souhaites, et connaître la tranquillité de la vie d'une ancienne Dame. Quant à vous, Elsinome, votre tâche ne fait que commencer. Ainsi que la tienne, Hissune. Voilà, c'est fait. Comme je voulais le faire mais peut-être un peu plus tôt que je ne l'avais prévu.

Hissune qui observait le Coronal avec un mélange de stupéfaction et de perplexité vit l'expression de son visage changer : la dureté et la férocité inhabituelles s'effacèrent de ses traits, et dans ses yeux réapparurent le calme, la gentillesse et la douceur du Valentin d'antan. Et son étrange sourire figé fut remplacé par le doux, tendre et chaleureux sourire de Valentin.

— C'est fait, répéta posément Valentin.

Il leva les mains et les tendit pour faire le signe de la constellation.

— Vive le Coronal ! s'écria-t-il. Vive lord Hissune !

Trois des cinq principaux ministres du pontificat étaient déjà dans la salle du conseil quand Hornkast arriva. Au centre, comme à l'accoutumée, était assis le Ghayrog Shinaam, ministre des Affaires extérieures, dont la langue fourchue allait et venait nerveusement, comme s'il redoutait qu'un arrêt de mort soit sur le point d'être prononcé non contre le très vieux maître qu'il avait servi si longtemps mais contre lui-même. À côté de lui se trouvait le siège vide de Sepulthrove, le médecin, et à droite était assis Dilifon, un petit homme ratatiné et tremblotant, tout recroquevillé dans son siège en forme de trône dont il agrippait les accoudoirs pour se soutenir ; mais dans ses yeux brillait une flamme qu'Hornkast n'y avait pas vue depuis bien des années. De l'autre côté de la pièce se trouvait l'interprète des rêves Narrameer chez qui perçaient l'abattement et la terreur derrière la beauté absurdement voluptueuse avec laquelle la sorcellerie dissimulait son corps de centenaire. Hornkast se demanda depuis combien de temps chacun d'eux attendait ce jour et quelles dispositions ils avaient prises dans leur for intérieur pour le moment où il arriverait.

— Où est Sepulthrove ? demanda Hornkast.

— Avec le Pontife, répondit Dilifon. Il a été appelé il y a une heure dans la salle du trône. Il paraît que sa majesté a recommencé à parler.

— Il est curieux qu'on ne m'en ait pas informé, dit Hornkast.

— Nous savions que vous receviez un message du Coronal, dit Shinaam. Nous avons estimé préférable de ne pas vous déranger.

— Le jour est enfin venu, n'est-ce pas ? demanda Narrameer en se penchant en avant et en faisant nerveusement courir ses doigts dans son épaisse chevelure noire lustrée.

— Oui, le jour est venu, dit Hornkast en hochant la tête.

— J'ai de la peine à le croire, dit Dilifon. La farce a duré si longtemps qu'elle semblait ne jamais devoir s'achever !

— Elle s'achève aujourd'hui, dit Hornkast. Voici le décret. Rédigé en termes très élégants, à vrai dire.

— J'aimerais bien savoir quels termes on emploie pour condamner à mort un Pontife régnant, fit Shinaam avec un petit rire grinçant. Je pense que c'est un document qui sera étudié de près par les générations à venir.

— Le décret ne condamne personne à mort, dit Hornkast. Il ne donne aucune instruction. C'est simplement une proclamation du Coronal lord Valentin sur le chagrin qu'il éprouve à la mort de son père *et* de notre père à tous, le grand Pontife Tyeveras.

— Ah, il est plus habile que je ne pensais ! s'écria Dilifon. Il garde les mains propres !

— C'est toujours ainsi, dit Narrameer. Dites-moi, Hornkast, qui va être le nouveau Coronal ?

— C'est Hissune, fils d'Elsinome, qui a été choisi.

— Le jeune prince issu du Labyrinthe ?

— Lui-même.

— Stupéfiant. Et il y aura donc une nouvelle Dame ?

— Elsinome, dit Hornkast.

— C'est une révolution ! s'écria Shinaam. Valentin a renversé le Mont du Château d'une seule poussée ! Qui le croira ? Mais qui le croira ? Lord Hissune ! Est-ce possible ? Comment réagissent les princes du Mont ?

— Je pense qu'ils n'ont guère eu le choix, répondit Hornkast. Mais ne nous occupons pas des princes du Mont. Nous avons nos propres tâches à remplir et c'est notre dernier jour au gouvernement.

— Le Divin en soit loué, dit Dilifon.

— Vous parlez pour vous ! lui lança le Ghayrog avec un regard noir.

— Peut-être, mais je parle aussi pour le Pontife Tyeveras.

— Qui semble parler tout seul aujourd'hui, n'est-ce pas ? dit Hornkast.

Il baissa les yeux sur le document qu'il tenait à la main.

— Il y a un certain nombre de problèmes curieux sur lesquels je dois attirer votre attention. Par exemple, mon cabinet a jusqu'alors été incapable de découvrir une description de la

procédure à suivre pour proclamer la mort d'un Pontife et l'élévation de son successeur, depuis si longtemps que cet événement ne s'est produit.

— Il n'y a vraisemblablement plus un être vivant qui ait l'expérience de ce genre de choses, dit Dilifon. Sauf le Pontife Tyeveras lui-même.

— Je doute qu'il puisse nous venir en aide, dit Hornkast. Nous fouillons actuellement les archives pour trouver le compte-rendu de la proclamation de la mort d'Ossier et de l'élévation de Tyeveras, mais si nous ne découvrons rien, il nous faudra inventer notre propre cérémonie.

— Vous oubliez quelqu'un, dit Narrameer d'une voix basse et lointaine.

Elle avait les yeux clos.

— Il y a une personne qui était présente le jour de l'élévation de Tyeveras.

Hornkast la regarda d'un air ahuri. Tout le monde savait qu'elle était très âgée, mais nul ne connaissait exactement son âge ; de mémoire d'homme, elle avait toujours été l'interprète des rêves impériale. Mais si elle avait véritablement vécu sous le règne de Tyeveras quand il était Coronal, elle était encore plus vieille qu'il l'imaginait. Il sentit un frisson lui parcourir l'échine, lui qui croyait avoir depuis longtemps dépassé l'âge d'être étonné par quoi que ce fût.

— Alors vous vous en souvenez ? demanda-t-il.

— Je vois cela à travers un brouillard. L'annonce est d'abord faite dans la Cour des Colonnes. Puis dans la Cour des Globes et sur la Place des Masques. Ensuite dans la Salle des Vents et dans la Cour des Pyramides. Après quoi, la proclamation est faite une dernière fois à l'Entrée des Lames. Et quand le nouveau Pontife arrive au Labyrinthe, il doit y pénétrer par cette entrée et descendre à pied tous les niveaux ; cela, je m'en souviens : Tyeveras marchant avec une grande vigueur au milieu de la foule qui l'acclamait. Il marchait si vite que personne ne pouvait le suivre et il n'a pas voulu s'arrêter avant d'avoir traversé tout le Labyrinthe jusqu'au niveau le plus profond. Je me demande si le Pontife Valentin fera montre d'une telle énergie.

— C'est le second sujet curieux, dit Hornkast. Le Pontife Valentin n'a pas l'intention dans l'immédiat d'établir sa résidence dans le Labyrinthe.

— Quoi ? lança Dilifon.

— Il est en ce moment sur l'Ile, en compagnie de l'ancienne Dame, du nouveau Coronal et de la nouvelle Dame. Le Pontife m'a informé que son intention était de se rendre ensuite à Zimroel afin de reprendre le contrôle des provinces rebelles. Il suppose que cette entreprise prendra un certain temps et me recommande vivement de repousser la célébration de son élévation.

— Pendant combien de temps ? demanda Shinaam.

— Jusqu'à une date indéterminée, dit Hornkast. Qui sait combien de temps durera cette crise ? Jusqu'à ce qu'elle soit résolue, il demeurera à la surface.

— Dans ce cas, dit Narrameer, nous pouvons nous attendre à ce que la crise s'éternise jusqu'à la fin de la vie de Valentin.

Hornkast tourna les yeux vers elle et lui sourit.

— Vous le comprenez bien, dit-il. Il déteste le Labyrinthe et cherchera tous les prétextes pour éviter d'y vivre.

— Mais comment est-ce possible ? demanda Dilifon en secouant lentement la tête. Le Pontife *doit* vivre dans le Labyrinthe ! C'est la tradition ! Jamais depuis dix mille ans un Pontife n'a vécu à la surface !

— Mais Valentin n'a jamais été *Pontife* non plus, dit Hornkast. Je pense que nombre de changements se produiront au cours de son règne, si la planète survit à la guerre que mènent les Changeformes. Mais je dois vous dire que peu m'importe qu'il vive dans le Labyrinthe, à Suvrael ou sur le Mont du Château. J'arrive au terme de mon existence, comme vous, mon bon Dilifon, vous, Shinaam, et peut-être même vous, dame Narrameer. Ces bouleversements à venir n'ont guère d'intérêt pour moi.

— Il *doit* vivre ici ! répéta Dilifon. Comment le nouveau Coronal peut-il affirmer son pouvoir si le Pontife aussi est visible par les citoyens de la surface ?

— Tel est peut-être le plan de Valentin, suggéra Shinaam. Il devient Pontife, car il ne peut plus retarder l'échéance. Mais en

restant à la surface, il continue à jouer le rôle actif d'un Coronal, réduisant lord Hissune à une position subalterne. Par la Dame, je ne l'aurais pas cru si astucieux !

— Moi non plus, dit Dilifon.

— Nous ne pouvons connaître ses intentions, dit Hornkast avec un haussement d'épaules, si ce n'est que tant que la guerre durera, il ne viendra pas ici. Et sa cour le suivra, car nous sommes tous relevés de nos fonctions dès le jour de la succession.

Il parcourut lentement la pièce du regard.

— Et je vous rappelle que nous avons parlé de Valentin devenu Pontife alors qu'en réalité la succession n'a pas encore eu lieu. C'est notre dernière responsabilité.

— La nôtre ? dit Shinaam.

— Voulez-vous vous y dérober ? demanda Hornkast. Alors retirez-vous dans vos appartements et nous accomplirons notre tâche sans vous. Nous devons maintenant nous rendre dans la salle du trône et nous acquitter de notre devoir. Dilifon ? Narrameer ?

— Je vous accompagne, dit Shinaam, l'air rechigné. Hornkast ouvrit la marche du lent cortège de vieillards. Il fut nécessaire d'attendre à plusieurs reprises que Dilifon, soutenu par deux fonctionnaires, reprenne son souffle. Mais ils arrivèrent enfin devant la grande porte de la salle impériale et Hornkast posa la main sur le panneau caché qui déclenchait le système d'ouverture de la porte, un geste qu'il accomplissait pour la dernière fois.

Sepulthrove se tenait à côté de la sphère abritant le système de survie du Pontife.

— C'est très étrange, dit le praticien. Après un si long silence, il a recommencé à parler. Écoutez, il va dire quelque chose.

Des sifflements et des gargouillements sortirent de la cage de verre bleuté. Puis ils entendirent distinctement la voix de Tyeveras qui disait : *Venez. Debout. Marcher.*

— Les mêmes mots, dit Sepulthrove.

— *Vie ! Douleur ! Mort !*

— Je crois qu'il sait, dit Hornkast. Il doit avoir compris.

— Compris quoi ? demanda Sepulthrove en fronçant les sourcils.

Hornkast lui montra le décret.

— Voici la proclamation de lord Valentin dans laquelle il exprime son chagrin de la perte du grand empereur de Majipoor.

— Je vois, dit le praticien dont le visage en lame de couteau devint congestionné. Le moment est enfin venu.

— Absolument.

— Tout de suite ? demanda Sepulthrove.

Il leva ses mains tremblantes au-dessus d'un tableau de contrôle.

Le pontife émit une dernière salve de mots.

— *Vie. Majesté. Mort. Valentin Pontife de Majipoor !*

Puis il y eut un affreux silence.

— Maintenant, dit Hornkast.

Valentin qui faisait une fois de plus la traversée entre l'Ile et Zimroel commençait à croire à force de naviguer qu'il avait dû être dans une de ses vies antérieures ce capitaine légendaire du nom de Sinnabor Lavon qui, ayant entrepris la première traversée de la Grande Mer, avait été contraint de renoncer au bout de cinq ans et avait peut-être été condamné pour cette raison à renaître et à voguer d'un continent à l'autre sans jamais s'arrêter pour se reposer. Mais la fatigue avait quitté Valentin qui n'avait plus aucune envie d'abandonner cette existence itinérante. D'une certaine manière, étrange et inattendue, il poursuivait son Grand Périple.

La flotte, poussée vers l'ouest par des vents favorables, approchait de Piliplok. Ils n'avaient pas rencontré de dragons pour les menacer ni les retarder et la traversée avait été rapide.

En haut des mâts les étendards flottaient vers Zimroel. Ce n'étaient plus les couleurs vert et or du Coronal, car lord Hissune qui cinglait de son côté vers Zimroel en avait l'apanage, mais celles du Pontife, rouge et noir ornées du symbole du Labyrinthe.

Valentin ne s'était pas encore habitué à ces couleurs, ni à ce symbole ni aux autres transformations. On ne faisait plus le signe de la constellation en approchant de lui. Cela n'avait guère d'importance, il avait toujours estimé que ce genre de salut était une bêtise. On ne lui donnait plus du « monseigneur » en s'adressant à lui, car le pontife devait être appelé « votre majesté ». Ce qui ne changeait pas grand-chose pour Valentin, si ce n'est que son oreille s'était depuis longtemps accoutumée à ce « monseigneur » maintes fois répété, comme une sorte de ponctuation, une manière de marquer la cadence d'une phrase, et il trouvait curieux de ne plus l'entendre. Il avait de la peine à obtenir qu'on s'adressât directement à lui, car tout un chacun savait que la coutume voulait depuis longtemps que l'on eût recours au truchement du porte-parole officiel du Pontife,

même en présence du Pontife qui était parfaitement capable d'entendre. Et quand le souverain répondait, il devait lui aussi le faire par l'intermédiaire de son porte-parole. C'était la première coutume pontificale à laquelle Valentin eût renoncé. Mais il n'était pas facile d'obliger les autres à se conformer à ce changement. Il avait choisi Sleet comme porte-parole – une nomination qui semblait aller de soi – mais Sleet avait reçu l'interdiction de se prêter à cette momerie qui consistait à se faire passer pour l'oreille du Pontife.

Nul ne comprenait d'ailleurs le pourquoi de la présence d'un Pontife à bord d'un navire où il était exposé au souffle des vents et à l'ardeur du soleil. Le Pontife était un empereur enveloppé de mystère. Le Pontife devait vivre caché. Le Pontife, tout le monde le savait, devait rester dans le Labyrinthe.

Je n'irai pas, se disait Valentin.

J'ai transmis ma couronne, quelqu'un d'autre a maintenant le privilège de porter le titre de « lord » devant son nom et le Château sera le Château de lord Hissune, s'il a la chance d'y retourner. Mais je ne m'enterrerai pas dans le Labyrinthe.

Carabella arriva sur le pont et s'approcha de lui.

— Monseigneur, dit-elle, Asenhardt m'a demandé de vous dire que nous serons en vue de Piliplok dans une douzaine d'heures si le vent ne tourne pas.

— Pas « monseigneur, » dit Valentin.

— J'ai de la peine à me souvenir que c'est *votre majesté*, dit-elle avec un sourire.

— Moi aussi. Mais il est trop tard pour revenir en arrière.

— Ne pourrais-je continuer à t'appeler « monseigneur » dans l'intimité ? Car c'est ce que tu es pour moi, mon seigneur.

— Vraiment ? Est-ce que je donne des ordres, est-ce que je te demande de me verser à boire et de m'apporter mes pantoufles comme une domestique ?

— Tu sais bien que ce n'est pas ce que je voulais dire, Valentin.

— Alors appelle-moi Valentin et non « monseigneur ». J'étais ton roi et je suis devenu ton empereur mais je ne suis pas ton maître. Il me semblait que cela avait toujours été entendu entre nous.

— Oui, certainement... votre majesté.

Elle éclata de rire. Valentin l'imita, l'attira contre lui et la serra tendrement.

— Je t'ai souvent dit, fit-il au bout d'un moment, que j'éprouvais un certain regret, voire un sentiment de culpabilité, de t'avoir arrachée à l'existence libre d'une jongleuse et de t'avoir à la place chargée des lourdes responsabilités du Mont du Château. Et souventes fois, tu m'as dit : non, non, c'est idiot, il n'y rien à regretter. Je suis venue vivre à tes côtés de mon plein gré.

— Et c'est la vérité, monseigneur.

— Mais maintenant, je suis Pontife – par la Dame, quand je prononce ces mots, j'ai l'impression de parler une autre langue – eh oui, je suis Pontife, et je me sens encore obligé de te priver des joies de l'existence.

— Pourquoi, Valentin ? Un Pontife doit-il renoncer à sa compagne ? Voilà une coutume que j'ignorais !

— Un Pontife doit vivre dans le Labyrinthe, Carabella.

— Tu ne vas pas revenir là-dessus !

— Cette idée ne me quitte jamais. Et si je dois vivre dans le Labyrinthe, il faut que tu y vives aussi. Comment pourrais-je te demander cela ?

— Me le demandes-tu ?

— Tu sais bien que je n'ai aucune envie de me séparer de toi.

— Moi non plus, monseigneur. Mais pour le moment, nous ne sommes pas dans le Labyrinthe et je croyais avoir compris que tu n'avais pas l'intention d'y aller.

— Et si je suis tenu de le faire ?

— Un Pontife est-il *tenu* de faire quoi que ce soit ?

— Mais si je suis tenu de le faire ? répéta-t-il en secouant la tête. Tu sais aussi bien que moi à quel point je déteste ce lieu. Mais s'il le faut, si j'y suis contraint par la raison d'État, si la nécessité absolue de le faire s'impose à moi – je prie le Divin pour que cela n'arrive pas – mais si le moment doit réellement venir où je sois obligé par la logique du gouvernement de m'établir dans ce dédale souterrain...

— Eh bien, j'irais avec toi.

— Et tu renoncerais à la brise, aux journées ensoleillées, à la mer, à la forêt et aux montagnes ?

— Tu trouverais certainement des prétextes pour en sortir de temps à autre, même s'il était nécessaire que tu y établisses ta résidence.

— Et si je ne peux pas ?

— Vous allez chercher beaucoup trop loin, monseigneur. La planète est en danger ; de lourdes tâches vous attendent et nul ne vous poussera dans le Labyrinthe tant qu'elles ne seront pas remplies. Nous aurons bien le temps de nous préoccuper de savoir où nous vivrons et si nous y sommes heureux. N'est-ce pas vrai, monseigneur ?

— Si, dit Valentin en hochant la tête. Je multiplie stupidement mes peines.

— Mais je voudrais te dire ceci et nous n'en parlerons plus : si tu trouves un moyen honorable d'échapper à jamais au Labyrinthe, je m'en réjouirai, mais si tu es contraint d'y aller, je t'accompagnerai sans regret. T'imagines-tu que lorsque le Coronal m'a choisie comme épouse, j'ignorais que lord Valentin deviendrait un jour le Pontife Valentin ? En t'acceptant, j'ai accepté le Labyrinthe de la même manière que tu l'as accepté en acceptant la couronne que ton frère avait portée. Alors, monseigneur, ne parlons plus de cela.

— Votre majesté, dit Valentin.

Il passa de nouveau le bras autour des épaules de Carabella et l'embrassa légèrement sur les lèvres.

— Je te promets de ne plus broyer du noir en songeant au Labyrinthe, dit-il, mais tu dois me promettre de me donner mon vrai titre.

— Oui, votre majesté. Oui, votre majesté. Oui, votre majesté ! Et elle lui fit une profonde et cérémonieuse révérence, balançant exagérément les bras pour singer le symbole du Labyrinthe.

Carabella redescendit au bout d'un certain temps et Valentin demeura sur le pont, scrutant l'horizon avec une lunette.

Il se demandait quel genre de réception on lui réserverait dans la république libre de Piliplok.

Tout le monde ou presque s'était élevé contre sa décision de s'y rendre. Sleet, Tunigorn, Carabella, Hissune avaient tous mis

l'accent sur les risques que présentait cette entreprise. Tout pouvait arriver à Piliplok en proie à la folie. On pouvait même s'emparer de sa personne et le garder en otage afin de garantir l'indépendance de la cité.

— Pour entrer à Piliplok, dit Carabella comme elle l'avait déjà fait plusieurs mois auparavant à Piurifayne, il faut être à la tête d'une armée et tu n'as pas d'armée.

Hissune avait utilisé le même argument.

— Il a été convenu sur le Mont du Château que lorsque les nouvelles armées seraient formées, ce serait le Coronal qui commanderait les troupes contre Piliplok tandis que le Pontife élaborerait la stratégie en lieu sûr.

— Il ne sera pas nécessaire de lancer des troupes contre Piliplok, dit Valentin.

— Votre majesté ?

— J'ai acquis au cours de la guerre de restauration une grande expérience de la pacification de cités rebelles sans effusion de sang. Si c'était toi, nouveau Coronal inconnu n'ayant jamais été mis à l'épreuve et entouré de soldats qui te présentais à Piliplok, cela déclencherait très certainement une résistance armée. Mais si c'est le Pontife qui apparaît en personne – qui se souvient d'avoir vu un Pontife à Piliplok ? – les habitants seront effrayés et intimidés et ils n'oseront pas lever la main contre lui même s'il devait entrer seul dans la ville.

Hissune avait continué à émettre des doutes, mais l'opinion de Valentin avait prévalu. Il savait qu'il ne pouvait y avoir d'autre issue : devenu Pontife depuis si peu de temps et venant juste de transmettre à Hissune le pouvoir temporel du Coronal, il ne pouvait se contenter du rôle purement honorifique dévolu au Pontife. Valentin s'apercevait que l'on ne renonçait pas aisément au pouvoir, même si l'on avait cru l'exercer sans grand appétit.

Mais ce n'était pas uniquement une question de lutte pour le pouvoir. Il s'agissait pour Valentin d'éviter l'effusion de sang si elle était inutile. De toute évidence, Hissune ne croyait pas que Piliplok pût être reprise pacifiquement ; Valentin avait l'intention de lui prouver le contraire. Cela fera en quelque sorte partie de l'éducation du nouveau Coronal dans l'art de

gouverner, se dit Valentin. Et si j'échoue, disons que cela fera partie de la mienne.

Le lendemain matin, quand Piliplok apparut, dominant la large et sombre embouchure du Zimr, Valentin ordonna à sa flotte de se disposer en formant deux ailes tandis que le *Lady Thiin*, son navire amiral, restait au centre. Et, revêtu de la robe pontificale écarlate et noire qu'il s'était fait faire avant son départ pour l'Ile, il s'installa à la proue du bâtiment afin que l'on puisse le distinguer clairement de Piliplok à mesure que la flotte s'approchait.

— On nous envoie de nouveau les dragonniers, dit Sleet. Effectivement, comme cela s'était produit quand Valentin était venu à Piliplok au début du Grand Périple du Coronal à travers Zimroel, la flotte des dragonniers faisait voile vers eux. Mais la fois précédente, les étendards vert et or du Coronal claquaient dans leur mâture et ils l'avaient accueilli au son joyeux des trompettes et des tambours. Mais Valentin vit que cette fois les dragonniers avaient hissé un pavillon différent, jaune barré d'une grande bande cramoisie aussi sinistre que les navires eux-mêmes, avec leur poupe terminée par une longue queue en pointe. C'était certainement le pavillon de la république libre que Piliplok prétendait être devenue et la flotte qui approchait ne venait pas le saluer avec des intentions amicales.

Le Grand Amiral Asenhardt regarda Valentin avec un air inquiet. Il montra le tube acoustique qu'il tenait à la main.

— Dois-je leur donner l'ordre d'amener le pavillon et de nous escorter jusqu'au port, votre majesté ?

Mais le Pontife se contenta de sourire et lui fit signe de rester calme.

Le plus gros des dragonniers de Piliplok, un bâtiment monstrueux à la terrifiante figure de proue aux dents proéminentes et au mât à trois pointes bizarrement ouvragé, prit position près du *Lady Thiin*. Valentin reconnut le navire de la vieille Guidrag, la plus ancienne des patrons de pêche. Et de fait, la vieille Skandar farouche était sur le pont, brandissant un tube acoustique.

— Au nom de la république libre de Piliplok, avancez et identifiez-vous !

— Passez-moi le tube, dit Valentin à Asenhart.
Il porta l'instrument à ses lèvres.

— Ce navire est le *Lady Thiin* et je suis Valentin. Montez à bord pour parler avec moi, Guidrag.

— Je ne peux pas, monseigneur.

— Je n'ai pas dit *lord* Valentin, mais Valentin, dit-il. Comprenez-vous ? Et si vous ne voulez pas venir, c'est moi qui irai à vous ! Préparez-vous à m'accueillir à bord.

— Votre majesté ! s'exclama Sleet d'un ton horrifié.

— Préparez une nacelle pour nous, dit Valentin en se tournant vers Asenhart. Sleet, tu es mon porte-parole, tu m'accompagneras. Vous aussi, Deliamber.

— Monseigneur, dit Carabella d'un ton implorant. Je vous en prie...

— S'ils ont l'intention de s'emparer de nous, dit Valentin, ils le feront de toute façon, que je sois à bord de leur navire ou du mien. Leurs bâtiments sont vingt fois plus nombreux que les nôtres, et bien armés. Sleet, Deliamber... venez...

— Votre majesté, dit Lisamon Hultin avec gravité, vous ne pouvez partir sans que je vous accompagne !

— Ah, bravo ! fit Valentin avec un sourire. Vous donnez des ordres au Pontife maintenant ! J'admire votre courage mais cette fois je ne prendrai ni gardes du corps ni armes ; j'aurai cette robe pour seule protection. La nacelle est prête, Asenhart ?

La nacelle fut hissée et suspendue au mât de misaine. Valentin y monta et fit signe à Sleet, la mine lugubre, et au Vroon de le suivre. Il se retourna pour regarder les autres rassemblés sur le pont du navire amiral. Carabella, Tunigorn, Asenhart, Zalzan Kavol, Lisamon et Shanamir avaient tous les yeux fixes et béants comme s'il avait complètement perdu la tête.

— Vous devriez commencer à me connaître, dit-il doucement. Et il ordonna de larguer la nacelle.

Elle flotta au-dessus de l'eau, effleurant les vagues, et s'éleva sur la coque du dragonnier jusqu'à ce que le crochet que faisait descendre Guidrag l'immobilise. Quelques instants plus tard, Valentin posa le pied sur le pont du navire dont les membrures étaient noircies par les taches indélébiles du sang des dragons

de mer. Une douzaine d'énormes Skandars dont le plus petit faisait une fois et demie la taille de Valentin se tenaient devant lui. À leur tête se trouvait la vieille Guidrag, plus édentée que jamais, la fourrure encore plus pelée. Ses yeux jaunes étincelaient de force et d'autorité, mais Valentin décela aussi sur ses traits une certaine irrésolution.

— Comment se fait-il, Guidrag, que vous me fassiez si mauvais accueil ?

— Monseigneur, j'ignorais que c'était vous qui reveniez nous voir.

— Et pourtant je suis encore de retour, semble-t-il. Ne peut-on m'accueillir un peu plus chaleureusement ?

— Monseigneur... les choses ont changé ici, dit-elle d'une voix hésitante.

— Chagné ? La république libre ?

Il laissa son regard courir sur le pont et sur les autres dragonniers déployés tout autour.

— Qu'est-ce donc qu'une république libre, Guidrag ? Je ne crois pas avoir déjà entendu ce terme. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Je ne suis qu'une patronne de dragonnier, monseigneur. Toutes ces choses politiques... ce n'est pas à moi d'en parler...

— Pardonnez-moi. Mais répondez au moins à cette question : pourquoi vous a-t-on envoyée au-devant de ma flotte, si ce n'est pour nous accueillir et nous guider jusqu'au port ?

— On ne m'a pas envoyée pour vous accueillir mais pour vous faire rebrousser chemin. Mais je vous répète que nous ignorions qu'il s'agissait de vous, monseigneur. Nous savions seulement que c'était une flotte de navires impériaux...

— Et les navires impériaux ne sont plus les bienvenus à Piliplok ?

Il y eut un long silence.

— Non, monseigneur, dit la Skandar d'une voix faible. Ils ne le sont plus. Nous – comment dire ? – nous nous sommes retirés de l'empire, monseigneur. C'est cela une république libre. C'est un territoire qui se gouverne seul, qui n'est pas dirigé de l'extérieur.

— Ah, et pourquoi donc ? demanda Valentin en haussant imperceptiblement les sourcils. L'autorité du gouvernement impérial est-elle si écrasante ?

— Vous jouez avec moi, monseigneur. Ces sujets dépassent mon entendement. Tout ce que je sais, c'est que les temps sont difficiles, qu'il y a eu des changements et que Piliplok a choisi de prendre en main son destin.

— Parce que Piliplok a encore des vivres alors que d'autres cités n'en ont plus et que le fardeau de nourrir les affamés est trop lourd pour Piliplok. C'est bien cela, Guidrag ?

— Monseigneur...

— Et il faut cesser de m'appeler « monseigneur, » dit Valentin. Vous devez m'appeler « votre majesté » maintenant.

La patronne de pêche eut l'air encore plus désorientée.

— Mais n'êtes-vous plus Coronal, monseigneur... votre majesté... ?

— Les changements survenus à Piliplok ne sont pas les seuls, dit Valentin. Je vais vous montrer, Guidrag. Puis je retournerai sur mon navire et vous me conduirez au port. Et j'aurai une entrevue avec les maîtres de votre république libre afin qu'ils m'expliquent tout cela plus en détail. Qu'en dites-vous, Guidrag ? Laissez-moi vous montrer qui je suis.

Il prit la main de Sleet dans une des siennes et une tentacule de Deliamber dans l'autre. Puis il se laissa glisser sans effort dans le sommeil éveillé, l'état de transe qui lui permettait d'entrer en contact avec les esprits comme s'il envoyait des messages. De son âme à celle de Guidrag passa un courant d'une telle énergie et d'une telle puissance que l'air entre eux se mit à vibrer. Car il ne puisait pas seulement dans la force qui s'était accumulée en lui tout au long de cette période d'épreuves et de bouleversements mais aussi dans celle que lui communiquaient Sleet et le Vroon, tous ses compagnons restés à bord du *Lady Thiin*, lord Hissune et sa mère la Dame, sa propre mère l'ancienne Dame et tous ceux qui aimaient Majipoor telle qu'elle était et désiraient qu'elle redevînt. Et il projeta son esprit vers Guidrag, vers les pêcheurs de dragons qui l'entouraient, vers les équipages des autres navires, vers les habitants de la république libre de Piliplok. Et le message qu'il

leur envoya était simple : il était venu vers eux pour leur pardonner leurs errements et pour recevoir leur allégeance renouvelée au grand état que formait Majipoor. Il leur fit aussi comprendre que Majipoor était indivisible et que le fort devait aider le faible, faute de quoi tout le monde périrait, car la planète était au bord de la destruction et seul un grand effort collectif pouvait la sauver. Et il leur dit enfin que la période de chaos touchait à sa fin, car le Pontife, le Coronal, la Dame et le Roi des Rêves s'étaient unis pour rétablir l'ordre et que le salut était proche, à condition qu'ils aient foi en la justice du Divin au nom duquel il régnait maintenant en tant que monarque suprême.

Il ouvrit les yeux. Il vit Guidrag hébétée, chancelante, qui se laissait lentement tomber à genoux sur le pont. Les Skandars qui l'entouraient firent de même. Puis elle leva les mains devant ses yeux comme pour se protéger d'une lumière insoutenable.

— Monseigneur... murmura-t-elle d'une voix empreinte d'un profond respect et rempli d'effroi. Votre majesté... votre majesté...

— Valentin ! s'écria quelqu'un à l'autre bout du pont. Valentin Pontife !

Et le cri fut repris par tous les marins.

— Valentin Pontife ! Valentin Pontife !

Il se répercuta de bateau en bateau, se propagea sur l'onde et atteignit les remparts de Piliplok.

— Valentin ! Valentin Pontife ! Valentin Pontife !

LE LIVRE DE LA RÉUNION

Lorsque le corps expéditionnaire royal ne fut plus qu'à quelques heures en aval de Ni-moya, lord Hissune fit venir Alsimir et lui dit :

— Renseigne-toi pour savoir si le grand bâtiment qu'on appelle la Perspective Nissimorn existe toujours. Si c'est le cas, je compte la réquisitionner comme quartier général pendant mon séjour à Ni-moya.

Hissune se rappelait cette maison – il se rappelait tout de Ni-moya, ses tours blanches et ses arcades étincelantes – aussi précisément que s'il y avait vécu la moitié de sa vie. Mais il n'avait jamais mis les pieds sur le continent de Zimroel avant ce voyage. Il avait vu Ni-moya à travers les yeux de quelqu'un d'autre. Il se remémora l'époque de son adolescence où il avait subrepticement pris connaissance des enregistrements de souvenirs emmagasinés dans le Registre des Âmes, dans les profondeurs du Labyrinthe. Comment s'appelait-elle, cette petite commerçante de Velathys qui avait épousé le frère du duc et hérité la Perspective Nissimorn ? Inyanna. Inyanna Forlana. Elle avait été voleuse au Grand Bazar jusqu'à ce que le cours de sa vie change de façon si étonnante.

Tout cela s'était passé à la fin du règne de lord Malibor – il y avait seulement vingt ou vingt-cinq ans. Elle est probablement toujours vivante, songea Hissune. Elle doit encore habiter cette merveilleuse demeure donnant sur le fleuve. J'irai la voir et je lui dirai :

— Je vous connais, Inyanna Forlana. Je vous comprends aussi bien que je me comprends. Nous sommes de la même espèce, vous et moi : celle des élus du destin. Et nous savons que les vrais élus du destin sont ceux qui savent tirer le meilleur parti de leur chance.

La splendide Perspective Nissimorn s'élevait toujours sur sa saillie rocheuse surplombant le port, avec ses balcons suspendus et ses portiques paraissant flotter dans l'air

miroitant. Mais Inyanna Forlana n'habitait plus là. Le grand bâtiment était maintenant occupé par une horde de squatters batailleurs, entassés à cinq ou six par pièce, qui avaient gribouillé leurs noms sur la baie vitrée de la Salle des Fenêtres, allumé des feux de camp sur les vérandas donnant sur le jardin et laissé des traces de doigts sales sur les murs d'un blanc étincelant. La plupart d'entre eux disparurent comme des brumes matinales au moment où les forces armées du Coronal franchirent les grilles ; mais quelques-uns restèrent, regardant Hissune comme si c'était un envahisseur venu d'une autre planète.

— Dois-je chasser cette racaille ? demanda Stimion.

Hissune acquiesça de la tête.

— Mais donne-leur d'abord à manger et à boire et dis-leur que le Coronal regrette d'avoir besoin de se loger chez eux. Et demande leur s'ils ont entendu parler de la dame Inyanna à qui appartenait autrefois ce lieu.

Le visage sombre, il parcourut chaque pièce, comparant ce qu'il voyait à la vision éblouissante qu'il avait eue du bâtiment par l'enregistrement de souvenirs d'Inyanna Forlana. La métamorphose était affligeante. Il n'y avait aucune partie de la demeure qui ne fût salie, souillée, dégradée, saccagée. Il faudra des années à une armée d'ouvriers pour la restaurer, songea Hissune.

Ni-moya était dans le même état que la Perspective Nissimorn. Inconsolable, Hissune errait dans la Salle des Fenêtres qui offrait une vue panoramique de tous les endroits de la ville et il vit un spectacle de désolation. Cette ville avait été la plus riche et la plus resplendissante de Zimroel, l'égale de n'importe laquelle des cités du Mont du Château. Les tours blanches dans lesquelles avaient logé trente millions de gens étaient noircies par la fumée de vingtaines d'immenses feux. Le Palais Ducal n'était plus qu'une ruine sur son magnifique piédestal. Le Portique Flottant, la galerie marchande suspendue longue d'un kilomètre et demi avait eu ses câbles tranchés d'un côté et s'était fracassée sur l'avenue en contrebas. Les dômes de verre du Musée des Mondes étaient cassés et Hissune préférait ne pas penser à ce que devaient être devenus ses trésors. Les

réflecteurs tournants du Boulevard de Cristal étaient éteints. Il regarda vers le port. Les restaurants flottants où l'on pouvait autrefois déguster dans un cadre élégant les mets les plus délicats de Narabal, de Stee, de Pidruïd et d'autres villes lointaines, avaient été renversés et flottaient sens dessus dessous sur le fleuve.

Hissune se sentit dupé. Avoir si longtemps rêvé de voir Ni-moya, y être enfin et la trouver ainsi, peut-être irrémédiablement endommagée.

Comment cela est-il arrivé ? se demanda-t-il. Pourquoi les habitants de Ni-moya, souffrant de la faim, en proie à la panique et à un accès de folie, s'en étaient-ils pris à leur propre ville ? Était-ce la même chose à travers tout le centre de Zimroel, toute la beauté qu'il avait fallu des milliers d'années pour créer avait-elle été détruite dans une explosion destructrice et irraisonnée ? Nous avons payé cher pour tous ces siècles d'autosatisfaction béate, se dit Hissune.

Stimion vint le trouver pour lui donner des nouvelles de la dame Inyanna qu'il tenait d'un des squatters. Elle avait quitté Ni-moya depuis plus d'un an, quand un des faux Coronals avait exigé d'elle le manoir pour en faire son palais. Tout le monde ignorait où elle était allée et si elle était encore en vie. Le duc de Ni-moya et toute sa famille s'étaient également enfuis bien avant elle, ainsi que la majeure partie de la noblesse locale.

— Et le faux Coronal ? demanda Hissune.

— Parti lui aussi, monseigneur. De même que tous les autres, car il y en avait plus d'un ; vers la fin ils étaient dix ou douze, se disputant entre eux. Mais ils ont pris la fuite comme des bilantons effrayés quand le Pontife Valentin est arrivé le mois dernier. Aujourd'hui il n'y a qu'un seul Coronal à Ni-moya, monseigneur, et il s'appelle Hissune.

— Est-ce donc là mon Grand Périple ? dit Hissune avec un faible sourire. Où sont les musiciens, où sont les défilés ? Pourquoi toute cette saleté et cette destruction ? Cela ne ressemble pas à l'idée que je me faisais de ma première visite à Ni-moya, Stimion.

— Vous y reviendrez à une époque plus heureuse, monseigneur, et tout sera redevenu comme avant.

— Le crois-tu ? Le crois-tu vraiment ? Ah, je prie pour que tu aies raison, mon ami !

Alsimir fit son apparition.

— Monseigneur, le maire vous présente ses respects et demande la permission de vous rendre visite cet après-midi.

— Dis-lui de venir ce soir. Nous avons pour le moment des choses plus urgentes à faire que de rencontrer les autorités locales.

— Je le lui dirai, monseigneur. Je crois que le maire s'inquiète de la taille de l'armée que vous avez l'intention de cantonner ici. Il a parlé de difficultés pour le ravitaillement et de quelques problèmes d'hygiène qu'il...

— Il fournira ce que nous lui demanderons, Alsimir, ou bien nous trouverons un maire plus capable, dit Hissune. Dis-lui aussi cela. Tu peux ajouter que le seigneur Divvis sera bientôt là avec une armée presque aussi grosse que la mienne, ou peut-être plus, et que le seigneur Tunigorn suivra ; il peut par conséquent considérer ses efforts actuels comme une simple répétition pour le vrai fardeau qu'il aura bientôt sur les épaules. Mais fais-lui savoir que les besoins alimentaires de Ni-moya seront diminués quand je partirai d'ici, car j'emmènerai avec moi plusieurs millions de ses concitoyens pour constituer une partie de l'armée d'occupation qui ira à Piurifayne et demande-lui quelle méthode il propose pour choisir les volontaires. Et s'il regimbe, Alsimir, fais-lui comprendre que nous ne sommes pas venus ici pour l'ennuyer, mais pour sauver sa province du chaos, alors que nous préférierions être en train de jouter au sommet du Mont du Château. Si après lui avoir dit tout cela tu trouves que son attitude n'est pas satisfaisante, mets-le aux fers et vois s'il y a un maire adjoint prêt à se montrer plus coopératif, et s'il n'y en a pas, trouve quelqu'un qui le soit.

Hissune adressa un sourire à Stimion.

— Assez parlé du maire de Ni-moya, reprit-il. A-t-on eu des nouvelles du seigneur Divvis ?

— Il y en a beaucoup, monseigneur. Il a quitté Piliplok et nous suit en remontant le Zimr aussi vite qu'il peut. En chemin il lève son armée. Nous avons des messages de lui provenant de

Port Saikforge, Stenwamp, Orgeliuse, Impemonde et Obliom Vale, et aux dernières nouvelles il approche de Larnimisculus.

— Qui, si j'ai bonne mémoire, est encore à plusieurs milliers de kilomètres à l'est d'ici, n'est-ce pas ? dit Hissune. Nous en avons donc pour longtemps à l'attendre. Eh bien, il arrivera quand il arrivera, on ne peut pas le faire aller plus vite et je ne crois pas qu'il soit sage de partir pour Piurifayne sans l'avoir vu.

Il eut un petit sourire de regret.

— Notre tâche serait trois fois plus facile si cette planète était moitié plus grande. Alsimir, envoie à Divvis des messages l'assurant de notre plus haute considération à Larnimisculus et peut-être à Belka, Clarischanz et quelques autres villes au long de son trajet et lui disant combien j'ai hâte de le revoir.

— Est-ce vrai, monseigneur ? demanda Alsimir.

— Assurément, répondit Hissune en le regardant attentivement. Je suis très sincère, Alsimir !

Il choisit d'établir son quartier général dans le grand bureau situé au troisième étage du bâtiment. À l'époque où Calain frère du duc de Ni-moya, y avait habité – selon le souvenir que Hissune avait gardé – l'immense pièce lui avait servi de bibliothèque où il conservait des livres anciens reliés en cuir d'animaux rares. Mais les livres avaient disparu ; la bibliothèque n'était plus qu'un grand espace vide avec un simple bureau couvert de graffiti en son centre. Il y éclata ses cartes et réfléchit à l'entreprise qui l'attendait.

Hissune n'avait pas apprécié d'être laissé sur l'Ile du Sommeil quand Valentin s'était embarqué pour Piliplok. Il avait eu l'intention de se charger lui-même de la pacification de Piliplok et par les armes. Mais Valentin ne partageait pas ses idées et son point de vue avait prévalu. Oui, Hissune était peut-être Coronal, mais au moment où cette décision fut prise, il comprit que sa situation serait anormale pendant quelque temps, car il devrait supporter l'existence d'un Pontife vigoureux, actif et très présent qui n'avait aucune intention de se retirer dans le Labyrinthe. Les études d'histoire d'Hissune ne lui avaient fourni aucun exemple semblable. Même les plus forts et les plus ambitieux des Coronals – lord Confalume, lord Prestimion, lord Dekkeret, lord Kinniken – avaient cédé leur

place et s'étaient installés dans leur demeure souterraine au terme de leur règne au Château.

Mais Hissune savait qu'il n'y avait pas de précédent à ce qui se passait actuellement. Et il ne pouvait pas nier que le voyage de Valentin à Piliplok – qu'Hissune avait considéré comme la pire des folies – avait été en fait un chef-d'œuvre de stratégie.

Imaginez : la ville rebelle abaissant humblement ses drapeaux et se soumettant au Pontife sans un murmure, exactement comme Valentin l'avait prédit ! Hissune se demanda quel était le secret qui lui permettait de réussir un coup si audacieux avec autant d'assurance. Mais après tout il avait reconquis son trône en utilisant la même tactique durant la guerre de restauration. Sa douceur, sa gentillesse cachaient un tempérament remarquablement fort et déterminé. Et pourtant, songea Hissune, la gentillesse de Valentin n'était pas qu'une façade ; elle était l'essence même de son caractère, ce qu'il y avait de plus profond et de plus authentique en lui. Valentin était un être extraordinaire, un grand roi, à sa façon insolite...

Et maintenant le Pontife poursuivait sa route vers l'ouest en longeant le Zimr avec son petit entourage, visitant tour à tour les régions endommagées, négociant doucement un retour à la normale. Il avait quitté Piliplok pour Ni-moya où il était arrivé quelques semaines avant Hissune. Les faux Coronals avaient fui à son approche ; les vandales et les bandits avaient cessé leurs méfaits ; on racontait que les citoyens hébétés et ruinés de la grande cité étaient venus par millions acclamer leur nouveau Pontife comme s'il pouvait d'un seul geste de la main remettre le monde dans son état antérieur. Le fait de marcher dans le sillage de Valentin simplifiait énormément le travail d'Hissune : au lieu d'être obligé de consacrer du temps et des ressources à assujettir Ni-moya, il trouva une ville paisible et disposée à coopérer à tout ce qui devait être fait.

Hissune traça du doigt un chemin sur la carte. Valentin était parti pour Khyntor. Mission ardue ; c'était le bastion du faux Coronal Sempeturn et de son armée privée, les Chevaliers de Dekkeret. Hissune craignait pour le Pontife. Mais il ne pouvait prendre aucune initiative pour le protéger : Valentin ne voudrait pas en entendre parler. « Je ne conduirai pas d'armées à l'assaut

des villes de Majipoor », avait-il déclaré lorsqu'ils débattaient la question sur l'Ile ; et Hissune n'avait pas eu d'autre solution que de se soumettre à sa volonté. L'autorité du Pontife est toujours suprême.

Où irait Valentin après Khyntor ? Probablement dans les villes de la vallée de Dulorn, songea Hissune. Et ensuite peut-être vers celles du littoral, Pidruïd, Til-omon, Narabal. Personne ne savait ce qui se passait sur cette côte lointaine où tant de millions d'habitants du cœur ravagé de Zimroel s'étaient réfugiés. Mais dans son for intérieur, Hissune voyait Valentin marcher inlassablement, ramenant l'ordre où il y avait le chaos par le seul rayonnement de son âme. C'était en réalité une étrange sorte de Grand Périple qu'effectuait le Pontife. Mais ce n'est pas le Pontife qui est censé faire les Grands Périples, songea Hissune avec gêne.

Il cessa de penser à Valentin pour se pencher sur ses propres responsabilités. Tout d'abord, attendre l'arrivée de Divvis. L'affaire promettait d'être délicate. Mais Hissune savait que toute la réussite future de son règne allait dépendre de la façon dont il s'y prendrait avec cet homme maussade et jaloux. Lui déléguer son autorité, certes, lui faire comprendre que parmi les généraux de cette guerre, il n'aurait de comptes à rendre qu'au Coronal. Mais en même temps le contenir, le maîtriser. Si c'était possible.

Hissune traça rapidement quelques traits sur la carte. Une armée placée sous le commandement de Divvis irait à l'ouest jusqu'à Khyntor ou Mazadone pour s'assurer que Valentin y avait réellement rétabli l'ordre et lèverait des troupes sur son passage ; ensuite elle redescendrait vers le sud-est pour prendre position le long des limites septentrionales de la province Métamorphe. L'autre armée, commandée par Hissune lui-même, descendant de Ni-moya, longerait les rives de la Steiche pour fermer la frontière orientale de Piurifayne. Puis s'engager à l'intérieur afin de prendre les rebelles en tenailles.

Que mangeront tous ces soldats sur une planète où l'on meurt de faim ? se demanda Hissune. Nourrir une armée de plusieurs millions d'hommes de racines, de noix et d'herbe ? Il secoua la tête. Nous en mangerons si c'est tout ce qu'il y a. Nous

mangerons des pierres et de la boue. Nous mangerons les créatures démoniaques que les rebelles lancent contre nous. Nous mangerons nos propres morts, si c'est nécessaire. Et nous gagnerons. Et nous mettrons un terme à cette folie.

Hissune se leva, s'approcha de la fenêtre et regarda Ni-moya en ruine, plus belle maintenant que le crépuscule descendait pour cacher la majeure partie de ses blessures. Il aperçut son reflet dans la vitre et se salua d'un air moqueur. *Bonsoir, monseigneur ! Le Divin soit avec vous, monseigneur !* Lord Hissune : comme cela était étrange. *Oui, monseigneur ; non, monseigneur ; je vais le faire immédiatement, monseigneur.* Ils lui faisaient le signe de la constellation. Ils reculaient avec respect. Ils se conduisaient tous envers lui comme s'il était *vraiment* le Coronal. Il s'y habituerait peut-être bientôt. Après tout, cela n'avait pas été une surprise. Pourtant c'était encore irréel pour lui. Peut-être parce que jusqu'à maintenant il avait consacré tout son règne à ce voyage improvisé sur Zimroel. Hissune se dit que cela ne deviendrait réel que lorsqu'il retournerait enfin au Mont du Château – au Château de lord Hissune ! – et que sa vie consisterait à signer des décrets, prendre des rendez-vous et présider d'importantes cérémonies, ce qu'il imaginait être les occupations d'un Coronal en temps de paix. Mais ce jour viendrait-il ? Il haussa les épaules. Question stupide, comme la plupart des questions. Ce jour viendrait quand il viendrait ; en attendant le travail ne manquait pas. Hissune retourna à son bureau et continua pendant une heure à annoter ses cartes.

Alsimir revint au bout d'un moment.

— J'ai parlé avec le maire, monseigneur. Il promet maintenant de nous apporter toute sa coopération. Il attend en bas dans l'espoir que vous l'autoriserez à vous faire part de son désir d'être coopératif.

— Fais-le monter, dit Hissune en souriant.

Quand il atteignit enfin Khyntor, Valentin ordonna à Asenhart de ne pas accoster dans la ville proprement dite, mais de l'autre côté de la rivière dans le faubourg sud de Khyntor, où l'on pouvait voir les merveilles géothermiques, les geysers, les fumerolles et les lacs bouillonnants. Il voulait faire son entrée dans la ville avec calme et mesure pour que le prétendu « Coronal » qui la régissait soit bien prévenu de son arrivée.

Ce ne pouvait pas être une surprise pour le faux Coronal lord Sempeturn. En effet, au cours de son voyage qui l'avait mené de Ni-moya à Khyntor en remontant le Zimr, Valentin n'avait caché ni son identité ni sa destination... Il avait fait de nombreuses haltes dans les villes qui bordaient l'énorme fleuve, rencontrant dans chacune d'elles les édiles ayant survécu et obtenant des promesses de soutien aux armées qui étaient recrutées pour affronter la menace Métamorphe. Et tout le long du fleuve, même dans des villes où il ne s'arrêtait pas, la population venait sur le passage de la flotte impériale en route pour Khyntor, agitant la main et criant : « Valentin Pontife ! Valentin Pontife ! »

Le voyage avait été triste car il était évident, même depuis le fleuve, que ces villes naguère si vivantes et si prospères n'étaient plus que l'ombre d'elles-mêmes, avec leurs entrepôts vides aux fenêtres brisées, leurs bazars déserts et leurs avenues de front de mer envahies par les mauvaises herbes. Et partout où il débarquait, il s'apercevait que malgré leurs acclamations et leurs gestes de la main, les gens qui étaient restés dans ces agglomérations avaient totalement perdu l'espoir : les yeux mornes et baissés, les épaules tombantes, le visage empreint de tristesse.

Mais en arrivant à Khyntor, cet endroit fantastique aux geysers tonnants, aux lacs chuintants et gargouillants et aux nuages de vapeur gazeuse vert pâle, Valentin vit autre chose sur les visages de la multitude qui s'était rassemblée sur les

quais : un air attentif, curieux, impatient, comme si elle attendait le déroulement d'une sorte d'épreuve sportive.

Valentin savait qu'ils voulaient voir quel genre d'accueil lui réserverait lord Sempeturn.

— Nous serons prêts dans deux minutes, votre majesté, annonça Shanamir. Les flotteurs sont en train de descendre la rampe.

— Pas de flotteurs, répliqua Valentin. Nous entrerons dans Khyntor à pied.

Il entendit l'habituel petit cri horrifié de Sleet et vit son air exaspéré tout aussi familier. Lisamon Hultin avait le visage empourpré de contrariété et Zalzan Kavol fronçait les sourcils. Carabella elle aussi semblait inquiète. Mais nul n'osa protester. Nul n'osait plus protester depuis un certain temps. Non parce qu'il était devenu Pontife, songea-t-il : le passage d'un titre ronflant à un autre était en réalité de peu d'importance. C'était plutôt comme s'ils considéraient qu'il s'enfonçait chaque jour plus profondément dans un univers auquel ils n'avaient pas accès. Il leur devenait incompréhensible et Valentin, quant à lui, ne se préoccupait plus le moins du monde de sa sécurité : il se sentait invulnérable, invincible.

— Quel pont allons-nous prendre, votre majesté ? demanda Deliamber.

Il y en avait quatre en vue : l'un de brique, un autre avec des arches de pierre, un troisième frêle, étincelant et transparent, comme s'il avait été fait de verre, et le dernier, le plus proche, un assemblage arachnéen de câbles oscillants. Le regard de Valentin se porta successivement sur les quatre ponts, puis sur les tours de Khyntor au sommet carré, très loin sur la rive opposée. Il remarqua que l'ouvrage constitué d'arches de pierre semblait s'être effondré au beau milieu. Une tâche supplémentaire pour le Pontife, songea-t-il en se souvenant que le titre qu'il portait signifiait jadis « faiseur de ponts ».

— Je connaissais les noms de ces ponts, mon bon Deliamber, dit-il, mais je les ai oubliés. Pouvez-vous me les rappeler ?

— C'est le pont des Rêves qui est à droite, votre majesté. Le plus proche de nous est le pont du Pontife et à côté c'est le pont

de Khyntor qui semble inutilisable. En amont, se trouve le pont du Coronal.

— Eh bien, alors, prenons le pont du Pontife ! dit Valentin.

Zalzan Kavol et quelques-uns des Skandars s'engagèrent les premiers. Derrière eux avançaient Lisamon Hultin, puis Valentin qui marchait sans se presser, Carabella à ses côtés. Deliamber, Sleet et Tisana les suivaient et le reste du petit groupe fermait la marche. La foule qui ne cessait de grossir restait à leur hauteur mais en gardant ses distances.

Au moment où Valentin arrivait au bord du pont, une femme brune et mince vêtue d'une robe orange passé se détacha de la masse des badauds et se précipita vers lui en criant : « Majesté ! Majesté ! » Elle parvint à s'approcher à trois ou quatre mètres de lui avant que Lisamon Hultin ne l'arrête en la saisissant par le bras et en la faisant pivoter sur elle-même comme une vulgaire poupée de chiffon.

— Non... attendez... murmura la femme que Lisamon semblait sur le point de repousser dans la foule. Je ne veux aucun mal au Pontife... J'ai un présent pour lui...

— Lâchez-la, Lisamon, dit calmement Valentin.

Fronçant les sourcils d'un air soupçonneux, Lisamon obtempéra, mais elle demeura tout près du Pontife, prête à agir.

La femme tremblait tellement qu'elle avait de la peine à garder l'équilibre. Ses lèvres frémissaient, mais elle fut incapable de parler pendant quelques instants.

— Vous êtes vraiment lord Valentin ? demanda-t-elle enfin.

— J'étais lord Valentin. Je suis maintenant le Pontife Valentin.

— Bien sûr. Bien sûr. Je le savais. On disait que vous étiez mort, mais je ne l'ai jamais cru. *Jamais !*

Elle s'inclina profondément.

— Votre majesté ! dit-elle.

Elle tremblait encore. Elle semblait assez jeune, mais il était difficile d'en être sûr, car la faim et les épreuves avaient creusé de profonds sillons sur son visage et sa peau était encore plus pâle que celle de Sleet.

— Je m'appelle Millilain, dit-elle en tendant la main. Je voulais vous donner ceci.

Dans sa paume reposait une sorte de couteau en os, long, mince, à la pointe effilée.

— Vous voyez, elle veut vous assassiner ! rugit Lisamon en s'apprêtant à bondir de nouveau.

Valentin l'arrêta d'un geste de la main.

— Attendez, dit-il. Qu'avez-vous là, Millilain ?

— Une dent... une dent sacrée... une dent du roi des eaux Maazmoorn...

— Ha !

— Pour vous protéger. Pour vous guider. C'est le plus grand des rois des eaux. Cette dent est précieuse, votre majesté.

Elle s'était mise à trembler comme une feuille.

— J'ai cru au début qu'il était mal de les adorer, que c'était un blasphème, que c'était criminel. Et puis j'ai réfléchi, j'ai écouté, j'ai appris. Les rois des eaux ne sont pas mauvais, votre majesté ! Ce sont nos véritables maîtres ! Nous leur appartenons, nous et tous ceux qui vivent sur Majipoor. Et je vous apporte la dent de Maazmoorn, votre majesté, le plus grand d'entre eux, le très puissant...

— Il vaudrait mieux continuer à avancer, Valentin, dit doucement Carabella.

— Oui, dit-il.

Il tendit la main et prit délicatement la dent. Elle mesurait à peu près vingt-cinq centimètres de long, était étrangement froide au toucher et luisait comme si elle était éclairée de l'intérieur. En refermant la main sur elle, il crut entendre fugitivement un son lointain de cloches, ou ce qui ressemblait à un son de cloches, mais qui produisait une mélodie comme il n'en avait jamais entendue.

— Je vous remercie, Millilain, dit-il gravement. J'en prendrai grand soin.

— Votre majesté, souffla-t-elle et elle repartit en titubant et se fondit dans la foule.

Valentin se remit en route et s'engagea lentement sur le pont qui menait à Khyntor.

La traversée dura une bonne heure. Bien avant d'atteindre l'autre rive, Valentin vit qu'une foule s'était rassemblée pour l'attendre ; mais il se rendit compte que ce n'était pas une foule

ordinaire, car ceux qui se tenaient à l'avant-garde étaient vêtus de manière identique. Ils portaient un uniforme vert et or, les couleurs du Coronal. C'était donc une armée... l'armée du Coronal, lord Sempeturn. Zalzan Kavol se retourna, le visage sombre.

— Votre majesté ? dit-il.

— Continuez, dit Valentin. Quand vous arriverez devant le premier rang, écartez-vous, laissez-moi passer et restez à mes côtés.

Il sentit la main de Carabella se crispier craintivement sur son poignet.

— Te souviens-tu, dit-il, au début de la guerre de restauration, quand nous sommes arrivés à Pendiwane et avons trouvé une milice de dix mille hommes qui nous attendaient aux portes de la ville alors que nous n'étions qu'une poignée ?

— Mais ce n'est pas Pendiwane. Pendiwane ne s'était pas rebellée contre toi. Ce n'était pas un faux Coronal qui t'attendait devant les portes, mais un maire de province, gras et suant de peur.

— Cela revient au même, dit Valentin.

Il atteignit l'extrémité du pont. Le passage était bouché par les troupes en uniforme vert et or.

— Qui êtes-vous pour vouloir rentrer dans Khyntor sans la permission de lord Sempeturn ? cria d'une voix rauque un officier au regard apeuré qui se tenait au premier rang.

— Je suis le Pontife Valentin et je n'ai besoin de la permission de personne pour entrer dans une cité de Majipoor.

— Le Coronal lord Sempeturn refuse de vous laisser avancer au-delà de ce pont, étranger !

— Comment le Coronal, si Coronal il y a, peut-il aller contre la volonté du Pontife ? demanda Valentin en souriant. Allons, écartez-vous !

— Je n'en ferai rien. Car vous n'êtes pas plus Pontife que moi.

— Vous refusez de me reconnaître ? demanda calmement Valentin. J'aimerais entendre cela de la propre bouche de votre Coronal.

Valentin avança, entouré par Zalzan Kavol et Lisamon Hultin. L'officier qui l'avait défié jeta des regards hésitants de droite et de gauche aux soldats de la première ligne ; il se raidit et les autres l'imitèrent ; ils portèrent ostensiblement la main à la crosse de leur arme. Valentin continua d'avancer. Les soldats reculèrent d'un demi-pas, puis d'un autre, sans cesser de le regarder durement.

Valentin ne s'arrêta pas. La première ligne disparut à sa vue tandis qu'il poursuivait inexorablement sa marche en avant.

C'est alors que les rangs s'ouvrirent et qu'un petit homme trapu aux joues rouges et rugueuses en sortit pour faire face à Valentin. Il était vêtu d'une robe blanche de Coronal sur un pourpoint vert et il portait sur ses cheveux bruns en désordre la couronne à la constellation, ou tout au moins une imitation acceptable. Il leva les deux mains, les paumes tournées vers le ciel.

— Assez ! s'écria-t-il d'une voix forte. Pas plus loin, imposteur !

— D'où tenez-vous votre autorité pour donner ces ordres ? demanda Valentin d'un ton affable.

— De moi-même, car je suis le Coronal lord Sempeturn !

— Ha ! Vous êtes le Coronal et je suis un imposteur ? Je n'avais pas compris. Et par la volonté de qui êtes-vous donc Coronal, lord Sempeturn ?

— Par la volonté du Divin qui m'a choisi pour régner en cette période de vacance du pouvoir sur le Mont du Château !

— Je vois, dit Valentin. Mais à ma connaissance il n'y a pas de vacance. Il y a un Coronal du nom de lord Hissune qui a été légitimement nommé pour occuper cette dignité.

— Un imposteur ne peut nommer légitimement quelqu'un, répliqua Sempeturn.

— Mais je suis Valentin, son prédécesseur, devenu Pontife également par la volonté du Divin, s'il faut en croire l'opinion générale.

Sempeturn eut un sourire méchant.

— Vous étiez un imposteur quand vous prétendiez être Coronal et vous l'êtes toujours !

— Croyez-vous cela ? Ai-je donc été acclamé à tort par tous les princes et la noblesse du Mont, par le Pontife Tyeveras – puisse-t-il reposer éternellement à la Source – et par ma propre mère la Dame ?

— J'affirme que vous les avez tous bernés. La meilleure preuve en est la malédiction qui s'est abattue sur Majipoor. Car le Valentin qui fut nommé Coronal était un homme brun et regardez-vous... vous avez des cheveux brillants comme l'or !

— Mais c'est de l'histoire ancienne, mon ami, rétorqua Valentin en riant. Vous n'ignorez certainement pas que c'est par sorcellerie que l'on m'a privé de mon enveloppe charnelle pour me mettre dans celle-ci ?

— C'est vous qui le dites.

— Et c'est ce que les Puissances du royaume ont reconnu.

— Alors vous êtes un maître es tromperies, dit Sempeturn. Mais je n'ai pas de temps à perdre avec vous, des tâches urgentes m'appellent. Allez-vous en. Retournez d'où vous venez, remontez à bord de votre navire et descendez le fleuve. Si vous êtes encore dans cette province demain à la même heure, vous le regretterez amèrement.

— Je compte partir bientôt, lord Sempeturn, mais j'ai d'abord un service à vous demander. Ces soldats qui vous obéissent – les Chevaliers de Dekkeret, c'est bien le nom que vous leur donnez ? – nous avons besoin d'eux à l'est, aux frontières de Piurifayne, où lord Hissune le Coronal lève une armée. Allez le voir, lord Sempeturn. Placez-vous sous ses ordres. Faites ce qu'il vous demandera. Nous sommes conscients de ce que vous avez accompli en rassemblant ces troupes et nous ne voudrions pas vous priver de votre commandement. Mais vous devez vous associer à l'effort général.

— Vous devez être fou, dit Sempeturn.

— Ce n'est pas mon avis.

— Laisser ma ville sans surveillance ? Couvrir plusieurs milliers de kilomètres pour renoncer à mon autorité en faveur d'un usurpateur ?

— C'est nécessaire, lord Sempeturn.

— À Khyntor, je suis seul à décider de ce qui est nécessaire.

— Il faut que cela change, dit Valentin.

Il se glissa aisément dans l'état de transe et projeta une infime partie de son esprit en direction de Sempeturn, jouant avec lui et faisant froncer les sourcils de perplexité au petit homme rougeaud. Il envoya dans le cerveau de Sempeturn l'image de Dominin Barjazid habitant le corps qui autrefois était le sien.

— Reconnaissez-vous cet homme, lord Sempeturn ? dit-il.

— C'est... c'est... c'est l'ancien lord Valentin !

— Non, dit Valentin en envoyant une forte secousse de sa force mentale au faux Coronal de Khyntor.

Sempeturn vacilla, faillit tomber et s'agrippa aux hommes en uniforme vert et or qui l'entouraient. La couleur de ses joues s'accrut et devint violette comme du raisin trop mûr.

— Qui est cet homme ? demanda Valentin.

— C'est le frère du Roi des Rêves, murmura Sempeturn.

— Et pourquoi a-t-il les traits de l'ancien lord Valentin ?

— Parce que... parce que...

— Dites-le moi.

Sempeturn plia les genoux et s'affaissa doucement jusqu'à ce que ses mains tremblantes touchent presque le sol.

— Parce qu'il a volé le corps du Coronal afin d'usurper son titre et qu'il l'a gardé... par la grâce de celui qu'il voulait renverser...

— Et qui suis-je donc ?

— Vous êtes lord Valentin, dit piteusement Sempeturn.

— C'est faux. Qui suis-je, Sempeturn ?

— Valentin... le Pontife... le Pontife de Majipoor...

— Exact. Enfin. Et si je suis le Pontife, qui est le Coronal ?

— Celui... que vous avez nommé... votre majesté.

— J'ai dit qu'il s'appelle lord Hissune et qu'il vous attend à Ni-moya. Allez, rassemblez vos chevaliers, prenez la route de l'est avec votre armée et servez votre Coronal selon son bon plaisir. Partez, Sempeturn ! *Partez !*

Il projeta une dernière décharge d'énergie mentale vers Sempeturn qui chancela, vacilla et se laissa tomber à genoux.

— Majesté... votre majesté... pardonnez-moi...

— Je passerai une ou deux nuits à Khyntor, dit Valentin. Veillez à ce que tout soit en ordre. Et puis je pense que je me dirigerai vers les provinces occidentales où j'ai d'autres tâches à accomplir.

Il se retourna et vit Carabella qui le regardait comme si des ailes ou des cornes lui avaient poussé. Il lui sourit et lui envoya un baiser du bout des doigts. Cela m'a donné soif, songea-t-il. Je ne refuserais pas une ou deux coupes de bon vin, s'ils en ont à Khyntor.

Il baissa les yeux sur la dent de dragon qu'il avait gardé au creux de sa main et la caressa légèrement du doigt. Il entendit de nouveau le son des cloches et crut percevoir un frôlement d'ailes puissantes au plus profond de son âme. Il enveloppa soigneusement la dent dans un bout de soie colorée qu'il demanda à Carabella et la lui tendit.

— Prends-en bien soin jusqu'à ce que je te la redemande, ma douce, dit-il. Je pense qu'elle me sera bien utile.

Il regarda la foule et aperçut Millilain, la femme qui lui avait donné la dent. Elle avait les yeux fixés sur lui et ils flamboyaient. Cette effrayante intensité exprimait à la fois la révérence et le ravissement, comme si elle contemplait un être divin.

Hissune se rendit compte qu'une violente discussion avait lieu derrière la porte de sa chambre. Il s'assit dans son lit, fronça les sourcils et cligna légèrement des yeux. Il aperçut par la grande fenêtre qu'il avait à sa gauche la première lueur rougeâtre du soleil à l'horizon. Il avait veillé tard dans la nuit pour préparer l'arrivée de Divvis le jour-même et il était mécontent d'être tiré de son sommeil si peu de temps après l'aube.

— Qui est là dehors ? grommela-t-il. Par le Divin, quel est ce remue-ménage ?

— Monseigneur, il faut que je vous voie immédiatement ! fit la voix d'Alsimir. Vos gardes disent que vous ne devez être réveillé sous aucun prétexte, mais il faut absolument que je vous parle !

— Puisqu'il semble que je suis réveillé, tu peux entrer, dit Hissune en soupirant.

Il y eut un bruit de verrous que l'on tirait et au bout de quelques instants Alsimir entra, l'air très agité.

— Monseigneur...

— Que se passe-t-il ?

— La ville est attaquée, monseigneur ! Hissune fut tout à fait réveillé.

— Attaquée ? Par qui ?

— D'étranges et monstrueux oiseaux, dit Alsimir. Leurs ailes ressemblent à celles des dragons de mer, leur bec à des faux et leurs griffes répandent du poison.

— Il n'existe pas d'oiseaux de ce genre.

— Ce sont sûrement de nouvelles créatures envoyées par les Changeformes. Elles ont commencé à envahir Ni-moya peu après l'aube, venant du sud, une nuée hideuse, il y en a des centaines, peut-être des milliers. Elles ont déjà fait cinquante victimes ou davantage, et cela risque d'empirer au cours de la journée.

Alsimir s'approcha de la fenêtre.

— Regardez, monseigneur, il y en a quelques-unes qui tournoient au-dessus de l'ancien palais du duc...

Hissune vit un groupe de silhouettes effrayantes voltiger dans le pur ciel matinal : d'immenses oiseaux, plus grands que les gihornas, et même que les miluftas, mais beaucoup plus laids. Leurs ailes n'étaient pas des ailes d'oiseaux mais plutôt le genre d'organes noirs membraneux soutenus par des os allongés semblables à des doigts comme en avaient les dragons de mer. Leur bec dangereusement pointu et recourbé était d'un rouge ardent et leurs longues serres d'un vert vif. Ils piquaient férocement en quête de proies, reprenaient de l'altitude et s'abattaient de nouveau, tandis qu'au-dessous d'eux les gens couraient désespérément dans les rues à la recherche d'un abri. Hissune vit un garçon d'une douzaine d'années avec des livres de classe sous le bras sortir imprudemment d'un bâtiment et se trouver sur la trajectoire d'une des créatures ailées : celle-ci fondit sur l'enfant et quand elle fut à trois mètres du sol, elle sortit ses serres puissantes et porta son attaque, déchirant la tunique et marquant d'une entaille sanglante le dos de l'enfant. L'oiseau reprit vivement son essor et sa victime roula par terre, frappant le pavé et agité de violentes convulsions. Mais le garçon cessa presque aussitôt de remuer et trois ou quatre oiseaux, tombant du ciel comme des pierres, s'abattirent sur lui et commencèrent à le dévorer.

Hissune poussa un juron.

— Tu as bien fait de me réveiller, dit-il. A-t-on déjà pris des mesures ?

— Cinq cents archers sont en train de se poster sur les toits monseigneur. Et nous mobilisons aussi vite que possible les lanceurs d'énergie à longue portée.

— Ce n'est pas suffisant. Loin de là. Nous devons éviter une panique générale dans la ville – vingt millions de citoyens terrifiés courant dans tous les sens et mourant piétinés. Il est indispensable de leur montrer que nous pouvons tout de suite contrôler la situation. Fais monter cinq mille archers sur les toits. Dix mille même, si nous les avons. Je veux la participation

de tous ceux qui savent tirer à l'arc – dans toute la ville, il faut que ce soit bien visible pour rassurer les gens.

— Oui, monseigneur.

— Et ordonne aux habitants de rester chez eux en attendant de nouvelles consignes. Personne ne doit sortir : personne, même pour une affaire urgente, aussi longtemps que les oiseaux constitueront une menace. Dis aussi à Stimion de faire savoir à Divvis que nous avons quelques ennuis et qu'il faut qu'il se méfie s'il a toujours l'intention d'entrer à Ni-moya ce matin. Et je veux que tu envoies chercher ce vieil homme qui dirige le zoo d'animaux rares dans les collines, celui avec lequel j'ai parlé la semaine dernière, Ghitain, Khitain, un nom comme ça. Raconte-lui ce qui s'est passé, s'il n'est pas déjà au courant et amène-le ici sous bonne garde. Fais ramasser quelques-uns des oiseaux morts et apporte-les pour qu'il les examine.

Hissune se tourna de nouveau vers la fenêtre, le regard noir. Le corps du garçon était complètement caché par les neuf ou dix oiseaux qui voletaient voracement autour de lui. Ses livres étaient éparpillés alentour de façon pathétique.

— Les Changeformes ! s'exclama-t-il amèrement. Envoyer des monstres faire la guerre à des enfants ! Ah, mais nous le leur ferons payer très cher, Alsimir ! Nous donnerons Faraataa à manger à ses propres oiseaux ! Va maintenant, il y a beaucoup à faire.

Tandis qu'il se hâtait de prendre son petit déjeuner, Hissune reçut régulièrement de nombreux compte-rendus détaillés. L'attaque aérienne avait fait plus d'une centaine de morts et le nombre des victimes s'accroissait rapidement. Au moins deux autres vols d'oiseaux avaient envahi la ville, ce qui faisait maintenant – pour autant que quelqu'un ait pu les compter – au moins quinze cents créatures ailées.

Mais la contre-attaque menée sur les toits donnait déjà des résultats : à cause de leur grande taille, les oiseaux volaient lentement et gauchement, offrant aux archers dont ils ne semblaient pas avoir peur des cibles faciles. Il était par conséquent assez facile de les abattre et leur extermination semblait être surtout une question de temps, même si d'autres devaient arriver de Piurifayne. Presque toutes les rues de la cité

avaient été désertées par les habitants, car la nouvelle de l'attaque et l'ordre du Coronal de rester calfeutré chez soi s'étaient maintenant répandus jusqu'aux faubourgs les plus éloignés. Les oiseaux tournoyaient piteusement au-dessus de Ni-moya silencieuse et abandonnée.

Au milieu de la matinée, on apprit que Yarmuz Khitain, le conservateur du Parc des Bêtes Fabuleuses, avait été conduit à la Perspective Nissimorn et procédait actuellement dans la cour à la dissection d'un des oiseaux morts. Hissune l'avait rencontré quelques jours plus tôt, car Ni-moya était infestée de toutes sortes de créatures étranges et destructrices envoyées par les rebelles Métamorphes et le zoologiste avait donné de précieux conseils. Hissune descendit dans la cour et trouva Khitain, un homme d'un certain âge au regard sombre et à la poitrine creuse, accroupi au-dessus des restes d'un oiseau tellement grand qu'Hissune crut d'abord qu'il y en avait plusieurs étendus sur les pavés.

— Avez-vous déjà vu un animal de cette sorte ? demanda Hissune.

Khitain leva les yeux. Il était pâle, tendu, tremblant.

— Jamais, monseigneur. C'est une créature de cauchemar.

— De cauchemar Métamorphe, selon vous ?

— Sans aucun doute, monseigneur. Ce n'est manifestement pas un oiseau naturel.

— Vous voulez dire que c'est une créature synthétique ? Khitain secoua la tête.

— Pas tout à fait, monseigneur. Je pense qu'elles sont produites par manipulation génétique à partir de formes de vie existantes. La forme de base est celle d'un milufta, c'est évident – connaissez-vous cet animal ? C'est le plus gros charognard de Zimroel. Mais ils ont créé un oiseau encore plus gros et en ont fait un rapace, un prédateur, au lieu d'un nécrophage. Vous voyez ces glandes venimeuses à la base des serres – aucun oiseau de Majipoor n'en a, mais il existe en territoire Piurifayne un reptile appelé l'ammazoar qui en est pourvu et ils semblent qu'ils s'en soient inspirés.

— Et les ailes ? dit Hissune. Ils ont copié celles des dragons de mer, n'est-ce pas ?

— Le dessin est identique. En fait, ce ne sont pas vraiment des ailes d'oiseaux, mais plutôt le genre de palmure qui joint parfois les doigts de certains mammifères – les dhiims, par exemple, ou les chauves-souris, ou les dragons de mer. Les dragons de mer sont des mammifères, vous le savez, monseigneur.

— Oui, je sais, dit Hissune d'un ton sec. Mais ils n'utilisent pas leurs ailes pour voler. Quel est le but recherché en mettant des ailes de dragon sur un oiseau ?

— Autant que je puisse en juger, ce n'est pas pour l'aérodynamisme, répondit Khitain en haussant les épaules. Cela sert peut-être seulement à rendre les oiseaux plus terrifiants. Quand on utilise des créatures de ce genre comme instrument de guerre...

— Oui. Oui. Il ne fait donc pour vous aucun doute qu'il s'agit d'une nouvelle arme des Métamorphes.

— C'est incontestable, monseigneur. Comme je l'ai dit, ces oiseaux n'existent pas sur Majipoor, il n'y a jamais rien eu de semblable dans la nature. Une créature aussi énorme et aussi dangereuse n'aurait certainement pas pu rester inconnue pendant quatorze mille ans.

— Cela fait donc un crime de plus à leur actif. Qui aurait pu supposer que les Changeformes étaient d'aussi ingénieux scientifiques, Khitain ?

— Leur race est très ancienne, monseigneur. Ils détiennent peut-être de nombreux secrets de ce genre.

— Espérons qu'ils ne s'apprêtent pas à nous envoyer quelque chose d'encore plus dangereux, dit Hissune en frémissant.

Au début de l'après-midi, l'attaque semblait presque terminée. Des centaines d'oiseaux avaient été abattus – tous les cadavres retrouvés furent entassés sur la grande esplanade devant l'entrée principale du Grand Bazar où ils formèrent un gigantesque monceau puant. Ceux qui avaient survécu, comprenant que Ni-moya ne leur réservait rien d'autre que des flèches, s'étaient envolés en grande partie au nord vers les collines, ne laissant qu'un petit nombre d'entre eux éparpillé dans la ville. Hissune fut consterné d'apprendre que cinq archers étaient morts en défendant Ni-moya, frappés par

derrière tandis qu'ils scrutaient le ciel à la recherche des oiseaux. Nous avons payé cher, se dit-il ; mais il savait que c'était nécessaire. La plus grande cité de Majipoor ne pouvait se permettre d'être tenue en otage par un vol d'oiseaux.

Pendant plus d'une heure, Hissune fit le tour de la ville en flotteur pour s'assurer qu'il était prudent de lever l'interdiction de sortir.

Puis il rentra à la Perspective Nissimorn juste à temps pour apprendre par Stimion que les forces commandées par Divvis commençaient à arriver sur les quais de Strand Vista.

Durant les mois qui avaient suivi son couronnement au Temple Intérieur, Hissune avait attendu avec appréhension sa première entrevue en tant que Coronal avec celui auquel il s'était imposé. Il savait que s'il montrait le moindre signe de faiblesse, Divvis y verrait une invitation à l'évincer, une fois cette guerre gagnée, et à monter à sa place sur le trône qu'il convoitait. Bien qu'on n'eût jamais fait allusion devant lui à une telle trahison de la part de Divvis, Hissune n'avait aucune raison de croire à sa bienveillance.

Pourtant, tandis qu'il se préparait à descendre à Strand Vista pour accueillir le prince, Hissune sentit un calme étrange l'envahir. Il était après tout le successeur légitime du Coronal, choisi librement par celui qui était devenu Pontife : que cela lui plût ou non, Divvis devait l'accepter et il l'accepterait.

Quand il arriva au bord du fleuve à Strand Vista, Hissune fut frappé par l'importance de la flotte rassemblée par Divvis. Il semblait avoir réquisitionné tous les vaisseaux naviguant sur le fleuve entre Piliplok et Ni-moya, et le Zimr était couvert de bâtiments à perte de vue, une armada gigantesque qui s'étendait jusqu'à mi-chemin du confluent lointain – une masse colossale d'eau douce – ou la Steiche s'écartait du Zimr en direction du sud.

Le seul bâtiment amarré à une jetée était le vaisseau amiral de Divvis qui attendait à son bord la venue de lord Hissune.

— Dois-je lui dire de descendre à terre pour vous saluer, monseigneur ? demanda Stimion.

— Je vais aller le voir, dit Hissune en souriant.

Descendant de son flotteur, il se dirigea d'une démarche digne vers l'extrémité du quai d'embarquement et avança sur la jetée. Il était vêtu de ses plus beaux habits, ses conseillers portaient eux aussi leurs vêtements de cérémonie et les membres de sa garde étaient en grande tenue. Hissune était encadré de chaque côté par une douzaine d'archers, pour le cas où les oiseaux funestes choisiraient ce moment pour réapparaître. Bien qu'Hissune eût choisi d'aller au-devant de Divvis, ce qui était peut-être une violation du protocole, il savait qu'il offrait une image majestueuse, celle d'un roi daignant accorder un honneur exceptionnel à un loyal sujet.

Divvis se tenait à la proue de son vaisseau. Lui aussi avait pris soin de son apparence, car malgré la chaleur il était vêtu d'une grande robe noire en fine peau de haigus et d'un splendide casque étincelant qui ressemblait presque à une couronne. Quand Hissune monta sur le pont, Divvis se dressa au dessus de lui comme un géant.

Mais ils furent ensuite l'un en face de l'autre et même si Divvis était de loin le plus grand, Hissune le considéra avec une fermeté et une froideur qui contribuèrent beaucoup à minimiser leur différence de taille. L'un et l'autre gardèrent le silence pendant un long moment.

Puis Divvis – et Hissune savait qu'il devait le faire à moins de le braver ouvertement – fit le signe de la constellation, mit un genou à terre et rendit pour la première fois hommage au nouveau Coronal.

— Hissune ! Lord Hissune ! Longue vie à lord Hissune !

— Longue vie à vous aussi, Divvis – car nous aurons besoin de votre courage dans la lutte qui nous attend. Relevez-vous !

Divvis se leva. Ses yeux croisèrent franchement ceux d'Hissune et une telle succession d'émotions passa sur son visage que le Coronal eut du mal à les interpréter toutes, mais il lui sembla y lire la jalousie, la colère et l'amertume – mais aussi un certain respect et même une admiration réticente, et quelque chose qui ressemblait à une nuance d'amusement, comme si Divvis ne pouvait s'empêcher de sourire devant les étranges caprices du destin qui les avait amenés ensemble à cet endroit dans ces nouveaux rôles.

— Vous ai-je amené assez de troupes, monseigneur ? demanda Divvis en désignant le fleuve d'un geste de la main.

— Cela représente une force immense, en effet. Vous avez accompli une brillante performance en recrutant une armée de cette taille. Mais peut-on savoir ce qu'il faudra pour combattre une armée de fantômes, Divvis ? Les Changeformes nous réservent encore beaucoup de mauvaises surprises.

— On m'a dit qu'ils vous ont envoyé des oiseaux ce matin, monseigneur, dit Divvis en éclatant d'un rire léger.

— Il n'y a pas de quoi rire, seigneur Divvis. C'étaient de redoutables monstres de l'espèce la plus effrayante qui tuaient les gens dans les rues et se nourrissaient de leur corps avant qu'il soit froid. De la fenêtre de ma propre chambre j'ai assisté au massacre d'un enfant. Mais je pense que nous les avons tous abattus ou presque. Et nous détruirons aussi leurs créateurs en temps utile.

— Je m'étonne que vous soyez aussi vindicatif, monseigneur.

— Vous me trouvez vindicatif ? fit Hissune. Eh bien alors si vous le dites, je suppose que c'est vrai. On le devient peut-être en vivant pendant des semaines dans cette ville en ruine. On devient rancunier en voyant des animaux monstrueux lâchés par nos ennemis sur d'innocents citoyens. Piurifayne est comme un abcès répugnant qui se répand dans les tissus des régions civilisées. Je compte bien crever l'abcès et cautériser entièrement les tissus. Et je vous l'affirme, Divvis : avec votre aide j'exercerai une implacable vengeance sur ceux qui nous ont imposé cette guerre.

— Quand vous parlez ainsi de vengeance, monseigneur, vous ne ressemblez guère à lord Valentin. Je ne pense pas l'avoir jamais entendu prononcer ce mot.

— Y-a-t-il une raison pour que je ressemble à lord Valentin, Divvis ? Je suis Hissune.

— Vous êtes son successeur désigné.

— Oui, et du fait même de ce choix, Valentin n'est plus Coronal. Il se peut que ma façon de traiter nos ennemis diffère de celle de lord Valentin.

— Dites-moi ce que vous allez faire.

— Je pense que vous le savez déjà. J'ai l'intention de descendre la Steiche jusqu'à Piurifayne tandis que vous arriverez par l'ouest : de cette manière nous encerclerons les rebelles et nous capturerons ce Faraataa pour faire cesser cette avalanche de monstres et de fléaux. Le Pontife pourra ensuite réunir les rebelles survivants et faire droit à sa manière plus douce aux doléances justifiées des Changeformes. Mais je crois qu'il faut d'abord faire montre de force. Et si nous devons répandre le sang de ceux qui sont prêts à répandre le nôtre, eh bien, nous le ferons. Qu'en dites-vous, Divvis ?

— Je n'ai jamais entendu de paroles plus sensées dans la bouche d'un Coronal depuis le règne de mon père. Mais le Pontife vous aurait certainement répondu autrement s'il vous avait entendu parler avec cette agressivité. Connaît-il vos intentions ?

— Nous n'en avons pas encore parlé en détail.

— Comptez-vous le faire ?

— Le Pontife est actuellement à Khyntor ou à l'ouest de Khyntor, dit Hissune. Sa tâche le retiendra là-bas pendant quelque temps et ensuite il lui faudra très longtemps pour revenir ici. Je pense qu'à ce moment-là je me serai engagé bien avant dans Piurifayne et que nous n'aurons guère l'occasion de nous consulter.

Une lueur perfide s'alluma dans les yeux de Divvis.

— Ah, je comprends comment vous réglez votre problème, monseigneur.

— Quel problème ?

— Celui d'être Coronal tandis que le Pontife parcourt librement le pays au lieu de rester convenablement terré dans le Labyrinthe. Je pense que cela peut considérablement gêner un jeune Coronal et cela ne me plairait guère de devoir faire face à une telle situation. Mais en prenant soin de maintenir une grande distance entre le Pontife et vous, en attribuant à cette distance toutes vos divergences de politiques, vous pouvez vous arranger pour agir comme si vous aviez les mains complètement libres, n'est-ce pas, monseigneur ?

— Je crois que nous nous engageons sur un terrain dangereux Divvis.

— Ah, vraiment ?

— C'est certain. Vous exagérez les divergences entre ma façon de voir et celle de Valentin. Ce n'est pas un homme de guerre, comme nous le savons tous ; mais c'est peut-être la raison pour laquelle il a abdiqué le Trône de Confalume en ma faveur. Je crois que nous nous comprenons, le Pontife et moi, et il est préférable que nous ne poursuivions pas la discussion dans cette voie. Allons, Divvis, il conviendrait que vous m'invitiez à partager une coupe de vin dans votre cabine, puis vous m'accompagnerez à la Perspective Nissimorn pour en boire une autre. Ensuite nous préparerons notre guerre. Qu'en pensez-vous, seigneur Divvis ? Qu'en pensez-vous ?

La pluie recommençait à tomber, effaçant les contours de la carte que Faraataa avait dessinée dans la boue de la berge. Mais cela ne changeait rien pour lui. Toute la journée, il avait dessiné et redessiné la même carte et c'était inutile car tous les détails en étaient gravés dans les coins et les recoins de son cerveau. Ilirivoyne ici, Avendroyne là, et là, la Nouvelle Velalisier. Les rivières et les montagnes. La position des deux armées d'invasion...

La position des deux armées d'invasion...

Faraataa n'avait pas prévu cela. L'entrée de Ceux Qui Ne Changent Pas dans Piurifayne constituait la seule grande faille dans son plan. Lâche et faible comme il l'était, lord Valentin n'aurait jamais rien fait de tel ; non, Valentin aurait plutôt rampé dans la boue devant la Danipiur pour quémander un traité d'amitié. Mais Valentin n'était plus roi – ou, plus exactement, il était devenu l'autre roi, celui qui avait un rang plus élevé mais des pouvoirs plus réduits – comment pouvait-on comprendre quelque chose aux arrangements insensés des ennemis ? – et maintenant il y avait un nouveau Coronal, un jeune homme, lord Hissune, qui semblait être un genre d'homme très différent...

— Aarisiim ! cria Faraataa. Quelles sont les nouvelles ?

— Il y en a très peu, ô Roi Qui Est. Nous attendons les comptes rendus du front ouest, mais pas tout de suite.

— Et la bataille de la Steiche ?

— Il paraît que les frères de la forêt se montrent toujours peu coopératifs, mais que nous réussissons enfin à les obliger à nous aider à tisser leurs lianes à glu.

— Parfait. Parfait. Mais est-ce que ce sera fait à temps pour empêcher lord Hissune d'avancer ?

— Très probablement, ô Roi Qui Est.

— Dis-tu cela parce que c'est vrai ou parce que tu penses que c'est ce que j'ai envie d'entendre ? demanda Faraataa.

Aarisiim écarquilla les yeux et resta bouche bée. Comme il était embarrassé, sa forme commença à se modifier et pendant un moment il se transforma en un fragile assemblage de cordes oscillant dans le vent, puis en un enchevêtrement de bâtons allongés et dilatés aux deux extrémités. Puis il redevint Aarisiim.

— Vous êtes très injuste envers moi, ô Faraataa !

— C'est possible.

— Je ne vous mens pas.

— Si c'est vrai, tout le reste l'est et j'accepte ce que tu m'as dit, fit Faraataa d'un ton morne.

Au-dessus d'eux la pluie faisait de plus en plus de vacarme en tombant sur la voûte du feuillage.

— Va-t'en et reviens quand tu auras des nouvelles de l'ouest.

Aarisiim disparut dans l'obscurité. Fronçant les sourcils, Faraataa recommença à tracer sa carte avec nervosité.

Il y avait à l'ouest une armée de plusieurs millions d'ennemis commandée par le seigneur au visage barbu du nom de Divvis, un fils de l'ancien Coronal lord Voriach. *Nous avons tué ton père alors qu'il chassait dans la forêt, le savais-tu, Divvis ? Le chasseur qui a tiré la flèche mortelle était un Piurivar, mais il avait le visage d'un seigneur du Château. Tu vois, les pitoyables Changeformes peuvent tuer un Coronal ! Nous pouvons aussi te tuer, Divvis. Nous le ferons si tu es imprudent, comme ton père l'était.*

Mais Divvis – qui ne savait sûrement pas comment son père était mort, car aucun secret n'était mieux gardé parmi le peuple Piurivar – n'est pas du tout imprudent, songea Faraataa avec mauvaise humeur. Son quartier général était bien protégé par des chevaliers dévoués et il était impossible d'y introduire un assassin, même habilement déguisé. Donnant des coups de sa dague de bois finement aiguisée, Faraataa creusa rageusement dans la boue de la rive le parcours que suivait Divvis. Descendant de Khyntor, il longeait les contreforts intérieurs des grandes montagnes de l'ouest, perçant des routes à travers une région sauvage qui était impénétrable depuis l'aube des temps, balayant tout sur son passage, envahissant Piurifayne avec ses

troupes innombrables, cernant le territoire, polluant les ruisseaux, piétinant les bois sacrés...

Faraataa avait été obligé de lâcher son armée de pilligrigorms contre cette multitude de soldats. Il le regrettait, car c'était pratiquement la plus dangereuse de ses armes biologiques et il les avait gardés en réserve pour les lancer sur Ni-moya ou Khyntor à une phase ultérieure de la guerre. C'étaient des crustacés de la taille d'un ongle vivant sur la terre ferme, dotés d'une carapace que l'on ne pouvait écraser avec un marteau et d'une myriade de pattes véloces que les généticiens de Faraataa avaient modifiées pour qu'elles soient aussi tranchantes qu'une scie. Le pilligrigorm avait un appétit insatiable – il lui fallait tous les jours cinquante fois son poids en viande – et sa méthode pour satisfaire son appétit consistait à faire des incisions dans tout animal à sang chaud qu'il rencontrait sur son chemin et à dévorer entièrement sa chair.

Faraataa avait estimé que cinquante mille de ces crustacés pouvaient en cinq jours semer la panique dans une ville de la taille de Khyntor. Mais comme Ceux Qui Ne Changent Pas avaient décidé d'envahir Piurifayne, il avait dû lâcher les pilligrigorms non pas dans une ville, mais sur le sol même de Piurifayne, dans l'espoir qu'ils jetteraient la confusion dans l'immense armée de Divvis et l'obligeraient à battre en retraite. Il ignorait encore si cette tactique avait été couronnée de succès.

De l'autre côté de la jungle, là où le Coronal lord Hissune conduisait une seconde armée sur une autre voie impossible suivant la rive ouest de la Steiche, Faraataa projetait de tendre un enchevêtrement de lianes à glu très collantes et impénétrables sur des centaines de kilomètres pour les obliger à faire des détours de plus en plus larges jusqu'à ce qu'ils soient complètement perdus. La difficulté de ce stratagème venait de ce que seuls les frères de la forêt savaient manier les lianes à glu. La sueur de ces insupportables petits singes sécrétait un enzyme qui les immunisait contre la viscosité des lianes. Mais les frères de la forêt n'avaient guère de raison d'aimer les Piurivars qui les avaient chassés pendant des siècles pour la riche saveur de leur chair et apparemment il ne s'avérerait pas facile de s'assurer leur concours pour cette manœuvre.

Faraataa sentit la colère monter en lui.

Tout s'était si bien déroulé au début. Le déclenchement des maladies et des fléaux dans les régions rurales – provoquant l'effondrement de l'agriculture sur une surface aussi vaste – la famine, la panique, les migrations massives – oui, exactement comme c'était prévu. Et l'envoi des animaux monstrueux avait également bien marché, sur une plus petite échelle, aggravant les craintes de la population et compliquant la vie des citadins.

Mais l'effet n'avait pas été aussi fort que Faraataa l'avait espéré. Il s'était imaginé que les gigantesques miluftas avides de sang terroriseraient Ni-moya déjà en plein chaos – mais il n'avait pas prévu que l'armée de lord Hissune se trouverait dans la ville quand les miluftas y arriveraient, ni que ses archers tueraient si facilement les oiseaux. Et maintenant Faraataa n'en avait plus et il faudrait cinq ans pour en élever d'autres en quantité suffisante pour donner un résultat.

Mais il y avait encore les pilligrigorms et des millions de gannigogs attendant dans des cuves d'être lâchés. Il y avait aussi les quexes, les vriigs, les zambinaxes et les malamolas. Il y avait de nouveaux fléaux : un nuage de poussière rouge qui s'abattrait sur une ville en une nuit et empoisonnerait ses réserves d'eau pendant des semaines ; et une spore pourpre de laquelle naissait un ver qui s'attaquait aux animaux en pâture. Faraataa hésitait à employer certaines de ces armes, car ses savants lui avaient dit qu'il ne serait peut-être pas aisé de les contrôler après la défaite de Ceux Qui Ne Changent Pas. Mais si son peuple devait souffrir de la guerre, s'il semblait ne plus y avoir d'espoir – eh bien alors, Faraataa n'aurait aucun scrupule à lancer contre l'ennemi tout ce qui pourrait lui nuire, quelles qu'en fussent les conséquences.

Aarisiim revint, s'approchant timidement.

— Il y a des nouvelles, ô Roi Qui Est.

— De quel front ?

— Des deux, ô Roi.

— Sont-elles mauvaises ? demanda Faraataa en le fixant d'un regard pénétrant.

Aarisiim hésita un instant.

— À l'ouest ils détruisent les pilligrigorms. Ils projettent par des tubes métalliques une sorte de feu qui fait fondre leur carapace. Et l'ennemi progresse rapidement dans la zone où nous avons lâché les pilligrigorms.

— Et à l'est ? dit Faraataa d'un ton froid.

— Ils ont pénétré dans la forêt et nous n'avons pas pu dresser à temps la barricade de lianes à glu. Les éclaireurs disent qu'ils cherchent Ilirivoyne.

— Pour aller trouver la Danipiur et s'allier avec elle contre nous.

Les yeux de Faraataa lancèrent des éclairs.

— La situation est mauvaise, Aarisiim, mais nous sommes loin d'être vaincus ! Appelle Benuuiab, Siimii et quelques autres. Nous allons partir pour Ilirivoyne et nous emparer de la Danipiur avant qu'ils la trouvent. Et nous la mettrons à mort si c'est nécessaire. Avec qui s'allieront-ils alors ? S'il faut trouver un Piurivar ayant assez d'autorité pour gouverner, il n'y aura que Faraataa, et Faraataa ne signera pas de traités avec Ceux Qui Ne Changent Pas.

— S'emparer de la Danipiur ? dit Aarisiim d'un air dubitatif. Mettre la Danipiur à mort ?

— S'il le faut, je détruirai toute la planète plutôt que de la leur rendre !

En début d'après-midi ils firent halte à l'est de la vallée de Dulorn dans le Val de Prestimion qui avait été autrefois un important centre rural. Le voyage que Valentin effectuait à travers le continent tourmenté de Zimroel l'avait mis en présence de scènes d'une tristesse accablante – fermes abandonnées, villes dépeuplées, traces de terribles luttes pour survivre... mais de tous les endroits qu'il avait vu, le Val de Prestimion était certainement le plus déprimant.

Les champs étaient carbonisés, ses habitants silencieux, stoïques et hébétés.

— Nous cultivions la lusavande et le riz, dit l'hôte de Valentin, un planteur nommé Nitikkimal qui, semblait-il, était le maire. Le charbon de la lusavande a tout détruit et nous avons dû brûler les champs. Il faudra au moins encore deux ans avant de pouvoir les ensemençer de nouveau. Mais nous sommes restés ici. Personne n'a quitté Prestimion, votre majesté. Nous avons peu à manger, et nous autres les Ghayrogs nous n'avons pas de gros besoins, vous le savez. Pourtant nous n'avons pas assez de nourriture et nous n'avons pas de travail, cela nous rend nerveux et nous sommes tristes de voir la terre couverte de cendres. Mais c'est notre terre, voilà pourquoi nous restons. Pourrons-nous replanter un jour, votre majesté ?

— J'en suis certain, dit Valentin en se demandant s'il ne donnait pas un faux espoir à ces gens.

Nitikkimal habitait un grand manoir à l'extrémité de la vallée, avec de grosses poutres en bois de ghannimor noir et un toit d'ardoises vertes. Mais l'intérieur était humide et plein de courants d'air, comme si le planteur n'avait plus le cœur à faire les réparations qui devenaient nécessaires à cause du climat pluvieux du Val de Prestimion.

Pendant l'après-midi, Valentin se reposa un moment dans l'immense suite que Nitikkimal avait mise à sa disposition, avant d'aller à la salle de réunion municipale pour discuter avec

les habitants de la région. Un gros paquet de dépêches provenant de l'Est attendait Valentin à son arrivée au manoir. Il apprit que Hissune s'était profondément enfoncé en territoire Métamorphe, qu'il était quelque part à proximité de la Steiche en train de chercher la Nouvelle Velalisier, la capitale rebelle. Valentin se demanda si Hissune aurait plus de chance qu'il n'en avait eu dans sa quête de l'insaisissable Ilirivoyne. Et Divvis avait levé une seconde armée encore plus importante pour attaquer l'autre côté du pays Piurivar. Valentin s'inquiéta en imaginant un homme aussi belliqueux que Divvis au milieu de cette jungle. Je n'avais pas projeté d'envoyer des armées envahir Piurifayne, songea Valentin. C'est ce que j'avais espéré éviter. Mais il savait bien que c'était devenu inévitable. Cette époque avait besoin d'hommes tels que Hissune, pas tels que Valentin. Il jouerait son rôle, ils joueraient le leur et, si le Divin le voulait, les plaies du monde commenceraient un jour à se cicatriser.

Il parcourut les autres messages. Il y avait des nouvelles du Mont du Château : Stasilaine était devenu régent et accomplissait les tâches courantes du gouvernement. Valentin eut pitié de lui. Le superbe Stasilaine, l'agile Stasilaine, assis à ce bureau en train de griffonner son nom sur des feuilles de papier – comme le temps nous change, songea Valentin. Nous qui pensions que la vie au Mont du Château se passait à chasser et à folâtrer, nous voilà écrasés sous le poids des responsabilités, portant sur nos épaules la pauvre planète chancelante. Comme le Château lui semblait loin, et toutes les joies de cette époque où le monde se gouvernait apparemment tout seul et où le printemps régnait d'un bout à l'autre de l'année !

Il y avait aussi des messages de Tunigorn qui traversait Zimroel en le suivant de près, organisant jour après jour les secours : distribution de vivres, préservation des ressources subsistantes, ensevelissement des morts, et mettant en œuvre toutes les diverses mesures prises contre la famine et les maladies. Tunigorn l'archer, Tunigorn le célèbre chasseur ! Comme il légitime, comme nous légitimons tous l'aisance et le bien-être dont nous avons joui pendant notre enfance insouciant sur le Mont ! songea Valentin.

Il repoussa les messages et sortit du coffret où il la conservait la dent de dragon que Millilain lui avait si bizarrement posée dans la main à son arrivée à Khyntor. Il avait tout de suite compris en la touchant que c'était plus qu'un simple colifichet, plus qu'une amulette pour superstitieux sans discernement. Mais ce n'est qu'au fil des jours, en consacrant du temps à en comprendre la signification et l'utilisation – toujours en cachette et ne laissant même pas Carabella voir ce qu'il faisait – que Valentin avait pris conscience du genre d'objet que lui avait donné Millilain.

Il effleura sa surface luisante. La dent était d'aspect délicat, si fine qu'elle en était presque translucide. Mais elle avait la dureté de la pierre et ses bords effilés étaient tranchants comme l'acier. Elle était froide au toucher et pourtant il lui semblait qu'elle brûlait d'un feu intérieur.

Le son des cloches commença à résonner dans sa tête.

Un son grave, lent, presque funèbre, suivi d'une cascade de sons plus rapides, un rythme précipité qui se transforma bientôt en un mélange haletant de mélodies éclatant si vite l'une derrière l'autre qu'elles couvraient les notes de la précédente, puis toutes les mélodies s'accordant en une stupéfiante symphonie mouvante : oui, il connaissait cette musique maintenant, comprenait ce qu'elle signifiait ; la musique du roi des eaux Maazmoorn, la créature que les terriens appelaient le dragon de lord Kinniken et qui était le plus puissant de tous les habitants de cette énorme planète.

Valentin avait mis longtemps à se rendre compte qu'il avait entendu la musique de Maazmoorn bien avant de posséder ce talisman. Une nuit qu'il dormait à bord du *Lady Thiin*, lors de sa première traversée d'Alhanroel à l'Île du Sommeil, il avait rêvé d'un pèlerinage d'adorateurs en robe blanche se ruant vers la mer, il était parmi eux et l'immense dragon de lord Kinniken avait surgi de l'eau, la bouche grande ouverte afin de pouvoir engloutir les pèlerins irrésistiblement attirés vers lui. Et tandis qu'il s'approchait de la terre et atteignait péniblement le rivage, ce dragon avait émis un terrifiant son de cloches, un bruit si assourdissant que l'air en avait tremblé. Le même son de cloches provenait de la dent. Et s'en servant comme d'un guide,

Valentin pouvait, s'il se transportait au centre de son âme et se projetait sur toute la planète, entrer en contact avec l'esprit démesuré du grand roi des eaux Maazmoorn, celui que les ignorants appelaient le dragon de lord Kinniken. Millilain lui avait offert cette dent. Comment avait-elle su quel usage lui et lui seul pouvait en faire ? D'ailleurs le savait-elle ? Peut-être lui en avait-elle fait cadeau seulement parce que c'était un objet sacré à ses yeux – elle ignorait peut-être qu'il pouvait l'utiliser comme siège de sa concentration.

— *Maazmoorn. Maazmoorn.*

Il faisait des essais. Il cherchait. Il appelait. De jour en jour il s'était approché d'une véritable communication avec le roi des eaux, d'une vraie conversation, d'une rencontre entre deux identités. Il y était presque maintenant. Peut-être ce soir, peut-être le lendemain ou le surlendemain...

— *Répondez-moi, Maazmoorn. C'est le Pontife Valentin qui vous appelle.*

Il ne craignait plus cet immense esprit redoutable. Il commençait à comprendre, dans ces voyages secrets de l'âme, à quel point les habitants de Majipoor avaient méconnu ces gigantesques créatures de la mer. Certes, les rois des eaux étaient effrayants ; mais il ne fallait pas en avoir peur.

Maazmoorn. Maazmoorn.

J'y suis presque, songea Valentin.

— Valentin ? fit la voix de Carabella derrière la porte.

Surpris, il sortit de sa transe en sursautant et faillit tomber de son siège. Puis, retrouvant son sang-froid, il glissa la dent dans le coffret, se calma et alla ouvrir à Carabella.

— Nous devrions être à l'hôtel de ville, dit-elle.

— Oui. Bien sûr. Bien sûr.

Ces mystérieuses cloches continuaient à sonner dans son esprit.

Mais il avait d'autres responsabilités. La dent de Maazmoorn devrait attendre encore un peu.

Une heure plus tard, Valentin était assis sur une haute estrade dans la salle de réunion municipale et les fermiers défilaient lentement devant lui, lui rendant hommage et lui faisant bénir leurs outils – faux, houes, et autres humbles

ustensiles de ce genre – comme si le Pontife pouvait, par la simple imposition de ses mains, rétablir la prospérité de naguère dans cette vallée sinistrée. Valentin se demanda si c'était une vieille croyance de ces paysans, presque tous Ghayrogs. Probablement pas, décida-t-il, car aucun Pontife régnant n'était jamais venu au Val de Prestimion, ni dans aucune autre partie de Zimroel, et il n'y avait pas de raison pour qu'on en eût attendu la visite. Il s'agissait plus vraisemblablement d'une tradition que ces gens avaient inventée pour la circonstance en apprenant qu'il passerait par chez eux.

Mais cela n'ennuyait pas Valentin. Les paysans lui apportaient leurs outils et il effleurait le manche de celui-ci et la lame de celui-là, en leur offrant son sourire le plus chaleureux et des paroles d'espoir sincères qui les rendaient radieux.

Vers la fin de la soirée il y eut une certaine agitation dans la salle et Valentin, levant les yeux, vit un étrange cortège avancer vers lui. Une Ghayrog qui, à en juger par ses écailles presque décolorées et ses cheveux serpentins flasques devait être extrêmement âgée, remontait lentement l'allée centrale entre deux femmes plus jeunes de sa race. Elle semblait aveugle et très faible, mais se tenait pourtant fièrement droite, avançant pas à pas comme si elle se frayait un chemin entre des murs de pierre.

— C'est Aximaan Threysz ! chuchota Nitikkimal. La connaissez-vous, votre majesté ?

— Hélas ! non.

— C'est la plus célèbre planteuse de lusavande – un puits de science, une femme de la plus grande sagesse. On dit qu'elle va bientôt mourir, mais elle a insisté pour vous voir ce soir.

— Lord Valentin ! cria-t-elle d'une voix claire et retentissante.

— Je ne suis plus lord Valentin, répondit-il, mais le Pontife Valentin. Vous me faites un grand honneur en venant me voir, Aximaan Threysz. Votre réputation vous précède.

— Valentin... Pontife...

— Venez, donnez-moi la main, dit Valentin.

Il prit ses deux mains griffues et desséchées dans les siennes et les serra très fort. Elle le regarda droit dans les yeux, mais il se rendit compte à la clarté de ses pupilles qu'elle ne voyait rien.

— On a dit que vous étiez un usurpateur, dit-elle. Un petit homme au visage rougeaud est venu ici et a prétendu que vous n'étiez pas le vrai Coronal. Mais je ne l'ai pas écouté et j'ai quitté la salle. Je ne savais pas s'il avait tort ou raison, mais j'ai pensé que ce n'était pas à lui de parler de telles choses.

— C'est Sempetern, dit Valentin. Je l'ai rencontré. Il est persuadé maintenant que j'étais le vrai Coronal et que je suis aujourd'hui le vrai Pontife.

— Allez-vous rendre l'unité au monde, vrai Pontife ? demanda-t-elle d'une voix étonnamment vive et claire.

— Nous le ferons tous ensemble, Aximaan Threysz.

— Non, pas moi, Pontife Valentin. Je vais mourir, la semaine prochaine, ou la suivante, et ce n'est d'ailleurs pas trop tôt. Mais je veux votre promesse que la planète redeviendra comme elle était autrefois : pour mes enfants et mes petits-enfants. Si vous me le promettez, je tomberai à vos genoux. Mais si vous êtes déloyal, que le Divin vous punisse comme il nous a punis, Pontife Valentin !

— Je peux vous jurer, Aximaan Threysz, que la planète sera entièrement restaurée et même qu'elle sera plus belle qu'avant. Je vous assure que ce n'est pas une fausse promesse. Mais je ne veux pas que vous tombiez à mes genoux.

— Je ferai ce que j'ai dit !

À la stupéfaction générale, elle écarta les deux jeunes femmes comme de vulgaires mouchérons, se laissa tomber à terre et se prosterna profondément, bien que son corps fût raide comme une bande de cuir qui aurait séché au soleil pendant un siècle. Valentin se pencha pour la relever, mais une des femmes – probablement sa fille – lui prit la main et la tira en arrière, puis jeta un regard horrifié à sa propre main pour avoir osé toucher un Pontife. Aximaan Threysz se redressa lentement mais sans aide.

— Savez-vous mon âge ? Je suis née quand Ossier était Pontife. Je crois que c'est moi la plus vieille personne de la

planète. Et je mourrai pendant le pontificat de Valentin ; et vous restaurerez le monde.

C'est probablement une prophétie, songea Valentin. Mais cela ressemblait davantage à un ordre.

— Ce sera fait, Aximaan Threysz, dit-il, et vous serez là pour le voir.

— Non. Non. En perdant le sens de la vue, on acquiert le don de double vue. Ma vie est presque finie. Mais je vois clairement votre avenir. Vous nous sauverez en faisant ce que vous estimez impossible et vous parachèverez votre œuvre avec ce que vous avez le moins envie de faire. Et pourtant vous saurez que vous avez eu raison et cela vous réjouira, Pontife Valentin. Allez maintenant, Pontife, et sauvez-nous.

Sa langue fourchue s'agitait avec une force et une énergie fantastiques.

— Sauvez-nous, Pontife Valentin ! Sauvez-nous !

Elle fit demi-tour et repartit lentement par le même chemin, refusant l'aide des deux femmes qui l'accompagnaient.

Il s'écoula encore une heure avant que Valentin pût fausser compagnie aux derniers paysans du Val de Prestimion qui s'agglutinaient autour de lui, le cœur rempli d'un espoir pathétique, comme si quelque émanation pontificale allait transformer leur vie et leur rendre comme par enchantement la situation des années antérieures à l'arrivée du charbon de la lusavande. Mais finalement ce fut Carabella, alléguant la fatigue du Pontife qui leur permit de se retirer. L'image d'Aximaan Threysz lui resta présente à l'esprit sur le chemin du retour au manoir de Nitikkimal. Sa voix sifflante résonnait encore dans sa tête. *Vous nous sauverez en faisant ce que vous estimez impossible et vous parachèverez votre œuvre avec ce que vous avez le moins envie de faire. Allez, Pontife, et sauvez-nous. Oui. Oui. Sauvez-nous, Pontife Valentin ! Sauvez-nous !*

Mais la musique du roi des eaux Maazmoom résonnait aussi dans sa tête. Il s'était tellement approché, la dernière fois, de la réussite, d'un vrai contact avec cette créature de la mer incroyablement gigantesque. Maintenant... cette nuit...

Carabella resta longtemps éveillée pour discuter avec Valentin.

Celte vieille Ghayrog la hantait aussi, l'obsédait et elle s'appesantit sur la force des paroles d'Aximaan Threysz, l'inquiétant pouvoir de persuasion de ses yeux aveugles et sa mystérieuse prophétie. Enfin elle l'embrassa légèrement sur les lèvres et s'enfouit dans l'énorme lit qu'ils partageaient.

Valentin attendit quelques minutes qui lui parurent interminables Puis il sortit la dent du dragon de mer.

Maazmoorn ?

Il serrait la dent si fort que ses bords s'enfoncèrent profondément dans la chair de sa main. Il concentra rapidement toute sa puissance mentale pour combler l'écart de plusieurs milliers de kilomètres qui séparait le Val de Prestimion des eaux – quelles eaux ? Le Pôle ? – où était caché le roi des dragons.

— Maazmoorn ?

— Je vous entends, frère de la terre, frère Valentin, frère roi. Enfin !

— Vous me connaissez ?

— Je vous connais. Je connaissais votre père. J'en ai connu beaucoup d'autres.

— Leur avez-vous parlé ?

— Non. Vous êtes le premier. Mais je les connaissais. Ils ne me connaissaient pas, mais moi je les connaissais. J'ai fait de nombreuses fois le tour de l'océan, frère Valentin, et j'ai vu tout ce qui se passait sur la terre.

— Savez-vous ce qui se produit actuellement ?

— Je le sais.

— On essaie de nous détruire. Et vous êtes complice.

— Non.

— Vous guidez les rebelles Piurivar dans leur guerre contre nous. Nous le savons. Ils vous adorent comme des dieux et vous leur montrez comment nous anéantir.

— Non, frère Valentin.

— Je sais qu'ils vous vénèrent.

— Oui, c'est vrai car nous sommes des dieux. Mais nous ne les aidons pas dans leur rébellion. Nous ne leur donnons que ce que nous donnerions à quiconque nous le demanderait, mais nous n'avons pas l'intention de vous chasser de la planète.

— *Vous devez sûrement nous haïr !*

— *Non, frère Valentin.*

— *Nous vous chassons. Nous vous tuons. Nous mangeons votre chair, buvons votre sang et fabriquons des colifichets avec vos os.*

— *Oui, c'est vrai. Mais pourquoi devrions-nous vous haïr, frère Valentin ? Pourquoi ?*

Valentin ne répondit pas immédiatement. Allongé à côté de Carabella endormie, il avait froid et tremblait de peur, réfléchissant à tout ce qu'il venait d'entendre, l'aveu serein du roi des eaux que les dragons étaient des dieux – que cela pouvait-il signifier ? – et le démenti de complicité avec les rebelles, et enfin cette surprenante insistance sur le fait que les dragons n'en voulaient pas aux habitants de Majipoor de tout ce qu'ils leur avaient fait subir. Cela faisait trop d'un coup, tout cet afflux de connaissances alors qu'il n'y avait eu avant que le son des cloches et le sentiment d'une présence lointaine et menaçante.

— *Êtes-vous donc incapable de colère, Maazmoorn ?*

— *Nous comprenons la colère.*

— *Mais vous ne l'éprouvez pas ?*

— *Ce n'est pas de colère qu'il s'agit, frère Valentin. Ce que vos chasseurs nous infligent est naturel. Cela fait partie de la vie ; c'est un aspect de Ce Qui Est. Comme moi, comme vous. Nous louons Ce Qui Est dans toutes ses manifestations. Vous nous tuez quand nous longeons la côte de ce que vous appelez Zimroel et vous vous servez de nous ; parfois nous vous tuons sur vos bateaux, quand cela nous semble opportun, et nous nous servons de vous ; tout cela fait partie de Ce Qui Est. Un jour, le peuple Piurivar a immolé quelques-uns d'entre nous dans sa cité de pierre morte aujourd'hui, ils ont cru commettre un crime monstrueux et ont détruit leur propre ville pour l'expiation. Mais ils n'ont rien compris. Aucun de vous, enfants de la terre ne comprend que tout n'est que Ce Qui Est.*

— *Et si nous résistons aux Piurivars qui provoquent le chaos chez nous ? Avons-nous tort de le faire ? Devons-nous accepter calmement notre sort, parce que c'est aussi Ce Qui Est ?*

— *Votre résistance est également Ce Qui Est, frère Valentin.*

— *Votre philosophie n'a pas de sens pour moi, Maazmoorn.*
— *Vous n'avez pas à y trouver un sens, frère Valentin. Mais c'est aussi Ce Qui Est.*

Valentin se tut de nouveau, un peu plus longtemps cette fois, mais il veilla à maintenir le contact.

— *Je veux mettre un terme à cette époque de destruction. Je veux préserver ce que nous, habitants de Majipoor, avons compris comme Ce Qui Est.*

— *Bien sûr.*

— *Je veux que vous m'aidiez.*

— Nous avons capturé un Changeforme qui prétend être porteur d'un message urgent pour vous, et vous seul, monseigneur, dit Alsimir.

— Crois-tu que ce soit un espion ? demanda Hissune en fronçant les sourcils.

— Très probablement, monseigneur.

— Ou même un assassin.

— Il ne faut bien entendu jamais négliger cette possibilité. Mais je crois qu'il n'est pas venu pour cela. Je sais que c'est un Changeforme, monseigneur, et nous pouvons faire des erreurs de jugement, pourtant j'étais parmi ceux qui l'ont interrogé. Il paraît sincère. Je dis : *il paraît*.

— Un Changeforme sincère ! dit Hissune en éclatant de rire. N'ont-ils pas envoyé un espion voyager dans l'entourage de lord Valentin ?

— C'est ce qu'on m'a dit. Que dois-je faire de lui alors ?

— Amène-le moi.

— Et s'il prépare un mauvais coup ?

— Il faudra être plus rapide que lui, Alsimir. Mais amène-le ici.

Hissune savait que c'était risqué. Mais on ne pouvait pas renvoyer quelqu'un qui assurait être un messenger de l'ennemi, ni le mettre à mort sur le champ sur de simples soupçons de trahison. Il reconnut que ce serait intéressant de voir enfin un Métamorphe, après tant de semaines passées à parcourir cette jungle humide. Durant tout ce temps, ils n'en avaient pas rencontré un, pas un seul.

Il avait établi son camp juste au bord d'un groupe de dwikkas géants, à la lisière orientale de Piurifayne, pas très loin des berges de la Steiche. Les dwikkas étaient très impressionnants – ils étaient d'une taille étonnamment grande avec des troncs aussi larges qu'une maison, une écorce d'un rouge vif fendue par de profondes crevasses et des feuilles si larges que vingt

hommes pouvaient s'abriter sous l'une d'elles pendant une pluie torrentielle, et d'énormes fruits grumeleux gros comme un flotteur contenant une pulpe euphorisante. Mais les merveilles botaniques étaient une piètre compensation pour la monotonie de cette interminable marche forcée à travers la forêt tropicale Métamorphe. Il pleuvait constamment ; l'humidité et la moisissure s'attaquaient à tout et même à l'esprit, songeait parfois Hissune. Bien que l'armée fût maintenant déployée sur une ligne de plus de cent cinquante kilomètres et que l'agglomération Métamorphe d'Avendroyne fût censée se trouver tout près du milieu de cette ligne, ils n'avaient vu aucune ville, aucun signe d'anciennes villes, aucune trace de routes d'évacuation et aucun Métamorphe. Comme si c'étaient des êtres mythologiques et cette jungle inhabitée.

Hissune savait que Divvis rencontrait les mêmes difficultés à l'autre extrémité de Piurifayne. Les Métamorphes n'étaient pas nombreux et leurs agglomérations semblaient transportables. Ils devaient voler d'un endroit à l'autre comme les insectes nocturnes aux ailes diaphanes. Ou bien ils se déguisaient en arbres et en buissons, restant silencieux et étouffant leur rire sur le passage des armées du Coronal. Ces immenses dwikkas sont peut-être des éclaireurs Métamorphes, songea Hissune. Parlons à l'espion, ou au messager, ou à l'assassin, ou quoi qu'il soit : il nous apprendra peut-être quelque chose ou à tout le moins il nous divertira.

Alsimir revint au bout d'un moment avec le prisonnier sous bonne garde.

C'était, comme les rares Piurivars qu'Hissune avait déjà vus, un être à l'aspect étrangement déroutant, extrêmement grand, mince au point d'en paraître fluet, il portait en tout et pour tout une bande de cuir qui lui ceignait les reins. Il avait la peau et les fines mèches élastiques de ses cheveux d'une curieuse teinte vert pâle et son visage était pratiquement dépourvu de traits. Les lèvres étaient presque inexistantes, le nez réduit à un léger renflement et les yeux très écartés à peine visibles sous les paupières. Il avait l'air mal à l'aise et ne semblait pas particulièrement dangereux. Hissune aurait tout de même souhaité avoir à ses côtés quelqu'un possédant le don de lire

dans les esprits, un Deliamber, une Tisana ou Valentin lui-même, pour qui les secrets d'autrui semblaient souvent ne pas être de véritables secrets. Ce Métamorphe avait peut-être encore quelque désagréable surprise en tête.

— Qui êtes-vous ? lui demanda Hissune.

— Je m'appelle Aarisiim. Je sers le Roi Qui Est que vous connaissez sous le nom de Faraataa.

— Est-ce lui qui vous a envoyé ?

— Non, lord Hissune. Il ignore ma présence ici.

Le Métamorphe se mit brusquement à trembler, agité d'étranges convulsions, et pendant un instant la forme de son corps parut changer et flotter. Les gardes du Coronal s'avancèrent immédiatement, s'interposant entre le Métamorphe et Hissune au cas où ces mouvements seraient le prélude d'une attaque. Mais Aarisiim retrouva son contrôle et reprit sa forme.

— Je suis venu ici pour trahir Faraataa, dit-il à voix basse.

— Avez-vous l'intention de nous conduire à sa cachette ? demanda Hissune, stupéfait.

— Oui.

C'est trop beau pour être vrai, songea Hissune en jetant un coup d'œil à la ronde, à Alsimir, à Stimion et à ses autres proches conseillers. Manifestement ils partageaient son impression : ils semblaient sceptiques, sur la défensive, hostiles, méfiants.

— Pourquoi faites-vous cela ?

— Il a enfreint la loi.

— C'est seulement maintenant que vous vous en apercevez ; cette rébellion dure depuis...

— Je veux dire qu'il a enfreint nos principes, monseigneur, pas les vôtres.

— Ah. Qu'a-t-il donc fait ?

— Il est allé à Ilirivoyne et a enlevé la Danipiur qu'il a l'intention de tuer. Il est illégal de s'emparer de la personne de la Danipiur. Il est illégal de lui ôter la vie. Il n'a voulu écouter aucun conseil. Il l'a enlevée. À ma grande honte j'étais parmi ceux qui l'accompagnaient. J'ai cru qu'il voulait simplement la faire prisonnière pour qu'elle ne puisse pas contracter contre

nous une alliance avec Ceux Qui Ne Changent Pas. Il disait qu'il ne la tuerait pas, à moins qu'il ne pense que la guerre était entièrement perdue.

— Le pense-t-il maintenant ? demanda Hissune.

— Non, lord Hissune. Il croit qu'elle est loin d'être perdue. Il est sur le point de lâcher de nouvelles créatures contre vous, et de nouvelles maladies, et il a le sentiment qu'il est au bord de la victoire.

— Alors pourquoi tuer la Danipiur ?

— Pour assurer sa victoire.

— C'est de la folie !

— C'est aussi mon avis, monseigneur.

Les yeux d'Aarisiim étaient grands ouverts et brillaient d'une étrange lueur dure.

— Il la considère évidemment comme une dangereuse rivale qui affectionne plus la paix que la guerre, reprit-il. Si elle disparaît, son pouvoir n'est plus menacé. Mais il y a bien pire que cela. Il veut l'immoler sur l'autel – pour offrir son sang aux rois des eaux afin qu'ils continuent à le soutenir. Il a fait construire un temple d'après le modèle de celui qui était à la Vieille Velalisier. Il mettra lui-même la Danipiur sur la table de pierre et la tuera de ses propres mains.

— Quand cela doit-il avoir lieu ?

— Cette nuit, monseigneur. À l'Heure du Haigus.

— *Cette nuit ?*

— Oui, monseigneur. Je suis venu aussi vite que j'ai pu, mais votre armée était très nombreuse et je craignais d'être tué si je ne trouvais pas vos gardes avant d'être découvert par vos soldats – je serais bien venu vous voir hier ou avant-hier, mais c'était impossible, je ne pouvais pas le faire...

— Combien de jours de voyage y a-t-il d'ici à la Nouvelle Velalisier ?

— Peut-être quatre, peut-être trois en faisant très vite.

— Alors la Danipiur est perdue ! s'écria Hissune avec colère.

— S'il ne l'immole pas cette nuit...

— Vous avez dit que c'était pour cette nuit.

— Oui, les lunes sont propices, les étoiles sont propices – mais si sa résolution flanche, s’il change d’avis au dernier moment...

— Celui lui arrive-t-il souvent ? demanda Hissune.

— Jamais, monseigneur.

— Alors nous ne pourrons pas y arriver à temps.

— Non, monseigneur, dit Aarisiim avec tristesse.

Hissune tourna les yeux vers le bouquet de dwikkas, l’air maussade. La Danipiur morte ? Cela ne laissait aucun espoir de parvenir à un accord avec les Changeformes : elle était la seule, selon lui, à pouvoir tempérer la fureur des rebelles et à permettre la négociation d’un compromis. Sans elle, ce serait nécessairement une lutte à mort.

— Où se trouve le Pontife en ce moment ? demanda Hissune à Alsimir.

— À l’ouest de Khyntor. Peut-être est-il déjà arrivé à Dulorn mais il est certainement dans la vallée.

— Pouvons-nous lui envoyer un message là-bas ?

— Les communications nous reliant à cette région sont très incertaines, monseigneur.

— Je sais. Je veux que tu trouves le moyen de lui faire parvenir cette nouvelle dans les deux heures qui viennent. Essaie tout ce qui peut marcher. Recours aux sorciers. Recours aux prières. Envoie un message à la Dame pour qu’elle essaie les rêves. Tous les moyens imaginables, Alsimir, tu comprends ? Il faut qu’il sache que Faraataa a l’intention de tuer la Danipiur cette nuit. Fais-le lui savoir d’une façon ou d’une autre. Et dis-lui qu’il est le seul à pouvoir la sauver.

Valentin songea qu'en plus de la dent de Maazmoorn, il allait avoir besoin du bandeau de la Dame. Il ne devait pas y avoir de ratés dans la transmission, pas de distorsion du message ; il utiliserait tous les moyens à sa disposition.

— Reste près de moi, dit-il à Carabella.

Puis il se tourna vers Deliamber, Tisana et Sleet.

— Entourez-moi, dit-il. Quand je projetterai mon esprit, prenez ma main. Ne dites rien ; serrez-moi seulement la main.

C'était une belle matinée ensoleillée. L'air était vif, pur et doux comme un nectar d'alabandina. Mais à Piurifayne, beaucoup plus à l'est, la nuit commençait déjà à descendre.

Il ceignit son front du bandeau. Il serra la dent du roi des eaux. Il respira profondément l'air pur et doux jusqu'à ce que sa tête commence à tourner.

Maazmoorn ?

L'appel jaillit de Valentin avec une telle force que ceux qui l'entouraient durent percevoir une secousse. Sleet tressaillit, Carabella porta la main à ses oreilles et les tentacules de Deliamber se tortillèrent brusquement.

Maazmoorn ? Maazmoorn ?

Le bruit des cloches. Les mouvements pesants d'un corps gigantesque dans les froides eaux septentrionales. Les bruissements des grandes ailes noires.

— *J'entends, frère Valentin.*

— *Aidez-moi, Maazmoorn.*

— *Vous aider ? Mais comment ?*

— *Laissez-moi parcourir la planète sur votre esprit.*

— *Alors venez sur moi, frère roi, frère Valentin.*

C'était d'une merveilleuse facilité. Valentin se sentit devenir léger. Il prit son essor et se mit à flotter, à voler. Au-dessous de lui s'étirait la grande courbe de la planète qui se fondait dans la nuit à l'orient. Le roi des eaux le transportait sans effort, sereinement, comme un géant pouvait porter un chaton dans la

paume de sa main. Et ils survolaient la planète qui s'ouvrait totalement à Valentin. Il avait l'impression que Majipoor et lui ne faisaient plus qu'un, qu'il incarnait les vingt milliards d'habitants, humains et Skandars, Hjorts et Métamorphes et tous les autres qui circulaient en lui comme les globules de son sang. Il était partout à la fois ; il était tous les chagrins du monde et toutes les joies, tous les désirs du monde et tous les besoins. Il était tout. Il était un univers bouillonnant de contradictions et de conflits. Il sentait la chaleur du désert, la pluie tiède des tropiques et le froid des cimes. Il riait, pleurait, mourait et aimait, il mangeait, buvait, dansait, se battait et chevauchait à une allure folle au milieu de collines inconnues, il travaillait dans les champs et se frayait un chemin dans les jungles aux lianes enchevêtrées. Dans les océans de son âme d'énormes dragons de mer remontaient à la surface, émettaient de monstrueux rugissements et replongeaient dans les profondeurs. Il voyait sous lui les cassures de la planète, les fractures de l'écorce qui s'était soulevée et avait éclaté ; et il comprenait comment la cicatriser, comment lui rendre son unité et sa sérénité. Car tout tendait vers la sérénité. Tout était englobé dans Ce Qui Est. Tout participait d'une vaste harmonie ininterrompue.

Mais dans cette vaste harmonie il percevait une discordance.

Un hurlement, un grincement, un cri aigu qui déchirait le tissu de la planète comme un couteau, laissant derrière lui une trace sanglante, brisant l'unité.

Valentin savait que même cette discordance était un aspect de Ce Qui Est. Mais dans sa folie, agitée, tumultueuse, grondante, elle était le seul aspect de Ce Qui Est qui refusait d'accepter Ce Qui Est. C'était une force puissante qui hurlait un *non* véhément à tout le reste. Elle s'élevait contre ceux qui voulaient rétablir l'harmonie, réparer le tissu, reconstituer l'amitié.

— *Faraataa ?*

— *Qui êtes-vous ?*

— *Je suis le Pontife Valentin.*

— *Valentin le niais. Valentin l'enfant.*

— *Non, Faraataa. Valentin le Pontife.*

— *Cela ne signifie rien pour moi. Je suis le Roi Qui Est !*

Valentin éclata de rire et son rire se répandit sur la planète comme une pluie de gouttelettes de miel doré. S'élevant sur les ailes du roi des eaux, il atteignit presque la voûte céleste d'où il pouvait percer les ténèbres, distinguer le sommet du Mont du Château qui déchirait le ciel de l'autre côté de la planète et même discerner la Grande Mer. Il regarda la jungle de Piurifayne et partit d'un nouvel éclat de rire. Il observa Faraataa qui se tortillait et se débattait avec fureur sous le torrent de ce rire.

— *Faraataa ?*

— *Que voulez-vous ?*

— *Vous ne devez pas la tuer, Faraataa.*

— *Qui êtes-vous pour me dire ce que je ne dois pas faire ?*

— *Je suis Majipoor.*

— *Vous êtes Valentin le niais. Et je suis le Roi Qui Est !*

— *Non, Faraataa.*

— *Non ?*

— *Je vois la vieille fable luire dans votre esprit. Le Prince À Venir, le Roi Qui Est : comment pouvez-vous afficher une telle prétention ? Vous n'êtes pas ce Prince. Vous ne pourrez jamais être ce Roi.*

— *Vous me brouillez l'esprit avec vos bêtises. Laissez-moi ou je vous chasse.*

Valentin sentit la poussée dirigée contre lui et para l'attaque. *Le Prince À Venir est un être absolument étranger à la haine. Pouvez-vous le nier, Faraataa ? Cela fait partie de la légende de votre peuple. Il n'a aucun désir de vengeance. Il n'a aucune envie de destruction. Vous n'êtes rien, hors la haine, la destruction et la vengeance, Faraataa. Si on vous enlevait cela, il ne resterait plus qu'une coquille, une enveloppe vide.*

— *Idiot.*

— *Vos prétentions sont injustifiables.*

— *Idiot.*

— *Laissez-moi supprimer en vous la colère et la haine, Faraataa, si vous voulez être le roi que vous prétendez être.*

— *Idiot, vous ne dites que des idioties.*

— *Allez, Faraataa, relâchez la Danipiur. Donnez-moi votre âme pour que je la guérisse.*

— *La Danipiur sera morte dans moins d'une heure.*

— *Non, Faraataa.*

— *Regardez !*

Les cimes des arbres de la jungle s'écartèrent et Valentin contempla la Nouvelle Velalisier à la lueur des torches. Les temples de rondins entrecroisés, les bannières, l'autel, le bûcher déjà allumé. La reine Métamorphe, digne et silencieuse, enchaînée au bloc de pierre. Les visages étrangers, impénétrables, qui l'entouraient. La nuit, les arbres, les bruits, les odeurs. La musique. Les chants.

— *Relâchez-la, Faraataa. Puis venez à moi, tous les deux, et établissons ce qui doit être établi.*

— *Jamais. Je l'offrirai à la divinité de mes propres mains. Et avec son sacrifice j'expierei le crime de la Profanation que nous avons commise en massacrant nos dieux et pour la pénitence duquel nous supportons votre présence.*

— *Là-dessus aussi vous vous trompez, Faraataa.*

— *Comment ?*

— *Les dieux se sont offerts de leur plein gré, ce jour-là à Velalisier. C'était un sacrifice que vous avez mal interprété. Vous avez forgé un mythe de la Profanation, mais vous vous êtes trompés de mythe. C'est une méprise, Faraataa, une erreur totale. Les rois des eaux Niznorn et Domsitor se sont immolés en sacrifice ce jour lointain comme les rois des eaux s'offrent à nos chasseurs dès qu'ils longent les côtes de Zimroel. Et vous ne comprenez pas. Vous ne comprenez absolument rien.*

— *Sottises. Folie.*

— *Libérez-la, Faraataa. Sacrifiez votre haine comme les rois des eaux se sont sacrifiés.*

— *Je vais la tuer de mes propres mains.*

— *Vous ne devez pas faire cela, Faraataa. Relâchez-la.*

— *NON.*

Ce *non* était d'une violence inattendue. Il s'éleva comme les flots en courroux, monta vers Valentin et le frappa avec une force étourdissante, le secouant, le faisant vaciller et le projetant

pendant quelques instants dans une profonde confusion. Tandis qu'il s'efforçait de reprendre son équilibre, il reçut un deuxième choc, puis un troisième et un quatrième, et l'impact de chacun avait la même violence. Mais alors Valentin sentit la puissance du roi des eaux qui se joignait à la sienne, il reprit son souffle, retrouva son équilibre et sentit ses forces lui revenir.

Il projeta son esprit vers le chef rebelle.

Il se souvint du jour, bien des années auparavant, lors du dénouement de la guerre de restauration, où il était entré seul dans le prétoire du Château et y avait trouvé l'usurpateur Dominin Barjazid écumant de rage. Et Valentin lui avait envoyé un message d'amour, d'amitié et de tristesse pour tout ce qui s'était passé entre eux. Et d'espoir d'un règlement à l'amiable de toutes leurs divergences, de pardon des péchés et de délivrance d'un sauf-conduit pour quitter le Château. Le Barjazid avait répondu par la provocation, la haine, la colère, le mépris, une déclaration de guerre perpétuelle. Valentin n'avait pas oublié cette scène. Et tout recommençait, l'ennemi acharné rempli de haine, la résistance farouche, le refus amer de s'écarter de la voie de la mort et de la destruction, l'horreur et le dégoût, le dédain et le mépris.

Il n'en attendait pas plus de Faraataa que de Dominin Barjazid. Mais il était encore Valentin et il croyait toujours à la possibilité du triomphe de l'amour.

— *Faraataa ?*

— *Vous êtes un enfant, Valentin.*

— *Rendez-vous à moi. Renoncez à votre haine si vous voulez être celui que vous prétendez.*

— *Laissez-moi, Valentin.*

— *Écoutez-moi.*

— *Non. Non. Non. Non.*

Cette fois, Valentin était prêt à la grêle de négations lancées contre lui comme des pierres. Il reçut de plein fouet l'impact de la haine de Faraataa, la détourna et offrit à la place amour, confiance et foi. Mais il n'eut en retour qu'une haine accrue, implacable, immuable.

— *Vous ne me laissez pas le choix, Faraataa.*

Avec un haussement d'épaule, Faraataa se dirigea vers l'autel sur lequel était liée la reine des Métamorphes. Il leva son poignard de bois poli.

— Deliamber ? dit Valentin. Carabella ? Tisana ? Sleet ?

Ils lui saisirent les mains, les bras, les épaules, et il sentit leur force couler en lui. Mais ce n'était pas suffisant. Il fit appel à la Dame sur son Ile, la nouvelle Dame, la mère d'Hissune et il puisa sa force ainsi que celle de sa propre mère, l'ancienne Dame. Cela ne suffisait toujours pas. Il se tourna alors dans une autre direction. « Tunigorn ! Stasilaine ! Aidez-moi ! » Ils s'unirent à lui. Il trouva Zalzan Kavol, Asenhardt, Ermanar et Lisamon. Pas assez. Ce n'était pas assez. Encore un : « Hissune ? Viens toi aussi, Hissune. Donne-moi ta force. Donne-moi ta vigueur. »

— *Je suis là, votre majesté.*

Oui. Oui. Maintenant c'était possible. Les paroles de la vieille Aximaan Threysz lui revinrent en mémoire : *vous nous sauverez en faisant ce que vous estimez impossible.* Oui. Maintenant c'était possible.

— *Faraataa !*

L'appel semblable à la sonnerie d'une trompette géante jaillit de l'esprit de Valentin et traversa la planète jusqu'à Piurifayne. Il parcourut le trajet en une fraction de seconde et atteignit sa cible qui n'était pas Faraataa mais la haine qu'il y avait en Faraataa, le désir aveugle, effréné, implacable de se venger, de détruire, d'anéantir, d'annihiler. Il trouva ce désir et l'annihila, vidant d'un seul coup Faraataa de toute sa haine. Valentin aspira en lui cette rage impétueuse, l'absorba, la priva de son pouvoir et la rejeta. Et Faraataa se retrouva vide.

Pendant quelques instants, il garda le bras levé au-dessus de la tête, les muscles bandés, l'arme pointée sur le cœur de la Danipiur. Puis il laissa échapper un cri silencieux, un son privé de substance, vide. Il resta debout, immobile, pétrifié. Mais il était vide ; une coquille, une enveloppe. Et le poignard tomba de ses doigts. Sans vie.

— *Partez, dit Valentin. Au nom du Divin, partez. Partez !*

Et Faraataa s'effondra et ne bougea plus.

Tout était silencieux. Le monde était terriblement calme. *Vous nous sauverez*, avait dit Aximaan Threysz, *en faisant ce que vous estimez impossible*. Et il n'avait pas hésité.

La voix du roi des eaux Maazmoorn lui parvint de très loin.

— *Avez-vous fait votre voyage, frère Valentin ?*

— *Oui. J'ai fait mon voyage.*

Valentin ouvrit les yeux. Il posa la dent et ôta le bandeau de son front. Il regarda autour de lui et vit les visages étrangement pâles et les regards effrayés de Sleet, Carabella, Deliamber et Tisana.

— C'est fini, dit-il calmement. La Danipiur ne sera pas sacrifiée. On ne lancera plus de monstres contre nous.

— Valentin...

— Il tourna la tête vers Carabella.

— Qu'y a-t-il, mon amour ?

— Comment te sens-tu ?

— Je me sens bien, dit-il.

Il se sentait fatigué et tout drôle. Mais, de fait, il se sentait bien. Il avait fait ce qu'il fallait faire. Il n'avait pas eu le choix. Et c'était fini.

— Nous avons terminé ici, dit-il à Sleet. Tu feras mes adieux pour moi à Nitikkimal et aux autres et tu leur diras que tout ira bien, que je le leur promets solennellement. Et nous partirons.

— Nous continuons vers Dulorn ? demanda Sleet.

— Non, dit le Pontife en souriant et en secouant la tête. Nous allons vers l'est. D'abord à Piurifayne pour y retrouver la Danipiur et lord Hissune afin d'instaurer l'ordre nouveau de la planète. Et puis il sera temps de rentrer, Sleet. Il sera temps de rentrer.

La cérémonie du couronnement eut lieu en plein air, dans la grande cour gazonnée qui s'étendait près du Passage Vildivar et d'où il y avait une belle vue sur les Quatre-Vingt-Dix-Neuf Marches et le haut du Château. La coutume voulait que cette cérémonie se déroule dans la salle du trône de Confalume, mais cela faisait longtemps que nul ne tenait plus compte de la coutume. Et le Pontife Valentin avait insisté pour que la cérémonie ait lieu en plein air. Qui pouvait s'opposer à la volonté du Pontife ?

Tout le monde s'était donc rassemblé, selon la volonté du Pontife, sous le ciel printanier du Mont du Château. La cour était profusément décorée de plantes en fleurs. Les jardiniers avaient apporté des halatingas qu'ils avaient miraculeusement réussi à replanter dans d'énormes bacs sans que cela nuise à la croissance des boutons et sur deux côtés de la cour leurs fleurs or et cramoisi brillaient d'un éclat presque fluorescent. Il y avait des tanigales et des alabandinas, des caramangs et des seflongals, des eldirons, des pinninas et des dizaines d'autres variétés, toutes en fleurs. Valentin avait donné l'ordre de placer des fleurs partout ; il y avait donc des fleurs partout.

D'après la coutume, les Puissances du royaume étaient disposées en losange, si elles pouvaient toutes les quatre assister au couronnement. Le nouveau Coronal occupait une pointe du losange, le Pontife lui faisait face, la Dame de l'Ile était d'un côté et le Roi des Rêves de l'autre. Mais ce couronnement était différent de tous les sacres que Majipoor avait connus, car cette fois il y avait cinq Puissances et il avait fallu trouver une nouvelle disposition.

Le Pontife et le Coronal se tenaient donc côte à côte. À droite de lord Hissune et à une certaine distance il y avait sa mère Elsinome, la Dame de l'Ile. À gauche du Pontife Valentin et à la même distance, se tenait Minax Barjazid, le Roi des Rêves. Et à l'extrémité du groupe, face aux quatre autres, se trouvait la

Danipiur de Piurifayne, la cinquième et la plus récente des Puissances de Majipoor.

Elles étaient entourées de leurs plus proches conseillers. Le porte-parole Sleet se trouvait d'un côté du Coronal et Carabella de l'autre, le Coronal était flanqué d'Alsimir et de Stimion et un petit groupe de hiérarques, au nombre desquelles figuraient Lorivade et Talinot Esulde, accompagnaient la Dame. Le Roi des Rêves avait fait venir ses frères Christoph et Dominin et la Danipiur était entourée par une douzaine de Piurivars en robe de soie luisante qui se serraient les uns contre les autres comme s'ils avaient vraiment de la peine à croire qu'ils étaient des invités d'honneur à une cérémonie du Mont du Château.

Un peu plus loin se trouvaient les princes et les ducs, Tunigorn, Stasilaine, Divvis, Mirigant, Elzandir et tous les autres ainsi que les délégués des provinces lointaines, venus d'Alaisor, de Stoien, de Piliplok, de Ni-moya, de Pidruid. Et un certain nombre d'invités exceptionnels, Nitikkimal du Val de Prestimion, Millilain de Khyntor et plusieurs autres dont la vie avait croisé celle du Pontife au cours de ses voyages sur toute la planète. Il y avait même Sempeturn qui avait racheté sa trahison par le courage dont il avait fait preuve pendant la campagne de Piurifayne ; le petit homme rougeaud regardait autour de lui avec terreur et émerveillement et ne cessait de faire le signe de la constellation à lord Hissune et le signe du Pontife à Valentin, avec une fréquence qui semblait échapper à tout contrôle. Il y avait également quelques habitants du Labyrinthe, des amis d'enfance du nouveau Coronal : Vanimoon qui était presque un frère pour lui quand ils étaient petits, Shulaire, la sœur de Vanimoon, mince, les yeux en amande ; et puis Heulan et ses trois frères et quelques autres. Et ils se tenaient raides, bouche bée, les yeux écarquillés.

Il y eut du vin à profusion. Il y eut les prières habituelles et les hymnes habituels. Il y eut les discours traditionnels. Mais la cérémonie était loin d'être arrivée à la moitié quand le Pontife Valentin leva la main pour indiquer qu'il désirait prendre la parole.

— Mes amis... commença-t-il.

Des murmures de surprise s'élevèrent aussitôt. Un Pontife s'adressant à une assemblée – même s'il s'y trouvait des Puissances du royaume et des princes – en commençant par « mes amis ». Comme c'était bizarre... comme cela ressemblait à Valentin.

— Mes amis, reprit-il, j'aimerais juste vous dire quelques mots aujourd'hui et puis je pense que vous n'aurez plus que très rarement de mes nouvelles, car c'est maintenant le règne de lord Hissune et le Château de lord Hissune et je ne me montrerai plus après cette cérémonie. Je désire seulement vous remercier d'être présents aujourd'hui...

Il y eut de nouveaux murmures ; depuis quand un Pontife remerciait-il ?

— ... et vous souhaiter d'être heureux, non seulement en ce jour de liesse mais tout au long de la période de réconciliation dans laquelle nous entrons maintenant. Nous ratifions aujourd'hui la nomination d'un Coronal qui gouvernera avec sagesse et clémence pendant de longues années tandis que nous nous attellerons à la tâche de rebâtir le monde ; et nous saluons aussi une nouvelle Puissance du royaume, une souveraine qui tout récemment encore était notre ennemie et qui, avec l'aide du Divin, ne le sera plus, car son peuple et elle sont accueillis sur un pied d'égalité dans le creuset de la population de Majipoor. Avec une bonne volonté commune, les torts du passé pourront peut-être être réparés et l'expiation commencer.

Il s'interrompit et prit des mains d'un serviteur une coupe pleine à ras bord de vin scintillant qu'il leva au-dessus de sa tête.

— J'ai presque fini, dit-il. Il ne me reste plus qu'à demander la bénédiction du Divin sur cette cérémonie... et à demander aussi la bénédiction de nos grands frères de la mer avec qui nous partageons cette planète, qui, peut-être, nous ont donné leur agrément pour habiter une petite partie de ce monde immense et avec lesquels nous sommes enfin entrés en communion. Notre salut, en cette période où il fallait établir la paix et panser les blessures, est venu d'eux ; espérons que dans l'avenir ils seront nos guides.

— Et maintenant, mes amis, nous approchons dans cette cérémonie du sacre du moment où le nouveau Coronal ceint la couronne à la constellation et gravit les marches du Trône de Confalume. Nous ne sommes pas aujourd’hui dans la salle du trône. À ma demande, selon ma volonté. Car je désirais respirer une dernière fois le bon air du Mont du Château et sentir la chaleur du soleil sur ma peau. Je quitte ce lieu dès ce soir – avec Carabella mon épouse et tous ces bons compagnons qui sont demeurés à mes côtés au cours de toutes ces années et de toutes ces étranges aventures. Nous partons pour le Labyrinthe où je vais installer ma résidence. Une sage et vieille femme qui est morte maintenant m’a dit un jour bien loin d’ici, dans un endroit appelé le Val de Prestimion, que si je voulais nous sauver, je devrais faire ce que j’estimais impossible – et je l’ai fait, car c’était nécessaire – et qu’il me faudrait ensuite faire ce que je désirais le moins. Qu’est-ce donc que je désire le moins ? Eh bien, je suppose que c’est quitter le Château et descendre dans le Labyrinthe où doit vivre le Pontife. Et je le ferai. Sans amertume ni colère. Je le fais et je m’en réjouis, car je suis le Pontife et ce Château n’est plus mien. Je me retire dans le Labyrinthe, comme le Divin l’a voulu.

Le Pontife sourit, tendit sa coupe de vin vers le Coronal, vers la Dame, puis vers le Roi des Rêves et la Danipiur. Il en but une petite gorgée et donna la coupe à Carabella pour qu’elle boive à son tour.

FIN DU TOME III